

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

Lucianus Samosatensis

LUCIEN

---

ŒUVRES CHOISIES

TRADUCTION BELIN DE BALLU

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE

**PAR ÉMILE PESSONNEAUX**

---

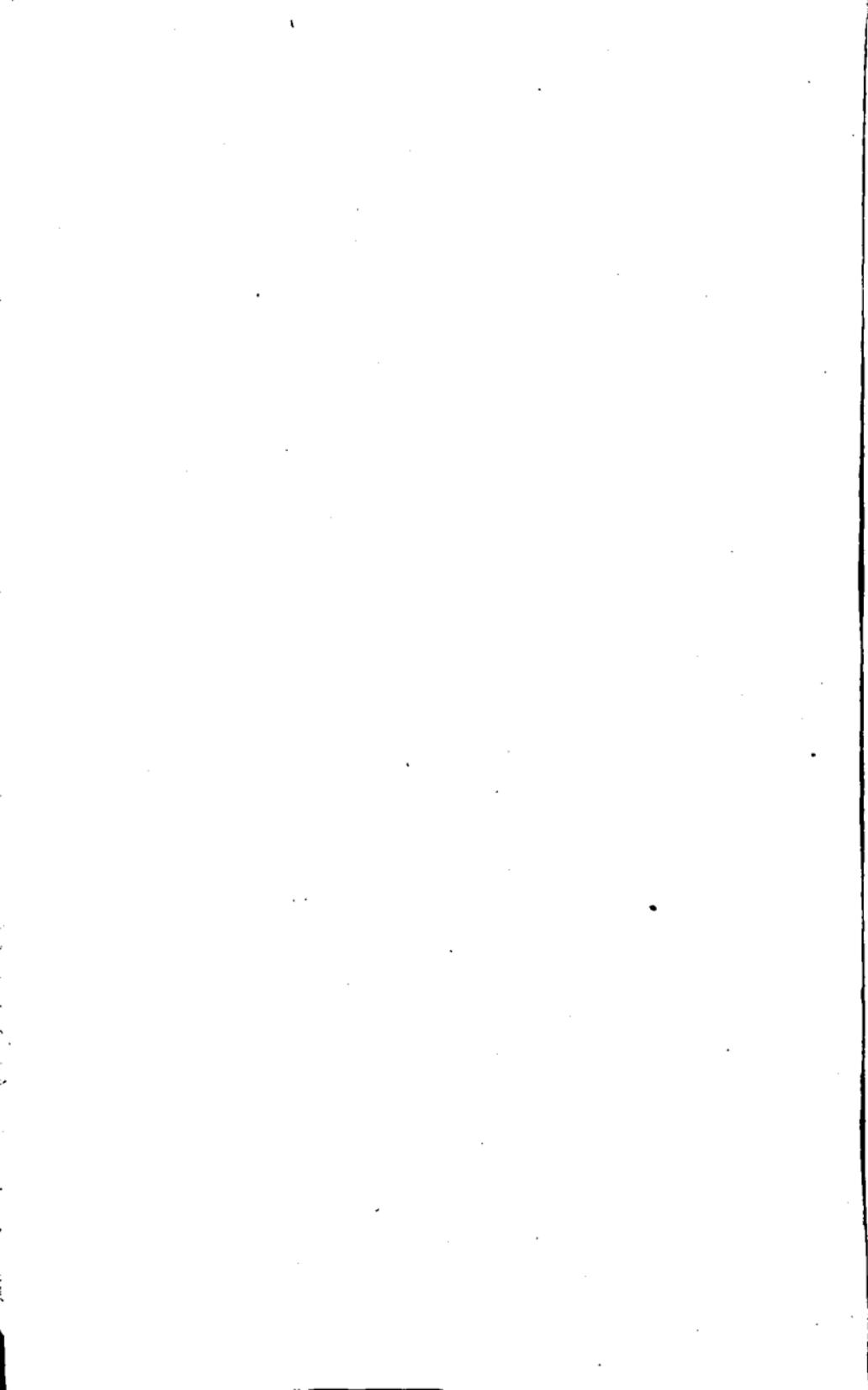
PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-ST-GERMAIN, 13

—  
1877

Tous droits réservés.



PA

4232

50315

F-21

## NOTICE

### BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

---

LUCIEN était de Samosate, ville de la Commagène, située sur les bords de l'Euphrate. L'époque à laquelle il naquit est incertaine; mais les divers événements dont il parle dans ses écrits donnent lieu de croire qu'il a vécu sous les règnes de Trajan, d'Antonin le Pieux, de Marc-Aurèle, et peut-être au commencement de celui de Commode : car LUCIEN parvint à un âge très-avancé.

Son père, qui ne possédait qu'une fortune très-bornée, le destina d'abord à la sculpture, dans laquelle plusieurs de ses parents s'étaient rendus célèbres. Mais dès la première leçon, l'élève, rebuté par la sévérité de son maître, qui était son oncle maternel, abandonna pour jamais cet art. De ce moment, LUCIEN se livra à l'étude des belles-lettres et de l'éloquence. Il paraît, par plusieurs endroits de ses ouvrages, qu'il exerça dans Antioche, ville de Syrie, et ensuite dans Athènes, la profession d'orateur; et ce ne fut pas sans succès. Il la quitta cependant à l'âge de quarante ans. Le barreau d'Athènes, déchu depuis longtemps de son ancienne splendeur, était alors en proie à une foule de déclamateurs sans génie, qui déshonoraient l'éloquence par la médiocrité de leurs talents, et leur profession par l'avidité qu'ils montraient pour le gain et par des mœurs corrompues. Ce fut à cette époque que LUCIEN commença à composer ses dialogues, où, par un mélange heurteux de gaieté et de philosophie, il donna naissance à un nouveau genre d'écrire.

Vers le même temps, LUCIEN entreprit différents voyages. Les anciens voyageaient beaucoup : la rareté des livres les obligeait à visiter les savants de plusieurs contrées. D'ailleurs, ils puisaient dans

la vue des monuments de l'antiquité, dans le spectacle des grands faits de la nature, une élévation, une énergie, que l'éducation domestique et sédentaire ne saurait jamais faire acquérir. LUCIEN vint en Italie, où il visita le philosophe Nigrinus, qu'il avait autrefois connu en Grèce. Une infirmité dont l'un de ses yeux était affligé lui faisait chercher à Rome un habile médecin. Il en trouva un dans le philosophe, qui guérit, non son œil, mais l'aveuglement de son âme, lui fit connaître la frivolité des faveurs de la fortune, et le prix inestimable des trésors de la sagesse. Il est certain qu'il fit, à diverses reprises, quelque séjour à Rome. Plusieurs de ses Traités paraissent avoir été écrits dans cette ville.

De l'Italie, LUCIEN passa dans les Gaules, et y demeura quelque temps. Il exerçait alors la profession de sophiste, récitait des déclamations (discours d'apparat, où l'orateur faisait briller son esprit sur des sujets imaginaires). Il donnait des leçons publiques d'éloquence, et il nous apprend lui-même que ces leçons lui étaient fort lucratives.

Il parcourut encore l'Asie mineure, dont il visita les principales villes. Il vint à celle d'Abon, où il eut une entrevue avec le faux prophète Alexandre, auquel il mordit la main en le saluant. Celui-ci, pour se venger de cet outrage, résolut de perdre LUCIEN, et, feignant de se réconcilier avec lui, il offrit de lui fournir une barque et des rameurs pour continuer son voyage. Il avait engagé les matelots à précipiter LUCIEN dans la mer, dès qu'ils auraient quitté la côte. Notre auteur ne dut son salut qu'à la probité du pilote, qui lui révéla ce complot. De là, cette haine éternelle qu'il conçut contre Alexandre, et qui l'engagea, sans doute, à écrire la vie de cet imposteur, pour dévoiler ses fourberies aux yeux de la postérité.

L'école d'Alexandrie était alors trop florissante pour ne pas engager LUCIEN à porter ses pas en Égypte. Il y fit même un assez long séjour, ayant été revêtu par l'empereur Marc-Aurèle d'une charge importante dans cette province. Il ne la nomme pas; mais il donne une idée de ses fonctions, en disant qu'il exerce une portion de l'autorité suprême, et qu'il a la plus grande influence sur le gouvernement de l'Égypte : « *Mon emploi, continue-t-il, consiste à introduire les causes, à leur assigner le rang qu'elles doivent avoir; à faire tenir des registres fidèles de tout ce qui se dit, de tout ce qui se fait; à conserver dans toute leur intégrité les décrets de l'empereur; à veiller à leur durée et à leur exécution.* »

On ne sait s'il conserva longtemps cette charge, et s'il la possédait encore lorsqu'il mourut. Mathias Gesner pense que LUCIEN, dans

sa vieillesse, n'exerçait plus aucun emploi. Si cette conjecture est vraisemblable, il est probable aussi qu'il aura été dépouillé de son office, par une suite des changements survenus dans l'administration, après la mort de Marc-Aurèle.

On assure qu'il parvint à plus de quatre-vingts ans : aucun auteur n'a parlé de l'âge auquel mourut cet écrivain ; mais il se peint lui-même dans un de ses ouvrages comme un vieillard ; et l'on ne saurait douter qu'il ait fourni une longue carrière.

Suidas a écrit que LUCIEN avait été dévoré par les chiens, en punition de ce qu'il avait blasphémé le nom de Jésus-Christ. Je ne m'arrêterai point à réfuter cette fable ridicule. On connaît Suidas ; on sait avec quelle passion il parle des païens et de tous ceux qui n'avaient pas les mêmes sentiments que lui. Il fait, d'ailleurs, éclater contre LUCIEN une haine particulière, en lui prodiguant les noms d'*athée*, de *blasphémateur*, de *scélérat*. Quelques modernes ont osé avancer, sans autorité, que LUCIEN, après avoir embrassé la foi chrétienne, avait apostasié. Cette assertion se détruit d'elle-même, lorsqu'on lit dans le traité de la *Mort de Pérégrinus* ce qu'il dit du christianisme : on voit qu'il n'avait des mystères de notre religion qu'une connaissance vague, incertaine, et bien éloignée des instructions que l'on donnait aux catéchumènes. La liberté avec laquelle il s'est exprimé sur plusieurs sujets a dû lui susciter, durant sa vie, une foule d'ennemis ; et il n'est pas étonnant qu'on ait calomnié sa mémoire longtemps après sa mort.

Examinons à présent quelle fut sa philosophie. Gérard-Jean Vossius, dans son livre des *Historiens grecs*, assure que LUCIEN était particulièrement attaché aux dogmes d'Épicure ; et, d'après Vossius, la plupart des critiques ont avancé que LUCIEN était épicurien. La manière dont il parle d'Épicure dans la *Vie d'Alexandre*, l'estime qu'il témoigne pour ce philosophe, sont la base de cette opinion. Il eût été plus juste, ce me semble, d'inférer de ce passage que Celsus, auquel ce discours est adressé, professait lui-même la philosophie d'Épicure, et que LUCIEN n'en parle ainsi que pour faire plaisir à son ami, puisque, dans plusieurs passages de ses dialogues, il soutient que la vérité ne saurait être connue des hommes : « car, dit-il, les sectes sont nombreuses, et la vérité est une. » Telle était la doctrine des sceptiques ; et c'est parmi ces derniers que l'on doit ranger LUCIEN.

Nous ne pouvons rendre compte ici des soixante-dix ou quatre-vingts opuscules dont se compose l'œuvre entière de LUCIEN. « Tout compté, dit M. E. Burnouf, l'écrivain de Samosate fut une de ces

#### IV NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

rare figures dont l'expression vive et saisissante reflète à elle seule une grande partie de l'opinion publique de leur temps ; ses écrits, courts, nombreux et acérés, ont été comme autant de traits que le bon sens public lançait contre les mauvaises doctrines et les pratiques vicieuses qui venaient l'assaillir. S'il eût été dans l'ordre des choses que LUCIEN devint chrétien, aucun des Pères de l'Église grecque ne l'eût égalé en verve et en éloquence ; il eût assuré le triomphe de sa religion, ou sa foi, unie à sa hardiesse, eût fait de lui un martyr. »

---

# ŒUVRES CHOISIES

# DE LUCIEN

---

## I

### LE SONGE

ou

### LA VIE DE LUCIEN

---

J'avais cessé depuis peu de fréquenter les écoles, et je touchais à l'adolescence, lorsque mon père délibéra avec ses amis sur le métier qu'il me ferait apprendre. Celui des lettres parut à la plupart exiger beaucoup de travail, de temps, de dépense, et demander une fortune considérable; la nôtre était médiocre, et nos besoins étaient pressants. On pensa donc que, si j'apprenais quelque métier qui pût, dès les commencements, me fournir le nécessaire, ma famille ne serait pas obligée de nourrir un jeune homme de mon âge; que je pourrais même, en peu de temps, être agréable à mon père en lui apportant le fruit de mon travail.

L'objet d'une seconde délibération fut de choisir un art distingué, facile à apprendre, convenable à un homme libre, tout à la fois peu dispendieux et lucratif. Lorsque chacun suivant son goût et ses connaissances, eut fait l'éloge de celui qu'il estimait le plus, mon père, s'adressant à mon oncle maternel, qui passait pour être un excellent statuaire et pour exceller dans l'art de tailler le marbre: « Il n'est pas juste, lui dit-il, qu'en votre présence nous préférions

quelque art au votre : servez-lui de maître, ajouta-t-il en me regardant, et apprenez-lui à être un bon tailleur de pierre, un bon ajusteur, un bon statuaire : il ne manque pas de dispositions, et vous savez qu'il est naturellement fort adroit. » Ce qui le lui faisait croire, c'est qu'étant enfant je m'amusais à faire des figures de cire ; lorsque j'étais de retour de l'école, je ramassais partout de la cire, j'en formais des bœufs, des chevaux, et même des hommes qui n'étaient pas mal faits, du moins au jugement de mon père. Ce talent m'avait attiré bien des coups de mes maîtres ; il m'e mé méritait en ce moment des éloges, comme étant la preuve de mes belles dispositions. On conçut de moi les plus grandes espérances, et mes ouvrages de cire firent croire que je ferais des progrès rapides dans la sculpture. Ce jour même parut propre à commencer mon apprentissage, et, à mon grand contentement, je fus remis entre les mains de mon oncle. Je croyais, en effet, avoir un divertissement fort agréable, qui me donnerait de la considération parmi mes camarades, surtout lorsqu'ils m'auraient vu sculpter des dieux, ou fabriquer pour moi-même et pour mes bons amis quelques petits ornements. Mais il m'arriva ce qui arrive ordinairement à tous les commençants : mon oncle m'ayant donné un ciseau, m'ordonna de tailler légèrement une pièce de marbre qui était au milieu de son atelier, ajoutant ce proverbe : *Chose commencée est à moitié faite*. Mon inexpérience fut cause que j'appuyai trop fort, le marbre se rompit ; mon oncle entre aussitôt en colère, prend une courroie qui était près de lui, m'en frappe et me donne une première leçon peu agréable et peu propre à m'encourager ; mon apprentissage commença donc par des larmes. Je m'échappai de chez mon oncle, et j'arrivai à la maison paternelle les yeux baignés de pleurs et poussant de profonds soupirs ; je me plaignis des coups qu'il m'avait donnés, et, montrant mes cicatrices, je l'accusai d'une cruauté extrême, ajoutant qu'il ne m'avait traité ainsi que par envie, dans la crainte que je ne le surpassasse un jour dans son art. Ma mère, courroucée, fit des reproches à son frère ; la nuit survint, je me touchai les yeux encore humides, et je passai toute la nuit à songer.

Jusqu'ici tout ce que j'ai dit n'est pas fort sérieux et ce ne sont là que des enfantillages. Mais ce que vous allez entendre n'est point à mépriser, il mérite toute votre attention : car, pour parler comme Homère<sup>1</sup> :

J'eus pendant la nuit un songe merveilleux,

et si clair, qu'il ne le cède en rien à la vérité même : aussi après un si long temps, la forme des objets qui m'apparurent est encore présente devant mes yeux, et le son des paroles que j'entendis retentit encore à mes oreilles, tant la vision était nette.

Deux femmes<sup>2</sup>, me prenant par les mains, me tiraient chacuné de leur côté avec tant de violence, qu'il s'en fallait peu qu'elles ne me missent en pièces par leurs efforts contraires. Tantôt l'une paraissait remporter la victoire et me possédait presque entièrement, tantôt je passais au pouvoir de l'autre. Elles se disaient mutuellement des injures ; l'une voulait m'avoir, sous prétexte que je lui appartenais déjà ; l'autre me revendiquait comme ayant été soustrait à son pouvoir. La première avait l'air d'un artisan ; elle était robuste ; les cheveux en désordre, les mains remplies de durillons, la robe retroussée jusqu'à la ceinture et couverte de poussière, elle ressemblait à mon oncle travaillant dans son atelier. La seconde, d'une physionomie agréable, avait un maintien noble et décent ; sa robe flottait avec grâce. Enfin, elles me laissèrent décider à laquelle des deux je voulais appartenir. La première, à l'air dur et viril, me dit :

« Mon enfant, je suis la Sculpture dont tu reçus hier la première leçon : je suis attachée depuis longtemps à ta famille, et par moi ton aïeul (elle prononça le nom du père de ma mère) et tes deux oncles se sont illustrés. Si tu veux renoncer aux bagatelles et au vain habillage de celle-ci (elle montrait sa rivale), si tu veux me suivre et t'attacher à

1. Iliade, liv. II, v. 56.

2. Cette fiction de Lucien est une imitation de la scène de la *justice* et de l'*injustice* dans les *Nuées* d'Aristophane, acte III, scène III ; ou de la dernière scène de l'*Assemblée des femmes*, où deux vieilles se disputent plaisamment le possession d'un jeune homme. Voyez aussi le rêve d'Atossa, dans la tragédie des *Perses* d'Eschyle, v. 179.

moi, je te donnerai d'abord une éducation mâle; tu auras des épaules robustes, tu ne seras point exposé à l'envie ni obligé d'abandonner ta patrie et tes amis pour parcourir des pays étrangers, et ce ne sera pas pour des paroles que les hommes te donneront des louanges. Que mon extérieur misérable, que la saleté de mes vêtements ne te rebutent point : tel était Phidias lorsqu'il formait son Jupiter ; tel Polyclète, quand Junon sortit de ses mains savantes ; tels Myron et Praxitèle, lorsqu'ils méritaient les louanges et l'admiration de toute la Grèce. On les adore encore aujourd'hui avec les dieux qu'a produits leur ciseau. Ah ! si tu deviens semblable à l'un d'eux, quelle sera ta célébrité parmi les hommes ! On portera envie au bonheur de ton père, et tu illustreras ta patrie. »

Tel fut à peu près son discours ; elle en dit même encore bien davantage ; elle faisait à chaque mot des fautes et des barbarismes, parlait avec vivacité, et employait tous ses efforts à me persuader ; mais je ne me souviens plus de tout ce qu'elle me dit ; la plus grande partie de ses discours est sortie de ma mémoire. Enfin, lorsqu'elle eût cessé de parler, l'autre commença à peu près en ces termes :

« Mon fils, tu vois en moi la Science ; je suis déjà ton amie, et tu dois me connaître, quoique tu n'aies fait encore avec moi qu'un léger apprentissage. Ma rivale t'a vanté tous les avantages dont tu jouiras en te livrant à la sculpture ; cependant tu ne serais jamais qu'un ouvrier, soumis à un travail pénible, duquel dépendra tout l'espoir de ta nourriture ; ton gain sera mince et peu honorable ; tu vivras humble et obscur ; jamais une longue suite ne t'accompagnera dans les rues ; et tu ne sauras ni plaider pour tes amis ni te rendre formidable à tes ennemis. Nul citoyen n'enviera ton bonheur ; tu ne seras qu'un artisan, un homme ordinaire confondu dans la foule ; tu trembleras devant ceux qui l'emporteront sur toi par les richesses ou la force de l'éloquence, et tu seras réduit à leur faire ta cour ; tu vivras comme un lièvre et deviendras la proie du plus fort. Quand tu serais un Phidias ou un Polyclète, quand tu ferais les ouvrages les plus admirables, c'est à ton art seul que toutes les louanges seront adressées, et de tous ceux qui re-

garderont tes chefs-d'œuvre, il n'y aura personne, pour peu qu'il ait de sens, qui veuille te ressembler. Tu ne passeras que pour un artisan, un vil ouvrier, un homme qui vit du travail de ses mains. Si au contraire tu veux suivre mes conseils, je te ferai connaître les beaux ouvrages et les actions admirables des anciens ; je te donnerai des connaissances universelles. J'ornerai ton âme, cette noble partie de toi même, des vertus les plus estimables. La sagesse, la justice, la piété, la douceur, la modestie, la prudence, la patience, l'amour des choses honnêtes et le goût des études sérieuses présideront à ta conduite. Ce sont là véritablement les ornements incorruptibles de l'âme. Rien de ce qui se fit autrefois ni de ce qu'il faut faire à présent ne t'échappera ; bien plus, avec moi tu prévoiras ce qu'il est à propos ou non de faire ; en un mot, je t'instruirai bientôt de toutes les choses divines et humaines. Celui qui à présent est pauvre, le fils d'un homme inconnu, qui délibère s'il embrassera un état ignoble, sera dans peu l'objet de l'envie et de la jalousie universelle. On te comblera d'honneur et de louanges ; tu seras revêtu de cet habit (elle me montra le sien, qui était magnifique) ; tu te feras estimer par tes rares qualités, et tu t'attireras la considération de ceux même qui l'emportent sur toi par les richesses et par la naissance ; on te jugera digne des plus grands emplois, et l'on te déférera partout la première place. Si tu voyages, tu ne seras nulle part étranger ni inconnu ; je t'imprimerai une marque si reconnaissable que chacun de ceux qui te verront dira à son voisin en le poussant et te montrant du doigt : *le voilà*. S'il se trouve quelque occasion importante où il faille prendre les intérêts de la république ou la défense de tes amis, chacun fixera les yeux sur toi. Lorsque tu parleras, la multitude t'écouterà avec admiration : on t'estimera heureux de pouvoir parler si éloquemment, et l'on bénira le sort de ton père. Je te mettrai au nombre de ces hommes que l'on appelle immortels, et, lors même que tu seras sorti de la vie, tu ne cesseras jamais d'être avec les savants et de t'entretenir avec les beaux esprits. Jette les yeux sur Démosthène, fils d'un père inconnu ; à quel point de gloire ne l'ai-je pas élevé ? Eschine, fils d'une joueuse d'instruments,

s'est vu caressé par Philippe ; et Socrate, élevé d'abord par la Sculpture, l'a abandonnée pour se jeter dans mes bras dès qu'il a compris ce qui lui pouvait être plus avantageux. Entends-tu comme il est célébré par tout le monde ? Quitte donc à présent tous ces grands hommes, renonce à imiter leurs belles actions, à entendre leurs discours ; renonce à ce maintien noble et décent, aux honneurs, à la gloire, aux louanges, aux distinctions, à la puissance, aux grands emplois, ne cherche plus à te faire estimer heureux par la beauté de ton génie et la force de tes discours. Revêts-toi d'une tunique sale, prends l'accoutrement d'un esclave, et désormais un levier, un ciseau, ou un marteau dans les mains, penché sur ton ouvrage, borne tes pensées à la terre. Ton esprit abaissé de toutes manières ne pourra jamais s'élever ni s'appliquer à rien de noble et de mâle ; tu t'appliqueras à donner à tes ouvrages des proportions et une forme élégante ; mais tu négligeras de façonner et de régler ton âme, et t'estimeras moins que des pierres. »

Elle parlait encore lorsque je me levai ; et, sans attendre la fin de son discours, je prononçai. J'abandonnai la laide ouvrière, et passai du côté de l'Éloquence, avec d'autant plus de joie, que je me rappelais les coups de lanière que, pour mon apprentissage, l'autre m'avait fait donner la veille. Outrée de ce que je l'abandonnais, la Sculpture frappa dans ses mains, grinça des dents, et bientôt après devint immobile et se pétrifia comme une autre Niobé. Cela vous paraît incroyable ; cependant vous ne ferez pas difficulté de le croire quand vous réfléchirez à toutes les merveilles qu'enfantent les songes.

La Science, me regardant alors, me dit : « Comment pourrai-je reconnaître le jugement équitable que tu viens de rendre en ma faveur ? comment te prouver que tu as raison de juger ainsi ? Viens, monte avec moi sur ce char (elle me fit voir un char traîné par des chevaux ailés, semblables à Pégase) : tu verras, me dit-elle, tout ce que tu aurais perdu, si tu eusses dédaigné de me suivre. » Je montai donc dans le char ; elle le fit partir et lâcha la bride aux chevaux. Je fus emporté dans les airs ; je visitai tous les peuples, toutes les nations, toutes les villes qui sont depuis l'orient jusqu'à

l'occident. Comme un nouveau Triptolème, je semais quelque chose sur la terre ; mais je ne me souviens plus de ce que je semais. Cependant je me rappelle bien que les hommes levaient les yeux au ciel, et me comblaient de louanges, que tous les peuples chez lesquels j'arrivais en volant, m'accompagnaient en me donnant mille bénédictions. Après que la Science m'eut fait voir toutes ces différentes choses, et qu'elle m'eût montré moi-même à ceux qui me donnaient des éloges, elle me ramena dans mon pays. Je n'étais plus vêtu de l'habit que j'avais en partant ; je revenais couvert, à ce qu'il me semblait, d'une robe magnifique. Elle rencontra mon père qui était debout et m'attendait. Elle lui montra mon habit, ma personne, la gloire qui m'accompagnait, et le fit souvenir de la décision qu'il avait failli prendre à mon égard.

Je me rappelle ces détails, parce que je n'étais plus un enfant, et il me semble que, troublé par la crainte des coups... Mais pendant que je vous raconte ceci, quelqu'un dira peut-être : « Par Hercule ! voilà un songe bien long et qui sent furieusement le barreau. Apparemment, ajoutera un autre, que c'est un songe d'hiver ; les nuits sont très-longues dans cette saison, et peut-être est-il, comme Hercule, l'ouvrage d'une triple nuit. Pourquoi vient-il nous raconter de pareilles fadaïses, et nous entretenir des rêves qu'il fit dans son enfance ? Son récit est froid et puéril ; ne nous prend-il point pour des interprètes de songes ? » Non, mon ami ; mais Xénophon, en racontant le songe dans lequel il lui semblait voir la maison paternelle en flammes<sup>1</sup>, etc., (tu sais le reste), n'avait nullement le dessein de dire des bagatelles. C'était au milieu de la guerre qu'il faisait ce récit, lorsque les ennemis l'entouraient de toutes parts et que son salut semblait désespéré : or, sa narration produisit un excellent effet. A son exemple, je vous ai raconté mon songe, afin que les jeunes gens prennent le meilleur parti et s'adonnent à la science ; surtout pour que ceux à qui la pauvreté inspirerait quelque lâche résolution et qu'elle porterait à embrasser une profession humiliante, ne laissent

1. Expédition de Cyrus, III<sup>e</sup> liv.

point corrompre de nobles sentiments. Tel qui aura entendu mon songe, sentira, j'en suis sûr, le courage renaître dans son âme ; il me prendra pour exemple, il réfléchira à ce que j'étais, lorsque j'entrai dans la carrière et me livrai à l'étude, sans rien redouter de la pauvreté qui me pressait alors, et il voudra m'imiter, en voyant dans quel état je suis revenu vers vous, non moins illustre qu'aucun sculpteur, pour ne rien dire de plus.

---

## II

# DIALOGUES DES MORTS

---

### I. — PLUTON, MERCURE.

**PLUTON.** Connais-tu ce vieillard décrépît, le riche Eucrate, lequel n'a pas d'enfants et dont l'héritage est pourchassé par des milliers de flatteurs?

**MERCURE.** Oui, tu veux dire le Sicyonien. Quoi donc?

**PLUTON.** Permits à ce nonagénaire, ô Mercure, de vivre quatre-vingt-dix ans encore, et même davantage, s'il était possible; mais ses flatteurs, le jeune Charinus, et Damon, et les autres, précipite-les ici-bas, tous à la file.

**MERCURE.** Voilà qui paraîtrait absurde.

**PLUTON.** Non pas; mais très-juste. Pourquoi donc, en effet, souhaitent-ils qu'il meure ou prétendent-ils à ses biens, quand ils ne lui sont de rien? Et, ce qu'il y a de plus infâme, c'est que, tout en formant de pareils vœux, ils l'entourent néanmoins de soins apparents; est-il malade, leur secrète pensée éclate aux yeux de tous; et pourtant ils promettent de faire des sacrifices, s'il revient à la santé. En un mot, la flatterie de ces courtisans prend mille formes. En conséquence, je demande qu'Eucrate soit immortel et que ses flatteurs le précèdent ici, après avoir en vain ouvert le bec.

**MERCURE.** On rira bien aux dépens de ces fourbes; lui, du reste, les fait marcher et les berce d'espérances; et finalement, toujours semblable à un mort, il se porte beaucoup mieux que ces jeunes gens; pour eux, qui se sont déjà partagé l'héritage, ils se leurrent en se promettant une vie bienheureuse.

PLUTON. Eh bien ! qu'Eucrate dépouille sa vieillesse et rajeunisse comme Iolas ; et qu'eux, déçus dans leurs espérances et perdant la richesse qu'ils avaient rêvée, viennent bientôt ici, morts misérablement, les misérables qu'ils sont.

MERCURE. Sois sans inquiétude, Pluton : je vais te les aller chercher à l'instant, l'un après l'autre : ils sont sept, je crois.

PLUTON. Précipite-les ici-bas : Eucrate leur fera la conduite, redevenu tout jeune, de vieillard qu'il était.

---

## II. — CRÉSUS, PLUTON, MÉNIPPE, MIDAS, SARDANAPALE.

CRÉSUS. Nous ne pouvons supporter le voisinage de ce chien de Ménippe : ainsi, transporte-le ailleurs, ou nous irons loger dans un autre endroit.

PLUTON. Mais quel mal vous fait-il, puisqu'il est mort comme vous ?

CRÉSUS. Quand nous gémissons et que nous nous lamentons au souvenir des biens terrestres, Midas, que voici, de son or, Sardanapale de ses nombreuses délices, et moi de mes trésors, il nous rit au nez et nous injurie, nous traitant d'esclaves et de scélérats ; quelquefois même par ses chants il trouble nos lamentations ; en un mot, il est insupportable.

PLUTON. Que disent-ils là, Ménippe ?

MÉNIPPE. La vérité, Pluton : car je hais ces êtres lâches et pervers qui, non contents d'avoir mal vécu, songent encore après la mort aux biens terrestres et ne peuvent s'en détacher. Aussi je prends plaisir à les tourmenter.

PLUTON. Tu as tort : précieux sont les avantages dont ils déplorent la perte.

MÉNIPPE. As-tu, perdu aussi l'esprit, Pluton, d'approuver leurs plaintes ?

PLUTON. Non pas ; mais je ne voudrais point vous voir en querelle.

MÉNIPPE. Sachez cependant, ô les plus vils des Lydiens et des Phrygiens et des Assyriens, que, loin de cesser, je vous suivrai partout où vous irez, pour vous tourmenter et vous chançonner et rire à vos dépens.

CRÉBUS. N'est-ce point là de l'insolence ?

MÉNIPPE. C'est votre conduite qui était insolente, à vous qui vouliez être adorés, qui traitiez avec mépris des hommes libres, et qui ne songiez pas du tout à la mort. Pleurez donc, maintenant que vous êtes privés de tous ces avantages.

CRÉBUS. Oui, d'avantages nombreux et considérables !

MIDAS. Et moi, de combien d'or !

SARDANAPALE. Et moi, de quelles délices !

MÉNIPPE. Bien, continuez ; et moi, répétant sans cesse : « Connais-toi toi-même, » je vous en rebattrai les oreilles : c'est le refrain qui convient à de telles lamentations.

---

### III. — MERCURE, CHARON.

MERCURE. Comptons un peu, nocher, combien tu me dois à cette heure, afin que nous n'ayons plus de dispute à ce sujet ?

CHARON. Comptons, Mercure : mieux vaut être fixé sur ce point, cela nous épargnera de la peine.

MERCURE. Je t'ai apporté sur ton ordre une ancre du prix de cinq drachmes.

CHARON. C'est cher.

MERCURE. Par Pluton ! je l'ai achetée les cinq drachmes que je dis, et une courroie deux oboles.

CHARON. Pose cinq drachmes et deux oboles.

MERCURE. Plus, une aiguille pour la voile qui m'a coûté cinq oboles.

CHARON. Ajoute cinq oboles.

MERCURE. Plus, de la cire pour boucher les fentes de la barque, et des clous, et de la ficelle, dont tu as fait le câble à vergue : total, cinq drachmes.

CHARON. Bien, voilà qui n'est pas cher.

MERCURE. C'est tout, à moins que nous n'ayons omis quelque autre article dans le compte. Mais quand dis-tu que tu me payeras ?

CHARON. Impossible, maintenant, Mercure ; mais qu'une poste ou une guerre envoie ici des morts en masse, et je

pourrai en fraudant les droits de péage bénéficier sur la quantité.

MERCURE. En attendant, je vais rester là, souhaitant que les plus grands malheurs arrivent, afin d'en faire mon profit ?

CHARON. Il n'y a pas moyen autrement. Maintenant peu de gens nous arrivent, comme tu le vois ; la paix règne là-haut.

MERCURE. Cela vaut mieux, dusses-tu différer de me payer ta dette. Toutefois tu sais, Charon, en quel état les anciens se présentaient, tous gens de cœur, pleins de sang et blessés pour la plupart. Maintenant c'est un homme mort du poison que lui a versé son fils ou sa femme, ou qui a le ventre et les jambes enflés par la débauche : car tous sont pâles, ignobles, et ne ressemblent nullement aux morts d'autrefois. Puis, la plupart viennent ici, à ce qu'il semble, victimes des embûches qu'ils se dressent les uns aux autres pour avoir leurs biens.

CHARON. Ces biens sont, en effet, tout à fait désirables.

MERCURE. Je ne saurais donc avoir tort à tes yeux, en exigeant rigoureusement de toi ce qui m'est dû.

---

#### IV. — ZÉNOPHANTE, CALLIDÉMIDE.

ZÉNOPHANTE. Et toi, Callidémide, comment es-tu mort ? Tu sais que moi qui étais parasite de Dinias, j'étouffai pour avoir mangé plus que de raison ; tu le sais, car tu étais là quand je mourus.

CALLIDÉMIDE. J'y étais, Zénophante. Mais ce qui m'est arrivé, à moi, est étrange. Tu connais sans doute le vieux Plœodore ?

ZÉNOPHANTE. Ce vieillard sans enfants, ce richard avec qui tu passais, à ma connaissance, la plus grande partie de ton temps.

CALLIDÉMIDE. Lui-même. Je lui faisais une cour assidue, parce qu'il promettait de mourir avant moi. Mais comme la chose traînait en longueur, et que le vieillard vivait plus que le fameux Tithon, j'imaginai d'arriver à son héritage

par une voie abrégée. J'achetai du poison et je persuadai son échanton de tenir ce poison tout prêt et de le verser dans une coupe pleine de vin pur aussitôt que Ptœodore demanderait à boire (or, il boit raisonnablement), jurant, s'il le faisait, de lui donner la liberté.

ZÉNOPHANTE. Eh bien! qu'arriva-t-il? car, j'imagine que tu vas me raconter quelque chose d'extraordinaire.

CALLIDÉMIDE. Lorsque nous sortîmes du bain, le jeune homme qui tenait deux coupes prêtes, l'une pour Ptœodore, celle qui contenait le poison, et l'autre pour moi, se trompa je ne sais comment : il me donna tout d'abord la coupe empoisonnée et présenta ensuite à Ptœodore le breuvage inoffensif : il but, et moi je tombai tout de mon long, mort en son lieu et place... Eh bien! tu ris, Zénophante? Tu ne devrais pourtant pas rire d'un homme qui fut ton ami.

ZÉNOPHANTE. C'est que ton aventure est plaisante, Callidémide. Mais le vieillard, que-dit-il à cela?

CALLIDÉMIDE. D'abord, ce coup inattendu le troubla; mais comprenant bientôt, je suppose, ce qui s'était passé, il rit lui-même de la méprise de l'échanton.

ZÉNOPHANTE. Mais aussi tu n'aurais pas dû prendre la traverse; par la grand'route l'héritage te serait venu plus sûrement, quoique un peu moins vite.

---

## V. — CNÉMON, DAMNIPPE.

CNÉMON. Voilà bien le proverbe : « Le faon a pris le lion. »

DAMNIPPE. D'où te vient cette indignation, Cnémon?

CNÉMON. Tu demandes de quoi je m'indigne? Trompé dans mes calculs, malheureux que je suis! j'ai laissé malgré moi un héritier, et j'ai frustré ceux que j'aurais voulu voir avant tous les autres en possession de mes biens.

DAMNIPPE. Comment cela est-il arrivé?

CNÉMON. Je courtais Hermolaüs, homme très-riche et sans enfants, en vue de son héritage; et lui, recevait volontiers mes soins. Je crus être bien avisé en produisant au grand jour le testament par lequel je l'instituais mon héri-

tier universel : je voulais qu'il se piquât d'honneur et suivit mon exemple.

DAMNIPPE. Eh bien ! que fit-il ?

CNÉMON. Ce qu'il a écrit dans son testament, je l'ignore ; mais moi, je mourus subitement, écrasé par la chute du toit de la maison ; et maintenant Hermolaüs possède mes biens : comme un loup-marin, il a avalé l'hameçon même avec l'appât.

DAMNIPPE. Non pas seulement l'appât et l'hameçon, mais toi-même aussi, le pêcheur : en sorte que tu t'es pris au piège que tu avais tendu.

CNÉMON. J'en ai l'air : voilà pourquoi je me lamente.

---

## VI. — MÉNIPPE, MERCURE.

MÉNIPPE. Où sont les beaux et les belles, Mercure ? Conduis-moi : car je suis nouveau-venu.

MERCURE. Je n'ai pas le temps, Ménippe ; mais regarde de ce côté, à ta droite, où sont Hyacinthe, et Narcisse, et Nirée, et Achille, et Tyro, et Hélène, et Léda, en un mot, toutes les antiques beautés.

MÉNIPPE. Je ne vois que des os et des crânes dépouillés de chair, qui se ressemblent pour la plupart.

MERCURE. Ces os que tu as l'air de mépriser, voilà pourtant ce que les poètes admirent !

MÉNIPPE. Cependant montre-moi la fameuse Hélène : car, pour moi, je ne saurais la distinguer.

MERCURE. Tu vois ce crâne ? c'est Hélène.

MÉNIPPE. Eh quoi ! c'est pour cela que les mille vaisseaux se sont remplis de l'élite de la Grèce, que tant de Grecs et de Barbares sont tombés, et que tant de villes ont été détruites de fond en comble !

MERCURE. Mais tu n'as point vu cette femme de son vivant, Ménippe ; car tu aurais dit aussi « qu'on n'était pas coupable d'endurer pour une telle femme de longs et pénibles travaux ». Qu'on regarde les fleurs quand elles sont sèches et ont perdu leur coloris, elles paraîtront sans beauté ; cepen-

dant, lorsqu'elles sont fraîches et parées de leurs couleurs, rien n'égale leur beauté.

MÉNIPPE. Aussi ce que j'admire, ô Mercure, c'est que les Grecs n'aient pas compris qu'ils travaillaient pour une créature aussi éphémère, aussi prompte à se faner.

MERCURE. Je n'ai pas le temps, Ménippe, de philosopher avec toi : choisis donc une place où tu voudras et t'y couche ; moi, je vais aller chercher les autres morts.

## VII. — MÉNIPPE, CERBÈRE.

MÉNIPPE. O Cerbère, dis-moi, par le Styx (car étant chien moi-même, je suis de ta famille), dis-moi quelle mine faisait Socrate, quand il descendit chez vous. Il est vraisemblable qu'en ta qualité de dieu, non-seulement tu aboies, mais encore tu parles comme les hommes, quand tu veux.

CERBÈRE. De loin, Ménippe, il semblait s'avancer d'un air intrépide, ne pas craindre du tout la mort et vouloir le montrer à ceux qui se tiennent en dehors de l'entrée. Mais lorsqu'il eut penché la tête dans l'intérieur du gouffre et vu l'obscurité ; lorsque, pour vaincre son hésitation, je l'eus tiré par le pied en le mordant avec la ciguë, il se mit à gémir comme les enfants qui naissent, à pleurer ses marmots, et il fit toutes sortes de contorsions.

MÉNIPPE. Cet homme était donc un sophiste, et ce n'était pas sincèrement qu'il méprisait la mort ?

CERBÈRE. Non ; mais cédant à la nécessité, il faisait bonne contenance, pour n'avoir pas l'air de subir malgré lui ce à quoi il ne pouvait se soustraire : il voulait se faire admirer de la galerie. En somme, je pourrais en dire autant de tous les héros de cette espèce : hardis et courageux jusqu'à l'entrée ; au delà, commence l'épreuve véritable.

MÉNIPPE. Et moi, comment trouves-tu que je suis descendu ici ?

CERBÈRE. Seul, Ménippe, tu t'es montré digne de ta race, et Diogène avant toi ; parce que vous êtes entrés, sans être contraints ni poussés, mais de bonne grâce, riant et envoyant patte les autres.

## VIII. — CHARON, MÉNIPPE, MERCURE.

CHARON. Paye, ô scélérat, les frais du passage.

MÉNIPPE. Crie, Charon, si cela t'amuse.

CHARON. Paye, te dis-je, pour la peine que je t'ai passé.

MÉNIPPE. Tu ne saurais rien recevoir de qui n'a rien.

CHARON. Qui est-ce qui n'a pas une obole?

MÉNIPPE. Peut-être d'autres l'ont-ils; mais moi, je ne l'ai pas.

CHARON. Eh bien! j'en jure par Pluton : je t'étranglerai, maraud, si tu ne payes pas.

MÉNIPPE. Et moi, je te fendrai le crâne d'un coup de ce bâton.

CHARON. Et c'est en pure perte pour moi que tu auras fait un si grand trajet?

MÉNIPPE. Que Mercure te paye pour moi, lui qui m'a remis entre tes mains.

MERCURE. Par Jupiter, je ferai de beaux profits, s'il me faut payer pour les morts.

CHARON (à Ménippe). Je ne te lâcherai pas.

MÉNIPPE. Eh bien! amarre ta barque et demeure; mais ce que je n'ai pas, comment te le donnerais-je?

CHARON. Et ne savais-tu pas qu'il fallait apporter une obole?

MÉNIPPE. Je le savais; mais je n'avais rien. Quoi donc! Devais-je pour cela ne pas mourir?

CHARON. Ainsi donc, toi seul te vanteras d'avoir passé gratis?

MÉNIPPE. Non pas gratis, mon cher : car j'ai vidé la sentine, j'ai mis la main à la rame, et seul je n'ai pas pleuré, tandis que les autres passagers se lamentaient.

CHARON. Tout cela n'a aucun rapport avec les frais du passage. Il faut que tu payes l'obole : il n'en saurait être autrement.

MÉNIPPE. Reconduis-moi donc dans le séjour des vivants.

CHARON. L'idée est jolie; pour qu'après cela Eaque me donne des coups.

MÉNIPPE. Alors, ne m'importune pas.

CHARON. Montre un peu ce que tu as dans ta besace.

MÉNIPPE. Des pois chiches, si le cœur t'en dit, et le souper d'Hécate.

CHARON. D'où nous as-tu amené ce chien-là, Mercure? Et quels propos il tenait pendant la traversée, riant au nez de tous les passagers, raillant et chantant seul, tandis qu'ils se lamentaient!

MERCURE. Quoi! tu ignores, Charon, quel homme tu as passé dans ta barque? vraiment libre et qui ne se soucie de rien : c'est Ménippe.

CHARON. Ah! si je te reprends jamais...

MÉNIPPE. Si tu me reprends, mon cher; mais tu ne me prendras pas deux fois.

### IX. — CRATÈS, DIOGÈNE.

CRATÈS. Tu connaissais Diogène, le riche Mœrichus, ce Corinthien richissime, qui possédait une foule de vaisseaux marchands, et dont le cousin Aristée, riche lui-même, répétait sans cesse cet hémistiche d'Homère : « Enlève-moi ou je t'enlève. »

DIOGÈNE. Pourquoi me fais-tu cette question?

CRATÈS. Ils se courtoisaient en vue de l'héritage l'un de l'autre, bien qu'ils fussent du même âge, et ils se montraient mutuellement leur testament. Mœrichus instituait Aristée son légataire universel, s'il mourait le premier; Aristée faisait de même pour Mœrichus, s'il partait avant lui. Voilà ce qui avait été stipulé. Ils se courtoisaient donc l'un l'autre, et faisaient assaut de flatterie; de plus, les destins, et les astrologues, et les interprètes des songes, comme les Chaldéens, et le dieu de Pytho lui-même, donnaient la victoire tantôt à Aristée, tantôt à Mœrichus, et la balance penchait parfois vers celui-ci, parfois vers celui-là.

DIOGÈNE. Et pour finir qu'est-il arrivé? Je suis curieux de l'apprendre.

CRATÈS. Tous deux sont morts le même jour, et leur héritage a été recueilli par Eunomius et Thrasyclès, leurs parents, qui ne s'attendaient guère à pareille aventure. Les deux vieillards naviguaient de Sicyone à Cyrreha, lorsqu'au

milieu de la traversée ils furent assaillis par l'Iapix, qui les prit en flanc et les culbuta.

DIOGÈNE. C'est bien fait. — Nous, quand nous étions vivants, nous n'avions pas de ces idées au sujet l'un de l'autre : jamais je n'ai souhaité qu'Antisthène mourût, pour hériter de son bâton ; et pourtant il en avait un très-dur, fait d'olivier sauvage ; ni toi, Cratès, je suppose, tu n'as désiré ma mort pour recueillir mon héritage, c'est-à-dire mon tonneau et ma besace avec deux chénices de lupins.

CRATÈS. Quel besoin, en effet, avions-nous de tout cela ! Les biens qu'il nous fallait posséder, Antisthène te les a légués, tu me les as légués toi-même, et ils sont beaucoup plus précieux, plus splendides que l'empire des Perses.

DIOGÈNE. Quels sont-ils ?

CRATÈS. Sagesse, modération, vérité, franchise, liberté.

DIOGÈNE. Oui, par Jupiter ! je me souviens d'avoir reçu cette fortune-là d'Antisthène et de te l'avoir transmise plus considérable encore.

CRATÈS. Mais les autres ne se souciaient pas de ces biens, et nul ne nous faisait la cour dans l'espoir d'être notre héritier ; tous avaient les yeux fixés sur l'or.

DIOGÈNE. Naturellement : car ils n'avaient pas où verser de pareils trésors, énervés qu'ils étaient par la mollesse, et pareils à des bourses usées ; si l'on voulait mettre en eux sagesse, franchise ou vérité, tout glissait et s'échappait aussitôt, attendu que le fond ne pouvait rien contenir. C'est ce qui arrive aux filles de Danaüs qui versent de l'eau dans un tonneau percé. Mais l'or, ils le défendaient avec bec et ongles et par tous les moyens possibles.

CRATÈS. Aussi nous conserverons, même ici, notre richesse, tandis qu'ils viendront avec une obole, et encore faudra-t-il la donner au nocher.

---

## X. — AJAX, AGAMEMNON.

AGAMEMNON. Si dans un accès de folie, Ajax, tu t'es donné la mort, et as été sur le point de nous tuer tous, pourquoi t'en prendre à Ulysse ? Dernièrement, quand il vint pour

consulter l'oracle, tu ne l'as point regardé, et tu n'as pas daigné dire un mot à un homme qui fut ton compagnon d'armes et ton camarade; mais tu as passé près de lui en pressant le pas et d'un air dédaigneux.

AJAX. Oui, et c'était justice: car c'est lui qui fut cause de ma fureur, pour m'avoir disputé seul les armes d'Achille.

AGAMEMNON. Prétendais-tu donc être sans concurrent et l'emporter sur tous sans combat?

AJAX. Oui, du moins sur ce point: car Achille était mon cousin, et à ce titre l'armure m'appartenait; et, tandis que vous tous qui valiez bien mieux que lui, vous avez refusé la lutte et m'avez cédé le prix, le fils de Laërte que j'ai sauvé mainte fois, lorsqu'il était en danger d'être assommé par les Phrygiens, prétendit être supérieur à moi et plus digne d'obtenir les armes.

AGAMEMNON. Eh bien! mon brave, accuse Thétis qui, au lieu de te livrer les armes d'Achille, comme un héritage dû à son parent, est allée les mettre au concours.

AJAX. Non pas; j'accuse Ulysse, qui, seul, me les disputa.

AGAMEMNON. Il était homme, Ajax, et partant excusable d'avoir recherché la gloire, dont le charme est si doux que pour elle, chacun de nous aussi ose braver les périls; d'ailleurs il l'a emporté sur toi, au tribunal même des Troyens.

AJAX. Je sais qui m'a condamné; mais il n'est pas permis de rien dire des dieux; cependant je ne puis m'empêcher de haïr Ulysse, dût Minerve elle-même me l'ordonner.

## XI. — ALEXANDRE, ANNIBAL, MINOS ET SCIPION.

ALEXANDRE. Il est juste que je te sois préféré, Africain: car je te suis supérieur.

ANNIBAL. Non pas: c'est moi qui dois t'être préféré.

ALEXANDRE. Eh bien! que Minos soit juge entre nous.

MINOS. Mais qui êtes-vous?

ALEXANDRE. Lui est Annibal, le Carthaginois; moi, je suis Alexandre, fils de Philippe.

MINOS. Tous deux illustres, par Jupiter! mais quel est le sujet de votre différend?

ALEXANDRE. La prééminence. Il prétend avoir été meilleur général que moi ; moi, je soutiens que je l'emporte par mes exploits militaires (comme chacun sait), non-seulement sur lui, mais sur presque tous ceux qui ont existé avant moi.

MINOS. Eh bien ! que chacun de vous deux parle à son tour. Et toi, africain, commence.

ANNIBAL. Je dois à mon séjour ici, cet avantage, ô Minos, que j'ai appris à fond la langue grecque, en sorte que, même sous ce rapport, Alexandre ne pourra l'emporter sur moi. Or, je prétends que les hommes les plus dignes d'éloges sont ceux qui, n'étant rien dans le principe, ne s'en sont pas moins élevés très-haut et n'ont dû qu'à leur propre mérite et la puissance et le commandement dont on les a investis. Pour moi, ayant envahi l'Ibérie avec une poignée d'hommes, et placé d'abord sous les ordres de mon frère, je dus à mon mérite d'être élevé aux plus hauts grades. Je vainquis les Celtibères, je triomphai des Gaulois occidentaux, et, franchissant les hautes montagnes, je parcourus en vainqueur tout le pays que baigne l'Eridan, je culbutai une foule de villes, je soumis la partie plate de l'Italie, et, poussant jusqu'aux faubourgs de la capitale, je tuai assez d'ennemis en un jour pour mesurer leurs anneaux au boisseau et jeter des ponts sur les rivières avec leurs cadavres. Et tout cela, je l'ai fait, sans m'intituler fils d'Ammon, sans feindre que j'étais dieu, sans raconter les rêves de ma mère, mais avouant que j'étais homme, me mesurant avec les généraux les plus habiles, aux prises avec les soldats les plus belliqueux ; ce ne sont pas des Mèdes que je combattis, ni des Arméniens qui fuient avant qu'on ne les poursuive, et abandonnent la victoire à qui ose s'en servir. Alexandre, après avoir hérité de l'empire paternel, l'agrandit et l'étendit beaucoup, il est vrai ; mais, lorsqu'il eut vaincu et qu'il eut terrassé à Issus et à Arbelles ce misérable Darius, il voulut se faire adorer, au mépris des lois de sa patrie, il adopta la vie et les mœurs des Mèdes, égorgea ses amis dans les festins ou les livra au bourreau. Moi, si je régnai sur ma patrie, c'est en respectant l'égalité ; et, lorsqu'on me rappela, parce que les ennemis voguaient vers l'Afrique avec une flotte considérable, j'obéis aussitôt, et me montrai sim-

ple citoyen, et, condamné, j'en supportai la chose avec résignation. Et pourtant je n'étais qu'un Barbare, privé des lumières de l'éducation grecque; je ne récitais pas, comme lui, les vers d'Homère, et n'avais point été élevé à l'école d'Aristote: ce que j'ai fait, je le dois seulement à mon heureux naturel. Voilà pourquoi je prétends être supérieur à Alexandre. Que s'il est plus beau, parce qu'il avait la tête ceinte d'un diadème, peut-être y a-t-il là, de quoi imposer aux Macédoniens; mais ce n'est pas une raison pour qu'on le juge supérieur à un homme de cœur, à un habile guerrier, qui s'est aidé de son intelligence plus que de sa fortune.

MINOS. Le discours par lequel il a plaidé sa cause, n'est point dépourvu de noblesse, ni tel qu'on pouvait l'attendre d'un Africain. Mais toi, Alexandre, qu'as-tu à répondre?

ALEXANDRE. Je ne devrais rien répondre à un homme aussi impudent. Car la renommée est suffisante pour t'apprendre quel roi je fus et quel brigand fut celui-ci. Cependant, considère si je ne l'emporte pas de beaucoup sur lui: parvenu au trône, encore jeune, j'apaisai les troubles du royaume et punis les meurtriers de mon père; je terrifiai la Grèce par la ruine des Thébains, et, nommé généralissime des Grecs, au lieu de m'en tenir à la Macédoine et de régner seulement sur les provinces que mon père m'avait laissées, j'aspirai à la conquête de la terre entière et prétendis régner sur tout le genre humain. A la tête d'un petit nombre de soldats, je fondis sur l'Asie, et remportai une grande victoire sur les bords du Granique. Maître de la Lydie, de l'Ionie, de la Phrygie. et, subjuguant successivement tout ce qui se rencontrait sur ma route, j'arrivai à Issus où Darius m'attendait avec des myriades de soldats. Le résultat de cette rencontre, ô Minos, vous le savez, et combien de morts je vous ai envoyés ici en un jour; le nocher assure même que sa barque ne leur suffit pas, et que la plupart d'entre eux firent la traversée sur des radeaux qu'ils avaient construits à la hâte. Et tout cela, je l'ai fait en m'exposant le premier au péril, en courant au devant des blessures. Je ne te raconterai ni le siège de Tyr, ni la bataille d'Arbelles; sache seulement que je pénétrai jusque dans l'Inde et donnai l'Océan pour limite à mon empire; je pris leurs élé-

phants et me rendis maître de Porus; puis, franchissant le Tanaïs, je vainquis les Scythes dans un grand combat de cavalerie; et les Scythes ne sont pas des guerriers à mépriser. J'ai fait du bien à mes amis, et je me suis vengé de mes ennemis. Si les hommes m'ont regardé comme un dieu, il ne faut pas leur en vouloir, vu la grandeur de mes exploits, d'avoir conçu de moi une pareille idée. Enfin, moi je suis mort sur le trône, et lui en exil, chez Prusias, le roi de Bithynie: c'était la mort qui convenait à un homme si artificieux et si cruel. Je veux bien qu'il ait triomphé des Italiens; mais ce ne fut point par force, mais par perfidie, par mensonge et par ruse; chez lui, rien ne fut légitime et loyal. Quand il me reproche d'avoir aimé le plaisir, il me semble avoir oublié ce qu'il faisait à Capoue, perdant au sein des plaisirs (voyez l'homme admirable!) les occasions favorables de la guerre. Mais moi, si je n'avais pas considéré l'Occident comme peu de chose, et que je ne fusse pas tombé de préférence sur l'Orient, qu'aurais-je fait de grand en subjuguant sans effusion de sang l'Italie et l'Afrique, en soumettant tout le pays jusqu'à Cadix; mais ces peuples, qui tremblaient déjà et me reconnaissaient pour maître, ne m'ont pas paru dignes d'être combattus. — J'ai dit: à toi, Minos, de prononcer: ce peu de faits, choisis parmi beaucoup d'autres, suffisent pour l'éclairer.

SCIPION. Non pas, avant que tu m'aies entendu aussi.

MINOS. Qui donc es-tu, mon cher, et de quel pays?

SCIPION. Je suis l'italien Scipion, le général qui a détruit Carthage et vaincu les Africains dans de grandes batailles.

MINOS. Et qu'as-tu à dire?

SCIPION. Que je le cède, il est vrai, à Alexandre, mais que je l'emporte sur Annibal, moi qui l'ai vaincu, poursuivi et contraint à fuir honteusement. Il faut qu'il ait perdu toute honte pour le disputer à Alexandre, quand moi, Scipion, qui l'ai vaincu, je n'ose même pas me comparer au roi de Macédoine!

MINOS. Ce que tu dis là est plein de sens, par Jupiter! Eh bien! qu'Alexandre soit placé le premier: à toi, Scipion, la deuxième place; Annibal sera le troisième, si tu veux: car il est loin lui-même d'être sans mérite.

## XI. — DIOGÈNE, ALEXANDRE.

DIOGÈNE. Eh quoi! tu es mort, Alexandre, comme nous tous ?

ALEXANDRE. Tu le vois, Diogène, et il n'est pas étonnant qu'étant homme, je sois mort.

DIOGÈNE. Ainsi, Ammon mentait quand il disait que tu étais son fils, et tu étais fils de Philippe ?

ALEXANDRE. De Philippe, apparemment : car je ne serais pas mort, si j'eusse été celui d'Ammon.

DIOGÈNE. Et pourtant, que de choses se disaient sur le compte d'Olympias!

ALEXANDRE. J'entendais, comme toi, ces propos; mais je vois maintenant que, ni ma mère ni les prophètes des Ammoniens ne disaient rien de sensé.

DIOGÈNE. Mais leur mensonge ne t'a pas été inutile, Alexandre: car bien des gens tremblaient, croyant que tu étais dieu; mais dis-moi, à qui as-tu laissé ce grand empire ?

ALEXANDRE. Je n'en sais rien, Diogène: car je n'ai pas eu le temps d'en disposer: seulement, j'ai remis en mourant, mon anneau à Perdicas: Ah ça! mais pourquoi ris-tu, Diogène ?

DIOGÈNE. C'est que je me suis rappelé ce que firent les Grecs, lorsque tu venais de prendre en main l'empire. Ils te flattaient, te choisissaient pour chef et général contre les Barbares; quelques-uns même t'adjoignaient aux douze grands dieux, te bâtissaient des temples et t'offraient des sacrifices, comme au fils d'un dragon. Mais dis-moi, où les Macédoniens t'ont-ils inhumé ?

ALEXANDRE. Voilà déjà trois jours que je suis gisant à Babylone. Mais Ptolémée, mon lieutenant, promet, si jamais les troubles actuels lui en laissent le loisir, de m'emmener en Égypte et de m'y ensevelir, pour que je devienne un des dieux Égyptiens.

DIOGÈNE. Le moyen de ne pas rire, Alexandre, en te voyant, même chez Pluton, extravaguer encore, et prétendre devenir un Anubis ou un Osiris? Garde-toi toutefois, ô divin personnage, de concevoir cette espérance: car il

n'est pas permis de revenir sur ses pas, quand une fois on a traversé le lac et passé le seuil des enfers. Eaque n'est pas négligent et Cerbère n'est pas à dédaigner. Mais tu me ferais plaisir de m'apprendre comment tu supportes ton sort actuel, quand tu songes au bonheur que tu as laissé sur la terre, aux gardes du corps, aux satellites, aux satrapes, à cet or, à ces peuples qui t'adoraient, à Bactres, à Babylone, aux éléphants, aux honneurs, à la gloire, à l'éclat qui t'environnait, quand tu t'avançais sur un char, la tête ceinte d'un bandeau blanc, les épaules couvertes d'un manteau de pourpre. Ne t'affliges-tu pas, lorsque ces souvenirs reviennent à ta mémoire? Pourquoi pleurer, insensé? Le sage Aristote ne t'a-t-il pas appris qu'il ne faut pas croire à la stabilité des biens de la fortune?

ALEXANDRE. Sage! lui qui était le plus roué de tous mes flatteurs! Laisse-moi seul juge des mérites d'Aristote: je sais tout ce qu'il m'a demandé, ce qu'il m'écrivait et comme il abusait de ma passion pour la science, me flattant et me louant, tantôt de ma beauté, comme si elle faisait partie du souverain bien, tantôt de mes actions et de mes richesses: car il trouvait du bon aux richesses et ne rougissait pas lui-même d'en recevoir. C'était un charlatan que cet homme, ô Diogène, et un fourbe. En somme, le seul fruit que j'ai retiré de sa sagesse, c'est de m'affliger de la perte de toutes les choses que tu viens d'énumérer, comme s'il s'agissait des biens les plus précieux.

DIOGÈNE. Eh bien! sais-tu ce qu'il faut faire? car je veux t'indiquer un remède à ton chagrin: puisqu'il ne pousse pas ici d'ellébore, va-t-en humer, bouche béante, l'eau du Léthé; bois, bois encore, bois souvent: peut être cesseras-tu ainsi de regretter les biens prônés par Aristote... mais j'aperçois Clitus, Callisthène et plusieurs autres qui accourent vers toi pour te mettre en pièces et se venger de ce que tu leur as fait. Va donc par cette autre route, et bois souvent, comme je te l'ai dit.



## XIII. — ALEXANDRE, PHILIPPE.

PHILIPPE. Tu ne saurais nier maintenant, Alexandre, que tu ne sois mon fils : car tu ne serais pas mort, étant fils d'Ammon.

ALEXANDRE. Je savais tout le premier, mon père, que je suis fils de Philippe, le fils d'Amyntas ; mais j'acceptai l'oracle, le croyant utile à mes intérêts.

PHILIPPE. Qu'est-ce à dire ? il te semblait utile de te laisser tromper par les devins ?

ALEXANDRE. Non pas ; mais les Barbares me redoutèrent, et ils cessèrent de me résister, pensant combattre un dieu ; en sorte que je triomphai d'eux plus facilement.

PHILIPPE. Quels hommes as-tu vaincus qui fussent dignes d'être combattus ? Tu ne t'es mesuré qu'avec des lâches, armés de petits arcs, de petits boucliers, de treillis d'osier. C'était chose difficile que de vaincre les Grecs, Béotiens, Phocéens et Athéniens ; triompher des hoplites Arcadiens, et de la cavalerie Thassalienne, et des archers Eléens, et des peltastes Mantinéens, ou des Thraces, des Illyriens, ou même des Péoniens, voilà qui était grand. Mais les Mèdes, les Perses, les Chaldéens, hommes chargés d'or et amollis par le luxe, ne sais-tu pas qu'avant toi dix mille Grecs conduits par Cléarque, en eurent raison ; qu'ils n'osèrent pas même en venir aux mains, et prirent la fuite avant d'être à portée de la flèche ?

ALEXANDRE. Mais dompter les Scythes, mon père, et les éléphants des Indiens, c'était une œuvre malaisée ; et cependant, sans diviser mes adversaires, sans acheter mes victoires par la trahison, j'en suis venu à bout ; je ne me suis jamais parjuré, jamais je n'ai menti à ma parole, jamais je n'ai commis un acte déloyal pour vaincre. Quant aux Grecs, je me les suis attachés sans effusion de sang, ou je les ai punis, comme tu sais peut-être que j'ai fait les Thébains.

PHILIPPE. Oui, je sais tout cela. Je l'ai entendu raconter à celui que tu as percé de ton épée et égorgé dans un festin, parce qu'il avait osé me louer en comparant tes actions aux

miennes. Puis, tu renonças à la chlamyde macédonienne pour revêtir la robe à manche des Perses et coiffer la tiare droite, et tu prétendis te faire adorer par les Macédoniens, par des hommes libres ; et, ce qu'il y a de plus ridicule, tu imitas les mœurs des vaincus. Je ne parlerai pas des autres prouesses que tu as faites, renfermant des hommes éclairés avec des lions, formant les mariages que chacun sait et brûlant d'amour pour Héphestion. Je ne t'ai loué qu'une seule fois, quand j'ai appris que tu avais respecté la femme de Darius, malgré sa beauté, et que tu avais pris soin de sa mère et de ses filles : ce sont là des actes dignes d'un roi.

ALEXANDRE. Et tu ne me loues pas, mon père, d'avoir aimé le péril, d'avoir sauté le premier du haut des remparts dans la ville des Oxydraques et d'avoir reçu tant de blessures ?

PHILIPPE. Non, je ne loue pas cela, Alexandre : non que je trouve peu glorieux pour un roi d'être blessé quelquefois et de se risquer à la tête de son armée, mais parce qu'il te convenait à toi moins que tout autre d'agir ainsi. Car si par aventure tu eusses été blessé, toi qui passais pour un dieu, et qu'on t'eût vu emporté à bras du champ de bataille, inondé de sang et te lamentant de ta blessure, c'était un sujet de risée pour les spectateurs ; le dieu Ammon était convaincu de charlatanisme et d'imposture, et ses prophéties de mensonge. Qui n'eût ri, en effet, de voir le fils de Jupiter perdre connaissance et invoquer le secours des médecins ? Car aujourd'hui que te voilà mort, ne crois-tu pas qu'il y ait beaucoup de gens qui raillent cette fausse prétention à la divinité, en voyant le cadavre d'un dieu gisant tout de son long, en train de se putréfier et de se tuméfier, suivant la loi commune à tous les cadavres. Au surplus, cette prétendue divinité, qui t'aidait, disais-tu, à vaincre facilement, diminuait beaucoup la gloire de tes succès : car tout paraissait défectueux, paraissant venir d'un dieu.

ALEXANDRE. Telle n'est pas l'opinion que les hommes ont de moi ; ils me mettent en parallèle avec Hercule et Bacchus. En effet cette ville d'Aorne que n'avaient pu prendre ni l'un ni l'autre de tes dieux, moi seul je m'en suis emparé.

PHILIPPE. Sais-tu bien que tu parles là en vrai fils d'Am-

mon, toi qui te compares à Hercule et à Bacchus? N'as-tu pas de honte, Alexandre? Quand donc abjureras-tu ton orgueil pour te connaître toi-même et comprendre désormais que tu es mort?

---

## XIV. — ACHILLE, ANTILOQUE.

ANTILOQUE. En quels termes, Achille, as-tu parlé dernièrement de la mort à Ulysse! Comme ton langage était ignoble et indigne de tes deux maîtres, Chiron et Phénix! car je t'ai entendu quand tu disais : « J'aimerais mieux, vil mercenaire, servir un maître sans patrimoine que de commander à tous les morts. » Qu'un Phrygien timide, attaché à la vie plus que de raison, prononce ces paroles ignobles, on le conçoit; mais que le fils de Pélée, le plus intrépide de tous les héros, se ravale à ce point, c'est grande honte; c'est te mettre en contradiction avec ce que tu as fait de ton vivant, toi qui, pouvant régner longtemps sans gloire dans la Phtiotide, as préféré volontairement la mort avec une bonne renommée.

ACHILLE. Oui, fils de Nestor, alors que j'étais sans expérience des choses d'ici-bas, je préfèrai à la vie cette misérable gloriolle, ignorant laquelle des deux vaut mieux; mais maintenant je comprends que la gloire est inutile, quelque encens que l'on brûle là-haut en notre honneur; l'égalité règne parmi les morts; ni la beauté, Antiloque, ni la force ne subsistent; nous sommes tous pareillement voilés par les ténèbres et ne différons en rien les uns des autres; ni les morts des Troyens ne me craignent, ni ceux des Grecs ne me courtisent; ici l'égalité est parfaite, et tout mort est semblable, qu'il ait été lâche ou brave. Voilà ce qui m'afflige et je suis fâché de ne pas être serviteur à gages et vivant.

ANTILOQUE. Que faire à cela, Achille? La nature veut que tous meurent sans exception. Il faut se conformer à la loi, et ne pas s'affliger des arrêts du destin. D'ailleurs tu vois combien nous sommes de tes amis autour de toi; et dans peu Ulysse aussi viendra nécessairement. C'est une consolation que de voir son sort partagé par d'autres et de n'être pas seul à le subir. Tu vois Hercule, et Méléagre, d'autres

héros admirables, qui ne consentiraient pas, je suppose, à remonter sur la terre, si on les y renvoyait pour servir des maîtres sans patrimoine et sans moyens d'existence.

ACHILLE. C'est parler en ami; mais moi, le souvenir des choses de la vie me chagrine, je ne sais pourquoi; et chacun de vous aussi, je pense. Et si vous ne l'avouez pas, vous n'en êtes que plus méprisables de souffrir en silence.

ANTILOQUE. Non, mais mieux avisés, Achille : car nous voyons qu'il est inutile de parler. Aussi sommes-nous résolus à nous taire, et à supporter notre sort avec résignation, pour ne pas prêter à rire, comme toi, en formant de pareils vœux.

### XV. — DIOGÈNE, MAUSOLE.

DIOGÈNE. Dis-moi, Carien, d'où vient la haute opinion que tu as de toi et pourquoi tu prétends nous être préféré?

MAUSOLE. D'abord à cause de ma royauté, Sinopien : car je régnai sur toute la Carie, et je commandai à une partie de la Lydie; puis je soumis quelques îles et m'avançai jusqu'à Milet, en subjuguant la plus grande partie de l'Ionie. De plus, j'étais beau, et grand, et fort dans les combats. Mais le principal, c'est que j'ai dans Halicarnasse un tombeau gigantesque, tel qu'aucun mort n'en eut jamais d'aussi grand ni d'un aussi beau travail; le marbre en est superbe; des hommes et des chevaux y sont représentés jusqu'à la dernière perfection; en sorte qu'on ne trouverait pas aisément un temple qui lui soit comparable. Ne te semble-t-il pas que je m'enorgueillis à juste titre de ces avantages?

DIOGÈNE. De ta royauté, dis-tu, et de ta beauté et de la masse de ton tombeau?

MAUSOLE. Oui, par Jupiter! de tout cela.

DIOGÈNE. Mais, beau Mausole, tu n'as plus ni cette force, ni cette grâce; si nous choissions un juge pour prononcer sur notre beauté respective, je ne saurais dire à quel titre ton crâne serait préféré au mien : car tous deux sont chauves et pelés, nous montrons également les dents, nos yeux ont disparu et nos nez sont camards. Quant à ce tom-

beau et à ces pierres magnifiques, les habitants d'Halicarnasse pourront peut-être les montrer et s'en faire honneur auprès des étrangers, en disant qu'ils ont là un superbe monument : mais toi, mon cher, je ne vois pas trop quel autre avantage tu en retires que de porter une plus lourde charge que nous et d'être écrasé sous de si grosses pierres.

MAUSOLE. Ainsi tous ces avantages sont inutiles, et Mausole sera de même condition que Diogène ?

DIOGÈNE. Non de même condition, mon très-cher ; non assurément : car Mausole se lamentera au souvenir des biens terrestres, dans lesquels il faisait consister son bonheur, et Diogène se rira de lui. Mausole parlera de ce tombeau que lui a élevé dans Halicarnasse Artémise, sa femme et sa sœur ; Diogène ne sait pas si son corps a un tombeau ; c'est un détail dont il ne s'inquiétait même pas ; mais il a laissé aux honnêtes gens un sujet d'entretien pour avoir mené une vie plus haute, ô le plus vil des Cariens, et qui repose sur une base plus solide que ton monument.

## XVI. — MÉNIPPE, TANTALE.

MÉNIPPE. Pourquoi pleurer, Tantale ? pourquoi te lamenter, debout près de ce lac ?

TANTALE. C'est que je meurs de soif, Ménippe.

MÉNIPPE. Es-tu si nonchalant que tu ne puisses boire en penchant la tête, ou même, par Jupiter ! en puisant de l'eau dans le creux de la main ?

TANTALE. Je ne gagnerais rien à pencher la tête : car l'eau fuit à mon approche ; et si j'en puisé et que je la porte à ma bouche, je n'ai pas plus tôt humecté le bout de ma lèvre, que l'eau s'échappe entre mes mains, je ne sais comment, et ma main redevient sèche.

MÉNIPPE. Ce qui t'arrive là est prodigieux. Mais quel besoin, dis-moi, as-tu de boire ? car tu n'as pas de corps ; il a été enterré quelque part en Lydie, ce corps qui pouvait avoir faim et soif ; et toi, qui n'es plus que l'âme, comment peux-tu avoir soif ou boire ?

TANTALE. Ce qui constitue précisément mon châtimeut, c'est que mon âme a soif, comme si elle était un corps.

MÉNIPPE. Eh bien! nous le croirons ainsi, puisque tu affirmes être puni par la soif. Mais où sera le mal pour toi? Crains-tu de mourir faute de boire? car je ne vois pas d'autre enfer après celui-ci ni d'autre mort qui nous envoie d'ici dans un autre endroit.

TANTALE. Ce que tu dis est juste; mais une partie de mon supplice consiste précisément à désirer de boire, sans avoir besoin.

MÉNIPPE. Tu déraisonnes, Tantale; et tu parais effectivement avoir besoin de boire, mais du pur ellébore, par Jupiter! toi qui, au contraire de ceux qui ont été mordus par des chiens enragés, redoutes non pas l'eau, mais la soif.

TANTALE. Je ne refuse pas de boire de l'ellébore, Ménippe : puissé-je seulement en avoir!

MÉNIPPE. Rassure-toi, Tantale, car ni toi, ni personne autre parmi les morts ne boira : la chose est impossible; et pourtant tous ne sont pas condamnés comme toi au supplice de la soif et à voir l'eau fuir sans les attendre.

---

## XVII. — MÉNIPPE, CHIRON.

MÉNIPPE. J'ai ouï dire, que tout dieu que tu es, Chiron, tu as désiré mourir.

CHIRON. Tu as ouï dire la vérité, Ménippe; et je suis mort, comme tu vois, pouvant être immortel.

MÉNIPPE. D'où t'est venu cet amour de la mort, laquelle a si peu d'attraits pour la plupart des hommes.

CHIRON. Je vais te le dire et tu me comprendras : l'immortalité n'avait plus de charmes pour moi.

MÉNIPPE. Quoil il ne t'était pas agréable de vivre et de voir la lumière du jour?

CHIRON. Non, Ménippe : car le plaisir consiste, à mon sens, dans la variété, et non dans l'uniformité : or, j'étais toujours vivant et jouissant des mêmes choses, soleil, lumière, nourriture; c'étaient toujours les mêmes saisons,

les mêmes phénomènes qui se suivaient dans le même ordre et comme enchaînés l'un à l'autre; je m'en lassai : car ce n'était pas dans la même jouissance à perpétuité, mais dans le changement que je trouvais du charme.

MÉNIPPE. Bien dit, Chiron; mais comment te trouves-tu chez Pluton depuis que tes préférences t'ont amené ici.

CHIRON. Je ne m'y déplaîs pas : il règne ici une égalité toute populaire, et je ne vois aucune différence à être dans la lumière ou dans l'obscurité; et d'ailleurs nous ne sommes point condamnés, comme là-haut, à avoir faim ni soif; nous sommes exempts de ces besoins.

MÉNIPPE. Prends garde, Chiron, de te mettre en contradiction avec toi-même et de faire un cercle vicieux.

CHIRON. Comment cela?

MÉNIPPE. Je dis que si la régularité et l'uniformité des choses de la vie t'ont paru fastidieuses, la monotonie qui règne ici pourrait bien te dégoûter également, et qu'il te faudra chercher quelque moyen de passer d'ici dans une autre vie, ce que je crois impossible.

CHIRON. Que faire à cela, Ménippe?

MÉNIPPE. Ce que dit le proverbe, et c'est mon avis : avoir la sagesse de se contenter du présent et d'en jouir, sans y rien trouver d'insupportable.

### XVIII. — MÉNIPPE, ÉAQUE, PYTHAGORE, EMPÉDOCLE, SOCRATE.

MÉNIPPE. Par Pluton! montre-moi tout ce qu'il y a de curieux dans les enfers.

ÉAQUE. Te montrer tout n'est pas facile, Ménippe; apprends toutefois ce qu'il y a de principal. Voici Cerbère que tu connais, et le nocher qui t'a passé, et le lac, et le Phlégéthon : tu as vu tout cela en entrant.

MÉNIPPE. Oui, et je vois également que tu gardes la porte; j'ai vu aussi le Roi et les Furies; mais montre-moi les hommes qui ont existé autrefois, et surtout les plus remarquables.

EAQUE. Celui-ci est Agamenon; celui-là, Achille; près d'eux tu vois Idoménée, puis Ulysse, ensuite Ajax et Diomède, et les plus distingués d'entre les Grecs.

MÉNIPPE. Oh! oh! en quel état voilà jetés à terre les principaux personnages de tes rhapsodies, Homère, défigurés et méconnaissables! Tous ne sont que poussière, ombres dérisoires, crânes réellement sans consistance. Et quel est celui-ci, Eaque?

EAQUE. Cyrus; et celui-là, Crésus; près de lui est Sardanapale; puis, au-dessus d'eux Midas; enfin voici Xerxès.

MÉNIPPE. Eh quoi! c'est toi, misérable! que redoutait la Grèce, quand tu jetais un pont sur l'Hellespont et prétendais naviguer à travers les montagnes! En quel état aussi est Crésus! et Sardanapale, permets moi de le frapper sur la joue.

EAQUE. Non pas, tu lui briserais le crâne : c'est un crâne de femme.

MÉNIPPE. Eh bien! je veux au moins cracher au visage de cet androgyne.

EAQUE. Veux-tu que je te montre aussi les sages?

MÉNIPPE. Oui, parbleu!

EAQUE. Le premier qui s'offre à toi est Pythagore.

MÉNIPPE. Salut, Euphorbe, Apollon ou tout ce que tu voudras.

PYTHAGORE. Salut à toi aussi, Ménippe.

MÉNIPPE. Tu n'as plus ta cuisse d'or.

PYTHAGORE. Non; mais laisse-moi voir s'il y a dans ta besace quelque chose de mangeable.

MÉNIPPE. J'ai des fèves, mon cher : ce qui n'est pas bon à manger pour toi.

PYTHAGORE. Donne seulement : autres sont les principes chez les morts.

EAQUE. Celui-ci est Solon, fils d'Exécestide, celui-là, Thalès; près d'eux, Pittacus et les autres; ils sont sept en tout, comme tu vois.

MÉNIPPE. Seuls entre tous, ils sont gais et joyeux. Et cet autre, plein de cendre, comme un pain cuit sous la braise, et tout couvert d'échauboules, quel est son nom?

EAQUE. Empédocle, venu de l'Etna à moitié cuit.

MÉNIPPE. Holà! brave homme aux sandales d'airain, pourquoi t'es-tu jeté dans le cratère?

EMPÉDOCLE. J'étais atteint d'une maladie noire.

MÉNIPPE. Non, par Jupiter! mais de vanité, d'orgueil, de folie extrême : voilà ce qui t'a grillé avec tes sandales, et tu le méritais bien. En tout cas ton invention ne t'a servi de rien : car ta mort a été constatée. Et Socrate, dis-moi, Eaque, où donc est-il?

EAQUE. Il babille le plus souvent avec Nestor et Palamède.

MÉNIPPE. Je voudrais pourtant le voir, s'il est là quelque part.

EAQUE. Vois-tu ce chauve?

MÉNIPPE. Ils sont tous chauves, en sorte que tous se reconnaissent à ce signe.

EAQUE. Je dis le camard.

MÉNIPPE. C'est la même chose : car ils sont tous camards.

SOCRATE. C'est moi que tu cherches?

MÉNIPPE. Précisément, Socrate.

SOCRATE. Que se passe-t-il à Athènes?

MÉNIPPE. Nombre de jeunes gens prétendent philosopher ; et, à ne considérer que leurs airs et leurs allures, ce sont des philosophes achevés.

SOCRATE. J'en ai vu beaucoup comme cela.

MÉNIPPE. Mais tu as vu, je suppose, dans quel état sont venus te rejoindre Aristippe et Platon lui-même : l'un sentant les parfums, l'autre exercé à flatter les tyrans de Sicile.

SOCRATE. Et que pense-t-on de moi?

MÉNIPPE. Tu es un heureux mortel, Socrate, du moins sous ce rapport : tous te regardent comme un homme merveilleux et qui savait tout, quoique (car il faut dire, j'imagine, la vérité) tu ne susses rien.

SOCRATE. J'étais le premier à le leur dire; mais ils prenaient cet aveu pour une ironie.

EAQUE. Pour moi, je vais m'en aller, de peur que quelque'un des morts ne se soit échappé à notre insu; tu verras le reste une autre fois, Ménippe.

MÉNIPPE. Va-t-en : j'en ai assez vu, Eaque.

XIX. — DIOGÈNE, ANTISTHÈNE, CRATÈS,  
UN MENDIANT.

DIOGÈNE. Antisthène et Cratès, puisque nous avons du loisir, que n'allons-nous nous promener droit à l'entrée des enfers, pour voir ceux qui descendent, quels ils sont et ce que fait chacun d'eux?

ANTISTHÈNE. Allons, Diogène : ce doit être, en effet, un amusant spectacle que de voir les uns pleurer, les autres demander d'un ton suppliant qu'on les relâche; quelques-uns descendre à grand'peine, résister à Mercure qui les pousse par le cou, et se roidir en se renversant en arrière : efforts inutiles!

CRATÈS. Je vous raconterai aussi ce que j'ai vu sur la route en descendant.

DIOGÈNE. Raconte-nous cela, Cratès : car ton récit promet d'être fort plaisant.

CRATÈS. La foule de ceux qui descendaient avec nous était grande : parmi eux on remarquait notre riche Isménodore, et Arsace, le gouverneur de Médie, et Oratès l'Arménien. Or Isménodore avait été assassiné par des brigands près du Cithéron, en se rendant, je crois, à Eleusis : il gémissait, et tenait sa blessure à deux mains, et appelait ses enfants, restés orphelins, et s'accusait de témérité, pour avoir franchi le Cithéron et avoir traversé les environs d'Eleuthères, entièrement dépeuplés par la guerre, n'emmenant avec lui que deux serviteurs, et cela quand il portait cinq flacons d'or et quatre coupes. Quant à Arsace, qui est déjà vieux et dont l'air, ma foi! ne manque pas de dignité, il se fâchait à la manière des Barbares; il s'indignait de faire route à pied et demandait qu'on lui amenât son cheval : car son cheval avait péri avec lui, tous deux ayant été percés du même coup par un peltaste Thrace, dans le combat livré contre le roi de Cappadoce sur les bords de l'Araxe. Arsace, ainsi qu'il le racontait, s'était élancé en avant, laissant les autres bien loin derrière lui; mais le Thrace ayant tenu ferme, à couvert sous son bouclier, détourne la pique d'Arsace, et, baissant lui-même sa sarisse, transperce l'homme et le cheval.

**ANTISTHÈNE.** Comment se peut-il, Cratès, que cela se fasse d'un seul coup ?

**CRATÈS.** Très-facilement, Antisthène : car le premier venait à cheval, tenant en arrêt une pique de vingt coudées ; mais le Thrace commença par détourner le coup avec son bouclier ; et, quand la pointe de l'arme l'eut dépassé, il s'appuya sur le genou, reçut avec sa sarisse le choc du cavalier et blessa sous le poitrail le cheval, qui s'enferma lui-même, emporté par son ardeur impétueuse ; du même coup Arsace eut l'aine traversée de part en part jusque sous la fesse. Vois-tu comment cela s'est fait ? la faute en est plutôt au cheval qu'à l'homme. Cependant Arsace s'indignait d'être traité comme les autres, et prétendait descendre à cheval. Pour Orctès, qui n'est qu'un simple particulier, il avait les pieds fort délicats et ne pouvait se tenir à terre, bien loin d'être en état de marcher. La même chose arrive à tous les Mèdes ; une fois qu'ils sont descendus de cheval, ils marchent à grand peine, et sur la pointe des pieds, comme s'ils foulaient des épines. Aussi, comme il s'était jeté à terre et restait dans cette position, l'excellent Mercure le prit sur ses épaules et le porta jusqu'à la barque ; et moi, je riais.

**ANTISTHÈNE.** Moi aussi, quand je descendis, je ne me mêlai point aux autres ; je les laissai pleurer, et, courant à la barque, j'y pris place le premier pour faire le trajet à mon aise. Et pendant la traversée, ils pleuraient et avaient des nausées ; et moi, je m'amusais fort à leurs dépens.

**DIOGÈNE.** Voilà les compagnons de route que vous avez rencontrés, Cratès et toi, Antisthène. Avec moi sont descendus Blepsias l'usurier, du Pirée, Lampis l'Acarnanien, chef d'un corps de mercenaires, et le riche Damis de Corinthe. Damis a péri empoisonné par son fils ; Lampis s'est tué par amour pour sa maîtresse Myrtie ; quant à Blepsias, on disait que le malheureux s'était laissé mourir de faim ; et on le voyait bien à sa paleur extrême, à sa maigreur achevée. Bien que je connusse la vérité, je demandai néanmoins à chacun d'eux de quelle manière il était mort ; puis, comme Damis accusait son fils : « Il t'a traité, lui dis-je, comme tu le méritais, toi qui, possédant mille talents et fai-

sant chère lie, malgré tes quatre-vingts ans, donnais quatre oboles à un jeune homme de dix-huit ans. Et toi, Acarnanien (car il gémissait aussi et maudissait Myrtie), pourquoi accuses-tu l'amour, quand tu devrais t'accuser toi-même? se peut-il que toi qui n'as jamais tremblé devant l'ennemi, et qui courais avant tous les autres au devant du danger, tu te sois laissé prendre aux larmes feintes, aux soupirs de la première fillette venue? » Quant à Blepsias, il était le premier à s'accuser de folie pour avoir réservé ses richesses à des héritiers qui ne lui étaient de rien, dans la pensée qu'il vivrait toujours. Au reste, tous trois en gémissant me procuraient un divertissement qui avait son prix. — Mais nous voilà arrivés au débouché des enfers; il faut regarder et considérer de loin les arrivants. Oh! oh! ils sont nombreux et divers, et tous en larmes, excepté ces enfants nouveaux-nés et qui ne parlent pas encore; ceux même qui sont le plus avancés en âge se lamentent. Et pourquoi? sont-ils encore sous le charme de la vie? Eh bien! je vais interroger ce vieillard décrépît. Pourquoi pleures-tu, quand tu es mort si âgé? Pourquoi t'indignes-tu, mon cher, toi qui es arrivé ici dans ta vieillesse? Étais-tu roi par hasard?

LE MENDIANT. Du tout.

DIOGÈNE. Alors tu étais satrape.

LE MENDIANT. Pas davantage.

DIOGÈNE. Sans doute tu étais riche; et ce qui te désole, c'est d'avoir perdu en mourant un grand bien être?

LE MENDIANT. Il n'en est rien. Mais d'abord j'étais âgé de quatre-vingt dix ans; puis, je soutenais mon existence misérable du produit de mon roseau et de ma ligne; en outre, j'étais pauvre à l'excès, sans enfants, boiteux et voyant trouble.

DIOGÈNE. Eh quoi! dans cet état, tu voulais vivre?

LE MENDIANT. C'est qu'il est doux de voir la lumière; la mort est chose affreuse et haïssable.

DIOGÈNE. Tu déraisonnes, vieillard, et tu regimbes contre la nécessité comme un jeune homme, quoique tu sois du même âge que le nocher. Que dire alors des jeunes gens, quand des hommes de cet âge tiennent tant à la vie, eux qui devraient chercher la mort comme un remède aux maux

de la vieillesse ? — Mais partons, de peur qu'en nous voyant rôder autour de l'ouverture, on ne nous soupçonne de méditer une évasion.

---

XX. — DIOGÈNE, POLLUX.

DIOGÈNE. Je te recommande, Pollux, aussitôt que tu seras remonté là haut (car c'est à ton tour, je crois, de revivre demain), si tu vois quelque part ce chien de Ménippe, et tu le trouveras sans doute à Corinthe, vers le Cranium, ou au Lycée, riant des disputes des philosophes, je te recommande de lui dire ceci : « Diogène t'engage, Ménippe, si tu as ri suffisamment de ce qui se passe sur la terre, à venir ici où tu auras beaucoup plus sujet de rire : car là-bas ton rire n'était pas franc, et tu répétais souvent : « qui sait au juste ce qui se passe après la vie ? » Mais ici, tu ne cesseras de rire en toute sûreté, comme je le fais maintenant ; et surtout, quand tu verras les riches, les tyrans et les satrapes, humiliés et dépouillés de toute distinction, se faire reconnaître à leurs lamentations seules, et à la mollesse et la lâcheté qu'ils montrent au souvenir des biens terrestres. » Dis-lui cela, et, de plus, qu'il vienne après avoir rempli sa besace d'une masse de lupins, ou des reliefs d'un souper d'Hécate étalé dans un carrefour, ou d'un œuf de purification, ou de toute autre chose semblable.

POLLUX. Je lui dirai tout cela, Diogène. Mais, pour que je le reconnaisse bien, fais-moi son portrait.

DIOGÈNE. C'est un vieillard chauve, avec un vieux manteau, rempli de trous, ouvert à tout vent et rapiécé de morceaux de diverses couleurs ; puis, il rit toujours et passe son temps à persiffler ces fanfarons de philosophes.

POLLUX. Avec ces renseignements, je le trouverai aisément.

DIOGÈNE. Veux-tu que je te charge aussi d'une commission pour ces philosophes eux-mêmes.

POLLUX. Fais : car ce ne sera pas lourd à porter.

DIOGÈNE. En somme, dis-leur qu'ils cessent de dire des riens, de disputer sur les universaux, de se planter des

cornes les uns aux autres, et d'instruire les jeunes gens à poser ces questions insolubles.

POLLUX. Mais ils diront que je suis un ignorant, un mal appris, si je fais le procès à leur savoir.

DIOGÈNE. Toi, dis-leur de ma part d'aller se promener.

POLLUX. C'est un point que je n'oublierai pas non plus, Diogène.

DIOGÈNE. Quant aux riches, mon cher petit Pollux, tu leur diras : « Insensés, pourquoi gardez-vous votre or? pourquoi vous torturer à calculer les intérêts, et à entasser talents sur talents, puisqu'il vous faudra venir sous peu avec une obole seulement? »

POLLUX. Tout cela leur sera dit.

DIOGÈNE. Dis aussi aux beaux et aux forts, à Mégille le Corinthien et à Damoxène l'athlète, que chez nous il n'y a plus ni cheveux blonds, ni yeux bleus ou noirs, ni teint vermeil, ni muscles vigoureux, ni fortes épaules. Tout n'est chez nous que poussière et crânes dépourvus de beauté.

POLLUX. Il n'est pas difficile non plus de dire cela aux beaux et aux forts.

DIOGÈNE. Mais les pauvres, dont le nombre est grand, et qui gémissent de leur condition et déplorent leur indigence, invite-les à ne pas pleurer, à ne pas se lamenter; dis-leur qu'ici règne l'égalité, et qu'ils n'y verront les riches en rien supérieurs à eux. Quant à tes Lacédémoniens, gronde-les de ma part, leur disant qu'ils se sont relâchés.

POLLUX. Ne dis rien des Lacédémoniens, Diogène, je ne le souffrirai pas; mais ce que tu demandes aux autres, je leur ferai savoir.

DIOGÈNE. Ne parlons pas d'eux, si bon te semble; mais reporte mes paroles à ceux que j'ai désignés auparavant.

---

## XXI. — CHARON, MERCURE ET DIFFÉRENTS AUTRES MORTS.

CHARON. Apprenez quelle est notre situation. Notre barque, comme vous voyez, est petite, un peu moisie, et fait eau par

plus d'un endroit ; si elle penche d'un côté ou de l'autre, elle s'en ira sens dessus-dessous ; cependant, vous arrivez en foule, apportant de nombreux paquets. Si vous vous embarquez avec ces bagages, je crains que vous ne vous en repentiez, vous surtout qui ne savez pas nager.

LES MORTS. Comment donc faire pour avoir une heureuse traversée ?

CHARON. Je vais vous le dire : il faut monter nus, en laissant toutes ces superfluités sur le rivage : car ma nacelle pourrait à peine vous recevoir, même en cet état. A toi, Mercure, le soin de n'admettre désormais aucun d'eux qui ne soit nu et débarrassé de ses effets, comme je l'ai dit. Debout, près de l'échelle, tu les reconnaitras, et tu les recevras en les forçant de monter sans bagage.

MERCURE. C'est bien dit ; et nous ferons ainsi. Quel est celui-ci qui se présente le premier ?

MÉNIPPE. Je suis Ménippe ; prends ma besace, Mercure, et mon bâton : qu'ils soient jetés dans le lac. Je n'ai pas apporté mon manteau, et j'ai bien fait.

MERCURE. Monte, Ménippe, le meilleur des hommes ; et prends la première place, en haut, près du pilote, afin de les inspecter tous. Quel est ce beau personnage ?

CHARMOLAUS. Charmolaüs de Mégare.

MERCURE. Eh bien ! laisse-là ta beauté, et ta chevelure épaisse, et l'incarnat qui colore tes joues, et toute ta peau. Voilà qui est bien : tu es leste maintenant, monte. Et toi, avec ta robe de pourpre, ton diadème et ton air rébarbatif, qui es-tu ?

LAMPIQUE. Lampique, roi de Géla.

MERCURE. Pourquoi donc, Lampique, arrives-tu chargé à ce point ?

LAMPIQUE. Quoi donc ! fallait-il, Mercure, qu'un roi vint tout nu ?

MERCURE. Un roi, non pas ; mais un mort, certainement. Ainsi, dépose tout cela.

LAMPIQUE. Tiens, j'ai jeté ma richesse.

MERCURE. Jette aussi ton orgueil, Lampique, et ton arrogance : la barque serait surchargée, si tu les apportais avec toi.

LAMPIQUE. Laisse-moi garder au moins mon diadème et mon manteau.

MERCURE. Non pas; débarrasse-toi aussi de cela.

LAMPIQUE. Soit, que te faut-il encore? je me suis dépouillé de tout, comme tu vois.

MERCURE. Et ta cruauté, et ta folie, et ton insolence, et ta colère? laisse aussi tout cela.

LAMPIQUE. Me voilà tout nu.

MERCURE. Monte à présent. Et toi, si épais, si charnu, qui es-tu?

DAMASIAS. L'athlète Damasias.

MERCURE. Effectivement. Je te connais pour t'avoir vu souvent dans les palestres.

DAMASIAS. Oui, Mercure; mais reçois-moi puisque je suis nu.

MERCURE. Toi nu, avec les chairs qui t'enveloppent? Al-lons, quitte-les: car tu submergerais la barque, rien qu'à y mettre un pied. Jette aussi ces couronnes et ces proclamations.

DAMASIAS. Tiens, me voilà vraiment nu, comme tu vois, et de même poids que les autres morts.

MERCURE. Mieux vaut ne rien peser; ainsi monte. Et toi aussi, Craton, dépose ta richesse, et ta mollesse, et ta sensualité; n'apporte ni les ornements funèbres ni les dignités de tes ancêtres; laisse-là ta noblesse, ta gloire et le titre de bienfaiteur que ta patrie t'a décerné apparemment, et les inscriptions de tes statues; garde-toi même de dire qu'ils t'ont érigé un grand tombeau: car ces souvenirs font poids aussi.

CRATON. C'est malgré moi, mais je vais jeter tout cela: le moyen de faire autrement?

MERCURE. Oh! oh! et toi que je trouve tout armé, que veux-tu? et pourquoi portes-tu ce trophée?

LE GÉNÉRAL. Parce que j'ai été vainqueur, et que je me suis distingué, et que ma patrie m'a honoré.

MERCURE. Laisse ton trophée sur la terre; aux enfers règne la paix et les armes sont inutiles. Mais quel est cet autre à l'air imposant, qui se rengorge et lève les sourcils; qui semble absorbé dans ses méditations et laisse descendre sur sa poitrine sa barbe touffue?

MÉNIPPE. C'est un philosophe, Mercure, ou plutôt un charlatan, fécond en impostures. Dépouille-le donc aussi : car tu verras toutes sortes de choses plaisantes cachées sous son manteau.

MERCURE. Dépose d'abord ton air imposant, puis tout le reste. O Jupiter ! quelle charge il porte, et de forfanterie, et d'ignorance, et d'esprit de chicane, et de vanité, et de questions insolubles, et de discussions épineuses, et de pensées entortillées, sans compter la manie de s'occuper de riens, et un babillage intarissable, et le goût des sornettes et des vécettes ! Voyez aussi cet or, et cet amour des plaisirs, et cette effronterie, et cette colère, ce luxe, cette mollesse ! car tout cela ne m'a pas échappé, bien que tu le caches avec soin. Laisse-là également le mensonge, l'orgueil et la pensée que tu vaud mieux que les autres. Car si tu montais à bord avec cet attirail, quel navire à cinquante rames pourrait te porter ?

LE PHILOSOPHE. Je dépose tout cela, puisque telle est ta volonté.

MÉNIPPE. Qu'il dépose aussi cette barbe que tu vois, pesante et touffue. Il y a là des poils qui pèsent au moins cinq mines.

MERCURE. Bien dit, mets bas cette barbe.

LE PHILOSOPHE. Et qui la rasera ?

MERCURE. Ménippe que voici : il prendra une hache, de celles qui servent aux constructions navales, et la coupera, en se servant de l'échelle comme de billot.

MÉNIPPE. Non, non ; passe moi une scie, Mercure : ce sera plus risible.

MERCURE. Une hache suffit.

MÉNIPPE. Fort bien, maintenant que te voilà débarrassé de cette puante parure de bouc, tu as l'air plus humain. Veux-tu que je lui ôte un peu de ses sourcils ?

MERCURE. Assurément : car il les dresse même au-dessus de son front, en s'exaltant je ne sais pourquoi. Qu'est-ce à dire ? tu pleures, vil coquin, et tu recules de peur devant la mort ? Allons ! monte.

MÉNIPPE. Il a encore sous l'aisselle quelque chose de très-lourd.

**MERCURE.** Quoi donc, Ménippe?

**MÉNIPPE.** La flatterie, Mercure, qui lui a beaucoup servi durant sa vie.

**LE PHILOSOPHE.** A ton tour, Ménippe, de déposer ta libre humeur et ton franc parler, et ta gaieté, et ton assurance, et ton rire: car tu ris, seul entre tous.

**MERCURE.** Non pas; garde tout cela, bagage léger, portatif et utile pour la traversée. Quant à toi, le rhéteur, renonce à ce grand et interminable flux de paroles, à ces antithèses, à ces phrases construites symétriquement, à ces périodes, à ces barbarismes, à ce lourd attirail de tes discours.

**LE RHÉTEUR.** Tiens! je ne les ai plus.

**MERCURE.** C'est bien, puisqu'il en est ainsi, détache les amarres, remontons l'échelle, et que l'ancre soit levée; toi, nocher, dirige le gouvernail. Ayons bonne chance. Pourquoi gémissiez-vous, ô insensés, toi surtout, le philosophe. à qui l'on a tout-à-l'heure abattu la barbe?

**LE PHILOSOPHE.** C'est que je croyais l'âme immortelle, Mercure.

**MÉNIPPE.** Il ment: car il a d'autres motifs pour pleurer.

**MERCURE.** Lesquels?

**MÉNIPPE.** C'est qu'il ne fera plus de repas somptueux et qu'il ne recevra plus d'argent des jeunes gens qu'il trompait en leur donnant des leçons de sagesse: voilà ce qui l'afflige.

**LE PHILOSOPHE.** Et toi, Ménippe, n'es tu pas fâché d'être mort?

**MÉNIPPE.** Comment le serais-je, puisque j'ai couru au devant de la mort, sans que personne m'appelât? — Mais pendant que nous discourons, n'entendons-nous pas un bruit de voix, comme des gens qui crient de dessus la terre.

**MERCURE.** Oui, Ménippe, et ces clameurs ne partent pas d'un seul endroit. Ici, des gens réunis à l'assemblée rient et se félicitent de la mort de Lampique; sa femme est arrêtée par les femmes, et ses enfants en bas âge sont assommés sous les pierres que leur jettent les enfants. A Sicyone, d'autres applaudissent l'orateur Diophante prononçant l'éloge funèbre de Craton ici présent; et la mère de Damasias, toute en larmes, entonne le chant de deuil de son fils.

Mais ici, Ménippe, personne ne te pleure ; tu gis seul, en repos.

**MÉNIPPE.** Non pas ; tu entendras dans peu les chiens hurler d'une voix plaintive sur mon corps, et les corbeaux battre des ailes, quand ils se rassembleront pour m'ensevelir.

**MERCURE.** Tu es un brave, Ménippe. Mais puisque nous voilà abordés, vous, allez-vous en au tribunal par cette route qui y mène directement, le nocher et moi, nous irons en quérir d'autres.

**MÉNIPPE.** Que votre navigation soit heureuse ! Pour nous, avançons. A quoi bon faire encore des façons ? il faudra que tous soient jugés ; et les peines sont, dit-on, rigoureuses : des roues, des vautours, des rochers. La vie de chacun sera mise à nu.

## XXII. — PLUTON, PROTÉSILAS.

**PROTÉSILAS.** O maître, ô roi, ô notre Jupiter, et toi, fille de Cérès, ne repoussez pas la prière d'un amant.

**PLUTON.** Que veux-tu de nous, et qui es-tu ?

**PROTÉSILAS.** Je suis Protésilas, fils d'Iphiclus, de Phylace, compagnon d'armes des Achéens, et mort le premier sous les murs d'Ilion. Je demande à être relâché et à vivre de rechef.

**PLUTON.** C'est un désir commun à tous les morts, mais il est impossible de le contenter.

**PROTÉSILAS.** Ce n'est point de la vie, dieu du sombre empire, que je suis amoureux, moi, mais de ma femme, que j'ai laissée, nouvelle épousée, dans la chambre nuptiale, pour aller m'embarquer ; et puis je péris, infortuné que je suis ! en débarquant, de la main d'Hector. Aussi ai-je le cœur cruellement déchiré par l'amour conjugal, et je désire me montrer à ma femme, ne fut-ce que peu de temps, après quoi je redescendrai ici.

**PLUTON.** N'as-tu point bu de l'eau du Léthé, Protésilas ?

**PROTÉSILAS.** Si vraiment, ô maître ; mais la passion l'emporte.

**PLUTON.** Eh bien ! attends : elle viendra quelque jour, et tu n'auras pas besoin de remonter sur la terre.

**PROTÉSILAS.** Mais je ne puis supporter l'attente : toi-même aussi tu as été amoureux, et tu sais ce que c'est que d'aimer.

**PLUTON.** Eh ! que te servira de revivre un jour, pour ressentir peu de temps après les mêmes regrets ?

**PROTÉSILAS.** J'espère la persuader de me suivre en ces lieux ; en sorte que bientôt, au lieu d'un mort, tu en recevras deux.

**PLUTON.** C'est impossible, cela ne s'est jamais fait.

**PROTÉSILAS.** Je vais te rafraîchir la mémoire, ô Pluton : rappelle-toi que vous avez rendu Eurydice à Orphée pour cette raison même, et que vous avez accordé à Hercule la grâce d'emmener Alceste, ma parente.

**PLUTON.** Quoi ! tu prétends, réduit que tu es à l'état de crâne nu et difforme, te montrer à ta belle épouse ? Quel accueil te fera-t-elle, ne pouvant même pas te reconnaître ? Elle aura peur, j'en suis sûr, et te fuira ; et tu auras fait en vain un si long trajet.

**PROSERPINE.** C'est à toi, cher époux, de remédier à ce mal, Ordonne à Mercure, aussitôt que Protésilas aura revu la lumière, de le toucher de sa baguette et d'en faire aussitôt un beau jeune homme, tel qu'il était au sortir du lit nuptial.

**PLUTON.** Puisque tel est le désir de Proserpine, emmène-le et fais-en de nouveau un jeune époux. Et toi, Protésilas, souviens-toi que tu n'as qu'un jour de congé.

---

### XXIII. — NIRÉE, THERSITE, MÉNIPPE.

**NIRÉE.** Eh bien ! voici Ménippe qui décidera lequel des deux est le plus beau. Dis-moi, Ménippe, ne te semblé-je pas plus beau que lui ?

**MÉNIPPE.** Qui êtes-vous ? car c'est ce qu'il faut savoir avant tout.

**NIRÉE.** Nirée et Thersite.

**MÉNIPPE.** Mais lequel est Nirée et lequel est Thersite ? la chose n'est pas claire.

**THERSITE.** J'ai déjà cet avantage que je te ressemble, et

que tu ne l'emportes pas sur moi autant que l'a prétendu cet aveugle d'Homère, quand il te proclamait le plus beau de tous les grecs ; moi, l'homme à la tête pointue, aux cheveux rares, notre juge ne m'a point trouvé inférieur à toi. Vois, Ménippe, lequel te semble le plus beau.

NIRÉE. C'est moi assurément, moi, le fils d'Aglaïa et de Charops, le plus beau guerrier qui soit venu sous les murs d'Ilion.

MÉNIPPE. Mais non le plus beau qui soit descendu sous terre. D'abord, vos os à tous deux sont semblables ; et puis, ton crâne ne se distingue du crâne de Thersite que parce qu'il est facile à briser : car il est mou et n'a rien de viril.

NIRÉE. Demande pourtant à Homère qui j'étais quand je portais les armes avec les Grecs.

MÉNIPPE. Visions ! Je sais ce que je vois et ce que tu es maintenant ; quant à ce que tu étais, ceux d'alors le savent.

NIRÉE. Ne suis-je donc pas ici plus beau que les autres ?

MÉNIPPE. Nul n'est beau, toi pas plus qu'un autre : aux enfers règne l'égalité, et tous se ressemblent.

THERSITE. Voilà qui me suffit.

## TIMON

ou

LE MISANTHROPE<sup>1</sup>

TIMON. O Jupiter! protecteur de l'amitié et de l'hospitalité, toi qui présides aux sociétés et aux festins, qui fais briller les éclairs et entends nos serments; conducteur des nuages et du bruyant tonnerre; grande divinité, à qui les poètes, dans leur enthousiasme, donnent tant d'épithètes, surtout lorsqu'ils sont embarrassés pour remplir la mesure (car alors tu prends à leur gré toutes sortes de noms, et tu soutiens à merveille la chute des vers); que sont devenus les éclairs foudroyants, ce tonnerre qui faisait tant de bruit et dont la flamme était si brillante? Qu'as tu fait de ces carreaux qui nous glaçaient de frayeur? Ah! ce ne sont, depuis longtemps, que des sottises poétiques, un vain bruit de mots.

Cette foudre si célèbre, qui atteignait de si loin, et dont tes mains étaient toujours armées, s'est éteinte je ne sais comment; elle est devenue si froide qu'elle ne conserve pas

1. Ce dialogue est imité du *Plutus* d'Aristophane. M. Le Beau le cadet a fait voir le rapport que le *Timon* avait avec cette comédie, dans une dissertation insérée au tome XXX<sup>e</sup> des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Timon, surnommé le Misanthrope, vivait pendant la guerre du Péloponèse, ainsi que nous l'apprend Plutarque, vie de M. Antoine; il était Athénien du bourg de Colytte. Il faut voir dans la *Lysistrata* d'Aristophane, v. 808, le portrait que ce poète fait de Timon et de son genre de vie. On prétend qu'il fit lui-même l'épithaphe qu'on lisait sur son tombeau, construit sur le bord de la mer, dans le chemin du Pirée à Sunium, et qu'une inondation rendit inaccessible; la voici: « Après avoir rompu les liens d'une malheureuse vie, je gis sous ce tombeau: ne vous informez point de mon nom, mais périssez misérablement. »

pour punir les méchants la moindre étincelle de colère : le parjure craindrait plutôt la mèche d'une lampe mal éteinte, que la flamme de cette foudre qui dompte l'univers. Il semble que tu ne lances qu'un vieux tison, dont on ne redoute ni le feu ni la fumée ; on risque tout au plus de se couvrir de suie.

Est-il étonnant, après cela, que Salmonée ait osé imiter ton tonnerre ? Non, sans doute, puisqu'un homme courageux et hardi peut tout entreprendre contre un dieu si froid et si lent dans sa vengeance. Et comment cela ne serait-il pas ? Tu dors aussi profondément que si tu étais assoupi par une mandragore. Tu n'entends plus les hommes qui se parjurent, et tu fermes les yeux sur leurs crimes continuels. Tu es devenu aveugle et sourd comme un vieillard. Mais il n'en était pas ainsi lorsque tu étais jeune ; bouillant et prompt dans ta colère, tu faisais merveilles contre les méchants et les scélérats ; tu ne leur accordais pas un moment de relâche ; tu agitais sans cesse ta redoutable Egide ; ton tonnerre, toujours en mouvement, faisait un bruit épouvantable, et de fréquents éclairs étaient le prélude de ta vengeance. La terre tremblait comme un crible ; la neige tombait par monceaux ; la grêle ressemblait à des pierres ; et, pour te parler avec emphase, les torrents de pluie tombaient avec violence, chaque goutte était un fleuve ; en sorte qu'en un instant il survint une si prodigieuse inondation, que tout fut couvert d'eau : à peine le seul Deucalion put-il se sauver dans une petite arche, qui, abordant au mont Lycoris<sup>1</sup>, conserva le foyer d'une race humaine plus méchante que la première.

Aussi tu reçois des hommes le prix de ta paresse ; on ne t'offre plus de sacrifices ; on ne couronne plus tes statues, si ce n'est quelquefois, par hasard, à Olympie : encore celui qui le fait s'en acquitte-t-il comme d'une chose qui n'est pas fort nécessaire, et seulement pour payer le tribut à une vieille coutume. Bientôt, enfin, ils te relègueront avec Saturne, après t'avoir dépouillé de tes honneurs. Je ne dis

1. Le même que le Parnasse au pied duquel était construite la ville de Lycorea.

pas encore combien de fois les voleurs ont pillé les temples ; ils ont osé, dans Olympie, porter sur toi-même leurs mains sacrilèges ; et toi, qui fais là-haut tant de tapage, tu gardais un lâche silence plutôt que d'éveiller les chiens ou d'appeler les voisins, qui seraient venus à ton secours avant que les voleurs eussent pu prendre la fuite. O valeureux fils de Saturne ! exterminateur des géants et vainqueur des Titans ! tu tenais dans ta main un foudre de dix coupées, et tu t'es laissé tondre par des brigands. Quand cesseras-tu de regarder avec autant de négligence ce qui se passe sur la terre ? Quand puniras-tu l'extrême scélérateuse de ses habitants ? Combien il faudrait de Phaétons et de Deucalions pour tarir la source inépuisable des crimes de la race humaine !

Mais c'est assez parler de choses publiques et connues ; passons à ce qui me regarde. Après avoir enrichi une foule d'Athéniens que j'ai tirés de la misère, après avoir secouru les indigents et répandu à flots mes richesses sur mes amis, après m'être rendu pauvre par cette profusion, ces ingrats me méconnaissent aujourd'hui. Des gens que naguère j'ai vu soumis et tremblants à mon aspect, qui m'adoraient et attendaient en suspens le moindre signe de ma tête, ne veulent plus me regarder. Si le hasard me les fait rencontrer, avec la même horreur que s'ils voyaient la colonne renversée d'un tombeau, ils passent sans en lire d'inscription. S'ils m'aperçoivent de loin, ils se détournent et prennent une autre route ; ils ne veulent pas voir un spectacle désagréable et de mauvais augure. Ils fuient à présent celui qu'ils appelaient hier leur sauveur et leur bienfaiteur. L'excès de mon infortune m'a confiné dans ce désert ; revêtu d'un habit de cuir, je suis obligé de travailler à la terre pour gagner quatre oboles par jour, et je me vois réduit à philosopher dans cette solitude avec mon hoyau. J'ai du moins l'avantage de ne plus voir la foule des méchants jouir d'un bonheur qu'ils ne méritent pas : leur rencontre est en effet ce qu'il y a de plus funeste.

Allons, fils de Saturne et de Rhée, dissipe ce sommeil agréable et profond qui t'accable. Tu as déjà dormi plus longtemps qu'Épiménide ; réveille ta foudre, rallume-la sur

le mont OËta; cause encore quelque grand incendie, et montre enfin une colère digne d'un Jupiter jeune et vigoureux, pour donner un démenti aux Crétois et à l'histoire qu'ils racontent sur toi et sur ton tombeau<sup>1</sup>.

JUPITER. Quel est donc, Mercure, cet homme que j'entends crier si haut en Attique, près de l'Hymette, au pied de la montagne. Il est sale et crasseux, et à moitié couvert d'une peau de chèvre. Je crois qu'il travaille à la terre; cela ne l'empêche pas d'être bien bavard et bien hardi. Il faut que ce soit quelque philosophe : car nul autre n'oserait tenir contre nous des discours si impies.

MERCURE. Que dites-vous, mon père? Ne reconnaissez-vous pas Timon, du bourg de Colytte, le fils d'Échécratide, cet homme, riche encore il y a quelques jours, qui nous régalaient si souvent d'hécatombes entières, et chez qui nous avions coutume de célébrer avec tant de magnificence les Diasies?

JUPITER. Comme il est changé! Quoi! c'est là cet homme beau et riche que l'on voyait entouré de tant d'amis? D'où vient qu'il est sale, misérable et réduit à piocher la terre, aux gages d'autrui, si j'en juge par le lourd hoyau qu'il manie?

MERCURE. On croirait d'abord qu'il a été victime de sa bonté, et que sa philanthropie, sa compassion pour les malheureux l'ont perdu; mais il ne doit attribuer son infortune qu'au mauvais choix qu'il a fait de ses amis, qu'à son peu de discernement, qui l'empêchait de voir qu'il rendait service à des loups et à des corbeaux. Ces vautours le rongeaient jusqu'au foie, et il les croyait ses amis les plus sincères; il s'imaginait qu'ils étaient pleins de bienveillance à son égard, tandis qu'ils n'étaient attirés que par l'odeur des festins. Aussi, après l'avoir dépouillé jusqu'aux os, l'avoir rongé et sucé jusqu'à la moëlle, ils l'ont laissé sec comme un arbre coupé dans sa racine. A présent, loin de le secourir et d'être à leur tour ses bienfaiteurs, ils le méconnaissent et ne veulent seulement pas le regarder. Voilà

1. Le Scholiaste de Callimaque, dit que l'inscription du tombeau de Minos, qui portait Μινώος τοῦ Διὸς τέκος, ayant perdu le premier mot par l'injure des temps, les Crétois prétendirent posséder dans leur île le tombeau de Jupiter.

pourquoi vous le voyez maintenant vêtu de cuir et armé d'un hoyau. Il a quitté une ville qu'il ne pouvait plus habiter sans honte, et il est réduit à gagner sa vie en travaillant à la terre. Ses malheurs aigrissent sa bile, surtout lorsqu'il voit ceux qu'il a enrichis passer fièrement auprès de lui sans même s'informer de son nom.

JUPITER. Ce n'est pas sans raison qu'il se plaint de son malheur, et je devais faire plus d'attention à lui. Ce serait imiter ses détestables flatteurs que d'abandonner aussi un homme qui a tant de fois fait fumer nos autels des plus grasses victimes : je m'en rappelle encore l'odeur réjouissante. Mais mes grandes occupations, le tumulte qu'excitent les scélérats et les parjures, la crainte des sacrilèges qui se multiplient tous les jours et dont il est difficile de se garantir, ne me donnent pas le temps de fermer les yeux. D'ailleurs, il y a déjà longtemps que je n'ai jeté mes regards sur l'Attique, surtout depuis que la philosophie et les disputes de mots sont devenues à la mode. Les philosophes, en se querellant, font tant de bruit, qu'ils m'empêchent d'entendre ceux qui m'adressent leurs prières, et il faut absolument que je me bouche les oreilles, si je ne veux pas être étourdi de leurs termes de *vertu*, de *spiritualité* et autres inepties qu'ils profèrent tous ensemble et à haute voix. Ils sont cause que ce galant homme est sorti de ma mémoire. Mais, Mercure, prends avec toi Plutus, et va au plus tôt trouver Timon : que Plutus ait soin d'y mener Thésaurus ; qu'ils fixent leur demeure chez lui, et qu'ils n'en sortent pas, quand il voudrait les chasser de nouveau. A l'égard de ses indignes amis, j'examinerai une autre fois leur ingratitude, et je les punirai lorsque j'aurai fait raccommoder mon foudre, dont j'ai rompu et émoussé deux grands rayons en le lançant dernièrement avec trop de vivacité contre le philosophe Anaxagore<sup>1</sup>, qui voulait persuader à ses disciples que les dieux n'existaient point. Je voulus le punir, mais je

1. Plutarque, Vie de Nicias, nous apprend que les Athéniens poursuivaient comme impies les philosophes qui étudiaient la physique et le mouvement des corps célestes, et qu'Anaxagore ayant été mis en prison en qualité de physicien, Périclès eut beaucoup de peine à le sauver : Αναξαγόραν εἰρηθέντα μάλιστα περισκοπήσαντο Περικλῆς.

Je manquai, parce que Périclès le couvrit de sa main ; et mon foudre s'égarant alla frapper le temple de Castor et Pollux, et peu s'en fallut qu'il ne se brisât contre les pierres. Néanmoins ce sera déjà une punition pour les flatteurs de Timon, de le voir nager dans l'opulence.

**MERCURE.** Comme il est important de crier bien fort, et de se montrer à propos importun et hardi ! en vérité, cela est fort utile, non-seulement quand on plaide, mais quand on prie les dieux. Voilà Timon qui va passer de l'extrême pauvreté au comble de la richesse, et cela pour avoir osé parler bien haut, bien hardiment, en faisant sa prière ; c'est par là qu'il a attiré l'attention de Jupiter. S'il eût fouillé la terre en silence, on n'aurait pas pris garde à lui.

**PLUTUS.** Pour moi, Jupiter, je ne veux point aller chez Timon.

**JUPITER.** Et pourquoi donc, illustre Plutus, refusez-vous d'obéir à mes ordres ?

**PLUTUS.** C'est qu'il m'a insulté, mis à la porte, déchiré en morceaux, quoique je fusse un ami paternel ; peu s'en faut qu'il ne m'ait chassé de sa maison à coups de fourche, ou avec la vivacité de ceux qui secouent leurs doigts de peur de se brûler. Moi ! je retournerais auprès de Timon, pour devenir la proie des parasites, des flatteurs ou des courtisanes ! O Jupiter ! envoie-moi plutôt à des hommes qui sentent la valeur d'un tel présent, et qui me garderont avec soin, comme une chose précieuse et désirable. Mais que ces oiseaux dévorants restent toujours dans la pauvreté, puisqu'ils me la préfèrent ; qu'ils ne soient vêtus que de haillons ; qu'armés d'un hoyau, ils se contentent de gagner misérablement quatre oboles par jour, eux qui prodiguent avec indifférence des trésors de dix talents.

**JUPITER.** Timon en usera mieux désormais avec toi. Il aurait les reins bien insensibles, s'il oubliait la leçon que lui a donnée son hoyau ; il lui a fait sentir combien il doit te préférer à la pauvreté. Mais tu me parais aujourd'hui de bien mauvaise humeur. Comment, tu te plains de ce qu'au lieu de te renfermer et de se montrer jaloux de toi, Timon te laissait errer en liberté ! Cependant autrefois tu te trouvais malheureux de ce que les avarés te mettaient à la gêne

sous des barres de fer, des cadenas et des serrures, sans qu'il te fût permis de faire le moindre mouvement de côté, pour voir la lumière. Tu te plaignais à moi de ce qu'on t'é-touffait dans l'obscurité. C'était là, disais-tu, ce qui te don-nait l'air pâle et chagrin, et t'avait rendu les doigts crochus par l'habitude de compter. Tu menaçais de t'échapper de chez eux à la première occasion; tu trouvais insupportable de te voir renfermé dans une chambre de fer, comme une autre Danaé, élevé par des pédagogues durs et sévères, le Calcul et l'Usure. Ne disais-tu pas que leur conduite était ridicule, qu'ils étaient fous de t'aimer à l'excès, et de ne pas oser jouir de l'objet de leur amour, quand ils en sont possesseurs, et que cette jouissance leur est permise : de se priver du sommeil, d'avoir toujours les yeux ouverts et fixés sur les serrures qui gardent leurs trésors, et de faire con-sister moins leur jouissance à en user eux-mêmes. qu'à n'en partager la possession avec personne, semblables en cela au chien dans l'écurie, qui, ne mangeant point d'orge, em-pêche le cheval affamé d'en manger. Tu te moquais encore de ces avarés sordides, qui follement jaloux d'eux-mêmes, passent la nuit à supputer l'intérêt de leurs usures à la lueur sombre d'une lampe, dont l'ouverture est étroite et la mèche altérée, sans songer qu'un maudit esclave, ou qu'un économe, ou qu'un voleur s'introduisant en cachette dans leur cellier, s'y livre à toutes les licences du vin. Com-ment accordes-tu donc tes discours, et si tu te plaignais au-trefois de toutes ces choses, comment peux-tu maintenant faire un crime à Timon de pratiquer le contraire?

PLUTUS. Si tu examines bien la vérité, tu verras que je ne me contredis point. Ceux qui, comme Timon, me traitent avec indifférence et mépris, ne sont pas plus raisonnables que ceux qui, m'enfermant dans l'obscurité, passent les nuits à me garder, et se tourmentent sans cesse pour me rendre gras, épais et rebondi. Ils n'osent me toucher ni me produire au grand jour, de peur que je ne fixe la vue de quelque rival; et ces insensés qui me laissent pourrir dans les fers ne font pas réflexion qu'ils mourront bientôt, et me laisseront à quelque autre dont ma possession fera le bonheur.

Tu vois bien que je n'ai à me louer ni de ceux-ci, ni des autres, qui sont toujours prêts à me dépenser ; mais j'approuve ceux qui, observant un juste milieu, évitent également l'avarice sordide et la folle prodigalité.

Toi-même, Jupiter, que penserais-tu d'un homme qui, ayant épousé une femme jeune et belle, loin de veiller à sa conduite et de s'en montrer honnêtement jaloux, la laisserait courir le jour et la nuit partout où elle voudrait, souffrirait qu'elle s'abandonnât à tout le monde ; et devenant lui-même le ministre des adultères de son épouse, la prostituerait à tous les passants ? Certes ! un tel homme ne passerait pas pour aimer beaucoup sa femme ; j'en appelle à toi, qui as quelquefois aimé. Au contraire, si quelqu'un, dans le dessein d'avoir des enfants, épousait une fille aimable et dans la fleur de son âge ; que cependant, sans y toucher, ni permettre qu'un autre la regardât en face, il l'enfermât et la laissât languir dans la stérilité, croirait-on qu'il en fût amoureux, quoi qu'un teint pâle, une peau flétrie et des yeux enfoncés annonçassent en lui une passion extrême ? on le regarderait plutôt comme un fou, de ne point travailler à se faire des enfants, et de ne point user des privilèges de l'hymen ; on le blâmerait de laisser flétrir les charmes d'une fille aimable, et de la renfermer, comme s'il la destinait pour toute la vie au culte de Cérès. Tu vois, à présent, si j'ai tort d'être en colère contre ces gens qui me chassent indignement, m'épuisent et me dispersent, et contre ceux qui me mettent dans les fers comme un esclave fugitif qui porte les marques de la désertion.

**JUPITER.** Pourquoi te mettre en colère ? tous ont porté la juste peine de leurs fautes : les uns, comme Tantale, ont ouvert la bouche, sans pouvoir goûter à rien : ils ont passé leur vie à bâiller après leur or. Les autres ressemblent à Phinée, de la bouche de qui les Harpies venaient arracher la nourriture ; mais il est temps que tu ailles trouver Timon, tu verras qu'il est à présent beaucoup plus sage.

**PLUTUS.** Quand cessera-t-il de ressembler à un panier percé, de m'épuiser avec promptitude avant que j'aie répandu sur lui toutes mes richesses ? Il veut en prévenir le débordement et craint sans doute d'en être inondé : ah ! je

crois que tu m'envoies porter de l'eau dans le tonneau des Danaïdes : en vain voudrait-on le remplir, le fond n'en est point fermé, et l'eau s'en écoule avant qu'elle y soit totalement versée, tant l'ouverture du tonneau est large et présente une issue facile.

JUPITER. Eh bien ! s'il n'a soin de boucher l'ouverture du tonneau, et les fentes qui s'y trouvent ; s'il te répand avec trop de profusion, il trouvera aisément, dans la lie, ses haillons et sa bêche. Va donc le trouver, comble-le de richesses ; et toi, Mercure, souviens-toi de m'amener, à ton retour, le Cyclope de l'Ætna, pour raccommo-der mon foudre. J'aurai bientôt besoin de le trouver aiguisé.

MERCURE. Avançons, Plutus. Eh ! qu'est-ce ceci ? tu boites ? j'ignorais que tu fusses tout à la fois aveugle et boiteux.

PLUTUS. Je ne ne le suis pas toujours, Mercure ; cela ne m'arrive que lorsque Jupiter m'envoie vers quelqu'un : alors je suis pesant et je cloche des deux jambes ; c'est ce qui fait que lorsque j'arrive, celui qui m'attendait est déjà devenu vieux. Mais quand il faut m'en retourner, tu croirais que j'ai des ailes ; je vole plus rapidement qu'un songe. Aussi, dès que la corde est tombée, le héraut me proclame vainqueur, et je franchis le stade avec une telle rapidité que parfois les spectateurs ne peuvent me suivre des yeux.

MERCURE. Tu ne dis pas vrai ; je pourrais te montrer des gens qui n'avaient pas hier une obole pour acheter une corde, et que l'on voit aujourd'hui nager dans les richesses. Ils ne possédaient pas un âne, et maintenant ils se font traîner dans un char par un superbe attelage de chevaux blancs. On les voit se promener en habits magnifiques, leurs mains étincellent de pierreries, et leur bonheur est si grand, qu'ils ont peine à se persuader que ce ne soit point un songe.

PLUTUS. Cela est différent, Mercure, je ne me sers point alors de mes pieds, et ce n'est pas Jupiter, mais Pluton, qui m'envoie chez ces gens-là ; tu sais que Pluton est aussi le *dieu des richesses et le dispensateur des trésors* ; son nom le prouve assez.

En effet, lorsqu'il faut que par son ordre je change de demeure ou de maître, on m'enferme dans un testament

soigneusement cacheté, et l'on m'emporte comme un paquet. Cependant le défunt est gisant dans quelque coin obscur de la maison, où, couvert jusqu'aux genoux d'une vieille guenille, il est l'objet de la dispute des chats. Ceux qui croient avoir intérêt au testament se rendent dans la place publique. Là, ils bâillent après la succession, comme les petits de l'hirondelle, attendant le retour de leur mère.

Mais lorsqu'on a rompu le cachet, coupé les rubans, et ouvert le testament, on proclame pour mon nouveau maître quelque parent inconnu, le plus souvent un flatteur, ou quelque infâme esclave, que ses complaisances rendaient cher à son maître, et dont les joues, nouvellement rasées, prouvent qu'il reçoit par là le prix immense des voluptés sans nombre et de toute espèce dont il l'a rassasié, quoique lui-même ne fût plus adolescent. Le drôle se jette aussitôt sur moi et sur le testament, et nous emporte chez lui. Bientôt il change de nom; ce n'est plus Pyrrhias, Dromon ou Tibias : c'est Megabyse, Megacles ou Protarque. Les autres cependant se regardent avec étonnement, et sont plongés dans un véritable deuil, en voyant échapper de leurs filets un poisson qu'ils guettaient depuis longtemps, et qui avait avalé plus d'une amorce.

Mon nouveau possesseur, personnage ignorant et grossier, tombe brutalement sur moi, et cet homme qui tremble encore à la vue des fers de l'esclavage, qui dresse les oreilles quand il entend claquer un fouet, auquel un moulin inspire un profond respect; cet homme, dis-je, se rend bientôt insupportable à tout le monde, est insolent même envers des hommes libres, et fait fouetter ses anciens compagnons d'esclavage; le tout pour essayer s'il a véritablement acquis le droit d'en user de la sorte. Enfin, épris de quelque vile courtisane, ou s'abandonnant au luxe des chevaux, ou aux flatteurs qui lui jurent qu'il est plus beau que Nérée, plus noble que Cécrops, plus prudent qu'Ulysse, et plus riche que seize Crésus ensemble, le malheureux dissipe en un moment le fruit pénible et lent de tant de parjures, de brigandages et de scélératesse.

MERCURE. Ce que tu me dis là ressemble assez à ce que l'on voit arriver tous les jours. Mais lorsque tu marches sur

tes propres pieds, comment peux-tu connaître le chemin, puisque tu es aveugle, et comment distingues-tu ceux auxquels Jupiter t'envoie, et qu'il a jugés dignes de tes bienfaits?

PLUTUS. Crois-tu que je me donne la peine de les chercher? Non, par Jupiter, en aucune façon. Car je n'aurais point négligé Aristide pour aller m'offrir à un Callias, à un Hipponicus et à tant d'autres Athéniens qui ne méritent pas une obole.

MERCURE. Mais que fais-tu, lorsque Jupiter t'envoie vers quelqu'un?

PLUTUS. Je me promène à droite, à gauche, sans savoir où je vais, jusqu'à ce que le hasard me fasse rencontrer quelqu'un qui m'emmène chez lui, te rendant grâces de sa bonne fortune.

MERCURE. Mais Jupiter est donc bien trompé, s'il croit que tu vas visiter ceux qu'il t'ordonne de combler de richesses?

PLUTUS. Il l'est, c'est juste. Puisqu'il sait que je suis aveugle, pourquoi m'envoie-t-il à la recherche d'une chose si rare et si difficile à trouver? Lyncée lui-même aurait bien de la peine à l'apercevoir. En effet, les honnêtes gens sont en bien petit nombre; au lieu que les méchants fourmillent de tous côtés. Dans les villes ils occupent tous les postes; il n'est donc pas étonnant, qu'errant à l'aventure, je tombe aisément dans leurs filets.

MERCURE. Et comment peux-tu fuir si promptement lorsque tu les abandonnes, puisque tu ne sais pas le chemin?

PLUTUS. Oh! alors j'ai la vue perçante; et, quand il s'agit de m'échapper, je cours à merveille.

MERCURE. Je te prie de répondre encore à cette question. Puisque tu es aveugle (car il faut en convenir), et qui plus est, boiteux, pâle et rempli de difformités, comment se peut-il que tu aies tant d'amoureux? Tous les hommes ont les yeux fixés sur toi. S'ils obtiennent tes faveurs, ils s'estiment heureux; ceux au contraire qui ne peuvent te posséder, veulent renoncer à la vie; et j'en sais beaucoup que cette malheureuse tendresse a portés à se précipiter *dans*

*la profonde mer, du haut de quelque roche élevée*<sup>1</sup>, parce qu'ils pensaient que tu les méprisais, et que tu n'as jamais arrêté sur eux tes regards. Néanmoins, je crois que tu conviendras avec moi, pour peu que tu te connaisses, que ceux qui font éclater pour toi un si violent amour, sont plus extravagants que des Corybantes.

PLUTUS. Crois-tu que ces gens-là s'aperçoivent de tous mes défauts, et qu'ils voient que je suis boiteux et aveugle ?

MERCURE. Que dis-tu ? Ils sont donc aveugles eux-mêmes ?

PLUTUS. Non, mon cher, ils ne sont point aveugles ; mais l'erreur et l'ignorance qui gouvernent aujourd'hui tout l'univers, leur mettent sur les yeux un voile impénétrable ; d'ailleurs, pour ne pas leur paraître si difforme, je me couvre d'un masque charmant, orné d'or et de pierreries. Je me revêts d'une robe magnifique, et je m'offre à leurs regards. Alors ils s'imaginent que cette beauté est réelle, et ils deviennent amoureux de moi, jusqu'à perdre la vie s'ils n'obtiennent mes faveurs. Cependant si l'on me dépouillait devant eux, et qu'on me montrât tel que je suis, ils rougiraient les premiers d'avoir eu les yeux fascinés au point de donner leur tendresse à un être si disgracieux et si difforme.

MERCURE. Quoi donc ! est-ce qu'en devenant riches ils se mettent aussi ce masque sur le visage, pour rester dans l'erreur ? Si quelqu'un voulait le leur ôter, se laisseraient-ils plutôt arracher la tête que le masque ? Il n'est pas naturel que, voyant le fond des choses, ils ignorent plus longtemps que ta beauté n'est que factice.

PLUTUS. Oh ! Mercure, il y a trop de raisons qui combattent en ma faveur.

MERCURE. Quelles sont-elles ?

PLUTUS. Lorsqu'un homme, me rencontrant pour la première fois, ouvre sa porte afin de m'introduire chez lui, aussitôt l'orgueil, la folie, la fierté, la mollesse, l'insolence et l'erreur se glissent avec moi dans la maison, sans qu'il s'en aperçoive ; bientôt, maîtrisé par tous ces vices, mon

1. Allusion à deux vers de Théognis, où il dit de la pauvreté :

Il faudrait, pour la fuir, la tête la première  
S'aller précipiter au fond de la rivière.

nouveau possesseur admire ce qui ne mérite que son mépris, désire ce qu'il devrait éviter; et moi, l'auteur de tous ces maux, il m'adore avec tous mes satellites, et souffrirait plutôt tout que de me laisser échapper.

MERCURE. Tu es en effet si lisse, si glissant, si difficile à retenir: tu ne donnes point de prise, et tu t'échappes, je ne sais comment, à travers les doigts, tel qu'une anguille ou un serpent; la pauvreté, au contraire, est enduite de glu; elle s'attache promptement; son corps est hérissé d'une infinité d'hameçons, dont elle accroche à l'instant ceux qui s'approchent d'elle: on a bien de la peine à s'en débarrasser. Mais pendant que nous nous amusons à causer, nous avons oublié le principal.

PLUTUS. Quoi?

MERCURE. Thésaurus, que nous n'avons point amené avec nous, et dont nous allons avoir besoin,

PLUTUS. N'en sois point en peine. Lorsque je retourne dans votre demeure, j'ai soin de le laisser sous terre, en lui recommandant de se tenir bien renfermé, et de n'ouvrir la porte à personne, qu'il ne m'ait entendu l'appeler.

MERCURE. Entrons à présent en Attique; suis-moi et me tiens par ma chlamyde, jusqu'à ce que nous soyons arrivés au désert.

PLUTUS. Tu feras mieux, Mercure, de me prendre par la main; car si je venais à te quitter, je pourrais fort bien m'égarer et rencontrer un Hyperbolus<sup>1</sup>, ou un Cléon. Mais d'où vient le bruit que j'entends? Il ressemble à celui du fer qui frappe contre la pierre,

MERCURE. C'est Timon qui pioche ici près d'un petit terrain pierreux. Que vois-je! le Travail et la Pauvreté sont auprès de lui, J'aperçois la Sagesse, le Courage et toutes les vertus qui marchent ordinairement sous les drapeaux

1. Hyperbolus succéda à Cléon dans le manieient des affaires publiques; il était fils de Chremia, frère de Charon, et marchand de lampes; ses mœurs étaient très-corrompues: après Cléon, il fut appelé à la magistrature, que les Grecs nomment *δημαγωγία*. Les Athéniens commencèrent, depuis lui, à livrer leur ville et cette magistrature à de mauvais citoyens. Hyperbolus fut exilé par l'ostracisme; non qu'on craignit sa puissance, mais à cause de sa méchanceté, et parce qu'un tel magistrat déshonorait la république.

de l'indigence. Mon ami, de pareils satellites valent, sans nul doute, beaucoup mieux que les tiens.

PLUTUS. Retirons-nous promptement, Mercure; nous ne ferons rien auprès d'un homme entouré d'une pareille armée.

MERCURE. Jupiter en ordonne autrement, et il ne faut pas ici nous comporter en lâches.

LA PAUVRETÉ. Où mènes-tu cet aveugle, meurtrier d'Argus?

MERCURE. Jupiter nous envoie vers Timon.

LA PAUVRETÉ. Plutus revient trouver Timon! et moi qui l'ai reçu énérvé par la mollesse, il me quitterait quand je l'ai rendu vertueux en le confiant à la Sagesse et au Travail! La Pauvreté vous paraît donc bien méprisable! il vous semble qu'on peut l'outrager impunément, puisque vous venez m'enlever le seul bien que je possède, un homme que j'avais pris tant de peine à former à la vertu. Plutus va le reprendre, il va de nouveau le livrer à l'orgueil et à l'insolence, qui le rendront, comme autrefois, efféminé, lâche et insensé. Bientôt on me le renverra devenu semblable à un haillon.

MERCURE. Jupiter le veut.

LA PAUVRETÉ. Je me retire; et vous, qu'on voit toujours sur mes pas, Travail, Sagesse, Vigilance, suivez-moi. Timon saura bientôt ce qu'il perd, en quittant la compagne fidèle de ses travaux, celle qui lui donna les leçons de la vertu, qui fortifia son corps, affermit son esprit, et le rendit vraiment homme; celle enfin qui, le forçant à réfléchir sur lui-même, lui apprit à connaître et à mépriser les superfluités.

MERCURE. Elles s'en vont, approchons-nous.

TIMON. Qui êtes-vous, scélérats? que voulez-vous? pourquoi venez-vous interrompre mon travail? Coquins, je vous en ferai repentir : vous êtes des infâmes, et je vais à l'instant vous écraser sous les mottes et les pierres.

MERCURE. Nullement, Timon; ne jette rien. Sache que ce n'est pas sur des hommes que tomberaient tes coups; je suis Mercure, et celui-ci est Plutus, que t'envoie Jupiter, qui a très-bien entendu ta prière. Reçois donc de bonne grâce le bien qui t'arrive, et renonce au travail.

TIMON. Que m'importe? fussiez-vous des dieux, comme vous vous en vantez, vous allez avoir sujet de verser des larmes. Apprenez que je hais également les hommes et les dieux. Et cet aveugle, quel qu'il soit, il me prend envie de lui casser la tête avec mon hoyau...

PLUTUS. Mercure, retournons vers Jupiter. Cet homme ne me paraît pas médiocrement atrabilaire; je crains de recevoir quelque horion.

MERCURE. Ne va pas faire ici quelque sottise, Timon; défais-toi plutôt de cette humeur dure et sauvage, et reçois à bras ouverts la bonne fortune qui vient te visiter: permets à Plutus de t'enrichir une seconde fois; sois le plus puissant des Athéniens, punis les ingrats, et ne vis que pour toi.

TIMON. Je n'ai pas besoin de vous; ne m'importunez pas davantage. Mon hoyau est actuellement mon *Plutus*, et je suis le plus fortuné des hommes... pourvu que personne ne m'approche.

MERCURE. Quelle brutalité, mon cher! Rapporterais-je à Jupiter ce discours injurieux<sup>1</sup>? Que tu haïsses les hommes, à la bonne heure; tu as éprouvé de leur part assez de mauvais traitements; mais étendre ta haine jusque sur les dieux, qui prennent soin de rétablir ta fortune!...

TIMON. Je vous en sais tout le gré possible, à toi et à Jupiter; mais je ne puis reprendre Plutus.

MERCURE. Pourquoi cela?

TIMON. C'est qu'il est la cause de tous mes maux; qu'il m'a livré aux flatteurs, m'a exposé à leurs embûches, a excité la haine et l'envie contre moi; et le perfide, après m'avoir corrompu par les délices, après m'avoir rendu l'objet de la jalousie universelle, m'a tout à coup abandonné par une trahison inouïe. La Pauvreté, au contraire, maîtresse bienfaisante, m'a exercé aux travaux les plus mâles; elle m'a parlé le langage de la vérité et de la franchise; elle a pourvu par le travail à tous mes besoins; elle m'a appris à mépriser le luxe et la mollesse. En faisant dépendre de moi seul l'espoir de ma subsistance, elle m'a fait connaître com-

1. Parodie du XV<sup>e</sup> livre de l'*Iliade*, v. 202.

bien est précieux ce trésor, qui n'excite point les caresses trompeuses de la flatterie, qui ne craint point la calomnie, et que ne sauraient m'enlever ni la fureur du peuple, ni le suffrage d'un juge corrompu, ni les artifices d'un tyran. Fortifié par le travail, je cultive ce champ avec ardeur ; le spectacle des vices qui règnent dans Athènes ne blesse plus mes yeux, et mon hoyau suffit à tous mes besoins. Crois-moi, Mercure, retourne dans les cieux, et reconduis Plutus à Jupiter. Je ne voudrais qu'une chose, ce serait de faire pleurer tout le genre humain.

MERCURE. Les hommes, mon ami, n'ont pas tous envie de pleurer. Mais laisse-là ta mauvaise humeur et tes propos d'enfant : reçois Plutus. Les dons de Jupiter ne sont point à mépriser<sup>1</sup>.

PLUTUS. Veux-tu permettre, Timon, que je me justifie auprès de toi ? M'entendras-tu sans humeur ?

TIMON. Parle ; mais surtout en peu de mots et sans exorde : n'imite pas nos détestables rhéteurs. Si tu es court, je consens à t'écouter, en faveur de Mercure.

PLUTUS. J'aurais cependant besoin de parler longtemps pour répondre à tes nombreuses imputations. Mais examine seulement si je suis aussi coupable envers toi que tu m'en accuses. C'est moi qui t'ai procuré tous les plaisirs et tous les honneurs, qui t'ai fait déférer les premières places et les couronnes<sup>2</sup> ; je t'attirais alors la considération universelle, les poètes te célébraient, tout le monde s'empressait à te plaire. Si tu as eu à souffrir de l'ingratitude de tes flatteurs, je n'en suis point la cause. Je pourrais, avec bien plus de raison, te reprocher de m'avoir indignement livré à des hommes détestables, qui te prodiguaient des éloges perfides et menteurs, et me dressaient de continuelles embûches. Tu prétends enfin que je t'ai trahi par ma retraite ; je pourrais t'accuser, au contraire, d'avoir épuisé tous les moyens pour me chasser de ta maison, et de m'avoir jeté à la porte

1. Parodie du v. 65 du III<sup>e</sup> livre de l'*Iliade*.

2. Les couronnes dont il est ici question sont celles qui se distribuaient au commencement des festins. On avait encore coutume d'élire un roi du festin ; ordinairement on le tirait au sort ; mais lorsqu'il se trouvait quelque personne d'une qualité éminente, on lui déferait la couronne et la royauté.

la tête la première. Voilà pourquoi la Pauvreté, dont tu fais aujourd'hui tant de cas, t'a couvert de haillons, au lieu de cette robe magnifique dont je t'avais revêtu. Mercure m'est témoin que je suppliais tout à l'heure Jupiter de ne point m'envoyer vers toi, puisque tu ne pouvais plus me souffrir.

MERCURE. Tu vois à présent, Plutus, comme il est radouci ; cesse donc d'avoir peur, et demeure avec lui. Timon, continue à fouiller la terre de tout ton pouvoir ; et toi, fais venir Thésaurus sous son hoyau, il sera docile à ta voix.

TIMON. Il faut donc obéir, Mercure, et devenir riche une seconde fois. Que faire, en effet, lorsque les dieux commandent ? Mais au moins, considère dans quels nouveaux embarras tu vas me replonger ; j'ai vécu, jusqu'ici, le plus heureux des hommes ; et me voilà condamné, sans avoir fait aucun mal, à reprendre, avec de nouvelles richesses, tous les soucis qui les accompagnent.

MERCURE. Si cela te fait quelque peine, supporte-la, je te prie, pour l'amour de moi ; quand ce ne serait que pour faire crever tes flatteurs de dépit. Moi, je revole au ciel en passant par-dessus l'Ætna.

PLUTUS. Il est parti, je pense ; le bruit de ses ailes me le fait croire. Reste ici, Timon, je vais t'envoyer Thésaurus. Fouille avec courage. « Thésaurus, je te recommande d'obéir à Timon, et de te laisser prendre par lui. » Creuse plus avant, plus avant, mon ami. Je vous laisse ensemble, et je me retire.

TIMON. Courage, mon hoyau ; prends une force nouvelle ; ne te lasse point ; songe que tu es employé pour découvrir un trésor... O Jupiter, auteur des merveilles ! ô mes chers Corybantes<sup>1</sup> ! ô Mercure, qui présides aux gains inopinés ! d'où peut venir tant d'or ? N'est-ce point un songe ? Ah ! je crains bien à mon réveil de ne trouver que des charbons<sup>2</sup>.

1. Selon Jean le Clerc, Timon invoque ici les Corybantes, parce qu'ils entraient dans un enthousiasme extravagant, semblable à celui de Timon. Selon un anonyme, c'est parce que les Corybantes présidaient aux métaux. Hemsterhuis dit qu'on les invoquait dans les grandes surprises et les frayeurs subites.

2. Ce proverbe était aussi en usage chez les Latins. *Carbones pro thesauro invenimus*, dit Phèdre, liv. 5, f. 6.

Mais en vérité, c'est de l'or ; de l'or monnayé, un peu rouge, pesant, et très-agréable à la vue. *O métal précieux !*

Le plus beau des présents qu'on puisse faire aux hommes <sup>1</sup>,

*ton éclat est semblable à celui d'un feu qui brille au milieu des ténèbres, et à la clarté du jour*<sup>2</sup>. Viens, ô cher et aimable objet de ma tendresse ! Ah ! je crois aisément que Jupiter s'est métamorphosé en or. Eh ! quelle fille n'ouvrirait son sein pour recevoir un amant si aimable, qui coule à travers le toit ! O Midas ! ô Crésus ! riches offrandes suspendues dans le temple de Delphes, vous n'êtes rien en comparaison de Timon et du trésor de Timon : à peine le grand roi peut-il m'égaler. Je vais consacrer à Pan mon hoyau et mes haillons. J'achète tout ce désert ; j'y veux bâtir une tour<sup>3</sup>, où je me renfermerai seul avec mes richesses. Si je viens à mourir, elle me servira de tombeau. Je me fais désormais une loi de renoncer à tout commerce avec les hommes, de les fuir, et de les mépriser. L'amitié, les devoirs de l'hospitalité, et l'autel de la compassion<sup>4</sup>, ne seront pour moi que des fadaises ; la bienfaisance et la pitié, que l'abus des lois et le renversement des mœurs. Je veux vivre dans une solitude aussi profonde que celles des loups. Timon n'aura désormais d'autre ami que lui-même ; tous les autres hommes seront à ses yeux des ennemis et des fourbes, avec lesquels il ne pourra converser sans devenir impur. S'il m'arrive seulement d'en apercevoir quelqu'un, ce jour sera pour moi un jour néfaste. Que les hommes soient à mon égard semblables à des statues de pierre ou d'airain. Ne recevons aucun héraut de leur part, ne faisons jamais aucun pacte avec eux. Que ce désert soit la borne qui nous sépare. Les

1. Vers d'Euripide, dans *Bellerophon*. tragédie perdue.

2. Pindare, ode première des olympiques.

3. Cette tour subsistait encore du temps de Pausanias, que l'on croit avoir vécu sous Adrien : « Au-dessous du tombeau de Platon, qui est situé près l'académie, on voit, dit Pausanias, une tour appelée la tour de Timon. » Voyez Paus., Att., page 30.

4. Il y avait à Athènes un autel consacré à la compassion : c'était un asile inviolable ; Pausanias en parle dans ses Attiques. Les Athéniens sont le premier peuple qui ait rendu un culte public à la déesse Compassion.

noms de citoyen, de patrie et de tribu sont des noms ridicules et vides de sens; il n'y a que les sots qui aiment à les préférer. Que Timon ne soit riche que pour lui seul; qu'il méprise tout l'univers; qu'il ne vive dans les plaisirs que pour lui: surtout il aura soin d'éloigner la flatterie et les louanges outrées. S'il sacrifie aux dieux, lui seul sera prié du festin, parce qu'il n'aura pas d'autre voisin que lui-même<sup>1</sup>, qu'il écartera de lui tout le monde; et, lorsqu'il faudra mourir, lui seul se prendra par la main, et se posera la couronne sur la tête<sup>2</sup>. Le nom le plus agréable pour moi, sera celui de *Misanthrope*; on me reconnaîtra partout à ma méchanceté, à ma mauvaise humeur, à ma grossièreté, à mon inhumanité. Si je vois quelqu'un près d'être consumé par le feu, et qu'il me prie d'éteindre l'incendie, je l'éteindrai avec de la poix et de l'huile; si, pendant l'hiver, un homme emporté par la rapidité d'un fleuve me tend les mains en me priant de le retirer, je l'y replongerai la tête la première, afin qu'il ne puisse pas revenir sur l'eau. C'est ainsi que les ingrats recevront une juste récompense. Timon, fils d'Echératide, du bourg de Colytte, a proposé cette loi, et Timon lui-même l'a fait décréter par l'assemblée<sup>3</sup>. Que cela soit; telle est notre volonté, persévérons-y fermement.

Je voudrais néanmoins, et pour beaucoup, que cette conduite fit connaître à tout le monde que je suis devenu prodigieusement riche; car mes flatteurs s'en pendraient de dépit... Mais qu'est ceci? quelle foule de gens! quelle vitesse! Comme ils font voler la poussière, et courent à perdre haleine! Comment ont-ils pu flairer mon or? Quel parti prendre? Monterai-je sur cette butte, et profiterai-je de

1. Lorsqu'on offrait un sacrifice, il était d'usage qu'on invitât ses voisins et ses amis au repas que l'on faisait en ce jour avec la partie de la victime qui n'avait point été brûlée en l'honneur des dieux. Voy. Xénoph., *Banquet*, p. 1. Celui qui offrait un sacrifice portait pendant tout le jour une couronne sur la tête. Voyez Platon, au commencement de sa *République*.

2. Lorsqu'un homme était près d'expirer, on faisait entrer ses parents, ses amis et ses enfants, qui lui prenaient la main comme pour lui dire le dernier adieu. Voyez Xénoph., *Cyroped.*, liv. 8. Au moment où le malade expirait, on lui posait une couronne sur la tête. Voyez l'*Antiquité expliquée* de dom Montfaucon, t. V, part. 1.

3. Formule par laquelle on terminait les décrets.

l'élevation pour les chasser à coups de pierres? ou violerai-je, du moins en ceci, la loi que je viens de me faire, et leur parlerai-je pour cette fois seulement, afin de les molester davantage, en leur faisant voir le mépris que j'ai pour eux? C'est, je crois, le meilleur parti. Arrêtons-nous donc, et attendons-les ici de pied ferme. Quel est celui qui s'avance le premier? C'est Gnathon le parasite. Je lui demandais dernièrement quelque secours d'argent, et le traître me présenta une corde, tandis que chez moi il a souvent vomi des tonneaux entiers. Au surplus, il a bien fait de venir le premier, il gémit avant les autres.

GNATHON. N'avais-je pas bien raison de dire que les dieux ne mettraient point en oubli un aussi excellent homme que Timon? Salut au beau, à l'agréable Timon, au plus joyeux des buveurs.

TIMON. Salut aussi à Gnathon, le plus vorace de tous les vautours et le plus détestable des hommes.

GNATHON. Tu as toujours le petit mot pour rire. Mais où est la salle du festin? Je t'apporte une chanson nouvelle; c'est un dithyrambe, que je viens d'apprendre tout à l'heure.

TIMON. Certes, je vais te faire chanter, mais ce sera une élegie : mon hoyau va t'inspirer du pathétique.

GNATHON. Qu'est ceci? Tu me frappes, Timon! Je prends des témoins. Par Hercule... Aïe! aïe!... Je te cite devant l'Aréopage pour blessure.

TIMON. Si tu tardes un instant, tu pourras me citer pour un meurtre.

GNATHON. Non : guéris plutôt ma blessure, en y versant un peu d'or : c'est un spécifique merveilleux pour arrêter le sang.

TIMON. Comment! tu es encore là!

GNATHON. Je me retire : mais tu te repentiras d'être devenu si brutal, au lieu de doux que tu étais.

TIMON. Quel est cet homme chauve qui s'avance? C'est Philiade, le plus impudent de tous mes flatteurs. Ce coquin a reçu de moi un champ tout entier, et deux talents pour servir de dot à sa fille, prix des louanges excessives qu'il me donna dans un festin. Je venais de chanter, tous les con-

vives, après m'avoir entendu, gardaient le silence; lui seul eut l'effronterie de me donner les éloges les plus outrés, et de jurer que ma voix était plus mélodieuse que celle des cygnes. Dernièrement, comme j'étais malade, je l'abordai en lui demandant quelque secours, et cet excellent homme me répondit à coups de poing.

PHILIADE. Quelle impudence!... Est-ce maintenant que vous reconnaissez Timon? Est-ce maintenant que Gnathon est son ami et son convive? C'est donc à bon droit, l'ingrat! qu'il a été traité de la sorte. Quoi donc! moi qui suis depuis longtemps l'ami intime de Timon, qu'une même tribu a vu naître et grandir, j'en use cependant à son égard avec plus de circonspection, pour ne point avoir l'air de l'assail-  
 lir. Salut, maître! Défiiez-vous bien de ces infâmes parasites, qui ne s'attachent qu'à votre table, et d'ailleurs ne diffèrent en rien des corbeaux. Les hommes d'à présent ne méritent plus que l'on ait la moindre confiance en eux; ce sont des monstres d'ingratitude et d'impureté. Pour moi, je vous apportais un talent, afin que vous pussiez pourvoir à vos besoins; mais j'ai appris en chemin que vous étiez devenu prodigieusement riche; je viens en conséquence vous donner un conseil: mais vous êtes si sage, que vous n'avez que faire de mes avis; vous pourriez, au besoin, en donner à Nestor.

TIMON. Tu as raison, Philiadé. Mais approche un peu, que je te caresse avec mon hoyau.

PHILIADE. O ciel! cet ingrat m'a rompu la tête, parce que je lui donne d'utiles conseils.

TIMON. Voyons le troisième. Celui-ci est l'orateur Déméas; il tient un décret à la main, et je l'entends qui se dit hautement mon parent. Ce brave homme a reçu de moi, dans un seul jour, seize talents, dont il a payé à la république l'amende à laquelle il avait été condamné; car, faute de la payer, on le retenait en prison. Moi, par pitié, je l'ai délivré; et cependant, comme il était chargé dernièrement de faire à la tribu Érechtéide la distribution de l'argent du spectacle, et que je m'avancais pour recevoir ma portion, il me dit qu'il ne me connaissait pas pour citoyen.

DÉMÉAS. Bonjour, Timon, le soutien de ta famille, le salut

des Athéniens, et le boulevard de la Grèce ; le peuple et les deux sénats assemblés t'attendent depuis longtemps pour confirmer ce décret que j'ai proposé en ta faveur, et dont auparavant je te prie d'entendre la lecture :

« Attendu que Timon, fils d'Échécratide, du bourg de Colytte, est le citoyen non-seulement le plus honnête, mais encore le plus sage et le plus vertueux de la Grèce ; qu'il ne cesse de rendre à la République des services importants, et qu'aux jeux olympiques il a remporté en un seul jour le prix du pugilat, de la lutte, de la course à pied, de celle des chars attelés de quatre chevaux, de deux chevaux... »

TIMON. Mais je n'ai jamais assisté aux jeux olympiques.

DÉMÉAS. Qu'importe ? tu y assisteras par la suite : d'ailleurs, il est bon d'ajouter dans un décret plusieurs choses de cette nature : « Attendu qu'il s'est distingué l'an passé, en combattant pour la république contre les Acharniens, et qu'il a taillé en pièces deux bataillons de Péloponésiens... »

TIMON. Comment cela ? n'ayant pas d'armes, je n'ai pu me faire inscrire sur les rôles militaires !

DÉMÉAS. Tu es trop modeste, et nous serions des ingrats si nous laissons tes services en oubli. « Et encore, parce qu'il est de la plus grande utilité à la république, tant par les décrets qu'il propose, et les conseils qu'il donne, que par ses talents militaires ; il a semblé bon au Sénat, au Peuple et aux Héliastes, assemblés par tribus, aux bourgades en particulier, et à tous les citoyens en général, d'élever dans la citadelle, près de la statue de Minerve, un Timon d'or tenant un foudre dans la main droite, et portant sept rayons sur la tête ; que Timon lui-même soit couronné de couronnes d'or, lesquelles seront

1. Le tribunal des Héliastes, en grec, ἡλιασταί, était le plus grand et le plus nombreux d'Athènes. Mille citoyens (et même quinze cents, selon quelques auteurs) choisis dans chaque tribu, parmi ceux qui avaient déjà exercé quelque magistrature, composaient ce sénat. C'était là que se jugeaient les affaires qui intéressaient le public. L'assemblée se tenait dans un lieu découvert, et durait depuis le lever jusqu'au coucher du soleil ; ce qui fit donner à ce tribunal le nom d'ἡλιασταί, c'est-à-dire, *exposée au soleil*.

« proclamées aujourd'hui sur le théâtre, aux nouvelles  
 « Dionysiaques : car il faut célébrer aujourd'hui ces fêtes  
 « en faveur de Timon. Tel est l'avis de l'orateur Déméas,  
 « son plus proche parent et son disciple. Timon est aussi  
 « un excellent orateur, et il réussit dans tout ce qu'il veut  
 « entreprendre. » Voilà le décret que j'ai composé pour  
 toi ; je voulais t'amener mon fils auquel j'ai donné le nom  
 de Timon.

TIMON. Comment cela ? Déméas, tu n'es pas marié, que je  
 sache.

DÉMÉAS. Il est vrai, mais je me marierai, s'il plaît à Dieu,  
 au commencement de la nouvelle année, et j'aurai un enfant  
 auquel je donnerai le nom de *Timon* : car sûrement ce sera  
 un garçon.

TIMON. Je ne sais pas si tu te marieras, mon ami, après  
 le coup que je vais te donner.

DÉMÉAS. Aïe ! aïe !... qu'est-ce donc ? comment ! Timon,  
 tu affectes la tyrannie, tu frappes un homme libre, toi qui  
 n'es ni libre ni citoyen ; mais tu seras bientôt puni de toutes  
 tes violences, et d'avoir brûlé l'Acropole.

TIMON. L'Acropole n'est point brûlée, homme détestable ;  
 tu n'es que sycophante.

DÉMÉAS. Du moins, tu t'es enrichi en enfonçant l'Opistho-  
 dome <sup>1</sup>.

TIMON. On ne l'a point enfoncé, et ton accusation est in-  
 vraisemblable.

DÉMÉAS. Eh bien ! on l'enfoncera par la suite, et, en atten-  
 dant, tu t'es approprié ce qu'il contenait.

TIMON. Tiens, reçois encore cela.

DÉMÉAS. Aïe ! aïe ! mon dos !

TIMON. Tais-toi, sinon je vais recommencer. Il serait plai-  
 sant que, sans aller à la guerre, j'eusse taillé en pièces  
 deux bataillons de Lacédémoniens, et que je ne pusse rosser  
 un misérable coquin ; vainement aurai-je été vainqueur à la  
 lutte et au pugilat dans les jeux olympiques. Mais quel est  
 celui-ci ? N'est-ce pas là le philosophe Thrasyclès ? c'est lui-  
 même ; je le reconnais à sa longue barbe, à ses larges sour-

1. L'Opisthodome était un bâtiment situé derrière le temple de Minerve Poliade ;  
 ce temple faisait partie de la citadelle d'Athènes, le trésor public y était déposé.

cils : il s'avance en murmurant d'un air orgueilleux ; son œil hagard, sa chevelure en désordre, qui retombe sur son front, lui donnent l'air du Borée ou du Triton de Zeuxis : il affecte une démarche modeste, une grande simplicité dans son habillement. Le matin, il débite mille belles sentences sur la vertu, blâme hautement ceux qui se livrent aux plaisirs, fait l'éloge le plus pompeux de la frugalité ; mais le soir, lorsqu'au sortir du bain il va se mettre à table, un valet lui présente une large coupe de vin pur (car ce philosophe l'aime beaucoup) ; et à peine l'a-t-il avalée, qu'il semble avoir bu de l'eau du Léthé ; il oublie à l'instant ses beaux discours du matin, il en tient de tout opposés : il fond, comme un vautour, sur les plats et les enlève, il coudoie son voisin, et, courbé sur son assiette, comme s'il devait y trouver la vertu, il se remplit de viandes avec la voracité d'un chien, répand de la sauce sur sa barbe, et nettoie exactement les plats avec son doigt, de peur d'y laisser la moindre chose. Toujours il se plaint de sa portion ; il voudrait qu'on lui servit à lui seul un gâteau, ou un cochon tout entier ; et, lorsque, par un effet de sa gourmandise et de son insatiabilité, il ne se borne pas seulement à chanter et à danser, souvent sa bile échauffée se répand en invectives. La coupe en main, il harangue les convives, ne parle que de sagesse, de modestie, de tempérance, jusqu'à ce qu'accablé par le vin, il ne fasse plus que balbutier d'une manière tout à fait risible ; puis, il vomit pour terminer. Si les valets veulent l'emporter hors de la salle du festin, il se cramponne avec les mains à quelque joueuse de flûte. Du reste, lorsqu'il est à jeun, il ne cède à personne en mensonge, en orgueil et en avarice : c'est le flatteur le plus insigne ; il se parjure avec une facilité prodigieuse ; partout, la duplicité le précède et l'impudence le suit. Je ne connais point de fourbe plus rusé, plus accompli, plus consommé dans les différentes ressources de la flatterie ; aussi, dans un instant, ce parfait honnête homme va répandre des larmes.

Que vois-je ? ô dieux ! c'est toi que je revois, Thrasiclès, après une si longue attente.

THRASICLÈS. Je ne viens point à vous, Timon, comme la

plupart de ces flatteurs qui, frappés d'admiration à la vue de vos richesses, ou guidés par l'espoir de partager de splendides festins, s'empressent sur vos pas, et par des louanges excessives cherchent à surprendre un homme simple et libéral. Vous n'ignorez pas qu'un peu de pain suffit à mes meilleurs repas; le cresson et le thym sont mes mets les plus exquis; j'y joins, tout au plus, un peu de sel, quand je veux me régaler; ma boisson est l'eau pure d'une fontaine. Je préfère ce manteau à toute espèce de pourpre; et je ne fais pas plus de cas de l'or que des cailloux répandus sur le rivage de la mer. C'est pour vous-même que je suis venu ici; c'est pour empêcher que vous ne vous laissiez corrompre par la possession dangereuse des richesses, cause trop ordinaire de mille maux incurables. Si donc vous voulez m'en croire, vous jetterez tout votre argent dans la mer: un homme vertueux comme vous n'en a pas besoin, pouvant contempler à son gré toutes les richesses de la philosophie. Il n'est pas cependant nécessaire de le jeter dans un endroit profond, il suffit que ce soit à peu de distance du rivage; n'avancez dans l'eau que jusqu'à la ceinture, et que j'en sois seul le témoin. Si toutefois vous ne goûtez pas ce conseil, vous pouvez promptement vous défaire de votre or d'une meilleure manière, et, sans en garder une obole, le distribuer à tous ceux qui en ont besoin; donner à l'un cinq drachmes, à l'autre une mine, à celui-ci un demi-talent, et, si c'est un philosophe, il est juste qu'il ait double et triple part. Quant à moi, je ne demande rien pour moi-même; mais, afin de pouvoir soulager quelques amis qui sont dans l'indigence, il me suffira que vous veuilliez remplir cette besace, qui ne tient que deux médimnes d'Egine: quand on est philosophe, il faut être modeste, se contenter de peu, et les désirs ne doivent point aller au delà de la besace.

**TIMON.** Je loue ton désintéressement, Thrasyclès; mais avant de remplir ta besace, il faut que je décharge sur ta tête quelques coups de poing, et par-dessus le marché quelques coups de hoyau.

**THRASYCLÈS.** O lois! ô république! un coquin frappe les citoyens d'une ville libre!

TIMON. De quoi te plains-tu, mon cher Thrasyclès? t'ai-je fait mauvaise mesure? tiens, je vais te donner quatre chœniques en sus.

Mais, qu'est-ce ceci? ils accourent en foule : Blepsias, Lachès, Gniphon, et une légion de drôles qui vont bientôt pleurer. Qui m'empêche de monter sur cette roche? laissons reposer mon hoyau déjà fatigué, amassons des pierres: j'en vais faire pleuvoir de loin une grêle sur eux.

BLEPSIAS. Arrête, Timon, nous nous en allons.

TIMON. Ce ne sera pas du moins sans perdre du sang, ou recevoir quelques blessures.

---

## IV

# LES SECTES A L'ENCAN

---

JUPITER, MERCURE, UN ACHETEUR, PYTHAGORE, DÉMOCRITE, HÉRACLITE, SOCRATE, DIOGÈNE, CHRYSIPPE, ÉPICURE, ET AUTRES.

JUPITER. Toi, dispose les bancs et prépare la salle pour les arrivants; toi, introduis et range les différentes sectes : mais, auparavant, aie soin de les parer, afin que leur bonne mine attire la foule des acheteurs. Toi, Mercure, tu feras l'office de crieur. Appelle les acheteurs, et qu'une bonne chance les amène au marché; nous y adjuderons des sectes philosophiques de tout genre et de toute espèce. Si quelqu'un ne peut payer argent comptant, il le fera l'année prochaine, en donnant caution.

MERCURE. La foule s'empresse; il ne faut donc pas différer, ni les arrêter plus longtemps.

JUPITER. Hé bien, vendons!

MERCURE. Qui veux-tu que nous mettions le premier aux enchères?

JUPITER. Cet Ionien à longue chevelure; il a l'air vénérable.

MERCURE. Le Pythagoricien, descends, et laisse-toi considérer par tous ceux qui sont assemblés ici.

JUPITER. Proclame-le.

MERCURE. Je vends la vie parfaite, la vie sainte et vénérable; qui veut l'acheter? qui veut être au-dessus de l'homme? qui veut connaître l'harmonie de l'univers et revivre après sa mort?

UN ACHETEUR. Il n'a point mauvaise mine : mais, que sait-il ?

MERCURE. L'arithmétique, l'astronomie, l'art de faire des prodiges, la géométrie, la musique, la fourberie. Tu vois là un excellent devin.

UN ACHETEUR. Est-il permis de l'interroger ?

MERCURE. Interroge-le, à la bonne heure.

UN ACHETEUR. De quel pays es-tu ?

PYTHAGORE. De Samos.

UN ACHETEUR. Où as-tu été instruit ?

PYTHAGORE. En Égypte, par les sages du pays.

UN ACHETEUR. Ça ! si je t'achète, que m'enseigneras-tu ?

PYTHAGORE. Je ne t'enseignerai rien ; je te ferai ressouvenir.

UN ACHETEUR. Eh ! comment me feras-tu ressouvenir ?

PYTHAGORE. Ce sera en purifiant ton âme, et en la nettoyant de toutes ses ordures.

UN ACHETEUR. Eh bien ! imagine qu'elle est purifiée ; par quel moyen me donneras-tu la réminiscence ?

PYTHAGORE. D'abord par un long silence, et une défense de parler pendant cinq ans.

UN ACHETEUR. Va-t'en instruire le fils de Crésus : pour moi, je suis babillard, et je ne veux pas ressembler à une statue. Mais, après ce silence, que ferai-je ?

PYTHAGORE. Tu t'exerceras à la musique et à la géométrie.

UN ACHETEUR. Tu plaisantes. Il faudra, pour devenir sage, que je sache auparavant jouer de la cithare ?

PYTHAGORE. Je t'apprendrai ensuite à compter.

UN ACHETEUR. Je le sais dès à présent.

PYTHAGORE. Eh bien ! comment comptes-tu ?

UN ACHETEUR. Un, deux, trois, quatre.

PYTHAGORE. Tu vois bien ; ce que tu crois quatre est dix, le triangle parfait, notre serment ordinaire <sup>1</sup>.

1. Au lieu d'énoncer seulement ces nombres, Pythagore les additionne

$$\begin{array}{r} 1 \\ 2 \\ 3 \\ 4 \\ \hline 10 \end{array}$$

Ce triangle parfait est le problème du triangle équilatéral trouvé par Pythagore.

UN ACHETEUR. Par quatre! ce grand serment, je n'ai jamais entendu un langage plus divin et plus sacré<sup>1</sup>.

PYTHAGORE. Ensuite, étranger, tu sauras ce que c'est que la terre, l'air, l'eau et le feu; quels sont leur mouvement et leur forme.

UN ACHETEUR. Quoi! le feu, l'air et l'eau ont donc une forme?

PYTHAGORE. Certainement, et très-visible; car s'ils n'avaient ni forme ni figure, ils n'auraient pas la propriété de se mouvoir. De plus, tu sauras que la divinité est un nombre, et une harmonie<sup>2</sup>.

UN ACHETEUR. Voilà des choses admirables.

PYTHAGORE. Et quand je t'aurai expliqué tout cela, tu sauras que tu es tout autre que ce que tu crois être et que tu paraîs. Tu n'es pas un, comme tu te l'imagines.

UN ACHETEUR. Que dis-tu-là? je suis un autre, et ce n'est pas moi-même qui converse avec toi?

PYTHAGORE. Actuellement c'est toi-même; mais tu as paru autrefois avec un autre corps et sous un autre nom: par la suite tu changeras encore de forme.

UN ACHETEUR. C'est-à-dire que, passant successivement d'une forme à une autre, je serai immortel. Mais en voilà assez sur ta doctrine; passons à ta manière de vivre: quelle est-elle?

PYTHAGORE. Je ne me nourris d'aucune chose qui ait eu vie; je mange de tout le reste, excepté des fèves.

UN ACHETEUR. Et pourquoi cela les dédaignes-tu?

PYTHAGORE. Je ne les dédaigne pas; au contraire, je les regarde comme sacrées. Leur nature a quelque chose d'admirable: car elle renferme toute espèce de génération; si

A l'égard du serment, en voici la teneur: Non, par celui qui donne à notre âme le quaternaire, cette source des principes de la nature éternelle. Ce nombre était en effet, selon les pythagoriciens, le symbole des quatre éléments. Voy. Selden, *de Diis Syris*, Syntagm., 2, cap. 1.

1. Parce qu'il est obscur.

2. Porphyre, *περί ἀπογγής*, livre 2, § 36, dit: Les Pythagoriciens et ceux qui s'appliquent à la science des nombres et des lignes, s'en servent pour désigner les dieux; ils appellent tel nombre Minerve, tel autre Diane, celui-ci Apollon, cet autre la Justice ou la Tempérance. Voyez aussi Iamblique, *Vita Pythag.*, chap. 28.

tu dépouilles des fèves vertes, tu verras qu'elles ressemblent beaucoup aux testicules de l'homme ; et si, après les avoir fait cuire, tu les exposes pendant un certain nombre de nuits aux rayons de la lune, elles te donneront du sang. Mais ma plus forte raison, c'est que les Athéniens s'en servent ordinairement pour élire leurs magistrats.

UN ACHETEUR. Tu parles bien, et tes discours sont tout à fait merveilleux. Mais déshabille-toi ; je veux te voir nu. O Hercule ! il a une cuisse d'or : c'est sans doute un dieu, car il ne ressemble point à un homme. Il faut absolument que je l'achète. Combien en veux-tu ?

MERCURE. Dix mines.

UN ACHETEUR. Les voilà ; je le prends à ce prix.

JUPITER, à *Mercure*. Écris le nom et la patrie de l'acheteur.

MERCURE. Il me paraît être d'Italie, et l'un des habitants de Crotone, ou de Tarente, ou de la grande Grèce. Mais il n'est pas seul ; ils sont plus de trois cents qui l'ont acheté en commun.

JUPITER. Qu'ils l'emmènent, et qu'on en fasse venir un autre.

MERCURE. Veux-tu cet homme malpropre, né dans le Pont ?

JUPITER. Justement.

MERCURE. Approche, toi qui portes une besace et une tunique sans manches ; fais le tour de cette salle. Je vends une vie mâle et courageuse, une vie libre ; qui veut l'acheter ?

UN ACHETEUR. Comment, crieur, tu vends une vie libre ?

MERCURE. Oui.

UN ACHETEUR. Et tu ne crains pas qu'il ne te cite à l'Aréopage, et ne t'accuse d'attenter à sa liberté ?

MERCURE. Oh ! peu lui importe d'être vendu, car il ne pense pas en être moins libre.

UN ACHETEUR. Mais que pourrait-on faire d'un homme aussi crasseux et vêtu aussi misérablement, à moins de l'employer à creuser la terre ou à porter de l'eau ?

MERCURE. Il peut encore te servir à autre chose ; et, si tu en fais un portier, il remplira cet emploi mieux qu'un chien : d'ailleurs, il l'est déjà par son nom.

UN ACHETEUR. Et quelle est sa patrie et sa profession ?

MERCURE. Interroge-le toi-même, cela vaudra mieux.

UN ACHETEUR. Je n'oserais ; son regard sévère et sombre m'impose ; je crains, si je l'approche, qu'il n'aboie après moi ; peut-être même il me mordrait. Ne vois-tu pas comme il lève déjà son bâton et fronce les sourcils ? Son œil devient menaçant et furieux.

MERCURE. Rassure-toi ; il est apprivoisé.

UN ACHETEUR. Eh bien ! mon ami, dis-moi premièrement de quel pays tu es ?

DIOGÈNE. De tout pays.

UN ACHETEUR. Qu'est-ce que cela veut dire ?

DIOGÈNE. Tu vois un citoyen du monde.

UN ACHETEUR. Eh ! qui prétends-tu donc imiter ?

DIOGÈNE. Hercule.

UN ACHETEUR. Pourquoi donc ne te revêts-tu pas aussi d'une peau de lion ? Tu lui ressembles déjà par ton bâton.

DIOGÈNE. Ce manteau me tient lieu d'une peau de lion. Comme Hercule je fais la guerre aux voluptés, et cela, de moi-même, sans attendre les ordres d'un autre ; je me fais un devoir de nettoyer la vie humaine.

UN ACHETEUR. Je te loue d'avoir un pareil dessein ; mais que peut-on dire que tu saches le mieux ? à quel art t'es-tu appliqué ?

DIOGÈNE. Je suis l'artisan de la liberté des hommes, le médecin de leurs passions ; en un mot, l'interprète de la vérité et de la franchise.

UN ACHETEUR. Fort bien, bel interprète ; mais si je t'achète, comment m'instruiras-tu ?

DIOGÈNE. En te prenant pour disciple, je commencerai par t'arracher à la volupté, pour te faire habiter avec la pauvreté. Je te revêtirai ensuite de ce manteau ; je t'obligerai à travailler, à prendre beaucoup de peine et de fatigue, à coucher sur la dure, à boire de l'eau, et à te nourrir de tout ce que le hasard te présentera. Quant aux richesses, si tu en possèdes et que tu veuilles me croire, tu iras de ce pas les jeter dans la mer. Tu ne te soucieras plus de femme, d'enfants, de patrie ; tu regarderas tout cela comme des fadaises. Bientôt, quittant la maison paternelle, tu habiteras un tombeau, quelque tour abandonnée, ou bien un tonneau. tu porteras une besace pleine de pois chiches et de livres

écrits des deux côtés, et, dans cet équipage, tu te vanteras d'être plus heureux que le grand roi. Si l'on te donne des coups de fouet, ou qu'on te mette à la torture, tu ne croiras pas que ce soit un mal.

UN ACHETEUR. Que dis-tu-là? je n'éprouverai point de douleur, si l'on me donne des coups de fouet? Oh! je n'ai pas, une carapace de tortue ou de crabe.

DIOGÈNE. Tu suivras la maxime d'Euripide; il y a peu de chose à y changer.

UN ACHETEUR. Quelle est-elle?

DIOGÈNE. Ton esprit souffrira; mais ta langue ne souffrira point.

Écoute à présent ce que je te veux enseigner. Montre beaucoup d'arrogance et de hardiesse, dis des sottises à tout le monde, sans distinction, aux rois comme aux particuliers, c'est le moyen de t'attirer les regards de la multitude, et de passer pour un homme courageux. Affecte un langage barbare, une voix rauque et semblable à celle d'un chien; prends un air rébarbatif, une démarche qui réponde à ton visage : en un mot, sois aussi sauvage qu'une bête féroce. Loin de toi la pudeur, la douceur et la modération! Efface entièrement la rougeur qui pourrait te couvrir le front; cherche les villes les plus habitées, et là, vivant seul au milieu de la foule, ne fais société avec personne; fuis les liens de l'amitié et de l'hospitalité, comme la cause de la ruine des États! Fais à la vue de tout le monde, ce qu'on aurait honte de faire tout seul, et, dans les plaisirs de Vénus, choisis les postures les plus ridicules. Enfin, meurs quand tu le voudras, en mangeant un polypode cru, ou une sèche. Voilà la félicité que je te procurerai.

UN ACHETEUR. Fi donc! ta doctrine est hideuse et indigne d'un homme.

DIOGÈNE. Elle est du moins bien aisée à apprendre; tout le monde peut facilement la pratiquer; tu n'auras pas besoin, pour la suivre, d'étudier beaucoup, ni d'écouter de longs discours, souvent fort ridicules. C'est, d'ailleurs, le chemin le plus court pour arriver à la gloire; et, quand tu serais un homme ordinaire, un savetier, un vendeur de viande salée, un charpentier ou un publicain, rien ne t'em-

pêchera de devenir un personnage important, pour peu que tu fasses voir d'audace et d'impudence, et que tu saches injurier, insulter tout venant.

UN ACHETEUR. Je n'ai pas besoin de toi pour apprendre de semblables impertinences. Cependant tu pourrais me servir de matelot ou de jardinier, dans l'occasion ; et si le crieur consent à te vendre pour deux oboles, au plus...

MERCURE. Prends-le pour ce prix. Nous nous en débarrasserons bien volontiers : car ses déclamations continuelles nous fatiguent. Il insulte tout le monde sans distinction, et tient mille propos impertinents.

JUPITER. Appelles-en un autre, ce Cyrénéen, cet homme toujours vêtu de pourpre et couronné de fleurs<sup>1</sup>.

MERCURE. Ça, qu'on fasse attention : voici quelque chose de magnifique ; mais il n'y a qu'un riche qui puisse l'acquérir. Voici la vie agréable, la félicité parfaite. Qui veut goûter la volupté ? qui veut acheter ce délicat personnage ?

UN ACHETEUR. Approche un peu, mon ami, et dis-moi ce que tu sais faire : car si tu peux m'être utile, je pourrai bien t'acheter.

MERCURE. Ne l'importune pas, mon cher ; cesse de l'interroger ; il est ivre et ne pourrait pas te répondre. Ne vois-tu pas comme il bégaye ?

UN ACHETEUR. Eh ! quel homme sensé voudrait acheter un esclave si corrompu et si débauché ? Combien il exhale de parfums ! Comme sa marche est chancelante et mal assurée ! Mais toi, Mercure, dis-moi, je te prie, quels sont ses talents, et ce qu'il sait faire.

MERCURE. Une seule chose : Il est bon convive, capable de faire raison le verre à la main, de danser au son des flûtes, dans les festins. Il convient parfaitement à un maître qui s'abandonne à l'amour et à la débauche. Il est de plus très-versé dans l'art de préparer les mets, et de pétrir des gâteaux. En un mot, c'est un homme savant en voluptés. Elevé dans Athènes, il a été valet des tyrans de Sicile ; et

1. Aristippe, chef de la secte des Cyrénaïques. Selon lui, le souverain bien consistait dans la volupté des sens ; il eut une fille, nommée Arétée, qui lui succéda dans son école : on le surnomma l'Orateur de la mort, parce qu'il enseignait à ses disciples à se tuer pour le moindre dégoût qu'ils ressentaient de la vie.

s'est acquis auprès d'eux une grande réputation. Le dogme principal de sa philosophie est de mépriser toutes choses, de se servir indifféremment de toutes, et de chercher en tout le plaisir.

UN ACHETEUR. Oh! tu peux jeter les yeux sur quelqu'un de riche et d'opulent : car, pour moi, je ne suis pas en état d'acheter une vie si voluptueuse.

MERCURE. Jupiter, celui-ci a tout l'air de ne point trouver d'acquéreur, et de nous rester.

JUPITER. Fais-le retirer et produis-en un autre, ou plutôt ces deux personnages, le rieur Abdéritain, et le pleureur d'Éphèse. Ils demandent à être vendus ensemble.

MERCURE. Avancez tous deux au milieu de la salle. Je vends une vie excellente, je vous annonce les deux plus sages mortels qui soient au monde.

UN ACHETEUR. Oh! Jupiter, quel contraste! l'un ne cesse de rire, et l'autre semble regretter quelqu'un; il pleure tout de bon. Holà! toi, que veut dire ceci? Pourquoi ris-tu?

DÉMOCRITE. Tu le demandes. C'est que toutes vos actions me paraissent aussi ridicules que vous-mêmes.

UN ACHETEUR. Que dis-tu là? Tu te moques de nous tous, et tu ne fais aucun cas des choses dont nous nous occupons?

DÉMOCRITE. Il est vrai. Il n'y a rien de sérieux parmi vous autres. Un vide universel, le concours des atomes et l'immensité, voilà tout ce qui existe.

UN ACHETEUR. Tu te trompes, le vide n'est que dans ton cerveau et tu n'es qu'un ignorant... Mais quelle insolence! tu ne cesseras donc pas de rire? Et toi, mon ami, qu'est-ce qui te fait pleurer? On gagne peut-être davantage à causer avec toi.

HÉRACLITE. Hélas! cher étranger, toutes les choses humaines me paraissent bien tristes et bien déplorables. Il n'y a rien parmi vous qui ne soit soumis à un fâcheux destin. C'est pour cela que vous excitez ma compassion et que je verse tant de larmes. Le présent ne m'offre rien d'avantageux, et l'avenir est bien affligeant. J'annonce l'embrassement et la destruction de l'univers : je pleure l'instabilité des choses d'ici-bas : tout y roule dans une confusion étrange. Le plaisir n'est que douleur, la science incertitude;

ce qu'on croit grand est petit, ce qui paraît en haut est en bas, tout circule et tout change dans le jeu du siècle.

UN ACHÉTEUR. Et qu'est-ce que le siècle?

HÉRACLITE. Un enfant qui joue aux dés et qui dispute.

UN ACHÉTEUR. Et les hommes, qui sont-ils?

HÉRACLITE. Des dieux mortels.

UN ACHÉTEUR. Et les dieux?

HÉRACLITE. Des hommes immortels.

UN ACHÉTEUR. Tu ne parles que par énigmes, mon ami ; ton intention est-elle de nous proposer quelque question embarrassante? Tes discours ressemblent assez aux oracles d'Apollon ; tu ne dis rien que d'obscur.

HÉRACLITE. C'est que je ne fais aucun cas de vous.

UN ACHÉTEUR. Eh bien ! personne de sensé ne t'achètera.

HÉRACLITE. Que l'on m'achète ou non, je vous ordonne à tous de pleurer comme des enfants.

UN ACHÉTEUR. Cette maladie n'est pas éloignée de la mélancolie. Je n'achèterai aucun de ces deux-là.

MERCURE. Ils nous restent encore sans pouvoir trouver d'acheteur.

JUPITER. Proclames-en un autre.

MERCURE. Veux-tu cet Athénien facétieux?

JUPITER. Oui.

MERCURE. Viens ici, toi. Voici une vie sage et sensée ; qui achètera ce très-saint personnage?

UN ACHÉTEUR. Dis-moi, quelle est ta science et ta profession?

SOCRATE. Je suis l'amoureux des jeunes gens, et je sais à fond tout ce qui concerne l'amour.

UN ACHÉTEUR. Comment pourrais-je t'acheter? J'ai besoin d'un précepteur pour mon fils, qui est un beau garçon.

SOCRATE. Qui serait plus propre que moi à vivre avec un beau jeune homme? Ce n'est pas de la beauté du corps, mais de celle de l'âme dont je suis amoureux. Sois sans inquiétude : car de tous ceux qui reposeraient avec moi sous la même couverture, aucun ne pourrait dire avoir jamais rien éprouvé de déshonnête de ma part.

UN ACHÉTEUR. Ce que tu dis là m'étonne ; il n'est guère croyable qu'un amoureux de la jeunesse ne se soucie uni-

quement que de l'âme, surtout quand il peut, à son gré, reposer sous la même couverture que son élève.

**SOCRATE.** Assurément; j'en jure par le Chien et par le Platane : rien n'est plus vrai.

**UN ACHETEUR.** Par Hercule ! les singuliers dieux que voilà !

**SOCRATE.** Eh quoi ! le Chien ne te semble donc pas être un dieu ? Ne connais-tu pas l'Anubis des Égyptiens, et quelle est sa figure, le Sirius qui est dans le ciel, et Cerbère qui garde les royaumes souterrains ?

**UN ACHETEUR.** Tu as raison ; c'est moi qui me trompais. Mais quel est ton genre de vie ?

**SOCRATE.** J'habite une ville que je me suis construite pour moi-même, dans une république étrangère, où je vis selon mes propres lois.

**UN ACHETEUR.** Je voudrais bien en connaître quelqu'une.

**SOCRATE.** Écoute ; voici l'une des principales, qui contient ma façon de penser sur les femmes. Je pense qu'aucune d'elles ne doit appartenir à personne en particulier, mais à quiconque voudra l'épouser.

**UN ACHETEUR.** Que dis-tu ? tu as donc abrogé les lois contre l'adultère ?

**SOCRATE.** Sans doute, et toute vétille de cette espèce.

**UN ACHETEUR.** Eh ! quel est ton sentiment sur les beaux garçons ?

**SOCRATE.** Leurs caresses seront la récompense des gens vertueux, et de ceux qui se sont distingués par des actions éclatantes.

**UN ACHETEUR.** Dieu ! que tu es magnifique dans tes récompenses ! Mais le point principal de ta doctrine ?

**SOCRATE.** Ce sont les idées et les modèles des êtres. En effet, tout ce que tu vois, la terre, les animaux qui l'habitent, le ciel, la mer, etc., ont leurs images invisibles, qui existent hors de l'univers.

**UN ACHETEUR.** Eh ! où existent-elles donc ?

**SOCRATE.** Nulle part ; car si elles existaient quelque part, elles n'existeraient pas du tout.

**UN ACHETEUR.** Mais je ne vois point ces modèles dont tu parles.

**SOCRATE.** Cela n'est pas surprenant ; tu es aveugle des

yeux de l'âme. Pour moi, je vois les images de tous les êtres ; je vois un autre toi invisible, un autre moi-même : en un mot, je vois tout double.

UN ACHETEUR. Cela étant, il faut que je t'achète. Tu me parais être bien habile, et avoir la vue perçante. Ça, crieur, combien me demanderas-tu pour celui-ci ?

MERCURE. Donnes-en deux talents.

UN ACHETEUR. Je t'achète pour cette somme ; mais je donnerai l'argent une autre fois.

MERCURE. Quel est ton nom ?

UN ACHETEUR. Dion, de Syracuse.

MERCURE. A la bonne heure. Emmène-le. Épicure, c'est à présent ton tour. Qui veut faire emplette de celui-ci ? Il est disciple du rieur et de l'ivrogne que je criais tout à l'heure. Il ne sait rien de plus qu'eux ; il est seulement un peu plus impie. Du reste c'est un délicat, un amateur des bons morceaux.

UN ACHETEUR. De quel prix est-il ?

MERCURE. De deux mines.

UN ACHETEUR. Les voilà. Mais apprends-moi quels sont les mets auxquels il se plaît davantage.

MERCURE. Il ne se nourrit que de choses douces et préparées au miel ; mais il préfère les figues à tout.

UN ACHETEUR. Il ne sera pas difficile de lui en donner, et je lui achèterai des paniers de figues grasses.

JUPITER. Appelles-en un autre, cet homme à mine rébarbative, dont les cheveux sont rasés jusqu'à la peau, et qui vient du portique.

MERCURE. Tu as raison. La plupart de ceux qui sont venus à notre vente semblent l'attendre. Je vends la vertu même, et une vie dont la perfection est à son comble. Qui veut être le seul qui sache toute chose ?

UN ACHETEUR. Que veut dire cela ?

MERCURE. Que cet homme-ci est le seul sage, le seul beau, le seul juste, le seul courageux, le seul roi, le seul éloquent, le seul riche, le seul législateur, et qu'il possède de la même manière toutes les autres qualités.

UN ACHETEUR. Il est donc aussi le seul cuisinier, le seul savetier, le seul charpentier, etc.

MERCURE. Vraisemblablement.

UN ACHETEUR. Approche, mon ami, et me dis, comme à celui qui va bientôt l'acheter, qui tu es; mais auparavant apprends-moi si tu n'es pas fâché de te voir ainsi vendre et réduire à l'esclavage.

CHRYSIPPE. Nullement; car ce sont des choses qui ne sont point en notre pouvoir : or, ce qui n'est pas en notre pouvoir est indifférent.

UN ACHETEUR. Je ne te comprends pas.

CHRYSIPPE. Comment, tu ne sais pas qu'il y a des choses *proposées* et des choses *rejetées*.

UN ACHETEUR. Je ne le sais pas même à présent.

CHRYSIPPE. Cela n'est pas étonnant : tu n'es pas accoutumé à nos dénominations, et ton imagination n'est pas *compréhensive*. Mais quand on a étudié avec application l'art du raisonnement, on sait non-seulement ces choses-là, mais encore ce que c'est qu'*accident*, et *accident d'accident*.

UN ACHETEUR. Fais-moi le plaisir de m'expliquer ce que c'est que l'*accident*, et l'*accident d'accident*; je t'en conjure par la philosophie : car je ne sais comment l'harmonie de ces mots a frappé mon oreille.

CHRYSIPPE. Très-volontiers. Si quelqu'un était boiteux, et que se frappant le pied incommodé contre une pierre, il s'y fit une blessure, l'incommodité qui le ferait bolter serait l'*accident*, et la blessure l'*accident d'accident*.

UN ACHETEUR. Quelle pénétration! Mais sais-tu encore quelque autre chose?

CHRYSIPPE. Oui : je fais des filets, dans lesquels j'embarasse ceux qui disputent avec moi. Je leur ferme la bouche, et les réduis au silence en leur imposant un frein, et le nom de ce puissant moyen, est le fameux syllogisme.

UN ACHETEUR. Par Hercule! voilà une arme bien terrible, et qui doit te rendre invincible.

CHRYSIPPE. Juges-en. As-tu un fils?

UN ACHETEUR. Pourquoi cela?

CHRYSIPPE. Supposons qu'un crocodile l'ait surpris se promenant sur le bord d'un fleuve, et l'ait enlevé; qu'ensuite il te promette de te le rendre, à condition que tu lui

diras au juste s'il a résolu ou non, de te rendre ton fils : quelle résolution diras-tu être celle du crocodile ?

UN ACHETEUR. Tu me fais-là une question à laquelle il est difficile de répondre, et je ne sais ce que je dois dire pour recouvrer mon fils. De grâce, réponds pour moi, et sauve-lui la vie ; mais dépêche-toi, de peur que la voracité du monstre ne prévienne ta réponse.

CHRYSIPPE. Ne crains rien. Je t'en apprendrai encore d'autres bien plus admirables.

UN ACHETEUR. Qui sont-ils ?

CHRYSIPPE. Le Moissonnant, le Dominant, l'Électre, qui les surpasse tous, et le Voilé.

UN ACHETEUR. Qu'est-ce que ce Voilé et cette Électre dont tu parles ?

CHRYSIPPE. C'est la fameuse Électre, la fille d'Agamemnon, qui sait en même temps une chose et ne la sait pas. Car quand Oreste est devant elle, il lui est inconnu : elle sait cependant qu'Oreste est son frère, et ne sait pas que celui qu'elle voit est Oreste. Voici actuellement le Voilé : c'est une de nos inventions les plus merveilleuses. Écoute, et réponds-moi. Tu connais ton père, n'est-ce pas ?

UN ACHETEUR. Oui.

CHRYSIPPE. Eh bien ! si je te présentais un homme couvert d'un voile, et que je te demandasse si tu le connais, que répondrais-tu ?

UN ACHETEUR. Que je ne le connais pas.

CHRYSIPPE. C'était cependant là ton père ; et, si tu l'as méconnu, j'en puis conclure que tu ne connais pas ton père.

UN ACHETEUR. Point du tout ; car si je lui ôte son voile, je saurai bien la vérité. Mais enfin, quel est le but de cette science, et que feras-tu quand tu seras arrivé au sommet de la vertu ?

CHRYSIPPE. Je jouirai de tous les biens qui, par leur nature, occupent le premier rang ; c'est-à-dire de la richesse, de la santé, et des autres choses semblables. Mais, avant de les obtenir, il faut se livrer à de grands travaux, coller son visage sur de gros volumes d'une écriture très-fine, entasser les commentaires et les citations, se farcir la mémoire de solécismes et de mots inusités. Mais le point principal, c'est

qu'il n'est pas possible d'être sage qu'on ne se soit purgé trois fois de suite avec de l'ellébore.

UN ACHETEUR. Tes principes sont fort beaux et dignes d'un grand cœur; mais être un Gniphon, un usurier (car je sais que c'est une de tes qualités), dirons-nous que cela soit digne d'un homme qui a bu de l'ellébore et que la vertu a perfectionné?

CHRYSIPPE. Certainement, et il ne convient qu'au seul sage de prêter à usure, puisqu'il n'appartient qu'à lui de déduire une conséquence. Or, prêter à usure, et calculer des intérêts, c'est à peu près la même chose que déduire une conséquence, et l'un comme l'autre appartient exclusivement au sage. Cependant il ne doit pas, comme la plupart des usuriers, exiger simplement les intérêts, mais encore les intérêts des intérêts. En effet, ne sais-tu pas que de ces premiers intérêts naissent les seconds, qui sont, pour ainsi dire, engendrés par eux. Tu vois bien à présent que pour faire une bonne déduction, il faudra exiger les seconds intérêts si l'on prend les premiers : or, on prendra les premiers : donc il faut exiger les seconds.

UN ACHETEUR. Dirons-nous aussi la même chose de l'argent que tu reçois des jeunes gens pour le salaire de tes enseignements? et doit-il aussi passer pour constant qu'il ne convient qu'au seul sage de recevoir un salaire pour prix de la vertu?

CHRYSIPPE. Tu l'as dit; car ce n'est pas pour moi, mais pour faire plaisir à celui qui me donne que je reçois. Or, en ceci, l'un donne, l'autre reçoit; moi, je m'exerce à recevoir, et mon disciple apprend à donner.

UN ACHETEUR. Tu disais cependant le contraire; que c'était ton disciple qui recevait, et que, comme le seul riche, c'est toi qui étais libéral.

CHRYSIPPE. Tu railles, mon ami; mais prends garde que je ne te décoche un syllogisme irréfutable.

UN ACHETEUR. Eh! quel mal m'en arriverait-il?

CHRYSIPPE. La perplexité, le silence, le bouleversement de l'esprit. Mais ce qu'il y a de plus fort, c'est que, si je le veux, je te changerai dans un instant en pierre.

UN ACHETEUR. Comment, en pierre! Je ne croyais pas, mon ami, que tu fusses un Persée.

CHRYSIPPE. Voici comment. Une pierre est un corps.

UN ACHETEUR. Oui.

CHRYSIPPE. Eh bien! un animal n'est-il pas aussi un corps?

UN ACHETEUR. Sans doute.

CHRYSIPPE. Tu es un animal.

UN ACHETEUR. Je le crois.

CHRYSIPPE. Donc tu es une pierre, puisque tu es un corps.

UN ACHETEUR. Point du tout. Cependant rends-moi, de grâce, à ma première forme, et fais-moi redevenir homme.

CHRYSIPPE. Cela n'est pas difficile. Sois homme à présent; réponds-moi. Tout corps est-il animal?

UN ACHETEUR. Non.

CHRYSIPPE. Une pierre est-elle animal?

UN ACHETEUR. Non.

CHRYSIPPE. Or, tu es corps?

UN ACHETEUR. Oui.

CHRYSIPPE. Et étant un corps, tu es animal?

UN ACHETEUR. Oui.

CHRYSIPPE. Donc tu n'es pas pierre, puisque tu es animal.

UN ACHETEUR. Tu m'as rendu un grand service; car mes jambes, comme celles de Niobée, se refroidissaient déjà et commençaient à devenir roides: cela me détermine à l'acheter. Combien en veut-on?

MERCURE. Douze mines.

UN ACHETEUR. Tiens, les voilà.

MERCURE. L'as-tu acheté toi seul?

UN ACHETEUR. Non, par Hercule! mais tous ceux-ci avec moi.

MERCURE. Le nombre en est grand; ils ont les épaules fortes et capables de l'argument du Moissonnant.

JUPITER. Allons, ne t'amuse point; appelle le Péripatéticien.

MERCURE. A ton tour, donc, toi, le beau; toi, le riche: allons, achetez le très-intelligent, le savant universel.

UN ACHETEUR. Quelles sont ses qualités?

MERCURE. Il est modéré, doux, accommodant, et qui plus est, double.

**UN ACHETEUR.** Comment, il serait intérieurement tout autre qu'il ne paraît ?

**MERCURE.** Oui, et, si tu l'achètes, souviens-toi de distinguer en lui l'homme intérieur de l'homme extérieur.

**UN ACHETEUR.** Et que sait-il le mieux ?

**MERCURE.** Qu'il y a trois sortes de biens : ceux de l'âme, ceux du corps, et ceux de la fortune.

**UN ACHETEUR.** Sa morale est humaine. De combien est-il ?

**MERCURE.** De vingt mines.

**UN ACHETEUR.** C'est beaucoup.

**MERCURE.** Non, mon ami : car il paraît avoir de l'argent : et, si tu m'en crois, tu te dépêcheras de l'acheter. D'ailleurs, il t'apprendra en peu de temps combien vit un moucheron, jusqu'à quelle profondeur les rayons du soleil pénètrent dans la mer, de quelle nature est l'âme des huîtres.

**UN ACHETEUR.** Par Hercule ! quelle science minutieuse !

**MERCURE.** Que sera-ce quand tu lui entendras dire des choses bien plus subtiles sur la génération, sur le fœtus et la formation de l'embryon dans le ventre de la mère ; soutenir que l'homme est un animal risible, et non pas l'âne, qui ne se construit point de maison, et ne navigue point.

**UN ACHETEUR.** Voilà des choses tout à fait admirables, et une science fort utile. Je l'achèterai donc vingt mines.

**MERCURE.** Soit.

**JUPITER.** Nous en reste-t-il quelqu'un ?

**MERCURE.** Oui, ce Sceptique. Avance ici, Pyrrhias, qu'on te vende au plus tôt. Presque tous les marchands s'en vont ; nous aurons peu d'acheteurs : toutefois, qui veut acheter celui-ci ?

**UN ACHETEUR.** Moi. Mais auparavant dis-moi ce que tu sais.

**LE PHILOSOPHE.** Rien.

**UN ACHETEUR.** Que veux-tu dire par là ?

**LE PHILOSOPHE.** Que je ne crois à l'existence d'aucune chose.

**UN ACHETEUR.** Et nous, nous n'existons donc point ?

**LE PHILOSOPHE.** Je n'en sais rien.

**UN ACHETEUR.** Tu n'existes peut-être pas non plus.

**LE PHILOSOPHE.** Je l'ignore encore davantage.

UN ACHETEUR. Quelle incertitude! Eh! que veulent dire ces balances?

LE PHILOSOPHE. Elles me servent à peser les raisons, et à juger de leur égalité; mais les voyant toutes d'un poids parfaitement semblable, je ne sais quelle peut être la plus vraie.

UN ACHETEUR. Du reste, que sais-tu faire?

LE PHILOSOPHE. Tout, excepté poursuivre un fugitif.

UN ACHETEUR. Eh! pourquoi cela t'est-il impossible?

LE PHILOSOPHE. C'est que je ne puis le saisir.

UN ACHETEUR. Je le crois, car tu as l'air d'être un lourd et stupide personnage. Mais enfin, quel est le but de ta doctrine?

LE PHILOSOPHE. De ne rien savoir, de ne point entendre et de ne point voir.

UN ACHETEUR. Tu es donc sourd et aveugle?

LE PHILOSOPHE. Et de plus, dénué de jugement et de sensibilité : en un mot, peu différent d'un ver.

UN ACHETEUR. A cause de tout cela, je veux t'acheter... T'ai-je acheté?

LE PHILOSOPHE. La chose est incertaine.

UN ACHETEUR. Nullement; je t'ai acheté, et l'argent est donné.

LE PHILOSOPHE. Je m'abstiens et je considère.

UN ACHETEUR. Quoi qu'il en soit, suis-moi, puisque tu es mon esclave.

LE PHILOSOPHE. Qui sait si tu dis la vérité?

UN ACHETEUR. Le crieur, l'argent, et ceux qui sont ici.

LE PHILOSOPHE. Y a-t-il quelqu'un ici?

UN ACHETEUR. Je vais tout à l'heure te mener au moulin, et je te persuaderai, par le pire raisonnement, que je suis ton maître.

LE PHILOSOPHE. Abstiens-toi de rien décider.

UN ACHETEUR. (*Il le frappe*). Par Jupiter! je tranche la question.

MERCURE. Cesse de t'entêter, et suis celui qui t'a acheté. Demain matin, nous vous appellerons; nous mettrons en vente les sectes ignorantes, ouvrières et de vil prix.

## LE PÊCHEUR

ou

## LES RESSUSCITÉS

*Les philosophes du Dialogue précédent et quelques autres ;*  
LUCIEN, LA VERTU, LA PHILOSOPHIE, LE SYLLOGISME,  
LA CONVICTON, LA DÉMONSTRATION, etc.

SOCRATE, *aux autres Philosophes, qui poursuivent Lucien.*  
Frappez, frappez, accablez cet homme abominable d'une grêle de pierres et de mottes de terre; ajoutez-y des écailles d'huitres; tombez sur lui à coups de bâtons, de peur qu'il n'échappe. Allons, Platon, frappe; et toi, Chrysippe, aussi: élançons-nous tous à la fois contre lui en faisant la tortue<sup>1</sup>; que la besace seconde la besace; que les bâtons secondent les bâtons<sup>2</sup>. C'est un ennemi commun, et il n'est aucun de nous qu'il n'ait outragé. Toi, Diogène, si jamais tu t'es servi de ton bâton, c'est à présent qu'il en faut faire usage. Ferme! que l'infâme portela peine de ses calomnies. Eh quoi! vous mollissez, Epicure et Aristippe, au moment où il faut montrer le plus de vigueur. *Soyez hommes, ô Philosophes, et souvenez-vous de votre impétueuse colère*<sup>3</sup>. Courage, Aristote: serre-le de plus près: à merveille! Le monstre est pris.... Nous te tenons enfin, homme détestable; tu vas bientôt connaître quels sont ceux que tu as osé outrager.

1. Ancienne manœuvre par laquelle les soldats élevaient leurs boucliers sur leurs têtes, et les unissaient entre eux.

2. Parodie du vers 363 du deuxième livre de l'*Iliade*.

3. Parodie du vers 112 du sixième livre.

De quelle manière nous vengerons-nous? Inventons plusieurs genres de mort pour qu'il puisse satisfaire tous ceux qu'il a offensés. Il mérite que chacun de nous le fasse périr sept fois.

PREMIER PHILOSOPHE. Moi je suis d'avis qu'il soit empalé.

DEUXIÈME PHILOSOPHE. Battons-le de verges d'abord.

TROISIÈME PHILOSOPHE. Qu'on lui crève les yeux.

QUATRIÈME PHILOSOPHE. Coupons-lui la langue auparavant.

SOCRATE. Et toi, que t'en semble, Empédocle?

EMPEDOCLE. Il faut le précipiter dans les cratères de l'Etna, pour lui apprendre à parler injurieusement de ceux qui valent mieux que lui.

PLATON. Non; il vaudrait mieux qu'il expirât sous ces pierres, et que, comme Orphée et Penthée, il eût les membres déchirés, afin que chacun de nous pût en emporter sa part.

LUCIEN. Non! non! épargnez-moi; je vous en conjure par le dieu des suppliants.

SOCRATE. C'est une chose résolue; on ne te lâchera point. Ne sais-tu pas ce que dit Homère?

Il n'est point de traités entre les hommes et les lions<sup>1</sup>.

LUCIEN. Eh bien, je me servirai aussi d'Homère pour vous supplier: peut-être que, remplis de vénération pour ses vers, vous aurez pour moi quelques égards.

Contentez-vous de me faire prisonnier; je ne suis point un méchant homme; et recevez pour ma rançon de l'airain et de l'or; car les sages même ne méprisent pas ces choses<sup>2</sup>.

PLATON. Nous ne serons pas non plus embarrassés pour te répondre par des vers d'Homère<sup>3</sup>; écoute seulement:

Blasphémateur, ne médite point dans ton âme de m'échapper, en me promettant de l'or, maintenant que tu es tombé dans mes mains<sup>4</sup>.

1. *Iliade*, liv. 22, v. 262.

2. Parodie des vers 378 et 389. *Iliade*, liv. 10.

3. Il le cite, en effet, très-souvent.

4. Le premier vers seul se trouve dans Homère. *Iliade*, liv. 10, v. 447.

LUCIEN. Que je suis malheureux ! Homère, ma plus grande espérance, ne me sert de rien auprès de vous : il faut en ce cas que j'aie recours à Euripide ; peut-être il me sera plus utile.

Ne me tue pas ; il n'est pas permis de tuer un suppliant<sup>1</sup>.

PLATON. Et ceci n'est-il pas aussi d'Euripide :

Celui qui a fait le mal doit aussi l'éprouver<sup>2</sup>.

LUCIEN. Ainsi pour de vains discours vous allez me tuer ?

PLATON. Oui, par Jupiter ! Et le même poète ne dit-il pas ailleurs :

Le malheur est la fin de l'impie aux paroles effrénées<sup>3</sup>.

LUCIEN. Eh bien ! puisque vous avez résolu de me faire mourir, puisqu'il ne me reste aucun moyen de salut, faites-moi du moins la grâce de me dire qui vous êtes. Quelle offense si impardonnable ai-je donc commise, pour allumer en vous une colère inflexible ? Pourquoi m'arrêtez-vous pour me conduire à la mort ?

PLATON. Interroge-toi toi-même, scélérat ; songe à ces beaux discours dans lesquels tu dis mille injures à la Philosophie même, et où, pour nous outrager, tu fais crier à l'encan, comme dans un marché, des hommes respectables par leur sagesse, des hommes libres, qui plus est. Voilà ce qui allume notre indignation, et c'est pour punir ton insolence, qu'après avoir demandé permission à Pluton, nous sommes accourus ici, Chrysis que tu vois, Épicure, moi-même, Platon, Aristote, le silencieux Pythagore, Diogène, et tous ceux que tu as déchirés dans tes écrits.

LUCIEN. Ah ! je respire. Je suis bien sûr maintenant que vous ne me ferez pas mourir quand vous connaîtrez quels sont mes sentiments pour vous. Jetez ces pierres : mais, non, gardez-les plutôt pour vous en servir contre ceux qui méritent d'être lapidés.

1. Euripide, tragédie perdue.

2. Euripide, Oreste, v. 413.

3. Euripide, Bacch., v. 385.

PLATON. Tu plaisantes, je crois. Allons, il faut absolument que tu meures aujourd'hui. Tu vas bientôt vêtir une tunique de pierres<sup>1</sup> pour expier tous les maux que tu nous as faits.

LUCIEN. Sachez du moins, illustres philosophes, que vous allez faire mourir un homme auquel vous devez plutôt des éloges que des reproches, qui d'ailleurs, nourri dans votre école, est rempli d'amitié pour vous, et de déférence pour vos préceptes, et qui est, s'il m'est permis de le dire, le protecteur<sup>2</sup> déclaré de vos ouvrages. Si vous me faites mourir après vous avoir rendu de tels services, prenez garde d'agir comme les philosophes de ce jour, et de passer pour des hommes colères et ingrats envers celui dont vous n'avez reçu que des bienfaits.

PLATON. Quelle impudence ! Nous te devons peut-être des remerciements pour toutes tes calomnies ? Il s'imagine, je pense, parler à des esclaves. Oserait-il bien mettre au nombre de ses bienfaits tous les outrages dont il s'est rendu coupable envers nous, et l'extrême insolence de ses discours ?

LUCIEN. Mais quand vous ai-je donc outragés, et dans quel endroit de mes ouvrages, moi qui ai toujours été l'admirateur sincère de la philosophie, qui n'ai cessé de vous combler de louanges et de m'occuper des écrits que vous avez laissés ? Et dans quelle autre source que dans vos ouvrages aurais-je puisé tout ce que j'ai dit ? Comme une abeille, j'en ai cueilli les fleurs, que j'expose aux regards des hommes ; ils me louent et reconnaissent à qui chaque fleur appartient, et comment je l'ai cueillie. Cet heureux assemblage paraît m'attirer, de leur part, quelques éloges ; mais, dans la vérité, c'est vous qui les obtenez, c'est vous qu'ils admirent, c'est votre prairie émaillée de tant de couleurs riches et brillantes. Si donc il se trouve quelqu'un d'assez adroit pour cueillir, entrelacer et disposer ces fleurs de manière que l'une ne détruise point l'effet de l'autre,

1. Allusion au vers 38 du troisième livre de l'*Iliade*.

2. Le mot *κηδεμών*, signifie aussi, celui qui prend soin de faire faire les funérailles ; de sorte que Lucien lance un trait de satire en même temps qu'il flatte les philosophes.

après avoir reçu de vous un tel service, pourrait-il être assez insensé pour oser calomnier ses bienfaiteurs et ceux auxquels il doit toute sa réputation, à moins que son caractère, semblable à celui de Thamyris ou d'Eurytus, ne le portât à défier les Muses qui lui montrèrent l'art de chanter, et à disputer à Apollon l'adresse à tirer de l'arc, dont ce dieu lui a appris à se servir ?

PLATON. Voilà ce qui s'appelle parler en orateur, et tout ce que tu nous dis là n'a aucun rapport à ce dont il s'agit ; il met seulement dans tout son jour ton excessive audace, ou plutôt il découvre ta scélératesse et ton ingratitude, puisque ayant reçu de nous, comme tu l'avoues, tes meilleurs traits tu les lances contre nous-mêmes, et ne te proposes d'autre but que de nous déchirer par mille injures. Voilà la récompense que nous avons reçue de toi, pour prix de cette complaisance avec laquelle nous t'avons ouvert notre prairie, en te permettant d'en moissonner les fleurs, et d'en remplir ton sein ? Cela suffit seul pour te rendre digne de mort.

LUCIEN. Y pensez-vous ? Quoi ! vous écoutez votre ressentiment, sans avoir égard à la justice ! En vérité, je n'aurais jamais pensé qu'un Platon, un Chryssippe, un Aristote, et tant d'autres philosophes, en fussent venus à un tel point de colère ; je vous croyais au contraire les seuls hommes éloignés de céder à cette passion. Du moins, illustres philosophes, ne me faites pas mourir sans me faire mon procès, et sans entendre ma justification. C'est un de vos premiers principes, de ne point procéder par la force et la violence ; mais, au contraire, d'apaiser les différends par la justice, en permettant aux parties de s'expliquer tour à tour. Choisissez donc un juge, citez-moi à son tribunal ; soyez tous mes accusateurs, ou que, nommé par vos suffrages, l'un de vous porte la parole contre moi. Je me défendrai ensuite sur tous les crimes que vous m'imputez : alors, si je parais coupable et que le juge me condamne, je subirai la peine que j'aurai méritée, et vous n'aurez commis aucune violence à mon égard. Mais si, après avoir rendu compte de ma conduite, elle vous paraît innocente et irrépréhensible, et si le juge me renvoie absous, tournez alors

toute votre colère contre ceux qui vous ont trompés et vous ont excités contre moi.

PLATON. C'est lâcher le cheval dans la plaine<sup>1</sup>, et tu ne cherches qu'à éviter la condamnation, en séduisant tes juges par ton éloquence. On dit effectivement que tu es un orateur adroit, versé dans les ruses du barreau, et dangereux par la subtilité de tes discours. Qui veux-tu donc avoir pour juge, et quel est celui que, n'ayant point corrompu par des présents, comme vous avez tous coutume de faire, tu pourrais déterminer à prononcer en ta faveur?

LUCIEN. N'ayez là-dessus aucune crainte : je ne voudrais pas moi-même avoir, pour décider cette cause, un arbitre dont l'intégrité fût suspecte ou douteuse, et qui me vendît son suffrage : pour vous le prouver, je vous choisis vous-même, avec la Philosophie, pour mes juges.

PLATON. Et, qui sera l'accusateur, si nous sommes tes juges?

LUCIEN. Vous serez en même temps l'un et l'autre : je n'en conçois aucune inquiétude : tant je suis sûr de la justice de ma cause et de mes moyens de justification.

PLATON. Que ferons-nous, Socrate, Pythagore? Cet homme en demandant à être jugé, ne paraît pas exiger une chose déraisonnable,

SOCRATE. Qu'avons-nous de mieux à faire, que d'aller au tribunal? prenons avec nous la Philosophie, et écoutons ce qu'il dira pour sa justification. Ce n'est pas à nous, en effet, qu'il convient de condamner quelqu'un sans l'entendre, et il n'y a que des hommes emportés, ou qui se font un jeu de la justice, qui puissent tenir une conduite si atroce. D'ailleurs, nous donnerions à ceux qui voudraient nous accuser, une juste occasion de le faire, si nous faisons périr un homme sans lui permettre de parler pour sa défense, nous qui nous vantons d'aimer tant la justice. Eh! qu'aurais-je pu répondre à mes accusateurs Anytus et Mélitus, et aux juges qui me condamnèrent alors, si, peu de temps auparavant, j'eusse fait mourir cet homme sans lui permettre de parler pendant le temps réglé par la clepsydre.

1. Proverbe qui répond parfaitement à celui dont nous nous servons encore : C'est nous renvoyer aux calendes grecques.

PLATON. Ton conseil est bon, Socrate. Allons trouver la Philosophie, et nous nous en rapporterons à ce qu'elle aura décidé.

LUCIEN. Fort bien, illustres philosophes; voilà une conduite plus sage et plus conforme aux lois. Gardez cependant ces pierres; car, comme je vous le disais tout à l'heure, vous en aurez bientôt besoin, après le jugement. Mais où pourrons-nous trouver la Philosophie? je vous avoue que je ne sais pas à présent où elle fait son séjour. Je me suis même égaré pendant fort longtemps en cherchant sa demeure, poussé par le désir de converser avec elle. J'ai bien rencontré certains personnages enveloppés dans de grands manteaux, portant de larges barbes, et qui disaient arriver tout récemment de chez elle: j'ai cru qu'ils sauraient sa demeure: je les ai interrogés, mais ils la connaissaient encore moins que moi: ils ne me répondaient rien, de peur d'être convaincus d'ignorance, ou bien ils me montraient une porte pour l'autre; en sorte que, jusqu'à ce jour, il m'a été impossible de découvrir en quel lieu habite cette déesse. Il est vrai qu'assez souvent, d'après mes propres conjectures ou sur la foi d'un guide, je suis venu jusqu'à une porte où la foule immense de ceux qui entraient et qui sortaient me faisait croire fermement que j'avais enfin trouvé ce que je cherchais. La gravité de ces personnages, la décence de leur maintien, leur air sérieux et pensif, tout me confirmait dans cette idée. Plein d'espérance, je me suis plongé dans la foule, et j'ai pénétré dans la maison. Là, j'ai vu une espèce de femme qui n'avait rien de simple, quoiqu'elle affectât, pour se donner plus de crédit, un certain abandon; je me suis même aperçu que cette chevelure, qui paraissait flotter négligemment, n'était pas si dépourvue d'ornements, ni sa robe retroussée avec si peu de soins, qu'on ne vit aisément que cela lui servait de parure, et que ce désordre apparent était mis en usage pour lui prêter des grâces. Je m'aperçus encore qu'elle mettait du fard. Quant à ses discours, ils étaient ceux d'une courtisane. Elle souriait aux louanges que ses amants prodiguaient à sa beauté, recevait avec avidité les présents qu'on lui offrait, faisait asscoir les riches à ses côtes, et jetait à peine un regard sur

ceux qui n'avaient d'autre bien que leur amour pour elle ; plusieurs fois, sans y penser, elle se laissa voir à nu, et je lui découvris des bracelets d'or plus gros que des anguilles ; à cette vue je me retirai bien vite, plaignant ces pauvres malheureux qui se laissaient mener, non par le nez, mais par la barbe, et qui, semblables à Ixion, au lieu de Junon, ne caressaient qu'un fantôme.

PLATON. Ce que tu dis est vrai ; la véritable porte n'est pas facile à découvrir, et tout le monde ne sait pas la connaître. Mais nous n'aurons pas besoin d'aller trouver la Philosophie chez elle ; nous l'attendrons ici dans le Céramique<sup>1</sup>, où elle va venir en sortant de l'Académie, pour aller se promener au Pœcile<sup>2</sup>, ce qu'elle a coutume de faire tous les jours. Mais la voici qui s'avance. Vois-tu cette femme au maintien décent, aux regards doux et modestes ? Sa démarche tranquille annonce les réflexions qui l'occupent.

LUCIEN. J'en vois beaucoup qui lui ressemblent ; c'est le même maintien, la même démarche, le même habillement ; et cependant il ne doit y en avoir qu'une seule, parmi tant d'autres, qui soit la vraie Philosophie.

PLATON. Tu as raison ; ses discours suffiront pour nous la faire connaître.

LA PHILOSOPHIE. Que vois-je ? Platon, Chrysispe, Aristote, et tous les principaux soutiens de mes enseignements ! Qui vous fait revenir à la vie ? Quelqu'un dans les enfers vous aurait-il fait affront ? Vous paraissez en colère. Quel est cet homme que je vois entre vos mains et que vous entraînez ? Est-ce un voleur d'habits, un meurtrier, un sacrilège ?

PLATON. Oui, Déesse, et le plus impie de tous les sacrilèges, puisqu'il a osé se répandre en injures contre toi-même, sainte fille du ciel ; contre nous tous, qui avons laissé à nos successeurs ce que nous avons appris de toi.

LA PHILOSOPHIE. Quoi ! vous vous mettez en colère pour

1. Place d'Athènes, entourée d'un superbe portique sous lequel étaient placées les statues des grands hommes qui avaient rendu des services importants à la république. Voyez Pausanias, *Attiques*.

2. Autre portique orné de peintures, où Polygnote avait représenté les batailles de Marathon et de Salamine.

des injures! Vous n'ignorez cependant pas combien la Comédie m'en dit à moi-même pendant les fêtes de Bacchus; cela ne m'empêche pas de la regarder comme une de mes meilleures amies: je ne l'ai jamais citée en justice pour de pareilles bagatelles; je ne lui en ai pas même fait des reproches. Je la laisse s'amuser comme bon lui semble, et comme elle a coutume de le faire en ces sortes de fêtes; car je suis convaincue que les plainsanteries ne sont pas capables de rendre méprisable ce qui ne l'est point par soi-même; au contraire, une chose vraiment belle est semblable à de l'or qui sous les coups du marteau jette un plus vif éclat et brille d'une beauté nouvelle. Je ne sais comment vous êtes devenus si colères et si faciles à irriter, ni pourquoi vous tenez ainsi cet homme à la gorge.

PLATON. Nous avons supplié le Roi des enfers de nous accorder un seul jour pour venir le punir de toutes ses scélératesses; un bruit public nous avait informés des propos insolents qu'il semait contre nous parmi le peuple.

LA PHILOSOPHIE. Et pour cela vous le ferez mourir sans lui permettre de se justifier? On voit qu'il a envie de parler.

PLATON. Ce n'est pas notre intention; nous voulons nous en rapporter entièrement à toi-même, et, si tu le juges convenable, toi-même videras le procès.

LA PHILOSOPHIE. Que dis-tu de cela, toi?

LUCIEN. C'est tout mon désir. Toi seule, ô Philosophie! toi seule, ô ma souveraine! peut découvrir la vérité, et ce n'a été qu'avec beaucoup de peine que j'ai pu obtenir que la décision te fût réservée.

PLATON. Ah! scélérat! tu l'appelles à présent ta souveraine, cette Philosophie que dernièrement tu regardais comme un objet méprisable, et dont tu as vendu chaque secte pour deux oboles, après les avoir exposées à l'encan sur le plus infâme des théâtres.

LA PHILOSOPHIE. Prenez garde que ce ne soit pas à la Philosophie que s'adressent ses discours satyriques, mais à des imposteurs, qui, couverts de notre nom, commettent des actions abominables.

LUCIEN. Tu le sauras bientôt, si tu veux entendre ma justification.

LA PHILOSOPHIE. Allons à l'Aréopage, ou plutôt montons à la citadelle; car de là, comme d'un observatoire, l'on pourra découvrir ce qui se passe dans la ville. Pour vous, mes chères compagnes, promenez-vous, en attendant, dans le Pœcile; je reviendrai vous trouver après que j'aurai jugé cette cause.

LUCIEN. Déesse, quelles sont ces femmes? elles me paraissent bien modestes.

LA PHILOSOPHIE. Cette personne robuste est la Vertu. Voici la Tempérance; la Justice est à ses côtés; celle qui marche à leur tête est la Science. Quant à celle-ci, qui se cache dans l'obscurité, et dont la couleur est incertaine, c'est la Vérité.

LUCIEN. Je ne vois pas celle dont tu me parles,

LA PHILOSOPHIE. Quoi! tu n'aperçois pas cette belle fille nue, qui cherche toujours à s'échapper?

LUCIEN. Oui, je la vois actuellement, mais avec bien de la peine. Cependant, pourquoi n'emmènes-tu pas tes compagnes avec toi? le tribunal en sera plus nombreux et plus complet; d'ailleurs, je veux faire monter la Vérité sur la tribune, pour appuyer ma cause.

LA PHILOSOPHIE. Tu as raison. Allons, vous autres, suivez-moi. Vous ne devez pas être fâchées de juger une cause, qui a pour objet nos propres intérêts.

LA VÉRITÉ. Allez-y, mes compagnes: pour moi, je n'ai pas besoin de rien entendre; il y a déjà longtemps que je connais cette affaire.

LUCIEN. Mais il nous importe, ô Vérité, que tu assistes au jugement, pour que tu révéles tout.

LA VÉRITÉ. J'amènerai donc avec moi ces deux compagnes qui ne me quittent jamais.

LUCIEN. Très volontiers, et autant d'autres qu'il te plaira.

LA VÉRITÉ. Suivez-nous, la Liberté et la Franchise, et tâchons de sauver ce malheureux, qui a tant d'amour pour nous, et qui, sous le prétexte le plus injuste, est exposé à un grand danger.

LA PHILOSOPHIE. Pour la Conviction, elle n'a qu'à rester ici.

LUCIEN. Non, ma souveraine, non; qu'elle vienne aussi

avec nous, et d'autres encore, s'il en est. Ce n'est point avec des bêtes, telles que l'on en trouve souvent, que j'aurai à combattre, mais avec des hommes retors et difficiles à convaincre, qui trouvent toujours des échappatoires, en sorte que la Conviction est ici très-nécessaire.

LA PHILOSOPHIE. Certainement; mais elle sera encore bien plus utile; si tu prends avec elle la Démonstration.

LA VÉRITÉ. Allons, suivez-moi toutes, puisqu'on vous croit nécessaires à la cause.

ARISTOTE. Tu le vois, Philosophie; il séduit la Vérité et la tourne contre nous.

LA PHILOSOPHIE. Eh quoi! Platon, Chrysippe et Aristote craindraient-ils que la Vérité n'inventât quelque mensonge pour le protéger?

PLATON. Non pas: mais il est si adroit, si flatteur, qu'il pourrait bien lui persuader des choses fausses.

LA VÉRITÉ. Ne craignez point: on ne commettra jamais rien d'injuste tant que la Justice sera présente. Partons donc. Mais toi, dis-moi quel est ton nom.:

LUCIEN. Je m'appelle Parrhésiade, fils d'Alethion, du bourg d'Elenxtelée:

LA PHILOSOPHIE. Et ta patrie?

LUCIEN. Je suis Syrien, Déesse, né sur les bords de l'Euphrate. Mais que fait cela? Je connais plusieurs de mes adversaires qui, par leur naissance, ne sont pas moins barbares que moi: leurs mœurs et leurs doctrines ne sont point, il est vrai, celles des Soléens, des Cypriotes, des Babyloniens, ni des Stagirités. Mais, peu t'importe, Philosophie, que l'on soit barbare par le langage, pourvu que la doctrine soit conforme à la droiture et à la justice.

LA PHILOSOPHIE. Tu as raison; et je te faisais cette question sans réfléchir. Mais quelle est ta profession? car il est nécessaire que je le sache.

LUCIEN. Je fais profession de haïr la forfanterie, le mensonge, l'orgueil, et tous les hommes qui sont infectés de ces vices; le nombre en est grand, tu le sais.

LA PHILOSOPHIE. Par Hercule! tu fais là une profession bien sujette à la haine.

LUCIEN. Il est vrai; aussi, tu vois combien elle m'attire

d'ennemis, et dans quels périls elle me jette. Cependant je connais encore parfaitement la profession opposée, c'est-à-dire, celle dont l'amour est le principe. Je suis ami de la vérité, de l'honnêteté, de la simplicité, de la droiture, et de tout ce qui a l'amour pour principe. Il y a cependant bien peu de gens qui méritent que l'on exerce pour eux cette profession; et le nombre de ceux qui se trouvent en opposition avec les choses que j'aime, et en liaison intime avec celles que je hais, est si considérable, que je cours risque d'oublier la profession d'amour, faute de l'exercer, et de ne réussir que trop bien dans l'autre.

LA PHILOSOPHIE. C'est ce qu'il ne faut pas faire; car l'un et l'autre sentiment tient à la même profession. Ne les sépare donc point; ils ne font qu'un seul art, quoiqu'ils paraissent en faire deux.

LUCIEN. Tu le sais mieux que moi, ô Philosophie! Tel est cependant mon caractère, qu'il me porte à haïr les méchants, à louer et à chérir les gens vertueux.

LA PHILOSOPHIE. Allons, nous voilà arrivés; tenons ici notre tribunal, sous le portique du temple de Minerve. Prêtresse, dispose-nous ici des sièges, pendant que nous adorerons la déesse.

LUCIEN. Minerve Poliade, viens me prêter ton secours contre des orgueilleux. Souviens-toi de tous les parjures qu'ils font entendre chaque jour, des crimes dont toi seule est témoin, et des actions que ton œil vigilant découvre. Déesse, voici l'instant de t'en venger. Mais si tu me vois prêt à succomber, si les pierres noires sont en plus grand nombre que les autres, sauve-moi en ajoutant la tienne à ces dernières<sup>1</sup>.

LA PHILOSOPHIE. Allons, nous sommes assises et prêtes à vous entendre. Philosophes, choisissez parmi vous celui que vous croyez le plus capable de bien formuler l'accusation;

1. Quand le nombre des cailloux était égal dans les deux urnes, le crieur en ajoutait un dans l'urne de la compassion, et ce caillou surnuméraire s'appelait le Suffrage de Minerve; c'est à cet usage que Lucien fait ici allusion. L'origine de ce nom de Suffrage de Minerve vient de ce qu'au jugement rendu par l'Aréopage, sur le meurtre qu'Oreste avait commis en la personne de Clytemnestre sa mère, les suffrages se trouvèrent égaux en nombre dans les deux urnes. Minerve, ajoutant le sien dans l'urne de la compassion, fit absoudre Oreste. }

car il n'est pas possible que vous parliez tous à la fois; exposez vos griefs et donnez-en la preuve. Toi, Parrhésiade, tu te justifieras après.

CHRYSIPPE. Qui de nous, plus que toi, Platon, serait capable de plaider cette cause? La noblesse admirable de tes pensées, la beauté d'un langage vraiment attique, les grâces si persuasives de l'élocution, jointes à la clarté, à l'exactitude, au charme attrayant des raisonnements les plus justes, se trouvent en foule dans tes écrits: c'est donc à toi de parler, et de dire, au nom de tous, ce que tu jugeras de plus convenable. Rappelle-toi maintenant tous ces traits éloquents dont tu frappais les Gorgias, les Polus, les Hippias, les Prodicus; rassemble-les tous, car celui-ci est de tous tes ennemis le plus adroit. Répands à pleine mains le sel de ton ironie; emploie ces fréquentes interrogations, toujours agréables. Ensuite, quand tu le jugeras à propos, accumule les figures; qu'on croie voir le grand Jupiter<sup>1</sup>, poussant un char ailé, prêt à s'indigner si cet effronté ne porte la peine de son insolence.

PLATON. Point du tout. Choisissons plutôt pour défenseur quelque orateur véhément: par exemple, un Diogène, un Antisthène, un Cratès, ou toi-même, Chrysippe. Ce n'est point ici le cas d'étaler la beauté et la délicatesse du style; il faut, au contraire, faire usage d'arguments convaincants et des subterfuges du barreau, puisque Parrhésiade est lui-même orateur.

DIOGÈNE. Eh bien! je serai son accusateur, moi; je n'aurai pas besoin, je pense, de parler longtemps pour le convaincre. D'ailleurs j'ai été outragé par lui plus qu'un autre, puisqu'il m'a vendu pour deux oboles.

PLATON. Déesse, Diogène parlera pour nous tous; et toi, homme vaillant, souviens-toi que ce ne sont pas tes seuls intérêts que tu es chargé de défendre en cette accusation; sache que tu parles au nom de tous les philosophes; et si, dans nos enseignements, nous différons sur quelques points, ce n'est pas à toi à examiner, ni à décider, en ce moment,

1. Lucien se moque ici de Platon, en rapportant les paroles ampoulées qui se trouvent dans le *Phèdre*.

lequel enseigne, ou non, la vérité. En un mot, ne fais porter tes plaintes que sur l'injure faite à la philosophie, et sur les discours calomnieux de Parrhésiade. L'intérêt commun doit être seul la base de ton discours. Songe que, chargé par nous de notre défense, c'est de toi seul que dépend notre gloire; tu vas nous acquérir la plus grande estime, ou nous faire croire tels que nous a peints notre adversaire.

DIOGÈNE. Ne craignez point; je parlerai pour tout le monde, et je n'omettrai rien. Si même la Philosophie, naturellement douce et sensible, se laissait émouvoir à ses discours, et se déterminait à l'absoudre, je n'en serais pas plus embarrassé, et je ferais voir à notre homme que ce n'est pas inutilement que je porte un bâton.

LA PHILOSOPHIE. Non pas; c'est par le raisonnement, et non avec un bâton, qu'il faut le convaincre: cela vaut beaucoup mieux. Ne tarde donc plus à parler: l'eau est déjà versée, et tout le tribunal a les yeux fixés sur toi.

LUCIEN. Que les autres s'asseyent, ô Philosophie, et portent leurs suffrages avec toi et tes compagnes; et que Diogène reste seul pour m'accuser.

LA PHILOSOPHIE. Tu ne crains donc pas qu'ils portent leurs suffrages contre toi.

LUCIEN. Nullement: je veux, au contraire, en avoir davantage en ma faveur,

LA PHILOSOPHIE. Tu agis bien noblement. Asseyez-vous, cela étant; et toi, Diogène, parle.

DIOGÈNE. Tu sais parfaitement, ô Philosophie! quels hommes nous avons été pendant notre vie, et il n'est pas besoin de le dire. Quel est, en effet, celui qui ne connaît pas Pythagore, Aristote, Platon, Chrysippe, et tous les autres, pour ne point parler de moi-même? Qui pourrait ignorer de quels grands avantages ils ont enrichi la société? Je passe donc tout de suite aux outrages que ce Parrhésiade, ce scélérat abominable, nous a faits, sans respect pour ce que nous sommes. Après avoir exercé la profession d'avocat, comme il le dit, il a abandonné les tribunaux; et, renonçant à la gloire qu'il s'y était acquise par la force et la subtilité de son éloquence, il rassemble, il dirige aujourd'hui contre nous ses talents, et ne cesse de tenir sur nous les discours

les plus insultants, de nous appeler fourbes et importeurs. Il cherche à persuader à la multitude qu'elle doit se moquer de nous et nous mépriser, comme indignes d'estime. Bien plus, il est déjà parvenu à inspirer à plusieurs de la haine pour nous et pour toi-même, Philosophie; et ces préceptes si respectables que tu nous as enseignés, il les traite de sottises et de niaiseries; il les récite avec un ris moqueur; et les spectateurs, par les applaudissements et les louanges qu'ils lui donnent, nous font les plus vifs outrages. Tel est, en effet, le caractère du peuple, qu'il se plaît à entendre les railleries et les injures, surtout lorsqu'elles ont pour objet de rendre ridicules les choses qui passent pour très-respectables. C'est ainsi, par exemple, qu'il se plut autrefois à ces comédies dans lesquelles Eupolis et Aristophane, introduisant sur la scène ce Socrate ici présent, le livraient à la risée publique, et lui faisaient jouer un personnage qui lui était bien étranger. Cependant ces poètes n'osèrent hasarder de pareilles plaisanteries que contre un seul homme: encore fut-ce pendant les Bacchanales, temps où la chose est tolérée, et où la satire semble faire partie de la fête et de l'amusement du dieu ami de la joie: au lieu que c'est après avoir réuni les hommes les plus distingués, après y avoir longtemps réfléchi, après s'y être préparé, que cet homme compose contre eux un épais volume d'injures et de blasphèmes. Il publie à haute voix ses calomnies contre Platon, Pythagore, Aristote, Chrysippe, contre moi-même et contre tous les autres, et cela sans user du privilège d'aucune fête, sans avoir reçu de nous la moindre injure particulière. S'il n'eût agi ainsi que par un motif de vengeance, la chose portait avec soi son pardon, puisqu'il n'eût point été l'agresseur. Mais ce qui met le comble à son impudence, c'est qu'en tenant une pareille conduite, il ose se couvrir de ton nom, ô Philosophie! Bien plus, il a corrompu le Dialogue, autrefois notre ami; il s'en sert contre nous-mêmes, et en fait le complice et l'acteur de ses satires. Il a su même engager Ménippe, l'un de nos camarades, à s'unir à lui pour nous mettre en scène et nous couvrir de ridicule: aussi ce cynique est-il le seul qui, trahissant la cause commune, ne soit point présent à cette audience, et ne se joigne pas à

notre accusation. Il est donc juste que Parrhésiade subisse la peine que méritent ses crimes. En effet, que pourrait-il répondre, après avoir déchiré par ses calomnies, devant une si grande foule de témoins, tout ce qu'il y a de plus respectable au monde ? Il serait même important pour ces témoins qu'ils le fussent aussi de son supplice, pour empêcher qu'un autre n'ait encore la témérité de mépriser la Philosophie. Eh quoi ! garder le silence en cette occasion, et supporter une pareille offense, ne serait pas montrer de la modération, mais s'exposer à passer, avec raison, pour des hommes sans courage et sans sentiments. Et qui pourrait le souffrir ? Un homme nous produit comme des esclaves dans une salle de vente, nous fait publier par un crieur, et nous vend, les uns pour beaucoup, les autres pour quelques mines attiques, et moi, le scélérat, pour deux oboles ; ce qui fit beaucoup rire ceux qui étaient présents. Indignés de cette insulte, nous sommes revenus à la vie pour te prier de venger l'affront que nous avons reçu.

LES RESSUSCITÉS. A merveille, Diogène ; tu as parlé comme il fallait pour tout le monde, et tu as dit tout ce qu'il convenait de dire.

LA PHILOSOPHIE. Cessez ces acclamations. Que l'on verse de l'eau pour l'accusé. Parrhésiade, parle à présent à ton tour : l'eau coule déjà pour toi, ne diffère donc plus.

PARRHÉSIADE. Diogène, en m'accusant, n'a pas révélé tous mes crimes, ô Philosophie ! je ne sais par quelle distraction il en a omis le plus grand nombre, et les plus intolérables. Pour moi, loin de nier les discours qu'il me reproche d'avoir tenus ; loin de vouloir m'en justifier, je crois devoir ajouter à ce qu'il a dit les choses qu'il a passées sous silence, et dont il ne vous a point parlé avant moi ; par là vous pourrez mieux connaître quels sont ceux que j'ai exposés à l'encan, ceux auxquels j'ai dit des invectives et donné les noms de fourbes et d'imposteurs. Examinez seulement une chose, si je vais dire la vérité ; mais si mon discours paraît avoir quelque chose de dur et d'offensant, ce n'est pas sur moi, chargé de confondre l'imposture, c'est sur ceux qui la commettent, que doit retomber l'odieux.

A peine ai-je connu les abus et les désagréments de la

profession d'avocat, la fourberie, le mensonge, l'impudence, les cabales, et tous les vices dont elle est ternie, que j'ai quitté le barreau : je le devais ; mais ce ne fut que pour rechercher tes solides avantages, ô divine Philosophie ! Je ne formai plus d'autre vœu que de mettre sous ta protection le reste de mes jours. Il me semblait qu'échappé à l'agitation des flots d'une mer orageuse, j'entrais enfin dans un port tranquille. Je n'eus pas plutôt entrevu les objets dont vous vous occupez, que je fus saisi d'une admiration profonde, et pour toi, ce qui devait être, et pour tous ces philosophes, qui, nous traçant le plan d'une vie excellente, présentent la main à tous ceux qui s'efforcent d'y parvenir, et nous avertissent de ce qui est honnête et utile, dans la crainte que, détournés par l'erreur, nous ne franchissions les bornes de la vertu, et afin qu'attentifs aux règles que vous avez établies, nous puissions y conformer notre vie : combien peu de gens s'y conforment aujourd'hui !

Mais je m'aperçus bientôt que plusieurs, moins épris de l'amour de la philosophie que de la gloire qui résulte de cette profession, ressemblaient parfaitement à des gens vertueux, par leurs actions publiques, par toutes les choses qui sont peu difficiles et dont l'imitation est à la portée de tout le monde : je veux dire par la barbe, le manteau, la démarche ; tandis que leurs actions particulières et leur conduite privée démentaient la gravité de leur extérieur. Leurs goûts, leurs occupations contraires aux vôtres, déshonoraient en eux la dignité de l'emploi dont ils s'étaient chargés. A cette vue je m'indignai, et leur impudence me parut égale à celle d'un acteur tragique, qui, mou et efféminé, voudrait représenter le fier Achille, Thésée ou le fils d'Alcène, et qui, loin d'avoir la démarche et la voix d'un héros, se montrerait efféminé, sous un masque si noble. Hélène ou Polyxène n'auraient jamais supporté un tel acteur, qui aurait eu avec elle une excessive ressemblance ; et loin que Hercule, ce célèbre vainqueur, eût pu le voir tranquillement, je suis persuadé que, furieux de se voir indignement travesti en femme par cet histrion, il aurait écrasé à coups de massue et le masque et l'acteur.

Quand je vis que de tels comédiens vous faisaient le

même outrage, je ne pus supporter la manière honteuse dont ils vous représentaient, ni souffrir que des singes osassent s'imposer le masque des héros, ou imiter cet âne de Cymé, qui, couvert d'une peau de lion, voulait passer pour un lion véritable aux yeux des Cyméens, qui ne le reconnaissaient pas. Il appuyait sa fourbe d'un braire hardi et effrayant, jusqu'à ce qu'un étranger, qui se connaissait en âne et en lion, découvrit sa ruse et le chassa à coups de bâton. Mais ce qui surtout me parut révoltant, était que les hommes, lorsqu'ils voyaient quelqu'un de ces hypocrites tenir une conduite pleine de méchanceté, d'indécence et d'orgueil, en rejetaient la cause sur la Philosophie, sur Chrysippe, sur Platon, sur Pythagore, ou sur celui dont le coupable avait usurpé le nom, et dont il prétendait enseigner la doctrine. La vie corrompue de cet homme leur donnait la plus mauvaise opinion de vos maximes. On ne le jugeait point en comparant sa conduite à votre vie; vous étiez morts depuis plusieurs siècles; vous étiez bien loin. On le voyait faire publiquement les actions les plus honteuses, et, faute de défenseur, vous étiez enveloppés dans sa condamnation, déchirés par les mêmes discours injurieux. Je ne pus souffrir une conduite si odieuse; je dévoilai leur imposture, et je les séparai de vous. Et lorsque vous devriez me récompenser du soin que j'ai pris de vous venger, vous me traînez au tribunal! Eh quoi! si je voyais un initié révéler les mystères de nos deux déesses<sup>1</sup>, et que, cédant à mon indignation, je lui en fisse de violents reproches, passerais-je dans votre esprit pour un impie? Rien ne serait plus injuste. Les magistrats qui président aux jeux ont coutume de faire punir, à coups de fouet, l'acteur qui, s'étant chargé de jouer le rôle de Minerve, de Neptune ou de Jupiter, ne représente point ces dieux avec la noblesse et la dignité qui leur conviennent; et cependant ces mêmes dieux ne témoignent pas la moindre colère de ce qu'on a

1. Cérès et Proserpine, dont les mystères se célébraient à Eleusis. Ces mystères étaient les plus saints de la religion des Grecs, à raison des vérités importantes qu'on révélait aux initiés. Celui qui les divulguait encourait la peine de mort. Le poète Eschyle fut sur le point d'être lapidé par le peuple d'Athènes, pour avoir, par hasard, fait allusion à ces mystères, auxquels il n'était point initié.

livré aux Mastigophores celui qui s'était couvert de leur masque ou revêtu de leur costume. Je suis persuadé, au contraire, qu'ils doivent être très-contents de sa punition; car de mal jouer le rôle d'un esclave ou d'un héraut, la faute est de peu de conséquence; mais déshonorer aux yeux des spectateurs, par la bassesse de son jeu, Hercule ou Jupiter, c'est un sacrilège honteux. Ce qui me parut encore d'une extrême inconséquence, c'est que la plupart de ces hommes, parfaitement instruits de votre doctrine, semblent par la manière dont ils vivent, ne la lire et ne l'étudier que pour en contredire tous les principes. En effet, ces maximes, qu'ils ont sans cesse à la bouche, sur le mépris qu'on doit avoir pour les richesses et la vaine gloire, sur ce qu'il faut *n'estimer utile que ce qui est honnête*, s'abstenir de la colère, n'avoir aucun respect pour les grands et leur parler comme à ses égaux; toutes ces maximes, dis-je, sont véritablement pleines de sagesse et tout à fait dignes d'admiration. Cependant ces mêmes hommes n'enseignent que pour un salaire, ils s'extasient à la vue des gens riches, sont avides d'argent, d'ailleurs plus colères que les petits chiens, plus lâches que les lièvres, plus flatteurs que les singes, plus lascifs que les ânes, plus voleurs que les chats, et plus querelleurs que les coqs. Ils méritent bien qu'on rie à leurs dépens, lorsqu'on les voit courir avec empressement vers tout ce qu'ils défendent, se porter en foule à la porte des riches, rechercher les festins splendides, s'y livrer à la flatterie la plus éhontée, se remplir l'estomac plus que l'honnêteté le permet, se plaindre de la part qui leur est attribuée, philosopher au milieu des pots, de la manière la plus dissonante et la plus déshonnête, et finir par ne pouvoir plus contenir l'excès du vin qu'ils ont bu. Cependant les convives éclatent de rire, ils conspuent la Philosophie, ils lui reprochent de former des nourrissons aussi abominables. Mais ce qui est encore plus honteux, c'est que chacun de ces imposteurs ne manque pas de crier de toute sa force, *le seul Sage est le seul véritablement riche*; et, un instant après, il s'avance pour demander quelque argent, et se met en colère si on ne lui donne rien: semblable à un homme qui, portant des habits royaux, la tête couverte d'une tiare

élevée, le front ceint d'un diadème, et revêtu de toutes les marques de la royauté, demanderait l'aumône à qui est plus pauvre que lui. Lorsque ces impudents veulent recourir à la libéralité publique, ils tiennent de longs discours pour prouver que les richesses doivent être communes entre les hommes, et que leur possession est fort indifférente. « Qu'est-ce, en effet, disent-ils, que l'or et l'argent, et en quoi diffèrent-ils des cailloux qui bordent le rivage? » Cependant qu'un de leurs anciens camarades, qu'un homme qu'ils traitent d'ami depuis plusieurs années, pressé par le besoin, les aborde en leur demandant quelque léger secours, alors ils gardent le silence, ils allèguent leur impossibilité, ils le brusquent et lui parlent d'un ton bien différent de celui d'autrefois; toutes ces belles maximes sur l'amitié, sur la vertu, sur l'honnêteté, s'en vont je ne sais où. Elles s'envolent toutes, ces paroles véritablement ailées<sup>1</sup>, dont ils se servent dans leurs disputes scolastiques, pour combattre des fantômes. En effet, on peut aspirer à leur amitié tant qu'il ne sera pas question d'or ou d'argent; mais si quelqu'un vient à leur montrer une obole, voilà la paix rompue: il n'est plus, avec eux, de traités ni d'accommodements; leurs livres sont oubliés, et leur vertu disparaît. Rien ne leur ressemble mieux qu'une meute de chiens au milieu desquels on a jeté un os; ils s'élancent tous à la fois dessus, s'en disputent la possession à coups de dents, et aboient après celui qui s'en est saisi le premier. On dit, à ce propos, qu'un jour un souverain d'Égypte fit apprendre à des singes à danser la Pyrrhique; ces animaux imitent mieux qu'aucun autre les actions de l'homme; ils furent donc instruits en peu de temps, et bientôt revêtus d'habits magnifiques; et, le visage couvert d'un masque, ils formèrent des danses. Ce spectacle eut pendant quelque temps la plus grande vogue, jusqu'à ce qu'un des spectateurs, homme plaisant, se fût avisé un jour de jeter au milieu du théâtre des noix qu'il avait sous sa robe. Les acteurs ne les eurent pas plutôt aperçues, qu'oubliant la danse et leur rôle, ils

1. Allusion à cette formule qu'Homère emploie si souvent : *Il lui adressa ces paroles ailées.*

firent voir qu'ils n'étaient que des singes et non des danseurs; ils brisèrent leurs masques, déchirèrent leurs habits, et se battirent pour avoir les noix; le dessein de la danse fut rompu, et les spectateurs éclatèrent de rire.

Voilà précisément ce que font ceux dont je vous parle. Ce sont des philosophes semblables à ces singes, que j'ai vilipendés dans mes satyres, et jamais je ne cesserai de dévoiler leur hypocrisie, et de les mettre en scène. Mais quant à vous, quant à ceux qui vous imitent (car il en est, oui, il est encore un petit nombre de vrais sectateurs de la Philosophie, qui sont solidement attachés à vos préceptes), serais-je assez insensé pour parler de vous en termes outrageants ou peu convenables? Mais que vais-je ici vous dire, et qu'y a-t-il de commun entre vos mœurs et celles de ces imposteurs, de ces ennemis des dieux, dignes de toute notre haine? Dites-moi vous-mêmes, Pythagore, Platon, Chrysispe, Aristote, dites-moi, quel rapport ils peuvent avoir avec vous? En quoi leur conduite peut-elle être comparée à la vôtre? Grands dieux! le singe veut imiter Hercule<sup>1</sup>. Est-ce parce qu'ils portent de larges barbes, qu'ils tiennent des écoles de philosophie, et qu'ils ont le regard sévère et farouche, qu'on doit les assimiler à vous? Je le supporterais peut-être, s'ils pouvaient nous séduire par la justesse de l'imitation; mais on verra plutôt un vautour imiter un rossignol, qu'eux des philosophes. Voilà ce que j'avais à dire pour ma défense : toi, Vérité, que ton témoignage confirme à mes juges la véracité de mes discours.

LA PHILOSOPHIE. Éloigne-toi, Parrhésiade; encore un peu plus loin. (*Aux juges.*) Eh bien, que ferons-nous? Comment trouvez-vous que cet homme ait parlé?

LA VERTU. Pour moi, Philosophie, pendant tout son discours, j'aurais voulu pouvoir me cacher sous la terre, tant ce qu'il a dit est véritable. En l'entendant, je reconnaissais chacun de ceux qui se livrent à des excès; et à mesure qu'il faisait l'énumération de leurs vices, je faisais l'application à celui-ci d'une chose, d'une autre à celui-là qui s'en est

1. Proverbe qui se dit des choses qui n'ont aucune ressemblance, aucun rapport l'une à l'autre.

rendu coupable : enfin, il a produit ces hommes au grand jour, tels qu'ils sont, et comme s'il en eût tracé le portrait. Mais il n'a pas peint seulement leur extérieur, leurs armes y sont aussi représentées de la manière la plus exacte.

LA MODESTIE. Et moi aussi, j'ai rougi beaucoup, ô Vérité.

LA PHILOSOPHIE. Et vous, mes disciples, qu'en dites-vous ?

LES RESSUSCITÉS. Que pourrions-nous dire, sinon qu'il faut l'absoudre de l'accusation et l'inscrire au rang de nos amis et de nos bienfaiteurs ? Nous avons éprouvé la même aventure que les habitants d'Ilion. Nous avons excité contre nous un acteur tragique à chanter les malheurs de la Phrygie<sup>1</sup>. Qu'il chante donc et qu'il déclame contre ces hommes détestés des dieux.

DIOGÈNE. Quant à moi, Philosophie, je donne les plus grands éloges à Parrhésiade, je me désiste de mon accusation, et le regarde comme mon ami, parce que c'est un brave homme.

LA PHILOSOPHIE. Nous te louons, Parrhésiade ; nous te déclarons absous de l'accusation, et tu l'emportes de tous les suffrages : du reste, sache que tu es des nôtres.

PARRHÉSIADÉ. J'ai commencé par une invocation à Minerve ; à bien plus forte raison vais-je la prier maintenant, d'un style tragique, car c'est une forme plus digne d'elle : O grande et auguste Victoire ! sois la compagne de ma vie, et ne cesse de me couronner<sup>2</sup>.

LA VERTU. Commençons donc la seconde libation<sup>3</sup>, et citons à ce tribunal ces imposteurs, afin qu'ils portent la peine des insultes qu'ils nous font tous les jours. Parrhésiade sera leur accusateur.

PARRHÉSIADÉ. C'est bien dit, ô Vertu ! et toi, Syllogisme,

1. Un acteur célèbre passant à Troie, les habitants l'engagèrent à jouer quelques tragédies : il se refusa longtemps à leurs instances ; mais enfin, obligé de s'y rendre, il représenta aux Troyens la prise de leur ville et leurs propres malheurs. Les philosophes disent qu'ils ont éprouvé la même chose que les Troyens, parce qu'ayant forcé Parrhésiade à parler, il leur a présenté le tableau des outrages faits à la philosophie et à eux-mêmes.

2. Vers d'Euripide dans les *Phéniciennes*, 1752 : on les trouve aussi dans l'*Oreste* du même poète.

3. Métaphore tirée des sacrifices : on faisait dans les sacrifices deux libations, l'une en commençant, l'autre en finissant. Le grec dit à la lettre : Versons du second vase, c'est-à-dire, passons à la seconde partie de notre opération.

ministre de la Philosophie, va, et du haut de ce rempart, appelle tous les philosophes.

**LE SYLLOGISME.** Silence. Écoute. Que tous les philosophes montent à la citadelle pour y rendre compte de leur conduite devant la Vertu, la Philosophie et la Justice.

**PARRHÉSIADÉ, à la Philosophie.** Vois-tu combien il y en a peu qui s'approchent, après avoir entendu la proclamation. Ils craignent la présence de la Justice, et puis le plus grand nombre d'entre eux n'a pas le temps de venir; ils sont chez les riches; mais si tu veux les voir tous accourir, le Syllogisme n'a qu'à faire la proclamation en ces termes...

**LA PHILOSOPHIE.** Non, Parrhésiade, appelle-les toi-même, à ta façon.

**PARRHÉSIADÉ.** Cela n'est pas difficile. Silence. Écoute. Que tous ceux qui se disent philosophes, et ceux qui pensent que ce nom leur est dû, montent à la citadelle pour avoir part à la distribution. On donnera à chacun deux mines et un gâteau de sésame<sup>1</sup>; et quiconque étalera une barbe large et profonde recevra en outre un petit panier de figues. Il n'est besoin d'avoir ni modération, ni justice, ni tempérance, et, si on ne les a pas, toutes ces choses sont inutiles. Mais en revanche, il faut être muni de cinq syllogismes de toutes les espèces; car il n'est pas possible sans cela d'être philosophe :

**A celui qui l'emportera dans la discussion<sup>2</sup>**

on propose encore deux talents d'or.

Ah ciel ! comme le chemin qui monte ici est rempli de gens qui se poussent les uns les autres ! A peine ont-ils entendu parler des deux mines, qu'ils sont accourus; les uns montent par le Pélasgique; les autres par le temple d'Esculape; un plus grand nombre encore par l'Aréopage; quelques-uns par le tombeau de Talus<sup>3</sup>. Il y en a même qui, posant des échelles contre le temple de Castor et Pollux,

1. Ces sortes de gâteaux se faisaient avec de la graine pilée de sésame, que les botanistes français appellent *Iugioline*, du miel et de la fleur de farine. Voyez Dalechamp, *Histoire des plantes*, t. I, liv. 4, p. 406.

2. Parodie de deux vers d'Homère, *Iliade*, liv. 18, v. 507.

3. Talus était un ancien héros qui avait sa sépulture dans la citadelle.

l'escaladent pour arriver plus vite. Leur troupe bruyante est réunie en grappe, telle qu'un essaim d'abeilles<sup>1</sup>, pour parler comme Homère ; mille sortent de ce côté-ci, dix mille de celui-là :

Et ils sont aussi nombreux que les feuilles et les fleurs<sup>2</sup>.

En un instant la citadelle va être remplie de leur foule qui s'assoit en tumulte. On ne voit partout que besace, barbe, flatterie, impudence, bâtons, gourmandise, syllogismes, avarice. Le petit nombre de ceux qui étaient venus ici sur la première proclamation est disparu. Rien du moins ne les distingue ; ils sont confondus dans la foule, et leur extérieur, semblable à celui des autres, empêche qu'on ne les remarque. C'est cependant une chose extraordinaire, Philosophie, et dont on pourrait te faire des reproches, que tu ne leur aies encore imposé aucun signe, aucune marque distinctive ; car les fourbes parviennent plutôt à se faire croire que les véritables philosophes.

LA PHILOSOPHIE. Dans peu tu seras satisfait ; mais allons les recevoir.

LES PLATONICIENS. C'est à nous, comme Platoniciens, à recevoir les premiers.

LES PYTHAGORICIENS. Point du tout, c'est à nous autres Pythagoriciens ; car Pythagore était avant Platon.

LES STOÏCIENS. Vous plaisantez : les philosophes du Portique l'emportent sur tous les autres.

LES PÉRIPATÉTICIENS. Cela n'est pas vrai, et quand il s'agit d'argent nous sommes les premiers, nous, les Péripatéticiens.

LES ÉPICURIENS. Donnez les gâteaux et les figes aux enfants d'Épicure. A l'égard des deux mines, nous attendrons volontiers, dûssions-nous être les derniers à recevoir.

LES ACADÉMICIENS. Où sont les deux talents ? c'est à nous autres, Académiciens, qu'ils appartiennent, puisque personne ne sait disputer aussi fortement que nous.

LES STOÏCIENS. Oui, quand les Stoïciens n'y sont pas.

1. *Iliade*, liv. 2, v. 89.

2. *Ibid.*, v, 468.

**LA PHILOSOPHIE.** Cessez de vous quereller. Et vous, Cyniques, ne coudoyez pas ainsi les autres, et ne frappez personne de vos bâtons. Sachez qu'on vous a appelés ici pour toute autre chose qu'une distribution. Je vais moi-même, qui suis la Philosophie, juger avec la Vertu et la Vérité, ici présentes, quels sont les véritables philosophes. Ceux dont les mœurs seront trouvées conformes à mes principes, et qui seront reconnus pour vertueux, recevront le gage de la félicité ; mais les imposteurs, ceux qui n'ont aucun rapport avec nous, seront écrasés comme ils le méritent, afin que des orgueilleux n'affectent plus un rôle au-dessus de leurs forces. Eh quoi ! vous fuyez la plupart sans que la pente rapide du chemin vous arrête ! Il n'y a plus personne dans la citadelle, que le petit nombre de ceux qui, ne redoutant point notre jugement, sont restés pour l'attendre. Esclaves, ramassez cette besace qu'un Cynique a laissé tomber en s'enfuyant. Voyons ce qu'elle contient. Sont-ce des pois chiches, des livres et du pain cuit sous la cendre ?

**PARRHÉSIADE.** Point du tout ; c'est de l'or, des parfums, un petit couteau de sacrifice, un miroir et des dés.

**LA PHILOSOPHIE.** Ah ! ah ! mon brave, voilà donc les instruments de tes études philosophiques ? Et c'est avec cela que tu te croyais en droit d'invectiver tout le monde, et d'être le précepteur du genre humain !

**PARRHÉSIADE.** Voilà quels ils sont tous. Examinons cependant par quel moyen nous pourrions faire connaître au plus tôt ces abus, et à quel signe on distinguera désormais parmi eux les hommes vertueux et ceux qui mènent une vie toute différente. Quant à toi, ô Vérité, cherche le moyen d'empêcher que le Mensonge ne l'emporte sur toi : car cela te regarde, et fais en sorte que les méchants ne soient plus désormais ignorés de toi en se cachant sous l'apparence de la vertu.

**LA VÉRITÉ.** Ce sera Parrhésiade lui-même à qui nous confierons cet emploi, s'il veut bien s'en charger. Sa probité, son amitié pour nous sont connues. Il est d'ailleurs un de tes plus grands admirateurs, Philosophie ; il faut en conséquence, qu'accompagné de la Conviction, il aille trouver tous ceux qui se disent philosophes. Que celui qui sera re-

connu par lui pour un enfant légitime de la Philosophie, reçoive une branche d'olivier, et soit appelé au Prytanée. Mais qu'au contraire, à chaque imposteur, à chacun de ces hommes détestables, dont le nombre est si grand, et qui n'ont que le masque de la Philosophie, qu'il rencontrera, le manteau soit arraché, la barbe rasée jusqu'à la peau avec le fer dont on tond les boues : qu'on lui imprime une marque sur le front, ou plutôt qu'on lui brûle l'entre-deux des sourcils, et que l'empreinte de cette brûlure représente un renard ou un singe.

LA PHILOSOPHIE. La Vérité a raison, Parrhésiade ; éprouvons-les, comme on dit que les aigles éprouvent leurs petits aux rayons du soleil. Cependant ce n'est pas en leur faisant fixer la lumière qu'il faut éprouver les philosophes ; mais en leur présentant de l'or, de la gloire, des voluptés. Celui que tu verras n'y point arrêter sa vue, et qui se montrera insensible à leur aspect, c'est celui-là qu'il faudra couronner ; mais quiconque regardera toutes ces choses d'un œil fixe, et tendra la main pour recevoir de l'or, qu'on lui coupe premièrement la barbe, et qu'on l'entraîne pour lui brûler le front.

PARRHÉSIADE. Tes ordres seront suivis : tu verras bientôt un bon nombre de gens marqués d'un renard ou d'un singe, et bien peu de couronnés. Cependant, si vous vouliez, je pourrais en faire revenir quelques-uns devant vous.

LA PHILOSOPHIE. Que dis-tu ? Tu ramènerais ici ces fugitifs ?

PARRHÉSIADE. Sans doute ; si la prêtresse veut me prêter pour un instant la ligne et l'hameçon que le pêcheur du Pyrée a consacrés à Minerve.

LA PRÊTRESSE. Les voilà avec le roseau, afin que tu aies tout.

PARRHÉSIADE. Donne-moi, en outre, je te prie, des figues et un peu d'or.

LA PRÊTRESSE. Tiens.

LA PHILOSOPHIE *à la Prêtresse.* Quel est donc son dessein ?

LA PRÊTRESSE. Il a mis à l'hameçon les figues et l'or pour servir d'appât, et, après s'être assis sur le sommet du mur, il a jeté la ligne dans la ville.

LA PHILOSOPHIE. Que fais-tu donc là, Parrhésiade ? Veux-tu pêcher des pierres dans le Pélasgique ?

PARRHÉSIADE. Restez en silence pendant que je pêcherai. Toi, Neptune, dieu des Pêcheurs, et toi, belle Amphitrite, envoyez-moi un grand nombre de poissons. Ah ! j'aperçois un énorme loup marin, ou plutôt une dorade.

LA CONVICTION. Non, c'est une lamproie. La voilà qui déjà accourt, la gueule ouverte, sur l'hameçon. Elle flaire l'or ; elle y touche ; elle y a mordu ; elle est prise ; tiron.

PARRHÉSIADE. Aide-moi à soutenir la ligne. Bon, voilà notre capture en haut ; voyons un peu : qui es-tu, le plus beau des poissons ? C'est un chien de mer. Ah dieux ! quelles dents ! Et quoi ! tu t'es laissé prendre au moment où tu léchais les pierres, sous lesquelles tu espérais apparemment pouvoir te cacher ! Mais nous allons t'exposer aux yeux de tout le monde, et te suspendre par les ouïes. Arrachons-lui de la gueule l'hameçon et l'appât. Eh ! eh ! il n'y a plus rien à l'hameçon. Le drôle a avalé la figue et l'or.

DIOGÈNE. Par Jupiter ! il faut les lui faire rendre. Nous en avons besoin pour en prendre d'autres.

PARRHÉSIADE. Voilà qui est bien. Qu'en dis-tu, Diogène ? sais-tu quel est celui-ci ? Cet homme t'appartient-il ?

DIOGÈNE. Nullement.

PARRHÉSIADE. Ça, combien crois-tu qu'il vaille ? Pour moi je l'ai estimé dernièrement deux oboles.

DIOGÈNE. C'est beaucoup. On ne saurait manger d'un tel poisson. Il est d'une laideur effroyable, et sa chair est coriace ; cela ne vaut rien. Envoie-le, la tête la première, par-dessus le rempart. Jette la ligne, et tires-en un autre ; mais prends-garde, Parrhésiade, que le roseau, trop courbé sous le poids, ne rompe dans tes mains.

PARRHÉSIADE. Ne crains rien, Diogène, ils pèsent fort peu, et sont encore plus légers que des anchois.

DIOGÈNE. Par Jupiter ! ils valent encore moins. Tire toujours.

PARRHÉSIADE. Regarde. Quel est cet autre qui s'avance ? Il est si plat qu'on dirait une moitié de poisson ; c'est quelque carrelet. Il vient, la gueule ouverte, sur l'hameçon ; il l'a avalé ; il est pris ; qu'on le tire.

LA CONVICTION. Quel est-il ?

DIOGÈNE. Il est disciple de Platon.

PLATON. Et toi aussi, scélérat, tu accours sur l'or ?

PARRHÉSIADE. Qu'en dis-tu, Platon ? que veux-tu que nous en fassions ?

PLATON. Qu'il aille aussi par-dessus le rempart.

DIOGÈNE. Jette encore l'hameçon pour en avoir un autre.

PARRHÉSIADE. J'en aperçois un qui s'avance, et qui certes paraît d'une grande beauté. Autant que la profondeur me permet d'en juger, il me semble avoir le dos semé de taches d'or. Le vois-tu, Conviction ? il affecte les airs d'Aristote : il s'approche. Mais il s'éloigne en nageant : il regarde attentivement autour de lui. Le voilà qui revient ; il ouvre la gueule ; il est pris ; tirons-le.

ARISTOTE. Ne me demande pas quel il est, Parrhésiade, car je ne le connais pas.

PARRHÉSIADE. Il fera donc aussi le saut comme les autres.

DIOGÈNE. Ah ! ah ! voici une foule de poissons que j'aperçois. Ils sont tous de la même couleur et couverts d'épines<sup>1</sup>. Leur aspect a quelque chose de rebutant, et ils paraissent plus difficiles à saisir que des hérissons. Il faudrait un filet pour les prendre, et nous n'en avons pas. Il suffira d'en pêcher un de tout ce troupeau. Le plus hardi d'entre eux ne manquera pas de donner sur l'hameçon.

LA CONVICTION. Jette la ligne, si tu le juges à propos ; mais auparavant garnis-la de fer à l'extrémité, de peur qu'il ne coupe le fil avec ses dents, après avoir avalé l'or.

PARRHÉSIADE. Voilà la ligne à l'eau ; Neptune, donne un prompt succès à ma pêche. Ah ciel ! ils se disputent l'appât ; les uns, en grand nombre, s'occupent à ronger la figue, d'autres s'attachent à l'or. A merveille ! en voilà un d'une belle taille qui vient de s'accrocher. Voyons : dis-nous un peu quel est ton nom. Eh mais ! je suis bien plaisant, moi, de vouloir faire parler un poisson : toute cette espèce est muette. Mais plutôt apprends-moi toi-même, Conviction, quel est son maître.

1. Il entend ici les Stoïciens ; on sait de quelles épines ils ont semé leur philosophie.

LA CONVICTION. C'est Chrysippe.

PARRHÉSIADÉ. J'entends. Effectivement il y a de l'or dans ce nom-là<sup>1</sup>. Et toi, Chrysippe, dis-nous, je t'en conjure par Minerve, si ces gens-là sont de ta connaissance, et si c'est d'après tes préceptes qu'ils agissent ainsi.

CHRYSIPPE. Parrhésiade, tu me fais là une question injurieuse, et tu m'insultes, si tu crois que de pareils hommes puissent m'appartenir.

PARRHÉSIADÉ. Fort bien, Chrysippe, je te reconnais pour un galant homme. Celui-ci ira donc, la tête la première, retrouver ses parcs. Aussi bien ce poisson est rempli de trop d'arêtes, et il y aurait lieu de craindre que quelqu'un ne s'étranglât en voulant le manger.

LA PHILOSOPHIE. C'est assez de cette pêche, Parrhésiade. Je craindrais qu'à la fin, comme ils sont en grand nombre, quelqu'un de ces poissons ne s'en allât avec l'or et l'hameçon, qu'il te faudrait payer à la Prêtresse. Allons à présent faire un tour de promenade. Il est temps d'ailleurs que vous retourniez d'où vous êtes venus, de peur que vous ne passiez les bornes de la permission que Pluton vous a donnée. Et toi, Parrhésiade, va avec la Conviction faire la ronde chez tous les philosophes, couronne ou brûle leurs fronts, selon ce que je t'ai prescrit.

PARRHÉSIADÉ. Tu seras obéie, Philosophie. (*Aux philosophes qui retournent aux enfers.*) Adieux, les plus vertueux des mortels. Pour nous, Conviction, songeons à accomplir les ordres que nous avons reçus. Vers quel endroit faut-il d'abord diriger nos pas? irons-nous à l'Académie ou au Portique?

LA CONVICTION. Commençons par le Lycée.

PARRHÉSIADÉ. Peu importe; car je sais que partout où nous irons, nous aurons moins de couronnes à distribuer que de brûlures.

1. Jeu de mots sur le mot χρυσίον, or, et le nom de Chrysippe.

## VI

# LE SONGE

ou

## LE COQ

---

### MICYLLE ET LE COQ.

MICYLLE, *savetier*. Ah ! maudit coq, que Jupiter t'écrase pour te punir d'être jaloux et criard à ce point ! J'étais riche, bercé par un rêve charmant, en possession d'une félicité admirable, lorsque tu m'as réveillé par les éclats de ta voix perçante ; en sorte que je ne puis, même la nuit, échapper à la pauvreté, encore plus détestable que toi. Et pourtant, à en juger par le silence profond qui règne encore, nous sommes au milieu de la nuit ; je ne sens pas d'ailleurs ce froid piquant du matin, signe infailible pour moi de l'arrivée du jour. Et ce drôle-là, aussi vigilant que s'il gardait la toison d'or, se met à crier dès le soir. Mais tu t'en repentiras : car je me vengerai de toi aussitôt le jour venu, en t'assommant à coups de bâton ; actuellement, tu me donnerais trop à faire en sautillant dans les ténèbres.

LE COQ. Mycille, mon maître, je croyais te faire plaisir en t'éveillant le plus matin possible, afin que tu pusses te mettre de bonne heure à l'ouvrage. Tu pourrais avoir fait un soulier avant le lever du soleil, et ce serait autant de gagné pour avoir du pain. Si cependant tu aimes mieux dormir, j'aurai soin désormais de me taire, et je serai plus muet qu'un poisson ; mais prends garde qu'après avoir été riche en songe, tu ne sentes, à ton réveil, l'aiguillon de la faim que tu ne pourrais satisfaire.

MICYLLE. O Jupiter, dieu des prodiges ! Hercule, qui détournes les malheurs, que veut dire ce prodige ? Mon coq a parlé comme un homme !

LE COQ. Quoi ! tu t'étonnes de ce que j'ai, comme vous autres, l'usage de la parole !

MICYLLE. Qui ne s'en étonnerait ? Dieux ! détournez de moi ce présage funeste !

LE COQ. Tu me parais bien ignorant, Micylle. N'as-tu donc jamais lu les poèmes d'Homère ? Tu aurais vu Xanthe, le cheval d'Achille, réciter, au milieu d'une bataille, non pas de la prose comme je viens de faire, mais des vers entiers, prédire l'avenir et rendre des oracles. Cela cependant ne parut point extraordinaire à ceux qui l'entendaient, et ils n'invoquaient pas, comme toi, le Dieu qui détourne les malheurs, dans la pensée que c'était un sinistre présage. Qu'aurais-tu donc fait, si la quille du vaisseau Argo t'eût parlé<sup>1</sup>, si tu eusses entendu quelque hôte de Dodone t'annoncer ton destin<sup>2</sup>, si tu eusses vu des peaux de bœuf se trainer en rampant, ou que des viandes à moitié cuites et mises en broche t'eussent fait entendre de longs mugissements<sup>3</sup> ? Et tu t'étonnes de ce que moi, qui suis le compagnon de Mercure, le plus babillard de tous les Dieux, moi qui vis et me nourris avec les hommes, j'aie pu apprendre leur langage ? Si tu voulais me promettre le secret, je te dirais pourquoi j'ai l'usage de la parole, et d'où m'est venu ce beau talent.

MICYLLE. Mais ce n'est point un songe ; mon Coq converse avec moi. Par Mercure ! mon cher, dis-moi promptement quel t'a si bien délié la langue. Je te promets de me taire et de n'en parler à personne. D'ailleurs tu n'as rien à craindre : qui voudrait me croire, si je lui disais que j'ai entendu parler mon Coq ?

LE COQ. Écoute-moi donc ; ce que je vais te dire va bien plus te surprendre : apprends qu'avant d'être Coq j'étais homme.

1. *Iliade*, l. 5, v. 408.

2. Apollonius de Rhodes, liv. 4.

3. *Odyssée*, liv. 14, v. 328.

4. Homère, *Odyssée*, liv. 12, v. 395.

MICYLLE. Autrefois on m'a conté une histoire qui peut avoir du rapport avec ce que tu dis là. Un jeune homme, nommé Alectryon, était l'ami de Mars, son compagnon de table et le confident de ses plaisirs. Toutes les fois que le Dieu allait voir Vénus, il emmenait avec lui Alectryon, et le mettait en sentinelle à la porte, pour qu'il lui annonçât le lever du Soleil. Il craignait que celui-ci, l'apercevant, n'allât tout raconter à Vulcain. Mais une fois, par malheur, le jeune homme s'endormit à son poste, et le Soleil surprit Vénus et Mars, qui dormaient sans inquiétude, se fiant sur la vigilance de leur sentinelle. Vulcain, averti par le Dieu du jour, enveloppa les deux amants dans un filet de fer, qu'il avait préparé depuis longtemps contre eux. Aussitôt que Mars fut délivré, il se mit en colère contre Alectryon ; et, pour le punir, il le changea en un oiseau qui porte encore sur la tête l'aigrette du casque qu'il avait autrefois. Depuis ce temps, pour vous justifier auprès de Mars, quoique cela ne vous serve à rien, vous criez lorsque vous sentez que le Soleil est sur le point de se lever, et vous avertissez qu'il va paraître longtemps avant qu'il paraisse.

LE COQ. On rapporte cette histoire ; mais la mienne est bien différente ; et c'est depuis fort peu de temps que j'ai été transformé en Coq.

MICYLLE. Comment cela ? J'ai bien envie de le savoir.

LE COQ. Connais-tu Pythagore, le fils de Mnésarque, de Samos ?

MICYLLE. Ce sophiste, cet imposteur, qui défendait de manger de la viande et de goûter aux fèves, nourriture dont, pour ma part, je m'accommode très-bien ? C'est encore lui qui voulait persuader aux hommes d'être cinq ans sans parler.

LE COQ. Sache donc aussi qu'avant d'être Pythagore, il était Euphorbe.

MICYLLE. On dit, mon Coq, que c'était un imposteur et un sorcier.

LE COQ. Ce Pythagore, c'est moi-même. Cesse donc de m'insulter, et cela quand tu ignores quel était mon caractère.

MICYLLE. Voilà qui est encore plus étonnant : un Coq phi-

losophe ! Apprends-moi donc, fils de Mnésarque, comment d'homme tu es devenu oiseau, et de Samien, citoyen de Tanagre<sup>1</sup>. Cependant cela me paraît difficile à croire : car j'ai remarqué en toi deux choses bien opposées à la doctrine de Pythagore.

LE COQ. Quelles sont-elles ?

MICYLLE. La première, c'est que tu es babillard et criailleur, au lieu que Pythagore a ordonné, je crois, de garder le silence pendant cinq ans. La seconde, c'est que tu n'oberves point le régime qu'il prescrit. En effet, ne sachant hier que te donner à manger, je t'apportai des fèves, et tu ne balanças pas à les ramasser promptement. Or, il faut nécessairement, ou que tu sois un menteur, lorsque tu me dis que tu es Pythagore, ou que tu aies violé tes propres lois ; et alors tu es aussi coupable que si tu avais mangé la tête de ton père<sup>2</sup>.

LE COQ. Tu ne sais pas, Micylle, pour quelle raison j'en agis ainsi, et tu ignores ce qui convient à chaque genre de vie. Lorsque j'étais philosophe, je ne mangeais point de fèves ; à présent que je suis oiseau, j'en mange, et cette nourriture ne m'est point défendue. Mais, si cela te fait quelque plaisir, écoute comment de Pythagore je suis devenu Coq, par quelles métamorphoses j'ai passé, et quels avantages j'ai retiré de chaque changement.

MICYLLE. Parle, et sois sûr que ton récit me fera tant de plaisir, que si l'on me donnait le choix, ou de t'entendre, ou de revoir ce songe rempli de félicité, dont je te parlais tout à l'heure, je ne sais auquel des deux je donnerais la préférence : tant je vois d'analogie entre tes aventures et ma charmante vision, tant je vous prise également, toi et ce songe délicieux.

LE COQ. Quoi ! tu penses toujours à ton songe, et tu en conserves dans ta mémoire une vaine image, ou, pour parler comme les poètes, tu poursuis dans ton esprit un bonheur imaginaire.

1. Ville de Béotie, célèbre pour ses bonnes volailles.

2. Pythagore enseignait que tous les crimes étaient égaux. Ce passage est une allusion visible à ces deux vers d'Orphée, cités dans les géoponiques de Cassianus Bassus, liv. 2, p. 183 : Malheureux ! gardez-vous de toucher aux fèves ; en manger est un crime égal à celui de manger la tête de son père.

MICYLLE. Ah! mon Coq! sois bien sûr que je n'oublierai jamais tout ce que j'ai vu. Mon songe, en s'envolant, a laissé sur mes yeux un miel qui m'empêche encore d'ouvrir les paupières. Leur pesanteur me rappelle au sommeil, et, comme une plume légèrement tournée dans l'oreille nous fait un plaisir extrême, de même les choses que j'ai vues me causent encore un chatouillement délicieux.

LE COQ. Certes! voilà un effet bien singulier de l'amour que tu as pour ton songe. On dit, il est vrai, que les songes ont des ailes; mais leur vol ne s'étend pas au delà du sommeil, et cependant le tien en a franchi les limites. Il se montre encore avec autant de netteté et de charmes à tes yeux! Cela me donne envie de savoir quel était ce beau songe qui te plaît si fort.

MICYLLE. Je vais t'en instruire; il m'est doux de m'en souvenir et de le raconter en détail. Mais, Pythagore, quand me raconteras-tu tes métamorphoses?

LE COQ. Quand tu auras fini ton songe, et que tu auras essuyé le miel qui appesantit tes paupières. Parle, je veux savoir si ton songe t'a été envoyé par la porte d'ivoire ou par celle de corne.

MICYLLE. Ce n'est par aucune des deux.

LE COQ. Homère, cependant, ne parle que de ces deux-là<sup>1</sup>.

MICYLLE. Laisse ce poëte radoteur: il ne connaissait rien aux songes; il n'en a jamais vu que de pauvres; encore ne les a-t-il pas vus bien distinctement, puisqu'il était aveugle. Le mien est sorti par une porte d'or, le songe lui-même était d'or, tout ce qui l'environnait était aussi d'or; enfin, je ne voyais que de l'or.

LE COQ. Ne cesseras-tu point, nouveau Midas, de parler toujours de ton or? Ton songe est, sans doute, un effet de ton amour pour ce métal. On dirait que tu en as rêvé des mines entières.

MICYLLE. Oui, Pythagore, j'ai vu de l'or, et de l'or en grande quantité, d'une beauté, d'un éclat dont tu ne saurais te faire une idée. Rappelle-moi ce que dit Pindare, lorsque pour faire l'éloge de l'or, il dit que l'eau est une chose

1. Homère, *Odyssée*, liv. 19, v. 562.

excellente. Tu dois t'en souvenir : car c'est la première et la plus belle de ses odes.

LE COQ. N'est-ce pas là ce que tu cherches ?

*L'eau est le premier des éléments ; l'or, comme une vive flamme, brille dans les ténèbres : c'est le roi de l'éclatante richesse.*

MICYLLE. Par Jupiter ! c'est cela même. On dirait que Pindare a vu mon songe, tant il fait l'éloge de l'or. Mais afin que tu saches quel était ce songe divin, écoute, ô le plus savant de tous les Coqs ! Tu sais qu'hier je ne soupai point à la maison. J'avais rencontré le riche Eucrate sur la place publique, et il m'avait invité à venir souper chez lui après le bain.

LE COQ. Je ne le sais que trop, car j'eus bien faim toute la journée. Le soir, tu revins la tête échauffée par le vin, et tu m'apportas cinq fèves, maigre souper pour un Coq, qui fut jadis un célèbre athlète, et qui se distingua plus d'une fois dans les jeux olympiques.

MICYLLE. Après donc avoir soupé et t'avoir donné ces fèves, je me mis au lit. J'eus, comme dit Homère, pendant la nuit ambrosienne, un songe tout divin<sup>1</sup>.

LE COQ. Raconte-moi, je te prie, ce qui se passa chez Eucrate ; fais-moi le détail du souper. Rien n'empêche qu'à l'aide de ton songe tu ne soupes encore une seconde fois, et que tu ne rumines le bon repas que tu as fait hier.

MICYLLE. Je craignais de t'ennuyer ; mais puisque tu le veux, je vais te satisfaire.

Je n'avais jamais, de ma vie, soupé chez aucun riche. Hier, ma bonne fortune me fit rencontrer Eucrate ; et après l'avoir salué, à mon ordinaire, du nom de maître, j'allais me retirer, pour ne pas lui faire honte en l'accompagnant en si misérable équipage ; mais il me dit : « Micylle, je célèbre aujourd'hui la naissance de ma fille ; j'ai engagé plusieurs de mes amis à venir prendre leur part du festin, et je t'invite à venir souper avec nous. Tu rempliras la place d'un de mes conviés qui est malade. Tu viendras, après le bain, à moins qu'il ne me fasse dire qu'il s'y rendra, car il est encore incertain. » A peine eus-je entendu ces paroles, que je me prosternai de-

1. *Iliade*, liv. 2, v. 56.

vant Eucrate, et je m'en allai en priant tous les Dieux d'envoyer à ce malade, que je devais remplacer, la fièvre, la goutte et la pleurésie. Depuis ce moment, jusqu'à celui du bain, le temps me parut un siècle. Je regardais à tout moment où était l'ombre du cadran, pour voir quand il serait temps de me baigner. Lorsqu'il fut venu, je me lavai promptement, et je sortis après m'être arrangé de mon mieux, et avoir retourné mon manteau du côté le moins sale. En arrivant à la porte d'Eucrate, j'y vis plusieurs de ses amis, et malheureusement cet homme, dont je devais remplir la place, et que l'on disait si malade. Il est vrai qu'il en avait bien l'air; il gémissait, toussait, tirait avec peine, du fond de sa poitrine, un flegme épais qui ne pouvait sortir. Quatre esclaves le portaient; son visage était pâle et boursoufflé, il paraissait avoir plus de soixante ans. J'appris que c'était un de ces hommes que l'on appelait *philosophes*, qui débitent aux jeunes gens cent sornettes; il avait, du moins, une barbe de bouc et qui réclamait l'office du barbier. Le médecin Archibius, qui se trouvait là, le gronda de ce qu'il était venu dans l'état où il était. « Oh ! lui répondit notre cacochyme, il ne faut pas manquer aux bienséances, surtout quand on est philosophe, « fût-on atteint de mille maladies à la fois. Si je n'étais pas « venu, ajouta-t-il, Eucrate aurait pu croire que je le mé- « prisais. » Au contraire, lui répondis-je, il t'aurait su bon gré d'avoir mieux aimé expirer chez toi qu'au milieu d'un festin. Mon philosophe fit semblant, par orgueil, de n'avoir pas entendu la raillerie. Un instant après, Eucrate parut sortant du bain. Dès qu'il eut aperçu Thesmopolis, c'était le nom du philosophe : « Eh quoi, mon maître, lui dit-il, vous « voilà? c'est bravement fait à vous. Mais il ne fallait pas « vous donner la peine de venir; vous n'auriez rien perdu « en restant chez vous, et j'aurais eu soin de vous envoyer « de tous les plats. » En disant cela, il entra et donna la main à Thesmopolis, qui s'appuyait sur ses esclaves.

Pour moi je songeais déjà à me retirer, lorsque Eucrate se tourna de mon côté; il vit que j'avais l'air triste, et, après avoir balancé quelque temps, il me dit : « Mycille, tu restes-  
« ras à souper avec nous; et, pour que tu aies de la place,

« j'enverrai mon fils souper avec sa mère, dans l'appartement des femmes. » J'entrai donc dans la salle du festin, la bouche ouverte, comme un loup qui a failli manquer sa proie. J'avais cependant quelque honte de déplacer le fils de la maison ; mais enfin on servit le souper.

Cinq jeunes gens vigoureux, soulevant Thesmopolis, le posèrent avec peine sur un lit, où ils l'enfermèrent dans un rempart d'oreillers, pour le soutenir dans la même attitude. Personne ne voulut être son voisin, et l'on me fit asseoir à côté de lui, afin que nous fussions à la même table.

Alors, cher Pythagore, on servit le souper : mets nombreux et variés, vaisselle d'or et d'argent, serviteurs de bonne mine, musiciens, bouffons, en un mot rien ne manquait à la fête. Cependant une chose me chagrinait fort, c'était la présence importune de Thesmopolis, dissertant sur je ne sais quelle vertu, et me disant que deux négations valent une affirmation ; que, quand il fait jour, il n'est pas nuit, et que j'avais des cornes <sup>1</sup>. Ce maudit philosophe détruisait tout mon plaisir, et m'empêchait, par son bavardage, d'entendre les chanteurs et les joueurs d'instruments.

Voilà, mon Coq, quel fut le souper ?

LE COQ. Il n'a pas été fort agréable, ce me semble, surtout pour toi, qui as eu ce vieux radoteur pour voisin.

MICYLLE. Écoute à présent mon songe. Je rêvais qu'Eucrate, sans enfants, était sur le point de mourir, et qu'ayant fait son testament, il m'avait institué l'héritier de tous ses biens. Il mourait peu après et j'entrais en possession de l'héritage. Je puisais, à mon gré, l'or et l'argent dont ses coffres étaient remplis, et je les répandais avec profusion. Ses riches habits, ses vases, ses tables, ses esclaves, tout était à moi. Ensuite je sortais mollement couché sur un char attelé de deux chevaux blancs. Tout le monde me regardait et jalousait mon bonheur ; de nombreux piqueurs me précédèrent ou galopaient à mes côtés ; l'escorte était plus nombreuse encore. Enfin, couvert d'un de ses plus

1. Allusion à un syllogisme ridicule dont se servait Chrysippe, au rapport de Diogène de Laërce. Voici ce syllogisme : Vous avez ce que vous n'avez pas perdu ; or, vous n'avez pas perdu de cornes ; donc vous avez des cornes.

beaux habits, et portant à mes doigts seize de ses anneaux les plus massifs, j'avais ordonné de préparer un grand festin; je voulais régaler mes amis, et, comme dans un songe, tout se passe promptement, déjà ils étaient arrivés. Le festin était servi, et l'on commençait à boire; je portais dans une coupe d'or la santé de tous les convives, lorsque, mal à propos, tu l'es mis à crier. Ton cri a troublé le festin, renversé les tables et dissipé toutes mes richesses. Avais-je tort d'être si fort en colère contre toi, moi qui aurais désiré que ce beau songe eût duré trois nuits?

LE COQ. Tu aimes donc bien l'or, Micylle, et tu fais donc un grand cas des richesses, puisque tu admires ceux qui les possèdent, et que tu les crois heureux?

MICYLLE. Je ne suis pas le seul, Pythagore, et toi-même, lorsque tu étais Euphorbe, et que tu allais combattre les Grecs, tu mêlais l'or et l'argent aux boucles de ta chevelure. Cependant, à la guerre, le fer eût été préférable à l'or. Mais toi, tu ne voulais affronter les périls que les cheveux tressés d'or : c'est, sans doute, pour cela qu'Homère les compare à ceux des Grâces<sup>1</sup>. Ils semblaient plus beaux et plus charmants, lorsqu'ils étaient entrelacés d'or et qu'ils joignaient leur éclat à celui de ce métal. Toutefois il n'y avait rien d'extraordinaire à ce que toi, fils de Panthus, tu aimasses l'or. Mais le fils de Saturne et de Rhée, le père des Dieux et des hommes, étant devenu amoureux d'une jeune fille d'Argos, et ne sachant en quoi se transformer pour lui plaire, ni comment corrompre les gardiens dont Acrisius l'avait entourée, tu dois savoir qu'il se changea en or, et se glissa à travers le toit pour jouir de son amante. Que te dirai-je de plus? Vois combien l'or procure d'avantages à ceux qui le possèdent : il les fait admirer et respecter. D'ignorés et d'obscurs qu'ils étaient, il les rend en un instant illustres et célèbres. Tu connais mon voisin et confrère, Simon, que je régalai aux dernières Saturnales d'un plat de purée et de deux morceaux d'andouille?

LE COQ. Qui? Ce petit homme au nez retroussé, qui nous vola un plat de terre, le seul encore que nous eussions, et

1. *Iliade*, liv. 17, v. 51.

qui s'enfuit après le souper, en le cachant sous son aisselle ?  
Je l'ai vu, Micylle.

MICYLLE. Comment ! c'est lui qui nous l'avait volé ? Il jurait cependant le contraire. Pourquoi ne m'avertissais-tu pas, et ne criais-tu pas, puisque tu voyais qu'il nous volait ?

LE COQ. Je cocassais ; c'était alors tout ce qu'il m'était permis de faire ; mais enfin, ce Simon, tu voulais en dire quelque chose.

MICYLLE. Eh bien ! il avait un cousin nommé Drimyle, qui était fort riche : tant que ce cousin vécut, il ne donna pas une obole à Simon. Eh ! comment l'aurait-il fait ? il était si avare, qu'il se refusait le plus étroit nécessaire ; mais il est mort depuis peu, et Simon a hérité de tous ses biens. Ce coquin, qui vole mes plats, a changé ses haillons en des habits magnifiques. Il a un char, des esclaves, des vases d'or et des tables à pieds d'ivoire. Tout le monde le salue avec un grand respect, et lui ne daigne seulement pas jeter les yeux sur nous. Dernièrement je le rencontrai et lui dis : *Bonjour, Simon* ; il se mit en colère : *Apprenez à ce mendiant, dit-il à ses esclaves, à ne rien retrancher de mon nom ; je m'appelle Simonide, et non pas Simon.* Ce qu'il y a de plus fort, c'est que toutes les femmes sont amoureuses de lui ; il prend avec elles des airs de grandeur, admet les unes à ses plaisirs et dédaigne les autres, et celles-là sont assez folles pour se désespérer et le menacer de se pendre. Vois de combien de choses agréables l'or est la source : il transforme la laideur en beauté, et ressemble à la ceinture de Vénus. Tu sais les éloges qu'en ont fait tous les poètes : *or si beau et si chéri des mortels !* et ailleurs : *l'or est le roi des hommes*<sup>1</sup>. Mais, de quoi ris-tu, mon Coq ?

LE COQ. De ton ignorance, Micylle, et de ce que tu te laisses tromper, comme un autre, sur le sort des riches ; sache qu'ils sont cent fois plus malheureux que toi. Tu dois m'en croire : car j'ai été riche et pauvre plus d'une fois, j'ai passé par bien des états différents. Tu verras bientôt que j'ai raison.

MICYLLE. A propos, il est temps que tu me dises tes méta-

1. Euripide, *Bellérophon*. Tragédie dont il nous reste quelques fragments.

morphoses, et ce que tu as éprouvé dans chacune de tes existences.

LE COQ. Je le veux bien ; mais sache d'abord que je n'ai jamais connu personne de plus heureux que toi.

MICYLLE. Que moi, mon Coq ! Puisse le même bonheur t'arriver ! car enfin tu me forces à te dire des injures. Cependant apprends-moi comment d'Euphorbe tu es devenu Pythagore, et ensuite Coq ? Tu dois avoir acquis beaucoup d'expérience, ayant passé par tant d'états.

LE COQ. Je ne te dirai point comment mon âme, envoyée par Apollon, est descendue dans le corps d'un homme pour expier une faute. Cela serait trop long ; d'ailleurs il ne t'est pas permis d'entendre de pareils mystères, et je ne dois point te les révéler. Lorsque j'étais Euphorbe...

MICYLLE. Mais moi, qu'étais-je avant d'être ce que je suis ? Apprends-moi d'abord, si j'ai, comme toi, subi quelque métamorphose ?

LE COQ. Sans doute.

MICYLLE. Qu'étais-je donc ? Si du moins tu peux me le dire : car j'ai grande envie de le savoir.

LE COQ. Toi ? tu étais une de ces fourmis des Indes<sup>1</sup> qui tirent l'or de la terre.

MICYLLE. Ah ! malheureux ! que n'ai-je été assez avisé pour en faire provision, en passant de cette existence-là dans celle-ci ! Mais que deviendrai-je par la suite ? Si je savais que ce fût quelque chose de bon, je me pendrais tout à l'heure au bâton sur lequel tu es perché.

LE COQ. Il n'est aucun moyen de le savoir. Lors donc que j'étais Euphorbe (je reprends mon histoire), je combattais pour les Troyens, et je fus tué par Ménélas. Quelque temps après, je vins dans le corps de Pythagore ; mais auparavant, j'errai longtemps sans avoir de demeure, et jusqu'à ce qu'il plût à Mnésarque de me construire une maison.

MICYLLE. Et pendant tout ce temps, te passais-tu de boire et de manger ?

1. Hérodote, *Thalie*, chap. 102, parle de ces fourmis. « Elles sont, dit-il, un peu moins grosses que des chieus, mais plus fortes que les renards. Elles forment leurs demeures sous terre, et transportent le sable comme les fourmis de Grèce, auxquelles elles ressemblent beaucoup ; mais le sable qu'elles amoncellent est un sable doré ou mêlé d'or, etc. »

LE COQ. Sans doute. La nourriture ne convient qu'à des corps.

MICYLLE. Mais dis-moi, avant tout, si la guerre de Troie se passa comme Homère l'a racontée.

LE COQ. Eh! d'où l'aurait-il appris, Micylle? il était alors chameau dans la Bactriane. Pour moi, je t'assure qu'il ne s'y passa rien de si extraordinaire. Ajax n'était pas d'une si grande taille que le dit Homère. Hélène n'était pas si belle qu'on le pense. Je l'ai vue; elle était, à la vérité, assez blanche, mais elle avait un long cou, qui faisait bien voir qu'elle était la fille d'un Cygne. Du reste, elle était déjà presque aussi vieille qu'Hécube. En effet, Thésée, qui vivait du temps d'Hercule, l'avait enlevée dans sa jeunesse. Or, Hercule avait déjà renversé les murs de Troie, et vivait au temps de nos pères. Panthus<sup>1</sup> m'a assuré qu'étant encore fort jeune, il avait vu Hercule.

MICYLLE. Et Achille était-il si brave, ou sa valeur n'est-elle qu'une fable?

LE COQ. Je n'ai jamais combattu contre lui, et je ne pourrais pas te dire au juste ce qui se passait chez les Grecs, parce que j'étais leur ennemi; mais je sais bien que je n'eus pas de peine à percer de ma lance Patrocle, l'ami d'Achille<sup>2</sup>.

MICYLLE. Ménélas en eut encore moins à te tuer<sup>3</sup>. Mais en voilà assez sur la guerre de Troie. Parle-moi à présent de Pythagore.

LE COQ. En somme, Micylle, je n'étais qu'un sophiste (il faut actuellement avouer la vérité); d'ailleurs j'étais fort instruit, et j'avais cultivé les plus belles connaissances. Je voyageai en Égypte, dans le dessein de conférer sur la philosophie avec les prêtres de ce pays. Je pénétrai leurs plus secrets mystères, j'appris les livres d'Orus et d'Osiris, et, de retour en Italie, j'en imposai tellement aux Grecs de cette contrée qu'ils me regardèrent comme un Dieu.

MICYLLE. Je savais tout cela. J'avais même entendu parler de ta prétendue résurrection<sup>4</sup>, et de cette cuisse d'or que

1. Panthus était père d'Euphorbe.

2. Il le perça par derrière. *Iliade*, liv. 16, v. 807.

3. *Iliade*, liv. 17, v. 50.

4. Le Scholiaste de Sophocle, au soixante-deuxième vers de l'*Électre*, parle de

tu faisais voir de temps en temps. Mais dis-moi pourquoi tu défendis expressément de manger de la viande et de goûter aux fèves.

LE COQ. Ne me demande pas cela.

MICYLLE. Pourquoi donc?

LE COQ. J'aurais honte de t'en dire la véritable raison.

MICYLLE. Tu ne dois point faire de difficultés de tout avouer à un homme qui est ton compagnon et ton ami, je n'ose plus dire ton maître.

LE COQ. Ce ne fut ni par amour de la sagesse, ni par aucune raison de santé que je défendis cette nourriture<sup>1</sup>. Mais, sachant que je n'exciterais pas l'admiration des hommes, si je ne faisais rien d'extraordinaire, je voulus, par des institutions nouvelles, m'attirer leurs respects, et je leur commandai le silence, afin que chacun expliquant mes préceptes d'une manière différente, on eût pour eux autant de vénération que pour des oracles obscurs.

MICYLLE. Vois-tu? tu ris de moi, maintenant, comme tu as fait des Crotoniates, des Tarentins, des Métopontains, et de tous ceux qui suivaient tes préceptes en silence et adoraient la trace de tes pas; mais enfin, après avoir dépouillé le personnage de Pythagore, de quel autre t'es-tu revêtu?

LE COQ. Je devins Aspasia, courtisane de Milet.

MICYLLE. Que me dis-tu là? Tu as aussi été femme, Pythagore! Comment, maître Coq, il a donc été un temps où tu pondais? Pythagore couchait avec Périclès, en avait des enfants, poussait la navette, filait de la laine, et faisait le métier de courtisane?

LE COQ. Il est vrai, Micylle, mais je ne suis pas le seul; Tirésias et Cœnée, le fils d'Elatus<sup>2</sup>, ont été, avant moi,

cette résurrection. « Pythagore, dit-il, s'enferma dans un souterrain, après avoir engagé sa mère à répandre le bruit de sa mort. Quelque temps après il reparut, et fit accroire aux Grecs, par plusieurs prestiges, qu'il était ressuscité, et qu'il arrivait de l'empire de Pluton. »

1. Le véritable motif pour lequel les Pythagoriciens s'abstenaient des fèves, était, s'il faut en croire Clément d'Alexandrie, que ce légume rend les femmes stériles.

2. Ce Cœnée fils d'Elatus était autrefois une fille dont Neptune devint amoureux. Un jour que ce dieu la pressait vivement, elle lui promit de lui accorder ses faveurs, s'il voulait lui jurer de lui accorder auparavant une demande. Neptune le jura, et Cœnée lui demanda de la changer en garçon. Le Dieu fut obligé

changés en femmes, et toutes tes railleries retombent aussi sur eux.

MICYLLE. Sous lequel des deux sexes as-tu goûté le plus de plaisirs? Était-ce lorsque tu étais homme ou lorsque tu étais la maîtresse de Périclès?

LE COQ. Sais-tu que Tirésias fut puni pour avoir répondu à une pareille question <sup>1</sup>?

MICYLLE. Eh bien! si tu ne veux pas me répondre, je m'en tiendrai à Euripide, qui dit qu'il aimerait mieux aller trois fois à la guerre, que d'accoucher une seule <sup>2</sup>.

LE COQ. Un jour, Micylle, tu pondras à ton tour : je te le prédis, et tu seras souvent femme, dans la révolution des siècles futurs.

MICYLLE. Tu ne t'étrangleras pas, maudit Coq! crois-tu que tous les hommes soient aussi voluptueux que les habitants de Samos et de Milet? On dit qu'étant Pythagore, tu étais beau, et que tu servis souvent d'Aspasic au tyran de Samos... Mais après avoir joué le rôle d'Aspasic, sous quel sexe as-tu reparu?

LE COQ. Je suis devenu le philosophe cynique Cratès.

MICYLLE. Dieux! quel changement, d'une courtisane en philosophe!

LE COQ. Après cela j'ai été roi, puis mendiant, ensuite satrape, peu après cheval, geai, grenouille, et mille autres choses semblables, qu'il serait trop long de te détailler. Enfin je suis devenu coq, et je l'ai été plusieurs fois, car j'aime cette condition. J'ai été au service des rois, des pauvres et des riches; à présent je suis au tien, et je ris, lorsque je te vois t'ennuyer de la pauvreté, et admirer les riches. Tu ne connais pas les maux qui les assiègent : si tu savais de combien de soucis et d'inquiétudes ils sont la proie, tu rirais tout d'abord d'avoir cru que les riches sont toujours les plus heureux des hommes.

MICYLLE. Cependant Pythagore, si toutefois tu veux que

d'accomplir son serment, et de renoncer à son amour. Cœnée, devenue garçon, fut très-brave, et se distingua dans la guerre des Centaures, par l'un desquels cependant il fut tué. *Scholie grecque.*

1. Voyez Ovide, *Métam.*, liv. 3, v. 324.

2. Euripide, tragédie de *Médée*, v. 260.

je t'appelle ainsi, car je crains de confondre tes noms....

LE COQ. Appelle-moi comme tu voudras, Euphorbe, Pythagore, Aspasia, Cratès, peu importe : je suis en même temps tout cela. Néanmoins, tu feras mieux de m'appeler Coq, puisque je le suis à présent; d'ailleurs il ne faut pas mépriser un oiseau qui renferme en lui tant d'âmes différentes.

MICYLLE. Eh bien ! mon Coq, puisque tu as passé par presque tous les genres de vie, et que tu as appris toutes choses, tu me diras quelle est la condition des riches, et quelle est celle des pauvres, afin que je puisse juger si tu as dit la vérité, en me déclarant plus heureux que les riches.

LE COQ. D'abord, Micylle, considère que tu n'as pas à t'inquiéter de la guerre. Si l'on dit que les ennemis font une irruption, tu ne crains pas qu'ils ravagent tes campagnes, détruisent tes jardins ou saccagent tes vignes. Au premier son de la trompette, tu jettes un coup d'œil autour de toi, et tu te sauves où tu peux. Mais les riches, à ces nouvelles, sont remplis d'inquiétudes; et, lorsque du haut des murailles, ils voient toutes leurs possessions ravagées par les ennemis, ils sont plongés dans la plus grande douleur. S'il faut contribuer, ce sont les riches seuls que l'on impose; et s'il faut aller à la guerre, ils sont les plus exposés au danger, comme stratèges ou comme hipparques. Pour toi, couvert d'un simple bouclier d'osier, rien ne ralentit ta fuite si l'on est vaincu, et, si l'on est vainqueur, tu es toujours prêt à figurer aux festins qui accompagnent la victoire.

Dans la paix, tu te rends à l'assemblée du peuple. Là, tu règnes sur les riches; ils frissonnent et tremblent à ton aspect; ils cherchent, par de fréquentes distributions, à capter tes bonnes grâces; ils se donnent mille peines pour te procurer des bains, des jeux, des spectacles et autres divertissements : et toi, censeur rigoureux de leur conduite, à peine souvent daignes-tu l'entretenir avec eux. Lorsqu'il te plait, tu les fais lapider et tu confisques leurs biens. Tu es en sûreté contre la calomnie; tu ne crains point qu'un voleur, perçant la nuit le mur de ta maison, vienne t'enlever ton trésor; tu n'as point l'embarras ni de rendre des comptes, ni d'en demander à autrui, ni de batailler avec de

maudits intendants; mais le soir, lorsque tu as fini une paire de souliers, tu reçois sept oboles, le prix de ton travail, et tu vas au bain s'il te plaît; ou bien tu achètes, pour te régaler, un hareng, des goujons ou quelques têtes d'ail; tu chantes sans cesse, et tu vis comme un sage, grâce à cette excellente pauvreté.

Un pareil régime conserve ta santé et fortifie ton corps; tu t'endurcis contre le froid; le travail, qui t'aiguise sans cesse, te rend un athlète redoutable aux maux qui terrassent les autres hommes; aucune maladie grave n'ose t'attaquer. Si, par hasard, une fièvre légère s'est emparée de toi, tu la supportes quelque temps; mais bientôt tu te lèves et tu la chasses par la diète. Elle ne tarde pas à prendre la fuite, lorsqu'elle te voit te remplir d'eau froide, et envoyer loin de toi les visites des médecins. Quels maux, au contraire, l'intempérance ne cause-t-elle pas aux riches! la phthisie, l'hydropisie, la péripneumonie, tristes filles de ces splendides soupers dans lesquels ils passent leurs jours. Aussi, ceux d'entre eux, qui, pareils à Icare, s'élèvent dans les airs, s'approchent du Soleil et ne font pas réflexion que leurs ailes ne sont attachées qu'avec de la cire, tombent avec fracas dans la mer, la tête la première. Ceux, au contraire, qui ne s'élèvent pas trop haut, comme Dédale, mais qui rasant les flots et y trempent quelquefois la cire de leurs ailes, ceux-là franchissent la mer en toute sûreté.

MICYLLE. Tu me parles là de gens tout à fait sensés.

LE COQ. Vois combien le naufrage des autres leur a attiré de honte. Vois Crésus vaincu, exposé aux railleries des Perses, monter sur le bûcher. Vois Denys, détrôné, devenu maître d'école à Corinthe, et forçant les enfants à assembler les syllabes, lui si puissant naguère.

MICYLLE. Mais dis-moi, mon Coq, lorsque tu étais roi (car tu m'as dit que tu avais régné), comment as-tu trouvé cette condition? Tu devais être heureux, puisque tu possédais le premier de tous les biens.

LE COQ. Ah! Micylle, ne m'en rappelle pas le souvenir: c'est l'état où j'ai été le plus à plaindre. Il est vrai que j'avais l'apparence du bonheur, mais au dedans j'étais rongé de mille chagrins.

MICYLLE. Et quels étaient donc ces chagrins ? Ce que tu dis là ne me paraît pas croyable.

LE COQ. Mon royaume était vaste et fertile ; la beauté de ses villes et le nombre de leurs habitants attiraient l'admiration de tous les étrangers. Il était arrosé par des fleuves navigables, et la mer lui fournissait des ports favorables au commerce. J'avais de nombreuses armées de terre et de mer, une garde considérable, des richesses immenses. Mon palais était rempli de vases d'or ; enfin j'étais décoré de toute la pompe royale. Si je sortais, le peuple se précipitait en foule sur mes pas. En me voyant, mes sujets croyaient voir un Dieu ; les uns se prosternaient à mon passage ; d'autres, pour mieux satisfaire leur curiosité, montaient jusque sur les toits. On s'estimait heureux si l'on avait pu contempler mon char, mon manteau royal, mon diadème, mon avant-garde et mon escorte. Mais moi, qui connaissais les inquiétudes dont j'étais la victime, je leur pardonnais aisément leur ignorance et leur curiosité. J'avais pitié de moi-même, et je me comparais à ces statues colossales, ouvrages de Phidias, de Miron ou de Praxitèle. Elles représentent au dehors Jupiter ou Neptune ; elles paraissent d'or ou d'ivoire ; elles ont à la main un foudre ou un trident ; mais si, baissant la tête, vous regardez dedans, vous verrez des leviers, des coins, des clous enfoncés de part en part, des chevilles, de la poix, et une foule d'autres difformités cachées, sans parler des araignées et des souris qui y font leur séjour. Voilà, Micylle, quelle est la royauté.

MICYLLE. Tu ne m'as pas encore dit quelle était cette difformité secrète de la condition des rois, ni quels sont ces clous et ces leviers. Je vois bien que posséder un grand empire, être traîné sur un char magnifique, recevoir les hommages et les adorations des peuples, peut avoir quelque ressemblance avec la statue colossale ; c'est en effet quelque chose de divin. Explique-moi donc à présent ce qui se trouve dans l'intérieur du colosse.

LE COQ. Que te dirai-je, Micylle, des craintes, des terreurs, des soupçons qui accompagnent les rois, de la haine et des complots de ceux qui les environnent ? Les monarques ne goûtent qu'un sommeil rare et interrompu ; des rêves

épouvantables portent l'effroi dans leurs sens. Toujours inquiets, ils ne lisent dans l'avenir que des événements funestes. Des occupations continuelles les enchainent; négociations, administration de la justice, expéditions militaires, traités, conseils; jamais un sommeil agréable n'appesantit leurs paupières. C'est pour eux une nécessité de veiller sans cesse sur la conduite des autres, et d'avoir mille affaires sur les bras. Le fils d'Atrée <sup>1</sup> ne peut goûter les douceurs du repos, mille soins le tourmentent, tandis que les Grecs jouissent d'un sommeil paisible. Le roi de Lydie <sup>2</sup> n'est point heureux, parce que son fils est muet. Le roi de Perse <sup>3</sup> ne voit qu'avec inquiétude Cléarque rassembler des troupes pour Cyrus. Un autre est alarmé de voir Dion s'entretenir en secret avec les Syracusains. Alexandre ne peut supporter les louanges que l'on donne à Parménion. Perdicas craint Ptolémée, et Ptolémée craint Séleucus.

L'amour remplit de chagrins le cœur d'un autre. Son amant ne l'accueille qu'avec répugnance; sa maîtresse lui est infidèle. Que faire, si l'on apprend que des sujets se sont révoltés, si l'on voit deux ou trois gardes se parler à l'oreille d'une manière mystérieuse? Le comble du malheur est qu'il faut souvent soupçonner ses meilleurs amis, et n'en attendre jamais rien que d'affreux. L'un est mort empoisonné par son fils, l'autre a péri par les mains de son amant, un troisième périt d'une mort à peu près pareille.

MICYLLE. Ce que tu me dis là, mon Coq, est horrible. Ah! j'aime bien mieux, courbé sur mon ouvrage, tailler un morceau de cuir, que de boire, dans une coupe d'or, l'aconit préparé par les mains d'un perfide ami. Je risque tout au plus de me couper un peu les doigts, si mon tranchet vient à me tourner dans la main; mais ceux dont tu me parles se donnent des festins mortels. Lorsqu'ils tombent, ils ressemblent à ces comédiens que l'on voit représenter Cécrops, Sisyphe ou Téléphe; ils portent un diadème, une épée à poignée d'ivoire; leur chevelure flotte sur un habit couvert

1. Allusion au début du dixième livre de l'*Iliade*,

2. Crésus.

3. Artaxercès. Il désigne ici la révolte de Cyrus le jeune contre son frère, et l'expédition des dix mille Grecs, dont Cléarque était le chef.

d'or; mais s'ils viennent à faire un faux pas et à tomber au milieu de la scène, comme il arrive assez souvent, alors ils donnent à rire aux spectateurs. Le masque et le diadème du comédien se brisent, son véritable visage s'ensanglante, ses habits déchirés laissent voir les haillons dont il est vêtu, et ses jambes dépouillées de leur cothurne montrent qu'il avait le pied trop petit pour une si grande chaussure. Tu vois, mon Coq, qu'à ton exemple je fais aussi des comparaisons. Mais après avoir été roi, comment as-tu trouvé la condition de cheval, de poisson, de chien ou de grenouille?

LE COQ. Tu soulèves-là une question importante et étrange à la circonstance présente; qu'il te suffise de savoir que de toutes les conditions que j'ai éprouvées, aucune ne m'a paru plus rude que celle de l'homme. Il ne sait pas assez se renfermer dans les bornes de la nature. En effet, a-t-on jamais vu un cheval devenir usurier, une grenouille calomniatrice, un geai faire le philosophe, un moucheron le cuisinier, ou un coq jouer le personnage d'un giton? Aucun des emplois ridicules que vous exercez ne se trouve parmi les bêtes.

MICYLLE. Ce que tu dis, mon Coq, est très-vrai. Cependant je ne rougirai point de t'avouer ce que j'éprouve. Je ne puis me défaire de ce désir d'être riche, que j'ai sucé avec le lait. Ce songe qui m'a fait voir tant d'or est toujours présent à mes yeux; et je crève de jalousie en songeant que ce maudit Simon vit au sein des délices et de l'opulence.

LE COQ. Je te guérirai bientôt, Micylle; et, puisqu'il est encore nuit, lève-toi et me suis; je vais te conduire chez ce Simon, et chez tous les riches où tu voudras entrer. Tu verras quel est leur sort.

MICYLLE. Comment cela? Toutes les portes sont fermées: veux-tu que je perce les murs?

LE COQ. Point du tout. Mais Mercure, à qui je suis consacré, a donné à la plume recourbée que je porte à la queue une propriété particulière.

MICYLLE. Tu as deux plumes faites ainsi.

LE COQ. C'est la droite; celui à qui je la laisse arracher, peut ouvrir toutes les portes, entrer dans l'intérieur des maisons, et tout voir sans être vu.

MICYLLE. Ah! je ne savais pas, mon Coq, que tu fusses aussi un enchanteur. Mais si tu me donnes une fois cette plume précieuse, tu verras bientôt toutes les richesses de Simon transportées chez moi, et lui, sera réduit à ronger son cuir, comme devant, en le tirant avec les dents.

LE COQ. Cela ne serait pas juste, Micylle; et Mercure m'a ordonné de découvrir par mon cri celui qui voudrait faire un pareil usage de ma plume.

MICYLLE. Ce que tu dis là n'est pas croyable. Quoi! Mercure, qui lui-même est un voleur, serait jaloux des autres? Quoi qu'il en soit, allons toujours, je m'abstiendrai, si je puis, de toucher à l'or de Simon.

LE COQ. Arrache d'abord la plume. Comment! je crois que tu me les arraches toutes deux.

MICYLLE. C'est afin d'être plus sûr de mon fait, et puis ta queue sera moins difforme et mieux équilibrée.

LE COQ. Soit. Irons-nous d'abord chez Simon, ou chez quelque autre riche?

MICYLLE. Non, non! ce sera chez Simon, qui, depuis qu'il est riche, veut avoir quatre syllabes à son nom, au lieu de deux. Mais nous voici déjà devant sa porte : que faut-il faire à présent?

LE COQ. Introduis la plume dans la serrure.

MICYLLE. Que vois-je! la porte s'est ouverte comme avec la clef.

LE COQ. Entre le premier. Vois-tu comme il veille et compte son or?

MICYLLE. Oui, je l'aperçois auprès d'une lampe obscure et altérée. Comme il est pâle! je ne sais d'où cela peut lui venir; il faut que ce soient les soucis et les inquiétudes qui l'aient ainsi rendu maigre : car je n'ai pas entendu dire qu'il fût malade.

LE COQ. Écoute-le parler, tu sauras bientôt quelle est la cause de sa pâleur.

SIMON. Oui, ces soixante-dix talents seront bien plus en sûreté si je les cache sous mon lit; personne ne s'en doute. Quant aux seize autres, il faut que Sosyle, mon palefrenier, m'ait vu les enfouir dans l'écurie; car, depuis quelque temps, il néglige furieusement mes chevaux, et devient bien pares-

seux. Mais il en a sûrement déjà volé beaucoup : avec quoi mon cuisinier lui aurait-il acheté hier de quoi se régaler ? On m'a dit qu'il avait fait présent à sa femme d'un bijou de cinq drachmes. Oh ! malheureux que je suis ! ces coquins-là me ruinent... Mais, ma vaisselle n'est point en sûreté ; j'en ai tant, que l'on pourrait bien être tenté de percer la muraille pour me la voler. Tout le monde est jaloux de moi et me dresse des embûches, surtout mon voisin Micylle.

MICYLLE. Oui, je te ressemble, n'est-ce pas, et j'emporte les plats sous mon aisselle ?

LE COQ. Tais-toi, Micylle, ne va pas faire connaître que nous sommes là à l'écouter.

SIMON. Il vaut donc mieux ne me point coucher, et rester moi-même en sentinelle. Je ferai bien de faire un tour dans la maison. Qui va là ? Je te vois, scélérat... Par Jupiter ! ce n'est qu'une colonne. Tout va bien. Cachons notre argent ; demain nous le recomptons pour voir s'il n'y manque rien. On m'a frappé. On m'assiège, on en veut à mon bien : vite, mon épée. Si je prends quelqu'un !... Serrons promptement notre argent.

LE COQ. Tu vois, Micylle, quelle est la vie de Simon. Allons-nous-en chez quelque autre ; la nuit ne va pas tarder à finir.

MICYLLE. Ah ! le malheureux, quelle vie il mène ! puissent mes ennemis être riches à ce prix ! Cependant, avant de m'en aller, je veux le frapper sur la joue.

SIMON. Quelqu'un m'a frappé. Au voleur... Malheureux !

MICYLLE. Pleure, misérable, passe les nuits à veiller, sèche sur ton or, et deviens aussi jaune que lui. Si tu veux, mon Coq, nous irons chez Gniphon ; il demeure ici près... La porte s'est ouverte d'elle-même.

LE COQ. Le vois-tu, éveillé par l'avarice, s'occuper à caler ses usures sur ses doigts desséchés ? Eh bien ! dans peu, il faudra qu'il abandonne ses richesses pour devenir cloporte, cousin ou moucheron.

MICYLLE. Cet intensé me paraît encore plus malheureux qu'un cloporte ou un cousin. Allons chez un autre.

LE COQ. Allons chez ton Eucrate. La porte s'est ouverte d'elle-même, et tu peux entrer.

MICYLLE, regardant les meubles somptueux d'Eucrate. Hélas ! il n'y a qu'un moment que tout cela m'appartenait.

LE COQ. Quoi ! tu penses toujours à ton rêve ! Tiens, vois cet Eucrate, un vieillard, couché avec son esclave.

MICYLLE. Par Jupiter ! quelle infamie ! quelle passion contre nature ! Mais voici dans une autre chambre sa femme qui se livre à son cuisinier !

LE COQ. Eh bien ! Micylle, voudrais-tu à présent être l'héritier d'Eucrate et posséder ses trésors ?

MICYLLE. Les Dieux m'en préservent, mon coq ! périssons plutôt de faim et de misère. Adieu l'or, adieu les festins ! j'aime mieux ne posséder que deux oboles, que de devenir ainsi la proie de mes esclaves.

LE COQ. Déjà le crépuscule commence, le jour approche ; retournons à la maison : tu verras le reste une autre fois.

---

## ICAROMÉNIPPE

ou

## LE VOYAGEUR AÉRIEN

## MÉNIPPE ET SON AMI.

MÉNIPPE. Oui, il y avait bien trois mille stades<sup>1</sup>, de la terre à la lune, où j'ai fait ma première station; de là jusqu'au soleil, cinq cents parasanges<sup>2</sup>; et du soleil jusqu'au ciel même et à la citadelle escarpée de Jupiter, il peut y avoir une vraie journée d'aigle.

L'AMI. De grâce, Ménippe, que veut dire ce calcul astronomique? Qu'est-ce que tu mesures là, tout bas? Il y a déjà longtemps que je te suis, et je t'entends parler de lune, de soleil, et proférer en outre les mots étrangers de stations<sup>3</sup> et de parasanges.

MÉNIPPE. Ne sois pas étonné, mon cher, si je te parais m'occuper d'objets élevés et célestes; je calculais, en moi-même, le chemin que j'ai fait dans mon dernier voyage.

L'AMI. Apparemment qu'à l'exemple des Phéniciens, tu jugeais de ta route par le cours des astres?

MÉNIPPE. Point du tout. C'est dans les astres même que j'ai voyagé.

L'AMI. Par Hercule! tu as fait là un songe long, si tu as dormi, sans t'en apercevoir, des parasanges entières.

1. Mesure grecque, composée de cent-vingt-cinq pas géométriques.

2. Mesure de Perse, de trente stades de chemin.

3. Stations ou relais, comme il y en avait de distance en distance sur les routes de la Perse.

MÉNIPPE. Tu crois que je te fais ici le récit d'un songe? Eh bien, j'arrive tout récemment du palais de Jupiter.

L'AMI. Que dis-tu? Ménippe, descendu du ciel et de la demeure de Jupiter, nous revient aujourd'hui?

MÉNIPPE. Rien n'est plus vrai. Tu me vois arrivant, en ce jour, des régions célestes, où j'ai vu et entendu des choses admirables; et, si tu refuses de me croire, j'en serai ravi: car j'aurai joui d'un bonheur incroyable.

L'AMI. Et comment oserais-je, divin et céleste Ménippe, faible et terrestre mortel que je suis, refuser de croire un homme qui voit les nuages sus ses pieds, et qui, pour parler comme Homère, *est un des habitants des cieux*? Cependant je te prie de me dire par quel moyen tu as pu t'élever dans les airs. Où as-tu pu trouver une échelle assez haute?... car, à en juger par ta figure, tu ne ressembles pas assez au jeune berger de Phrygie, pour que je puisse imaginer que tu as été enlevé par un aigle, pour servir d'échanson à la table des Dieux.

MÉNIPPE. Tu te moques de moi, je le vois bien, et je ne suis pas surpris qu'un récit aussi extraordinaire te paraisse tout semblable à une fable. Mais sache que, pour m'élever dans les cieux, j'e n'ai point eu besoin d'échelle, ni d'être le mignon d'un aigle. J'ai volé de mes propres ailes.

L'AMI. Voilà ce qui surpasse tout ce qu'a fait Dédale, et j'ignorais encore que tu eusses été métamorphosé en milan ou en geai.

MÉNIPPE. Courage, mon ami! Tu n'es pas éloigné de deviner. En effet, à l'exemple de Dédale, je me suis aussi fabriqué des ailes.

L'AMI. Comment! et tu n'as pas craint, pour prix de ta témérité, de tomber dans quelque mer, qu'on eût appelée Ménippéenne, comme on a fait pour Icare.

MÉNIPPE. Non, sans doute; Icare attacha les plumes de ses ailes avec de la cire, qui se foudit bientôt à l'aspect du soleil; les plumes se détachèrent, et Icare dut nécessairement tomber, tandis que mes ailes n'avaient pas de cire.

L'AMI. Explique-toi. Peu s'en faut que tu ne me persuades insensiblement de la vérité de ton histoire.

MÉNIPPE. Voici comment la chose est arrivée. J'avais pris un aigle et un vautour de la plus forte espèce; je leur coupai les ailes, et... Mais si tu avais le loisir de m'entendre, il vaudrait mieux que je te racontasse ce qui a donné lieu à cette belle invention.

L'AMI. Très-volontiers. J'attends la bouche béante. Par le Dieu de l'amitié, arrivons donc vite à ton récit, et ne me laisse pas ainsi suspendu par les oreilles au début de ton aventure.

MÉNIPPE. Écoute-moi donc : car je sais qu'il n'est point civil de laisser son ami la bouche béante, surtout lorsqu'il est, comme tu dis, suspendu par les oreilles.

Dès que j'eus commencé à réfléchir sur la vie humaine, je trouvai bientôt que les choses d'ici-bas étaient peu stables, ridicules et viles. Je veux dire les richesses, les dignités, la puissance; et, plein de mépris pour ces objets, dont je regardais la recherche comme un obstacle à l'étude de ceux qui sont vraiment dignes de nos empressements, j'essayai de lever les yeux et de contempler cet univers. Mais je tombai dans un grand embarras, quand, pour la première fois, je considérai ce que les philosophes appellent le *Monde*. Je ne pouvais comprendre comment il avait été formé, ni quel en avait été l'ouvrier, quel en est le principe et quelle la fin. En examinant ses différentes parties, mon incertitude redoublait encore; et, lorsque je voyais la disposition des étoiles, dont le ciel est parsemé, et le soleil lui-même, je désirais vivement en connaître la nature. Les révolutions de la lune me paraissaient encore plus singulières et tout à fait étranges : je regardais la variété de ses phases comme tenant à une cause inexplicable. Je pouvais encore moins comprendre la rapidité des éclairs, les éclats du tonnerre, et ces torrents de pluie, de grêle et de neige; enfin, il m'était impossible de former là-dessus quelque conjecture satisfaisante.

Dans la perplexité où se trouvait alors mon esprit, je pensai que c'était des philosophes que je pouvais apprendre tous ces phénomènes. J'imaginai qu'il leur serait facile de m'en expliquer les véritables causes; en conséquence, je choisais ceux qu'une physionomie austère, un visage pâle,

garni d'une barbe large et touffue, me portaient à croire les plus habiles. En effet, ils me paraissaient sublimes dans leurs discours et parfaitement instruits des merveilles célestes. Je me remis donc entre leurs mains, moyennant une grosse somme d'argent, dont je payai partie sur-le-champ, et promis l'autre quand ils m'auraient fait parvenir au faite de la philosophie. Je demandais qu'ils m'apprirent à disserter avec facilité sur les phénomènes du ciel, qu'ils me fissent connaître l'ordre et l'arrangement de l'univers. Mais bien loin de dissiper mon ancienne ignorance, ils me jetèrent dans une incertitude encore plus grande, en ne m'entretenant que de *principes*, de *fin*s, d'*atomes*, de *vide*, de *matière*, d'*idées*, et de mille autres termes barbares, dont ils m'étourdissaient tous les jours. Mais le plus embarrassant pour moi était que la doctrine de l'un ne s'accordait nullement avec celle de l'autre, et que leurs opinions se combattaient et étaient diamétralement opposées; tous voulaient cependant me persuader, et chacun d'eux s'efforçait de m'attirer à son sentiment particulier.

L'AMI. Ce que tu me dis est bien étrange! Comment des gens qui se piquent de sagesse peuvent-ils disputer sur des vérités constantes, et ne pas avoir, sur les mêmes objets, la même façon de penser?

MÉNIPPE. Oh! tu rirais bien, mon ami, si tu connaissais l'orgueil et les mensonges dont leurs discours sont pleins. En effet ces gens-là ont toujours marché sur la terre; ils ne sont point d'une nature supérieure à celle des autres hommes; leur vue n'est pas plus perçante que celle de leurs voisins. La plupart même ont la vue affaiblie, soit par la vieillesse, soit par le manque d'exercice; et cependant ils assurent qu'ils voient distinctement les extrémités des cieux; ils mesurent le soleil, marchent dans les espaces qui sont au-dessus de la lune; et, comme s'ils étaient tombés tout récemment des étoiles, ils en décrivent la forme et la grandeur. Souvent ils ignorent combien il y a de stades de Mégare à Athènes, et néanmoins ils osent dire quelle est la distance de la lune au soleil, combien ces astres ont de coudées dans leur circonférence, quelle est la hauteur de l'espace occupé par l'air, quelle est la profondeur de la

mer. Ils mesurent la terre, tracent des cercles, figurent des triangles sur des carrés, décrivent différents orbites, et soumettent le ciel même à leurs hardis calculs. Mais une preuve de leur ignorance et de leur orgueil, c'est qu'au lieu de ne parler que par conjectures sur ces objets, dont on ne peut avoir de connaissances certaines, ils soutiennent leurs sentiments avec la dernière opiniâtreté, sans permettre à nul autre de faire prévaloir le sien. Ils assurent (et peut s'en faut que ce ne soit avec serment) que le soleil est une boule de fer rouge, que la lune est habitée, que les étoiles s'abreuvent de la vapeur que le soleil attire de la mer, comme avec une corde à puits, et qu'il leur distribue à boire tour à tour. Du reste, il est aisé de voir combien ils diffèrent dans leurs opinions, et je te prie de remarquer si la doctrine de l'un ressemble à celle de l'autre, ou plutôt si elle ne lui est pas absolument opposée. D'abord, ils ne s'accordent point entre eux sur l'origine du monde. Les uns veulent qu'il soit incréé et incorruptible; d'autres osent parler de celui qui en a été l'ouvrier et de la manière dont il s'y est pris pour le composer. Mais ceux qui m'étonnaient le plus étaient ceux qui parlaient d'un certain dieu, fabricant de toutes choses, et ne pouvaient me dire, ni de quel lieu il était venu, ni en quel endroit il était, lorsqu'il travaillait à la formation de tous les êtres : car tu sens bien qu'avant l'existence de l'univers, on ne peut imaginer ni temps ni espace.

L'AMI. Pour cela, voilà des hommes bien hardis et bien impudents!

MÉNIPPE. Et que serait-ce donc, mon cher, si tu avais entendu tout ce qu'ils débitent sur les *idées*, ou sur les êtres *incorporels*, et leurs savantes dissertations sur le *fini* et l'*infini*? car souvent il s'élève, sur ces matières, de fortes disputes entre ceux qui croient que l'univers ne périra jamais, et ceux qui assignent un terme à son existence. Bien plus, quelques-uns prétendent prouver qu'il y a une infinité de mondes<sup>1</sup>, et condamnent absolument ceux qui enseignent qu'il n'y en a qu'un. Un autre, sans doute ennemi de la

1. Il raille ici Démocrite.

paix, pense que la guerre est la mère de toute chose<sup>1</sup>. Quant à leurs sentiments sur les dieux, que te dirai-je ? Les uns veulent que la divinité soit un nombre<sup>2</sup>; il y en a qui jurent par le chien, l'oie, ou le platane<sup>3</sup>; ceux-ci, chassant tous les autres dieux, donnent à un seul l'empire de l'univers. En les entendant, je fus fâché d'apprendre combien était grande la disette des dieux. Mais quelques-uns, d'un caractère plus libéral, assurent qu'il y en a plusieurs. Il les divisent en plusieurs classes, appellent l'un le premier dieu, donnent à d'autres le second et le troisième rang de la divinité. Quelques-uns croient encore que la nature divine est incorporelle, et n'a ni sens ni figure; d'autres ne la conçoivent qu'avec un corps. Tous ne pensent pas également que les dieux se mêlent de nos affaires. Il en est qui, les délivrant de tous soins pénibles, à peu près comme nous avons coutume de dispenser les vieillards des charges publiques, les font presque ressembler aux comparses dans une pièce de théâtre. D'autres enfin, surpassant toutes ces opinions, pensent qu'il n'y a jamais eu de dieux, et laissent le monde se gouverner sans conducteur ni maître.

En écoutant ces discours, je ne me sentais pas la force de refuser ma confiance à des hommes dont la voix était si bruyante et la barbe si respectable; d'un autre côté, je ne savais comment faire pour ne rien trouver de repréhensible et de contradictoire dans leurs enseignements. Souvent même je m'efforçais de croire à quelques-uns; mais bientôt, comme le dit Homère<sup>4</sup> :

Un autre désir me retenait.

Enfin, ne sachant plus à qui m'adresser, je désespérai de trouver sur la terre la vérité que j'y cherchais. Je crus en conséquence qu'il ne me restait plus d'autre ressource, pour mettre fin à mon incertitude, que de m'attacher des

1. Doctrine physique d'Empédocle. Cette guerre est le choc et la combinaison des éléments.

2. Pythagore.

3. Socrate.

4. *Odyssée*, liv. 1, v. 302.

ailes, à l'aide desquelles je pusse m'élever dans les cieux. Le désir que j'en avais me fit espérer que la chose ne serait pas impossible. Esope, dans ses fables, ne nous fait-il pas voir des aigles, des escargots, des chameaux même, pour lesquels la route du ciel a été praticable? Mais comme il me paraissait de toute impossibilité qu'il me poussât jamais des ailes, je crus qu'en m'accommodant celles d'un aigle ou d'un vautour, les seules proportionnées à la taille d'un homme, je pourrais peut-être réussir dans mon entreprise. Ayant donc pris deux de ces oiseaux, je coupai soigneusement l'aile droite de l'aigle, et la gauche du vautour, je les attachai à mes épaules avec de fortes courroies, puis, ajoutant à leurs extrémités de quoi pouvoir les tenir avec les mains, je m'essayai à voler. D'abord je ne faisais que sauter en m'aidant de mes mains, et, comme les oies, je volais terre à terre, et je marchais sur la pointe des pieds, en étendant les ailes; mais, voyant que la chose me réussissait, j'osai tenter une épreuve plus hardie, et, montant sur la citadelle, je me précipitai en bas et volai jusque sur le théâtre. Comme j'avais fait ce trajet sans danger, je résolus d'élever mon vol dans une plus haute région. Je m'élançai du Parnèthe<sup>1</sup>, et de l'Hymète, et planai jusqu'au Gérannée<sup>2</sup>, de là jusqu'à la citadelle de Corinthe<sup>3</sup>, puis par delà la montagne de Pholoë<sup>4</sup> et l'Erymanthe, jusqu'au Taygète<sup>5</sup>. L'exercice augmenta ma hardiesse, et je parvins à m'élever dans les plus hautes régions de l'air. Dès lors, je résolus de ne plus mesurer mon vol sur celui des petits oiseaux. Je montai sur l'Olympe; et, après avoir fait une provision de vivres, la plus légère qu'il me fût possible, je dirigeai mon vol droit vers les cieux. La grande élévation me troubla d'abord la vue, mais ensuite je m'y accoutumai à merveille. Lorsque je fus arrivé dans la région de la lune, je laissai

1. Chaîne de montagnes qui sert de limites à l'Attique et à la Béotie.

2. Montagne à l'entrée de l'isthme de Corinthe. Son nom signifie montagne des Grues.

3. La citadelle appelée Acrocorynthus était située sur une montagne escarpée près de Corinthe.

4. Montagne d'Arcadie. L'Erymanthe est un fleuve de la même contrée.

5. Taygète, montagne située au fond du Péloponèse, qui sert de limite à la Messénie et à la Laconie.

beaucoup de nuages derrière moi, et, comme je sentais de la fatigue, surtout dans l'aile gauche, qui était celle du vautour, je m'approchai de la lune, et m'assis dans cet astre, pour prendre un peu de repos. De là, jetant les yeux sur la terre, tel que le Jupiter d'Homère<sup>1</sup>, je promenais mes regards tantôt sur la Thrace qui nourrit des chevaux, tantôt sur la Mysie; peu après, je considérais à mon gré la Grèce, la Perse, l'Inde, et cette vue me remplissait d'un plaisir indicible.

L'AMI. Tu me diras du moins, Ménippe, quelle en était la cause, afin que je n'ignore aucune circonstance de ton voyage, et que je sache même tout ce que tu as pu observer de curieux pendant ta route. Je m'attends à entendre bien des choses nouvelles sur la forme dont la terre et les objets qu'elle contient se sont offerts à tes yeux.

MÉNIPPE. Tu as raison, mon ami; et, pour bien me comprendre, transporte-toi en idée dans la lune, voyage avec moi par le moyen de mon récit, et considère la disposition des choses qui sont sur la terre. D'abord, imagine-toi voir une terre extrêmement petite, mais beaucoup plus petite que la lune; en sorte qu'ayant tout à coup penché la tête, je fus fort embarrassé pour découvrir la place qu'occupaient nos énormes montagnes, et cette mer qui nous paraît immense; si je n'eusse aperçu le colosse de Rhodes, et la tour de Pharos, je crois que la terre eût totalement échappé à mes regards. Mais la hauteur de ces deux monuments, qui s'élèvent jusqu'aux nues, et l'éclat dont les feux du soleil faisaient briller l'Océan dans son calme, me firent connaître que ce que je voyais était la demeure des mortels. Lorsqu'une fois j'eus attentivement fixé les yeux sur elle, je découvris bientôt tout le tableau de la vie humaine. Je ne distinguais pas seulement les nations et les villes, les hommes mêmes ne se dérobaient point à ma vue. Les uns naviguaient, d'autres faisaient la guerre, ceux-ci labouraient, ceux-là plaidaient. Les femmes, les animaux, et tous les êtres que nourrit le sein fécond de la terre, parurent alors à mes yeux.

1. *Iliade*, liv. 13.

L'AMI. Tu me dis là des choses incroyables et contradictoires. Tout à l'heure tu cherchais où était la terre; son éloignement la réduisait, disais-tu, à une petitesse extrême; et si le Colosse ne te l'eût fait reconnaître, peut-être tes yeux se seraient-ils mépris sur ce qu'ils voyaient; comment se peut-il à présent que, devenus tout à coup plus perçants que ceux de Lyncée, ils distinguent si facilement tous les objets, les hommes, les animaux, et peu s'en faut les nids de moucherons?

MÉNIPPE. Tu me rappelles fort à propos une circonstance que j'aurais dû te dire auparavant et que j'ai oubliée, je ne sais pourquoi. La voici : lorsque j'eus reconnu que c'était la terre que je voyais, mais qu'il m'était impossible d'y rien observer, à cause de sa distance prodigieuse qui permettait à peine à ma vue d'y atteindre, cela me fit un violent chagrin et me jeta dans un embarras extrême. Déjà je commençais à m'affliger, et peu s'en fallait que je ne pleurasse, lorsque le philosophe Empédocle, noir comme un charbonnier, couvert de fumée et tout rôti, se présenta derrière moi. En le voyant, je l'avouerai, je fus saisi de frayeur, et je le pris pour quelque génie habitant de la lune. Mais lui, pour me rassurer, me parla en ces termes : « Ne crains rien, Ménippe, je ne suis point Dieu : pourquoi me compares-tu aux immortels<sup>1</sup>? Tu vois le physicien Empédocle qui se précipita dans le gouffre de l'Etna : une éruption violente m'a porté jusque dans ces lieux. J'habite à présent la lune, je marche dans les airs et me nourris de rosée. Je viens à toi pour te délivrer de l'inquiétude qui te tourmente, car je pense que ton chagrin n'est causé que par l'impossibilité où tu te trouves de voir ce qui se passe sur la terre. — Ah! généreux Empédocle, m'écriai-je, quel service important tu me rends! Je n'oublierai point, lorsque je serai de retour en Grèce, de te sacrifier dans ma cheminée<sup>2</sup>, et de t'invoquer aux Néoméniés<sup>3</sup>, en ouvrant trois fois la bouche du

1. Parodie d'un vers d'Homère, *Odyssée*, liv. 16, v. 198.

2. Parce qu'Empédocle était mort par le feu, en se précipitant dans le cratère de l'Etna.

3. Le premier jour du mois s'appelait Néoménie, c'est-à-dire nouvelle lune. Les Grecs avaient coutume en ce jour de brûler de l'encens devant les statues de leurs Dieux. *Le Scholiaste d'Aristophane, sur le vers 96 des Guépes.*

côté de la lune. — Je te jure par Endymion, me répondit-il, que je ne suis point venu ici attiré par l'espoir d'aucune récompense, mais j'ai été sensiblement touché de la peine où tu m'as paru plongé. Sais-tu bien, ajouta-t-il, ce qu'il faut que tu fasses pour rendre ta vue perçante? — Non vraiment, lui dis-je, à moins que tu ne dissipes toi-même l'obscurité qui me couvre les yeux : car il me semble, en ce moment, qu'ils sont fermés par la chassie. — Tu n'auras certainement pas besoin de moi ; tu as apporté de terre avec toi de quoi te procurer la meilleure vue possible. — Et qu'est-ce que c'est? Je l'ignore. — N'as-tu pas attaché à ton épaule droite l'aile d'un aigle? — Oui, mais qu'ont de commun l'aile de cet oiseau et mes yeux? — L'aigle est de tous les oiseaux celui dont l'œil est le plus perçant ; c'est le seul qui ose regarder fixement le soleil, et c'est pour cela qu'il passe pour leur roi. On le reconnaît pour un véritable aigle, s'il peut, sans baisser la paupière, soutenir l'éclat des rayons du soleil. — On le dit, repris-je, et déjà je me repens de ne m'être pas arraché les yeux, avant de monter ici, pour mettre à leur place ceux d'un aigle. Je suis venu ici sans avoir pris toutes mes précautions, et sans m'être muni de l'attirail de ce roi des oiseaux. Je ressemble assez bien à ces bâtards ou à ces enfants déshérités, qui n'ont que de vaines prétentions. — Eh bien ! il ne tient qu'à toi de donner à l'un de tes yeux la perspicacité de ceux d'un basilic. Si tu veux te lever un instant, contenir en repos l'aile de vautour, agiter seulement l'autre d'une manière proportionnée à sa grandeur, ton œil droit deviendra perçant. Quant à l'autre, tu ne pourrais en diminuer la faiblesse, parce qu'il appartient à un oiseau inférieur. — C'en est assez, lui répondis-je ; et, quoiqu'il n'y ait que mon œil droit qui puisse acquérir la vue d'un aigle, je n'en verrai pas plus mal : car il me semble que j'ai vu plusieurs fois les charpentiers, pour mieux ajuster les pièces de bois au niveau, ne se servir que d'un œil. » En disant cela, je fis ce qu'Empédocle m'avait recommandé, et lui-même, s'éloignant de moi peu à peu, s'évanouit insensiblement en fumée.

A peine avais-je battu de l'aile, qu'une grande lumière

X

brilla autour de moi ; tous les objets qui jusque-là m'avaient été cachés se montrèrent à ma vue. Je baissai la tête du côté de la terre, et je distinguai clairement les villes, les hommes et leurs actions. Non-seulement je voyais celles qu'ils faisaient en plein air, mais aussi tout ce qu'ils pratiquaient dans l'intérieur des maisons, où ils se croyaient bien cachés. Je vis Ptolémée couché avec sa sœur<sup>1</sup> ; le fils de Lysimaque dressait des embûches à son père<sup>2</sup> ; Antiochus, fils de Séleucus, faisait un signe de tête à Stratonice<sup>3</sup>, sa belle-mère ; Alexandre le Thessalien<sup>4</sup> était mis à mort par sa femme ; Antigone déshonorait, par un adultère, la femme de son fils ; le fils d'Attale lui versait du poison ; d'un autre côté, Arsace poignardait sa maîtresse, et l'eunuque Arbacès tirait son épée contre Arsace ; le Mède Spatinus avait la tête rompue par une coupe d'or, et ses satellites le traînaient par les pieds hors de la salle du festin. Pareilles scènes se passaient en Libye, chez les Scythes et chez les Thraces. Dans les palais des rois, ce n'était qu'adultères, meurtres, embûches, brigandages, parjures, craintes et trahisons. Voilà le spectacle qu'offrait la conduite des rois ; mais celle des particuliers était bien plus risible : car en les considérant à leur tour, je vis l'épicurien Hermodore qui se parjurait pour mille drachmes ; Agathocles le Stoïcien, qui plaidait contre un de ses disciples pour le salaire de ses leçons ; l'orateur Clinias, qui dérobaient une coupe du temple d'Esculape, et le cynique Hérophile qui dormait dans un lieu de débauche. Que te dirai-je des autres ? Ceux-ci perçaient le mur de leur voisin ; ceux-là plaidaient ; quelques-uns prêtaient à usure ; d'autres exerçaient des friponneries. En un mot, c'était un spectacle infiniment varié dont tous les peuples étaient les acteurs.

L'AMI. Il serait bien honnête à toi, Ménippe, de m'en faire

1. Ptolémée Philadelphie épousa Stratonice sa propre sœur, dont il était amoureux. *Scholie grecque.*

2. Lysimaque, l'un des successeurs d'Alexandre, fit mourir Agathocle son fils, accusé d'avoir voulu l'assassiner. *Scholie grecque.*

3. Voyez l'histoire des amours d'Antiochus et de Stratonice, dans le traité de la déesse de Syrie.

4. Alexandre de Phères, tué par sa femme Thébé. On trouve un récit assez circonstancié de sa mort dans la bibliothèque de Photius, narration 50, p. 456.

un peu le détail : car il paraît qu'il a dû te procurer un plaisir peu commun.

MÉNIPPE. Il m'est impossible de te raconter tant de choses avec ordre. C'était déjà pour moi une affaire assez difficile de les regarder toutes. Mais les principales actions ressembloient assez à celles qu'Homère dit avoir été représentées sur le bouclier d'Achille, où l'on voyait, d'un côté, des noces et des festins ; d'un autre, des tribunaux et des assemblées ; dans une autre partie on offrait un sacrifice ; à côté on se livrait à la douleur. Toutes les fois que je jetais les yeux sur les Gètes, je les voyais qui faisaient la guerre. Si de là je passais chez les Scythes, je les voyais errer sur leurs chariots. En détournant un peu la vue du côté opposé, je voyais les Égyptiens occupés à labourer ; le Phénicien traversait les mers, le Cicilien exerçait la piraterie, le Lacédémonien était fouetté, l'Athénien plaidait. Tu peux juger actuellement quelle étrange confusion il résultait de toutes ces choses, qui se passaient en même temps. C'est à peu près comme si quelqu'un rassemblerait plusieurs choristes, ou plutôt plusieurs chœurs, qu'il ordonnât ensuite aux chanteurs d'abandonner leur partie, et de chanter chacun un air particulier, et que, rivaux les uns des autres, et continuant toujours à chanter son air, chacun d'eux s'efforçât de surpasser son voisin par la force de sa voix ; comprends-tu bien quel concert ce serait là ?

L'AMI. Rien ne serait plus ridicule et plus discordant.

MÉNIPPE. Eh bien ! mon ami, les habitants de la terre sont tous de pareils choristes, et c'est d'une pareille discordance qu'est composée la vie des hommes ; non-seulement leurs voix ne sont point d'accord, mais leurs habillements sont encore différents. Ils se meuvent tous en sens contraires ; ils ne pensent et ne réfléchissent jamais d'une manière uniforme, jusqu'à ce que le maître du chœur les chasse de la scène chacun à leur tour, en leur déclarant qu'il n'a plus besoin d'eux. Alors ils sont tous semblables, gardent un profond silence, et cessent de chanter l'air confus et discord de la vie. Enfin, sur ce théâtre-ci, théâtre si varié, où figurent tant d'acteurs différents, tout ce qui s'y faisait me paraissait fort risible. Mais rien ne me

faisait plus rire que ceux qui se querellent pour les limites d'un pays, qui forment de grands projets pour labourer la plaine de Sicyone ou s'emparer de celle de Marathon, dans la partie qui avoisine Oënoë, ou pour posséder mille arpents dans l'Acharnanie ; car toute la Grèce ne me parut pas alors avoir en largeur plus de quatre doigts, et, par rapport à la Grèce, l'Attique n'était qu'un point. Cela me fit réfléchir à ce qui restait aux riches pour fonder leur orgueil et leur fierté ; en effet, celui d'entre eux qui possède le plus d'arpents de terre ne me paraissait pas avoir à labourer un espace plus grand qu'un des atomes d'Épicure. Ensuite, jetant les yeux sur le Péloponèse, et de là sur la Cynossourie, je me rappelai combien de Lacédémoniens et d'Argiens périrent en un seul jour, pour un pays si petit qu'il ne paraissait pas plus large qu'une lentille d'Égypte ; et quand je voyais un homme enorgueilli de ses trésors, parce qu'il possédait huit bagues et quatre coupes, j'en riaais de bon cœur : car le mont Pangée, et toutes ses mines, n'était pas plus gros qu'un grain de millet.

L'AMI. Ah ! fortuné Ménippe, quel spectacle merveilleux ! mais, de grâce, comment te paraissaient les villes et les hommes eux-mêmes ?

MÉNIPPE. Je pense que tu as vu quelquefois une république de fourmis : les unes rôdent autour de leur habitation, plusieurs en sortent, tandis que d'autres y rentrent. Celle-ci emporte au-dehors une ordure, celle-là court porter une écorce de fève, ou bien une moitié de grain de blé qu'elle a dérobée quelque part ; et, à considérer la manière dont vivent les fourmis, il semble qu'il y ait parmi elles des architectes, des orateurs, des magistrats, des musiciens et des philosophes. Quoi qu'il en soit, les villes habitées par les hommes me parurent ressembler beaucoup à des fourmilières. Si cette comparaison des hommes avec les fourmis te paraît trop basse, songe aux anciennes fables des Thessaliens, et tu verras que les Myrmidons, cette nation belliqueuse, doit son origine à des fourmis métamorphosées en hommes<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> . Voyez les *Métamorphoses* d'Ovide, liv. 7, v. 638 et suiv.

Cependant, après avoir suffisamment considéré tous ces objets, après en avoir ri de tout mon cœur, je me levai, et, agitant mes ailes, je dirigeai mon vol vers le palais céleste,

Où règne Jupiter au milieu des autres dieux <sup>1</sup>.

Je ne m'étais pas encore élevé à la hauteur d'un stade, que, d'une voix féminine, la Lune m'adressa ces paroles : « Mé-  
« nippe, je te souhaite un bon voyage : voudrais-tu bien  
« me rendre un service auprès de Jupiter ? » — Volontiers, lui répondis-je; s'il n'y a rien à porter, cela ne sera pas fort lourd. — « La commission, me dit-elle, est bien aisée; « c'est de présenter, de ma part, une requête à Jupiter. Tu « sauras, Ménippe, que je suis excédée de toutes les extra-  
« vagances que j'entends dire de moi aux philosophes. Ils « n'ont d'autre occupation que de se mêler continuellement « de mes affaires, et de vouloir deviner quelle est ma na-  
« ture et ma grandeur, ou pour quelle cause je prends « tantôt la forme d'un demi-cercle, tantôt celle d'un crois-  
« sant. Les uns prétendent que je suis habitée, les autres « que je ressemble à un miroir, et que je suis suspendue « au-dessus de la mer. Ceux-ci m'attribuent toutes les pro-  
« priétés bizarres qui leur passent par l'esprit. Ceux-là vont « jusqu'à dire que ma lumière est dérobée et bâtarde, « qu'elle vient du Soleil qui est plus haut que moi. Ils ne « cesseront point qu'ils ne m'aient brouillée avec lui, quoi-  
« qu'il soit mon frère. Ils ont sans doute résolu d'exciter « entre nous quelque dissension. Et ne leur suffit-il pas de « parler du Soleil lui-même, comme ils le font, et de dire « que c'est une pierre, une boule de fer rouge ? Ne sais-je « pas aussi bien qu'eux-mêmes à quelles actions honteuses « et infâmes ils se livrent pendant la nuit, ces hommes qui, « durant le jour, prennent un visage si austère, dont le « regard est si imposant, la démarche si grave et si décente, « qui attirent sur eux les yeux de la multitude ! Je vois « moi-même tout ce qu'ils font; je me tais cependant, et je « ne pense pas qu'il soit convenable de découvrir et d'éclair-

1. *Iliade*, liv. 1, v. 222.

« rer leurs passe-temps nocturnes, de mettre, pour ainsi  
 « dire, sur la scène la conduite de chacun d'eux. Au con-  
 « traire, si j'aperçois quelqu'un commettre un adultère, un  
 « vol, ou quelqu'un de ces crimes qui ont besoin de téné-  
 « bres épaisses, sur-le-champ j'attire à moi un nuage, je  
 « m'en enveloppe, de peur de montrer aux yeux de la mul-  
 « titude des vieillards d'un âge vénérable qui déshonorent  
 « leur longue barbe et la vertu qu'ils professent. Malgré  
 « cela, ils ne cessent de me faire toute sorte d'outrages; au  
 « point que j'ai souvent délibéré, j'en jure par la Nuit, de  
 « me transporter le plus loin d'eux qu'il me serait possible,  
 « afin de me soustraire à leurs langues indiscrettes. N'oublie  
 « pas, je te prie, Ménippe, de rapporter tout cela à Jupiter;  
 « ajoute encore qu'il ne m'est plus possible de rester dans  
 « cette région, si, de sa foudre, il n'écrase tous ces physi-  
 « ciens, ne ferme la bouche aux dialecticiens, ne renverse  
 « de fond en comble le Portique, ne réduit l'Académie en  
 « cendres, et ne met fin aux disputes des péripatéticiens :  
 « car ce n'est qu'ainsi que je pourrai jouir de quelque  
 « tranquillité, et ne plus me voir exposée à être mesurée  
 « tous les jours. »

Vos intentions seront remplies, lui répondis-je, et en même temps je m'élevai droit vers les cieux,

Où n'apparaît aucune trace des travaux des humains et des bœufs<sup>1</sup>.

Bientôt après, la Lune me parut d'une petitesse extrême; pour la terre, je l'avais totalement perdue de vue. Alors, laissant le Soleil sur ma droite, je volai à travers les étoiles, et, le troisième jour, je m'approchai du ciel. Je crus d'abord que je pouvais y entrer d'un plein vol; je pensais qu'étant aigle à moitié, il me serait facile de ne pas être reconnu, je savais d'ailleurs que depuis longtemps l'aigle est l'ami de Jupiter; mais, faisant réflexion que mon aile de vautour ne tarderait pas à me trahir, je jugeai plus à propos de ne m'exposer à aucun danger. Je m'approchai

1. Parodie d'Homère, *Odyssée*, liv. 10, v. 98.

donc de la porte, et je frappai. Mercure, qui m'entendit, vint me demander mon nom; puis il courut annoncer ma venue à Jupiter. Un instant après je fus introduit; j'entrai, tremblant de crainte, et je trouvai tous les dieux assemblés et assis sur leurs trônes. Mais eux-mêmes ne me parurent pas exempts d'inquiétude<sup>1</sup> : la nouvelle étonnante de mon arrivée les avait un peu troublés, et ils s'attendaient que bientôt tous les hommes s'étant attaché des ailes, à mon exemple, allaient arriver chez eux. Jupiter, me regardant d'un œil terrible et plein de colère, me dit : *Qui es-tu ? d'où viens-tu ? quelle est ta patrie ? quels sont tes parents ?* Peu s'en fallut, en entendant ces mots, que je n'expirasse de frayeur. Je restai quelques instants sans pouvoir ouvrir la bouche, et comme foudroyé par la force de sa voix. Avec le temps je me remis un peu, et je lui racontai simplement mon aventure depuis son origine : comment j'avais désiré de connaître la cause des phénomènes célestes; comment je m'étais adressé aux philosophes, comme je les avais entendus raisonner d'une manière bien opposée, le désespoir où m'avait jeté la contrariété de leurs opinions, ensuite l'idée qui m'était venue de m'attacher des ailes, et tout le reste jusqu'à mon arrivée dans le ciel. J'ajoutai encore à tout cela la commission dont m'avait chargé la Lune. Alors Jupiter, souriant et défronçant un peu ses sourcils : « Que  
« doit-on penser actuellement, s'écria-t-il, de l'entreprise  
« d'Otus et d'Éphialte<sup>3</sup>, puisque Ménippe a eu la hardiesse  
« de monter dans le ciel ? Malgré ton audace, me dit-il,  
« nous te donnerons l'hospitalité; et demain, après t'avoir  
« donné l'explication que tu viens chercher ici, nous te  
« renverrons. » En disant cela, il se leva pour aller dans un endroit du ciel d'où l'on entend aisément tout ce qui se

1. Allusion à une épithète qu'Homère donne souvent aux Dieux, et qui signifie *exempts d'inquiétude*.

2. Autre allusion au vers 171 du premier chant de l'*Odyssée*.

3. Otus et Ephialte voulurent monter dans le ciel, et ayant mis montagnes sur montagnes, entreprirent de l'escalader; mais Apollon les perça de ses flèches. Voilà la fable; voici l'allégorie expliquée. Otus et Ephialte étaient des physiciens de Thessalie, fils d'Aloë, qui les premiers entreprirent de mesurer la distance des corps célestes à la terre. Ils se servaient pour cela des montagnes les plus élevées de la Thessalie, et de l'ombre qu'elles produisent. Il arriva à ces philosophes de tomber dans un précipice, ce qui donna lieu à la fable.

dit sur la terre : car le moment était venu d'écouter les prières. Chemin faisant, il me fit plusieurs questions sur ce qui se faisait sur la terre. D'abord il me demanda combien le blé valait en Grèce; si le dernier hiver avait été bien rude; si les légumes avaient besoin d'une pluie plus abondante; ensuite, s'il restait encore quelque descendant de Phidias; pour quelle raison les Athéniens avaient négligé ses fêtes pendant tant d'années<sup>1</sup>; s'ils étaient toujours dans la résolution d'achever son temple Olympien, et si l'on avait pris les voleurs qui dernièrement avaient pillé son temple de Dodone. Après que je lui eus répondu pertinemment sur chacun de ces objets : *Apprends-moi, Ménippe, me dit-il, quelle est la façon de penser des hommes à mon égard?* Et quelle autre peuvent-ils avoir de vous, souverain maître, lui répondis-je, sinon que vous êtes le roi des dieux? « Tu « plaisantes, me dit-il; quand tu voudrais ne m'en rien « dire, je connais leur amour pour les nouveautés. Il fut « un temps où j'avais auprès d'eux la réputation de pro- « phète et de médecin; en un mot, j'étais tout. Alors *les* « *rues et les places publiques étaient pleines de Jupiter.* Dodone « et Pise étaient illustres et considérées, la fumée des sa- « crifices m'obscurcissait les yeux; mais, depuis qu'Apollon « a établi à Delphes un bureau de prophéties, qu'Esculape « tient à Pergame boutique de médecine, que la Thrace a « construit un temple à Bendis, et l'Égypte à Anubis; « qu'Éphèse a dédié le sien à Diane, tout le monde court à « ces dieux nouveaux : il se forme de nombreuses assem- « blées pour célébrer leurs fêtes, on leur offre des héca- « tombes en sacrifice, et moi, on me traite comme un dieu « consumé de vieillesse; on s'imagine m'avoir suffisamment « honoré, si l'on me sacrifie dans Olympie, une fois tous « les cinq ans, et mes autels sont devenus plus froids que « les lois de Platon et les syllogismes de Chrysippe. »

En nous entretenant ainsi, nous arrivâmes à l'endroit où

1. Le temple de Jupiter Olympien à Athènes fut fort long à construire, et la dépense excessive, à laquelle les Athéniens ne pouvaient suffire, fut cause qu'il se passa plus de trois cents ans avant qu'il fût fini; et il ne l'aurait peut-être jamais été, si Adrien, empereur des Romains, n'eût contribué par sa munificence aux dépenses publiques.

Jupiter devait s'asseoir pour prêter l'oreille aux prières des hommes. Il y avait à la suite l'une de l'autre plusieurs trappes, dont l'ouverture, semblable à celle d'un puits, était fermée par un couvercle : devant chacune de ces trappes était un trône d'or. Jupiter ayant ôté le couvercle de la première, s'assit auprès, et se mit à écouter les vœux des hommes : ils lui en adressèrent de toutes les parties de la terre, et leur variété infinie me divertit beaucoup : car j'approchai aussi mon oreille de l'ouverture, et j'entendis tous ces vœux. Voici à peu près quels ils étaient. *O Jupiter ! fais-moi parvenir à la royauté. O Jupiter ! fais croître mes oignons et ma ciboule. O Jupiter ! fais que mon père meure bientôt.* L'un disait : *Plût aux dieux que ma femme me fit son héritier.* Un autre : *Fassent les dieux qu'on ne découvre point les embûches que je dresse à mon frère.* Ou bien : *Ah ! si je pouvais gagner mon procès ! Si j'étais couronné vainqueur aux jeux olympiques !* Les navigateurs souhaitaient, les uns, que Borée soufflât, les autres, que ce fût le vent du midi. Le laboureur demandait de la pluie, le foulon voulait du soleil. Jupiter, en les écoutant, examinait avec attention les vœux de chacun, mais il ne les exauçait pas tous.

Le père des dieux et des hommes accordait une chose, et en refusait une autre <sup>1</sup>.

Il accueillait les demandes équitables, et, les laissant monter jusqu'à lui par l'ouverture de la trappe, il les prenait et les déposait à sa droite. Mais pour les demandes injustes, il les renvoyait sur-le-champ, sans leur donner aucun effet, et soufflait dessus pour les empêcher d'approcher du ciel. Cependant je le vis une fois bien embarrassé sur une certaine prière qu'on lui faisait. Deux hommes lui demandaient chacun une chose absolument contraire, et lui promettaient tous deux les mêmes sacrifices. Il ne sut auquel il devait accorder sa demande ; en sorte qu'il éprouvait l'incertitude des académiciens <sup>2</sup>, et, ne pouvant rien

1. Allusion au vers 250 du chant XVI de l'*Iliade*. Homère.

2. L'incertitude de l'Académie était le doute méthodique renouvelé par Descartes, lorsqu'il disait : N'admettons pour vrai que ce qui est évident.

prononcer, il prit, comme Pyrrhon, le parti de s'abstenir et de considérer<sup>1</sup>. Quand il eut suffisamment vaqué à écouter les prières, il passa sur le second trône, près de la seconde trappe, et, prêtant l'oreille, il écouta les serments et ceux qui juraient. Après les avoir entendus, il foudroya l'épicurien Hermodore; puis, il passa de là au trône suivant, où il vaqua aux divinations, aux bruits de la renommée et aux augures. Ensuite il passa à la trappe des sacrifices : à travers son ouverture la fumée des victimes montait, apportant avec elle le nom de celui qui sacrifiait. Il quitta cet endroit pour aller distribuer ses ordres aux vents et aux saisons : *Qu'il pleuve aujourd'hui chez les Scythes, qu'il tonne en Libye, qu'il neige dans la Grèce. Toi, Borée, souffle chez les Lydiens, et que le vent du midi se taise; que le zéphyre<sup>2</sup> bouleverse la mer Adriatique; que mille médimnes<sup>3</sup> de grêle soient répandues sur la Cappadoce.* Enfin, quand il eut à peu près réglé toutes ces choses, nous nous rendîmes à la salle du festin. L'heure du souper était venue; Mercure me prit par la main, et me fit asseoir à côté de Pan, à la table des Corybantes, d'Atis, de Sabazius<sup>4</sup>, des divinités étrangères, et des demi-dieux. Cérès fournit le pain, Bacchus le vin, Hercule la viande, Vénus le myrte, et Neptune le poisson. Je goûtai en cachette à l'ambroisie et au nectar. L'excellent Ganimède, plein d'amitié pour les hommes, m'en versait une cotyle ou deux, lorsqu'il voyait Jupiter tourner ailleurs ses regards. Les dieux, comme le dit Homère<sup>5</sup>, qui lui-même, sans doute, ainsi que moi, s'en était assuré par ses propres yeux, ne mangent point de pain, et ne boivent point de vin : mais ils se régalent d'ambroisie et s'enivrent de nectar. Ils préfèrent cependant pour leur nourriture la fumée des sacrifices et l'odeur des chairs rôties que la fumée fait monter avec elle, aussi bien que le sang des victimes,

1. Lorsqu'on proposait quelque question à Pyrrhon, il répondait toujours : Je m'abstiens et je considère.

2. Le zéphyre d'Homère est un vent d'ouest qui excite les ouragans et les tempêtes.

3. La médimne était une mesure attique de grains, laquelle contenait à peu près six de nos boisseaux.

4. Sabazius était le nom que les Thraces donnaient à Bacchus.

5. *Iliade*, liv. 3, v. 342.

dont les sacrificateurs arrosent les autels. Pendant le repas, Apollon joua de la cithare, Silène dansa la cordace, et les Muses, debout, nous chantèrent une partie de la théogonie d'Hésiode, et la première des odes de Pindare. Ensuite, lorsqu'on eut bien mangé et largement bu, chacun fut se coucher comme il put :

Les dieux et les hommes dormirent la nuit entière, mais le doux sommeil ne put fermer mes yeux<sup>1</sup>.

Mon esprit était agité de mille réflexions différentes. Je ne pouvais comprendre comment, depuis un si long temps, la barbe n'était point encore poussée à Apollon, ni comment il faisait nuit dans le ciel, le Soleil y étant, et tenant table avec les autres dieux. Je commençais déjà à m'assoupir un peu; mais, dès la pointe du jour, Jupiter se leva et fit convoquer l'assemblée. Lorsque tous les dieux furent en sa présence, il leur tint ce discours : « L'arrivée de l'étranger  
« que nous reçûmes hier est le motif qui m'engage à vous  
« assembler. J'avais même, depuis longtemps, le dessein de  
« conférer avec vous, au sujet des philosophes; enfin, dé-  
« terminé par les plaintes réitérées de la Lune, j'ai résolu  
« de ne plus différer l'examen de cette affaire. Cette espèce  
« d'hommes, autrefois obscure et ignorée, est naturellement  
« paresseuse, amie de la dispute, avide de vaine gloire, co-  
« lère à l'excès, gourmande, insensée, orgueilleuse, prête à  
« outrager tout le monde; c'est, en un mot, pour me servir  
« d'une expression d'Homère, *un inutile fardeau de la terre*.  
« Ces hommes, divisés en différentes sectes, et dont tout le  
« mérite est d'avoir inventé des labyrinthes de raisonne-  
« ments où se perd la raison, se nomment *Stoiciens, Aca-*  
« *démiciens, Épicuriens, Péripatéticiens*, et portent encore  
« d'autres noms mille fois plus ridicules. Ce n'est pas tout :  
« parés du nom respectable de la vertu, élevant le sourcil,  
« et étalant une large barbe sur leur poitrine, ils affectent  
« une démarche composée qui déguise des mœurs infâmes :  
« ils ressemblent parfaitement à ces acteurs tragiques, qui,

1. Parodie des deux premiers vers du deuxième livre de l'*Iliade*.

« dès qu'on leur arrache le masque, et qu'on les dépouille  
 « de leurs habits brodés d'or, n'offrent plus qu'un homme  
 « ridiculement petit, que moyennant sept drachmes<sup>1</sup> on a  
 « loué pour représenter la pièce. Cependant, tels qu'ils  
 « sont, ils n'ont que du mépris pour le reste des hommes,  
 « et tiennent sur les dieux des discours fort étranges; ils  
 « rassemblent des jeunes gens simples et crédules, auxquels  
 « ils débitent avec emphase des lieux communs sur la vertu,  
 « et leur apprennent à faire des raisonnements subtils et  
 « embarrassants. En présence de leurs disciples, ils élèvent  
 « jusqu'aux cieux la tempérance et la sagesse, méprisent  
 « les richesses et la volupté; mais sitôt qu'ils sont seuls,  
 « qu'ils n'ont plus d'autres témoins qu'eux-mêmes, on ne  
 « saurait exprimer combien ils mangent, quelle est leur  
 « lubricité, et comme ils lèchent la crasse des oboles. Ce  
 « qu'il y a de plus révoltant, c'est que, n'étant utiles ni à  
 « l'Etat ni aux particuliers, n'étant propres ni à la guerre  
 « ni au conseil<sup>2</sup>, ils osent néanmoins blâmer la conduite  
 « des autres; leurs discours sont remplis d'amertume. Uni-  
 « quement occupés à dire des injures, ils censurent et in-  
 « vectivent contre quiconque a le malheur de les appro-  
 « cher. Celui d'entre eux qui déploie la voix la plus bruyante,  
 « qui montre le plus de hardiesse et d'impudence dans ses  
 « discours insolents, passe ordinairement pour le plus ha-  
 « bile. Cependant, si l'on demandait à ce déclamateur, à  
 « cet homme qui crie si fort, qui se porte l'accusateur de  
 « tout le monde : *Quelle est ton occupation? en quoi peut-on*  
 « *dire que tu contribues à l'utilité publique?* il répondrait,  
 « sans doute, s'il voulait parler sincèrement : *Je regarde, il*  
 « *est vrai, comme inutile, le négoce, l'agriculture, l'état mili-*  
 « *taire, et l'exercice de toute autre profession; mais je dé-*  
 « *clame, je suis sale, je me lave à l'eau froide, je marche nu-*  
 « *pieds pendant l'hiver, et, comme Momus, je médís des actions*  
 « *d'autrui. Si quelqu'un fait de grandes dépenses pour sa*  
 « *table ou entretient une courtisane, je m'en fais une affaire,*  
 « *et j'éclate en reproches contre lui; mais qu'un de mes amis ou*

1. Sept drachmes font trois livres dix sols de notre monnaie.

2. Homère, *Iliade*, livre 2, v. 246.

« de mes camarades soit retenu au lit par une maladie, et qu'il ait besoin de secours et de soins, je ne le connais plus.

« Telles sont, ô dieux, ces bêtes féroces. Ceux que l'on appelle *Épicuriens* sont les plus insolents de tous. Ils nous attaquent sans ménagement, soutiennent que nous ne prenons aucun intérêt aux affaires des hommes, et que nous ne veillons point sur leurs actions. Voici donc le moment d'y réfléchir avec attention : car s'ils parvenaient une fois à persuader aux hommes cette doctrine impie, vous seriez exposés à éprouver une grande famine. En effet, qui voudrait encore nous offrir des sacrifices, n'ayant plus rien à attendre de nous? A l'égard des raisons que la Lune a de se plaindre, vous les avez toutes entendues hier de la bouche de l'étranger. D'après cela, prenez le parti qui vous paraîtra le plus avantageux aux hommes, et le plus sûr pour vous-mêmes. »

A peine Jupiter eut-il cessé de parler, que l'assemblée retentit d'un bruit confus, et tous les dieux s'écrièrent à la fois : *Foudroie! brûle! écrase! au Tartare, comme les Géants!* Mais Jupiter, ayant fait faire silence une seconde fois, leur dit : « Vos volontés seront suivies, et ils seront tous écrasés avec leurs arguments; cependant, il ne m'est pas permis de punir actuellement personne, puisque nous sommes, comme vous le savez, dans la hiéroménie des quatre mois<sup>1</sup>, et que j'ai déjà publié les amnisties. Mais l'année prochaine, au commencement du printemps, tous les méchants périront misérablement sous les coups de mon tonnerre effrayant. »

Il dit, et confirme ses paroles par un mouvement de ses noirs sourcils<sup>2</sup>.

« Pour ce qui est de Ménippe, ajouta-t-il, je suis d'avis qu'on lui ôte ses ailes, de peur qu'il ne vienne ici une

1. Le mot *hiéroménie* signifie, en général, *jour de fête*. Des *hiéroménies* de quatre mois sont, je crois, quatre mois de suite, pendant lesquels arrivent plusieurs fêtes solennelles. En effet, si, comme on le prétend, ce traité a été écrit dans le mois *poseidon*, c'est-à-dire décembre, on trouvera quatre mois consécutifs employés à de grandes fêtes.

2. Parodie d'Homère, *Iliade*, liv. 1, v. 528.

« seconde fois, et que Mercure le descende aujourd'hui sur  
« la terre. » Après avoir dit cela, il congédia l'assemblée,  
et le dieu de Cyllenne m'ayant pris par l'oreille droite, me  
déposa, hier au soir, dans le Céramique.

Voilà, mon cher, toute l'histoire de mon voyage dans le  
ciel, et je vais de ce pas porter cette bonne nouvelle aux  
philosophes qui se promènent dans le Pœcile.

---

## VIII

# LA DOUBLE ACCUSATION

ou

## LES TRIBUNAUX

---

JUPITER, MERCURE, LA JUSTICE, PAN, plusieurs ATHÉNIENS, L'ACADÉMIE, LE PORTIQUE, ÉPICURE, LA VERTU, LA MOLLESSE, DIOGÈNE, LA RHÉTORIQUE LE SYRIEN, LE DIALOGUE.

JUPITER. Puisse la foudre écraser tous ces philosophes, qui prétendent que le bonheur n'habite que chez les dieux ! S'ils savaient tout ce que nous avons à souffrir par rapport aux hommes, ils ne nous croiraient pas si heureux de vivre de nectar et d'ambrosie : ils n'ajouteraient pas foi aux rêveries d'Homère, cet aveugle, cet enchanteur, qui nous appelle bienheureux, et raconte tout ce qui se passe dans l'Olympe, tandis qu'il ne pouvait apercevoir ce qui se faisait sur la terre. Cependant le Soleil n'a pas plutôt attelé les chevaux à son char, qu'il court à travers le ciel pendant tout le jour : revêtu de feux, il lance continuellement ses rayons, et n'a pas, comme on dit communément, le temps de se gratter l'oreille. En effet, si, dans un moment d'oubli, il se relâchait de sa vigilance ordinaire, bientôt ses coursiers fougueux, révoltés contre le frein, se détourneraient de la route qu'ils doivent suivre, et embraseraient tout l'univers. La Lune, sans pouvoir se livrer au sommeil, entre à son tour dans la carrière, pour éclairer ceux qui font la débauche, ou qui reviennent de souper à une heure indue.

D'un autre côté, Apollon<sup>1</sup>, par le métier qu'il a choisi, se voit accablé d'affaires; il a presque les oreilles rompues par tous les importuns qui viennent lui demander des oracles. Tantôt il faut qu'il se trouve à Delphes, un instant après il court à Colophon, de là il passe à Xanthe, puis il se rend en hâte à Claros, ensuite à Délos ou chez les Branchides<sup>2</sup>; en un mot, partout où la prêtresse, après avoir bu l'eau sacrée et mâché le laurier, s'agite sur le trépied, et lui ordonne de paraître; encore ne faut-il pas qu'il se fasse longtemps attendre, ou bientôt son art perdrait tout son crédit. Je ne parle pas de toutes les embûches que lui dressent les hommes, pour éprouver la véracité de ses oracles, de ces chairs de mouton qu'ils font cuire avec des tortues. Dernièrement, s'il n'avait eu le nez fin, le Lydien<sup>3</sup> s'en allait en se moquant de lui.

Esculape, fatigué par les malades, ne voit, ne touche que des objets rebutants et désagréables. L'intérêt qu'il prend aux maux d'autrui ne lui produit que des chagrins personnels. Que dirai-je des Vents, occupés à faire pousser les plantes, à souffler sans cesse pour faire avancer les navires, ou pour aider ceux qui vannent le blé? Que dirai-je du Sommeil qui vole sur tous les hommes, et du Songe qui chaque nuit accompagne le Sommeil et lui fournit des présages? Tels sont, cependant, tous les travaux dont les Dieux sont accablés par amitié pour les hommes, et pour leur faciliter la vie qu'ils mènent sur la terre. Mais les occupations des autres Dieux ne sont rien en comparaison des miennes. Père et roi de l'univers, combien de désagréments n'ai-je point à supporter? J'ai mille affaires sur les bras, je suis rongé de soucis. D'abord, ce m'est une nécessité indispensable de veiller sur la besogne des autres Dieux, chargés de partager avec moi le soin de mon empire, de peur qu'ils ne s'acquittent négligemment de leurs devoirs. Viennent

1. Apollon et le Soleil sont donc quelquefois chez les anciens deux divinités différentes. Huet a combattu cette opinion dans sa neuvième dissertation, *Recueil de Tilladet*. Mais il n'a pas répondu d'une manière satisfaisante au passage de Lucien.

2. Voyez, sur les Branchides, *la Vie du faux prophète Alexandre*.

3. Crésus.

ensuite mille occupations, auxquelles je puis à peine suffire, tant le détail en est minutieux. En effet, les principaux soins de mon administration remplis, et, lorsque j'ai dispensé sans relâche la pluie, la grêle, les vents et les éclairs, loin de pouvoir me livrer au repos et respirer un moment à mon tour, il faut encore jeter les yeux de tous les côtés à la fois, et, comme le bouvier de Némée<sup>1</sup>, tout examiner, apercevoir les voleurs et les parjures. Si l'on offre un sacrifice, il faut regarder d'où vient l'odeur de la graisse, de quel côté monte la fumée, distinguer si c'est un malade ou un navigateur qui m'invoque. Mais le plus fatigant, c'est d'être au même instant à Olympie pour prendre sa part d'une victime, à Babylone pour être spectateur d'un combat, de faire tomber de la grêle chez les Gètes, et d'aller en Éthiopie assister à un banquet<sup>2</sup>. Encore n'est-il pas aisé de se dérober aux reproches des hommes :

Les hommes et les dieux dorment toute la nuit, tandis que moi, Jupiter, le doux sommeil me fuit<sup>3</sup>.

Si, par hasard, je fermais un instant la paupière, aussitôt Épicure aurait raison de dire que ma providence ne règle point les choses de la terre. Il est bien dangereux que les hommes ne viennent à le croire; nos temples ne seraient plus couronnés de guirlandes, les rues n'exhaleraient plus l'odeur des sacrifices, nos coupes ne serviraient plus à répandre des libations, les autels se refroidiraient; plus d'offrandes! nous serions réduits à la famine. C'est pour éviter ce malheur, que, semblable à un bon pilote, je veille nuit et jour, assis à la poupe, tenant entre mes mains le gouvernail. Les passagers s'enivrent quand il leur plait; ils dorment d'un profond sommeil, tandis que je me prive de repos et de nourriture, et que mon cœur et mon esprit sont en proie aux soucis dévorants. Pour toute récompense, je n'obtiens que l'honneur de passer pour le maître de l'Olympe.

1. Argus aux cent yeux.

2. Allusion au vers 423 du premier livre de l'*Illiade*.

3. Parodie des deux premiers vers du second livre de l'*Illiade*.

Je demanderais volontiers à ces philosophes qui prétendent que les Dieux seuls jouissent de la félicité suprême, s'ils croient que nous avons le temps de savourer le nectar et l'ambrosie, avec tant d'affaires sur les bras. Aussi, le peu de loisir qui me reste, est cause que je garde ici, entassés dans un coin, je ne sais combien de vieux procès tout moisis et couverts de toiles d'araignée. La plupart, et ce sont les plus anciens, ont été suscités par les arts et les sciences contre quelques mortels. Cependant on crie après moi de toutes parts, on s'irrite, on demande justice, on m'accuse de lenteur, et l'on ne sait pas que, si le jugement en a été retardé, c'est moins à ma négligence qu'il le faut imputer, qu'à cette félicité dans laquelle on nous reproche de vivre : car c'est ainsi qu'on appelle nos occupations.

MERCURE. J'ai souvent entendu de semblables plaintes, Jupiter ; je n'osais t'en parler : mais puisque tu fais tomber le discours sur cette matière, je te dirai que les hommes sont fort en colère ; ils se plaignent amèrement, et, s'ils n'osent le dire tout haut, du moins ils murmurent en baissant la tête, ils te reprochent tes longs délais. Il fallait, disent-ils, nous faire connaître notre sort, nous aurions accepté la chose jugée.

JUPITER. Quel parti dois-je prendre, Mercure ? Indiquerai-je sur-le-champ une assemblée pour y juger leurs procès, ou ne faut-il l'annoncer que pour l'année prochaine ?

MERCURE. Point du tout. Il la faut établir dès à présent.

JUPITER. Eh bien ! descends sur la terre, annonce aux hommes que l'assemblée va se tenir en cette forme ; tous ceux qui ont intenté quelque procès, n'ont qu'à se rendre aujourd'hui à l'Aréopage. La Justice elle-même y tirera les juges au sort, et ils seront pris parmi tous les Athéniens, dans un nombre proportionné aux dommages et intérêts<sup>1</sup>. Si quelqu'un croit avoir été condamné injustement, il lui sera permis d'en appeler à moi pour être jugé de nouveau, comme s'il ne l'avait point encore été. Toi, ma fille, va t'as-

1. Plus les affaires étaient graves, plus le nombre des juges était considérable.

soir auprès des respectables Déesses<sup>1</sup>, tire les procès au sort, et veille sur la conduite des juges.

LA JUSTICE. Que je retourne encore sur la terre, pour me voir une seconde fois chassée par les hommes, et obligée, par les railleries insultantes de l'Injustice de fuir loin de leur séjour !

JUPITER. Tu dois espérer un meilleur sort. Les philosophes ont enfin persuadé aux hommes qu'ils doivent te préférer à l'Injustice ; surtout le fils de Sophronisque qui t'a comblée d'éloges et t'a déclarée le souverain bien.

LA JUSTICE. Oui, les discours qu'il a tenus en ma faveur lui ont été d'une grande utilité. Le malheureux n'en fut pas moins livré aux Onze<sup>2</sup>, qui l'ont jeté en prison et lui ont fait boire la ciguë, sans lui donner seulement le temps de sacrifier un coq à Esculape. Ses ennemis philosophaient en faveur de l'Injustice, et ils ont été les plus forts.

JUPITER. Oh ! alors la philosophie était étrangère à la plupart des hommes, elle n'avait qu'un petit nombre de disciples ; ainsi il n'est pas étonnant qu'Anytus et Mélitus aient entraîné tous les suffrages : mais, aujourd'hui, vois combien il y a de manteaux, de bâtons et de besaces : on ne rencontre partout que barbes touffues. Les promenades ne sont remplies que de graves personnages qui marchent en bataillons serrés, et viennent à la rencontre les uns des autres. Tous, un livre dans les mains, ne philosophent que pour l'amour de toi. Il n'en est aucun parmi eux qui ne veuille passer pour un nourrisson de la vertu ; et la plupart, renonçant aux métiers que jusqu'alors ils avaient exercés, se sont emparés précipitamment de la besace et du manteau. Après s'être noirci le visage à l'ardeur du soleil, par une métamorphose subite, ils sont devenus des maçons ou des cordonniers philosophes. Tous, en se promenant, célèbrent ta puissance ; et, comme le dit un proverbe, il serait plus aisé de tomber dans un vaisseau sans rencontrer du bois, que de jeter ici les yeux sans y trouver un philosophe.

1. Ces respectables Déesses sont les Furies dont les Grecs n'osaient pas prononcer le nom. Ils les appelaient encore Euménides.

2. Ce tribunal, composé de dix magistrats et d'un greffier, était spécialement chargé des affaires criminelles, de la recherche et de la punition des scélérats.

LA JUSTICE. Il est vrai; mais ces philosophes m'effraient par leurs disputes continuelles; et l'ignorance qu'ils font paraître en parlant de moi m'alarme vivement. On m'a dit même que la plupart ne veut me ressembler que par les discours; si l'on juge d'eux par les actions, loin d'être disposés à me recevoir chez eux, ils me fermeront bien vite la porte de leur maison, où depuis longtemps ils donnent l'hospitalité à l'Injustice.

JUPITER. Tous ne sont pas corrompus, ma fille; il suffit que tu puisses rencontrer quelques gens vertueux. Cependant il est temps de partir, ne tardez pas davantage, afin qu'il y ait du moins quelques causes fuggées aujourd'hui.

MERCURE. Allons, la Justice, marchons tout droit vers Sunium<sup>1</sup>, un peu au-dessous de l'Hymette, sur la gauche de Parnèthe, où tu vois ces deux monticules. On dirait que tu as oublié le chemin. Mais d'où vient que tu pleures? Pourquoi te désoler? Va, tous les siècles ne se ressemblent pas. Les Scirrhons, les Pityocampes, les Busiris, les Phalaris, que tu redoutais autrefois, sont morts depuis longtemps. La Sagesse, l'Académie et le Portique ont soumis tous les esprits. On te cherche de tous côtés; tu es l'objet de tous les entretiens, et chacun attend, la bouche ouverte, de quel endroit du ciel tu descendras pour venir habiter sur la terre.

LA JUSTICE. Parle-moi sans détours, Mercure; toi seul peux me dire la vérité: tu es souvent avec les hommes, tu passes chez eux une grande partie de ton temps, soit dans les gymnases, soit dans la place publique (car tu fréquentes le barreau et tu proclames dans les assemblées). Dis-moi donc ce que sont aujourd'hui les habitants de la terre.

MERCURE. Par Jupiter! je serais bien injuste si je refusais de dire la vérité à ma sœur. Plusieurs ont retiré de la philosophie d'assez grands avantages, et ne fût-ce pour aucun autre motif, du moins par respect pour leur habit, ils com-

1. Sunium est un promontoire de l'Attique, et une bourgade d'Athènes, situé à l'orient de cette ville. L'Hymette et le Parnèthe sont deux monticules de l'Attique. Les deux élévations dont parle Mercure sont la citadelle et l'aréopage, dont le nom signifie la colline de Mars.

mettent des fautes moins grossières. Cependant tu trouveras parmi eux un certain nombre de gens vicieux, beaucoup de demi-sages, beaucoup de demi-vicieux. Cela n'est pas étonnant ; la philosophie, en les recevant auprès d'elle, les a teints de sa couleur. Ceux qui sont imbus à fond de cette teinture sont devenus parfaitement vertueux ; ils ne sont point mélangés, et je les crois très-disposés à te bien recevoir ; mais ceux en qui la teinture n'a pu pénétrer profondément, ni devenir ineffaçable, à cause de leurs anciennes ordures, quoique meilleurs que les autres, sont encore bien imparfaits ; ils ne sont blanchis qu'à moitié, et, semblables aux léopards, ils ont la peau semée d'une infinité de taches. Il en est d'autres qui, n'ayant touché que du bout du doigt le bord du vase, se sont barbouillés de suie, et s'imaginent avoir suffisamment changé de couleur. Tu vois bien à présent que tu pourras habiter avec les gens vertueux. Mais, tout en conversant, nous approchons de l'Attique. Laissons Sunium sur la droite, et tournons vers la citadelle... Puisque nous y voilà descendus, tu n'as qu'à t'asseoir ici, quelque part sur cette colline, et à considérer la foule, en attendant que j'aie annoncé les ordres de Jupiter. Moi, je vais monter à la citadelle pour convoquer le peuple d'un lieu d'où il puisse plus facilement m'entendre.

LA JUSTICE. Avant de t'en aller, Mercure, dis-moi, je te prie, quel est ce personnage qui vient au-devant de nous. Il a des cornes sur la tête, il tient une flûte à la main, et ses jambes sont toutes hérissées de poil.

MERCURE. Eh quoi ! tu ne reconnais pas Pan, le plus bachique des serviteurs de Bacchus ? Il habitait autrefois le sommet du mont Parthénus<sup>1</sup> ; mais lors de l'expédition de Datis et de la descente des Barbares à Marathon, étant venu au secours des Athéniens, sans qu'ils l'en eussent prié, ils lui ont donné, par reconnaissance, cette caverne située au-dessous de la citadelle, et il demeure auprès du Pélasgique. On l'a mis au rang des étrangers domiciliés, et maintenant, à ce qu'il me semble, nous ayant aperçus, il s'avance pour nous parler.

1. Montagne d'Arcadie. Consultez, sur l'apparition de Pan à la bataille de Marathon, Pausanias, *Attiques*, liv. 1, chap. 28.

PAN. Salut à Mercure et à la Justice.

LA JUSTICE. Salut aussi à Pan, le plus habile musicien, le plus léger danseur de tous les satyres, et le plus brave guerrier d'Athènes.

PAN. Quelle affaire vous amène en ces lieux?

MERCURE. Celle-ci te le dira : pour moi, je monte à la citadelle faire ma proclamation.

LA JUSTICE. C'est Jupiter, ô Pan, qui m'envoie ici pour tirer les procès au sort. Et toi, comment te trouves-tu du séjour d'Athènes?

PAN. A parler vrai, les Athéniens ne me traitent pas selon mon mérite, et mon sort est bien au-dessous de celui que j'espérais, surtout après avoir fait cesser le trouble dont les Barbares remplissaient la Grèce. Cependant, deux ou trois fois l'année, on monte ici pour me sacrifier un vieux bouc, qui exhale une odeur forte et désagréable. Les assistants se régalaient de sa chair, et me réduisent à n'être que le témoin de leur plaisir. Ils me payent par de simples applaudissements. Toutefois leurs jeux et leurs bouffonneries me divertissent assez.

LA JUSTICE. Du moins, Pan, les philosophes les ont-ils rendus plus vertueux?

PAN. Qu'est-ce que ces philosophes dont tu parles? Ne serait-ce pas ces figures tristes qui se promènent ici par troupes, ces bavards qu'on me ressemble par le menton?

LA JUSTICE. Justement.

PAN. Je ne sais trop de quoi ils parlent, et je ne comprends rien à leurs sciences. Habitant des montagnes, je n'ai point appris toutes les belles expressions dont on se sert à la ville. Eh! comment deviendrait-on philosophe en Arcadie? Ma science, à moi, ne s'étend pas au-delà de ma flûte et de mon chalumeau. Du reste, je suis bon chevrier, bon danseur, guerrier même, quand il le faut. Il est vrai que j'entends assez souvent ces philosophes s'entretenir à grand bruit d'une certaine chose qu'ils appellent la *vertu*, d'*idées*, de *nature*, d'*êtres incorporels*, et de plusieurs autres dont les noms me sont inconnus et étrangers. D'abord ils parlent avec assez de tranquillité, mais à mesure que la conversation s'engage, ils élèvent la voix, ils la poussent au plus haut

degré, et bientôt, à force de disputer, de crier pour se faire entendre, leur visage devient rouge, leur cou s'enfle, leurs veines se gonflent à peu près comme celles de ces musiciens qui s'efforcent d'emboucher une flûte étroite. Ils s'embrouillent dans leurs discours, et, oubliant l'objet dont ils s'entretenaient en commençant, ils finissent par se dire réciproquement des injures, et se retirent en essuyant, du creux de la main, la sueur qui dégoutte de leur front. Cependant celui qui a crié le plus fort, qui s'est montré le plus impudent et qui se retire le dernier, passe pour le vainqueur. Le peuple les écoute avec admiration ; et, lorsqu'il n'est retenu par aucune occupation, il s'amasse en foule autour d'eux, attiré par leurs clameurs et leur impudence. Pour moi, je les ai toujours regardés comme des charlatans ; je suis fâché de la ressemblance qu'ils ont avec moi par la barbe. Du reste, je ne saurais te dire si toutes ces déclamations sont fort utiles au public, ou s'il résulte pour eux quelque avantage de ce flux de paroles ; mais, s'il ne faut te déguiser en rien la vérité, je te le dirai que demeurant, comme tu le vois, sur une élévation, j'en ai souvent aperçu plusieurs, qui, sur la brune...

LA JUSTICE. Silence, Pan. Ne te semble-t-il pas que Mercure fait la proclamation ?

PAN. Oui vraiment.

MERCURE. Peuple, écoutez. *Aujourd'hui, septième jour du mois Elaphébolion commençant<sup>1</sup>, nous allons établir, sous d'heureux auspices, une assemblée pour juger les procès. Que tous ceux qui ont donné des assignations se rendent à l'Aréopage ; la Justice y tirera les juges au sort et les présidera. Ils seront pris parmi tous les Athéniens, et recevront pour salaire trois oboles par cause. Le nombre des juges sera proportionné à la gravité de l'accusation. A l'égard des personnes mortes avant d'avoir obtenu un jugement sur les procès qu'elles avaient intentés, qu'Eaque les renvoie dans ce monde ; et si quelqu'un croit avoir été condamné injustement, il peut demander son renvoi et en appeler à Jupiter.*

1. Le mois Elaphébolion est le mois de février, suivant l'interprétation commune. Les Grecs énonçaient les dates en partageant leur mois de trente jours en trois parties égales de dix jours chacune.

PAN. Ah ciel! quel tumulte! quels cris! comme ils se précipitent! comme ils s'entraînent les uns les autres sur la voie escarpée qui conduit à l'Aréopage! Mais voici Mercure de retour : allez donc tous les deux vous occuper de ces procès, tirez les juges au sort, et prononcez selon la loi ; pour moi je me retire dans ma grotte, où je vais m'amuser à jouer sur ma flûte quelques-uns de ces airs amoureux dont j'ai coutume de fatiguer l'Écho. Je n'ai que trop entendu tous ces discours de plaideurs, dont l'Aréopage retentit chaque jour.

MERCURE. Allons, Justice, appelons les causes.

LA JUSTICE. Tu as raison : la foule s'avance avec un grand tumulte, elle bourdonne autour de la citadelle comme un essaim de guêpes.

UN ATHÉNIEN. Je te tiens, scélérat.

UN AUTRE. Tu es un Sycophante.

UN AUTRE. Je te convaincras de tous les crimes.

UN AUTRE. Fais auparavant tirer ma cause au sort.

UN AUTRE. Suis-moi au tribunal, infâme!

UN AUTRE. Ne m'étrangle point.

LA JUSTICE. Sais-tu, Mercure, ce que nous devrions faire? Remettons à demain toutes les autres causes, et tirons aujourd'hui celles que les sciences, les arts et les professions ont intentées contre quelques hommes. Remets-moi les assignations de ce genre,

MERCURE. L'ivresse contre l'Académie, au sujet de Polémon, son esclave fugitif<sup>1</sup>.

LA JUSTICE. Tire sept juges.

MERCURE. Le Portique, contre la Volupté qu'il accuse d'injustice pour lui avoir enlevé Dionysius, son amant.

LA JUSTICE. Il suffit de tirer cinq juges.

MERCURE. La Volupté contre la Vertu au sujet d'Aristippe<sup>2</sup>.

1. Polémon, Athénien, fils de Philostrate, se livrait dans sa jeunesse à toutes sortes de débauches. Un jour, pour braver la philosophie et les philosophes, il entra ivre et couronné de fleurs dans l'Académie où professait alors Xénocrate de Chalcedoine. Celui-ci, sans faire attention à l'impudence du jeune homme, continua de parler, et le fit avec tant d'éloquence, que Polémon rougit de ses excès, changea de mœurs, devint disciple, puis successeur de Xénocrate. Il mourut fort âgé, et laissa beaucoup d'ouvrages, dont pas un ne nous est resté. Voyez Diogène de Laërce, liv. IV, page 262.

2. Ce philosophe était de Cyrène, ville d'Afrique. Il vint à Athènes, attiré par

LA JUSTICE. Que cinq décident encore cette affaire.

MERCURE. La Banque contre Diogène<sup>1</sup>.

LA JUSTICE. Tires-en seulement trois.

MERCURE. La Peinture contre Pyrrhon, pour cause de désertion<sup>2</sup>.

LA JUSTICE. Il faut neuf juges pour celui-là.

MERCURE. Veux-tu que nous tirions aussi les deux causes nouvellement intentées contre l'Orateur?

LA JUSTICE. Commençons par vider les anciens procès : nous jugerons ensuite les autres.

MERCURE. Mais ces causes sont semblables, et l'accusation, quoique assez nouvelle, a beaucoup de rapport avec celles que nous avons déjà tirées au sort : il est juste qu'elles soient jugées en même temps.

LA JUSTICE. On dirait, Mercure, que tu veux favoriser quelqu'un et que tu sollicites pour lui. Allons, puisque tu le veux, tirons encore ces deux causes, mais ce seront les seules ; nous en avons assez. Donne-moi ces papiers.

MERCURE. La Rhétorique contre le Syrien<sup>3</sup>, pour cause de mauvais traitements. Le Dialogue contre le même pour cause d'injures.

LA JUSTICE. Quel est celui-ci ? son nom n'est point écrit.

MERCURE. Tire toujours pour le rhéteur de Syrie. Le défaut de nom ne doit faire aucun obstacle.

LA JUSTICE. Eh quoi ! nous tirerons au sort, dans Athènes, au milieu de l'Aréopage, des causes étrangères, qui auraient dû être jugées par delà l'Euphrate<sup>4</sup> ? Néanmoins, tire onze juges pour les deux causes.

la grande réputation de Socrate. Ce fut lui qui, le premier, enseigna la philosophie pour de l'argent.

1. Diogène naquit à Sinope, ville de Pont, d'Icésius, banquier. lequel étant chargé de la fabrication des monnaies, en fit de fausses. Quelques auteurs prétendent que Diogène eut part à la fraude de son père. Voyez Diogène de Laërce, page 337.

2. Pyrrhon, auteur de la philosophie sceptique, cultiva la peinture dans sa jeunesse. Il paraît qu'il y réussissait, puisque Lucien regarde cette cause comme importante, et fait tirer neuf juges au sort pour la décider.

3. C'est Lucien lui-même. Tout ce dialogue paraît n'avoir été composé que pour se justifier d'avoir abandonné l'éloquence.

4. Il fait allusion à Samosate, sa patrie, située sur les bords de l'Euphrate.

MERCURE. Bien : n'en tire pas davantage, afin de ne pas trop multiplier les frais.

LA JUSTICE. Que ceux qui doivent juger l'Ivresse et l'Académie prennent séance les premiers. Toi, Mercure, verse l'eau. L'Ivresse parlera la première... D'où vient qu'elle garde le silence? Pourquoi fait-elle signe qu'elle ne veut pas parler? Aborde-la, Mercure, et sache un peu ses raisons.

MERCURE. Je ne puis, dit-elle, plaider ma cause. Ma langue est enchaînée par le vin que j'ai bu. Je crains de faire rire le tribunal à mes dépens. Je puis à peine me soutenir.

LA JUSTICE. Eh bien! qu'elle fasse monter à sa place quelqu'un de ces véhéments orateurs : il y en a tant qui sont tout prêts à se rompre les poumons pour trois oboles.

MERCURE. Il est vrai, mais personne ne voudra prendre publiquement la défense de l'Ivresse. Cependant sa demande ne paraît pas mal fondée.

LA JUSTICE. Que faire?

MERCURE. L'Académie est toujours prête à parler pour et contre. Elle s'exerce à soutenir également les propositions les plus opposées. Qu'elle parle pour l'Ivresse, ensuite elle plaidera sa propre cause.

LA JUSTICE. Voilà du nouveau. N'importe : parle, Académie, et plaide les deux causes, puisque c'est pour toi une chose si facile.

L'ACADÉMIE. Citoyens assis ici pour nous juger, je vais d'abord parler pour l'Ivresse, et l'eau coule à présent pour elle<sup>1</sup>. Cette infortunée a. essuyé de grandes injustices, et c'est l'Académie, c'est moi-même qui les lui ai fait souffrir, en lui enlevant son unique, son fidèle esclave, Polémon, qui poussait l'amitié pour elle au point de ne regarder comme honteuse aucune des actions qu'elle lui commandait. Couronné de fleurs, suivi d'une joueuse d'instruments, on le voyait chaque jour danser au milieu d'une place publique. Il chantait depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. On

1. La clepsydre qui servait à mesurer le temps accordé aux orateurs pour parler.

le trouvait toujours ivre, toujours plongé dans la débauche. Athènes entière est témoin de la vérité de mes discours. Jamais alors on n'a vu Polémon à jeun. Un jour qu'il se divertissait à la porte de l'Académie, comme il avait coutume de le faire ailleurs, mon adversaire s'est emparé de lui, l'a fait entrer chez elle, l'a obligé à ne boire que de l'eau, et lui a appris à changer sa débauche en sobriété. Elle a mis en pièces les guirlandes dont il était couronné, et, loin de lui montrer à s'enivrer, couché mollement sur un lit, elle ne lui a enseigné que des arguments, dont la sécheresse et la difficulté remplissent son esprit de réflexions importunes. Au lieu de ce vif incarnat qui brillait sur son visage, la pâleur a flétri son teint, et la maigreur de son corps atteste combien il est à présent malheureux. Il ne se souvient plus de ses chansons joyeuses. Il brave la faim et la soif : souvent il s'occupe, jusqu'au milieu de la nuit, des bagatelles que l'Académie (c'est moi-même) enseigne à ses disciples. Mais ce qu'il y a de plus révoltant, c'est que, excité (par moi) contre sa première amie, il l'attaque aujourd'hui par de violentes invectives.

Voilà ce que j'avais à dire pour l'Ivresse, je vais à présent plaider ma propre cause. Que de ce moment l'eau coule pour moi.

LA JUSTICE. Que va-t-elle répondre ? Toutefois, Mercure, verse-lui une égale quantité d'eau.

L'ACADÉMIE. Le défenseur de l'Ivresse a parlé pour elle et d'une manière spécieuse, je l'avoue ; mais si vous daignez aussi me prêter une oreille favorable, vous connaîtrez bientôt que je ne suis point injuste à son égard. Ce Polémon qu'elle appelle son esclave n'était ni mal né ni fait pour l'ivresse. Son caractère, semblable au mien, le portait plutôt à devenir mon ami. La débauche s'empara de lui dans un âge encore tendre. Secondée de la Volupté, sa complice ordinaire, elle corrompt cet infortuné, le plonge dans les plus affreux désordres ; et, le livrant aux courtisanes, elle acheva d'effacer en lui jusqu'à la plus légère trace de pudeur. Le tableau qu'elle vient de vous tracer, loin d'être favorable à sa cause, comme elle pense, est tout à mon avantage. Il est vrai, ce malheureux jeune homme,

dès la pointe du jour, parcourait la ville couronné de fleurs, s'abandonnait aux excès les plus honteux, dansait dans la place publique au son des flûtes, était enfin l'opprobre de ses ancêtres et de la ville entière, et l'objet du mépris de tous les étrangers. Lorsqu'il vint chez moi, j'étais alors à disserter avec mes amis sur la tempérance et sur la vertu. La porte était ouverte, c'est mon usage de parler ainsi. Polémon entre chargé de guirlandes, accompagné de ses instruments; il se met à pousser des cris, s'efforce de troubler l'assemblée et d'interrompre mon discours par ses clameurs. Je méprisai son insulte, je continuai de parler; il m'écoute, et bientôt (l'ivresse ne s'était pas totalement emparée de ses sens) mes discours le rappellent à la vertu. Il arrache ses guirlandes, il fait taire sa joueuse de flûte, il semble se réveiller d'un profond sommeil : honteux d'être vêtu de pourpre, il voit quelle est sa situation, il condamne ses débauches passées. La rougeur dont l'avait coloré l'ivresse se flétrit, disparaît, et fait place à celle que lui cause la honte de sa première conduite. Enfin, heureux transfuge ! il s'échappe de ses fers et vient se jeter dans mes bras. Je ne l'invitais point à prendre ce parti, loin de lui faire violence; comme le prétend ma rivale. Il s'y détermina de lui-même et dans l'espoir d'un sort plus heureux. Mais faites-le venir ici, et vous jugerez vous-mêmes en quel état il est à présent, grâce à mes soins. Lorsque je l'ai reçu, Athéniens, il n'excitait que le rire et les mépris; il ne pouvait ni parler, ni se soutenir, tant il était absorbé par le vin. J'ai changé totalement ses mœurs, je l'ai rendu sobre, et, d'un vil esclave, j'en ai fait un citoyen honnête et sage, digne de l'estime de tous les Grecs. Lui-même aujourd'hui me remercie de mes soins, et ses parents me savent gré du service important que je lui ai rendu. J'ai dit : considérez à présent avec laquelle de nous deux il lui était le plus avantageux de vivre.

**MERCURE.** Allons, ne tardez pas, levez-vous et donnez vos suffrages. Nous avons encore d'autres choses à juger.

**LA JUSTICE.** L'Académie l'emporte de toutes les voix, excepté d'une.

**MERCURE.** Il n'est pas surprenant qu'il y ait quelqu'un qui

donne son suffrage à l'ivresse. Vous que le sort a nommés pour juger le procès du Portique contre la Volupté, prenez séance ; l'eau est versée. Toi, qui es orné de si belles peintures, Pœcile, parle le premier.

LE PORTIQUE. Je n'ignore pas, Athéniens, combien est séduisante l'adversaire contre laquelle je vais prendre la parole. Je vois même que plusieurs d'entre vous la considèrent avec plaisir, et lui sourient d'un air de complaisance, tandis que mon regard sévère, ma tête rasée jusqu'à la peau, n'attirent que le mépris. Cependant, si vous voulez m'écouter, j'espère vous prouver que ma cause est bien plus juste que la sienne. Je l'accuse en ce moment d'avoir employé les charmes de son visage et la parure des courtisanes à séduire un homme qui fut autrefois mon amant, de m'avoir ravi Dionysius, jadis si sage et si modeste. Les juges qui avant vous ont prononcé sur la cause de l'ivresse et de l'Académie, ont décidé celle-ci. Ces deux causes sont sœurs. Il s'agit, en effet, d'examiner si l'on doit, à l'exemple des pourceaux, se tenir sans cesse courbe vers la terre, ne vivre que pour la volupté, ne jamais élever son esprit à de nobles pensées ; ou si, préférant l'honnête à l'agréable, des hommes libres doivent s'affranchir du joug des passions par le secours de la philosophie, apprendre à ne plus redouter la douleur comme un mal insupportable, à ne plus faire de la volupté leur souverain bien, à ne plus vivre en esclaves, à ne plus chercher le bonheur dans le miel et dans les figes. C'est en présentant ces amorces aux hommes qui n'ont jamais réfléchi, c'est en les épouvantant par l'idée du travail et de la fatigue, que ma rivale en attire un si grand nombre dans ses filets. De tous ces infortunés, le plus malheureux, sans doute, est le jeune homme qu'elle m'a ravi, et auquel elle a fait rejeter le frein salutaire que je lui avais imposé. Encore, pour le séduire, a-t-elle attendu qu'il fût malade : jamais, en santé, il n'aurait écouté ses discours trompeurs. Mais pourquoi m'indigner ici contre une audacieuse, qui n'épargne pas même les Dieux, qui tous les jours calomnie leur providence ? Il est de votre sagesse, Athéniens, de lui faire porter la peine de son impiété. J'apprends que cette efféminée, qui n'est point préparée à

prononcer une harangue, doit amener Épicure pour lui servir de défenseur. C'est ainsi qu'elle respecte votre tribunal. Cependant qu'elle nous dise ce qu'Hercule et notre Thésée fussent devenus, si, dociles à la voix du plaisir, ils eussent fui la fatigue? Sans leurs travaux, la terre gémirait encore sous le poids des crimes et de l'injustice. Si je vous parle ainsi, ce n'est pas que j'aime à tenir de longs discours; mais que mon adversaire consente un moment à répondre à mes interrogations, et je vous ferai bientôt connaître son néant. Souvenez-vous, Athéniens, du serment que vous venez de prononcer; portez vos suffrages avec intégrité, et gardez-vous de croire Épicure, lorsqu'il vous dira que les Dieux n'ont point les yeux ouverts sur les actions des hommes.

**MERCURE.** Retire-toi. Épicure, parle pour la Volupté.

**ÉPICURE.** Je ne vous dirai qu'un mot, Athéniens; les longs raisonnements me seraient inutiles. En effet, si par des philtres et des enchantements la Volupté avait forcé l'inclination de Dionysius, que le Portique appelle son amant, si elle l'avait obligé de s'éloigner de celui-ci, et de n'avoir des yeux que pour elle, on pourrait avec raison la regarder comme une magicienne, et la déclarer coupable d'injustice pour avoir ensorcelé les amants d'autrui. Mais si le citoyen d'une ville libre, lorsqu'il n'en est point empêché par les lois, ne conçoit que du dégoût pour l'extérieur rebutant de mon adversaire, s'il traite de chimère ridicule cette félicité qu'on n'obtient qu'à force de travaux, si, pour échapper à ces arguments tortueux, plus inextricables que des labyrinthes, il vient de son plein gré se jeter dans les bras de la Volupté; enfin, s'il brise comme des chaînes insupportables ces filets de syllogismes<sup>1</sup>, dont on cherche à l'envelopper, faut-il lui fermer tout asile? Faut-il le repousser dans les flots lorsque, échappé du naufrage, il regagne en nageant le port, ne désire que le calme et la tranquillité? La Volupté devait-elle le replonger au milieu de la tourmente la tête la première, et le livrer sans pitié à des maux

1. Chrysippe appelait le syllogisme un filet à prendre des hommes. Voyez les *Sectes à l'encaïn*.

incurables, lorsqu'il implorait son secours, comme un suppliant qui se réfugie à l'autel de la Compassion? Sans doute elle eût mieux fait d'attendre, qu'accablé de sueurs et de fatigues, Dionysius fût enfin parvenu au sommet sur lequel habite cette vertu tant vantée: c'est là qu'il aurait pu la contempler à son aise, et après avoir consumé sa vie entière dans les travaux, il aurait joui du bonheur quand il aurait cessé de vivre. Mais, Athéniens, quel juge est plus propre à décider la question que Dionysius lui-même? Instruit autant qu'on le peut être de la doctrine du Portique, il avait toujours pensé que *le bon seul est le beau*<sup>1</sup>. Il apprend enfin que la douleur est un mal, et, de deux opinions opposées, il a choisi celle que sa propre expérience lui a fait connaître pour la meilleure. Il voyait, en effet, ceux qui dissertent le plus sur la patience et le courage dont on doit s'armer contre les maux, servir en secret la Volupté, déployer dans leurs écoles une rigueur extrême, et ne vivre chez eux que suivant les lois du plaisir. Ils rougiraient, il est vrai, qu'on les vit se relâcher de la rigueur de leurs principes et trahir leur doctrine; mais ils souffrent le cruel tourment de Tantale, et, lorsqu'ils espèrent pouvoir se cacher et violer en sûreté leurs propres lois, ils se remplissent sans mesure de tout ce qui peut flatter leurs sens. Qu'on leur fasse présent de l'anneau de Gygès ou du casque de Pluton<sup>2</sup>, et bientôt, disant pour jamais adieu aux travaux et à la douleur, ils se précipiteront sur la Volupté, ils suivront l'exemple de Dionysius, qui, jusqu'à sa maladie, espérait retirer les plus grands avantages de ces beaux principes sur la constance: mais lorsque, souffrant et malade, il sentit que la douleur le pénétrait véritablement, lorsqu'il vit que son corps philosophait autrement que le Portique et lui enseignait des principes tout opposés, il le crut plutôt que ses maîtres. Il reconnut qu'il était homme, qu'il avait un corps sujet aux faiblesses de l'humanité. Dès ce moment il cessa de le traiter comme une statue<sup>3</sup>, et de-

1. Maxime favorite des stoiciens.

2. Le casque de Pluton rendait invisible, ainsi que l'anneau de Gygès. Homère, *Iliade*, liv. V, v. 845.

3. C'était un des dogmes du Portique, de traiter son corps comme une statue.

meura convaincu que celui-là parle autrement qu'il ne pense, qui blâme la Volupté. Ses paroles annoncent la joie, mais son esprit est tout entier à la douleur<sup>1</sup>. J'ai dit : vous pouvez porter vos suffrages.

LE PORTIQUE. Point du tout. Permettez-moi de lui faire quelques questions.

ÉPICURE. Interroge, je suis prêt à te répondre.

LE PORTIQUE. Crois-tu que la douleur soit un mal ?

ÉPICURE. Oui.

LE PORTIQUE. Et le plaisir un bien ?

ÉPICURE. Certainement.

LE PORTIQUE. Quoi donc ! connais-tu ce qui est *différent* et ce qui est *indifférent*, le *proposé* et le *rejeté* ?

ÉPICURE. Sans doute.

MERCURE. Les juges disent qu'ils n'entendent rien à ces questions minutieuses. Taisez-vous, on va porter les suffrages.

LE PORTIQUE. Je gagnerais certainement ma cause, si je l'interrogeais en la troisième figure des *indémonstrables*<sup>2</sup>.

LA JUSTICE. Qui a l'avantage ?

MERCURE. La Volupté l'emporte de toutes les voix.

LE PORTIQUE. J'en appelle à Jupiter.

LA JUSTICE. A la bonne heure. Toi, Mercure, appelle d'autres causes.

MERCURE. La Vertu et la Mollesse, au sujet d'Aristippe. Qu'elles se présentent.

LA VERTU. C'est à moi de parler la première. Aristippe m'appartient : ses discours et ses actions le font assez connaître.

LA MOLLESSE. Nullement. C'est moi qui dois parler. Cet homme est à moi, on peut en juger par ses couronnes, sa pourpre et ses parfums.

LA JUSTICE. Ne disputez pas. La cause sera remise jusqu'à ce que Jupiter ait décidé celle de Dionysius. Il y a lieu de

1. Vers d'Euripide, *Phœnic.*, v. 363.

2. Espèce de syllogisme. Apulée, sur la doctrine de Platon, cité par Gesner, dit que ce nom d'indémonstrable ne signifie pas qui ne peut être démontré, mais qui n'a pas besoin de démonstration à cause de sa clarté et de sa simplicité.

croire que le moment n'en est pas fort éloigné. Si la Volupté gagne sa cause, la Mollesse s'emparera d'Aristippe; et si c'est le Portique qui est vainqueur, Aristippe appartiendra à la Vertu. Que d'autres s'avancent. Qu'on ne donne point aux juges leur salaire <sup>1</sup> : la cause n'a pas été jugée.

MERCURE. Ces vieillards seront donc montés ici gratis?

LA JUSTICE. Il suffit qu'ils en reçoivent la troisième partie. Allez-vous-en, et ne murmurez pas; vous jugerez une autre fois.

MERCURE. Diogène de Sinope, parais, il en est temps, et toi, Banque, parle.

DIOGÈNE. Si bientôt elle ne cesse de me faire des reproches, elle ne m'accusera plus de désertion, mais de blessures profondes et multipliées : car je vais à l'instant la frapper de mon bâton.

LA JUSTICE. Que vois-je? La Banque prend la fuite : il la poursuit le bâton levé. La malheureuse va sans doute éprouver quelque mauvais traitement. Appelle Pyrrhon.

MERCURE. Voici la peinture qui se présente; mais Pyrrhon n'est point venu. Je me suis bien douté qu'il agirait ainsi.

LA JUSTICE. Pourquoi cela, Mercure?

MERCURE. C'est qu'il n'admet aucune certitude dans les jugements.

LA JUSTICE. Cela étant, qu'on le condamne par défaut. Appelle à présent le prosateur de Syrie. Cependant les demandes formées contre lui ne nous ont été apportées que depuis peu, et rien n'en pressait encore la décision : mais puisque c'est une chose résolue, tire d'abord la cause de la Rhétorique. Ah ! grands Dieux ! quelle foule accourt ici pour l'entendre.

MERCURE. Cela n'est point étonnant : cette cause est aussi singulière que nouvelle, et, comme tu le disais, elle n'est intentée que depuis peu. D'ailleurs, l'espérance d'entendre la Rhétorique et le Dialogue accuser tour à tour le Syrien, et celui-ci se justifier contre tous deux, attire la multi-

1. Lucien fait ici la satire d'un abus qui s'était introduit dans l'Aréopage. Il paraît que les juges exigeaient leur salaire, quoique la cause eût été remise.

tude autour de ce tribunal. Allons, la Rhétorique, commence ton plaidoyer.

LA RHÉTORIQUE. Je commence<sup>1</sup>, ô Athéniens, par prier tous les dieux et toutes les déesses de vous inspirer pour moi dans cette affaire, une bienveillance égale à celle dont je suis constamment animée pour la République et pour vous tous; je leur demande ensuite, et rien n'est plus juste, de vous disposer de telle sorte que vous imposiez silence à mon adversaire et me laissiez former mon accusation selon l'idée que j'en ai conçue et le plan que je m'en suis formé. Je ne puis concilier les idées qui s'élèvent dans mon esprit<sup>2</sup>, lorsque, d'un côté, je considère le traitement que j'éprouve, et que je réfléchis, de l'autre, aux discours que j'entends. Ceux que vous tiendra mon adversaire ressembleront aux miens; mais si vous examinez sa conduite, vous verrez qu'elle est telle, que je dois prendre les plus grandes précautions pour empêcher qu'il n'en use encore plus mal à mon égard. Mais pour ne pas perdre de temps à un long exorde et laisser l'eau s'écouler inutilement, je commence l'accusation.

Cet homme était encore dans sa première adolescence, barbare par son langage, et revêtu, pour ainsi dire, de la robe persane, suivant l'usage des Assyriens, lorsque je le trouvai en Ionie, errant, incertain du parti qu'il devait embrasser. Je le pris sous ma protection, je me chargeai de l'instruire. Comme il me semblait doué d'heureuses dispositions, et que je voyais ses regards attachés sur moi (il me craignait alors, il me faisait la cour et n'avait d'admiration que pour moi seule), je résolus, dès ce moment, d'abandonner tous ceux qui me recherchaient. Indifférente à la richesse, à la beauté, à l'éclat de la naissance, je donnai ma foi à cet amant pauvre, obscur, et d'une extrême jeunesse. La dot que je lui apportai était immense, formée d'une foule de discours admirables. Bientôt j'amenai mon nouvel époux dans ma tribu; je l'y fis enregistrer et déclara-

1. Cet exorde est celui de Démosthène, dans le discours *de la Couronne*. Est-ce pour faire l'éloge de ce morceau, que Lucien le met dans la bouche de la Rhétorique? Est-ce pour faire la critique des orateurs de son temps qui pillaient impunément les anciens orateurs?

2. Cette phrase est tirée du commencement de la troisième Olynthienne.

rer citoyen. En le voyant, tous ceux qui avaient manqué mon alliance étaient suffoqués de dépit. Quand il voulut voyager pour faire briller à tous les yeux les richesses que lui avait procurées son mariage, loin de l'abandonner, je le suivis partout, je fus moi-même son guide et son conducteur. Le soin que je prenais de sa parure et de ses vêtements attirait sur lui tous les regards. Ce que j'ai fait pour lui, soit en Grèce, soit en Ionie, est sans doute peu de chose; mais, lorsqu'il eut résolu de voyager en Italie, je traversai avec lui la mer Ionienne <sup>1</sup>, je l'accompagnai jusque dans les Gaules, où je lui procurai des richesses considérables. Longtemps il se montra docile à mes conseils; il répondait à ma tendresse, il ne se serait pas absenté une seule nuit de la couche nuptiale.

Mais quand il eut pourvu suffisamment à sa subsistance, quand il crut sa gloire assez bien établie, alors il releva les sourcils, prit un air de fierté, me négligea ou plutôt m'abandonna entièrement. Enfin, épris d'un violent amour pour cet homme barbu, le Dialogue, que son costume fait appeler fils de la Philosophie <sup>2</sup>, il s'est pris à l'aimer violemment, et il ne rougit point d'avoir un amoureux bien plus âgé que lui. Ce n'est pas tout, il a l'audace de restreindre la liberté de mes discours et de retrancher à leur étendue. Il se renferme dans des interrogations courtes et d'une étroite précision; au lieu de dire tout ce que bon lui semble, et de le dire à pleine voix, il entremêle des phrases écourtées, ne profère, pour ainsi dire, que des syllabes. Aussi n'a-t-il obtenu, par là, ni ces louanges fréquemment répétées, ni ces nombreux applaudissements que je lui procurais, mais seulement un léger sourire échappé à ses auditeurs; de temps en temps on bat des mains, on fait un léger mouvement de tête en signe d'approbation : voilà ce dont le galant est amoureux : c'est pour cela qu'il me méprise. On prétend même qu'il ne peut pas vivre en paix avec son nouvel amant : sans doute il lui aura fait aussi quelque outrage.

1. Les Grecs appelaient mer Ionienne celle qui s'étend le long des côtes de la Grèce, jusqu'au golfe de Tarente.

2. Zénon d'Élée passe pour le premier auteur de dialogues.

Peut-on, après une pareille conduite, ne pas le juger coupable d'ingratitude? N'a-t-il pas encouru la peine prononcée par les lois contre les époux qui maltraitent leurs femmes, puisqu'il abandonne indignement sa légitime épouse, qu'il oublie celle qui l'a comblé de bienfaits, pour ouvrir son cœur à une nouvelle passion? Et dans quels temps encore me fait-il cet outrage? Lorsque chacun est saisi pour moi d'une admiration profonde, et me désigne pour sa patronne. Je me refuse cependant aux sollicitations de tant de prétendants : ils frappent vainement à ma porte, vainement ils m'appellent à grands cris. Je ne veux point leur ouvrir. Je fais semblant de ne pas les entendre; car je vois bien qu'ils n'ont d'autres présents à m'offrir que des clameurs. Celui-ci, loin de revenir à moi, porte tous ses regards sur son nouvel amant. Dieux! que peut-il espérer d'un vieillard qui ne possède qu'un manteau? J'ai fini. O juges, si, pour se justifier, mon adversaire veut employer le même genre de discours; ne le lui permettez pas. Ce serait le comble de l'ingratitude s'il employait contre moi le glaive dont je l'ai moi-même armé. Qu'il se défende, s'il le peut, en suivant la méthode du Dialogue, son nouvel amant.

MERCURE. Cela n'est pas possible, Rhétorique; comment veux-tu qu'il parle seul dans la forme du Dialogue? Il emploiera le discours soutenu.

LE SYRIEN. Puisque mon adversaire, Athéniens, ne peut souffrir, sans indignation, que j'emploie à me justifier de longs discours, et que je tiens d'elle la faculté de parler, je vous dirai peu de chose : je me bornerai à détruire les principaux chefs de son accusation; j'abandonne le reste à votre examen. Tout ce qu'elle a dit de moi, elle l'a dit dans l'exacte vérité. C'est elle qui s'est chargée de mon éducation : elle m'a accompagné dans mes voyages, m'a fait inscrire au rang des Grecs. Après de tels bienfaits, je n'ai pu que lui savoir gré de m'avoir épousé. Quelles raisons m'ont donc obligé de l'abandonner, pour m'attacher uniquement au Dialogue? Vous allez les apprendre. Écoutez-moi, je vous prie, Athéniens; et croyez qu'il n'est point d'intérêt qui puisse m'engager à vous en imposer.

Je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que cette femme avait perdu sa première pudeur, et ne conservait plus ce maintien noble et décent, cet extérieur simple, dont elle était revêtue quand l'orateur de Pœanée<sup>1</sup> l'épousa. Elle se parait avec art, arrangeait ses cheveux à la manière des courtisanes, se fardait, se peignait le tour des yeux. Je conçus des soupçons sur sa conduite; j'observai ses regards. Je ne vous ferai point ici le détail de toutes ses infidélités; mais chaque nuit la ruelle de notre maison<sup>2</sup> était remplie d'une foule d'amants, ivres pour la plupart, qui venaient lui faire la cour. Ils frappaient insolemment à la porte : quelques-uns même poussaient l'audace jusqu'à entrer de force. Elle ne faisait qu'en rire, et semblait prendre plaisir à ces insultes. Souvent, du faite de la maison, elle avançait la tête pour entendre les chansons d'amour qu'ils lui chantaient d'une voix discordante; ou bien elle entr'ouvrait la porte; et, s'imaginant que je ne la voyais pas, elle dépouillait toute pudeur et se livrait à leurs caresses adultères. Je ne pus souffrir une pareille conduite. Cependant je ne jugeai pas à propos d'intenter contre elle une accusation dans les formes; j'allai trouver le Dialogue, qui demeurait dans notre voisinage; je le priai de vouloir bien me recevoir. Telles sont, Athéniens, les grandes injustices que j'ai commises envers la Rhétorique. Mais quand son inconduite ne m'y aurait pas forcé, ne m'était-il pas permis, à près de quarante ans, de me retirer du tumulte des affaires et du barreau, de laisser reposer les juges, de renoncer à ces accusations des tyrans, à ces éloges des grands hommes, d'aller à l'Académie ou au Lycée me promener avec cet honnête Dialogue, et de causer tranquillement avec lui? J'aurais encore beaucoup d'autres choses à vous dire, mais je veux mettre fin à ce discours. Souvenez-vous de porter un suffrage conforme à votre serment.

LA JUSTICE. Qui l'emporte?

MERCURE. Le Syrien, à l'unanimité, moins une voix.

1. Démosthène.

2. Dans Athènes, la porte de chaque maison était dans un enfoncement, une espèce de cul-de-sac que l'on nommait στενωτός.

LA JUSTICE. C'est apparemment quelque rhéteur qui a voté contre. Dialogue, parle devant les mêmes juges, et vous, restez en place: vous aurez un double salaire, comme pour deux causes.

LE DIALOGUE. Mon dessein n'est pas de m'étendre en de longs discours. Je serai aussi bref que j'ai coutume de l'être. Néanmoins, je formerai mon accusation conformément à l'usage établi dans les tribunaux, malgré le peu de connaissance et d'habitude que j'ai de ces sortes de matières. Tel est mon exorde.

A l'égard des injustices et des outrages que j'ai reçus de cet homme, les voici. Autrefois mon extérieur était grave et noble, je contemplais les Dieux, j'étudiais les lois de la nature et les révolutions de l'univers; je marchais au-dessus des nuages, à peu près dans la région où le grand Jupiter pousse dans les cieus son char ailé. Je volais déjà dans le cercle des étoiles, et je m'élançais au-dessus des cieus, lorsque ce Syrien, brisant mes ailes, me fit tomber de cette hauteur prodigieuse, et me réduisit à la condition des hommes ordinaires. Il m'arracha le masque tragique et honnête dont j'étais couvert, et m'en imposa un autre propre à la comédie ou à la satire, et presque ridicule. Bientôt il me réunit à la Raillerie, m'enferme avec l'Ambe, le Cynisme, Eupolis et Aristophane, gens experts dans l'art de jeter du ridicule sur les objets les plus graves, et de couvrir de risées ce qu'il y a de plus honnête. Enfin il a rappelé du tombeau Ménippe, le plus fort aboyeur et le plus mordant de tous les anciens Cyniques. Il l'a lâché sur moi comme un chien redoutable, dont les morsures sont d'autant plus profondes qu'il les fait en riant et sans qu'on s'y attende. Comment ne me croirais-je pas outragé, lorsque je me vois dépouillé de mon ancien costume, réduit à jouer des comédies et des farces ridicules, des pièces d'une composition tout à fait bizarre? Oui, ce qui m'offense le plus, c'est le mélange absurde dont je suis composé. Je ne parle point en prose, je ne marche pas non plus en cadence; mais tel qu'un hippocentaure, je parais à tous ceux qui m'écoutent un monstre d'une nouvelle espèce.

MERCURE. Que réponds-tu à cela, Syrien?

LE SYRIEN. Je ne présumais pas, Athéniens, que j'aurais à plaider sur une pareille accusation, et j'espérais tout autre chose du Dialogue, que les reproches qu'il vient de me faire. Ne se souvient-il plus que, lorsque je l'ai pris, il paraissait, à la plupart des hommes, triste et rechigné? Il était desséché par ses fréquentes interrogations : elles lui donnaient, à la vérité, un air vénérable, mais nullement gracieux. Il était bien éloigné de plaire alors à la multitude. En l'employant, j'ai commencé par l'accoutumer à marcher sur la terre à la manière des hommes. Ensuite je l'ai purifié de la rouille dont il était couvert, je l'ai fait rire, je l'ai rendu agréable à tous les yeux; enfin, je l'ai associé à la Comédie, et, par cette alliance, je lui ai procuré la bienveillance de tous ses auditeurs, qui, jusque-là, redoutaient les épines dont il était armé, et n'osaient pas plus le toucher qu'un hérisson. Je sais bien ce qui le fâche aujourd'hui, c'est que je ne m'occupe pas à discuter avec lui toutes ces questions fines et subtiles : *Si l'âme est immortelle ; combien de cotyles de cette matière qui n'admet point de mélange, et gar-le toujours sa propre nature, Dieu versa dans le cratère lorsqu'il forma le monde. Si la Rhétorique est l'image d'une portion de la politique, dont la flatterie forme le quart.* En effet, il se plaît à disserter sur ces minuties, à peu près comme ceux qui ont la gale se plaisent à se gratter. Ces méditations lui semblent agréables, il s'enorgueillit lorsqu'on dit qu'il n'est pas donné à tout le monde d'apercevoir avec lui les idées qu'il découvre distinctement. Voilà ce qu'il exige de moi. Il cherche partout ses ailes, et regarde les cieus, tandis qu'il ne voit pas ce qui est à ses pieds. Je ne crois pas, d'ailleurs, qu'il ait à se plaindre de moi, ni qu'il puisse me reprocher de l'avoir dépouillé de son habit grec pour lui en donner un barbare, tout barbare que je paraisse moi-même. Je serais, sans doute, coupable envers lui d'injustice, si j'avais violé les lois à ce point et si je lui avais dérobé son vêtement national. Je me suis justifié aussi bien que je l'ai pu. Vous, portez, je vous prie, un suffrage semblable au précédent.

MERCURE. Ah! tu l'emportes encore de dix suffrages. Le même homme n'est point encore de l'avis des autres : c'est

apparemment son usage de déposer un caillou percé dans toutes les affaires. Ne cessera-t-il point de se montrer jaloux des gens de bien? Pour vous (*aux juges*), allez-vous-en sous d'heureux auspices. Nous jugerons demain le reste des procès.

---

## IX

# CHARON

ou

## LES CONTEMPLATEURS

---

### MERCURE, CHARON, CRÉBUS ET SOLON.

**MERCURE.** Pourquoi ris-tu, Charon? pourquoi as-tu quitté la barque, afin de venir sur la terre? tu n'as pas coutume, ce me semble, de fréquenter ce haut monde?

**CHARON.** J'ai grande envie, Mercure, de connaître la vie humaine, ce que font ici les hommes, et ce qu'ils regrettent si fort lorsqu'ils descendent chez nous. Aucun ne fait la traversée sans pleurer à chaudes larmes. J'ai donc, à l'exemple de ce jeune Thessalien<sup>1</sup>, prié Pluton de m'accorder un jour de relâche, pour venir visiter ce séjour de la lumière. Je suis charmé de te rencontrer, car j'espère que tu voudras bien me servir de conducteur dans un pays où je suis étranger et me montrer chaque chose comme les connaissant toutes.

**MERCURE.** Oh! je n'en ai pas le temps, nocher. Je vais promptement m'acquitter d'une commission dont Jupiter m'a chargé pour la terre. Tu sais combien ce dieu est irascible; si je tardais à accomplir ses ordres, il pourrait bien me condamner à rester éternellement dans votre ténébreuse demeure, ou me traiter comme il traita jadis Vulcain, me prendre par le pied et me précipiter des parvis sacrés de l'Olympe, afin qu'en boitant je fisse rire à mon tour les dicux auxquels je servais à boire.

1. Protésilas.

CHARON. Tu me verras donc errer à l'aventure sur la terre, moi qui suis ton ami, ton compagnon de voyage, et qui transporte avec toi les ombres? Tu devrais te souvenir, fils de Maïa, que jamais je ne t'ai fait ramer, ni vider ma barque malgré tes robustes épaules; tu ronflas pendant toute la route, étendu sur le tillac, à moins que tu ne trouves quelque mort babillard avec qui tu fasses la conversation. Pour moi, tout vieux que je suis, je tiens les deux rames et fais seul la manœuvre. O mon cher petit Mercure, au nom de ton père, ne m'abandonne pas, fais-moi voir de point en point tout ce qui se passe dans cette vie, afin que je ne sois pas obligé de m'en aller sans avoir pu satisfaire ma curiosité. Si tu m'abandonnes, je serai comme ces aveugles qui, marchant sans guide, risquent de tomber à chaque pas; car la lumière m'éblouit. Allons, dieu de Cyllène, rends-moi ce petit service, dont je me souviendrai éternellement.

MERCURE. Je vois bien que ma complaisance me fera battre, et que, pour me récompenser de t'avoir servi de guide, Jupiter me donnera des coups de poing; mais qu'importe! on ne peut se refuser aux instances d'un ami. Cependant, nocher, il n'est pas possible que tu voies exactement tout ce qui se passe sur la terre; ce serait l'ouvrage de plusieurs années; et bientôt Jupiter me ferait redemander par un héraut, comme un esclave fugitif: d'ailleurs cela t'empêcherait de t'acquitter des occupations que te donne la Mort; et tu ne peux t'en dispenser longtemps, sans que le royaume de Pluton n'en souffre un dommage considérable. Chaque, le fermier des enfers, entrerait dans une belle colère, s'il était plusieurs jours sans recevoir une obole; tout ce que je puis faire, c'est de te montrer ce qu'il y a de plus important dans ce monde.

CHARON. Fais pour le mieux, Mercure: je suis étranger dans ce pays et je ne connais rien de ce qui s'y fait.

MERCURE. D'abord, il faut chercher quelque endroit élevé, d'où tu découvres le monde entier. Si tu pouvais monter avec moi dans le ciel, je ne serais pas si embarrassé; c'est de là que ta vue plongerait sur tout l'univers. Mais, puisque, vivant avec les ombres, il ne t'est pas permis d'entrer

dans le palais de Jupiter, tâchons de trouver quelque haute montagne.

CHARON. Tu sais bien, Mercure, ce que j'ai coutume de dire lorsque nous naviguons; si le vent souffle avec impétuosité sur la voile et soulève les flots, chacun de vous alors, par ignorance, veut me donner son avis. L'un me conseille d'amener la voile, un autre de lâcher un peu les cordages, un troisième veut que je m'abandonne aux vents; et moi je vous ordonne à tous de vous tenir en repos, parceque je sais très-bien ce que je dois faire: c'est à toi d'en user de même. Sois mon pilote, et fais tout ce que tu jugeras de plus convenable; je me tairai, comme le doivent les passagers, et je me conformerai à tes ordres.

MERCURE. Fort bien, je sais aussi ce qu'il faut faire, et je vais trouver un endroit tel que je le désire. Le Caucase, ou le Parnasse qui est plus élevé, ou même l'Olympe, plus haut que les deux autres, ne ferait-il pas mon affaire?... Ah! il me vient une idée en songeant à l'Olympe. Mais il faudra que tu m'aides et me prêtés la main.

CHARON. Ordonne, je te seconderai de tout mon pouvoir.

MERCURE. Homère a écrit quelque part que les fils d'Aloéus, qui, comme nous, n'étaient que deux, et encore dans leur enfance; entreprirent un jour de déraciner le mont Ossa et de le mettre sur le mont Olympe; que, posant ensuite le Pélion par-dessus, ils en firent une échelle très-commode pour escalader les cieux. L'entreprise impie de ces deux jeunes téméraires fut punie; mais nous qui n'avons point de mauvaises intentions contre les Dieux, qui nous empêcherait d'en faire autant, et de rouler montagnes sur montagnes, pour construire une élévation d'où nous puissions contempler l'univers à notre aise?

CHARON. Mais, mon ami, nous ne sommes que deux, nous ne pourrons jamais mettre Ossa sur Pélion.

MERCURE. Pourquoi donc? crois-tu que nous soyons moins forts que ces deux enfants-là? ne sommes-nous pas des dieux?

1. Homère, *Odyssée*, liv. II, v. 315.

CHARON. Sans doute ; cependant je ne puis croire cela possible ; il y a là trop d'ouvrage.

MERCURE. On voit bien que tu es un ignorant, et que tu n'es nullement doué de la force poétique. Le grand Homère<sup>1</sup>, en deux vers, transporte ces montagnes et aplanit l'entrée du ciel. Mais je suis bien étonné que cela te paraisse incroyable : tu sais qu'Atlas porte le monde sur les épaules, et seul nous soutient tous ; n'as-tu jamais entendu parler de mon frère Hercule, qui, pour donner quelque répit à Atlas, a pris aussi le monde sur son dos ?

CHARON. On me l'a dit ; mais tu sais aussi bien que les poètes ce qu'il en est.

MERCURE. Comment ! rien n'est plus vrai. Pourquoi veux-tu que des hommes sages aient débité des mensonges ? Ça, commençons par soulever l'Ossa, et, suivant ce que prescrit Homère (excellent architecte), mettons dessus le Pélion, *dont le sommet est ombragé de feuillages*. Vois-tu comme nous avons fait la chose facilement, en vrais poètes ? Actuellement, il faut monter dessus pour voir si l'élévation sera suffisante, ou s'il nous faudra bâtir encore plus haut. Ah ! grands dieux, nous ne sommes encore qu'au bas du ciel. A peine du côté de l'orient aperçois-je l'Ionie et la Lydie : au couchant je ne vois pas plus loin que l'Italie et la Sicile : au nord, ma vue ne s'étend que jusqu'à l'Ister : au midi, je puis à peine distinguer la Crète. Allons, il faut encore transporter le mont OËta et y ajouter le Parnasse.

CHARON. Je le veux bien ; mais prends garde qu'en élevant notre frêle édifice à une hauteur incroyable, nous ne soyons renversés avec lui, et que, nous rompant la tête, nous ne fassions une épreuve douloureuse de l'architecture d'Homère.

MERCURE. Ne crains rien : tout cela est très-solide. Transporte ici le mont OËta, et roule-moi le Parnasse. Je monte > une seconde fois. Voilà qui est bien. Je vois actuellement toute la terre. Monte aussi toi-même.

CHARON. Tends-moi donc la main ; car ce n'est pas une petite peine pour moi de monter aussi haut.

1. *Odyssée*, v. 314.

**MERCURE.** Tu veux contempler l'univers ; ce n'est pas sans travail et sans danger, qu'on peut contenter une telle curiosité. Tiens-moi ferme la main, et prends garde de mettre le pied sur un endroit glissant. Bien, te voilà en haut. Comme le Parnasse a deux sommets, asseyons-nous chacun sur l'un d'eux. Jette à présent les yeux autour de toi, et examine le monde.

**CHARON.** Je vois une vaste étendue de terre environnée d'un grand lac, puis des montagnes et des fleuves plus grands que le Cocyte et le Phlégéon. Je vois aussi des hommes très petits ; j'aperçois même leurs tanières.

**MERCURE.** Ce que tu prends pour des tanières, ce sont des villes.

**CHARON.** Tu vois bien, Mercure, que nous n'avons rien fait qui vaille. C'est en vain que nous avons transporté ici le Parnasse avec la fontaine de Castalie, l'OËta et les autres montagnes.

**MERCURE.** Pourquoi cela ?

**CHARON.** Je ne vois rien distinctement d'une élévation si considérable. Je ne voulais pas seulement apercevoir les villes et les montagnes, comme dans une peinture, mais connaître les hommes, voir leurs actions, entendre leurs discours, comme je le faisais il n'y a qu'un instant, lorsque tu m'as rencontré riant de bon cœur, et que tu m'as demandé le sujet de mon rire. Je venais en effet d'entendre quelque chose de fort réjouissant.

**MERCURE.** Qu'était-ce donc ?

**CHARON.** Un homme, invité par un de ses amis à venir le lendemain souper chez lui, promettait de s'y rendre sans faute. Mais il parlait encore, qu'une tuile détachée du toit, je ne sais comment, lui est tombée sur la tête et l'a tué. Je riais de voir qu'il ne pourrait remplir sa promesse ; mais il me semble que nous ferions beaucoup mieux de descendre, afin que je pusse tout voir et tout entendre.

**MERCURE.** Reste ici. Je guérirai la faiblesse de tes yeux, et je te vais donner une vue perçante, en récitant une formule d'Homère. Souviens-toi seulement, lorsque j'aurai récité les vers, de ne plus t'aviser de mal voir ; songe à distinguer parfaitement tous les objets.

CHARON. Tu n'as qu'à parler.

MERCURE.

J'ai dissipé les ténèbres qui te couvraient la vue afin que tu puisses distinguer les dieux et les hommes.

Eh bien, n'y vois-tu pas ?

CHARON. Admirablement. Lyncée lui-même était aveugle auprès de moi. Réponds donc maintenant à mes questions. Mais veux-tu que, pour te parler, je me serve des vers d'Homère ? Tu sauras par là qu'ils ne me sont pas étrangers.

MERCURE. Et où les aurais-tu pu apprendre, pauvre nocher, toujours attaché à tes rames ?

CHARON. Ne méprise pas mon métier. Sache que j'entendis Homère chanter un grand nombre de vers, lorsque je le passai dans ma barque après sa mort. Je m'en rappelle encore quelques uns. Nous étions alors battus par une tempête violente. En effet, à peine avait-il commencé de chanter (c'était apparemment des vers contraires à la navigation), que Neptune, ayant rassemblé les nuages, troubla la mer en y plongeant son trident comme il aurait fait d'une cuiller à pot, et excita une cruelle tempête. L'eau était si agitée par les vers du poëte, et les ténèbres si épaisses, qu'il s'en fallut bien peu que ma barque ne coulât à fond. En ce moment le roulis causa un si grand mal de cœur à notre homme, qu'il lui fit rendre tous les vers qu'il avait composés sur Scylla, Charybde et le Cyclope. Il n'est donc pas étonnant que j'aie conservé quelque chose d'une évacuation si considérable. Mais, dis-moi, je te prie, quel est cet homme si gros, vaillant et de haute taille, qui surpasse tous les autres de la tête, et les efface par la largeur de ses épaules ?

MERCURE. C'est Milon, le célèbre athlète de Croton. Les Grecs l'applaudissent, parce qu'il a enlevé un taureau et l'a porté jusqu'au milieu du stade.

CHARON. Ah ! qu'ils m'applaudiront avec bien plus de justice, lorsque dans peu j'enlèverai ce Milon et le mettrai dans ma barque, terrassé par la mort, cet athlète invincible ; elle lui donnera bientôt un croc en jambe auquel il ne s'attend guère. Que de larmes lui fera verser alors le souvenir de tant de couronnes et d'applaudissements ! A présent, il

s'enorgueillit des louanges qu'il obtient pour avoir porté un taureau. Mais, quoi ! songe-t-il qu'il doit mourir un jour ?

MERCURE. Et comment veux-tu qu'il y pense, jeune et vigoureux comme il est ?

CHARON. Laisse-le là en attendant que dans peu je rie à ses dépens, lorsque je le passerai dans ma barque, et que je verrai cet athlète, qui porte des taureaux, ne pouvoir pas soulever un moucheron. Mais quel est cet autre personnage à l'air imposant ? Il me paraît, à son vêtement, que ce n'est pas un Grec.

MERCURE. C'est Cyrus, le fils de Cambyse. Il a transporté aux Perses l'empire des Mèdes. Il vient de triompher de l'Assyrie et de s'emparer de Babylone. Il prépare actuellement une expédition contre la Lydie <sup>1</sup>, pour devenir, par la défaite de Crésus, maître du monde.

CHARON. Et quel est ce Crésus ?

MERCURE. Tiens, jette les yeux sur cette grande citadelle entourée d'une triple muraille : c'est Sardes, le séjour de Crésus, et tu le vois lui-même, couché sur un lit d'or, s'entretenir avec l'Athénien Solon. Serais-tu curieux d'entendre leur conversation ?

CHARON. Très volontiers.

CRÉSUS <sup>2</sup>. Eh bien, étranger Athénien, tu as vu mes richesses, mes trésors, mon or brut, toute ma magnificence : dis-moi, quel est celui des hommes que tu crois le plus heureux ?

CHARON. Que va répondre Solon ?

MERCURE. Sois tranquille, il ne dira rien qui soit indigne de lui.

SOLON. Crésus, il y a bien peu d'hommes qui arrivent au bonheur. Mais de tous ceux que j'ai connus, Cléobis et Biton, les enfants de la prêtresse d'Argos, me paraissent les plus heureux.

MERCURE. Il parle de ces jeunes gens qui dernièrement

1. Pour plus d'exactitude, Lucien aurait dû mettre l'expédition de Lydie avant la prise de Babylone, qui n'arriva que trente ans après celle de Sardes.

2. Plutarque, *Vie de Solon*, p. 93, rapporte cette conversation, après avoir observé que plusieurs auteurs la regardaient comme fabuleuse et contradictoire avec la chronologie. Hérodote la rapporte aussi, liv. I, chap. XXX, page 18, édition de Wesseling.

s'attelèrent au char de leur mère, la traînèrent jusqu'au temple de Diane, et moururent ensemble en y arrivant <sup>1</sup>.

CRÉSUS. A la bonne heure ! que ceux-ci aient le premier rang de la félicité. Qui placeras-tu au second ?

SOLON. Tellus l'Athénien <sup>2</sup>, qui vécut vertueux et mourut pour sa patrie.

CRÉSUS. Et moi donc, insolent, je ne te parais pas heureux ?

SOLON. Je n'en sais rien encore, Crésus ; il faut, pour en juger, attendre la fin de ta vie. La mort seule peut nous apprendre si l'on a été heureux jusqu'à la fin de ses jours.

CHARON. A merveille, Solon ! tu as raison de ne pas m'oublier, et d'en appeler à ma barque, pour décider cette question. Mais, Mercure, quelles sont ces gens envoyés par Crésus, et que portent-ils sur leurs épaules ?

MERCURE. Ce sont des briques d'or <sup>3</sup>, que le roi de Lydie consacre à Apollon Pythien, en récompense de certains oracles qui bientôt causeront sa perte. Ce Crésus aime extraordinairement les oracles.

CHARON. Quoi ! ce mélange de jaune et de rouge qui brille, c'est de l'or ? Oh ! voilà la première fois que j'en vois après en avoir tant entendu parler.

MERCURE. Oui, mon cher, c'est là ce métal si vanté, la source de toutes les dissensions humaines.

CHARON. Mais je ne vois pas à quoi il peut être bon, si ce n'est à écraser ceux qui le portent.

MERCURE. Tu ne sais donc pas de combien de guerres il est cause, combien il produit de vols, d'embûches, de parjures, de meurtres, de longs voyages et d'esclavages.

CHARON. Eh ! pourquoi donc cela ? serait-ce parce qu'il ressemble beaucoup au cuivre ? Je connais bien celui-là, et j'en reçois une obole de chaque mort que je passe.

MERCURE. Justement. Mais comme le cuivre est beaucoup

1. Voyez cette histoire dans Hérodote, liv. I.

2. Dans Plutarque et dans Hérodote, Solon donne à Tellus le premier degré du bonheur, et ne place qu'au second Cléobis et Bilon.

3. Ces lingots, selon Diodore, liv. XVI, chap. LVI, étaient au nombre de cent vingt, et de cent dix-sept suivant Hérodote, liv. I, chap. L, chacun du poids de deux talents : ils furent fondus et monnayés, durant la seconde guerre sacrée, par Phayllus, qui commanda les Phocéens après ses deux frères Onomarchus et Philomelus, la troisième année de cette guerre, et la quatrième de la cent sixième olympiade.

plus commun, il est moins recherché ; au lieu que l'or est rare, et il faut que les mineurs aillent l'arracher des entrailles de la terre. Le cuivre, le plomb et les autres métaux, se trouvent presque à la surface.

CHARON. Voilà un singulier effet de la folie des hommes, d'aimer avec tant d'ardeur une chose qui n'a d'autre mérite que d'être jaune et pesante.

MERCURE. Tu vois du moins que Solon ne fait aucun cas de l'or, et se moque de la vaine ostentation de Crésus. Mais il semble vouloir parler : écoutons le.

SOLON. Dis-moi, de grâce, Crésus, crois-tu qu'Apollon ait besoin de ces briques ?

CRÉSUS. Sans doute ; il n'a pas dans son temple une aussi riche offrande.

SOLON. Et tu crois que le dieu sera plus heureux quand il possédera tes briques d'or ?

CRÉSUS. Pourquoi non ?

SOLON. En ce cas, l'Olympe est bien pauvre, si les dieux ont besoin des richesses de la Lydie, et qu'il faille les leur envoyer.

CRÉSUS. Mais où trouverait-on, je te prie, autant d'or que dans mon royaume ?

SOLON. Y trouve-t-on aussi du fer ?

CRÉSUS. Il y en a peu.

SOLON. Tu manques du métal le plus précieux.

CRÉSUS. Comment le fer serait-il préférable à l'or ?

SOLON. Je te l'apprendrai, si tu veux me promettre de ne te point mettre en colère.

CRÉSUS. Parle et ne crains rien.

SOLON. Lequel vaut mieux de celui qui conserve ou de celui qui est conservé ?

CRÉSUS. Le premier, sans doute.

SOLON. Si donc, comme on le dit, Cyrus marche contre la Lydie, armeras-tu tes soldats avec des épées d'or ou de fer ?

CRÉSUS. De fer, évidemment.

SOLON. Et si tu ne te procures bientôt de ce métal, ton or passera en la puissance des Perses.

CRÉSUS. Parle mieux je te prie.

SOLON. Je souhaite que les dieux en ordonnent autrement ;

mais tu es obligé d'avouer que le fer est préférable à l'or.  
 CRÉBUS. Tu me conseilles donc de consacrer aux dieux des briques de fer, et de faire revenir l'or que je lui envoie ?

SOLON. Le dieu n'a besoin ni d'or, ni de fer; mais quelque chose que tu lui envoies, cuivre ou or, elle deviendra la proie des Phocéens, des Béotiens, ou des habitants de Delphes, d'un tyran, ou de quelque voleur: car Apollon ne se met guère en peine de tes orfèvres.

CRÉBUS. Tu fais toujours la guerre à mes richesses; il semble que tu en sois jaloux.

MERCURE. Le Lydien ne peut souffrir la franchise et la liberté du philosophe; il ne peut concevoir qu'un homme pauvre ne tremble pas devant lui et dise franchement sa pensée. Mais dans peu, devenu prisonnier de Cyrus, il se souviendra de Solon, lorsqu'il lui faudra monter sur le bûcher. En effet, j'entendis dernièrement Clotho lire les destinées des hommes: elles portaient que Crésus serait pris par Cyrus, et que ce dernier périrait par la main d'une Massagète. Vois-tu cette femme scythe, montée sur un cheval blanc ?

CHARON. Oui.

MERCURE. C'est Tomyris, qui doit couper la tête de Cyrus, et la plonger dans une outre pleine de sang. Vois-tu le jeune fils de Cyrus? c'est Cambyse, il doit succéder à son père; et, après avoir essuyé bien des revers, après avoir erré longtemps en Libye et en Ethiopie, il tuera le bœuf Apis, et mourra insensé.

CHARON. Voilà qui mérite bien que l'on en rie. Cependant on n'ose à peine les regarder, ces rois hautains et dédaigneux. Qui dirait que dans peu celui-ci sera fait prisonnier de guerre, que cet autre aura la tête plongée dans une outre pleine de sang? Mais quel est celui-là que j'aperçois couvert d'une robe de pourpre, et le front ceint du bandeau royal? Son cuisinier lui présente un anneau qu'il a trouvé dans le corps d'un poisson.

Il fait son séjour dans une île et se glorifie d'être roi<sup>1</sup>.

MERCURE. Fort bien parodié, Charon. Tu vois là Polycrate,

1. Parodie d'un vers d'Homère.

tyran de Samos : il se croit le plus heureux des mortels ; mais bientôt, déchu de son bonheur, il sera livré au satrape Orôtès, par un de ses officiers nommé Méandre, et il doit périr sur la croix : j'ai entendu dire tout cela à Clotho.

CHARON. Courage, Clotho, courage ! décapite les uns, empale les autres, et fais-les souvenir qu'ils sont hommes : mais laisse-les s'élever bien haut, afin que leur chute soit plus douloureuse. Pour moi, je rirai bien quand je les reconnaitrai dans ma barque, et que je les verrai dépouillés de cette pourpre, de ces tiaras, et tombés de ces lits d'or.

MERCURE. Voilà, Charon, quel est le sort des humains. Regarde cette multitude. Les uns naviguent, les autres font la guerre, d'autres intentent des procès ; ceux-ci labourent, ceux-là prêtent à usure ou mendient.

CHARON. Je vois une foule considérable qui mène une vie bien agitée ; leurs villes ressemblent à des ruches ; chacun porte un aiguillon pour en percer son voisin ; et quelques-uns, semblables à des guêpes, mènent et régissent les autres, plus faibles qu'eux. Mais quel est cet essaim qui voltige autour de cette foule sans en être vu ?

MERCURE. C'est l'Espérance, la Crainte, la Folie, la Volupté, l'Avarice, la Colère, la Haine, et toutes les autres passions. La Folie, la Colère, la Haine, la Jalousie, l'Ignorance, le Doute et l'Avarice composent le bas de cet essaim caché. Au-dessus, volent la Crainte et l'Espérance : l'une frappe les lâches et les fait trembler ; l'autre plane sur la tête des mortels ; et, lorsqu'ils croient saisir le bien qu'elle leur promet, elle s'envole, et les laisse la bouche béante, semblables à Tantale, qui voit l'eau s'échapper de ses lèvres. Si tu portes les yeux plus loin, tu verras les Parques filer la destinée des hommes : chacun d'eux est suspendu à son fil, comme une araignée qui descend de sa toile.

CHARON. Oui, j'aperçois un fil très délié attaché à chaque homme, et plusieurs de ces fils sont noués les uns aux autres.

MERCURE. Cela est naturel, Charon ; car il est arrêté par les Destins que l'un doit être tué par celui-ci ; que celui-là doit hériter d'un autre dont le fil est plus court que le sien, et un troisième du premier : c'est ce que montrent clairement les nœuds qui joignent ces fils. Vois comme le fil auquel ils

sont suspendus est mince. Le fil de l'un tiré en haut élève celui qui s'y trouve attaché ; mais bientôt, ne pouvant plus résister au poids qu'il soutenait, le fil rompt, et l'homme tombe avec fracas : au contraire, celui qui n'aura pas eu beaucoup d'élévation, tombera sans faire de bruit ; à peine ses voisins s'apercevront-ils de sa chute.

CHARON. Cela est tout à fait plaisant, Mercure.

MERCURE. Tu ne saurais croire à quel point le sort des hommes est risible, surtout quand, au milieu de leurs désirs et de leurs espérances, la Mort vient les enlever. Elle leur est cependant annoncée par un grand nombre de hérauts : le Frisson, la Fièvre, la Phthisie, la Pulmonie, l'Épée, les Voleurs, les Poisons, les Juges et les Tyrans sont ses ministres. On les oublie tant qu'on est heureux ! mais, lorsqu'ils vous font tomber, on n'entend que des hélas ! et que des gémissements. Si, dès l'origine, les hommes faisaient réflexion qu'ils ne sont nés que pour mourir, et que la nature ne leur accorde la vie que pour peu de temps, ils quitteraient la terre comme un songe, vivraient plus sagement, et s'affligeraient moins : mais les insensés espèrent jouir éternellement de ce qu'ils possèdent ; et, lorsque le ministre de la Mort les appelle et les entraîne enchaînés par la fièvre ou par la phthisie, ils murmurent de se voir ainsi arrachés de la vie, contre leur espérance. Que ferait un homme si, lorsqu'il construit une maison, et presse les ouvriers de la finir promptement, il apprenait que le toit n'en sera pas plutôt posé, qu'il faudra la laisser à ses héritiers, et qu'il n'aura pas même la satisfaction d'y faire un repas ? Un autre se réjouit de ce que sa femme lui a donné un enfant mâle ; il invite ses amis à un festin ; il donne au nouveau-né le nom de son père ; mais s'il savait que ce fils doit mourir à l'âge de sept ans, crois-tu qu'il fit éclater beaucoup de joie à sa naissance ? S'il se réjouit, c'est qu'il jette les yeux sur le père de ce jeune athlète couronné aux jeux Olympiques, et qu'il ne regarde pas son voisin qui conduit son fils au hûcher ; il ne songe pas à quelle trame fragile le sien est suspendu. Vois combien de gens cherchent à reculer les bornes de leurs terres ; combien ils amassent de richesses ; eh bien ! avant qu'ils aient commencé à jouir du fruit de leurs travaux, les mi-

nistres de la Mort, dont je te parlais tout à l'heure, vont les appeler.

CHARON. Quand je vois tout cela, je ne puis concevoir quel charme ils trouvent dans la vie, ni ce qui peut leur causer des regrets si amers lorsqu'il la faut quitter. Si l'on considère le destin des rois, qui passent pour les plus heureux des hommes, quand on rendrait leur trône indépendant des caprices de la fortune, on trouvera que leurs plaisirs sont mêlés à des peines infinies: esclaves de la crainte et de la haine, toujours agités par les inquiétudes, la colère, les embûches et la flatterie les assiègent de toutes parts. Je ne parle pas des chagrins, des douleurs et des maladies qui règnent sur eux comme sur le reste des hommes. Tu peux juger maintenant, par le sort de ces heureux, quel est celui des autres. Mais je veux te dire, ô Mercure, à quoi je compare les humains et la vie qu'ils mènent sur la terre: tu as vu quelquefois ces gouttes d'eau qui se forment sous la chute d'un torrent; je parle des bulles qui produisent l'écume. Les unes, peu considérables, s'évanouissent aussitôt qu'elles sont formées; d'autres durent plus longtemps: elles s'accroissent par la destruction de leurs voisines; mais enfin, leur enflure devient si considérable, qu'il faut nécessairement qu'elles crèvent. C'est le tableau fidèle de la vie humaine. Les mortels enflés par le souffle de la fortune se gonflent plus ou moins: les uns ne résistent pas longtemps: leur enflure est de peu de durée; les autres crèvent au moment où ils cessent de s'agrandir, et il faut nécessairement qu'ils crèvent tous.

MERCURE. Comment donc, Charon! voilà une comparaison qui ne le cède point à celle qu'Homère fait des hommes avec les feuilles<sup>1</sup>.

CHARON. Puisque telle est leur condition, Mercure, n'es-tu pas étonné de voir les hommes se conduire comme ils le font, se disputer les empires, les honneurs, les richesses qu'il leur faudra quitter un jour pour venir dans notre demeure, ne possédant plus qu'une obole? Veux-tu, puisque nous sommes sur une hauteur, que je leur donne un avis,

1. *Ihade*, liv. VI, v. 146 et suiv.

et leur crie de toute ma force : « Insensés, quittez d'inutiles travaux ; songez à jouir de la vie ; et que la Mort soit toujours présente à vos yeux ; pourquoi cette vaine recherche ? Cessez de vous fatiguer ainsi ; vous ne vivrez pas toujours. Rien de ce qui vous paraît actuellement si digne d'envie ne mérite votre estime, et personne, en mourant, n'emportera ses richesses avec lui ; il faut que l'homme sorte nu de cette vie. Ces palais, ces campagnes vont devenir le partage d'un autre : cet or doit incessamment changer de maître. » Si je leur criais cela, Mercure, ou quelque chose de semblable, crois-tu qu'un tel avis pût leur être de quelque utilité et les rendre plus sensés ?

MERCURE. Mon cher Charon, tu ne sais pas sans doute à quel point ils sont livrés à l'ignorance et à l'erreur. Il n'est point de tanière qui pût percer leurs oreilles, tant elles sont bouchées avec de la cire. C'est ainsi qu'Ulysse ferma celles de ses compagnons, de peur qu'ils n'entendissent la voix des Sirènes. Et comment entendraient-ils la tienne, quand tu crierais à te rompre les poumons ? L'ignorance agit sur eux comme votre Léthé sur les morts. Il est cependant un petit nombre d'hommes qui, n'ayant pas fait usage de la cire, prêtent encore l'oreille aux discours de la vérité ; ceux-là sont plus clairvoyants que les autres ; ils connaissent la vanité des choses de ce monde.

CHARON. Eh bien, si je m'adressais à ceux-là ?

MERCURE. Pour leur dire ce qu'ils savent déjà ? ce serait un soin superflu. Tiens, considère-les, et les vois séparés de la multitude, rire de toutes les actions des hommes. Ils ne cherchent point à leur plaire ; il est même évident qu'ils méditent de quitter bientôt la vie, pour chercher un asile parmi vous : car les autres hommes les haïssent, parcequ'ils leur reprochent avec vigueur leur conduite insensée.

CHARON. Courage, hommes vertueux ! — Mais Mercure, il me semble que leur nombre est bien petit.

MERCURE. N'importe, il suffit qu'il y en ait quelques-uns. A présent, descendons.

CHARON. Ah ! Mercure, je voudrais encore savoir une chose ; quand tu me l'auras apprise, je n'aurai plus rien à te

demander. Montre-moi les lieux où les hommes déposent les morts et les enfouissent.

MERCURE. Ils les appellent des monuments, des sépulcres, des tombeaux. Vois-tu à l'entrée des villes ces monticules, ces colonnes, ces pyramides? eh bien, c'est là qu'ils déposent les morts et qu'ils serrent les cadavres.

CHARON. Que vois-je? ils couronnent de fleurs des monceaux de pierres; ils les frottent de parfums. D'autres creusent des fosses, construisent des bûchers et brûlent autant de viande qu'il en faudrait pour un festin somptueux. Si je ne me trompe, ils répandent dans ces fosses du vin et de l'hydromel.

MERCURE. J'ignore de quelle utilité sont ces cérémonies, quand on est descendu chez Pluton; mais ces gens-là s'imaginent que les âmes, sorties des enfers à la lumière, viennent se régaler, en voltigeant ça et là, de la fumées des viandes, et s'abreuvent du vin qu'elles trouvent dans les fosses.

CHARON. Ah! ah! boire et manger, des crânes tout desséchés! Mais tu te moquerais de moi, Mercure, si je te tenais un pareil langage, à toi qui, tous les jours, conduis les ombres aux enfers. Tu sais si ceux qui sont une fois morts reviennent jamais sur la terre. Oh! mais il serait fort plaisant qu'ayant déjà tant d'occupations, nous fussions encore obligés de repasser ceux qui auraient envie de boire. O fous que vous êtes! vous ignorez que le séjour des morts et celui des vivants sont séparés par une barrière invincible; vous ignorez comment se gouverne le royaume de Pluton, et vous ne savez pas que tous les morts sont égaux, ensevelis ou non; qu'Irus jouit des mêmes honneurs que le grand Atride; et que le fils de la belle Thétis est égal à Thersite. Tous les morts errent ensemble, nus et à jeun, dans le pré d'Asphodèle<sup>1</sup>.

MERCURE. Par Hercule! tu viens d'épuiser là tout ton Homère. Puisque tu me fais souvenir d'Achille, je veux te montrer son tombeau: le vois-tu sur le bord de la mer, au promontoire de Sigée? Celui d'Ajax est vis-à-vis, sur le Rhœtée.

1. Parodie de différents endroits d'Homère.

CHARON. Ces tombeaux-là, Mercure, ne sont pas grands. Montre-moi ces fameuses villes dont j'ai tant entendu parler chez Pluton; où est la Ninive de Sardanapale? où sont Babylone, Mycènes, Cléones, et surtout Ilion. Je me souviens d'avoir passé beaucoup de morts qui venaient de ce pays-là; et, pendant dix ans, je n'ai pas eu un moment pour tirer ma barque à sec ni pour la faire sécher.

MERCURE. Ninive, mon ami, est entièrement détruite; il n'en reste pas même de vestiges, et l'on ne saurait dire en quel endroit elle était. Voici Babylone avec ses tours et sa vaste enceinte de murailles; bientôt on la cherchera dans ses ruines, et elle aura le même sort que Ninive. J'aurais honte de te montrer Mycènes, Cléones, et surtout Ilion; quand tu serais de retour aux enfers, tu étranglerais peut-être Homère, pour la pompe de ses vers. Hélas! mon cher Charon, ces villes étaient jadis florissantes, et maintenant elles n'existent plus; car les villes meurent ainsi que les hommes. Les fleuves même, chose bien plus étrange, disparaissent de dessus la terre, et l'on ne peut plus trouver dans Argos le lit du fleuve Inachus.

CHARON. Pourquoi donc, Homère, ces magnifiques épithètes, *Ilion aux larges rues, Cléones aux superbes édifices*? Eh, eh! pendant que nous causons, voilà des hommes qui combattent. Qui sont-ils? pour quelle cause veulent-ils s'égorger?

MERCURE. Ce sont les Argiens et les Lacédémoniens. Voilà Othryade, le général de ces derniers, qui, près de mourir, dresse un trophée, sur lequel il inscrit sa victoire avec son sang.

CHARON. Et pourquoi se font-ils la guerre?

MERCURE. Pour le terrain même sur lequel ils combattent.

CHARON. Quelle folie! ils ne savent pas que, quand chacun d'eux posséderait tout le Péloponèse, à peine obtiendrait-il d'Éaque un pied de terre. D'autres laboureront bientôt ce champ, et la charrue détruira le trophée.

MERCURE. Voilà, Charon, ce que c'est que le monde; il est temps à présent de descendre. Remettons ces montagnes à leur place, et retirons-nous. Je cours remplir ma commis-

sion : retourne à ta barque ; je ne tarderai pas à t'aller voir, et à t'amener des morts.

CHARON. Tu m'as rendu, Mercure, un important service ; je t'inscrirai au rang de mes bienfaiteurs. Grâce à toi, j'aurai fait un voyage utile... Hommes insensés ! Vous vous occupez de rois, de briques d'or, d'hécatombes, de combats ; et de Charon, pas un mot.

---

## JUPITER CONFONDU

---

### CYNISCUS ET JUPITER.

CYNISCUS. Je ne viens point ici, Jupiter, t'importuner par des vœux indiscrets ; je ne te demande ni trésors, ni puissance, ni grandeurs : tels sont cependant les souhaits de la plupart des hommes ; mais, sans doute, il n'est pas en ton pouvoir de les exaucer, car je te vois souvent faire semblant de ne pas les entendre. Pour moi, je ne désire de toi qu'une seule chose, encore est-elle bien aisée.

JUPITER. Qu'est-ce que c'est, Cyniscus ? Tu n'éprouveras pas de refus ; surtout si ta demande est aussi modeste que tu le dis.

CYNISCUS. Réponds-moi, je te prie, à une question peu difficile.

JUPITER. Vraiment ! tes vœux sont modérés, et faciles à satisfaire. Fais-moi toutes les questions qu'il te plaira.

CYNISCUS. Voici ce dont il s'agit. Tu as lu, sans doute, les poésies d'Homère et d'Hésiode ; dis-moi si l'on doit croire ce qu'ils chantent dans leurs vers des Parques et du Destin. Est-il vrai que nul mortel ne peut éviter le sort qu'elles lui ont nié au moment de sa naissance ?

JUPITER. Cela est très-véritable. Il n'est rien qui ne soit ordonné par les Parques ; tout ce qui arrive est l'ouvrage de leur fuseau, et l'événement est toujours tel qu'elles l'ont arrêté dès l'origine ; il n'est pas possible qu'il soit différent.

CYNISCUS. Par conséquent, ce qu'Homère dit dans l'un de ses deux poèmes :

De peur que tu ne pénétrés dans les enfers contre la volonté du Destin<sup>1</sup>,

n'est que pur radotage.

JUPITER. Certainement. Rien de semblable ne peut arriver sans l'ordre des Parques ou contre leurs arrêts. A l'égard des poètes, tout ce qu'ils chantent par l'inspiration des Muses est conforme à la vérité; mais, lorsque ces déesses les abandonnent, et qu'ils n'écrivent que d'après leur propre génie, alors ils peuvent se tromper et tomber quelquefois en contradiction avec eux-mêmes. Cependant on ne saurait leur en faire un crime; ils sont hommes, et ils ignorent la vérité dès qu'ils ne subissent plus cette influence divine qui leur dictait leurs vers.

CYNISCUS. Eh bien! supposons qu'il en soit ainsi. Réponds donc encore, je te prie, à cette question. Les Parques ne sont-elles pas trois, Clotho, Lachésis et Atropos?

JUPITER. Sans doute.

CYNISCUS. Qu'est-ce donc que le Destin et la Fortune dont on parle tant? Quelle est leur puissance? Est-elle égale ou supérieure à celle des Parques? J'entends dire à tous les hommes que rien n'est plus puissant que la Fortune et le Destin.

JUPITER. Il ne t'est pas permis de tout savoir, Cyniscus. Mais pour quel motif me fais-tu cette question sur les Parques?

CYNISCUS. Je te le dirai quand tu auras répondu à ceci. Ces trois sœurs vous commandent-elles aussi, et est-ce une nécessité que vous soyez suspendus à leur fuseau?

JUPITER. C'est une nécessité, Cyniscus. Qu'as-tu donc à rire?

CYNISCUS. C'est que je me rappelle certains vers d'Homère, où ce poète te représente haranguant dans l'assemblée des Dieux, et les menaçant de suspendre l'univers à une chaîne d'or<sup>2</sup>. Tu dis dans ces vers que tu jetteras du haut du ciel une chaîne à laquelle tous les Dieux attachés s'efforceraient en vain de t'entraîner en bas; mais que toi, quand tu le

1. *Iliade*, v. 336 du xx<sup>e</sup> livre.

2. *Iliade*, liv. VIII, v. 60.

voudras, il te sera facile de les enlever tous, et, avec eux, la terre entière et les mers. Tu me parus alors d'une force étonnante, je frissonnais au seul récit de ces vers : maintenant, au contraire, je te vois avec ta chaîne et tes menaces orgueilleuses, suspendu, comme tu l'avoues toi-même, à un fil très-délié. C'est à Clotho, je pense, plutôt qu'à toi, de s'enorgueillir de son pouvoir, puisqu'elle l'enlève et te tient suspendu au bout de son fuseau, comme les pêcheurs avec leur ligne enlèvent les petits poissons.

JUPITER. Je ne vois pas où tendent ces questions.

CYNISCUS. Le voici, Jupiter, et je te supplie par les Parques et par le Destin, de m'entendre sans humeur et sans colère, te dire franchement la vérité. Si les choses sont telles que nous avons dit, si les Parques sont tellement nos souveraines, que l'on ne puisse rien changer à ce qu'elles ont une fois résolu, pourquoi donc les hommes vous offrent-ils des hécatombes ? Pourquoi vous adressent-ils des vœux, vous demandent-ils toute sorte de biens ? Je ne vois pas quel avantage ils peuvent retirer de ce culte, si leurs prières ne sauraient obtenir l'éloignement des maux, ni les faveurs que les Dieux dispensent.

JUPITER. Je vois où tu puises toutes ces belles interrogations ; c'est à l'école de ces philosophes détestables, qui nient notre providence sur les hommes. Leur impiété leur inspire aussi de pareils raisonnements, et ils cherchent à détourner les autres hommes de nous offrir des sacrifices et des prières, comme si tout cela était inutile, comme si nous ne prenions nul soin de ce qui se passe chez vous, ou que nous n'eussions aucune influence sur les choses de la terre. Mais, patience, ils se repentiront de soulever de pareilles questions.

CYNISCUS. Non, Jupiter, je te le jure par le fuseau de Clotho, ce ne sont point les philosophes qui m'ont appris à te faire ces questions ; c'est notre conversation, qui, sans nous en apercevoir, nous a amenés à dire que les sacrifices ne sont d'aucune utilité ; et, si tu veux le permettre, je vais encore te faire, en peu de mots, quelques petites questions ; réponds-y sans hésiter et aussi fermement que possible.

JUPITER. Interroge donc, puisque tu as du temps à perdre à de semblables bagatelles.

CYNISCUS. Ne dis-tu pas que tout arrive par l'ordre des Parques ?

JUPITER. Oui.

CYNISCUS. Et qu'il est impossible de changer leurs décrets et de dérouler leur fuseau ?

JUPITER. Certainement.

CYNISCUS. Veux-tu que je tire de là une conséquence, ou te paraît-elle assez claire pour que je n'aie pas besoin de la dire ?

JUPITER. Elle est claire ; ceux qui nous sacrifient le font moins par besoin que par reconnaissance, et pour acheter les biens de notre libéralité. D'ailleurs, c'est pour honorer l'excellence de notre être.

CYNISCUS. C'en est assez, puisque tu avoues toi-même que les sacrifices n'ont aucun but utile, et que c'est par bonté d'âme que les hommes honorent votre nature excellente. Cependant si quelqu'un de nos sophistes était ici, et qu'il te demandât sur quoi tu prétends que les dieux sont d'une nature supérieure à celle des humains, puisqu'ils partagent l'esclavage de ceux-ci, et sont soumis aux mêmes maîtresses, aux Parques, il ne suffirait pas d'alléguer, comme une preuve de l'excellence des dieux, l'immortalité dont ils jouissent : car c'est cela même qui rend votre condition inférieure à la nôtre. La mort, au défaut de tout autre moyen, nous rend à la liberté ; pour vous, au contraire, vous ne sauriez mettre des bornes à votre malheur, votre esclavage est éternel, et le fuseau tourne pour vous sans cesse.

JUPITER. Cependant, Cyniscus, cette immortalité, cette éternité, fait elle-même notre bonheur, et nous vivons au sein des plaisirs.

CYNISCUS. Vous n'y vivez pas tous ; le sort des uns est bien différent de celui des autres ; il règne parmi vous une terrible inégalité. Pour toi la royauté assure ton bonheur, tu peux enlever et la terre et les mers avec une corde à puits ; mais Vulcain, il est boiteux ; c'est un ouvrier sédentaire et exposé continuellement à l'ardeur du feu. Prométhée fut autrefois crucifié. Que dirai-je de ton propre père, qui est encore enchaîné au fond du Tartare ? On prétend que vous êtes amoureux, sujets à recevoir des blessures, et réduits

quelquefois à subir chez les humains le joug de l'esclavage ; c'est ainsi que ton frère servit Laomédon, et Apollon Admète. Tout cela n'annonce pas une grande félicité : quelques-uns de vous paraissent, à la vérité, plus heureux ; ils sont assez bien partagés ; mais ils n'en est pas de même des autres. Je ne parle point encore des voleurs auxquels vous êtes exposés aussi bien que nous, ni des sacrilèges qui vous dépouillent et vous réduisent souvent, du comble des richesses, à la plus extrême pauvreté. Ajoutons que plusieurs de vous étant d'or et d'argent, sont fondus au creuset en conséquence des ordres du Destin.

JUPITER. Cyniscus, tes discours deviennent insolents, et tu pourrais bien t'en repentir un jour.

CYNISCUS. Trêve de menaces, Jupiter ! tu sais bien qu'il ne peut m'arriver que ce que les Parques auront ordonné avant toi ; et puis, je vois que les sacrilèges mêmes, loin d'être punis, vous échappent presque tous. Sans doute que le Destin n'a point arrêté qu'ils fussent pris.

JUPITER. Ne te disais-je pas, que tu es un de ces impies, qui, par leurs raisonnements, cherchent à détruire la Providence ?

CYNISCUS. Tu as furieusement peur de ces gens-là, et, en vérité, je ne sais pas pourquoi ; tout ce que je te dis te paraît appartenir à leur doctrine. Mais de quel autre que de toi-même pourrais-je apprendre la vérité ? Je voudrais donc te demander encore ceci. Qu'est-ce que cette Providence ? Est-ce une des Parques, ou une divinité supérieure qui ait sur elle quelque autorité ?

JUPITER. Je t'ai déjà dit, Cyniscus, qu'il ne t'était pas permis de tout savoir. Au commencement de notre conversation, tu prétendais n'avoir qu'une seule chose à me demander, et tu ne cesses de me tourmenter par une foule de questions ridicules. Je vois que ton but principal est de prouver que notre providence ne règle point les affaires humaines.

CYNISCUS. Ce n'est pas moi qui l'ai dit, c'est toi-même qui viens d'avouer, il n'y a qu'un instant, que les Parques sont les souveraines de l'univers, et règlent tous les événements. Peut-être te repens-tu d'avoir tenu ce langage, et veux-tu

le rétracter ; ou peut-être veux-tu disputer au Destin le soin des choses d'ici-bas et le bannir de cet emploi.

JUPITER. Point du tout. Mais c'est par nos mains que la Parque accomplit ses décrets.

CYNISCUS. Ah ! j'entends. Vous êtes les serviteurs et les ministres des Parques. En ce cas, ce seraient elles qui exerceraient la providence ; vous ne seriez que leurs outils et leurs instruments.

JUPITER. Que dis-tu ?

CYNISCUS. Que vous êtes au Destin ce que la scie et la tarière sont au charpentier, des instruments avec lesquels il exerce son art. Or, de même que personne ne pourrait dire de ces instruments qu'ils sont l'ouvrier même, ni qu'un vaisseau soit l'ouvrage de la tarière et de la scie, mais bien de l'architecte ; de même aussi le Destin est l'architecte de tous les événements ; vous, vous n'êtes que les scies et les tarières des Parques. Il me semble, d'après cela, que c'est au Destin que les hommes doivent offrir leurs sacrifices et demander les biens, au lieu de s'adresser à vous, de vous honorer par des processions et des victimes. Cependant, quand ils honoreraient le Destin, ce serait toujours sans y être obligés, puisqu'il est impossible aux Parques d'apporter le plus léger changement à ce qu'elles ont ordonné de chaque individu depuis son origine. Atropos<sup>1</sup> ne souffrirait pas, je pense, que l'on voulût tourner son fuseau dans un sens contraire, et détruire l'ouvrage de Clotho.

JUPITER. Tu prétends donc, Cyniscus, que les Parques mêmes n'ont aucun droit aux hommages des hommes ; bien plus, tu prends le parti de confondre tous les Dieux ensemble. Mais nous mériterions du moins l'encens des mortels, quand nous n'aurions d'autre titre que le pouvoir de prédire l'avenir et de leur annoncer les décrets des Parques.

CYNISCUS. Il est bien inutile de prévoir l'avenir, quand on ne peut l'éviter, à moins que tu ne veuilles dire par là que celui qui sait d'avance qu'il doit mourir par le fer d'une lance peut se soustraire à la mort en se tenant enfermé chez lui. Mais cela est impossible ; la destinée l'en fera sortir

1. Lucien joue sur le mot *atropos* qui signifie immuable.

pour aller à la chasse, et le livrera au fer meurtrier. Adraste, en lançant son javelot contre un sanglier<sup>1</sup>, manquera l'animal et tuera le fils de Crésus ; car l'arrêt inévitable des Parques dirige le fer contre ce jeune homme. Et cet oracle donné à Laïus, n'est-il pas risible ?

Garde-toi d'engendrer des enfants ; les dieux s'y opposent ; car si tu deviens père, ton fils te tuera<sup>2</sup>.

Il était, ce me semble, assez inutile de lui donner cet avis, puisque l'événement devait absolument s'accomplir. En effet, malgré cet oracle, il engendra et fut tué par son fils. D'après cela, je ne vois pas sous quel prétexte vous pouvez exiger le salaire de vos prophéties. Je pourrais ajouter que vous avez coutume de donner au vulgaire des oracles ambigus et douteux, qui n'expliquent pas nettement si celui qui traversera l'Alys<sup>3</sup> détruira son propre empire ou celui de Cyrus ; l'oracle comporte ces deux sens.

JUPITER. Cyniscus, Apollon avait un motif d'être en colère contre le roi de Lydie, qui l'avait tenté en faisant cuire dans un même vase des chairs de mouton et de tortue.

CYNISCUS. Un Dieu ne devait pas se fâcher. Je crois plutôt que le Destin avait arrêté que Crésus serait trompé par un oracle, dont il ne devait pas comprendre le sens ; et je conclus de là que votre divination appartient encore au Destin.

JUPITER. Mais tu ne nous laisses rien. C'est vainement que nous sommes des Dieux, si notre providence n'agit plus sur les affaires humaines, et si, réduits à n'être regardés que comme des scies et des tarières, nous ne devons plus prétendre aux sacrifices. Je pense, en vérité, que tu te moques de moi, en me voyant, prêt à lancer la foudre, supporter avec patience tes discours insolents.

CYNISCUS. Frappe, Jupiter, si le Destin a ordonné que je sois frappé de la foudre. Je ne t'accuserai point d'être l'auteur du coup : c'est Clotho qui m'aura blessé par toi ; car je ne pourrais pas m'en prendre à la foudre même. Cependant, il faut que je vous demande, à toi et au Destin, pour

1. Voyez cette histoire dans Hérodote, *Clio*.

2. Euripide, *Phœniciennes*, v. 18.

3. Voyez le *Jupiter tragique*, discours de Momus.

lequel je te prie de répondre, une chose dont tes menaces me font souvenir. Pourquoi, laissant en paix les sacrilèges et les brigands, tant de scélérats, de parjures et d'impies, lances-tu le plus souvent la foudre sur un chêne, sur une pierre ou sur le mât d'un vaisseau qui n'a fait aucun mal, quelquefois même sur un voyageur, honnête homme et vertueux ? Qu'est-ce ? Tu te tais, Jupiter ; est-ce qu'il ne m'est pas permis de savoir cela ?

JUPITER. Non, Cyniscus ; tu es bien curieux. Je ne sais d'où tu as tiré tout ce que tu m'apportes.

CYNISCUS. Eh bien ! je ne vous demanderai point, ni à toi, ni à la Providence, ni au Destin, pour quelle raison l'honnête Phocion est mort dans une si grande pauvreté, dans une disette absolue des choses les plus nécessaires, comme, avant lui, Aristide ; tandis que Callias et Alcibiade, jeunes débauchés, furent comblés de richesses, ainsi que l'insolent Midias et l'infâme Charops d'Ægine, qui fit mourir de faim sa propre mère. Je ne vous demanderai point non plus pourquoi ce fut Socrate qui fut livré aux Onze, et non pas Mélitus ; pourquoi l'efféminé Sardanapale fut roi, et que tant de braves Perses, qui blâmaient sa conduite, périrent en croix par ses ordres ; en un mot, pourquoi les méchants et les avars sont heureux, tandis que les honnêtes gens sont tourmentés par la pauvreté, les maladies et une foule de maux.

JUPITER. Tu ne sais donc pas, Cyniscus, quelles punitions terribles attendent les scélérats après leur vie, et de quelle félicité les justes jouiront ?

CYNISCUS. Tu veux parler des Enfers, des Tityus, des Tantales : je saurai la vérité sur tout cela quand je serai mort. A présent, quel que soit le peu de temps qui me reste à vivre, je voudrais le passer agréablement, au risque d'avoir le foie déchiré par seize vautours après ma mort. Mais je ne voudrais point éprouver, durant ma vie, la soif de Tantale, dussé-je boire un jour tant qu'il me plaira, avec les héros, aux îles fortunées, couché dans les prairies de l'Élysée.

JUPITER. Que dis-tu ? Tu doutes peut-être qu'il existe des supplices et des récompenses, un tribunal où chacun rend compte de ses actions ?

CYNISCUS. On parle d'un certain Minos, de Crète, qui juge là-bas les humains. Tu peux m'en dire des nouvelles, car on prétend qu'il est ton fils.

JUPITER. Qu'en veux-tu savoir, Cyniscus?

CYNISCUS. Quels sont ceux qu'il punit le plus sévèrement?

JUPITER. Les scélérats, sans doute, tels que les homicides et les sacrilèges.

CYNISCUS. Et quels sont ceux qu'il envoie dans le séjour des héros?

JUPITER. Les honnêtes gens, ceux qui ont les mœurs pures, qui ont pratiqué la vertu pendant toute leur vie.

CYNISCUS. Et pourquoi cela, Jupiter?

JUPITER. C'est que les uns ont mérité des récompenses, et les autres des châtimens.

CYNISCUS. Et si quelqu'un a commis un crime involontaire, est-il juste de le punir?

JUPITER. Non.

CYNISCUS. Et si, sans le vouloir, on a fait une bonne action, mérite-t-on d'être récompensé?

JUPITER. Nullement.

CYNISCUS. Par conséquent, Minos ne doit punir ni récompenser personne?

JUPITER. Comment, personne!

CYNISCUS. Non : étant hommes, nous ne faisons rien par notre propre volonté. Nous sommes soumis aux ordres d'une nécessité inévitable, si du moins le principe dont nous sommes convenus tout à l'heure est vrai, que le Destin est la cause universelle; car, si quelqu'un commet un crime, c'est le Destin qui le commet. Si l'on est sacrilège, on a fait ce que le Destin avait ordonné; d'où il suit que, si Minos veut juger avec équité, c'est le Destin qu'il doit punir au lieu de Sisyphe, et la Parque à la place de Tantale. Quel mal ces hommes ont-ils commis? Ils n'ont fait que suivre les ordres qui leur ont été donnés.

JUPITER. Tu ne mérites pas que je réponde à de pareilles questions. Tu es un impudent sophiste. Je te laisse, et je m'en vais.

CYNISCUS. J'avais pourtant encore une question à te faire. Où demeurent les Parques? Par quel moyen, n'étant que

trois, peuvent-elles suffire aux soins que réclament tant d'affaires? Il me semble qu'elles doivent mener une vie bien occupée et bien malheureuse, ayant tant d'affaires sur les bras. Elles ne paraissent pas nées sous un destin propice. Pour moi, si le choix m'en était donné, je ne changerais pas ma vie contre la leur; j'aimerais encore mieux être plus pauvre que je ne suis, que de me voir assis et occupé à tourner, avec une attention minutieuse, un fuseau dont les fils sont si brouillés. — Si tu ne veux point satisfaire à mes questions, Jupiter, je me contenterai de ce que tu m'as déjà répondu, cela me suffit pour éclaircir la question de la Providence et du Destin; il était écrit sans doute que je n'en saurais pas davantage.

---

ANACHARSIS<sup>1</sup>

ou

## DES EXERCICES DE CORPS

## ANACHARSIS ET SOLON.

ANACHARSIS. Pourquoi donc, Solon, les jeunes gens chez vous agissent-ils de la sorte? Les uns, étroitement embrassés, se donnent le croc-en-jambe, d'autres se serrent avec force et se ploient comme des osiers. En voici qui se couvrent le corps de boue, en s'y roulant comme des pourceaux. Cependant je les voyais tout à l'heure quitter leurs vêtements, s'oindre d'huile, et tour à tour se frotter l'un l'autre d'une manière fort paisible : puis tout à coup, poussés d'une fureur subite, ils se sont élancés les uns contre les autres, tête baissée, frappant du front comme les béliers. En voici un qui vient d'enlever son adversaire par les jambes et l'a jeté par terre ; il se précipite sur lui et ne lui permet pas de se relever ; il le serre, lui presse le ventre avec ses jambes et lui met le coude sur le gosier. Il va étrangler ce malheureux ! Mais celui-ci lui frappe sur l'épaule pour le supplier, je pense, de ne pas le suffoquer entièrement. Ce n'est pas, sans doute, dans la crainte de se salir que ceux-ci épargnent l'huile ; car, après avoir essayé celle

1. On sait comment Anacharsis vint en Grèce et fit connaissance avec Solon, qui l'instruisit des lois et des usages de la Grèce. Lucien nous représente ici une des conversations de ces deux sages, et ce cadre ingénieux lui sert à faire la satire des exercices du Gymnase, auxquels les Grecs attachaient beaucoup plus d'importance qu'ils n'en méritaient réellement.

dont ils se sont frottés, ils se remplissent de boue au moment où ils sont couverts de sueur. Ils me font rire quand je les vois s'échapper, comme des anguilles, des mains de leurs adversaires.

En voici d'autres, dans un endroit découvert de cette cour, qui font la même chose, excepté que ce n'est point dans un borbier qu'ils se plongent, mais dans une fosse profonde remplie de sable. Ils le répandent l'un sur l'autre de bonne amitié, et grattent la poussière comme des coqs ; c'est apparemment afin qu'ils puissent s'échapper avec moins de facilité, lorsqu'ils se serreront mutuellement dans leurs bras ; car le sable empêchant la main de glisser présente une prise plus assurée.

Ceux-là debout, et couverts aussi de poussière, se frappent, se donnent des coups de pied, et s'élançant l'un sur l'autre. En voici un qui semble être sur le point de cracher toutes ses dents. Le malheureux vient, comme tu l'as vu, de recevoir un coup de poing dans la mâchoire ; sa bouche est remplie de sang et de sable. Eh, mais ! l'archonte ne les sépare point (car l'habit de pourpre dont cet homme est revêtu me fait penser que c'est quelque magistrat<sup>1</sup>). Il ne fait pas finir le combat ; au contraire il encourage celui qui a porté le coup, et lui donne des éloges. Ailleurs j'en vois d'autres qui s'agitent avec violence, qui sautent comme s'ils couraient et cependant restent à la même place : ils s'élançant et donnent des coups de pieds en l'air. Je voudrais bien savoir quel avantage peut résulter de cette manière d'agir. Pour moi, il me semble qu'une telle conduite tient de la folie, et l'on me persuadera difficilement que tous ceux qui agissent de la sorte ne soient point extravagants.

SOLON. Je ne suis pas étonné, Anacharsis, que tu portes un pareil jugement sur ce qui se fait ici. C'est pour toi une coutume étrangère et bien éloignée des mœurs de la Scythie. Vos sciences et vos exercices paraîtraient de même fort extraordinaires à un Grec qui en serait spectateur, comme tu l'es aujourd'hui des nôtres. Toutefois, sois sans inquié-

1. Celui qu'Anacharsis prend pour un archonte, à cause de son habit bordé de pourpre, est le maître du gymnase.

tude : ce n'est point la folie qui fait agir ainsi ces jeunes gens, et ce n'est pas pour s'outrager qu'ils se frappent les uns les autres, qu'ils se roulent dans la boue et se couvrent de poussière. Cet exercice renferme une utilité qui n'est pas sans plaisir, et procure au corps une vigueur singulière. Si tu restes encore quelque temps en Grèce, comme je l'espère, tu ne tarderas pas à être toi-même un de ceux qui se roulent dans la boue et dans le sable.

ANACHARSIS. Fi donc! Solon; trouvez à cela du plaisir et de l'utilité, j'y consens; mais si quelqu'un des vôtres me faisait un pareil outrage, il saurait bientôt que ce n'est pas inutilement que je porte un cimenterre. Cependant, apprends-moi quels noms vous donnez à tout ce que je vois ici; comment appellerons-nous ce que font ces jeunes gens?

SOLON. Le lieu même, Anacharsis, s'appelle chez-nous un Gymnase: il est consacré à Apollon Lycien<sup>1</sup>. Tu vois la statue de ce dieu appuyé sur une colonne et tenant un arc dans sa main gauche: son bras droit est repley sur sa tête: l'attitude annonce que le Dieu se repose après une grande fatigue. Parmi ces différents exercices, celui pour lequel on s'enduit de boue, s'appelle la lutte. Cependant ceux qui se couvrent de sable sont aussi des lutteurs. Nous nommons pancrace le combat dans lequel on se tient debout en se frappant l'un l'autre. Nous avons encore d'autres exercices semblables, tels que le pugilat, le disque, le saut. On célèbre des jeux publics pour tous ces exercices. Le vainqueur est considéré au-dessus de tous ceux de son âge, et remporte des prix.

ANACHARSIS. Et quels sont ces prix?

SOLON. A Olympie, c'est une couronne d'olivier sauvage; à l'Isthme, cette couronne est de pin: elle est d'ache à Némée; aux jeux Pythiens, on donne des fruits cueillis aux arbres consacrés à Apollon; et chez nous, aux Panathénées, de l'huile des oliviers consacrés à Minerve. Qu'as-tu donc

1. Il y avait dans Athènes trois gymnases, l'académie, le cynosarge et le lycée. Le premier était dédié au héros Académus, duquel il tirait son nom; le second à Hercule, qui y avait un temple, et le troisième, dont il est ici question, à Apollon Lycien.

à rire, Anacharsis? est-ce que ces présents te paraissent de peu de valeur?

ANACHARSIS. Point du tout ; les prix dont tu viens de faire l'énumération sont tout à fait considérables. Ils prouvent l'émulation de générosité qui animait leurs fondateurs. Une telle récompense mérite, en vérité, que les combattants fassent les plus grands efforts pour les obtenir, qu'ils s'exposent à des travaux de toute espèce, se mettent en danger d'être étranglés l'un par l'autre, ou de se rompre quelque membre. Apparemment qu'ils ne peuvent pas se procurer du fruit quand bon leur semble, et se couronner d'ache ou de pin, sans se barbouiller le visage de boue, ou sans se faire donner des coups de pied dans le ventre par leurs adversaires!

SOLON. Mais, mon cher, ce ne sont point ces faibles présents que nous considérons : ils ne sont que les indices de la victoire, et la gloire qui accompagne ces indices est du plus grand prix pour le vainqueur. C'est pour elle qu'on cherche à s'illustrer par des travaux, qu'on trouve beau de recevoir des coups de pied ; car on ne peut l'obtenir sans peine. Il faut que celui qui la désire soutienne dès sa jeunesse des fatigues sans nombre : ce n'est qu'à ce prix qu'il peut espérer de voir couronner ses travaux par une fin tout à la fois utile et agréable.

ANACHARSIS. Par cette fin utile et agréable, tu veux dire, Solon, qu'ils sont couronnés aux yeux de toute la Grèce, qu'on leur prodigue les louanges, et qu'on célèbre la victoire de ceux qu'on plaignait quelques instants auparavant pour les coups qu'ils avaient reçus. Voilà des vainqueurs bien heureux d'obtenir pour récompense de tant de travaux quelques fruits et une couronne d'ache!

SOLON. Tu ne connais pas encore nos usages, te dis-je ; mais ta façon de penser changera bientôt, lorsque tu assisteras à nos assemblées solennelles, lorsque tu verras un peuple immense accourir de toutes parts pour être témoin de ces jeux, les rangs innombrables des spectateurs, les athlètes comblés de louanges, et le vainqueur honoré à l'égal des Dieux.

ANACHARSIS. Et voilà justement, Solon, ce qu'il y a de plus

déplorable; c'est qu'il faut que les athlètes endurent tous ces mauvais traitements, non pas sous les yeux d'un petit nombre de personnes, mais à la vue d'une foule de spectateurs, témoins des outrages qu'ils reçoivent. Comment ces spectateurs peuvent-ils les estimer heureux, lorsqu'ils les voient tout dégouttants de sang ou suffoqués par leurs adversaires : car c'est tout le bonheur que leur procure la victoire. Chez nous autres Scythes, Solon, si quelqu'un frappait un citoyen ou le jetait par terre, en s'élançant sur lui, si même il lui déchirait son habit, les vieillards lui infligeraient un châtement rigoureux, quand sa violence n'aurait eu qu'un petit nombre de témoins, loin d'éclater au milieu d'un spectacle aussi nombreux que tu me représentes ceux de l'Isthme et d'Olympie. Quoi qu'il en soit, je ne puis m'empêcher de plaindre les athlètes, quand je considère tous les maux qu'ils ont à souffrir. A l'égard des spectateurs, qui, dis-tu, accourent de toutes parts à ces assemblées, je suis fort étonné de ce qu'ils abandonnent ainsi leurs affaires pour venir se divertir à de pareils spectacles, et je ne puis nullement comprendre comment ils peuvent trouver du plaisir à voir des hommes se battre, se donner des coups, se jeter contre terre et se meurtrir les uns les autres.

SOLON. Si nous étions au temps des jeux Olympiques, des jeux Isthmiques, ou des Panathénées, tu apprendrais, en voyant tout ce qui s'y passe, que ce n'est point mal à propos que nous montrons tant d'ardeur pour ces spectacles. Il ne m'est pas possible de te donner par la parole une idée du plaisir que tu aurais à voir la bravoure des athlètes, la beauté de leurs corps, leur complexion admirable, l'adresse singulière, la force infatigable, la hardiesse, l'ardeur, le courage invincible, les efforts terribles qu'ils déploient pour remporter la victoire. Je suis bien persuadé que tu ne cesserais de les combler de louanges, de te récrier et de les applaudir.

ANACHARSIS. D'en rire, Solon, et, qui plus est, de m'en moquer. En effet, tout ce dont tu viens de faire l'énumération, cette bravoure, cette bonne complexion, la beauté, la hardiesse, sont, je le vois bien, entièrement perdues pour

vous qui les employez à un objet de peu de valeur, sans attendre que la patrie soit en danger, et votre pays ravagé, que vos parents ou vos amis soient exposés à quelque outrage. N'est-ce pas le comble du ridicule, d'épuiser inutilement votre courage à supporter tant de maux ; de souffrir de si grandes fatigues, de déshonorer la beauté de vos corps, en vous roulant dans la poussière ; de vous défigurer par des meurtrissures, dans l'espoir de posséder, après la victoire, un fruit ou une branche d'olivier sauvage ? car j'aime à me rappeler ces prix d'une espèce si singulière. Mais, dis-moi, tous les combattants les remportent-ils ?

SOLON. Non vraiment. Il n'y en a qu'un qui les obtienne, et c'est le vainqueur.

ANACHARSIS. Eh quoi ! Solon, tant d'hommes se livrent à ces travaux pour une victoire incertaine et douteuse, et cela quand ils savent qu'il ne peut y avoir parmi eux qu'un seul vainqueur et une foule de vaincus, qui auront inutilement reçu, les uns des coups, les autres des blessures ?

SOLON. Il semble, Anacharsis, que tu n'aies jamais réfléchi sur les moyens de perfectionner une république ; autrement, je ne blâmerais pas un de nos plus beaux usages. Si, quelque jour, tu es curieux d'étudier ce qui peut donner à un État la constitution la plus parfaite, tu approuveras alors les exercices, et l'ardeur avec laquelle nous les cultivons ; tu connaîtras toute l'utilité qui résulte de ces travaux, et lesquels notre empressement te paraît aujourd'hui si inutile.

ANACHARSIS. Eh mais ! Solon, je ne suis venu chez vous du fond de la Scythie, je n'ai traversé tant de contrées, et parcouru la vaste et orageuse mer de l'Euxin, que dans le dessein d'apprendre les lois de la Grèce, d'observer vos usages et d'étudier la meilleure forme de gouvernement. C'est pour ce motif, parmi tant d'Athéniens, je t'ai choisi pour mon hôte et pour mon ami. Je suis venu à toi sur ta réputation ; et lorsque j'ai su que tu avais composé certaines lois, introduit d'excellents usages, fondé d'utiles institutions, en un mot, formé un gouvernement sage, j'ai voulu t'avoir pour maître ; instruis-moi donc, prends-moi pour ton disciple ; désormais, assis à tes côtés, je ne passerai volontiers

de boire et de manger pour avoir le plaisir de t'entendre discourir sur le gouvernement et les lois, jusqu'à ce que tu sois fatigué de parler.

SOLON. Il n'est pas aisé, mon ami, de parcourir tous ces objets en si peu de temps. Ce n'est qu'en les traitant chacun à leur tour, que je puis te les faire connaître. Je t'instruirai une autre fois de nos opinions religieuses, des lois qui règlent la parenté, les mariages et les autres devoirs civils. Aujourd'hui, je veux t'exposer notre façon de penser sur les jeunes gens, et sur l'éducation que nous leurs donnons dès qu'ils commencent à pouvoir comprendre ce que c'est que la vertu, et que leur corps, parvenu à la vigueur de l'âge viril, est capable de supporter le travail. Par là, tu connaîtras dans quel dessein nous avons institué ces exercices, et pourquoi nous obligeons les jeunes gens à soumettre de bonne heure leur corps à la fatigue. Ce n'est pas uniquement dans la vue des jeux publics, ni afin qu'ils y remportent des prix, qu'un petit nombre peut seul obtenir; mais nous voulons que par ce moyen ils acquièrent, et pour eux-mêmes, et pour la république entière, un avantage mille fois plus précieux. Il est, en effet, un autre combat proposé à tout citoyen vertueux; la couronne n'en est pas de pin, d'ache ou d'olivier sauvage: elle renferme en elle-même la félicité publique. Cette couronne dont je parle est la liberté de chaque citoyen en particulier et de la patrie en général, la richesse, la gloire, la célébration paisible des solennités établies par nos ancêtres, la conservation de nos biens, en un mot, les faveurs les plus brillantes que l'on puisse attendre de la libéralité des Dieux. Tous ces avantages sont entrelacés à la couronne dont je parle, et ne peuvent s'acquérir que par le combat auquel ces exercices et ces travaux les préparent.

ANACHARSIS. Comment donc, admirable Solon! tu avais à me parler de récompenses aussi considérables, et tu ne me nommais que des fruits, une branche de pin, et un rameau d'olivier?

SOLON. Sans doute, Anacharsis, ces prix ne te paraîtront plus si méprisables, quand tu en auras compris l'objet. Ils sont le fruit du même esprit de sagesse qui a produit les

autres institutions civiles; ils font partie de ce grand combat, de cette couronne de félicité dont je parlais tout à l'heure. Mais, sans nous en apercevoir, notre conversation a quitté l'ordre que je voulais lui faire observer, et j'ai parlé d'abord de ce qui se pratique à Olympie, à l'Isthme et à Némée. Cependant, puisque nous avons du loisir, et que tu me témoignes une si grande envie de t'instruire, nous pouvons facilement remonter à l'origine des choses, et à ce combat commun, en vue duquel nous nous exerçons à ceux-ci.

**ANACHARSIS.** Cela vaudra beaucoup mieux; et de cette manière notre conversation procédant avec plus de méthode, j'en serai plus tôt convaincu que je ne dois pas rire des athlètes, quand je les verrai se glorifier d'une couronne d'ache ou d'olivier sauvage. Cependant, si tu le veux bien, allons nous asseoir sous cet ombrage : nous y serons moins interrompus par les acclamations dont on encourage les lutteurs : d'ailleurs (il faut en convenir) je ne supporte pas facilement le soleil, dont les rayons brûlants tombent d'aplomb sur ma tête nue; car j'ai voulu quitter le bonnet dont on se couvre chez nous, pour ne pas paraître seul au milieu des Grecs, dans un costume étranger. Nous sommes dans la saison de l'année où domine la constellation la plus ardente : vous l'appellez, je crois, le chien : elle brûle tout, elle enflamme et dessèche l'air : déjà le soleil à son midi frappe sur nos têtes, et excite en nous une chaleur insupportable. Je suis même étonné que, dans l'âge avancé où tu es, la chaleur ne te fasse pas suer comme moi : tu n'en parais aucunement incommodé, et, sans chercher d'ombrage, tu supportes facilement l'ardeur du soleil.

**SOLOX.** Ce sont ces travaux inutiles, Anacharsis, ces fréquentes culbutes dans la boue, ces fatigues soutenues en plein air, qui me servent de rempart contre les traits du soleil. Je n'ai pas encore besoin de bonnet qui empêche ses rayons de frapper sur ma tête. Mais allons nous asseoir. Cependant ne va pas écouter tout ce que je vais te dire avec le respect que l'on doit à des lois : garde-toi d'ajouter à mes discours une foi sans bornes; au contraire, si mes principes ne te paraissent pas justes, contredis-les aussitôt,

et soumetts-les à un examen sévère. Par ce moyen, nous ne pouvons manquer d'obtenir un de ces deux avantages : ou tu seras plus fortement persuadé, lorsque tu auras donné un libre cours à tes objections; ou tu me feras connaître que je n'avais pas des idées justes sur ces objets : et dans ce cas, Athènes entière ne tardera pas à te témoigner sa reconnaissance; car plus tu m'instruiras, plus tu réformeras mes opinions, et plus tu rendras à la république un service important. Loin de le cacher, je serai le premier à publier ce bienfait. Je me rendrai aussitôt dans le Pnyx; et là, je dirai au peuple assemblé : « Athéniens, c'est moi, à la vérité, « qui ai composé les lois, que j'ai crues aussi utiles à la « république qu'il m'a été possible; mais cet étranger, (je « te montrerai, Anacharsis), cet étranger, quoique Scythe, « est un homme rempli de sagesse. Il a changé mes opi- « nions, il m'a fait connaître des principes et des mœurs « bien préférables. Inscrivez-le donc au rang de vos bien- « faiteurs, élevez-lui une statue d'airain à côté des héros « de cette ville, à côté de Minerve même. » Sois sûr, Anacharsis, qu'Athènes ne rougirait point d'apprendre d'un étranger et d'un Barbare quelque chose d'avantageux.

ANACHARSIS. Voilà bien ce que j'avais entendu dire de vous autres, Athéniens, que vos discours étaient toujours assaisonnés d'ironie. Eh! comment serait-il possible que moi, qui n'ai jamais vécu que sur un chariot, occupé à faire paître des troupeaux, errant de contrée en contrée, qui n'avais jamais habité de ville, qui n'en avais même jamais vu avant de venir ici; comment, dis-je, serait-il possible que je pusse raisonner sur le gouvernement, et instruire un peuple autochtone<sup>1</sup>, qui vit depuis tant de siècles sous une excellente législation, dans une des plus anciennes cités de la Grèce? Comment, surtout, pourrais-je apprendre quelque chose à Solon, qui possède, pour ainsi dire, depuis sa naissance, ce grand art de bien gouverner un Etat, et de donner des lois qui fassent sa félicité? Quoi que tu dises, il faut nécessairement que j'aie en toi la foi

1. C'est-à-dire, originaire du pays. Lucien, sous le nom d'Anacharsis, se moque ici de la vanité des Athéniens, qui prétendaient avoir été produits par le sol de l'Attique. Voyez Thucydide, liv. 1.

due à un législateur. Néanmoins, je te proposerai mes objections, lorsque tes discours ne me paraîtront pas justes, afin de m'instruire plus solidement. Déjà nous voici à l'abri du soleil, sous un ombrage épais, et cette pierre fraîche nous offre un siège agréable. Reprends, je t'en prie, ton discours ; et, remontant à son origine, apprends-moi la raison pour laquelle vous exercez les jeunes gens aux travaux au sortir de l'enfance ; comment, en se roulant dans la boue, ils pourront devenir d'excellents citoyens ; et en quoi la poussière et les culbutes peuvent contribuer à les rendre vertueux : voilà ce que je désirerais apprendre de toi en ce moment. A l'égard des autres objets, tu m'en instruiras par la suite, chacun à leur tour, et à mesure que l'occasion s'en présentera. Seulement, pendant ton discours, cher Solon, ne va pas oublier que tu parles à un Barbare. Ne sois ni long ni compliqué dans tes raisonnements : car je craindrais d'avoir oublié les premiers, quand tu passerais aux seconds.

SOLON. C'est à toi de régler notre conversation, Anacharsis ; et, dès qu'elle te paraîtra devenir obscure ou s'écarter mal à propos de son objet, tu en abrégeras la longueur, en m'interrogeant aussitôt sur ce que tu voudras savoir. Si cependant elle n'est point étrangère à notre sujet, si mes discours ne s'éloignent pas trop du but que nous nous proposons, il n'y aura, je pense, aucun inconvénient à leur donner une certaine étendue. Telle est la coutume observée dans le sénat de l'Aréopage, juge des affaires criminelles. Lorsque ce sénat, assemblé sur la montagne de Mars, s'asçoit pour prononcer sur un meurtre, sur des blessures volontaires ou sur un incendie, chacune des parties a droit de parler et de plaider sa cause tour à tour ; le demandeur et le défendeur parlent chacun à son tour, soit par eux-mêmes, soit par le ministère d'avocats, qui parlent à leur place. Tant que les orateurs se renferment dans leur cause, le sénat les écoute avec patience et tranquillité ; mais, s'ils veulent faire précéder leurs discours d'un exorde, afin de disposer les juges en leur faveur ; s'ils cherchent à exciter la compassion ou à réveiller l'indignation par des moyens étrangers à l'affaire (ce que font souvent les orateurs pour

séduire les magistrats), aussitôt un héraut, s'avancant vers eux, leur impose silence et ne leur permet pas de divaguer en présence du sénat, ni d'envelopper l'affaire dans des mots : c'est afin que les Aréopagites ne voient que les faits dans toute leur simplicité. Eh bien ! Anacharsis, je te fais en ce moment sénateur de l'Aréopage : écoute-moi de la même manière que le sénat écoute les orateurs : impose-moi silence, dès que tu t'apercevras que j'abuse de la parole ; mais qu'il me soit permis de m'étendre, tant que je ne dirai que des choses relatives à notre affaire. La prolixité de mes discours te fatiguera moins, puisque nous ne conversons plus exposés aux rayons du soleil : nous voici sous un ombrage épais, et nous avons du loisir.

ANACHARSIS. Tu as raison, et déjà je te sais gré de m'avoir appris, en passant, ce qui se pratique à l'Aréopage. C'est une chose vraiment admirable et digne des magistrats vertueux qui le composent, de n'avoir égard qu'à la seule vérité pour porter leur suffrage. Parle donc, à présent, suivant nos conditions ; et moi, nouvel Aréopagite (car tu viens de me créer membre de l'Aréopage) ; je t'écouterai à la manière de ce sénat.

SOLON. Il faut avant tout, Anacharsis, que je t'expose en peu de mots l'idée que nous nous formons d'une ville et de ses citoyens. Nous sommes bien éloignés de croire qu'une ville consiste dans l'assemblage des édifices, tels que des fortifications, des temples, des arsenaux. Toutes ces choses, il est vrai, forment un corps stable, qui offre aux habitants une demeure sûre et inébranlable. Mais c'est dans les citoyens que nous faisons consister toute la force d'une cité. Ce sont eux qui la peuplent, qui la régissent, qui la gardent, qui exercent tous les emplois, qui l'animent, comme l'âme produit en nous le mouvement. En conséquence d'une telle façon de penser, nous prenons soin, comme tu le vois, d'embellir le corps même de la ville et d'en rendre le séjour agréable, soit en l'ornant d'édifices au dedans, soit en l'entourant au dehors de remparts qui contribuent à sa sûreté. Mais notre principale attention est de veiller à ce que les citoyens portent une âme vertueuse dans un corps plein de vigueur : persuadés que de pareils habitants seront fleurir

la cité pendant la paix, la préserveront des ravages de la guerre, et lui conserveront son bonheur et sa liberté. La première éducation des enfants est confiée aux mères, aux nourrices, aux pédagogues, pour qu'ils les élèvent et les nourrissent par une instruction libérale. Mais aussitôt qu'ils ont acquis la connaissance des choses honnêtes, dès que la pudeur, le respect, la crainte, le désir des récompenses se sont développés dans leur cœur; dès que leurs corps, plus formés et plus robustes, paraissent capables de supporter le travail, après leur avoir enseigné les sciences et les exercices de l'âme, on commence à les accoutumer à la fatigue. Il ne suffit point à l'homme de rester tel qu'il est sorti des mains de la nature : son corps et son âme ont également besoin des secours de l'éducation, qui peut seule améliorer les dispositions heureuses qu'il a pu recevoir en naissant, et changer ses inclinations vicieuses en de bonnes qualités. Nous imitons les agriculteurs, qui donnent un appui à la plante délicate, encore peu élevée au-dessus de la terre, et la protègent contre le souffle impétueux des vents. Mais dès que l'arbre est devenu plus vigoureux, ils en retranchent les branches superflues, et le rendent plus fertile en fruits en le livrant à l'agitation et aux secousses de l'air.

Nous enflammons d'abord l'âme des jeunes gens par la musique et par la science des nombres, nous leur apprenons ensuite à écrire et à lire à haute voix. Quand ils sont plus avancés en âge, on leur récite les maximes des anciens philosophes, les faits illustres de l'antiquité, des discours propres à former leurs mœurs, et que nous ornons des grâces de la poésie, afin qu'ils fassent dans leur mémoire une impression plus profonde. Au récit de quelque trait héroïque, de quelque action célèbre, ils deviennent insensiblement amoureux de la gloire, ils désirent imiter les faits qu'ils entendent chanter, pour être un jour eux-mêmes le sujet des chants et de l'admiration de la postérité. Tel est l'effet qu'ont souvent produit sur nous les poésies d'Homère et d'Hésiode. Enfin, lorsqu'ils approchent de l'âge auquel ils doivent étudier la politique, et participer aux affaires publiques... Mais peut-être tout ceci est-il étranger à notre objet : je ne me proposais pas de parler des exercices de

l'âme; je ne voulais que t'expliquer le motif pour lequel nous exerçons le corps de nos jeunes gens. Je me tais donc, sans attendre qu'un héraut m'impose silence, ou que toi-même, comme sénateur de l'Aréopage, tu me fermes la bouche. Je suis même persuadé que c'est par égard pour moi que tu me laisses bavarder si longtemps hors du sujet.

ANACHARSIS. Dis-moi, je te prie, Solon, l'Aréopage a-t-il décerné quelque punition contre ceux qui ne disent point les choses nécessaires, et qui les passent exprès sous silence?

SOLON. Pourquoi me fais-tu cette question? Ta pensée n'est pas claire.

ANACHARSIS. C'est que tu passes ce qu'il y a de plus intéressant, ce que j'écoutais avec le plus de plaisir, l'éducation de l'âme, pour me parler de gymnases et d'exercices pénibles, qui sont assurément moins nécessaires.

SOLON. Je me suis rappelé, mon cher, les conditions que nous avons établies en commençant cet entretien; et je ne voulais pas me permettre d'écart, de peur que la prolixité de mes discours ne troublât ta mémoire. Je vais, puisque tu le veux, reprendre ce sujet et le traiter le plus succinctement qu'il me sera possible; nous l'examinerons une autre fois.

Nous formons donc l'âme de la jeunesse par l'étude des lois publiques. Ces lois sont exposées à la vue de tout le peuple, écrites en gros caractères: elles enseignent ce que l'on doit faire et ce que l'on doit éviter. Dans le commerce des hommes vertueux, nos jeunes gens apprennent à régler leurs discours suivant l'honnêteté, à pratiquer la justice, à traiter leurs concitoyens comme des égaux, à ne jamais rien désirer de honteux, à s'enflammer pour tout ce qui est beau, à ne se permettre aucune violence. Ces hommes vertueux sont appelés chez nous sophistes et philosophes. D'ailleurs, nous avons des théâtres publics où se rassemblent tous nos citoyens: là, nous instruisons encore la jeunesse par des tragédies et des comédies qui leur mettent sous les yeux les vertus des héros de l'antiquité et les vices les plus ordinaires, afin qu'ils évitent les uns et s'empres-

sent d'acquérir les autres. Nous permettons aux comédiens de railler et d'invectiver les citoyens dont les mœurs dépravées et la conduite honteuse sont indignes de la république, dans l'espoir que, sensibles à ces reproches, ces hommes corrompus s'efforceront de devenir meilleurs, et que les autres se garderont de s'exposer à de semblables réprimandes.

ANACHARSIS. J'ai vu ces acteurs tragiques et comiques dont tu parles, Solon; ce sont, je pense, ces hommes qui portent une chaussure pesante et relevée, qui sont revêtus d'habits ornés de bandelettes d'or, qui se couvrent la tête d'un masque<sup>1</sup> ridicule, dont la bouche est prodigieusement ouverte, et de l'intérieur duquel ils poussent de grands cris. Je fus fort étonné de les voir marcher avec tant d'assurance, malgré cette lourde chaussure. Athènes célébrait alors, je crois, des fêtes en l'honneur de Bacchus. A l'égard des comédiens, leur taille était moins haute, ils marchaient à terre et ressemblaient davantage à des hommes; ils criaient aussi moins fort, mais leur casque était encore plus ridicule que celui des autres. Tout le théâtre, en les voyant, éclatait de rire; au lieu qu'on écoutait, d'un air triste, les premiers à la taille gigantesque; on les plaignait, je pense, de traîner avec soi des entraves si gênantes.

SOLON. Ce ne sont pas ces acteurs que l'on plaignait, mon cher, le poète<sup>2</sup> exposait sans doute aux yeux des spectateurs quelque histoire malheureuse de l'antiquité; il récitait au théâtre des vers dont les expressions tragiques faisaient fondre en larmes tous les auditeurs. Vraisemblablement tu as vu alors des joueurs de flûte et d'autres personnes qui chantaient ensemble et se tenaient en cercle. Ces chants, Anacharsis, et ces airs de flûte ne sont point inutiles, puisqu'ils servent à enflammer l'âme des jeunes gens et à les rendre plus vertueux.

Voici de quelle manière nous exerçons leur corps; c'est ce que tu désires le plus apprendre. Nous leur faisons quitter leurs vêtements, comme je l'ai déjà dit, lorsque

1. Par ce masque, Anacharsis parle du masque théâtral, qui représentait une tête entière, et se posait au-dessus du front dans les pièces tragiques.

2. Du temps de Solon, le poète était le principal acteur de la pièce, ou plutôt c'était le seul avec le chœur.

leurs membres cessent d'être faibles et sans consistance. Notre but est de les accoutumer aux diverses influences de l'air, de les familiariser avec toutes les saisons, afin qu'ils ne soient point incommodés de la chaleur, et qu'ils puissent résister au froid. Nous les faisons oindre d'huile et se frotter le corps, afin de rendre leurs muscles capables d'une plus forte tension. Il serait, en effet, ridicule de penser que des peaux mortes, amollies par l'huile, deviennent plus difficiles à rompre et durent plus longtemps, et de s'imaginer qu'un corps qui jouit de la vie ne retirera pas de cette onction le même avantage. En partant de ce principe, nous avons imaginé différents exercices, pour chacun desquels sont établis des maîtres. Ils enseignent le pugilat à celui-ci, à cet autre le pancrace, afin que ces jeunes gens s'accoutument à supporter patiemment la fatigue, à s'avancer courageusement au-devant des coups, à ne pas prendre la fuite, dans la crainte d'être blessés. Cette habitude produit en eux deux effets qui sont pour nous de la plus grande utilité : ils deviennent plus intrépides dans les dangers ; ils ménagent moins leur personne, et sont en outre plus vigoureux et plus patients. Ces lutteurs qui, la tête baissée, cherchent à se renverser par terre, apprennent à tomber sans danger, à se relever avec facilité, à pousser rudement un adversaire, à l'envelopper dans leurs bras, à le serrer à la gorge, à l'enlever de terre. Cet exercice ne leur est point inutile, puisqu'il leur fait acquérir la première et la plus précieuse de toutes les qualités : celle d'avoir un corps endurci à la fatigue et presque insensible à la douleur. Mais un autre avantage, qui n'est pas de peu d'importance, c'est qu'à la guerre, s'ils se trouvent dans la nécessité de faire usage de cette science, ils s'en serviront avec plus d'adresse. Il est certain qu'un homme exercé de la sorte, s'il est aux prises avec un ennemi, l'aura bientôt renversé, en lui donnant un croc-en-jambe ; et, s'il tombe avec lui, il saura se relever avec plus de vitesse : car si nous cherchons à nous procurer ces avantages, Anacharsis, c'est pour le combat à main armée. Nous pensons que des soldats formés par ces exercices serviront plus utilement la patrie ; et, lorsque nous aurons soumis leurs corps nus à la fatigue, que nous les

aurons endurcis aux travaux, ils deviendront plus robustes, plus vigoureux, plus agiles, plus capables d'une forte tension, et par cela même plus redoutables à leurs adversaires.

Tu sens, je pense, la conséquence de tout cela et quels doivent être sous les armes des guerriers qui, tout nus, peuvent inspirer la terreur à leurs ennemis. On ne leur voit pas cet embonpoint pesant, cette fade blancheur, partage ordinaire des femmes, dont le corps sans vigueur se flétrit à l'ombre, tremble au moindre froid ou ruisselle en un instant de sueur, et pourrait à peine respirer sous le casque, surtout lorsque le soleil à son midi embrase, comme à présent, le ciel de tous ses feux. Que pourrait-on entreprendre avec des soldats qui brûleraient de soif, qui ne résisteraient pas à la poussière, qui, saisis d'effroi au seul aspect d'un peu de sang, seraient à moitié morts avant d'arriver à la portée du trait et d'en venir aux mains? Nos jeunes gens, colorés par le soleil, ont un teint brun et animé, un air mâle et plein de vie; tout annonce en eux l'ardeur et le courage, fruits de la santé brillante dont ils jouissent. On n'en voit aucun ridé, ni maigre, aucun surchargé d'embonpoint. Ils sont tous bien proportionnés. Les sueurs ont dissipé le superflu des chairs; et ce qui leur procure la force et la vigueur se conserve exempt du mélange de toute humeur vicieuse. Tel est le fruit que les exercices procurent à nos corps : ils agissent sur eux comme les vanneurs sur le blé, dont ils chassent la paille et les barbes, et, quand ils ont séparé tout le froment, ils l'amassent dans les greniers.

Cette manière de vivre conserve nécessairement la santé de nos jeunes gens, et les rend capables de résister aux plus longues fatigues. Ils ne commenceront à suer qu'après avoir longtemps supporté le travail, et rarement on les verra malades. Si, par exemple, on mettait le feu à un monceau de blé entouré de sa paille (je reviens encore à mon vaneur), celle-ci, prompte à s'enflammer, brûlerait la première; le blé ne s'allumerait que peu à peu; et, sans jeter de flamme, après avoir fumé quelque temps, enfin il se consumerait. De même, il n'est point de maladie, il n'est point

de fatigue qui, si elle attaquait un corps ainsi disposé, pût l'abattre ou en triompher aisément : l'intérieur est trop bien préparé ; l'extérieur est puissamment muni contre de pareils assauts : il ne laisse pénétrer ni la chaleur du soleil, ni le froid, qui pourrait nuire au corps. Pour remédier à l'épuisement que peut causer la fatigue, la chaleur intérieure, préparée depuis longtemps, et comme en réserve pour les cas nécessaires, se répand aussitôt dans les membres, les remplit d'une vigueur nouvelle, et les rend presque infatigables : les exercices et les travaux qu'ils ont déjà supportés, loin d'épuiser leurs forces, les augmentent, et les secousses qu'elles reçoivent ne servent qu'à les accroître.

Nous exerçons encore les jeunes gens à bien courir, en les accoutumant à fournir une longue carrière ou à faire preuve de vitesse et de légèreté dans un court trajet. Ce n'est pas sur un terrain ferme et résistant que la course s'accomplit, mais sur un sable profond ; on ne peut y marcher fermement, ni se soutenir sans peine, et le pied enfonce à chaque pas dans le sable qui lui cède. De plus, on leur apprend à franchir un fossé, ou tout autre obstacle, afin qu'ils puissent le faire aisément, si le besoin l'exige. Ils s'exercent à cela en tenant une masse de plomb dans chaque main ; ensuite ils se disputent la gloire de lancer au loin un javelot. Tu as remarqué, en outre, dans le gymnase, une plaque d'airain, de forme circulaire, et semblable à un petit bouclier sans anse et sans courroie. Tu as peut-être essayé de le soulever du milieu de l'arène où il est posé. Il t'a paru pesant, et difficile à saisir à cause de son grand poli. Eh bien ! nos jeunes gens le lancent, soit en hauteur, soit en longueur, et disputent à qui le jettera plus loin, et surpassera tous les autres. Cet exercice fortifie leurs épaules et donne du ton à leurs extrémités.

Quant à cette boue, à cette poussière qui t'ont paru d'abord si ridicules, apprends, mon cher, pour quelle raison elles sont ici répandues. C'est, en premier lieu, afin de rendre la chute des lutteurs moins violente, et pour qu'ils puissent tomber sans danger sur un terrain mou. D'ailleurs, la sueur mêlée avec la boue rend nécessairement le corps des athlètes plus glissants ; et tu les comparais toi-même à

des anguilles. Cet usage n'a rien de risible, et n'est pas inutile : au contraire, il contribue singulièrement à donner de la vigueur aux muscles : car les athlètes ainsi préparés sont obligés de saisir fortement leur adversaire, pour l'empêcher de s'échapper en glissant. Ne crois pas que ce soit une chose facile de retenir un corps humide d'huile et de boue, toujours prêt à s'écouler des mains. Mais, comme je te le disais tout à l'heure, tous ces exercices sont utiles pour la guerre. Quand il faudra emporter du combat un ami blessé, enlever un ennemi et lui faire perdre terre, nos jeunes gens s'en acquitteront avec plus de facilité. Si nous les exerçons jusqu'à les fatiguer, en leur imposant une tâche pénible, c'est afin qu'ils exécutent plus aisément des choses moins difficiles.

Nous employons la poussière à un usage tout opposé, pour empêcher les combattants de s'échapper, lorsqu'ils se serrent mutuellement dans leurs bras. Après qu'ils se sont exercés, enduits de boue, à retenir un corps glissant, qui peut aisément fuir de leurs mains, ils s'accoutument à s'évader eux-mêmes des mains de ceux qui les ont saisis, quoiqu'ils soient retenus de manière à ne pouvoir s'échapper qu'avec peine. D'ailleurs, la poussière répandue sur le corps en arrête la sueur trop abondante, elle fait durer les forces plus longtemps. Elle empêche l'impression de l'air qui pourrait être nuisible dans un moment où tous les pores sont ouverts et relâchés : en outre, elle nettoie la peau, la rend plus propre et plus brillante. Je serais tenté de placer à côté de quelqu'un de ces hommes blancs et nourris à l'ombre, tel de nos jeunes gens qui s'exerce dans le Lycée ; le premier que tu choisiras, je le laverai avec de la terre et du sable, et je te demanderai ensuite auquel des deux tu voudrais ressembler. Je suis bien sûr qu'au premier coup d'œil, sans avoir éprouvé les forces ni de l'un ni de l'autre, tu préférerais une constitution robuste, une forte complexion, à un tempérament délicat et relâché, à un teint blanc, causé par la rareté du sang, qui fuit toujours vers les parties intérieures.

Tels sont, Anacharsis, les travaux auxquels nous appliquons les jeunes gens, persuadés qu'ils deviendront par ce

moyen de braves défenseurs de notre république, qu'ils assureront notre liberté, et reviendront toujours vainqueurs de l'ennemi, quand ils marcheront à sa rencontre; qu'ils seront redoutés des peuples voisins, dont la plupart, soumis par la crainte, nous paieront un tribut. Pendant la paix, ils se montreront plus vertueux encore. Sans inclination pour les vices, éloignés de la licence qu'engendre l'oisiveté, ils s'occuperont de ces exercices, ils y consacreront tous leurs loisirs. Ce bien public, cette suprême félicité d'un État, on peut dire qu'elle existe, lorsque la jeunesse, soit à la guerre, soit au sein de la paix, ne marque que des dispositions honnêtes, n'a de goût que pour ce qui nous paraît le plus beau.

ANACHARSIS. Eh quoi! Solon, lorsque les ennemis marchent contre vous, allez-vous à leur rencontre frottés d'huile et couverts de poussière? Les attaquez-vous à coups de poing? Apparemment ils vous redoutent et prennent bientôt la fuite, dans la crainte que vous ne leur jetiez du sable dans la bouche, ou que, sautant sur eux, dans le dessein de les prendre par derrière, vous ne leur enveloppiez le ventre dans vos jambes, que vous ne les serriez à la gorge en leur mettant le coude sous le casque. Par Jupiter! il me semble qu'ils décocheront alors des flèches, qu'ils lanceront des javelots. Mais, sans doute, leurs traits ne pénétreront point vos corps aussi invulnérables que des statues, et qui, d'ailleurs, colorés par le soleil, ont fait une abondante provision de sang. Vous n'êtes pas, en effet, de la paille ni de la barbe de blé, pour céder si promptement aux coups. Cependant, je crains bien que taillés en pièces, percés de blessures profondes, il ne vous reste bientôt plus qu'un faible reste de sang à nous montrer. Voilà, mon cher Solon, ce que tu dis, si j'en ai bien compris le sens.

Mais, peut-être, alors, revêtez-vous l'armure complète de vos acteurs tragiques, et, lorsque vous entrez en campagne, vous mettez ces masques à bouche béante, afin de paraître plus formidables à vos ennemis, et de les effrayer par cette horrible figure. Vous chaussez aussi, sans doute, ces énormes souliers. Ils sont légers pour vous quand vous prenez la fuite, et, quand vous poursuivez l'ennemi, ils empêchent

qu'il ne puisse vous échapper, par les grandes enjambées qu'ils vous font faire. Prends garde que ces exercices, qui vous paraissent si beaux, ne soient au fond que des bagatelles, des jeux d'enfants, des amusements propres à occuper le loisir d'une jeunesse désœuvrée. Si vous voulez être vraiment libres et heureux, il vous faut établir d'autres gymnases, où l'on s'exerce réellement les armes à la main. Ce n'est point les uns contre les autres qu'il faut disputer le prix; exercez plutôt votre valeur contre des ennemis, au milieu des dangers. Laissez-là, croyez-moi, et l'huile et la poussière; enseignez à vos jeunes gens à tirer de l'arc, à lancer le javelot, et ne leur donnez pas des traits légers, que le vent pourrait entraîner avec lui, mais une lance pesante, qui rende, quand on la brandit, un long sifflement. Armez-les d'une hache, d'un large bouclier passé dans le bras gauche, d'une cuirasse et d'un casque. Il me semble que, dans l'état où vous êtes à présent, vous ne devez votre salut qu'à la protection particulière de quelque divinité. Une poignée de soldats légèrement armés n'ont qu'à tomber sur vous, vous voilà tous perdus. Je n'ai, par exemple, qu'à tirer cette petite épée que je porte à ma ceinture, et fondre seul sur tous vos jeunes gens; au premier cri, je serai maître du gymnase, vos athlètes vont prendre la fuite, sans oser seulement fixer le fer; et, réfugiés autour des statues, derrière les colonnes, ils m'appréteront bien à rire quand je les verrai tremblants, avoir recours aux larmes et aux prières. La pâleur, causée par l'effroi, prendra bientôt la place de cette couleur vermeille, qui brille sur leur corps : car la paix profonde dans laquelle vous vivez, vous a réduits au point de ne pouvoir soutenir aisément la vue de l'aigrette d'un casque ennemi<sup>1</sup>.

SOLON. Ce n'est cependant pas là ce qu'ont dit ni les Thraces qui, sous la conduite d'Eumolpe<sup>2</sup>, entreprirent de nous attaquer; ni les femmes<sup>3</sup> de votre pays, qui, ayant

1. Imitation d'Homère, *Iliade*, livre XVI, v. 70.

2. Cette guerre eut lieu sous Erechthée, fils de Pandion, sixième roi d'Athènes. Voyez Thucydide, liv. II.

3. Les Amazones. Elles furent vaincues par Thésée. Voyez Isocrate, in *Panegyrico*. C'est la première victoire que les Athéniens aient remportée sur des étrangers. Pausanias, *Eliaques*, p. 402.

Hippolyte à leur tête, marchèrent contre Athènes, ni tous ceux qui osèrent tenter contre nous le sort des combats. Crois-tu donc, parce que nous exerçons les corps de nos jeunes gens nus, qu'on les envoie sans armes affronter les dangers? Nullement; mais, quand ils ont acquis des forces par ces travaux, ils s'exercent ensuite les armes à la main, et ils s'en servent bien mieux après cette préparation.

ANACHARSIS. Où donc est le Gymnase dans lequel ils combattent avec des armes? Je n'en ai point encore aperçu, quoique j'aie parcouru la ville tout entière.

SOLON. Tu pourras en voir, Anacharsis, si tu restes quelque temps avec nous. Chacun de nos citoyens possède un grand nombre d'armes, dont il fait usage quand cela est nécessaire. Nous avons des aigrettes, des harnois, des chevaux, et le nombre des cavaliers forme à peu près la quatrième partie de nos citoyens. Nous pensons, à la vérité, qu'il est inutile d'être toujours armés au sein de la paix, et d'avoir un cimenterre à sa ceinture; il y a même des peines décernées contre celui qui porterait les armes dans la ville ou qui les porterait en public. Pour vous, on doit vous pardonner de vivre les armes à la main. Quand on habite un lieu qui n'est pas fortifié, on est continuellement exposé aux embûches. Vous avez, en outre, beaucoup d'ennemis, et vous êtes sans cesse incertains si quelques-uns d'entre eux ne viendront pas la nuit vous arracher brusquement de votre chariot pendant votre sommeil, pour vous égorger. La défiance mutuelle qui règne entre vous, votre indépendance, et le défaut de lois nécessaires pour subordonner chacun de vous à l'intérêt commun, vous obligent d'être toujours en armes, afin de pouvoir vous défendre si l'on vous attaque.

ANACHARSIS. Eh quoi! Solon, vous croyez qu'il est inutile de porter les armes sans nécessité; vous les ménagez, de peur qu'elles ne s'usent dans vos mains, et vous les gardez soigneusement dans un dépôt, pour en faire usage quand le besoin l'exigera? Cependant, sans être pressés par aucun danger, vous soumettez au travail et aux coups les corps de vos jeunes gens; vous dépensez leurs forces par des sueurs

inutiles, au lieu de les réserver pour le besoin ; vous les répandez mal à propos dans le sable et dans la boue.

SOLON. Tu parais, Anacharsis, avoir des forces du corps l'idée que l'on a communément du vin, de l'eau ou de quelque autre liquide semblable. Tu crains qu'elles ne s'écoulent dans les travaux, comme une liqueur qui s'échappe du vase, et qu'ensuite elle ne laisse le corps vide et desséché, sans que rien puisse intérieurement réparer ses pertes. Mais il n'en est pas ainsi de la vigueur ; plus on l'épuise, plus elle reparait avec abondance. Elle ressemble à l'hydre dont tu as sans doute entendu raconter la fable : pour une tête qu'on lui coupait, il en renaissait deux. Si les forces ne sont point exercées, si on ne leur donne aucun ressort, elles ne pourront fournir au corps une matière assez abondante, et le moindre travail suffira pour les abattre et les consumer. Tel est l'effet que l'air produit sur le feu et sur une lampe. Du même souffle le feu s'allume, devient en un instant plus considérable, et la lampe s'éteint parce qu'elle ne fournit pas à la flamme une matière suffisante pour résister à l'action de l'air, et que sa lumière ne sort pas d'une racine assez profonde.

ANACHARSIS. Je ne comprends pas trop ce que tu veux me dire, Solon ; tes idées sont pour moi trop subtiles ; il faudrait, pour les saisir, avoir une vive intelligence, une pénétration profonde. Mais, dis-moi nettement la raison pour laquelle vous n'avez point institué de combat d'armes aux jeux Olympiques, à ceux de l'Isthme et de Pytho, auxquels une foule de spectateurs accourent, comme tu me l'as dit, de toutes parts, pour voir combattre les jeunes gens ; tandis que vous les introduisez tout nus sur l'arène, pour qu'ils se frappent des pieds et des poings, et que vous donnez aux vainqueurs des fruits ou une branche d'olivier sauvage. Je voudrais bien savoir pourquoi vous agissez ainsi.

SOLON. Nous pensons, Anacharsis, qu'ils auront plus de goût pour ces exercices, quand ils verront ceux qui s'y distinguent honorés et proclamés en présence de tous les Grecs. Par cette raison (devant paraître nus aux yeux de tant de spectateurs), ils s'efforceront d'acquiescer une belle constitution, afin de ne pas avoir à rougir quand il faudra se mon-

trer sans vêtements, et de se rendre en tout dignes de la victoire. Les prix, ainsi que je te l'ai dit précédemment, ne sont point méprisables, puisqu'ils consistent à recevoir des louanges de tous les spectateurs, à être considéré, montré du doigt, à passer pour le plus brave d'entre ceux de son âge. Parmi les spectateurs, un nombre assez considérable, qui est encore dans l'âge propre à ces exercices, s'en retourne épris d'amour pour la gloire et pour ces travaux qui la procurent. Ah! cher Anacharsis, si l'on bannissait de la vie l'amour de la gloire, quel bien nous resterait-il? Qui voudrait entreprendre aucune action éclatante? Mais tu peux juger d'après ces jeux quels seront dans les combats, les armes à la main, pour défendre leur patrie, leurs enfants, leurs femmes et leur religion, ceux qui, dans l'espoir d'obtenir un fruit ou une branche d'olivier montrent tout nus tant d'ardeur pour la victoire.

Mais que dirais-tu donc, si tu voyais chez nous des combats de cailles et de coqs, et l'empressement qu'on témoigne pour ces jeux? Tu rirais, sans doute; et bien plus encore, si tu savais que c'est en vertu d'une loi que nous agissons ainsi, et qu'il est ordonné à tous les jeunes gens d'assister à ces combats, et de voir ces oiseaux se battre avec courage jusqu'au dernier soupir. Il n'y a rien de ridicule à cela. Ce spectacle fait éclore insensiblement dans l'âme le désir de braver les dangers, et pour ne pas le céder en courage à des coqs, on ne se laisse abattre, ni par les blessures, ni par la fatigue, ni par d'autres difficultés. Pour ce qui est de faire combattre nos jeunes gens avec des armes, de les montrer couverts de blessures, ce serait un spectacle inhumain, une cruauté révoltante; et d'ailleurs, de quelle utilité serait-il d'égorger de braves guerriers, qui pourraient un jour nous servir avec plus d'avantage contre les ennemis.

Puisque ton dessein, Anacharsis, est de parcourir toute la Grèce, souviens-toi, quand tu seras à Sparte, de ne pas te moquer des Lacédémoniens. Ne va pas croire qu'ils s'épuisent en des travaux inutiles, lorsqu'ils se précipitent en foule dans un amphithéâtre pour poursuivre une balle; et se frappent les uns les autres : ou lorsque, rassemblés dans un lieu environné d'eau, séparés en phalanges, nus comme

nos athlètes, ils s'attaquent en ennemis, et se battent jusqu'à ce qu'un des deux partis ait chassé l'autre de cette enceinte, et que la faction d'Hercule, par exemple, ait obligé celle de Lycurgue à se précipiter dans l'eau. Dès ce moment, la paix renaît entre eux, et personne ne porte un seul coup. Mais que diras-tu, quand tu verras ces mêmes Lacédémoniens battus de verges sur l'autel de Diane, et le sang ruisseler de leur corps ? Les pères et les mères, présents à ce spectacle, bien loin d'être affligés des maux qu'éprouvent leurs enfants, les menacent de leur colère s'ils ne résistent pas aux coups. Ils les supplient de supporter la douleur le plus longtemps possible, de s'armer de patience contre les tourments. Plusieurs aussi sont morts dans ces épreuves, ne voulant pas, tant qu'ils respiraient, perdre courage sous les yeux de leurs parents, ni céder à la nature. Tu verras les statues que Sparte leur a élevées, honorées d'un culte public. Mais lorsque tu seras témoin de ces exercices, ne va pas imaginer que les Lacédémoniens sont insensés ; ne dis pas qu'ils se rendent eux-mêmes malheureux, sans y être contraints par la nécessité, sans qu'un tyran ou des ennemis leur en imposent la loi : car Lycurgue, leur législateur, prenant la parole pour défendre ces usages, t'apporterait une foule de raisons plausibles. Il te dirait dans quel dessein il châtie son peuple, que ce n'est ni par haine ni par colère qu'il le traite de la sorte, et qu'il ne veut point consumer inutilement la jeunesse de sa ville, mais accoutumer à une patience extrême, et rendre supérieurs à tous les maux les guerriers qui doivent défendre la patrie. Et quand Lycurgue ne te le dirait pas, tu comprends aisément toi-même qu'un pareil citoyen, s'il est pris à la guerre, ne révélera jamais le secret de Sparte, quelque tourment que les ennemis lui fassent subir. Au contraire, il se moquera d'eux, et, se présentant à leurs coups, il disputera avec le bourreau à qui sera le premier fatigué.

**ANACHARSIS.** Lycurgue se faisait-il aussi fouetter dans sa jeunesse ; ou bien, avait-il passé l'âge de ce combat, pour s'amuser en toute sécurité à de pareilles niaiseries ?

**SOLON.** Il était déjà vieux lorsqu'il écrivit ses lois. Il revenait alors de la Grèce, où il avait voyagé, ayant appris que

les Crétois étaient les mieux gouvernés de tous les peuples, et que Minos, fils de Jupiter, avait été leur législateur.

ANACHARSIS. Et toi, Solon, pourquoi n'imites-tu pas Lycurgue? Que ne fais-tu fouetter tes jeunes gens? C'est un fort bel usage, et qui n'est pas indigne des vôtres.

SOLON. Il nous suffit de nos gymnases, c'est une institution de notre pays; et nous ne nous soucions pas beaucoup d'imiter les coutumes étrangères.

ANACHARSIS. Ce n'est pas là ton motif; mais tu comprends, sans doute, ce que c'est que de recevoir tout nu des coups de fouet, en tenant ses bras élevés, sans aucune utilité publique ou particulière. Pour moi, si jamais je voyage à Sparte dans le temps de cette ridicule cérémonie, je suis persuadé que je me ferai lapider par les Lacédémoniens: car je ne pourrai m'empêcher de rire, quand je les verrai frappés à coups de fouet comme des voleurs, des filous et autres gens de cette espèce. En vérité, la ville entière de Sparte aurait besoin, ce me semble, de prendre de l'ellébore, puisqu'elle se traite elle-même d'une manière aussi ridicule.

SOLON. Ne crois pas, mon cher, gagner ta cause faute de contradicteur, et que l'on se taira quand tu tiendras ce langage. Tu trouveras à Sparte plus d'un citoyen qui défendra ses usages par des raisons plausibles. Mais puisque je t'ai fait connaître nos coutumes, qui ne paraissent pas te plaire infiniment, j'ai droit, ce me semble, d'exiger de toi que tu m'instruises à ton tour de celles de ton pays, et que tu m'apprennes de quelle manière vous formez les jeunes gens, à quels exercices vous les appliquez, pour qu'ils deviennent d'excellents citoyens.

ANACHARSIS. Ta demande est très-juste, Solon, et je te ferai le détail des usages de la Scythie. Ils ne sont pas très-nobles, et ne ressemblent en rien aux vôtres: car nous n'oserions pas recevoir seulement un soufflet: nous sommes timides. N'importe, je te les ferai connaître tels qu'ils sont. Mais remettons, si tu le veux bien, notre conversation à demain; j'aurai plus le temps de réfléchir à ce que tu m'as dit, et de rappeler à ma mémoire tout ce dont je dois parler. A présent, il faut nous retirer: car voici le soir.

## XII

# LE MENTEUR D'INCLINATION

ou

# L'INCRÉDULE

---

### TYCHIADE ET PHILOCLÈS.

**TYCHIADE.** Pourrais-tu me dire, Philoclès, quel est cet attrait qui porte la plupart des hommes à aimer le mensonge? Ils en sont tellement avides, qu'ils se plaisent à tenir des discours insensés et à écouter ceux qui en débitent de semblables?

**PHILOCLÈS.** Beaucoup de raisons, Tychiade, peuvent obliger à dire des mensonges, les hommes qui n'ont que leurs intérêts en vue.

**TYCHIADE.** Cela ne fait rien à l'affaire, comme on dit communément; et ma question n'a pas pour objet ceux qui mentent en vue de quelque utilité; ils méritent qu'on leur pardonne : quelques-uns même sont dignes de louanges, lorsqu'ils ont trompé des ennemis, ou que, dans les dangers, ils ont employé ce remède pour sauver leurs jours, comme souvent le fit Ulysse pour conserver sa vie et ménager le retour de ses compagnons. Mais je parle, mon cher, de ces gens, qui, sans aucun besoin, préfèrent de beaucoup le mensonge à la vérité, s'y plaisent et s'en occupent sans la moindre nécessité. Je voudrais bien savoir par quel motif ils agissent ainsi.

**PHILOCLÈS.** Est-ce que tu as connu des gens de cette es

pèce, qui avaient une passion naturelle pour le mensonge ?

TYCHIADE. Certainement, et il en est beaucoup.

PHILOCLÈS. Quelle autre raison en donner, sinon qu'un défaut de jugement est cause qu'ils ne disent pas la vérité, puisqu'ils préfèrent ce qui est pire à ce qui est excellent ?

TYCHIADE. Ce n'est pas cela ; car je pourrais te citer un grand nombre d'hommes, d'ailleurs très-sensés, et qu'on admire pour leur esprit, qui néanmoins sont, je ne sais comment, esclaves de ce vice. Ils montrent la plus vive inclination pour le mensonge ; et je suis fâché de voir des personnages illustres par leur mérite se plaire à se tromper eux mêmes et à tromper ceux qui conversent avec eux. Tu sais nécessairement mieux que moi que ces anciens, Hérodote, Ctésias de Cnide, et avant eux les poètes, Homère lui-même, tous hommes célèbres, ont employé le mensonge dans leurs écrits ; en sorte que non-seulement ils ont trompé ceux qui les écoutaient alors, mais leurs mensonges parvenus jusqu'à nous, comme par succession, semblent consacrés dans leurs vers admirables. Souvent, je l'avoue, il m'arrive de rougir pour eux, lorsqu'ils racontent la mutilation de Cœlus, l'enchaînement de Prométhée, la révolte des Géants et toute la fable tragique des enfers ; lorsqu'ils nous disent que Jupiter, pour satisfaire son amour, s'est changé en taureau ou en cygne ; qu'une femme a été métamorphosée en oiseau ou en ours : ajoutez les Pégases, les Chimères, les Gorgones, les Cyclopes et toutes les autres fables de cette nature, merveilleusement absurdes, et faites pour amuser l'esprit des enfants qui redoutent Mormo et Lamia.

Toutefois les mensonges des poètes sont peut-être tolérables ; mais comment ne pas rire en voyant des villes et des peuples entiers se livrer à des mensonges publics ; lorsque les Crétois ne rougissent pas de montrer le tombeau de Jupiter ; que les Athéniens font sortir Erichon du sein de la terre, et pousser les premiers hommes du sol de l'Attique, à peu près comme des légumes ? Ceux-ci du moins ont une origine plus noble que les Thébains, qui racontent que des dents semées d'un serpent il germa des hommes. Cependant celui qui ne regarderait pas comme vrais des contes si ridicules, et qui, les soumettant à un examen sérieux,

penserait qu'il n'appartient qu'à un Corèbe<sup>1</sup> ou à un Margitès, de croire que Triptolème a traversé les airs, porté dans un char attelé de dragons ailés; que Pan est venu, du fond de l'Arcadie, soutenir les Athéniens à Marathon; qu'Orithyie a été enlevée par Borée : celui-là, dis-je, passerait pour un impie, pour un insensé, de refuser sa croyance à des faits manifestes et avérés. Telle est la puissance du mensonge !

PHILOCLÈS. Cependant, Tychiade, les poètes et les villes se pourraient excuser. Les premiers mêlent à leurs écrits le charme attrayant de la fable, dont ils ont grand besoin pour captiver leurs lecteurs. Les Athéniens, les Thébains, et les autres, s'il en est, rendent leur patrie plus respectable par de pareilles fictions. En effet, si l'on ôtait de la Grèce toutes les curiosités fabuleuses, rien n'empêcherait ceux qui les montrent de mourir de faim : car les étrangers ne voudraient pas entendre la vérité, même gratuitement; mais les hommes, qui, sans avoir de pareils motifs, se plaisent à débiter des mensonges, passeront, à bon droit, pour des gens dignes d'être universellement méprisés.

TYCHIADE. Tu as raison, et je sors à l'instant de chez Eucrate, cet homme distingué, où j'ai entendu tant de récits fabuleux et incroyables, que, ne pouvant plus supporter l'excès de ces mensonges, je suis sorti précipitamment, au milieu de son discours; et, tandis qu'il racontait encore une foule de prodiges absurdes, j'ai pris la fuite, comme si les furies m'eussent poursuivi.

PHILOCLÈS. Cependant, Tychiade, Eucrate est un homme digne de foi, et personne n'est plus capable d'exciter la confiance que lui, qui porte une si longue barbe, compte soixante ans, et de plus s'occupe depuis longtemps de philosophie. Il ne souffrirait pas qu'on dit en sa présence quelque chose de faux, loin de tenir lui-même de pareils discours.

TYCHIADE. C'est que tu ignores, mon cher, ceux qu'il a tenus, comme il a cherché à les faire croire, comme il assu-

1. Corèbe était un fou, qui, s'étant marié, ne voulut jamais coucher avec sa femme, par la crainte d'offenser sa belle-mère. Sa femme lui fit accroire qu'elle avait un mal qui ne pouvait se guérir que par l'approche d'un homme, et parvint ainsi à lui faire consommer son mariage. *Scholie grecque.*

rait avec serment la plupart des choses qu'il disait, en jurant sur la tête de ses enfants. Tout ce qu'il racontait était tellement absurde, qu'en le considérant mille pensées me traversaient l'esprit; tantôt je croyais qu'il était devenu fou, et qu'il était hors de son état naturel; tantôt que c'était un imposteur, et que je ne m'étais pas encore aperçu, depuis un si long temps que je le connaissais, que ce n'était qu'un singe ridicule revêtu d'une peau de lion.

PHILOCLÈS. Et que disait-il donc, Tychiade? Par Vesta, je te prie de me l'apprendre; je voudrais bien savoir combien il couvrait de forfanterie sous une si longue barbe.

TYCHIADE. J'avais coutume d'aller chez Eucrate, dans d'autres occasions, et lorsque je me trouvais beaucoup de loisir. Aujourd'hui que j'avais besoin de parler à Léontichus, qui, comme tu le sais, est mon intime ami, j'appris de son valet qu'il était allé dès le matin rendre visite à Eucrate, malade depuis peu. En conséquence je me rendis chez ce dernier, conduit par le double motif, et de me trouver avec Léontichus, et de voir Eucrate, dont j'ignorais l'indisposition. Je n'y trouvai plus Léontichus; il venait, me dit-on, de sortir depuis un instant; mais je vis une nombreuse compagnie, parmi laquelle j'aperçus Cléodémus le péripatéticien, Dinomaque le stoïcien, et Ion. Tu connais cet homme, qui veut qu'on l'admire quand il parle sur les écrits de Platon, comme le seul capable de pénétrer intimement les pensées du philosophe et de les expliquer aux autres. Tu vois de quels personnages je te parle: ce sont des sages accomplis, pleins de mérite, et, qui plus est, de sectes différentes; tous vénérables et presque effrayants par l'expression de leurs visages. Le médecin Antigonus, appelé pour la maladie, se trouvait avec eux. Eucrate paraissait déjà convalescent: sa maladie était une de celles qu'on nourrit avec soi; l'humeur était descendue de nouveau dans les pieds. Dès qu'il m'aperçut, il baissa la voix, comme par faiblesse, quoique en entrant je l'eusse entendu crier et disputer vigoureusement; puis, il m'ordonna de m'asseoir à côté de lui, sur son lit. Je le fis, en prenant bien garde de toucher à ses pieds, et je m'excusai, comme on a coutume de le faire en pareille occasion, sur ce que j'avais ignoré son indisposition, disant

que j'étais accouru le voir, aussitôt que je l'avais apprise.

Avant que je fusse entré, on avait déjà beaucoup disserté sur la maladie d'Eucrate. On en parlait encore, et chacun indiquait un remède. Cléodémus dit alors : « Si donc on « enlève de terre, avec la main gauche, la dent d'une be-  
« lette tuée de la manière que je vous ai dite, si on la lie  
« dans une peau de lion nouvellement écorché, et qu'en-  
« suite on l'attache autour de la jambe, la douleur s'apaise  
« sur-le-champ. — Non pas dans une peau de lion, reprit  
« Dinomaque ; on m'a dit dans une peau de biche vierge et  
« qui n'ait point été saillie. La chose est en effet bien plus  
« croyable de cette manière ; car la biche est un animal lé-  
« ger, dont la principale force consiste dans les pieds. Le  
« lion, il est vrai, est fort ; sa graisse, sa patte droite de de-  
« vant, et les poils de sa crinière qui se hérissent ont une  
« grande vertu, quand on sait s'en servir avec les enchante-  
« ments propres à chacune de ces parties ; mais elles ne pro-  
« curent nullement la guérison des pieds. — Je pensais au-  
« trefois, reprit Cléodémus, que c'était de la peau de biche  
« dont il se fallait servir ; mais dernièrement, un homme  
« de Libye, savant dans ces mystères, m'a fait changer de  
« sentiment, en me disant que les lions étaient bien plus  
« légers à la course que les biches, puisqu'ils les prennent  
« à la chasse. » Tous les assistants donnèrent des éloges à  
l'homme de Libye, comme ayant parlé avec justesse.

Je pris alors la parole. « Eh quoi ! leur dis-je, vous croyez que des douleurs, dont la cause est interne, pourront s'apaiser par des enchantements ou par des remèdes extérieurement appliqués ? » A ce discours, ils se moquèrent de moi, et l'on voyait clairement qu'ils m'accusaient d'une ignorance profonde, de ne pas savoir des choses aussi manifestes et que personne de sensé n'oserait contredire. Néanmoins le docteur Antigonus parut bien aise que j'eusse fait cette question. Depuis longtemps, il ne songeait plus à soulager Eucrate par les secours de son art, en lui ordonnant de ne plus user de vin, de se nourrir de légumes, et de diminuer l'irritation des nerfs. Cléodémus me dit alors en souriant : « Eh quoi ! Tychiade, te semble-t-il incroyable

qu'on puisse tirer quelque utilité de ces sortes de remèdes dans les maladies? — Il me le semble, lui répondis-je; comment croirais-je, à moins d'avoir le nez morveux, que des remèdes extérieurs et privés de communication avec les causes internes qui excitent les maladies, pourront, ainsi que vous le dites, produire des effets par la vertu de certaines paroles ou de quelques enchantements, et qu'en les appliquant à la partie malade, ils la guériront? Jamais cela n'arrivera, quand on lierait seize belettes entières dans la peau du lion de Némée. Pour moi, j'ai souvent vu le lion boiter de douleur, quoiqu'il fût vêtu de sa peau tout entière.

— Tu es bien simple, me dit alors Dinomaque, d'avoir négligé d'apprendre ces sortes de remèdes, et de quelle manière il faut les appliquer pour en tirer quelque utilité dans les maladies. Tu me parais ne pas admettre non plus ces prodiges si connus, les guérisons de fièvres périodiques et des tumeurs inguinales, les enchantements des reptiles et les autres prodiges que les vieilles opèrent tous les jours. Or, si toutes ces choses se font réellement, pourquoi pensez-vous que celles-ci ne puissent pas se faire par de semblables moyens? » Je lui répondis : « O Dinomaque ! ta conclusion n'est pas juste; et, comme dit un proverbe, tu chasses un clou avec un autre. En effet, il n'est pas prouvé que ces merveilles dont tu parles soient opérées par une pareille puissance. Si donc tu ne me persuades d'abord, en ramenant la conversation à ce point, que ces faits sont dans l'ordre de la nature, et que la fièvre ou la tumeur, craignant un nom divin, un mot barbare, s'enfuit, par cette raison, hors de l'aine, les prodiges dont tu parles ne sont plus que des contes de vieilles.

— Je juge à ton discours, répartit Dinomaque, que tu ne crois pas aux Dieux, puisque tu ne penses pas qu'il soit possible d'opérer des guérisons par la vertu des mots sacrés. — Ne dis pas cela, mon cher, lui répondis-je; rien n'empêche que les Dieux existent, et que ces prodiges soient faux. Je révère les Dieux; je vois les guérisons qu'ils opèrent, les bienfaits dont ils comblent les malades qu'ils rétablissent par des remèdes et par l'art de la médecine. En effet, Esculape lui-même et ses enfants guérissaient les

malades par des drogues salutaires, et non en appliquant des lions et des belettes.

— Laissez-là ce Dieu, dit alors Ion; je vais vous raconter un fait admirable : « J'étais encore jeune garçon, et j'avais  
« à peu près quatorze ans, lorsqu'un jour on vint dire à  
« mon père que Midas, son vigneron, serviteur robuste et  
« laborieux, avait été mordu par une vipère, à peu près  
« vers l'heure où la place publique se remplit de monde. Il  
« était étendu à terre, disait-on, et déjà la gangrène atta-  
« quait sa jambe. Pendant qu'il travaillait à lier le pampre  
« autour des échaldas, cette bête venimeuse, rampant vers  
« lui, l'avait mordu à l'orteil, et s'était aussitôt replongée  
« dans son trou. Aussi notre pauvre serviteur jetait-il les  
« hauts cris et succombait-il à sa douleur. Voilà ce qu'on  
« nous annonça : un instant après nous vîmes Midas, que  
« ses camarades portaient sur une civière. Il avait le corps  
« gonflé et livide, déjà en décomposition, et il respirait à  
« peine. Mon père en était très-affligé; mais un de ses amis,  
« qui se trouvait là, lui dit : « Sois tranquille, je vais à  
« l'instant te chercher un Babylonien, de ceux qu'on nomme  
« Chaldéens, et il guérira promptement cet homme. En  
« effet, pour ne pas allonger mon récit, le Babylonien ar-  
« riva. Il rétablit Midas, après avoir chassé par un charme  
« le poison dont celui-ci était infecté, et en attachant au  
« pied du malade une pierre qu'il avait rompue à la colonne  
« sépulcrale d'une jeune fille morte depuis peu. Cela vous  
« paraît, sans doute, peu de chose. Toutefois Midas, empor-  
« tant lui-même le lit sur lequel on l'avait apporté, s'en re-  
« tourna dans les champs. Telle fut la puissance de cet en-  
« chantement et de cette pierre sépulcrale.

« Cependant le Babylonien fit d'autres prodiges vraiment  
« divins : car, s'étant rendu dès le matin dans la campagne,  
« il chassa tous les reptiles qui se trouvaient dans ce can-  
« ton, en prononçant sept mots sacrés tirés d'un vieux livre.  
« Il commença par purifier le lieu avec du soufre et un  
« flambeau, et, après qu'il en eut fait trois fois le tour, on  
« vit paraître, attirés par la force du charme, une foule de  
« serpents, d'aspics, de vipères, de cérastes, d'acontias, de  
« grenouilles et de crapauds. Un vieux dragon manquait

« encore; il n'avait pu se tirer hors de son trou, à cause  
 « de son grand âge, et n'avait point obéi à l'ordre du ma-  
 « gicien. Celui-ci dit que tous les reptiles n'étaient pas là.  
 « Alors il choisit le plus jeune des serpents pour aller, en  
 « qualité d'ambassadeur, chercher le vieux dragon, qui ne  
 « tarda pas à venir. Lorsque tous ces animaux furent ras-  
 » semblés, le Babylonien souffla sur eux, et ils furent tous  
 « à l'instant consumés par son souffle : ce qui nous frappa  
 « du plus grand étonnement. »

Dis-moi, Ion, repris-je, le jeune serpent ambassadeur donnait-il la main à ce dragon accablé, comme tu le dis, de vieillesse, ou celui-ci s'appuyait-il sur un bâton? — Tu plaisantes, dit alors Cléodémus; mais moi, j'ai été plus incrédule que toi sur ces sortes de prodiges : je ne pensais pas en effet qu'on pût en aucune manière y ajouter foi. Cependant, dès que j'eus vu un étranger des pays hyperboréens, comme il le disait lui-même, traverser les airs, j'ai cru, et, après une longue résistance, j'ai été forcé de me rendre. Eh ! qu'eût-il fallu que je fisse, en le voyant, en plein jour, se soutenir en l'air, marcher sur l'eau, passer à travers le feu tranquillement et pas à pas? — Tu as vu cela, lui dis-je; un Hyperboréen qui volait, qui marchait sur l'eau? — Certainement, me répondit-il, et même il portait une chaussure de peau, semblable à celle de ces peuples. Mais c'est peu de chose que cela; et qu'ai-je besoin de dire tout ce qu'il a fait voir, soit en inspirant des amours, soit en évoquant les démons, en rappelant à la vie des hommes morts depuis longtemps, en faisant venir Hécate elle-même sous une forme visible, en forçant la Lune à descendre sur la terre? Je vais vous raconter ce que je lui ai vu faire chez Glaucias, fils d'Alexiclès. « Glaucias venait d'hériter de son père, mort de-  
 « puis peu, lorsqu'il devint éperdument amoureux de Chrysis,  
 « fille de Démænète. J'étais alors son maître de philosophie,  
 « et, si l'amour ne lui eût fait perdre bien du temps, il sau-  
 « rait aujourd'hui toute la doctrine des péripatéticiens. En  
 « effet, à l'âge de seize ans, il se servait déjà de l'analyse,  
 « et avait fait un cours complet de physique. Comme il était  
 « tourmenté de cette passion, il vint me confier sa peine :  
 « moi, je crus, étant son maître, devoir mener chez lui

« notre mage hyperboréen, auquel il donna d'abord quatre  
 « mines (il fallait bien quelques avances pour les sacrifices);  
 « il lui en promit encore seize autres, s'il pouvait jouir de  
 « Chrysis. Le mage ayant attendu la pleine lune, temps au-  
 « quel ces sortes de charmes ont plus d'effet, creusa une  
 « fosse dans la cour de la maison, et, au milieu de la nuit, il  
 « commença par évoquer en notre présence Anaxiclès, le  
 « père de Glaucias, mort depuis plus de sept mois. Le vieil-  
 « lard, irrité de la passion de son fils, entra d'abord dans  
 « une grande colère, et finit par donner son consentement  
 « à cette inclination. Après cela le mage fit venir Hécate,  
 « qui trainait Cerbère à sa suite; puis, il força la Lune à  
 « descendre. Elle nous offrit le spectacle des figures les plus  
 « variées, paraissant tantôt sous une forme, tantôt sous une  
 « autre. D'abord elle se fit voir sous l'aspect d'une femme;  
 « elle devint ensuite une génisse de toute beauté; puis elle  
 « se changea en chienne. Enfin l'Hyperboréen ayant fait un  
 « petit Amour avec de la boue : Pars, lui a-t-il dit, et amène-  
 « nous Chrysis. Le morceau de boue s'envole aussitôt; un  
 « instant après, la jeune fille arrive et frappe à la porte. A  
 « peine est-elle entrée, qu'elle va se jeter au cou de Glaucias,  
 « comme une personne transportée d'amour; enfin elle  
 « coucha avec lui jusqu'au chant du coq. Alors la Lune re-  
 « vola dans les cieux, Hécate se plongeait dans les entrailles  
 « de la terre, et tous les fantômes disparurent. Nous recon-  
 « duisîmes Chrysis chez elle lorsque le crépuscule commen-  
 « çait à paraître. »

Si tu avais vu ces merveilles, Tychiade, tu ne douterais pas à présent qu'on pût retirer une foule d'avantages des enchantements. — Tu as raison, lui répondis-je; je les croirais, si je les avais vues; mais, pour ce moment, pardonne-moi si je n'ai pas la vue aussi perçante que toi. Je connais d'ailleurs cette Chrysis dont tu parles pour une femme d'une trempe amoureuse et facile : je ne vois pas pourquoi tu as eu besoin d'employer auprès d'elle un ambassadeur de boue, un mage hyperboréen, et la Lune elle-même, puisque pour vingt drachmes on pourrait la mener jusqu'aux nations hyperboréennes; elle ne résiste guère à un enchantement de cette nature. Cette femme éprouve le contraire des fan-

tômes, qui prennent, dites-vous, la fuite dès qu'ils entendent le sou de l'airain ; mais elle, aussitôt qu'on fait sonner de l'argent, elle accourt au bruit. Toutefois j'admire encore plus votre mage, qui, pouvant se faire aimer des femmes les plus belles et en recevoir des talents entiers, s'emploie pour quatre mines (quelle avarice !) à rendre un Glaucias aimable.

— Tu te rends ridicule, me dit alors Ion, en refusant de croire ces faits. Je te demanderais volontiers ce que tu penses de ceux qui délivrent les démoniaques de leurs terreurs, et qui conjurent publiquement les fantômes. Je n'ai pas besoin d'en citer des exemples, et tout le monde sait que ce Syrien de Palestine<sup>1</sup>, si habile pour ces sortes de guérisons, lorsqu'il rencontre de ces gens qui tombent en épilepsie à certaines époques de la lune, qui écument et roulent des yeux égarés, il les relève, et, moyennant un salaire considérable, il les renvoie, délivrés de leurs maux. En effet, lorsqu'il est auprès du malade couché par terre, il lui demande comment le démon est entré dans son corps. Le malade garde le silence ; mais le diable répond, soit en grec, soit en langue barbare, et dit quel il est, d'où il vient, comment il est entré dans cet homme. Alors, employant les imprécations, et, si le diable n'obéit pas, les menaces, il le chasse du corps qu'il occupait. J'en ai vu moi-même sortir un tout noir, et dont la peau était enfumée. — Il n'est pas étonnant, repris-je, que tu aies vu cela, Ion, toi qui distingues clairement les idées que ton maître Platon nous montre comme quelque chose d'obscur et que la faiblesse de nos yeux nous empêche d'apercevoir.

— Ion est-il le seul, dit alors Eucrate, qui ait vu de pareils objets, et une foule de personnes n'ont-elles pas rencontré des démons, les unes pendant la nuit, les autres en plein jour ? Pour moi j'en ai vu, non pas une fois, mais dix mille. Dans les commencements, j'en étais fort effrayé ; mais à présent j'y suis tellement accoutumé, qu'il me semble ne rien voir d'extraordinaire, surtout depuis qu'un Arabe m'a fait présent d'un anneau fabriqué avec du fer pris à des croix, et m'a enseigné un enchantement composé de beaucoup de

1. Ce Syrien est probablement un disciple des apôtres.

mots. Peut-être ne me croiras-tu pas, Tychiade? — Eh! comment, lui répondis-je, ne pas croire Eucrate, fils de Dinon, dont la sagesse est extrême, et qui, chez lui, dit avec autorité et liberté tout ce que bon lui semble? — Eh bien, reprit Eucrate, tu pourras apprendre, non pas de moi seul, mais de tous mes domestiques, l'histoire de la statue qui s'est fait voir à tous ceux qui demeureraient dans la maison, enfants, jeunes gens et vieillards. — Et de quelle statue parles-tu? lui dis-je. — N'as-tu pas vu dans la cour, en entrant, me répondit-il, cette belle statue qui est debout, ouvrage du sculpteur Démétrius? — Cet homme qui tient un disque et qu'on voit courbé dans l'attitude de le lancer, qui a le visage tourné du côté de la main qui porte le disque, et qui, ployant doucement le genou, semble prêt à se relever dès qu'il aura jeté son palet? — Ce n'est pas celui-là. Ce *discobole*, dont tu parles, est un des ouvrages de Myron. Ce n'est pas non plus le beau jeune homme qui est auprès, et dont la tête est ceinte d'une bandelette; il est de Polyclète. Mais laisse toutes les statues qui sont à droite en entrant, et parmi lesquelles sont les Tyrannicides<sup>1</sup> de Critias et de Nésiotès. As-tu remarqué, près de ce courant d'eau, un personnage qui a le ventre saillant et la tête chauve? Son manteau laisse voir à nu la moitié de son corps; ses veines sont fortement prononcées; on le prendrait pour un homme véritable, tant il est ressemblant. C'est celui dont je parle, et que je crois être Pélíchus<sup>2</sup>, général des Corinthiens.

— Par Jupiter! repris-je, j'ai effectivement remarqué cette statue à la droite de Saturne; elle portait des bandelettes et des couronnes desséchées, et sa poitrine était ornée de feuilles d'or. C'est moi, reprit Eucrate, qui l'ai ainsi dorée, pour m'avoir guéri en trois jours d'une fièvre lente qui me minait. — Eh quoi! lui ai-je dit, le brave Pélíchus est donc aussi médecin? — Il l'est, me répondit-il, ne raille

1. Harmodius et Aristogiton, qui tuèrent Hipparque, tyran d'Athènes et fils de Pisistrate. Ce Critias est, je pense, le même que le fameux statuaire de ce nom, cité par Pausanias. Il était Athénien, et avait formé une école célèbre.

2. Il commanda la flotte des Corinthiens lorsqu'ils ouvrirent leur guerre contre les Corcyréens par le siège d'Épidamne. (Voyez Thucydide, liv. 1.)

point, ou bien il ne tardera pas à se venger de toi. Je sais par ma propre expérience tout ce que peut cette statue dont tu te moques; et ne crois-tu pas que celui qui a le pouvoir de chasser la fièvre ne puisse aussi l'envoyer à qui il lui plaît? — Fassent les Dieux, dis-je alors, que cette statue, qui s'annonce si bien pour un homme, nous soit douce et propice! Mais que lui vois-tu faire, ainsi que tous ceux qui habitent cette maison? — Aussitôt, me dit Eucrate, que la nuit est venue, il descend de la base sur laquelle il est debout, et fait sa ronde dans le logis. Tout le monde le rencontre, quelquefois même on l'entend chanter, mais il n'a jamais fait de mal à personne; il faut seulement se détourner de son chemin; il passe sans causer la moindre peine à ceux qui le regardent. Souvent même il se lave et joue avec l'eau pendant toute la nuit, au point que le bruit s'en fait entendre d'assez loin. — Prends garde, lui dis-je, que cette statue ne soit pas Pélichus, mais le Crétois Talus, serviteur de Minos: car il était aussi d'airain et se promenait autour de la Crète; et, quoique ta statue soit de bois, il se pourrait bien qu'au lieu d'être l'ouvrage de Démétrius, ce fût un des fruits de l'art ingénieux de Dédale, puisque, ainsi que tu le dis, elle s'enfuit aussi de son piédestal.

— Crains, Tychiade, me dit Eucrate, de te repentir par la suite de ta plaisanterie. Je sais ce qu'a souffert celui qui lui dérobait les oboles que nous lui déposions en offrande le premier de chaque mois. — Le châtement de ce voleur doit avoir été bien terrible, dit alors Ion, car c'était un sacrilège. Comment la statue s'en est-elle vengée, Eucrate? je voudrais bien le savoir, quoique Tychiade n'en sera que plus incrédule. — « Il y avait aux pieds de cette statue, re-  
« prit Eucrate, un grand nombre d'oboles, et quelques au-  
« tres pièces d'argent étaient collées à sa cuisse avec de la  
« cire. C'étaient des offrandes que lui avaient faites ceux  
« qui avaient été délivrés de la fièvre par sa puissance. J'a-  
« vais alors un esclave libyen, détestable sujet, et mon pale-  
« nier; il entreprit de dérober pendant la nuit ces dons  
« faits à la statue: et, pour exécuter son vol, il attendit le  
« moment où elle était descendue de sa base; mais à son  
« retour, Pélichus connut qu'il était volé. Remarquez comme

« il se vengea, et de quelle manière il fit prendre le Libyen  
 « sur le fait. Ce malheureux erra pendant toute la nuit en  
 « parcourant la maison ; on eût dit qu'il était tombé dans  
 « un labyrinthe inextricable ; le jour parut, et le voleur fut  
 « pris ayant encore sur lui des pièces qu'il avait dérobées.  
 « Convaincu de ce crime, il reçut alors bon nombre de  
 « coups, et ne vécut pas longtemps après ; il périt miséra-  
 « blement, fustigé toutes les nuits, comme il le disait lui-  
 « même, et si cruellement, que le lendemain on voyait son  
 « corps couvert de meurtrissures. Après cela, Tychiade,  
 « raille encore Pélichus, et moi-même comme un vieillard  
 « contemporain de Minos, et qui commence à radoter. » —  
 Va, Eucrate, lui dis-je, ce qui est d'airain ne sera jamais  
 que de l'airain, et l'ouvrage de Démétrius d'Alopèce, qui  
 faisait des hommes, et non pas des dieux. Je ne craindrai  
 jamais la statue de Pélichus, dont je n'avais pas beaucoup  
 redouté les menaces quand il était vivant.

Après cette histoire, le médecin Antigonus prit la parole :  
 « J'avais aussi, dit-il à Eucrate, un Hippocrate d'airain  
 « haut environ d'une coudée. Dès que la lampe était éteinte,  
 « il parcourait ma maison avec grand bruit, renversait les  
 « boîtes, mêlait les drogues, ouvrait les portes, surtout si  
 « si j'avais différé de lui faire le sacrifice que nous avons  
 « coutume de lui offrir chaque année. » Hippocrate, dis-je  
 alors, demande qu'on lui sacrifie, et il se fâche, si au temps  
 prescrit on ne le régale pas de victimes parfaites. lui qui de-  
 vrait se contenter de quelque cérémonie funèbre, d'une  
 libation de lait et de miel, ou d'une couronne posée sur sa  
 tête ?

« Écoute, dit alors Eucrate, ce que je vis il y a plus de  
 « cinq ans, et dont j'ai de bons témoins. Dans la saison des  
 « vendanges, vers la moitié du jour, ayant laissé mes ven-  
 « dangeurs dans ma vigne, j'allai seul, en réfléchissant, me  
 « promener dans un bois. J'étais à peine arrivé dans un  
 « endroit touffu, que j'entendis aboyer des chiens. Je pen-  
 « sai d'abord que pour se divertir, comme il a coutume, et  
 « prendre le plaisir de la chasse, Mnason, mon fils, s'était  
 « enfoncé avec ses compagnons dans le plus épais du bois.  
 « Mais ce n'était nullement cela : quelques instants après,

« la terre tremble, une voix semblable au tonnerre se fait  
 « entendre, et je vois une femme d'un aspect effrayant s'a-  
 « vancer vers moi. Sa taille était haute de près d'un demi-  
 « stade. Elle tenait un flambeau de la main gauche, et de  
 « la droite une épée longue d'environ vingt coudées. Par le  
 « bas, elle avait des pieds faits en serpents, et dans le  
 « haut elle ressemblait par son aspect à la Gorgone. Son  
 « regard était horrible. Au lieu de cheveux, des dragons  
 « flottaient sur son col; les uns l'entouraient, d'autres  
 « s'agitaient sur ses épaules en formant mille circuits af-  
 « freux. Voyez, mes amis ajouta-t-il, comme au seul récit  
 « j'en frissonne de frayeur! » En disant cela, il montrait à  
 toute l'assemblée les poils de son bras, que la terreur avait  
 hérissés.

Pendant Ion, Dinomaque et Cléodémus l'écoutaient en silence, l'œil fixe et la bouche béante. Ces vieillards, se laissant mener par le nez, adoraient presque cet incroyable colosse, cette femme d'un demi-stade, géant fait pour servir d'épouvantail aux enfants. Je fis en même temps réflexion que ces hommes qui enseignent la sagesse aux jeunes gens, et qui sont si fort admirés de la multitude, ne diffèrent des enfants que par leur barbe et leurs cheveux gris, plus faciles d'ailleurs à se laisser prendre aux attraits du mensonge.

Dinomaque prenant ensuite la parole : « Apprends-moi, de grâce, Eucrate, de quelle taille étaient les chiens de la déesse. — Ils étaient, dit Eucrate, plus hauts que les éléments des Indes, noirs comme eux, velus, couverts d'un poil sale et dégoûtant. Dès que je vis ces fantômes, je m'arrêtai, et tournai en dedans du doigt le châton de la bague dont l'Arabe m'avait fait présent; alors Hécate, frappant la terre de son pied de serpent, produisit une ouverture aussi vaste que le Tartare. Un instant après, elle se plongea dans cet abîme, et disparut. Remis de ma frayeur, je me penchai vers ce gouffre, en me tenant à un arbre, de peur que, surpris de quelque vertige, je ne tombasse dedans, la tête la première. Je vis alors tout ce qu'il y a dans les enfers, le Pyriplégéthon, le lac, Cerbère et tous les morts, au point d'en reconnaître quelques-uns.

« Je distinguai parfaitement mon père, encore vêtu des  
 « mêmes habillements dans lesquels nous l'avions enseveli.  
 « — Et que faisaient les âmes? dit alors Ion. — Et quelle autre  
 « chose, reprit Eucrate, sinon qu'elles se divertissaient  
 « couchées sur les prés d'asphodèle, comme elles avaient  
 « coutume de le faire dans leurs familles et dans leurs tri-  
 « bus<sup>1</sup>, avec leur amis et leurs parents? — Que les Épicu-  
 « riens, dit Ion, viennent à présent contredire le divin Platon  
 « et sa doctrine sur les âmes! Mais avez-vous vu Socrate et  
 « Platon parmi les ombres? — Pour Socrate je l'ai vu, a  
 « dit Eucrate, mais pas bien distinctement; j'en ai seule-  
 « ment jugé par son gros ventre et sa tête chauve. Quant à  
 « Platon, je ne l'ai point reconnu; car il faut, je pense,  
 « avouer la vérité à ses amis. Pendant que je considérais  
 « attentivement toutes ces choses, et que le gouffre se fer-  
 « mait, quelques-uns de mes esclaves, qui me cherchaient,  
 « arrivèrent comme il n'était pas totalement fermé. Dis,  
 « Pyrrhias, si je parle selon la vérité. » — Oh! oui, par Ju-  
 « piter dit alors Pyrrhias, j'ai même entendu des aboiements  
 sortir du gouffre, et il me sembla voir la lueur d'un flam-  
 beau. A ces mots je me mis à rire, en entendant ce témoin  
 ajouter la lueur et les aboiements.

Cléodémus prit alors la parole : « Ce que tu as vu, Eu-  
 « crate, n'est point nouveau, et d'autres l'ont pu voir  
 « comme vous, puisque moi-même, étant malade, j'eus, il  
 « n'y a pas longtemps, une pareille vision. Antigonus, ici  
 « présent, me voyait et prenait soin de moi. Le septième  
 « jour, la fièvre était devenue plus violente qu'une fièvre  
 « chaude. On m'avait laissé seul, la porte de ma chambre  
 « était fermée, et mes domestiques attendaient en dehors.  
 « Antigonus l'avait ainsi ordonné, afin que, s'il était pos-  
 « sible, je me livrasse au sommeil. Alors un jeune homme  
 « d'une rare beauté, revêtu d'un habit blanc, se présente à  
 « mes yeux bien éveillés; il me fait lever et me conduit  
 « dans les enfers à travers un gouffre profond. A peine y  
 « fûs-je entré, que je reconnus Tantale, Tityus et Sisyphe. Il  
 « est inutile de vous parler des autres; mais, lorsque je me

« fus approché du tribunal où se tenaient *Æaque*, *Charon*,  
 « les *Parques* et les *Furies*, un grave personnage, qui me  
 « parut être *Pluton*, s'assit sur le trône avec la dignité d'un  
 « roi. Il prononça les noms de ceux qui devaient bientôt  
 « mourir, et qui étaient restés dans le monde au-delà du  
 « terme qui leur avait été prescrit. Le jeune homme, me  
 « prenant aussitôt par la main, me présenta à *Pluton*, qui  
 « se mit en colère contre mon conducteur, et lui dit : Son  
 « fil n'est point encore totalement employé, qu'il s'en aille ;  
 « mais amène-moi le forgeron *Démyle*, qui vit plus que le  
 « fuseau de la *Parque* ne le permet. Je m'enfuis à l'instant  
 « plein de joie ; la fièvre m'avait déjà quitté. J'annonçai à  
 « tout le monde que *Démyle* allait bientôt mourir : il de-  
 « meurait dans mon voisinage. On me dit qu'il était ma-  
 « lade, et peu après nous entendîmes les lamentations de  
 « ceux qui le pleuraient. »

— Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? dit alors *Antigonus* ; je  
 connais bien un homme qui est ressuscité vingt jours après  
 qu'on l'eut enterré. Je l'ai soigné avant sa mort et depuis  
 qu'il est revenu à la vie. — Et comment, lui dis-je, son corps  
 n'a-t-il pas pourri pendant l'espace de vingt jours ? ou,  
 comment cet homme n'est-il pas mort de faim, à moins  
 que ce ne soit un autre *Épiménide*<sup>1</sup> que vous avez traité ?

Comme je disais cela, les enfants d'*Eucrate*, de retour du  
 gymnase, entrèrent : l'un était déjà sorti de la classe des  
 adolescents, l'autre comptait à peu près quinze années.  
 Après nous avoir salués, ils s'assirent auprès de leur père,  
 et l'on m'apporta un siège. Alors *Eucrate*, comme si la vue  
 de ses fils eût rappelé quelque chose à sa mémoire : « Puis-  
 « sé-je, dit-il, en imposant ses mains sur leur tête, puissé-je  
 « être sûr que ces enfants feront mon bonheur, comme  
 « ce que je vais te dire, ô *Tychiade*, est véritable ! Personne  
 « n'ignore à quel point j'aimais leur mère, qui est aujour-  
 « d'hui parmi les âmes heureuses. J'en ai donné des preuves  
 « par tout ce que j'ai fait pour elle durant sa vie et de-  
 « puis qu'elle n'est plus. A sa mort, je brûlai sur son bûcher

1. Philosophe que l'on dit s'être endormi pendant cinquante ans. Voyez le *Timon*,  
 page 69, et la seizième dissertation de *Maxime de Tyr*, au commencement.

« tous les ornements et tous les habits qu'elle se plaisait à  
 « porter lorsqu'elle était vivante. Cependant le septième  
 « jour après cette triste cérémonie, tandis que j'étais,  
 « comme aujourd'hui, couché sur ce lit, et que pour don-  
 « ner quelque consolation à ma douleur, je lisais en silence  
 « le traité de Platon sur l'immortalité de l'âme, Démænète  
 « elle-même entre et vient s'asseoir auprès de moi, dans  
 « l'attitude où tu vois à présent Eucratide. » Il montrait  
 en même temps le plus jeune de ses fils, qui frissonna sou-  
 dain d'une frayeur enfantine, et qui était déjà pâle depuis  
 le commencement du récit. « Pour moi, reprit Eucrate, dès  
 « que je la vis, je la serrai dans mes bras en pleurant et en  
 « jetant des cris lamentables. Mais elle, interrompant mes  
 « plaintes, me fit des reproches de ce que lui ayant fait une  
 « offrande de tout ce qui lui avait appartenu, je n'avais point  
 « consommé par la flamme l'une de ses deux pantoufles qui  
 « étaient d'étoffe d'or : elle me dit que cette pantoufle était  
 « tombée derrière un coffre. En effet, n'ayant pu la trouver,  
 « nous n'en avons brûlé qu'une. Comme elle parlait encore,  
 « un misérable petit chien de Mélite<sup>1</sup>, qui était sous le lit,  
 « se mit à aboyer, et ma femme disparut. Cependant la pan-  
 « toufle fut trouvée sous le coffre, et on la brûla le lende-  
 « main. Crois-tu encore, Tychiade, que l'on doive refuser  
 « sa croyance à des visions aussi claires et qui se repro-  
 « duisent tous les jours ? » — Non, certes, lui dis-je ; ceux  
 qui ne voudraient pas y croire, et qui s'armeraient d'une  
 telle impudence contre la vérité, mériteraient d'être, comme  
 les enfants, frappés sur le derrière avec une pantoufle  
 dorée.

Sur ces entrefaites arrive Arignotus le pythagoricien. Ses  
 longs cheveux lui donnent un air vénérable : tu connais  
 d'ailleurs ce personnage célèbre par sa sagesse, et qu'on a  
 surnommé le Divin. Pour moi, dès que je le vis, je respirai ;  
 je pensais, en effet, qu'il venait comme une hache contre le  
 mensonge. Ce sage, me disais-je, va fermer la bouche à tous  
 nos conteurs de prodiges ; et je regardais comme un Dieu

1. Mélite, aujourd'hui Méléda, est une petite île située dans la mer Adriatique, sur les côtes de la Dalmatie. Elle produisait des petits chiens semblables à nos petits épagneuls, fort recherchés par les dames grecques et romaines.

que la fortune faisait descendre à mon secours, porté sur sa machine, comme on dit. Il s'assit, et Cléodémus se recula pour lui faire place : d'abord il demanda des nouvelles de la maladie, et apprenant d'Eucrate même qu'il sentait beaucoup de soulagement : « De quoi donc, dit-il, vous entreteniez-vous tout à l'heure ? Je vous ai entendu causer en entrant, et il m'a semblé que la conversation était bien établie. — Et de quelle autre chose, reprit Eucrate, si ce n'est que nous tâchions de persuader à cet homme de diamant (il me montrait), qu'il y a des démons, des spectres, des âmes qui se promènent sur la terre, et se font voir à ceux qui le veulent ? » A ce discours je rougis ; et, plein de vénération pour Arignotus, je baissai la tête. « Prends garde, Eucrate, reprit-il : Tychiade veut peut-être dire que l'on ne voit errer que les âmes de ceux qui sont morts d'une manière violente ; par exemple, si un homme s'est pendu, s'il a eu la tête tranchée, qu'il ait été empalé ou qu'il soit sorti de la vie de quelque autre manière semblable ; mais qu'à l'égard des âmes de ceux qui sont morts naturellement, il n'en est pas ainsi. Si telle est son opinion, on ne doit pas tout à fait la rejeter. — Par Jupiter ! reprit Dinomaque, il prétend que rien de semblable n'existe et ne s'est jamais vu.

— Que dis-tu ? s'écria alors Arignotus, en me lançant un regard sévère ; tu ne crois pas à l'existence de ces choses, et cela, quand tout le monde, pour ainsi dire, les a vues ? — Tu plaides ici pour moi, lui ai-je répondu ; si je suis incrédule, c'est que je n'ai point vu ; si je voyais, sans doute je croirais comme vous. — Eh bien ! reprit-il, si jamais tu vas à Corinthe, demande où est la maison d'Eubatide, et quand on te l'aura montrée près du Cranion, dis au portier Tibius que tu veux voir l'endroit d'où le pythagoricien Arignotus a chassé un démon en creusant une fosse, et savoir comment il a rendu la maison pour toujours habitable. — Qu'était-ce donc, Arignotus ? a demandé Eucrate. « Des prodiges effrayants, reprit le pythagoricien, empêchaient depuis longtemps qu'on pût habiter cette maison. Si quelqu'un osait y demeurer, il se sentait frappé de coups, et bientôt il était contraint de s'enfuir, chassé par un fantôme effroyable. Déjà elle tombait en ruines, le toit s'était en-

« foncé, et il ne se trouvait personne d'assez hardi pour y  
« entrer. On m'en parla; je prends aussitôt des livres (j'en  
« ai beaucoup d'égyptiens qui traitent de ces matières), et  
« je me rends à cette maison vers l'heure du premier som-  
« meil, malgré les instances de mon hôte, qui, croyant que  
« je courais à une perte certaine, s'efforçait de me détour-  
« ner de ce dessein, et me retenait, pour ainsi dire, par  
« mes habits. Cependant, une lampe à la main, j'entre dans  
« la maison; je pose ma lumière dans la chambre la plus  
« vaste, et je me mets tranquillement à lire, assis par terre.  
« Bientôt le démon arrive, sale, portant de longs cheveux,  
« et plus noir que les ténèbres même. Il croyait avoir affaire  
« à un homme du commun; il se flattait de m'effrayer aussi  
« facilement que les autres. Il se présente donc et cherche  
« de tous côtés à m'assaillir. Pour tâcher de me vaincre, il  
« se métamorphose tour à tour en chien, en taureau, en  
« lion. Alors j'emploie la plus terrible de mes formules, je la  
« prononce en langue égyptienne, et, par la force de mon  
« art, je le chasse dans le coin de la chambre le plus obscur.  
« Après avoir bien remarqué l'endroit où il s'était plongé,  
« je me livrai au repos le reste de la nuit. Le lendemain  
« matin tout le monde était désespéré, on s'attendait à me  
« trouver mort, ainsi que les autres. On fut bien surpris de  
« me voir sortir. J'allai sur-le-champ trouver Eubatide, je  
« lui annonçai qu'il pourrait désormais habiter sans crainte  
« sa maison qui était purifiée. Je le pris ensuite avec moi,  
« et, suivi d'une foule de personnes que cette aventure ex-  
« traordinaire attirait sur nos pas, je le menai à l'endroit  
« même où j'avais vu le spectre s'abîmer. Je l'engageai à  
« faire prendre à ses gens des bêches et des hoyaux, et à  
« faire fouiller. On n'eut pas creusé la terre à une brasse de  
« profondeur, qu'on découvrit un cadavre ancien, qui n'é-  
« tait déjà plus qu'un squelette. Nous lui donnâmes la sé-  
« pulture, et depuis ce temps la maison a cessé d'être in-  
« festée par des fantômes. »

Lorsque Arignotus, cet homme d'une science divine, ce sage révééré de tout le monde, eut raconté cet histoire, il n'y eut plus personne dans la compagnie qui ne m'accusât de la démence la plus complète, puisque je refusais de croire

à de pareils prodiges, et cela quand Arignotus en assurait l'existence. Pour moi, sans redouter ni sa chevelure, ni la haute opinion qu'on avait de lui : « Eh quoi ! lui dis-je, Arignotus, es-tu aussi de ces gens qui n'offrent que la seule espérance de la vérité, remplis intérieurement de fumée et de visions ? Tu vérifies le proverbe : *Notre trésor n'est que du charbon*. — Eh bien, reprit-il, puisque tu ne crois ni à mes discours, ni à ceux de Dinomaque, de Cléodémus, d'Eucrate même, cite-nous un peu quelque homme plus digne de foi sur cette matière, qui ait ouvertement contredit ce que nous disons. — Par Jupiter ! lui ai-je répondu, je te citerai l'illustre citoyen d'Abdère, le fameux Démocrite ; il était si fortement persuadé qu'il ne peut rien exister de semblable, que, lorsqu'il se fut renfermé dans un tombeau situé hors des portes de la ville, pour y travailler sans relâche à composer et à écrire ses ouvrages, des jeunes gens qui voulaient l'effrayer et rire à ses dépens, vinrent un jour le surprendre, revêtus, comme les défunts, de longues robes noires, le visage couvert de masques semblables à des crânes ; ils dansaient autour de lui, faisant mille gambades ; mais le philosophe, sans témoigner le moindre effroi, sans lever les yeux sur eux, continuant toujours d'écrire : *Cessez de plaisanter*, leur dit-il ; tant il était fermement convaincu que nos âmes ne sont plus rien dès qu'elles sont sorties de nos corps. — Ce que tu dis là, reprit Eucrate, prouve que Démocrite, s'il a pensé de cette manière, était un homme sans jugement. Moi, je vais vous raconter un fait qui m'est arrivé, et que je ne tiens point d'un autre : peut-être en l'entendant, Tychiade, seras-tu forcé de rendre hommage à la vérité de mon récit.

« Dans ma jeunesse, lorsque je vivais en Égypte, où mon  
« père m'avait envoyé pour m'instruire dans les sciences,  
« il me prit envie de remonter le Nil jusqu'à Coptos, et d'aller  
« de là voir la statue de Memnon, afin d'entendre ces sons  
« admirables qu'il rend aux premiers rayons du soleil le-  
« vant. Je l'entendis, non pas comme le commun des hom-  
« mes, rendre un son inarticulé ; Memnon ouvrit la bouche  
« en ma faveur, et me rendit un oracle en sept vers, qu'il  
« serait inutile de vous réciter. En remontant le fleuve,

« il se trouva parmi nous un citoyen de Memphis, l'un des  
« scribes sacrés, homme admirable par son savoir, et versé  
« dans toute la doctrine des Égyptiens. On me dit même  
« qu'il avait demeuré pendant vingt-trois ans dans les sanc-  
« tuaires souterrains où Isis l'avait initié aux mystères de  
« la magie. — C'est Pancratès, dit alors Arignotus, c'est  
« mon maître, un homme divin, rasé, habillé de lin, ayant  
« l'air réfléchi, parlant très-purement le grec. Sa taille est  
« grande, son nez camus; il a les lèvres saillantes, la jambe  
« grêle. — C'est lui-même, reprit Eucrate, c'est Pancratès.  
« D'abord j'ignorais quel il pouvait être; mais le voyant,  
« toutes les fois que le navire relâchait, faire une infinité  
« de prodiges, monter à cheval sur les crocodiles, nager au  
« milieu des bêtes féroces qui le respectaient et le flat-  
« taient de la queue, je reconnus alors que c'était un mortel  
« chéri des dieux; je cherchai par des manières prévenantes  
« à m'insinuer auprès de lui; insensiblement je devins son  
« ami, au point qu'il me communiqua tous ses secrets.  
« Enfin, il m'engagea à laisser mes esclaves à Memphis, et  
« à le suivre seul, me disant que nous ne manquerions  
« point de serviteurs. En effet, voici de quelle manière nous  
« vivions : lorsque nous étions arrivés dans une hôtellerie,  
« mon homme prenant la barre de la porte, un balai ou  
« bien un pilon, lui mettait un habit, et prononçant sur  
« lui une formule magique, il faisait marcher ce mor-  
« ceau de bois, que tout le monde prenait pour un  
« homme. Ce domestique allait nous puiser de l'eau, nous  
« préparait à manger, rangeait les meubles et nous ser-  
« vait en tout avec une adresse singulière. Ensuite, lorsque  
« le mage n'avait plus besoin de son service, par un autre  
« enchantement, il en faisait de nouveau un balai s'il avait  
« été balai, ou un pilon si tel avait été son premier état.  
« Quelque désir que j'eusse d'apprendre ce secret, je ne pus  
« l'obtenir de l'Égyptien; quoique dans tout le reste il en  
« usât avec moi sans réserve. Un jour, caché dans un coin  
« obscur, j'entendis l'enchantement sans qu'il s'en aperçût :  
« c'était un mot composé de trois syllabes. Le mage sortit  
« ensuite pour aller à la place publique, après avoir donné  
« au pilon les ordres nécessaires. Le lendemain, comme des

« affaires le retenaient dans la ville, je prends un pilon, je  
 « l'habille, et, lui adressant les trois syllabes de la même  
 « manière que le mage, je lui ordonne d'apporter de l'eau.  
 « Quand il eut rempli une amphore et me l'eut apportée :  
 « Arrête-toi, lui dis-je, et n'apporte plus d'eau ; mais sans  
 « vouloir m'obéir, il en apportait toujours, et à force d'en  
 « puiser, il inondait la maison. J'étais fort embarrassé, je  
 « craignais que Pancratès à son retour ne se fâchât contre  
 « moi ; en conséquence je prends une hache et je coupe en  
 « deux le pilon ; ces deux morceaux de bois prennent chacun  
 « une amphore, et vont chercher de l'eau : au lieu d'un do-  
 « mestique, j'en avais deux. Le mage arrive en ce moment :  
 « il comprit bien ce qui s'était passé ; il convertit mes por-  
 « teurs d'eau en bois, comme ils étaient avant l'enchante-  
 « ment, et, peu de jours après, il me quitta sans que je m'en  
 « aperçusse. Je ne le revis plus. — Tu sais donc encore,  
 « dit alors Dinomaque, faire un homme d'un pilon ? — Cer-  
 « tainement, reprit Eucrate, du moins à moitié : car je ne  
 « pourrais pas le rappeler à sa première forme ; et, si j'en  
 « faisais un porteur d'eau, je courrais risque de voir ma  
 « maison inondée. »

— Ne cesserez-vous point, leur dis-je alors, âgés comme vous l'êtes, de raconter ces prodiges absurdes ? Rejetez du moins à un autre temps vos histoires incroyables et effrayantes, par respect pour ces jeunes gens ; craignez que leur esprit ne se remplisse insensiblement de frayeurs et de fables ridicules. On doit ménager la jeunesse, ne point l'accoutumer à de pareils récits, dont l'impression pourrait troubler à jamais la tranquillité de l'âme, et rendre des enfants pusillanimes et superstitieux.

« En parlant de superstition, dit Eucrate, tu me rappelles  
 « fort à propos un trait singulier. Que te semble, Tychiade,  
 « des oracles, des prophéties, de ces vers que récitent à  
 « grands cris des hommes inspirés par un Dieu, et de ceux  
 « qui se font entendre du fond du sanctuaire, et par les-  
 « quels la Pythie nous prédit l'avenir ? Sans doute que tu  
 « n'y crois pas davantage. Eh bien ! moi, je possède un anneau  
 « sacré, dont la pierre gravée représente un Apollon, et  
 « cet Apollon me parle ; mais je ne te le dirai pas, pour ne

« point avoir l'air de me vanter de choses incroyables; mais je  
 « veux vous apprendre ce que j'ai vu et entendu à Malle  
 « dans le temple d'Amphiloque, où la statue de ce héros a  
 « réellement causé avec moi et m'a donné des conseils sur  
 « mes affaires; et, tout de suite, je vous rapporterai ce que  
 « j'ai vu à Pergame et ce qui me fut dit à Patras. Comme je  
 « revenais d'Égypte dans ma patrie, on me dit que l'oracle  
 « de Malle était le plus célèbre et le plus véridique; qu'il  
 « répondait clairement, et mot pour mot, à tout ce qu'on  
 « écrivait sur des tablettes que l'on remettait entre les  
 « mains du prophète; je crus ne pouvoir rien faire de  
 « mieux que d'éprouver l'oracle et consulter le dieu sur  
 « l'avenir. »

Eucrate en était là, lorsque voyant où il allait en venir, et que ce n'était pas sans motif qu'il avait fait un si long préambule sur les oracles; ne voulant pas d'ailleurs jouer le triste personnage d'un homme qui contredit tout le monde, je laissai mon conteur naviguant encore d'Égypte à Malle. Je sentais bien que la présence d'un adversaire qui réfutait tous leurs mensonges ne leur était point agréable. « Je sors, leur dis-je, pour aller chercher Léontichus auquel j'ai quelque chose d'essentiel à communiquer. Pour vous, que les événements simples de la vie humaine ne peuvent contenter, invoquez les dieux, afin qu'ils vous aident à raconter des prodiges et des fables. A ces mots, je sortis: je ne doute point que, profitant avec joie de la liberté que leur donnait mon départ, ils ne se soient amplement régalés de mensonges.

Voilà, cher Philoclès, ce que je viens d'entendre chez Eucrate. Par Jupiter! je me sens l'estomac surchargé, et, comme ceux qui ont bu du vin doux, j'ai besoin de vomir. J'achèterais volontiers à grand prix un médicament qui eût la vertu de me faire oublier tout ce que j'ai entendu: car je crains que le souvenir de ces prodiges, s'il reste un peu de temps dans mon esprit, ne me cause à la fin quelque fâcheuse maladie. Déjà je ne vois plus que fantômes, spectres, démons, Hécales.

PHILOCLÈS. C'est aussi le fruit que j'ai retiré de ta narration: ceux qui sont mordus par des chiens enragés ne sont

pas, dit-on, les seuls qui enragent ; si celui qui a été mordu mord quelqu'un à son tour, cette morsure a le même effet que celle du chien et produit les mêmes frayeurs. Tu as été mordu dans la maison d'Eucrate par une foule de mensonges, et il me semble que tu m'as communiqué ta maladie, tant j'ai l'âme remplie de démons.

TYCHIADE. Va, tranquilisons-nous, mon cher ; nous avons contre cette maladie un puissant antidote, la vérité et la saine raison : si nous en faisons usage, aucun de ces vains et ridicules mensonges ne nous pourra troubler.

### XIII

## TOXARIS

ou

## DE L'AMITIÉ

---

### MNÉSIPPE ET TOXARIS.

**MNÉSIPPE.** Que dis-tu, Toxaris? Vous êtes Scythes, et vous sacrifiez à Oreste et à Pylade! Vous les regardez donc comme des dieux?

**TOXARIS.** Oui, Mnésippe, nous leur sacrifions, non pas à la vérité, comme à des dieux, mais comme à des hommes de bien.

**MNÉSIPPE.** Est-ce donc chez vous un usage de sacrifier aux gens de bien après leur mort, comme à des dieux?

**TOXARIS.** Non seulement nous leur sacrifions, mais nous les honorons dans nos fêtes publiques et nos réunions solennelles.

**MNÉSIPPE.** Et quel est votre but? Ce n'est pas sans doute, de vous les rendre favorables, puisque vous savez qu'ils sont morts.

**TOXARIS.** C'est toujours un avantage de se rendre les morts favorables; mais nous croyons, en outre, faire une chose très-utile aux vivants, en leur rappelant le souvenir des héros qui ne sont plus; et, lorsque nous honorons ces morts célèbres, nous espérons que plusieurs de nos citoyens voudront imiter leurs vertus.

**MNÉSIPPE.** C'est penser judicieusement. Mais dites-moi ce que vous admirez tant dans Oreste et dans Pylade. Pourquoi avez-vous mis au rang des dieux des hommes qui vous étaient

étrangers, et même se sont montrés vos ennemis? Tu sais que la tempête les avait jetés sur vos côtes : les Scythes les emmenèrent captifs, et les destinaient à être sacrifiés à Diane; mais ils surprirent leurs geôliers, renversèrent la garde du roi, le tuèrent lui-même, et emmenant avec eux la prêtresse, que dis-je! enlevant la statue même de Diane, ils se rembarquèrent, insultant de la sorte aux lois des Scythes. Si c'est pour de pareilles actions que vous les honorez, vous ne manquerez pas de gens qui les imiteront. Prenez garde que ces anciens exemples, qui vous paraissent si beaux, n'attirent en Scythie beaucoup d'Orestes et de Pylades. Vous ne tarderez pas, ce me semble, à n'avoir ni religion, ni dieux, si ceux qui vous restent sont enlevés de la même manière. Il est vrai qu'à la place de ces dieux, vous honorez leurs ravisseurs, et que vous offrirez des sacrifices à ceux qui auront dépouillé vos temples. Mais si ce n'est pas pour ces actions que vous rendez un culte à Oreste et à Pylade, qu'ont-ils donc fait qui mérite votre reconnaissance? Autrefois vous ne les regardiez pas comme des dieux, et à présent vous leur sacrifiez, vous les mettez au rang des divinités, et vous immolez des victimes à des hommes qui ont manqué eux-mêmes d'en servir. Cela paraît ridicule et contraire à vos anciens usages.

TOXARIS. Tout ce que tu viens de rapporter de ces grands hommes, Mnésippe, ne doit-il pas être regardé comme une suite de belles actions? En effet, ils n'étaient que deux, et ils ont osé former l'entreprise la plus hardie; ils ont quitté leur patrie pour s'embarquer sur le Pont-Euxin, voyage qu'aucun Grec n'avait osé tenter depuis les Argonautes. Ils ne furent effrayés, ni du nom d'inhospitalière que l'on donnait à cette mer, ni de la cruauté des peuples qui en habitaient les bords, ni de tout ce qu'on en racontait de terrible; et, lorsqu'ils furent faits prisonniers, ils se conduisirent avec tant de bravoure, qu'après avoir brisé leurs fers, ils vengèrent sur le roi l'outrage qu'ils en avaient reçu, et s'en retournèrent dans leur pays après avoir enlevé la déesse. Comment de telles actions ne paraîtraient-elles pas admirables et dignes des honneurs divins à tous ceux qui rendent hommage à la vertu? Ce n'est cependant pas là ce que nous con-

sidérons dans Oreste et dans Pylade, ni ce qui nous les fait regarder comme des héros.

**MNÉSIPPE.** Tu me diras au moins ce qu'ils ont fait de si grand et de si divin. Si c'est leur voyage ou leur navigation que tu admires, je pourrais te montrer beaucoup de gens qui mériteraient mieux d'avoir des autels : surtout les Phéniciens, qui ne naviguent pas seulement sur l'Euxin, jusques aux Méotides ou au Bosphore, mais qui parcourent toutes les mers grecques et barbares, visitent pendant l'été tous les ports et tous les rivages, et ne retournent chez eux que sur la fin de l'automne. Tu les regarderas donc aussi comme des dieux ? Cependant la plupart ne sont que des marchands de poisson salé.

**TOXARIS.** Apprends, mon cher, que les Scythes, que vous appelez barbares, ont conçu des grands hommes une plus haute idée que les Grecs. On ne pourrait pas trouver à Mycènes ou dans Argos un tombeau remarquable d'Oreste ou de Pylade ; et chez nous ils ont un temple. Un même culte les honore tous les deux à la fois, en mémoire de l'amitié qui les unissait. Nous leur offrons des victimes, nous leur rendons toutes sortes d'honneurs ; et leur qualité d'étrangers n'empêche pas les Scythes de les regarder comme des héros. On ne s'informe pas chez nous de quel pays sont les hommes d'élite, et nous ne sommes point jaloux de leurs belles actions, quand même ils seraient nos ennemis. En les louant, nous les mettons, à cause de leurs hauts faits, au rang de nos citoyens. Mais ce qui excite le plus notre admiration, ce que nous louons surtout dans Oreste et Pylade, c'est leur amitié. On peut apprendre d'eux comment il faut, entre amis, partager la bonne et la mauvaise fortune, et par où l'on mérite d'être recherché par les plus vertueux des Scythes. Nos ancêtres ont gravé sur une colonne d'airain, qu'ils ont élevé dans le temple d'Oreste, l'histoire des malheurs que ces amis ont éprouvés ensemble, et ils ont ordonné par une loi que l'inscription de cette colonne fût la première instruction de leurs enfants, la base de leur éducation, et qu'ils l'apprirent par cœur. Aussi, un enfant oublierait plus tôt le nom de son père, que d'ignorer les actions d'Oreste et de Pylade. Tout ce qui est écrit sur la colonne est repré-

senté sur l'enceinte intérieure du temple, dans des peintures qu'ont fait faire nos ancêtres. On voit, d'un côté, Oreste naviguant avec son ami, ensuite leur vaisseau fracassé contre les écueils, Oreste fait prisonnier et préparé pour servir de victime; Iphigénie a déjà commencé le sacrifice. Vis-à-vis, et sur la muraille parallèle, on voit qu'il a rompu ses chaînes et qu'il immole à sa vengeance Thoas et une foule de Scythes qui l'accompagnaient. Enfin les deux amis se rembarquent, emmenant avec eux Iphigénie et la déesse. Les Scythes veulent en vain arrêter le vaisseau qui fend déjà les flots, vainement ils se suspendent aux gouvernails<sup>1</sup> et s'efforcent de monter dans le navire; tout cède au courage des deux amis; et les Scythes, blessés ou craignant de l'être, regagnent, en nageant, le rivage. C'est ici surtout qu'on peut voir quelle tendresse ces deux Grecs montrèrent l'un pour l'autre dans ce combat contre les Scythes. Le peintre les a représentés tous deux, négligeant le soin de leur propre vie, pour repousser les ennemis qui attaquent l'autre. Chacun cherche à s'avancer au-devant des traits dirigés contre son ami, et compte la mort pour rien, s'il le sauve et lui dérobe, pour ainsi dire, les coups en s'y présentant lui-même. C'est cette bienveillance si vive, cet empressement à partager les périls l'un de l'autre, ce dévouement à l'amitié, cette sincérité, cette solidité d'affection que nous avons cru au-dessus du commun des hommes, et comme le partage d'intelligences supérieures à l'humanité.

Les hommes, en effet, sont amis tant qu'un vent favorable enfle les voiles de leur navire; ils se plaignent alors de leurs amis, s'ils ne partagent pas avec eux leurs plaisirs; mais le vent devient-il contraire, ils fuient et les abandonnent au milieu du danger. Apprends donc par là, mon cher, que les Scythes n'ont rien de plus cher que l'amitié, qu'ils n'estiment rien tant que de partager les travaux et les dangers d'un ami, et que c'est chez nous une chose honteuse que de trahir les devoirs de l'amitié. Voilà pourquoi nous rendons de si grands honneurs à Oreste et à Pylade; et c'est

1. Les vaisseaux des anciens avaient plusieurs gouvernails; une infinité de monuments le prouvent, et il n'est pas besoin de citer aucune autorité sur une chose si connue.

parce qu'ils ont surpassé tous les autres en amitié que nous sommes remplis d'admiration pour eux. Nous les appelons *Koracoi*, ce qui, dans notre langue, signifie *les génies tutélaires de l'amitié*.

MNÉSIPPE. Je vois bien, Toxaris, que les Scythes ne sont pas seulement habiles à lancer un trait et meilleurs guerriers que les autres ; tu me fais assez connaître qu'ils excellent à parler avec éloquence. Tu as bien changé ma façon de penser, et je crois à présent que vous pouvez avoir raison de sacrifier à Oreste et à Pylade. Je ne savais pas encore que tu fusses un si bon peintre ; il m'a semblé, pendant ton récit, que je voyais les tableaux du temple d'Oreste, et le combat, et les blessures que les deux amis recevaient l'un pour l'autre. Je ne croyais pas, il le faut avouer, que les Scythes fissent tant de cas de l'amitié. Je les croyais, au contraire, inhospitaliers, sauvages, enclins à la haine, à la colère, à l'empchement, incapables d'aimer même leurs plus proches parents ; et j'en jugeais sur ce que disent les voyageurs, qu'ils mangent leur père après sa mort<sup>1</sup>.

TOXARIS. Ce n'est pas ici le moment de discuter avec toi si les Scythes sont des fils plus justes et plus respectueux que les Grecs ; toujours est-il vrai qu'ils sont plus que vous amis tendres et fidèles. Il me serait facile de montrer que les Scythes font bien plus de cas de l'amitié que les Grecs ; et certes, si je ne craignais de te fâcher, je te dirais l'idée que j'ai prise des Grecs, pendant le long séjour que j'ai fait avec eux. Vous parlez de l'amitié avec plus d'éloquence que personne ; mais, loin que vos actions répondent à vos discours, vous en restez à ces éloges ; et, lorsqu'il faut agir comme le doit un véritable ami, vous fuyez et n'osez consommer votre ouvrage.

Lorsque vos poètes tragiques exposent sur la scène des exemples d'une amitié parfaite, vous les louez, vos mains les applaudissent, vous partagez les dangers des héros, leurs malheurs vous arrachent des larmes. Cependant vous n'osez rien faire pour vos amis qui méritent ces louanges que vous

1. Hérodote, *Clio*, chap. ccxvi : mais, selon cet auteur, ce sont plutôt les Massagètes que les Scythes qui en usent ainsi ; car il dit plus haut que ce que les Grecs attribuent généralement aux Scythes n'est vrai que des Massagètes.

prodiguez à des héros imaginaires. Si quelqu'un de ceux que vous assurez de votre amitié vient à tomber dans l'infortune, le héros de la tragédie disparaît, et vous restez semblables à ces masques vides et muets, dont la bouche, prodigieusement ouyerte, ne profère pas une seule parole.

Quant à nous, autant nous vous sommes inférieurs en discours, autant nous l'emportons par les actions. Faisons une chose. Rapportons chacun des exemples d'amitié. Écartons cependant toutes ces anciennes amitiés qu'ont célébrées vos poëtes ; vous auriez trop d'avantage, si l'on s'en rapportait au témoignage véridique de ces vers harmonieux, dans lesquels ils chantent l'amitié d'Achille et de Patrocle, celle de Thésée et de Pirithoüs, et de tant d'autres. Prenons seulement un petit nombre de faits arrivés de notre temps. Rapporte les actions des amis grecs ; moi, je dirai celles des amis scythes ; et celui qui aura produit les amis les plus généreux remportera la victoire et proclamera son pays vainqueur dans un si beau genre de combat. Pour moi, j'aimerais mieux avoir la main droite coupée, ce qui est chez les Scythes une punition déshonorante, que d'être vaincu par un Grec et lui céder en amitié.

MNÉSIPPE. Ce n'est pas peu de chose que d'oser combattre seul à seul avec un homme armé, comme tu l'es, de traits bien aignisés et toujours sûrs de leurs coups. Cependant je ne trahirai point lâchement les intérêts de la Grèce. J'accepte le combat. Il serait honteux que, faute de défenseur, tant de nations, dont la Grèce est composée, fussent vaincues par les Scythes, qui, selon le témoignage de leur histoire et de ces tableaux dont tu m'as fait un si beau récit, n'ont pu résister à deux Grecs. Si cela arrivait, il faudrait me couper la langue, et non pas la main. Mais d'abord il faut, en commençant, fixer le nombre des exemples que nous rapporterons ; à moins que le vainqueur ne soit celui qui en rapportera davantage.

TOXARIS. Nullement : le nombre ne doit point déterminer la victoire. Mais si tes traits, aussi nombreux que les miens, paraissent plus vifs et plus perçants, ils me feront des blessures mortelles, et je céderai à leurs coups.

MNÉSIPPE. Fort bien. Mais encore convient-il d'en fixer le nombre. Il suffira, ce me semble, d'en rapporter chacun cinq.

TOXARIS. J'y consens. Commence donc. Mais auparavant, jure moi de ne rien dire que de vrai ; autrement il ne serait pas difficile de forger quelque histoire de ce genre, dont la preuve serait assez difficile à acquérir ; néanmoins, si tu jures, je te croirai.

MNÉSIPPE. Eh bien ! je jurerais, si tu le crois nécessaire. Lequel de nos dieux veux-tu que j'atteste ? Sera-ce celui qui préside à l'amitié ?

TOXARIS. Oui : et moi, je jurerais celui de mon pays, lorsque ce sera mon tour de parler.

MNÉSIPPE. Jupiter, protecteur de l'amitié, sois témoin que je n'avancerai rien que de vrai, rien que je n'aie appris par moi-même ou par des témoins dignes de foi, rien dont je ne sois exactement instruit, et que je n'ajouterai rien de mon chef pour exciter la pitié ! Je commence par l'histoire de Dinias et d'Agathocle, dont l'amitié est célèbre dans toute l'Ionie.

Agathocle était de Samos ; il n'y a pas longtemps qu'il vivait encore. Sa naissance et sa fortune n'avaient rien de considérable, mais l'amitié qu'il a montrée pour Dinias l'a rendu justement illustre. Ce Dinias, dont il était l'ami d'enfance, était fils de Lysion d'Ephèse. Il venait d'hériter d'une immense fortune, et, comme de raison, il était entouré d'une foule de gens, toujours disposés à faire avec lui la débauche et à vivre dans les plaisirs, et par là même d'autant plus éloignés d'avoir pour lui une amitié véritable. D'abord Agathocle se trouvait avec eux, il partageait leur société et leurs divertissements ; mais c'était sans y trouver aucun plaisir. Bientôt Dinias n'eut pas pour lui plus d'égards que pour ses flatteurs ; enfin Agathocle lui devint tout à fait insupportable, parce qu'il osait blâmer sa conduite, qu'il lui rappelait le souvenir de ses ancêtres, et l'avertissait de conserver l'héritage que son père lui avait amassé avec tant de peines ; en sorte que Dinias, choqué de ses reproches, cessa de l'inviter à ses parties de plaisir ; il cherchait même à se cacher de lui, et ne buvait qu'avec ses flatteurs.

Ceux-ci ne tardèrent pas à persuader à ce malheureux jeune homme qu'une certaine Chariclée, femme de Démoxax, homme de considération et le premier magistrat d'Éphèse, était amoureuse de lui. D'abord les billets doux commencèrent à marcher de la part de Chariclée, ensuite vinrent des guirlandes de fleurs à demi flétries, des fruits qui portaient l'empreinte de ses dents<sup>1</sup>, et toutes les galanteries que les femmes voluptueuses savent si bien mettre en usage pour séduire les jeunes gens qu'elles veulent engager insensiblement dans une passion, et qu'elles enflamment en leur faisant croire qu'ils sont leur premier amour. Rien n'est en effet plus attrayant, surtout pour ceux qui se croient fort aimables, et ils ne tardent pas à tomber, sans s'en apercevoir, dans les filets de ces coquettes.

Chariclée était jolie, mais vraie courtisane; elle se livrait au premier qui la voulait avoir, pour peu qu'il la payât. Si quelqu'un, en passant, la fixait, elle lui faisait connaître par un signe de tête qu'il pouvait venir avec elle: il n'y avait pas lieu de craindre qu'elle dit non. C'était d'ailleurs une femme rusée, et de toutes les courtisanes la plus habile, la plus expérimentée dans l'art de s'attirer un amant ou de le fixer s'il paraissait incertain de son choix; nul ne savait mieux le subjuguier, l'asservir ou l'enflammer peu à peu, tantôt par une feinte colère ou par des caresses trompeuses, tantôt par un mépris affecté, ou bien en feignant d'avoir du penchant pour un autre. Enfin c'était, dans son genre, une femme accomplie, qui faisait jouer mille ressorts pour ruiner ses amants.

Tel fut l'instrument dont les flatteurs de Dinias se servirent pour le perdre. Ils secondèrent si bien les desseins de Chariclée, qu'ils entraînent le malheureux jeune homme

1. La manière dont les Grecs faisaient l'amour avait quelque chose de singulier. L'amant, la déclaration faite, portait à sa maîtresse des fleurs, des pommes (que les poètes appellent presque toujours pommes de Bacchus, Théoc., id. 2, v. 120; par la raison, dit Athénée, liv. III, chap. VII, que Bacchus est celui auquel on doit les pommes). Ce présent était le plus agréable qu'on pût faire à la personne qu'on aimait, et, lorsqu'elle voulait répondre à la galanterie de son amant, elle lui envoyait à son tour des fleurs qu'elle avait portées la veille, et des fruits sur lesquels elle imprimait la trace de ses dents; ce qui a fait dire à Horace, Ép. 1, liv. 1: *Sunt qui frustis et pomis viduas venantur avaras.*

dans une passion extrême pour elle. Cette femme féconde et exercée en méchancetés, qui avait déjà joué mille amours, perdu un grand nombre de jeunes gens et renversé des fortunes immenses (telle qu'un oiseau de proie), se saisit de ce jeune homme simple et sans expérience, et le retint dans ses serres jusqu'à ce qu'elle l'eût percé d'outre en outre ; mais, lorsqu'elle s'en était rendue absolument maîtresse, sa proie devint la cause de sa perte, et l'infortuné Dinias se vit précipiter par elle dans un abîme de malheurs.

D'abord, comme je l'ai dit, elle l'amorçait avec des billets doux, et elle envoyait continuellement sa suivante chez Dinias, pour lui dire qu'elle ne faisait que verser des larmes, que l'amour l'empêchait de prendre aucun repos, et qu'elle s'étranglerait, l'infortunée ! s'il ne devenait sensible à sa tendresse. Dinias se crut bientôt le jeune homme le plus beau, le plus heureux d'Ephèse, et l'objet des désirs de toutes les femmes. Enfin, après s'être bien fait prier, il se rendit aux vœux de Chariclée. Depuis ce moment, il ne fut, comme on peut croire, que plus facile à subjuguier par une femme qui joignait à la beauté l'art de parler le langage de la tendresse et de la volupté, qui savait pleurer à propos, entrecouper ses discours de soupirs, retenir son amant lorsqu'il s'en allait, courir au-devant de lui quand il entra, se parer pour lui plaire davantage, et quelquefois chanter et jouer de la cithare. Elle employa toutes ces ruses contre Dinias ; et, lorsqu'elle connut que sa passion était extrême, que l'amour l'enivrait entièrement, elle mit le comble à ses perfidies, et acheva de perdre ce malheureux jeune homme en feignant qu'elle était enceinte de lui. Rien n'est plus capable d'enflammer un amoureux imbécile. Dès ce moment, Chariclée cessa d'aller chez Dinias, et lui fit dire que son mari, ayant découvert leur intrigue, la faisait observer. Dinias n'était plus en état de recevoir cette nouvelle : il ne pouvait supporter de ne plus voir sa maîtresse ; il pleurait, envoyait chez elle ses flatteurs, appelait par ses cris sa chère Chariclée, embrassait avec transport la statue de marbre blanc qu'il en avait fait faire ; enfin il se jetait à terre et se roulait sur le plancher ; son désespoir était une rage véritable.

Les présents qu'il avait faits à Chariclée étaient un peu différents des guirlandes et des fruits mordus qu'elle lui avait donnés ; c'était des maisons de campagne, des terres, des esclaves, des habits brodés de fleurs, et de l'or tant qu'elle en avait voulu ; en un mot, la maison de Lysion, autrefois la plus illustre de l'Ionie, était épuisée et ruinée totalement. Chariclée, qui voyait que Dinias n'avait plus rien, l'abandonna et se mit à pourchasser un jeune Crétois assez riche ; déjà même elle l'aimait, ou du moins celui-ci le croyait. Dinias, abandonné non-seulement de sa maîtresse, mais encore de ses flatteurs, qui étaient passés du côté du Crétois, amant de Chariclée, se ressouvint d'Agathocle et fut le trouver. Celui-ci savait déjà depuis longtemps les malheurs de son ami. Dinias rougit en l'abordant, et lui raconta néanmoins toutes ses infortunes, lui parla de son amour, de sa pauvreté, des mépris de sa maîtresse et du Crétois, son rival ; enfin il lui dit qu'il ne pouvait plus vivre s'il ne jouissait de Chariclée. Agathocle crut qu'il n'était pas encore temps de le faire souvenir que de tous ses amis il était le seul qu'il eût éloigné de chez lui, et qu'il lui avait préféré de vils flatteurs. Mais il vendit sa maison paternelle, la seule qu'il possédât, et en donna à son ami le prix qui se montait à trois talents.

Alors Dinias reparut aux yeux de Chariclée qui le trouva plus aimable encore. Elle lui fit des reproches d'avoir été si longtemps sans la venir voir. Les lettres et la messagère rentrèrent en campagne, et les flatteurs, voyant que Dinias était encore bon à gruger, accoururent autour de lui dans l'espoir de faire une nouvelle moisson.

Un jour, il avait promis à Chariclée d'aller chez elle ; il s'y rendit pendant la nuit, au moment du premier sommeil ; il venait d'entrer, lorsque Démonax, époux de Chariclée, soit qu'il eût des soupçons, soit convention faite avec sa femme (car on dit l'un et l'autre), sort tout à coup, comme d'une embuscade, ordonne à ses valets de fermer la cour, et de se saisir du jeune homme, qu'il menace de coups de fouet et du feu, et tire contre lui son épée, comme pour punir un adultère. Dinias, voyant à quel péril il était exposé, s'empare d'un levier qui se trouvait par hasard près de lui, il

en frappe Démonax à la tempe et le tue. Portant ensuite sa vengeance sur Chariclée, il l'assomme à coups redoublés de ce même levier, et achève avec l'épée de Démonax de lui arracher la vie. Cependant les esclaves, frappés d'effroi par cette action hardie, restaient debout en silence; lorsqu'ils voulurent s'emparer de Dinias, il les écarta à coups d'épée et les obligea de prendre la fuite. Il sortit après avoir commis ce meurtre, et fut passer le reste de la nuit chez Agathocle : ils examinèrent ensemble le parti qu'il fallait prendre sur ce qui s'était passé et ce qui pourrait en résulter. Mais, dès la pointe du jour, des satellites se présentèrent et arrêtèrent Dinias : son affaire avait déjà fait beaucoup de bruit; et, comme il ne niait pas qu'il eût commis le meurtre, on le conduisit au gouverneur d'Asie. Celui-ci le renvoya devant l'empereur, qui peu après le fit conduire dans l'île de Gyare, l'une des Cyclades, pour y subir un exil perpétuel.

Agathocle le suivit partout; il s'embarqua avec lui pour l'Italie, et, seul de ses amis, l'accompagna au tribunal. Lorsque Dinias partit pour son exil, s'y condamnant aussi lui-même, il partit avec lui. Étant venus par la suite à manquer de toutes les choses nécessaires à la vie, Agathocle se louait à des pêcheurs de pourpre, plongeait avec eux, et du salaire qu'il en retirait nourrissait Dinias. Ce dernier eut une longue maladie, pendant laquelle Agathocle lui prodigua tous ses soins; et, quand son ami fut mort, ayant honte d'abandonner son tombeau, il resta dans la même île, et ne voulut jamais retourner dans sa patrie. Voilà, Toxaris, un bel exemple d'amitié, et c'est un Grec qui l'a donné depuis peu. Je ne crois pas qu'il se soit écoulé plus de cinq ans depuis qu'Agathocle est mort à Gyare.

TOXARIS. Je voudrais bien, Mnésippe, que tu n'eusses pas fait serment avant de me conter cette histoire; il m'aurait été permis de ne pas y ajouter foi. Cet Agathocle ressemble bien à un ami scythe, et je crains que tu ne puisses m'en citer un autre qui lui ressemble.

MNÉSIPPE. Tu vas en trouver un dans Euthydique de Chalcis. Écoute son histoire, je la tiens de Simyle de Mégare, patron de vaisseau; il m'a juré qu'il en avait été témoin

oculaire. Il faisait voile, à ce qu'il m'a dit, d'Italie à Athènes, à peu près vers le coucher des Pléiades <sup>1</sup>. Son vaisseau portait différents passagers qu'il avait recueillis sur la côte, parmi lesquels se trouvèrent Euthydique et Damon. Tous deux étaient de même âge. Euthydique avait l'air fort et vigoureux; Damon, au contraire, faible et pâle, semblait sortir d'une longue maladie.

La navigation fut assez heureuse jusqu'en Sicile; mais, quand ils eurent traversé le détroit et se furent avancés dans la mer d'Ionie, une violente tempête les accueillit. Il n'est pas besoin de te peindre l'élévation des flots, les gouffres d'eau, la grêle, le sifflement des vents et tout ce qui accompagne ordinairement une tempête. Ils étaient arrivés à la hauteur de Zacynthe, naviguant la voile ployée, et ayant entouré le vaisseau de cordages <sup>2</sup> pour rompre l'impétuosité de la vague, lorsque, vers le milieu de la nuit, Damon, incommodé par le mouvement du vaisseau, se pencha sur le bord pour vomir; mais le navire, frappé violemment par un flot, fut penché du côté où était l'infortuné Damon, qui tomba dans la mer la tête la première. Il était habillé, pour son malheur, et ne pouvait facilement nager; on comprit à ses cris que l'eau le suffoquait, et qu'il ne se soutenait qu'à peine sur les flots. Sitôt qu'Euthydique, qui venait de se coucher et qui était nu, l'eut entendu, il se précipita dans la mer, et saisit son ami qui n'en pouvait déjà plus. Simyle m'a dit qu'on avait pu les observer longtemps, parcequ'il faisait un beau clair de lune, et qu'il avait vu Euthydique soulever Damon sur les flots, et l'aider à nager. Les passagers, touchés du malheur de ces deux jeunes gens, auraient bien voulu les secourir, mais un vent violent emporta le vaisseau; et tout ce qu'on put faire fut de leur jeter des morceaux de liège et des cordages, pour qu'ils s'en aidassent à nager, s'ils avaient le bonheur de les rencontrer. On leur envoya aussi l'échelle du vaisseau, qui n'était pas petite.

1. C'est-à-dire, vers la fin de novembre.

2. Ces cordages s'appelaient *σπίραι*, et les Romains, qui en adoptèrent l'usage des Grecs, les nommaient *spiræ*. Voyez sur ce passage l'observation de M. de Grandmaison, dans son troisième volume des *Mélanges de littérature étrangère*.

Que penses-tu, Toxaris, de ce trait d'amitié ? Est-il possible de donner une plus forte preuve de tendresse à un ami, qui tombe ainsi la nuit dans la mer irritée, que de vouloir mourir avec lui ? Représente-toi, d'un côté, la hauteur et le bruit des vagues qui viennent en bouillonnant se briser contre le navire et l'environnent d'écume, la nuit et le désespoir ; de l'autre, Damon suffoqué par les flots, pouvant à peine lever la tête et tendant les bras à son ami. Vois Euthydique qui s'élançe aussitôt dans la mer, aide son ami à nager et craint de le voir périr avant lui ; et sache que je ne t'offre point en Euthydique un ami commun et ordinaire.

TOXARIS. Eh bien ! Mnésippe, ces braves amis ont-ils péri, ou leur est-il arrivé quelque secours inattendu ? Je tremble sur leur sort.

MNÉNIPPE. Rassure-toi : tous deux ont été sauvés et sont maintenant à Athènes, où ils s'occupent tranquillement de philosophie. Simyle n'a pas pu m'en dire davantage, mais Euthydique lui-même m'a instruit du reste : d'abord ils rencontrèrent les morceaux de liège dont ils s'emparèrent et à l'aide desquels ils nagèrent avec assez de difficulté ; mais à la pointe du jour ayant aperçu l'échelle du vaisseau, ils s'avancèrent vers elle, montèrent dessus, et franchirent aisément la distance qui les séparait de Zacynthe. Après ces deux exemples, qui ne méritent pas d'être méprisés, écoute le troisième, qui ne leur est point inférieur.

Eudamidas de Corinthe avait pour amis Arétée de Corinthe et Charixène de Sicyone. Il était pauvre, mais ses amis étaient riches. En mourant il fit un testament, qui paraîtrait ridicule aux yeux de bien des gens, mais que tu admireras sans doute, puisque tu combats en ce moment pour obtenir le prix de l'amitié. Ce testament était conçu en ces termes :

« Je lègue à Arétée ma mère à nourrir, et je le prie d'avoir soin de sa vieillesse ; je lègue à Charixène ma fille à marier, et à doter le mieux qu'il pourra (or, sa mère était « vieille et sa fille très-nubile) ; si l'un des deux vient à « mourir, que l'autre prenne la part du défunt. »

Lorsqu'on en fit lecture <sup>1</sup>, tous ceux qui connaissaient la

1. Cette lecture se faisait juridiquement en place publique.

pauvreté d'Eudamidas, mais ignoraient l'amitié qui le liait avec ces deux hommes, tournèrent ce testament en plaisanteries, et il n'y avait personne qui ne s'en allât en riant, et en disant : « Arétée et Charixène seront fort heureux, s'ils acceptent leurs legs et font honneur au testament d'Eudamidas. Celui-ci a trouvé le moyen d'hériter d'eux, quoiqu'ils soient encore en vie. » Mais ces honnêtes légataires, dès qu'ils eurent connaissance du legs qui leur avait été fait, accoururent sur-le-champ, et en demandèrent la délivrance.

Charixène ne survécut que cinq jours à Eudamidas, et Arétée, se montrant le plus généreux de tous les légataires, prit la part léguée à Charixène. Il nourrit la mère d'Eudamidas, et quelque temps après il maria la fille de son ami. De cinq talents qu'il possédait, il lui en donna deux, et deux autres à sa propre fille, et il voulut que leur mariage fût célébré le même jour.

Que te semble, Toxaris, de cet Arétée ? A-t-il donné un faible exemple d'amitié en acceptant son legs et ne trahissant point les dispositions de son ami ? Ou bien, le mettrons-nous au rang de ces suffrages parfaits dont on trouve un sur cinq <sup>1</sup>.

TOXARIS. J'avoue qu'il s'est conduit bien généreusement ; mais Eudamidas me paraît encore plus admirable. La confiance qu'il a montrée en ses amis prouve qu'il aurait agi comme eux quand il n'en aurait pas été prié par un testament, et qu'il se serait présenté avant tous les autres pour recueillir un pareil héritage, sans avoir été nommé légataire.

MNÉSIPPE. Tu as raison. Je vais te raconter la quatrième histoire : c'est celle de Zénothémis de Marseille, fils de Charmolée. On me le montra, il y a quelque temps, en Italie, où j'étais en députation pour ma patrie. C'était un bel homme, d'une taille avantageuse, et riche, à ce qu'il paraissait. A côté de lui était assise sur son char une femme d'une laideur amère. La moitié droite de son corps était desséchée ;

1. C'est-à-dire au rang des choses rares. Un suffrage parfait est un suffrage univoque.

elle avait un œil éraillé: en un mot, c'était un monstre difforme, un spectre effrayant. Je m'étonnais de ce qu'un si bel homme avait épousé une femme si laide; mais celui qui m'avait fait remarquer Zénothémis m'apprit comment il avait contracté ce mariage: il en était lui-même fort instruit, étant de Marseille.

Zénothémis, me dit-il, était l'ami de Ménécrate, père de ce laideron. Ménécrate était fort riche et possédait une charge considérable; mais il se vit privé de tout son bien par une condamnation du conseil des Six-Cents, pour avoir prononcé un décret contraire aux lois: c'est ainsi, ajouta-t-il, que nous autres Marseillais, nous punissons les magistrats iniques. Ménécrate fut sensible à cette condamnation; la perte de son bien, et plus encore celle des honneurs dont il jouissait, lui causait une douleur profonde; mais son chagrin le plus vif était de ne pouvoir marier sa fille, déjà nubile. Elle avait atteint sa dix-huitième année, et sa figure était si rebutante, que personne n'aurait voulu d'elle, quand son père aurait encore possédé toutes les richesses qu'il avait perdues. On disait, de plus, qu'elle tombait en épilepsie au croissant de la lune.

Ménécrate se plaignait un jour à Zénothémis de ses malheurs. « Console-toi, cher Ménécrate, lui dit ce dernier, tu  
« ne manqueras jamais du nécessaire, et ta fille trouvera  
« un époux digne de sa naissance. » Et disant cela il le prit par la main, et le conduisit dans sa maison où il lui fit présent d'une partie de ses richesses. Quelque temps après, il fit préparer un grand festin auquel il invita plusieurs de ses amis avec Ménécrate et sa fille, feignant de connaître quelqn'un qui la voulait épouser. A la fin du repas, après les libations, il remplit sa coupe, et, la présentant à Ménécrate: « Reçois, lui dit-il, cette coupe de la main de ton gendre: « j'épouse en ce jour ta fille Cydimaque, et il y a déjà long-  
« temps que j'ai reçu de toi vingt-cinq talents pour lui  
« servir de dot. — Que fais-tu, Zénothémis? reprit Ménécrate, je ne souffrirai jamais qu'un aussi beau jeune  
« homme épouse une fille laide et contrefaite comme est  
« la mienne. » Zénothémis à ces paroles se saisit de Cydimaque, l'emporte dans une chambre voisine où il consomme

son mariage : puis, il la ramène et la présente à l'assemblée en qualité de son épouse. Depuis ce temps il n'a cessé d'habiter avec elle, il l'aime au delà de ce qu'on peut dire ; et, comme tu vois, il la mène partout avec lui. Non-seulement il ne rougit pas de l'avoir épousée, il s'en fait même un honneur, et montre par là qu'il ne fait cas ni de la beauté, ni des richesses, ni de l'opinion publique, et que la condamnation que Ménécrate a essuyée n'a rien diminué de son amitié pour lui. Aussi la fortune l'a-t-elle récompensé de ces sentiments généreux ; et de cette femme si laide il a eu un enfant d'une figure charmante. Il n'y a pas longtemps, son père le conduisit au sénat, revêtu d'une robe noire et couronné d'olivier, afin qu'il inspirât plus de compassion pour son aïeul. Il sourit aux sénateurs, il frappa dans ses mains. Le sénat, attendri par sa naïveté, remit à Ménécrate sa condamnation et le rétablit dans tous ses honneurs, grâce à l'éloquence de ce nouvel avocat.

Voilà ce que le Marseillais me raconta de la générosité de Zénothémis pour son ami. Cette action ne mérite pas d'être méprisée, et je doute qu'il y eut beaucoup de Scythes qui la voulussent imiter ; car on dit qu'ils se choisissent toujours de jolies maitresses.

La cinquième histoire me reste encore, et je ne crois pas devoir t'en raconter une autre que celle de Démétrius de Sunium, qui m'était échappée.

Démétrius voyageait par eau en Égypte avec Antiphile d'Alopèce<sup>1</sup> ; la plus tendre amitié les unissait depuis l'enfance : leur âge était le même, ils avaient été élevés ensemble. L'un avait étudié la philosophie cynique sous le sophiste de Rhodes<sup>2</sup> ; l'autre s'appliquait à la médecine. Le désir de voir les pyramides et la statue de Memnon attirait Démétrius en Égypte. Il avait entendu dire que malgré leur élévation les pyramides ne donnaient pas d'ombre, et que la statue de Memnon rendait un son lorsqu'elle était frappée des premiers rayons du soleil levant. Démétrius, désirant donc voir les pyramides et entendre Memnon, s'embarqua

1. Sunium et Alopèce sont deux bourgades de l'Attique.

2. On ignore quel est ce sophiste de Rhodes.

sur le Nil avec son ami. On était déjà au sixième mois de l'année ; la fatigue et la chaleur empêchèrent Antiphile de pouvoir aller plus loin. Démétrius remonta le fleuve. Il ne prévoyait pas que son ami allait éprouver un malheur dans lequel il aurait besoin de la présence et des secours d'un ami généreux. En effet, l'esclave d'Antiphile, Syrien de nom et de nation, s'étant associé avec des voleurs, se glissa avec eux dans un temple d'Anubis. Ces scélérats enlevèrent la statue du dieu, deux vases d'or, un caducée d'or et des cynocéphales<sup>1</sup> d'argent, et déposèrent le tout chez Syrus. Quelques uns d'eux ayant été pris comme ils vendaient une partie des effets qu'ils avaient volés, furent torturés sur la roue et confessèrent leur crime. On les mena aussitôt dans la maison d'Antiphile, et, sur leur indication, l'on y découvrit les vases dérobés, cachés dans un endroit obscur, sous un lit. On s'empare à l'instant de Syrus et d'Antiphile. Celui-ci était alors chez son maître de philosophie à écouter la leçon ; on vient l'en arracher, en vain il crie qu'il est innocent ; ses compagnons l'abandonnent et s'éloignent de lui comme d'un sacrilège ; ils auraient cru se souiller, s'ils eussent jamais bu ou mangé avec lui. Deux autres esclaves qu'il possédait pillèrent sa maison et prirent la fuite.

Déjà depuis longtemps le malheureux Antiphile languissait dans les fers ; on le traitait comme le plus criminel de tous les prisonniers : et le geôlier, homme superstitieux, pensait venger son dieu et mériter ses faveurs, en tourmentant son prisonnier. S'il voulait se justifier et alléguer son innocence, on le regardait comme un impudent, il s'attirait par là une plus grande indignation. Bientôt il tomba malade ; il n'était guère possible qu'il ne le fût pas, puisqu'il n'avait point d'autre lit que la terre, et ne pouvait, pendant la nuit, étendre ses jambes resserrées dans des ceps de bois. Le jour on se contentait de lui mettre un carcan et de lui lier une main à la muraille ; mais la nuit on l'enchaînait par le milieu du corps. De plus, la puanteur du cachot,

1. Le cynocéphale est une statue d'Anubis. Il représente un homme ayant une tête de chien.

échauffé par le grand nombre de prisonniers qu'on y voyait renfermés, permettait à peine de respirer. Le bruit continu des fers rendait le sommeil impossible. Tant de maux réunis étaient insupportables à un homme qui n'était point accoutumé à mener un genre de vie si rude.

Abattu par l'excès de ses malheurs, Antiphile avait résolu de ne plus prendre de nourriture, lorsque Démétrius arriva dans la ville. Il ignorait le sort de son ami ; dès qu'il en fut instruit, il courut sur-le-champ à la prison. Mais il ne put y entrer ; il était tard, et le geôlier avait fermé les portes et s'était allé coucher après avoir recommandé à ses esclaves de faire exactement la garde. Le lendemain Démétrius parvient, à force de prières, à se faire ouvrir la porte. Lorsqu'il fut entré, il chercha longtemps son ami, que ses malheurs avaient rendu méconnaissable. Il examinait tous les prisonniers l'un après l'autre, de la même manière que, le lendemain d'une bataille, chaque parti va faire la recherche de ses citoyens qui sont morts en combattant ; et peut-être n'aurait-il jamais pu le reconnaître, s'il n'eût appelé à haute voix : Antiphile, fils de Dinomène.

Antiphile, entendant prononcer son nom et voyant un homme s'avancer vers lui, sépara la chevelure sale et hérissée dont son visage était couvert, et qui était collée sur sa peau. Il se fit voir à Démétrius dans l'état affreux auquel il était réduit ; tous les deux se reconnurent et s'évanouirent. Démétrius, revenu à lui le premier, aida son ami à se remettre, et, après avoir appris de lui le détail de toutes ses infortunes, il l'exhorta à prendre confiance. Puis, arrachant les haillons sales et pourris qui couvraient Antiphile, il déchira en deux son manteau et revêt son ami de la moitié. Depuis ce moment il demeurait auprès de lui autant de temps qu'il lui était permis, en prenant le plus grand soin, et lui fournissait tout ce dont il pouvait avoir besoin. Il se louait sur le port à des marchands, et ne gagnait pas peu à porter des fardeaux depuis le matin jusqu'à la moitié du jour. Revenu de son travail, il donnait au geôlier une partie de son salaire, pour l'engager à traiter Antiphile avec plus de douceur, et il employait le reste à subvenir à ses propres

besoins et à ceux de son ami, qu'il consolait en passant avec lui la journée. Quand la nuit était venue, il couchait près de la porte de la prison sur un lit de feuilles qu'il s'était préparé. Quelque temps s'écoula de la sorte. Démétrius pénétrait sans difficulté auprès d'Antiphile, et celui-ci supportait plus facilement son malheur depuis que son ami le partageait.

Mais peu après, un des voleurs qui étaient renfermés dans la même prison étant mort, on crut que c'était de poison ; la garde devint plus sévère, et il ne fut plus permis d'aller visiter les prisonniers. Démétrius, pénétré de douleur d'être privé de la consolation de voir son ami, alla se dénoncer au gouverneur comme complice du vol fait dans le temple d'Anubis. Aussitôt on le chargea de chaînes et on le conduisit dans le cachot qui renfermait Antiphile. Il supplia le geôlier de l'attacher à côté de son ami ; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il obtint cette faveur. Ce fut alors qu'il fit éclater la tendresse qu'il avait pour lui. Insensible à ses propres maux, et quoique malade, il employait tous ses soins à procurer à son ami un sommeil tranquille et quelque relâche à sa douleur. Réunis, ils supportaient tous deux plus aisément leurs souffrances. Enfin un événement imprévu en hâta le terme. Un prisonnier parvint, je ne sais trop comment, à se procurer une lime ; il rompit la chaîne à laquelle tous les autres étaient attachés, et les délivra. Ces malheureux, se jetant en foule sur les gardes qui étaient peu nombreux, les tuèrent, sortirent de la prison et s'enfuirent où ils purent. Le plus grand nombre fut repris le lendemain. Pour nos deux amis, non-seulement ils restèrent à leur place, mais encore empêchèrent Syrus de s'échapper. Dès que le jour parut, le gouverneur, informé de ce qui venait d'arriver, fit courir après les voleurs ; et, ayant fait venir Démétrius et Antiphile, il brisa leurs fers, et les loua beaucoup de ce qu'ils étaient les seuls qui n'eussent pas pris la fuite. Mais ceux-ci ne se contentèrent pas de recouvrer la liberté sans l'honneur. Démétrius lui dit d'une voix ferme qu'il leur faisait trop d'injustice, s'il les croyait coupables, et s'il ne les renvoyait libres que par compassion ou pour les récompenser de ne s'être point enfuis. Enfin ils

obligèrent le juge à examiner soigneusement leur affaire. Celui-ci, voyant qu'ils étaient innocents, les combla d'éloges. Il admira surtout Démétrius, rendit la liberté à ces deux amis, et les consola de la punition injuste qu'ils avaient subie, en leur faisant à chacun un présent de ses propres deniers ; il donna dix mille drachmes à Antiphile, et le double à Démétrius.

Antiphile est encore à présent en Egypte. Démétrius lui a laissé ses vingt mille pièces, et s'en est allé dans les Indes pour étudier chez les Brachmanes, priant son ami de l'excuser s'il le quittait, et l'assurant qu'il n'avait nul besoin de cet argent, qu'il savait se contenter de peu, et que sa présence ne lui était plus nécessaire, ses affaires ayant pris une face heureuse.

Voilà, Toxaris, les amis que produit la Grèce. Si tu ne nous avais pas reproché déjà de mettre trop d'importance dans les mots, je n'aurais pas manqué de te rapporter les discours pleins de grandeur et de noblesse que prononça Démétrius au tribunal ; tu l'aurais vu, négligeant sa propre justification, ne s'occuper que de celle d'Antiphile, et joindre les larmes aux supplications ; Syrus, mis à la question, et déchargeant les deux amis, aurait terminé cette scène attendrissante.

D'une foule d'exemples de cette sorte, j'en ai raconté ce petit nombre, comme les premiers que m'a fournis ma mémoire et qui caractérisent des amis tendres et constants. A présent que ma tâche est finie, je cesse de parler ; c'est à toi de prendre là parole. Il faut, si tu ne veux pas avoir la main droite coupée, nous prouver que les Scythes, loin d'être inférieurs aux Grecs, les surpassent de beaucoup en amitié : fais pour cela tous tes efforts : car il serait ridicule qu'ayant fait un si bel éloge d'Oreste et de Pylade, tu ne fusses qu'un mauvais panégyriste de tes concitoyens.

TOXARIS. Tu as raison, Mnésippe, de m'exciter à bien défendre ma cause, comme si tu t'inquiétais peu d'être vaincu, et d'avoir la langue coupée. Toutefois je vais commencer, non pas en tenant comme toi de beaux discours ; ce n'est pas le fait des Scythes, surtout lorsque les actions sont plus éloquantes que les paroles. Ne t'attends pas à des traits d'a-

mitié semblables aux tiens, ni à voir un homme épouser sans dot une femme laide ; un autre, marier la fille de son ami avec deux talents ; ni quelque Démétrius se faire mettre en prison, dans la certitude d'être délivré un instant après. Tout cela est fort aisé, et je n'y vois rien de magnanime. Pour moi, je te raconterai des massacres nombreux, des guerres, des morts que des amis ont souffertes les uns pour les autres ; et tu sauras par là que vos preuves d'amitié sont des jeux d'enfants en comparaison de celles des Scythes. Toutefois ce n'est pas sans raison que vous agissez ainsi, et il est juste de louer vos efforts, malgré leur faiblesse. La profonde paix dans laquelle vous vivez ne vous offre aucune occasion de signaler votre amitié par des actions courageuses. Ce n'est pas dans le calme qu'on peut connaître l'habileté d'un pilote : pour en juger, il faut attendre la tempête. Chez nous, au contraire, règnent des guerres continuelles ; nous faisons ou repoussons des irruptions ; nous avons de fréquents combats à livrer, soit pour les pâturages, soit pour la chasse. C'est alors surtout qu'il est besoin de braves amis. Aussi regardons-nous l'amitié comme une arme invincible et qui nous rend redoutables à la guerre.

Mais je veux d'abord t'apprendre de quelle manière nous faisons des amis. Ce n'est point, comme vous, dans les festins que nous les choisissons ; nous ne prenons pas pour amis nos voisins ou des jeunes gens de notre âge. Mais lorsqu'un homme vertueux se distingue par de belles actions, nous nous empressons autour de lui ; nous lui faisons notre cour, comme vous la faites aux jeunes filles que vous voulez épouser ; et nous mettons tout en œuvre pour ne pas manquer la conquête de cette amitié et ne pas en paraître indignes. Lorsque quelqu'un a été préféré pour ami, dès ce moment il se forme entre eux deux une alliance appuyée d'un serment redoutable, de vivre toujours ensemble et de mourir, s'il le faut, l'un pour l'autre. Voici la forme de ce serment. Après s'être incisé ensemble le bout <sup>1</sup> des doigts, on en fait couler le sang dans un vase ; chacun y trempe la pointe de son épée, et tous deux penchés sur le vase boivent le sang qu'il

1. Hérodote atteste aussi cet usage, *Melpomène*, chap. lxx.

contient. Dès ce moment rien ne peut plus les séparer. Il n'est pas permis d'être plus de trois à former cette alliance, et quiconque aurait un plus grand nombre d'amis serait à nos yeux semblable aux femmes publiques et adultères. Nous pensons en effet que l'amitié perd sa force à être divisée. Je vais commencer par l'histoire toute récente de Dandamis.

Amizoque, ami de Dandamis, avait été fait prisonnier dans un combat par les Sarmates... Mais il faut auparavant que je fasse le serment dont nous sommes convenus. Non, par le Vent et par le Cimeterre, je ne dirai rien que de vrai des amis scythes.

MNÉSIPPE. Je n'avais pas besoin que tu jurasses ; cependant tu as bien fait de ne jurer par aucun dieu.

TOXARIS. Que dis-tu là, Mnésippe ? le Vent et le Cimeterre ne te semblent-ils pas des dieux ? Ne sais-tu pas qu'il n'y a chez les humains rien de plus puissant que la vie et la mort ? Eh bien ! lorsque nous jurons par le Vent et par le Cimeterre, nous jurons par l'un, comme la cause de la vie, et par l'autre, comme celle de la mort.

MNÉSIPPE. Cela étant, vous pouvez encore jurer par beaucoup d'autres dieux semblables au Cimeterre, tels que la Flèche, la Lance, le Poison, la Corde, et mille autres de cette espèce : car la mort est un dieu qui se présente à nous sous bien des faces, et il y a une infinité de chemins qui y conduisent.

TOXARIS. Il faut que tu aimes bien la dispute pour m'interrompre et troubler mon récit. Cependant j'ai gardé le silence tandis que tu parlais.

MNÉSIPPE. Cela ne m'arrivera plus, Toxaris : tu as eu raison de me reprendre, et je te promets désormais de garder un silence aussi profond que si j'étais absent.

TOXARIS. Il y avait quatre jours qu'Amizoque et Dandamis s'étaient juré une amitié réciproque et qu'ils avaient bu le sang l'un de l'autre, lorsque les Sarmates vinrent fondre sur nos campagnes avec une armée qu'on disait être de trente mille hommes de pied et de dix mille chevaux. Comme nous n'avions pas prévu leur irruption, les ennemis renversaient tout ce qui se rencontrait sur leur passage, tuaient

ou faisaient prisonniers la plupart de ceux qui voulaient les combattre. Le seul moyen de leur échapper était de passer à la nage de l'autre côté du fleuve où se trouvait la moitié de notre armée et de nos chariots. En effet, nos chefs, je ne sais par quelle raison, nous avaient fait camper sur les deux rives du Tanaïs. Cependant les Sarmates ravageaient la campagne, pillaient nos tentes, enlevaient nos chars, et ceux qui étaient dedans outrageaient à nos yeux nos femmes et nos concubines. Nous étions au désespoir. Amizoque, entraîné par les ennemis qui l'avaient fait prisonnier et le maltraitaient, appelle à grands cris Dandamis, et lui renouvelle le souvenir du sang et de la coupe. A peine celui-ci l'eut-il entendu, que, se précipitant dans le fleuve à la vue de tous les Scythes, il gagne en nageant le bord occupé par les ennemis, qui levaient déjà leurs traits et s'élançaient sur lui tout prêts à le percer. Mais il cria *Ziris*. Celui qui prononce ce mot a la vie sauve ; on le reçoit avec égards, comme apportant la rançon de quelque prisonnier. Dandamis, amené devant le chef des Sarmates, lui demanda la liberté de son ami. L'autre lui demanda une rançon, et lui dit qu'il ne rendrait point Amizoque, s'il ne lui en donnait une considérable. « Vous avez pillé tout ce que je possédais, » répondit Dandamis ; mais si, tout dépouillé que je suis, je « puis encore quelque chose, parlez, me voilà prêt à vous « obéir ; commandez ce qu'il vous plaira. Prenez-moi à la « place de mon ami, et faites de moi ce que vous voudrez. » — Non, lui dit le Sarmate, puisque tu es venu sous les auspices de *Ziris*, il n'est pas juste que tu demeures tout entier en notre puissance. Laisse-nous une partie de toi-même et emmène ton ami. — Laquelle veux-tu ? lui dit Dandamis. L'autre lui ayant demandé ses yeux, il se présenta sans hésiter pour qu'on les lui arrachât. Les Sarmates, possesseurs de la rançon qu'ils avaient désirée, lui remirent Amizoque, qui, servant de guide à son ami, traversa le fleuve avec lui, et tous les deux vinrent se réfugier auprès de nous.

Cette action généreuse consola les Scythes de leur défaite ; ils ne crurent point avoir été vaincus, puisque les ennemis n'avaient pas enlevé la plus précieuse de leurs richesses, et qu'il existait encore parmi eux une haute idée

de l'amitié, et une grande fidélité entre les amis. Les Sarmates eux-mêmes en furent vivement effrayés, et firent réflexion à quels hommes ils auraient affaire, lorsque les Scythes seraient préparés au combat, puisqu'ils s'étaient montrés tels, après avoir été vaincus par surprise ; en sorte que la nuit étant survenue, ils mirent le feu aux chariots, laissèrent une bonne partie du bétail, et prirent la fuite.

Cependant Amizoque ne put supporter de jouir de la lumière dont s'était privé pour lui Dandamis ; il s'aveugla volontairement, et ces deux illustres amis sont aujourd'hui nourris avec honneur aux dépens de la république des Scythes.

Quel exemple d'amitié comparable à celui-là, Mnésippe, pourriez-vous fournir, vous autres Grecs ? Quand, au lieu de cinq histoires, tu en aurais quinze à compter ; que dégagé de ton serment, tu pourrais inventer à ton gré, jamais tu ne trouverais rien de semblable. J'ai cependant raconté le fait dans la plus grande simplicité. Pour toi, si tu en eusses eu de pareils à me rapporter, combien aurais-tu ajouté d'ornements à ton récit ! Quelles supplications touchantes aurait employées Dandamis ! quel courage il eût montré en se faisant aveugler ! sans parler de ses discours, et des louanges que les Scythes lui auraient données à son retour, et tout ce que vous autres Grecs savez si bien mettre en usage pour vous faire écouter avec plaisir.

Écoute à présent une autre histoire qui vaut bien la première : c'est celle de Belitte, cousin d'Amizoque. Il était un jour à la chasse avec Basthès, son ami. Un lion qu'ils poursuivaient se jeta sur Basthès et le renversa de cheval ; puis, le serrant à la gorge, il se mit à le déchirer avec ses ongles. Belitte saute promptement à terre, frappe la bête, la tire en arrière, et cherche à l'irriter contre lui-même, pour lui faire quitter prise ; il va même jusqu'à lui fourrer les doigts entre les dents, afin de soustraire son ami à la morsure du lion, jusqu'à ce que cet animal, quittant Basthès à demi-mort, s'élança sur Belitte et le tua. Mais celui-ci avant de mourir, se vengea du lion, et lui passa son cimeterre à travers la poitrine. Tous les trois expirèrent en même temps, et nous avons rendu à tous les trois les honneurs de la sé-

pulture. Ils reposent dans deux tombeaux voisins : l'un renferme les deux amis; l'autre contient le lion.

Je vais te raconter pour troisième exemple l'amitié de Macentas, de Lonchate et d'Arsacomas.

Arsacomas était amoureux de Mazaïa, fille de Leucanor, roi du Bosphore, auprès duquel il avait été député par les Scythes, pour demander le tribut que les habitants de ce pays ont coutume de leur payer, et dont ils avaient laissé passer le terme de trois mois. Ce fut dans un festin qu'il vit la jeune et belle Mazaïa, et qu'il en devint éperdument amoureux. L'affaire du tribut était déjà terminée, le roi lui avait donné sa réponse; et, sur le point de le renvoyer en Scythie, il voulut lui donner un repas. Il est d'usage au Bosphore de faire, pendant le repas, la demande des filles que l'on veut épouser, et de dire quel on est et sur quel titre on se juge digne d'obtenir l'alliance qu'on recherche. Or, à ce festin il se trouva un grand nombre de jeunes gens qui prétendaient à la main de Mazaïa; les uns étaient fils de rois, les autres étaient rois eux-mêmes, tels que Tigrapate, souverain des Laziens, et Adyrmaque, prince de la Machlyène, et plusieurs autres. L'usage veut aussi que chacun des prétendants annonce, avant de se mettre à table, qu'il est venu dans l'intention de demander une épouse. Ensuite il s'assied avec les autres et soupe tranquillement. Sur la fin du repas, il prend une coupe, répand du vin sur la table, et demande en mariage celle qu'il veut épouser, en vantant beaucoup sa naissance, ses richesses et son pouvoir. Plusieurs ayant fait, suivant la coutume, la libation et leur demande, accompagnée du dénombrement de leurs richesses et de leurs royaumes, Arsacomas le dernier demanda la coupe; il ne fit point de libation (ce n'est pas notre usage de répandre le vin, nous croirions faire injure au dieu de la vigne), mais avalant la coupe d'une haleine : « Donne-moi ta fille Mazaïa pour épouse, dit-il à Leucanor; je lui conviens mieux que tous ceux qui sont ici, puisque je possède de plus grandes richesses. » Leucanor, qui savait bien qu'Arsacomas était pauvre, fut étonné de ce discours, et lui dit : « Combien, Arsacomas, possèdes-tu de chars et de troupeaux? car ce sont là vos richesses. — Je n'ai ni trou-

« peaux, ni chars, reprit Arsacomas ; mais je possède deux  
 « amis, les plus vertueux et les plus braves de la Scythie. »  
 A ce discours les convives éclatèrent de rire ; on le regarda  
 avec mépris et l'on crut qu'il était ivre.

Le lendemain, Adyrmaque, qui avait été préféré à tous  
 ses rivaux, se disposa à emmener sa nouvelle épouse aux  
 Méotides, chez les Machlyens. Arsacomas partit pour retourner  
 en Scythie. A son arrivée, il apprend à ses amis le mépris  
 qu'il avait essuyé de la part du roi, et les rires que son  
 discours avait excités dans le festin. « Il me croit pauvre,  
 « leur dit-il ; je me suis cependant vanté de posséder en  
 « votre amitié, cher Lonchate et cher Macentas, des richesses  
 « plus précieuses que toutes celles du Bosphore. A peine  
 « ai-je eu dit cela, qu'il s'est mis à rire et à me traiter avec  
 « mépris. Il a donné sa fille à Adyrmaque, parce qu'il a dix  
 « vases d'or, quatre-vingts chariots à quatre lits, et de  
 « nombreux troupeaux de brebis et de bœufs. Ainsi il pré-  
 « fère à des hommes vertueux des vases inutiles, des trou-  
 « peaux et des chariots pesants. Cependant, mes amis, j'é-  
 « prouve un double chagrin. Je suis amoureux de Mazaïa, et  
 « je suis vivement touché de l'injure qu'on fait à des hommes  
 « aussi braves que vous l'êtes. Je pense en effet que vous  
 « êtes insultés autant que moi : car chacun de nous a un  
 « tiers dans cet affront, puisque, du moment où nous avons  
 « formé notre union, nous ne sommes plus qu'un seul  
 « homme, et que nos plaisirs et nos peines sont en com-  
 « mun. » Que dis-tu ? reprit Lonchate. Chacun de nous est  
 outragé tout entier, lorsqu'on te fait injure. Que ferons-  
 nous dans cette circonstance ? dit Macentas. Il faut, dit  
 Lonchate, que nous partagions l'ouvrage. Moi, je promets à  
 Arsacomas de lui apporter la tête de Leucanor ; et toi, tu lui  
 amèneras sa maîtresse. Macentas y consentit. Pour toi,  
 Arsacomas, reprit Lonchate, tu resteras ici, pendant notre  
 absence, pour rassembler des armes, des chevaux et le plus  
 de troupes que tu pourras. Tu en engageras facilement un  
 grand nombre : car tu es connu pour brave, et nous avons  
 beaucoup de parents ; d'ailleurs il faudra t'asseoir sur la  
 peau du bœuf. Cela fut résolu. Lonchate partit en toute di-  
 ligence pour le Bosphore, et Macentas pour la Machlyène,

chacun à cheval. Arsacomas, resté en Scythie, fit part de son aventure aux jeunes gens de son âge, leva chez ses parents des forces assez considérables, et finit par s'asseoir sur la peau. Voici en quoi consiste cet usage. Lorsque quelqu'un veut tirer vengeance d'une insulte, s'il sent qu'il n'est pas assez fort pour combattre son ennemi, il sacrifie un bœuf, en fait bouillir la viande qu'il coupe par morceaux, étend la peau par terre et s'assied dessus, les mains derrière le dos, comme si ses bras étaient attachés par les coudes. C'est la supplication la plus forte que nous puissions faire. Ceux de sa famille et les étrangers qui le veulent secourir s'en approchent, prennent un morceau de viande, et, mettant le pied droit sur la peau, ils promettent, chacun selon son pouvoir, de fournir l'un cinq cavaliers, un autre dix, un autre davantage, auxquels on ne donnera ni solde, ni nourriture; un autre promet des fantassins, ou, s'il est extrêmement pauvre, il ne promet que lui-même. Quelquefois on rassemble sur la peau des forces considérables, et cette manière de lever des troupes est excellente; elle rend les soldats invincibles, parce qu'ils sont engagés sous la foi du serment, qui consiste à marcher sur la peau.

Par ce moyen Arsacomas rassembla environ cinq mille cavaliers et vingt mille fantassins ou soldats pesamment armés.

Cependant Lonchate, arrivé inconnu au Bosphore, fut trouver le roi. Il était alors renfermé dans son palais, occupé des affaires du gouvernement. Lonchate s'annonça comme un ambassadeur envoyé par la république des Scythes pour des affaires importantes, et dit qu'il était chargé de donner au roi des avis particuliers de la plus grande gravité. Leucanor lui ayant ordonné de parler : « Les Scythes, dit-il, demandent que vos pasteurs ne descendent pas dans la plaine, et ne mènent pas leurs troupeaux au delà des montagnes. S'il est quelques voleurs qui fassent des incursions sur votre pays, vous devez être persuadé qu'ils ne sont point envoyés par la république, et que ce sont des particuliers que l'avidité du gain entraîne : vous êtes le maître de punir ceux que vous prendrez. Voilà ce que les Scythes m'ont chargé de te dire ; mais je t'avertis

« en particulier qu'Arsacomas, fils de Marias, qui vint ici  
« en ambassade, il y a peu de temps, médite contre toi une  
« puissante irruption. Je le crois irrité du refus que tu lui  
« as fait de ta fille, qu'il t'avait demandée en mariage. Il y  
« a sept jours qu'il est assis sur la peau de bœuf, et qu'il  
« rassemble une armée considérable. — Je savais bien, ré-  
« pondit Leucanor, que quelqu'un levait des troupes sur la  
« peau, mais j'ignorais qu'elles fussent destinées contre  
« moi et qu'Arsacomas en fût le chef. — Ces préparatifs te  
« menacent, lui dit Lonchate; mais Arsacomas est mon se-  
« cret ennemi, il me hait depuis longtemps, parce que les  
« grands m'honorent plus que lui et m'estiment comme  
« plus brave. Si donc tu veux me promettre en mariage ton  
« autre fille Barcetis, je t'apporterai bientôt ici la tête d'Ar-  
« sacomas. — Je te la promets, reprit le roi tremblant de  
« crainte. » Il savait bien que son refus avait causé la co-  
lère d'Arsacomas, et il redoutait toujours les Scythes.  
« Jure-moi donc, lui dit Lonchate, de garder nos conven-  
« tions, et de ne point me refuser pour gendre. » Alors  
comme le roi étendait la main pour prendre le ciel à té-  
moin : « Ce n'est point ici qu'il faut prononcer ton serment,  
« lui dit Lonchate; ceux qui nous voient pourraient soup-  
« çonner l'objet pour lequel nous jurons; mais allons dans le  
« temple de Mars. Là, après avoir fermé les portes et écarté  
« les témoins, nous ferons notre serment. Je crains qu'Ar-  
« sacomas, s'il était instruit de tout ceci, ne me sacrifiât  
« avant la guerre : il est déjà puissant et tient une grande  
« multitude sous ses ordres. — Allons-y, dit Leucanor :  
« vous autres, tenez-vous éloignés, et que personne n'ap-  
« proche du temple que je ne l'aie appelé. » Lorsqu'ils fu-  
rent entrés et que les gardes se furent retirés, Lonchate, ti-  
rant d'une main son cimenterre, et mettant l'autre sur la  
bouche du roi, de peur qu'il ne criât, le frappe au-dessous  
du sein; puis, il lui coupe la tête, la met sous son manteau,  
et sort en feignant de s'entretenir encore avec lui de loin,  
lui disant, comme s'il sortait par son ordre, qu'il allait bien-  
tôt revenir. Lorsqu'il fut parvenu à l'endroit où il avait  
laissé son cheval attaché, il monta dessus et retourna  
promptement en Scythie. On ne le poursuivit point, parce

qu'on ignora quelque temps le meurtre du roi; et, lorsqu'il fut connu, les habitants du Bosphore entrèrent en sédition pour nommer un nouveau monarque.

Voilà ce que fit Lonchate, comme il parvint à remplir sa promesse et à livrer à Arsacomas la tête de Leucanor.

Macentas avait appris, en allant à Machlyes, ce qui s'était passé au Bosphore : à son arrivée il annonça la mort du roi à Adyrmaque. « L'État, lui dit-il, t'appelle à la royauté, « comme le gendre de son dernier monarque : pars donc à « l'instant pour le Bosphore; empare-toi du trône, et appa- « rais tout à coup au milieu du tumulte des affaires; mais « surtout que ton épouse te suive sur un char. Aussitôt que « l'on verra la fille de Leucanor, la multitude se rangera « d'elle-même sous tes ordres. Pour moi, ajouta-il, je suis « Alain<sup>1</sup>, et parent maternel de Mazaïa : car Leucanor avait « épousé Mastirée, qui était de ma famille. Ce sont les frères « de Mastirée qui m'envoient ici; ils t'engagent à partir « sans différer pour le Bosphore, afin d'empêcher que la « royauté ne soit déferée à Eubiote, frère naturel de Leu- « canor, et qui fut toujours l'ami des Scythes, et l'ennemi « juré des Alains. »

L'extérieur de Macentas s'accordait parfaitement avec ses discours. A son habillement, à son langage, on l'aurait pris pour un véritable Alain. Ce peuple et les Scythes parlent et s'habillent de même, excepté que les Scythes portent de plus longs cheveux; mais Macentas, pour ressembler davantage aux autres, avait coupé les siens. Adyrmaque, trompé par là, le crut parent de Mastirée et de Mazaïa. « Je suis disposé, « Adyrmaque, dit-il encore au prince de Machlyes, ou à « partir avec toi pour le Bosphore, ou, si tu l'aimes mieux « et que cela soit nécessaire, à rester pour accompagner la « princesse. — Je préfère ce dernier parti, lui répondit « Adyrmaque; il convient que tu conduises Mazaïa, puisque « tu es son parent : si tu venais avec moi dans le Bosphore, « je n'aurais qu'un cavalier de plus; mais si tu sers de con-

1. Les Alains étaient Scythes, et habitaient vers le Tanaïs. Ils s'établirent depuis vers le Danube, et partirent de là lorsqu'ils se jetèrent dans les Gaules, avec les Suèves et les Vandales.

« ducteur à mon épouse, tu me tiendras lieu de plusieurs hommes. »

Adyrmaque remit en effet à Macentas Mazaïa, qui était encore vierge, pour la conduire, et partit aussitôt pour le Bosphore. Ce jour même, Macentas conduisit Mazaïa dans un char. Mais lorsque la nuit fut venue, il la fit monter à cheval : il avait eu soin de se faire accompagner d'un autre cavalier, et, sautant lui-même en croupe, il se détourna tout à coup du chemin des Méotides, et gagna à travers champs, laissant les montagnes de Mytrée à sa droite. Il ne s'arrêta que le temps nécessaire pour faire reposer la jeune fille, et arriva en trois jours chez les Scythes. Son cheval, après avoir achevé cette course, étant resté quelques moments dans l'inaction, mourut. Macentas, en remettant Mazaïa entre les mains d'Arsacomas lui dit : « Reçois l'effet de ma promesse. » Celui-ci, surpris de voir sa maîtresse au moment où il s'y attendait le moins, voulut remercier son ami. « Cesse, lui dit Macentas, de me traiter comme un autre que toi-même. Me remercier de ce que j'ai fait pour toi est la même chose que si la main gauche savait quelque gré à la droite des services qu'elle en aurait reçus lorsqu'elle était blessée et ne pouvait agir. Il serait ridicule, ne faisant qu'un depuis longtemps que nous regardassions comme un service important ce qu'une partie de nous-mêmes aurait d'avantageux pour tout le corps. En effet, elle travaillait pour elle-même, puisqu'elle fait partie du tout qu'elle a obligé. » C'est ainsi que Macentas répondit aux remerciements d'Arsacomas.

Sitôt qu'Adyrmaque eut appris l'embûche qu'on lui avait dressée, il quitta le chemin du Bosphore. Déjà Eubiote avait été proclamé roi par les Sarmates, chez lesquels il vivait. Le prince de Machlyes, revenu chez lui, leva une puissante armée, et marcha droit contre les Scythes, passant à travers les montagnes. Eubiote ne tarda guère à se joindre à lui, à la tête de soixante mille hommes, Grecs, Alains et Sarmates, qu'il avait appelés à son secours. Leurs forces réunies se trouvèrent monter à quatre-vingt-dix mille hommes, dont un tiers formait la cavalerie, qui combattait à coups de trait.

Pour nous (car j'étais de cette expédition, et j'avais

donné, sur la peau de bœuf, à ces amis, cent cavaliers qui faisaient la guerre à leurs propres frais), nous soutinmes leur irruption avec un peu moins de trente mille hommes, y compris les cavaliers. Arsacomas commandait l'armée. Lorsque nous vîmes les ennemis s'approcher, nous marchâmes à leur rencontre, en détachant notre cavalerie pour commencer le combat; mais l'action étant devenue tout à coup très-chaude, nos troupes ployèrent, notre phalange fut rompue, et toute l'armée de Scythie fut séparée en deux parties, dont l'une lâchait insensiblement pied, sans cependant qu'on pût la juger vaincue : c'était plutôt une retraite qu'une fuite, et les Alains n'osèrent pas la poursuivre bien loin. Mais les Machlyens et les Alains ayant enveloppé l'autre moitié de notre armée, qui était la plus faible, la taillaient en pièces, et faisaient pleuvoir sur elle une grêle de flèches et de traits; en sorte qu'elle en était très-incommodée, et que plusieurs des nôtres jetaient déjà leurs armes.

Lonchate et Macentas se trouvaient dans cette partie; tous les deux étaient blessés et en danger de perdre la vie. Le premier avait la cuisse percée d'un javelot, et l'autre avait reçu un coup de hache sur la tête, et un coup de lance dans l'épaule. Arsacomas, qui était dans l'autre corps d'armée, s'aperçut du péril que couraient ses amis; et, regardant comme le comble de la honte de les abandonner, il pique aussitôt son cheval et se jette au milieu des ennemis, brandissant son cimenterre et poussant de grands cris. Les Machlyens ne purent soutenir l'impétuosité de son courage, et se séparèrent pour lui livrer passage. Il vole aussitôt au secours de ses amis, appelle à sa suite le reste des troupes; puis, fondant tout à coup sur Adyrmaque, il le frappe d'un coup de sabre derrière la tête et le pourfend jusqu'à la ceinture. La chute du roi de Machlyes entraîna la déroute de son armée. Les Grecs et les Alains ne firent pas après cela une longue résistance, et, devenus vainqueurs, nous les aurions poursuivis et nous en aurions fait un horrible carnage, si la nuit n'était survenue. Les ennemis en profitèrent pour nous envoyer demander la paix et notre amitié; les habitants du Bosphore promirent de nous payer un double tribut; et les Alains, pour nous dédommager du dégât qu'a-

vait fait leur irruption, s'offrirent à réduire sous notre obéissance les Sindians depuis longtemps révoltés contre nous. Nous acceptâmes ces propositions, après avoir avant tout pris l'avis d'Arsacomas et de ses amis. La paix se fit, et ce furent eux qui en réglèrent les conditions.

Voilà, Mnésippe, ce que les Scythes osent entreprendre pour leurs amis.

MNÉSIPPE. En vérité, cela est tout à fait tragique, et ressemble parfaitement à des fables : sauf le respect dû au Vent et au Cimeterre que tu as pris à témoin, il me semble que l'on pourrait, sans être fort répréhensible, ne pas ajouter beaucoup de foi à cette histoire.

TOXARIS. Prends garde que ton incrédulité ne soit l'effet de ta jalousie. Toutefois, le refus que tu fais de me croire ne m'empêchera pas de te rapporter les traits d'amitié que je sais s'être passés chez les Scythes.

MNÉSIPPE. Abrége tes discours, je te prie ; ne t'arrête pas à chaque circonstance, comme tu viens de le faire tout à l'heure, en nous faisant voyager en Scythie, au Bosphore, ou à Machlyes. Tu as un peu abusé de mon silence.

TOXARIS. Il faut obéir à la loi que tu m'imposes. Je vais parler en peu de mots, de peur que tes oreilles ne soient fatiguées de me suivre dans mes digressions. Écoute cependant avec patience ce qu'a fait pour moi un de mes amis nommé Sisinnès.

J'avais quitté ma patrie pour aller à Athènes, poussé à ce voyage par le désir de m'instruire dans les sciences de la Grèce, et j'avais abordé à Amastris, ville située sur le Pont-Euxin. Elle fait face à ceux qui arrivent par mer de Scythie, et n'est pas fort éloignée de Carambe<sup>2</sup>. Sisinnès, qui est mon ami depuis l'enfance, voyageait avec moi. Après avoir choisi une hôtellerie sur le port, et y avoir fait transporter notre bagage, nous fûmes nous promener dans la place publique, sans prévoir le malheur qui allait nous arriver. Pendant notre absence, des voleurs forcèrent la serrure de notre chambre et emportèrent tous nos effets, au point de ne pas nous laisser de quoi vivre ce jour-là. De re-

1. Promontoire d'Asie.

tour, nous voyons ce qui vient de nous arriver. Citer en justice notre hôte et les voisins nous paraissait une chose peu praticable; d'ailleurs nous craignions de passer pour imposteurs, si nous eussions déclaré qu'on nous avait volé quatre cents dariques<sup>1</sup>, des habits en grand nombre et beaucoup d'étoffes précieuses, enfin tout ce que nous avions. Nous examinâmes le parti qui nous restait à prendre dans une pareille conjoncture : nous étions sans ressource dans un pays étranger. J'étais résolu, dans le désespoir qui me possédait, de me plonger mon cimeterre dans le flanc, et de sortir de la vie avant que la faim et la soif me contraignissent à souffrir quelque chose de honteux. Sisinnès me consolait et m'exhortait à n'en rien faire, m'assurant qu'il imaginerait bientôt un moyen de subsister. En effet, il alla sur le port, s'offrit à porter du bois, et revint en nous apportant du prix de son travail de quoi nous nourrir.

Le lendemain, dès la pointe du jour, il vit, en se promenant sur la place publique, une troupe de jeunes gens braves et bien faits. On les avait enrôlés, moyennant un salaire, pour combattre dans les jeux qu'on devait célébrer le troisième jour. Sisinnès, instruit par eux de tout ce qui devait s'y passer, revint me trouver et me dit : « O Toxaris, ne dis plus que tu es pauvre ! dans trois jours je te rendrai riche. » Pendant cet intervalle nous vécûmes assez misérablement. Le moment du spectacle étant arrivé, nous allâmes le voir ; Sisinnès m'y conduisit comme à un divertissement curieux et extraordinaire des Grecs ; il me fit entrer au théâtre. Lorsque nous fûmes assis, nous vîmes d'abord des bêtes sauvages que l'on frappait à coups de traits, d'autres que des chiens poursuivaient, d'autres qu'on lâchait sur des hommes enchaînés qui nous parurent être des criminels. Ensuite ceux qui devaient combattre seul à seul s'étant avancés, un héraut qui conduisait au milieu de l'arène un grand jeune homme se mit à crier : *Si quelqu'un veut combattre contre ce jeune homme, qu'il se présente ; il recevra dix mille drachmes pour le prix du combat.* Sisinnès se lève à l'instant, et, s'élançant d'un saut dans l'arène, il s'offre à combattre, et de-

1. L'estimation commune de la darique est de 24 francs.

mande des armes ; puis, prenant les dix mille drachmes, il me les apporte et me les met dans la main, en me disant : « O Toxaris ! nous aurons de quoi continuer ensemble notre voyage, si je suis vainqueur ; si au contraire je succombe, « rends-moi les honneurs de la sépulture et retourne en « Scythie. » A ces mots, je jetai des cris de douleur. Cependant il prend des armes, il s'en revêt ; et, dédaignant de se couvrir d'un casque, il se présente au combat la tête nue.

Dans le premier momnet il fut blessé d'un coup de cimeterre, qui lui entama le genou ; le sang coulait avec abondance, et j'en fus glacé de frayeur ; mais Sisinnès observant son ennemi, qui s'abandonnait avec trop de confiance, le frappa droit à la poitrine et le renversa mort à ses pieds ; bientôt, affaibli par sa blessure, il s'assit sur celui qu'il venait de tuer, et peu s'en fallut qu'il n'expirât lui-même. J'accourus à son secours, je le relevai, le consolai : et quand il eut été déclaré vainqueur, je le pris et le portai à notre logis. Il se rétablit peu à peu par mes soins ; mais il est resté boiteux de sa blessure. Il est à présent en Scythie, où il a épousé ma sœur.

Cela, Mnésippe, ne s'est pas passé chez les Machlyens ou les Alains, et tu ne peux refuser de le croire, sous prétexte qu'il n'y a pas de témoins ; toute Amastris y était et se souvient encore du combat de Sisinnès.

Quand je t'aurai raconté pour le cinquième exemple la belle action d'Abauchas, j'aurai fini. Abauchas était venu dans une ville des Borysthéniens ; il avait avec lui sa femme, qu'il aimait beaucoup, et deux enfants, dont l'un était un garçon encore à la mamelle, l'autre une fille âgée de sept ans. Gyndanès, son ami, l'avait accompagné dans ce voyage, et il était malade d'une blessure qu'il avait reçue en les défendant contre des voleurs qui les avaient attaqués pendant la route ; dans le combat qu'il avait soutenu, il avait été frappé à la cuisse si violemment, que la douleur l'empêchait de pouvoir se tenir debout. La nuit, pendant leur sommeil, le feu prit à la maison dans laquelle ils logeaient et dont ils occupaient le faite. L'incendie s'accrut en un instant, et la flamme environnait déjà tout le bâtiment. Alors Abauchas se réveille, et, au lieu de secourir ses enfants qui

criaient, s'arrachant même des bras de sa femme qui s'attachait à lui, il se lève, lui ordonne de se sauver, court à son ami, l'emporte dans ses bras, descend, et s'élançe hors de la maison par un endroit que la flamme n'avait pas encore embrasé. Sa femme le suivait accompagné de sa fille, et tenant son enfant dans ses bras; mais la violence du feu lui fit lâcher son enfant. Elle put à peine se sauver elle-même avec sa fille, en s'élançant à travers la flamme, et peu s'en fallut que celle-ci n'y pérît. Quelque temps après, comme on reprochait à Abauchas d'avoir trahi sa femme et ses enfants pour emporter Gyndanès : « Il me sera aisé, répondit-il, d'avoir d'autres enfants, et je ne sais s'ils doivent être vertueux; mais je ne pourrais de longtemps retrouver un autre ami tel que Gyndanès et qui m'eût donné autant de preuves de son attachement. »

A présent, Mnésippe, j'ai rempli ma tâche. Il est temps que l'on prononce qui de nous deux a mérité de perdre la main ou la langue. Qui nous jugera?

**MNÉSIPPE.** Personne, je pense; nous n'avons point établi de juges : mais sais-tu ce qu'il faut faire? Puisque aujourd'hui nous avons lancé nos traits en l'air sans avoir aucun but, nous choisirons une autre fois un arbitre, devant qui nous rapporterons de nouveaux exemples d'amitié. Alors celui qui sera vaincu perdra ou la langue ou la main. Mais non, cela serait trop cruel : puisque tu as une si haute opinion de l'amitié, et que moi je la regarde comme le bien le plus précieux que puissent posséder les hommes, qui nous empêche de nous unir par un pacte sacré, d'être amis dès ce moment même, et de nous faire un devoir de l'être pour toujours? Nous sommes tous les deux vainqueurs, et nous remportons un noble prix de notre victoire : car, au lieu d'une langue et d'une main droite, chacun en aura deux, et, qui plus est, quatre yeux et quatre pieds. En un mot, nous serons absolument doubles. Deux ou trois amis qui s'unissent ne produisent-ils pas quelque chose de semblable à ce Géryon que les peintres représentent avec trois têtes et six bras? C'est, à mon avis, l'emblème de trois amis qui agissent toujours ensemble, comme le doivent ceux qui s'aiment.

**TOXARIS.** Tu as raison, agissons ainsi.

MNÉSIPPE. Nous n'avons pas besoin, Toxaris, de répandre de sang, ni de jurer sur le cimenterre, pour affermir notre amitié. L'entretien que nous venons d'avoir, et la conformité des sentiments que nous avons montrés, seront des garants plus certains de notre fidélité que cette coupe que vous buvez ; car, en ceci, la disposition du cœur me paraît plus nécessaire que l'obligation d'un serment.

TOXARIS. Je t'approuve. Soyons donc amis dès ce moment. Unissons-nous encore par le lien de l'hospitalité. Tu seras mon hôte en Grèce, et moi le tien en Scythie, si tu y viens jamais.

MNÉSIPPE. Oui, Toxaris ; sache que je ne balancerai pas à aller encore plus loin, si je devais y trouver des amis tels que tu m'as paru l'être par tes discours.

---

## XIV

# LE BANQUET

ou

## LES LAPITHES

---

### PHILON ET LYCINUS.

**PHILON.** On dit, Lycinus, que vous vous êtes bien divertis hier chez Aristénète; que pendant le festin certains philosophes ont beaucoup disserté; qu'il s'est élevé entre eux une dispute assez vive, qui même a été portée, si Charinus m'a dit la vérité, jusqu'à se faire des blessures, et que la contestation n'a été terminée que par le sang.

**LYCINUS.** D'où Charinus a-t-il pu le savoir, Philon? Il n'était pas de ce festin.

**PHILON.** Il prétend l'avoir appris du médecin Dionique; et Dionique était, je pense, un de vos convives.

**LYCINUS.** Il est vrai; mais il n'était pas au commencement de cette dispute. Il n'est arrivé que vers le milieu du combat, un instant avant qu'on se fût porté les premiers coups; et je m'étonne qu'il ait pu en parler si clairement, n'ayant pas été témoin de ce qui donna lieu à cette contestation, qui s'est terminée avec effusion de sang.

**PHILON.** Aussi Charinus m'a-t-il exhorté, si je voulais en savoir les véritables circonstances et tous les détails, de m'adresser à toi. Dionique même lui a dit qu'il n'avait pas assisté à la scène entière, mais que tu en avais une parfaite connaissance, et que tu avais retenu jusqu'aux discours des philosophes. Je le crois: tu n'es pas homme à écouter légèrement de pareilles conversations; tu en es trop curieux. Il

me semble, d'après cela, que tu ne peux te dispenser de nous régaler aussi de ce festin divertissant. Il n'en est guère de plus agréable, du moins pour moi ; et il le sera d'autant plus, que la sobriété présidera à notre repas : assis en paix et hors de la portée des traits, nous verrons ou des vieillards, livrés aux excès de l'ivresse, ou des jeunes gens, poussés par la chaleur du vin, dire et faire les choses les plus contraires à la bienséance.

LYCINUS. Tu me fais là, mon cher Philon, une demande trop indiscreète. Quoi ! tu veux que j'expose à tous les yeux un pareil tableau ; que je fasse publiquement le récit d'une scène qui s'est passée au milieu des transports de l'ivresse ? On devrait plutôt l'ensevelir dans un profond oubli, ou la regarder comme l'ouvrage de Bacchus. Ce dieu, tu le sais, oblige tous les hommes à se faire initié à ses mystères et à célébrer ses orgies. Prends donc garde qu'il n'y ait quelque méchanceté secrète à vouloir connaître ce qu'on doit taire ou plutôt oublier en sortant d'un festin. « Je hais, a dit un « poète, un convive qui a de la mémoire <sup>1</sup>. » Dionique, assurément, n'a pas bien agi de révéler ces mystères à Charinus, et de répandre ainsi la coupe de la veille <sup>2</sup> sur la tête de vénérables philosophes. Pour moi, je suis bien éloigné de vouloir jamais parler de pareilles choses.

PHILON. Ah ! tu te fais prier, Lycinus ; tu ne devrais cependant pas en user de la sorte avec moi. Eh ! ne sais-je pas bien que tu as encore plus d'envie de parler que je n'en ai de t'entendre ? A défaut d'auditeur, tu es homme, je crois, à t'approcher d'une colonne ou d'une statue, pour lui faire un long récit de tout ce que tu sais, et te soulager du poids qui t'opresse. Si je voulais m'en aller en ce moment, tu ne me laisserais pas partir sans t'avoir entendu ; tu me retiendrais, tu me suivrais, tu me supplierais de t'écouter ; et

1. Plutarque, *Questions de table*, liv. I, question I, examine l'origine et le sens de ce proverbe.

2. Ἐωλοκρασία signifie à la lettre : la débauche de la veille. Lorsque les jeunes gens d'Athènes faisaient ensemble quelque partie de débauche, et passaient la nuit à boire, on mettait devant chaque convive une coupe pleine de vin ; et si quelqu'un s'endormait avant d'avoir bu sa coupe, le lendemain à la pointe du jour, on la lui versait sur la tête, ce qui s'appelait ἐωλοκρασία.

moi, je ferais le fier à mon tour. Pour peu que tu le juges à propos, je vais m'en informer à quelque autre : non, ne me dis rien.

LYCINUS. Il ne faut point te mettre en colère, et je te ferai ce récit, puisque tu le désires avec tant d'ardeur. Mais garde-toi de le divulguer.

PHILON. Si je n'ai pas tout à fait oublié quel homme est Lycinus, il en est, je crois, encore plus capable que moi. Tu seras le premier à en parler à tout le monde, et je n'aurais pas besoin d'en prendre la peine. Mais, avant tout, dis-moi, je te prie, est-ce à l'occasion du mariage de son fils Zénon qu'Aristénète vous a donné ce festin ?

LYCINUS. Non. Il mariait sa fille Cléanthis au fils d'Eucrite l'usurier, un jeune philosophe.

PHILON. Par Jupiter ! il l'a donnée à un beau garçon, d'un âge cependant encore bien tendre et peu propre à l'hymen.

LYCINUS. Aristénète n'avait, je pense, personne qui pût mieux lui convenir. Ce jeune homme passe pour fort honnête ; il s'applique à la philosophie : et d'ailleurs, étant fils unique du riche Eucrite, il a dû avoir la préférence sur tous ses rivaux.

PHILON. Voilà une raison décisive. Cependant, apprends-moi, Lycinus, quels étaient les convives.

LYCINUS. Je n'ai pas besoin de te nommer les autres ; mais, parmi les philosophes et les orateurs, qui sont, je crois, ceux dont tu désires le plus m'entendre parler, nous avons le vieux stoïcien Zénothémis, et avec lui Diphile, surnommé *le Labyrinthe*, maître de Zénon, fils d'Aristénète ; ensuite le péripatéticien Cléodème. Tu connais ce babillard, toujours prêt à convaincre tout le monde, et que ses disciples appellent *l'épée* et *le couteau*. Hermon l'épicurien y était aussi : lorsqu'il entra, les stoïciens baissèrent les yeux, détournèrent le visage, et témoignèrent pour lui l'horreur qu'ils auraient eue pour un parricide ou un sacrilège. Tous ces philosophes étaient amis d'Aristénète, et en cette qualité ils avaient été invités à ce festin, ainsi que le grammairien Histiée et l'orateur Dionysodore. Convie par Chæréas le jeune époux, Ion le platonicien, son maître de philoso-

phie, était aussi de ce banquet ; son aspect vénérable a quelque chose de divin, et l'on voit briller sur son visage une décence singulière. La plupart de nos citoyens l'ont surnommé *la Règle*, par allusion à la rectitude de son jugement. Au moment où il entra, toute l'assemblée se leva par respect ; on le reçut comme un personnage éminent. En un mot, l'admirable Ion, en se présentant, semblait un Dieu qui vient visiter les mortels.

Presque tous les convives étant arrivés, lorsqu'il fallut se mettre à table, les femmes, qui étaient en grand nombre, occupèrent tous les lits placés à droite en entrant. Elles entouraient la mariée, qui était entièrement couverte d'un voile. Le gros de la compagnie fut placé, chacun suivant sa dignité. Mais, vis-à-vis des femmes, Eucrite occupait la première place, et après lui Aristénète. Ensuite on délibéra lequel des deux s'assoierait le premier, ou de Zénothémis le stoïcien, attendu son grand âge, ou d'Hermon l'épicurien. Il était prêtre des Dioscures, et d'une des familles les plus distinguées d'Athènes. Mais Zénothémis décida bientôt la question, en disant : « Si vous me placez au-dessous d'Hermon, ce sectateur d'Épicure, pour ne rien dire de plus, sachez, Aristénète, que je me retire et laisse là tout votre festin. » En même temps, il appelle son esclave et fait semblant de vouloir se retirer. « Prenez la première place, Zénothémis, lui dit alors Hermon. Il eût été cependant de la bienséance de la céder à un pontife, quand vous n'auriez pas eu d'autre considération, et malgré le mépris extrême que vous faites paraître pour Épicure. — Je plaisantais le pontife d'Épicure, reprit Zénothémis. » Mais en parlant ainsi, il s'assoit. Hermon se place après lui, ensuite Cléodème, le péripatéticien ; puis Ion ; au-dessous de lui, le marié, moi, Diphile ; plus bas, son disciple Zénon, l'orateur Dionysodore, et enfin le grammairien Histiée.

PHILON. Eh ! mais, Lycinus, c'est un musée que ce banquet, composé d'un si grand nombre de sages. Je félicite Aristénète de ce que, célébrant une fête si chère à son cœur, il a voulu traiter des savants de préférence à des hommes ordinaires, a rassemblé chez lui, pour ainsi dire, la fleur de chaque secte, attentif à ne pas confondre ses convives,

et à ne pas placer avec des hommes lettrés des gens qui ne le seraient pas.

LYCINUS. Aristénète, mon ami, n'est pas un de ces riches vulgaires; c'est un amateur des sciences, et il passe avec les savants la plus grande partie de sa vie.

Le commencement du repas se passa avec assez de tranquillité. Il n'est pas nécessaire, je crois, que je te fasse aussi l'énumération des mets, des gâteaux et des sauces : l'ordonnance du festin était magnifique, et tout s'y trouvait à souhait. En ce moment, Cléodème se penchant vers Ion : « Vois-tu, lui dit-il, ce vieillard (il parlait de Zénothémis), et comme il se bourre de toutes sortes de mets? Son habit est tout couvert de sauce. Quels morceaux il glisse au valet qui est debout derrière lui! il s'imagine qu'on ne l'aperçoit pas, et ne se souvient plus qu'il y a quelqu'un assis à ses côtés. Montre-le donc à Lycinus, afin qu'il en soit témoin. » Je n'avais pas besoin qu'on me le fit remarquer, et depuis longtemps je l'observais comme d'un lieu élevé.

Cléodème avait à peine fini de parler, que voilà le cynique Alcidas, qui, sans avoir été invité, entre d'un saut dans la salle du festin, en disant, pour faire rire l'assemblée : *Ménélas vient de lui-même*<sup>1</sup>. Cette conduite parut impudente à la plupart des convives, qui répondirent à cette plaisanterie tout ce qui se présentait à leur esprit; l'un, *Tu es fou, Ménélas*<sup>2</sup>; un autre :

Cela ne plaisait point à Agamemnon, fils d'Atrée<sup>3</sup>.

Chacun murmurait, et lui décochait les traits les plus piquants et les plus convenables à la circonstance; mais personne n'osait s'expliquer ouvertement : on craignait Alcidas à la voix bruyante; c'est le plus vigoureux braillard de tous les cyniques : ce talent lui vaut la réputation du meilleur philosophe de la secte, et le rend formidable à tout le monde.

1. Allusion à un vers d'Homère, *Iliade*, liv. II, v. 408.

2. Commencement d'un vers d'Homère, *Iliade*, liv. VIII, v. 109.

3. Homère, *Iliade*, livre I, v. 24.

Cependant Aristénète le félicita et l'invita même à prendre un siège et à s'asseoir auprès d'Histiée et de Dionysodore. « Fi donc ! repartit le cynique, c'est une mollesse qu'on ne peut pardonner qu'à des femmes, que de s'asseoir sur un siège ou sur un canapé, et de manger, ainsi que vous le faites, enveloppés dans des vêtements de pourpre, et couchés à la renverse, ou peu s'en faut, sur un lit délicat. Pour moi, je souperai à merveille debout, et en me promenant dans la salle. Quand je serai fatigué, j'étendrai mon manteau, et je me coucherai par terre, la tête appuyée sur le coude, ainsi qu'on représente Hercule. — Tout comme il vous plaira, répondit Aristénète », et depuis ce moment Alcidas se mit à se promener autour de la salle ; il soupaît en changeant continuellement de place, comme les Scythes nomades, qui vont toujours cherchant les meilleurs pâturages ; et il rôdait autour des domestiques qui apportaient les plats.

Mais, tout en mangeant, il s'occupait à dissertar sur le vice et la vertu ; il se moquait de l'or et de l'argent. Il demandait à Aristénète de quoi pouvaient lui servir tant et de si précieuses coupes, qui, pour l'usage, ne l'emportaient pas sur des vases d'argile. Mais Aristénète mit fin, pour un moment, à son importunité, en faisant signe à l'échanson de verser du vin pur dans une large coupe et de la présenter au cynique. Il lui semblait avoir imaginé un excellent moyen de le réduire au silence, et il ne prévoyait pas tous les malheurs dont cette coupe allait être la cause. Alcidas la prit, et se tut quelques instants. Bientôt il se jette sur le plancher, s'y couche à moitié nu, comme il nous en avait menacé, la tête appuyée sur son coude relevé, et tenant la coupe de la main droite. Tel les peintres représentent Hercule chez Pholus.

Déjà la coupe avait plus d'une fois circulé parmi les convives ; on se portait de fréquentes santés, la conversation s'animait, lorsque l'on apporta des lumières. En ce moment, je remarquai que l'esclave qui se tenait debout auprès de Cléodème, et qui était un fort bel échanson, souriait de temps en temps. (Il m'est nécessaire d'entrer dans ces détails, quoiqu'ils n'aient pas un rapport direct à notre festin ;

et je ne puis les omettre quand ils ont donné lieu à quelque aventure plaisante.) J'examinais avec attention ce qui pouvait faire sourire le jeune esclave, lorsqu'un instant après il s'approcha de Cléodème, pour recevoir la coupe de sa main. Celui-ci lui serra le doigt, et, en lui rendant la coupe, il lui glissa dans la main deux drachmes, je crois. L'esclave sourit de nouveau en se sentant presser le doigt; mais il n'aperçut pas, sans doute, les deux drachmes; car, au lieu de les recevoir, il les laissa tomber à terre. L'argent fit du bruit, et tous deux rougirent de la manière la moins équivoque. Les voisins se demandaient à qui cette pièce pouvait appartenir; l'esclave niait que ce fût de sa main qu'elle fût échappée; Cléodème, auprès de qui le bruit s'était fait entendre, feignait de n'avoir rien laissé tomber; et comme peu de personnes s'en étaient aperçues, on n'y fit plus d'attention, excepté Aristénète, à ce qu'il me parut; car un instant après il fit secrètement sortir le jeune esclave, et ordonna, par un signe, qu'on plaçât auprès de Cléodème un échanton âgé, dont les traits grossiers annonçaient quelque muletier ou un palefrenier. Cette précaution empêcha les choses d'aller plus loin. Quelle honte n'eût-ce pas été pour Cléodème, si le bruit de cette aventure se fût répandu parmi les convives, et si l'adresse avec laquelle Aristénète dissimula ce libertinage ne l'eût étouffé sur-le-champ!

Pendant le cynique Alcidas, qui avait déjà bu plus d'un coup, s'étant informé du nom de la jeune mariée, demande le silence d'une voix de tonnerre; et, regardant du côté des femmes: « Je bois, dit-il, à votre santé, Cléanthis, « sous les auspices d'Hercule, notre fondateur. » A ce trait, chacun éclata de rire. « Hé quoi! vous riez, infâmes, reprit-il, de ce que je bois à la mariée, sous les auspices d'Hercule notre dieu? Sachez que si elle ne reçoit la coupe de ma main, elle ne pourra jamais avoir un fils qui me ressemble, qui soit d'une force invincible, qui ait un esprit libre et un corps plein de vigueur. » En disant ces mots il se découvrait de manière à blesser la pudeur. Les convives redoublèrent leurs rires; le cynique alors se lève furieux, lance de tous côtés des regards terribles, qui annonçaient qu'il allait déclarer la guerre; peut-être même eût-il frappé

de son bâton, si l'on n'eût apporté, fort à propos, un immense gâteau. A cette vue, il se radoucit, sa colère se calma, il ne songea plus qu'à suivre le gâteau à la piste, pour s'en remplir l'estomac.

Déjà la plupart des conviés étaient ivres; la salle du festin retentissait de leurs cris. L'orateur Dionysodore récita à son tour quelques discours de sa composition, fort applaudis des valets qui se tenaient debout derrière lui. Le grammairien Histiée, assis à la dernière place, fit le rhapsode, et, mêlant ensemble des vers de Pindare, d'Hésiode et d'Anacréon, il en forma une chanson d'un ridicule achevé, dans laquelle il disait, comme par un pressentiment prophétique :

Ils entrechoquèrent leurs boucliers.

Et ceci :

Alors retentirent les clameurs et les gémissements des combattants.

Zénothémis lut aussi un petit livre d'une écriture très-fine<sup>1</sup>, que lui remit son valet.

Ceux qui apportaient les mets ayant, selon leur coutume, interrompu le service pendant quelques instants, Aristénète, qui avait pris ses précautions pour que cet intervalle même ne fût pas sans agrément et n'éprouvât aucun vide, ordonna de faire entrer un farceur, afin que par ses bons mots, ou par ses gestes ridicules, il divertît les convives. Alors on vit paraître un petit homme laid, dont la tête était rasée, à l'exception de quelques cheveux hérissés sur le front. Il dansa, fit des tours de force et des contorsions pour paraître plus ridicule, et récita des anapestes avec un accent égyptien, et en frappant dans ses mains. Il finit par railler tous les assistants. Ceux à qui la plaisanterie s'adressait en riaient les premiers; mais le farceur ayant lancé quelque trait satirique sur Alcidamas, et l'ayant appelé petit chien de Malte, celui-ci se fâcha. On s'apercevait que, depuis longtemps, il voyait d'un œil jaloux ce petit homme

1. Les stoïciens affectaient d'employer dans leurs ouvrages une écriture très-fine et peu lisible.

s'attirer l'attention et les applaudissements de l'assemblée. Il jette bas son manteau et provoque le farceur au combat du pancrace, le menaçant, en cas de refus, de le frapper de son bâton. Le malheureux Satyrion (c'est ainsi que se nommait ce mime) se lève et accepte le défi. C'était un spectacle tout à fait plaisant de voir un philosophe lutter contre un histrion, lui porter des coups de poing et en recevoir à son tour. Parmi les témoins de cette scène, les uns rougissaient de pudeur, les autres riaient à gorge déployée. Le combat fut bientôt terminé : Alcidas, fatigué des coups qu'il recevait, céda la victoire à ce petit homme exercé à ce genre de lutte, au milieu de l'hilarité générale.

Ce fut en ce moment qu'entra le médecin Dionique, lorsque le combat venait de finir. Il avait été retardé, comme il nous l'apprit lui-même, par une visite qu'il avait été obligé de faire au joueur de flûte Polypréon, qui était attaqué de frénésie. Il nous dit qu'étant entré chez son malade sans savoir qu'il fût dans un moment d'accès, celui-ci s'était levé subitement, avait fermé la porte, et, tirant une épée, il lui avait présenté des flûtes, en lui ordonnant d'en jouer. Mais comme le médecin n'en pouvait tirer aucun son, Polypréon, qui tenait une courroie<sup>1</sup>, lui en donnait des coups sur le revers des mains. Enfin, pour sortir d'un si grand danger, Dionique imagina cet expédient. Il défia lui-même Polypréon au combat de la flûte, sous la condition que le vaincu recevrait un certain nombre de coups. Ayant joué le premier, et assez mal, il remit les flûtes au malade, dont il prit en même temps la courroie et l'épée, qu'il jeta au plus tôt par la fenêtre dans la cour. Alors luttant contre lui avec un peu plus de sûreté, il appela les voisins, qui enfoncèrent la porte et le tirèrent de ce danger. Il nous montra les marques récentes des coups, et quelques égratignures qu'il avait reçues au visage. Dionique, par son récit, ne s'attira pas moins d'applaudissements que le farceur, et il alla s'asseoir auprès d'Histiée, où il soupa de ce qui restait sur la table. Sa présence fut, sans doute, l'effet de la protection de quel-

1. C'était peut-être cette courroie nommée *ὑπορραία*, que les flûteurs passaient sous leur menton et attachaient sur le sommet de leur tête, de manière qu'elle pressait les joues, et aidait le flûteur à contenir son souffle.

que divinité; on le peut croire, par l'utilité dont il pouvait être dans les événements qui ne tardèrent pas à éclater.

En effet, un esclave se présentant en ce moment au milieu de la salle, dit qu'il venait de la part d'Hétœmoclès le stoïcien; qu'il était chargé d'une lettre, mais que son maître lui avait ordonné d'en faire une lecture publique, d'un endroit d'où tout le monde pût l'entendre, et de se retirer ensuite. Aristénète lui en ayant donné la permission, il s'approcha de la lampe et lut.

PHILON. C'était apparemment, Lycinus, quelque éloge de l'épousée, ou un épithalame, tel qu'on a coutume d'en faire en pareille circonstance.

LYCINUS. Je m'attendais, comme toi, à quelque chose de semblable; mais cette pièce n'en approchait nullement, car l'écrit était conçu en ces termes :

#### HÉTŒMOCLÈS <sup>1</sup>, philosophe, à ARISTÉNÈTE.

Ma façon de penser sur les festins est connue, et la manière dont j'ai vécu jusqu'ici peut en rendre témoignage. Je me vois chaque jour assiégé d'invitations par une foule de personnes beaucoup plus riches que toi. Néanmoins je n'ai jamais voulu me rendre à leurs sollicitations; je connais trop bien le tumulte et les excès qui accompagnent ordinairement les grands repas. Mais il me semble que j'ai le droit d'être fâché contre toi, puisque, malgré la cour assidue que je te fais depuis si longtemps, tu n'as pas daigné me compter au nombre de tes amis, et qu'au contraire je suis le seul qui ne puisse avoir part à ton amitié, quoique nos demeures soient voisines. L'ingratitude que tu fais paraître est ce qui m'afflige le plus; car je suis loin de placer mon bonheur dans un morceau de lièvre, de sanglier ou de gâteau. J'en mange autant qu'il me plaît chez d'autres personnes qui savent mieux que toi les règles de l'honnêteté: et même aujourd'hui, pouvant prendre ma part d'un repas qu'on dit assez splendide chez Pammène, mon disciple, je n'ai point voulu me rendre à sa prière; je fus assez simple de vouloir me réserver pour toi. Au surplus, il n'est pas étonnant qu'en traitant les autres tu m'oublies entièrement, puisque tu n'as jamais su distinguer le Meilleur, et que ton imagination n'a pas la faculté compréhensive <sup>2</sup>. Mais je sais à qui attribuer cet outrage; c'est au conseil de ces admirables philosophes Zénothémis et le Labyrinthe, eux à qui je vou-

1. Le nom d'Hétœmoclès signifie : qui est prêt à se rendre aux invitations.

2. Ce sont des termes scholastiques de la philosophie des stoïciens.

drais (qu'Adrastée <sup>1</sup> ne m'entende pas !) fermer la bouche d'un seul syllogisme. Qu'ils disent seulement ce que c'est que Philosophie, ou qu'ils expliquent ces premiers éléments, en quoi le Maintien diffère de la Contenance ; car je ne leur propose pas ces questions insolubles, le Cornu <sup>2</sup>, le Sorite <sup>3</sup>, ou le Moissonnant. Profite donc de leurs lumières ; pour moi, qui ne répute beau que ce qui est honnête, je supporterai sans peine l'insulte que tu me fais.

Toutefois, pour ne te laisser aucun moyen de te justifier, en disant que c'est un oubli causé par le tumulte inséparable d'une pareille fête, je t'ai salué deux fois aujourd'hui : ce matin, lorsque tu étais sur le seuil de la porte, et, plus tard, lorsque tu offrais ton sacrifice dans le temple des Dioscures. Je ne te dis ceci que pour me disculper aux yeux de ceux qui sont ici présents. Mais si tu t'imagines que ton festin seul excite mes regrets et ma colère, réfléchis à l'aventure d'Œnée, et tu verras que Diane fut irritée d'être la seule qu'il n'eût point appelée à son sacrifice, lorsqu'il régalaît tous les dieux. Homère dit à ce sujet : « Que ce fût oubli ou irréflexion, il se nuisit beaucoup <sup>4</sup>. » Et Euripide : « Voici la terre de Calydon, qui est située en face de celle de Pélops <sup>5</sup>. » Et Sophocle : « La fille de Latone, aux flèches inévitables, a envoyé un sanglier énorme dans les champs d'Œnée <sup>6</sup>. » D'une foule d'exemples que je pourrais alléguer, ce petit nombre me suffit pour te faire connaître quel homme tu dédaignes, pour traiter un Diphile auquel tu as confié ton fils. Mais en ceci tu as raison, et il a su se rendre agréable à ce jeune homme, auquel il témoigne assez de complaisance. Je pourrais t'en apprendre encore bien d'autres choses, si je ne rougissais de relever de pareilles turpitudes. Au surplus, tu pourras les apprendre, quand tu le voudras, de la bouche de son pédagogue Zopyre. Mais il ne faut pas troubler la joie d'une fête nuptiale et se rendre le délateur des autres, surtout pour un sujet aussi honteux. Diphile cependant le mériterait bien, lui qui m'a déjà enlevé deux disciples ; mais, par respect pour la philosophie, je garderai le silence.

1. Déesse de la vengeance. C'est la même que Némésis.

2. Syllogisme ridicule, dont voici un exemple : Vous avez ce que vous n'avez pas perdu ; or, vous n'avez pas perdu de cornes ; donc vous avez des cornes.

3. Le sorite est un sophisme dont le nom signifie accumulation, et par lequel, d'interrogation en interrogation, on tire une conclusion évidemment fautive, mais qui suffisait à ces raisonneurs extravagants pour croire qu'ils avaient réduit leur antagoniste au silence. On demande, par exemple, si c'est la première goutte d'eau qui a creusé un rocher, ou si ce n'est pas elle. Dans le premier cas, pourquoi son effet n'est-il pas visible ? Et dans le second, si ce n'est pas la première goutte, ce ne peut être la seconde, ni la troisième, etc., ni même la dernière. Qui donc a pu creuser le rocher ?

4. *Iliade*, liv. ix, v. 533.

5. Euripide, fragments de *Méléagre*, page 433, édition de Beck, tome II.

6. Voyez les *Fragments de Sophocle*, édition de Brunck, tome II, in-4.

J'ai donné ordre à mon valet, dans le cas où tu voudrais lui remettre quelque morceau de sanglier, de cerf, ou d'un gâteau de sésame, de ne point le recevoir, de peur qu'on ne s'imagine que c'est pour cela que je l'ai envoyé.

Tout le temps que dura cette lecture, une confusion secrète me faisait ruisseler la sueur de tout le corps, et je souhaitais, comme on dit, que la terre s'entr'ouvrit sous moi, lorsque je voyais l'assemblée entière éclater de rire à chaque mot de cette lettre. Ceux qui savaient qu'Hétœmoclès est un vieillard auquel ses cheveux blancs prêtent un air vénérable, s'étonnaient qu'il eût pu si longtemps leur dérober la connaissance de son caractère, et leur en imposer par la longueur de sa barbe et la sévérité de son visage. Cependant il me sembla que, si Aristénète ne l'avait pas invité, c'était moins par oubli ou par mépris, que parce qu'il n'avait pas espéré qu'un si grave personnage se rendit à son invitation, et voulût se compromettre dans une pareille fête : en sorte qu'il n'avait pas cru devoir lui en faire la proposition.

Lorsque l'esclave eut cessé de parler, tous les convives jetèrent les yeux sur Diphile et sur Zénon, dont le visage pâle, l'air embarrassé et la mauvaise contenance donnaient quelque apparence de vérité à l'accusation d'Hétœmoclès. Aristénète en fut troublé ; il paraissait agité de quelque inquiétude ; cependant il nous exhortait à boire, et, s'efforçant de prendre un air riant, il fit tout ce qu'il put pour réparer ce qui venait d'arriver. Il renvoya l'esclave, en lui disant qu'il songerait à cela : et un instant après Zénon se leva secrètement de table, à un signe que lui fit son pédagogue, sans doute par l'ordre de son père.

Cléodème épiait depuis longtemps l'occasion d'attaquer les stoïciens, avec lesquels il voulait entrer en lice, et il étouffait de dépit de ne pas trouver un prétexte plausible. Saisissant alors celui que lui fournissait la lettre d'Hétœmoclès : « Vous voyez, s'écria-t-il, ce que produisent l'honneur nête Chrysippe, l'admirable Zénon, et Cléanthe : des mots « dénués de sens, des interrogations frivoles, des simu-  
« lacres de philosophes, et du reste une foule d'Hétœmo-

« clès. Considérez, je vous prie, combien cette lettre est  
 « digne d'un vieillard. Aristénète est OEnée, et Hétæmo-  
 « clès une autre Diane. Par Hercule ! tout cela est d'un heu-  
 « reux augure et convient parfaitement à une fête.

« En vérité, reprit Hermon, qui était assis un peu plus  
 « haut, je crois qu'il a entendu dire qu'Aristénète avait fait  
 « préparer un sanglier pour le festin, et il a cru qu'il ne  
 « serait pas hors de propos de parler de celui de Calydon.  
 « Au nom de Vesta, je vous prie, Aristénète, de lui en en-  
 « voyer au plus tôt les prémices, de peur que ce bon vieil-  
 « lard ne soit consumé par la faim, comme un autre Mé-  
 « léagre. Cependant il n'en éprouverait aucun mal, car  
 « Chryssippe met tout cela au nombre des choses indiffé-  
 « rentes.

« — Que parlez-vous de Chryssippe, vous autres, dit alors  
 « Zénothémis en se réveillant et élevant la voix ? Est-ce d'a-  
 « près un seul homme, d'après un imposteur qui usurpe le  
 « titre de philosophe, que vous prétendez juger Cléanthe et  
 « Zénon, ces sages accomplis ? Et qui êtes-vous vous-mêmes  
 « pour parler de la sorte ? N'est-ce pas toi, Hermon, qui as  
 « coupé la chevelure d'or des Dioscures, crime dont tu subi-  
 « ras bientôt la peine, livré entre les mains du bourreau ? Et  
 « toi, Cléodème, n'as-tu pas séduit la femme de Sostrate,  
 « quoiqu'il fût ton disciple ? et, pris en flagrant délit, n'as-  
 « tu pas éprouvé un châtement honteux ? Vous avez la con-  
 « science de ces crimes, et vous ne garderez pas le silence !  
 « Du moins je ne prostitue pas, comme toi, ma propre  
 « femme, a répondu Cléodème ; je n'ai pas pris en dépôt  
 « l'argent qu'un disciple étranger avait apporté pour son  
 « voyage, et je n'ai pas juré ensuite, par Minerve Poliade,  
 « que je ne l'avais pas reçu. Je ne prête pas à quatre  
 « drachmes d'intérêt par mois ; je n'étrangle pas mes dis-  
 « ciples, parce qu'ils ne m'ont pas payé le prix de mes le-  
 « çons au jour même de l'échéance. — Tu ne saurais nier  
 « du moins, a répliqué Zénothémis, que tu as vendu du poi-  
 « son à Criton, pour qu'il se débarrassât de son père. » En  
 disant cela, comme il buvait, il leur jeta au nez, à tous les  
 deux, ce qui restait dans sa coupe ; or, elle était à demi  
 pleine. Ion, pour fruit du voisinage, reçut quelques éclabous-

sures qu'il méritait assez bien. Hermon, baissant la tête, se mit à essuyer le vin dont il était inondé, et prit tous les assistants à témoin de l'outrage qu'on venait de lui faire. Pour Cléodème, qui n'avait pas de coupe, il se retourne, crache au visage de Zénothémis, et, saisissant de la main gauche la barbe du philosophe, il s'apprêtait à lui appliquer de l'autre un soufflet, qui aurait tué le malheureux vieillard, si Aristénète ne lui avait retenu la main : montant aussitôt par-dessus Zénothémis, il vint se placer entre les deux combattants, et tâcha de les maintenir en paix en les séparant.

Durant cette scène, mille réflexions se présentaient à mon esprit, et surtout cette maxime si commune, *qu'il n'est d'aucun avantage d'être instruit dans les sciences, quand on ne sait pas régler sa conduite sur la vertu*. En effet, je voyais ces hommes, accomplis dans la connaissance des lettres, s'attirer par leurs actions le mépris et la risée de tous les convives. Je me dis alors à moi-même : Hé quoi ! serait-il vrai, comme le dit souvent le vulgaire, *que la science est un obstacle à la raison, quand on ne considère que les livres et les réflexions qu'ils renferment* ? De tant de philosophes qui se trouvaient réunis, il n'en était peut-être pas un seul qui ne se rendit coupable de quelque faute. Les uns commettaient des actions honteuses, les autres tenaient des discours plus honteux encore ; et je ne pouvais attribuer leurs excès à l'ivresse, quand je réfléchissais à la lettre qu'Hétœmoclès avait écrite à jeun.

D'un autre côté, la scène était bien différente : les ignorants mangeaient avec beaucoup de décence, ils ne s'enivraient point, ils ne faisaient rien dont ils dussent rougir ; seulement ils riaient et blâmaient ceux qu'ils avaient admirés auparavant, lorsqu'ils les croyaient tels que l'annonçait la gravité de leur maintien. Les savants, au contraire, vomissaient des injures, mangeaient avec excès, poussaient des cris, en venaient aux mains. Le brave Alcidamas, sans respect pour les femmes, pissait au milieu de la salle. En un mot, tout ce qui se passait dans ce festin pouvait très-bien se comparer aux troubles que la Discorde, selon le récit des poètes, fit naître aux noces de Pélée, en jetant au mi-

lieu du banquet cette pomme fatale qui causa la ruine de Troie; et la lettre qu'Hétoemoclès avait, pour ainsi dire, fait tomber au milieu du festin, paraissait une pomme de discorde, qui avait produit des maux aussi nombreux que ceux de l'Iliade.

En effet, la querelle de Cléodème et de Zénothémis n'était pas apaisée; et, quoiqu'Aristénète se fût placé entre eux deux, ils ne cessaient de se dire des injures. « Pour ce moment, disait Cléodème, il me suffit de vous convaincre d'ignorance; demain, je saurai me venger comme il convient. Réponds-moi donc, Zénothémis, ou toi, élégant Diphile: par quel principe, lorsque vous mettez les richesses au nombre des choses indifférentes, n'avez-vous cependant d'autre but que d'en acquérir le plus que vous pouvez? Pourquoi faites-vous toujours la cour aux riches? pourquoi prêtez-vous à usure, et tirez-vous l'intérêt de l'intérêt? pourquoi n'enseignez-vous qu'à prix d'argent? D'un autre côté, vous affectez de mépriser la volupté, vous déclamez contre les Épicuriens, tandis que vous vous livrez aux plaisirs les plus infâmes, jouant tour à tour le rôle d'agents ou de patients. Si l'on ne vous invite pas à un festin, vous entrez en colère; et, si l'on vous y convie, vous mangez tant, vous donnez tant à vos valets... » En disant cela, Cléodème avança la main pour arracher une serviette remplie de morceaux de toute espèce, que tenait l'esclave de Zénothémis. Il était sur le point de la déployer, et de jeter sur le plancher tout ce qu'elle contenait; mais l'esclave s'y opposa fortement et ne la lâcha point.

Alors Hermon prit la parole: « Tu as raison, Cléodème; qu'ils nous disent pourquoi, blâmant la volupté, ils veulent cependant en jouir plus que les autres. — Non, reprit Zénothémis; c'est à toi, Cléodème, de nous dire pourquoi tu ne regardes pas la richesse comme une chose indifférente. — Nullement, c'est à toi de parler. » La conversation se soutint quelque temps sur ce ton, lorsqu'enfin Ion, s'avançant pour se faire remarquer davantage: « Cessez, dit-il, votre dispute; je vais, si vous le permettez, établir un sujet de conversation digne de la fête que nous célébrons aujourd'hui; mais parlons sans disputer; écoutez paisible-

ment, et, comme chez Platon, notre maître, employons notre loisir à tenir des discours. » Tous les convives approuvèrent cette proposition, surtout Aristénète et Eucrite : ils espéraient que, par ce moyen, on allait être délivré de tous les désagréments de cette querelle; et Aristénète se remit à sa place, persuadé que la paix était faite.

En ce moment, on apporta ce qu'on appelle *le festin parfait* : à chacun une poule, de la chair de sanglier, du lièvre, des poissons frits, des gâteaux de sésame, et différentes friandises, que l'on pouvait emporter chez soi. On n'avait pas servi un plat pour chaque convive, mais un sur chaque table; Aristénète et Eucrite en avaient un pour eux deux; on devait prendre ce qui était devant soi. Il y avait de même un plat commun pour le stoïcien Zénothémis et l'épicurien Hermon; ensuite un autre pour Cléodème et pour Ion; un autre pour le marié et pour moi. Diphile avait une double portion, car Zénon avait quitté la table. Souviens-toi de cet arrangement, mon cher Philon, car il importe à mon récit.

PHILON. Je ne l'oublierai pas.

LYCINUS. Ion continua en ces termes : « Je vais commencer à parler le premier, si vous le jugez à propos. » Il s'arrêta un moment, puis il reprit : « Il aurait peut-être fallu, devant tant de personnes éclairées, traiter des *idées*, des *êtres incorporels* et de *l'immortalité de l'âme*; mais, afin d'éviter les contradictions de ceux qui n'adoptent pas nos sentiments, je dirai ce que je pense sur le mariage.

« Il serait à désirer, sans doute, que les hommes n'eussent pas besoin de se marier, et que, suivant les conseils de Platon et de Socrate, ils se fussent tous livrés à l'amour des garçons, qui seul peut nous conduire à la vertu parfaite. Mais puisqu'il est nécessaire d'épouser des femmes, je voudrais du moins que, conformément à la doctrine de Platon, elles fussent toutes communes, afin de nous affranchir à jamais de la jalousie. »

A ce discours, si peu convenable à la circonstance, il s'éleva un rire universel; et Dionysodore s'adressant à Ion : « Ne cesseras-tu pas, lui dit-il, de tenir ce langage barbare? Tu parles de jalousie! ce ne sera pas du moins de tes pâtes que l'on sera jaloux. — Hé quoi! tu oses parler, in-

« fame? » reprit Ion. Dionysodore allait lui répliquer quelque injure ; mais le grammairien Histiée prit la parole : « Faites silence, je vous prie, dit-il ; je vais vous lire un épithalame. » Et il lut à l'instant même. C'était, autant que je puis m'en souvenir, des vers élégiaques :

Telle, dans le palais d'Aristénète, la divine Cléanthis était élevée avec soin ; Cléanthis, la plus belle de toutes les vierges, et qui efface Hélène et la charmante Cythérée. Et toi aussi, jeune époux, salut, toi qui l'emportes sur les jeunes gens de ton âge, toi plus beau que Nirée et le fils de Thétis ! Nous reviendrons souvent vous chanter cet épithalame, composé pour vous deux.

On rit beaucoup de ces vers, comme tu peux le croire : mais le moment étant venu, où l'on devait enlever ce qu'on avait servi, Aristénète et Eucrite prirent chacun ce qui était devant eux. Je pris ma portion, et Chéréas, la sienne ; Ion et Cléodème en firent autant. Diphile, outre sa part, voulait emporter celle de Zénon, qui était absent, et prétendait que le tout avait été servi pour lui seul ; il en vint même à se battre avec les valets, qui lui disputaient une volaille, dont ils tiraient un membre chacun de leur côté ; à peu près comme les Grecs et les Troyens se disputèrent le corps de Patrocle. Enfin Diphile fut vaincu et obligé de lâcher l'oiseau. Les convives rirent beaucoup à ses dépens, surtout quand on le vit se mettre en colère, et prétendre qu'on lui faisait l'injustice la plus criante.

A l'égard d'Hermon et de Zénothémis, qui étaient assis à la même table, comme je te l'ai déjà dit, Zénothémis à la place supérieure, Hermon au-dessous de lui, leur portion était égale, et ils la prirent paisiblement. Mais la volaille qui était devant Hermon se trouvant, par hasard, un peu plus grasse que l'autre, quand il fallut que chacun prit la sienne, alors Zénothémis (c'est ici, cher Philon, qu'il faut me prêter toute ton attention, nous touchons à la catastrophe), alors, dis-je, Zénothémis, laissant la volaille servie devant lui, s'empara de celle d'Hermon, qui était plus grasse, comme je l'ai dit. Mais Hermon s'y opposa ; il ne voulut pas souffrir que son rival eût une portion plus considérable que la sienne. L'un et l'autre se mirent à crier : bientôt ils en vin-

rent aux coups, et se frappèrent, avec la volaille même, à travers le visage. Ils se prirent ensuite à la barbe ; chacun d'eux cria à son secours : Hermon appela Cléodème ; Zénothémis, Diphile et Alcidamas. Ces champions s'avancèrent aussitôt, l'un pour défendre Hermon, les deux autres pour protéger Zénothémis. Le seul Ion gardait la neutralité. Le combat devint alors une véritable mêlée. Zénothémis, saisissant une coupe qui était sur la table, vis-à-vis d'Aristète, la lance à la tête d'Hermon.

Mais il le manque ; et la coupe, passant à côté <sup>1</sup>,

va frapper le marié et lui ouvre le crâne, en lui faisant une blessure large et profonde. Un cri part à l'instant du côté des femmes ; elles se précipitent de leurs places et se jettent au milieu des combattants. La mère du jeune homme, à la vue du sang de son fils, devient furieuse ; la mariée elle-même, effrayée pour les jours de son époux, accourut auprès de lui. En ce moment Alcidamas signalait sa bravoure en combattant pour Zénothémis ; il frappait de tous côtés avec son bâton ; déjà il avait brisé la tête de Cléodème, cassé la mâchoire d'Hermon, et blessé plusieurs esclaves qui étaient venus à leur secours. Cependant ceux-ci ne cédaient point encore la victoire, et Cléodème, roidissant le doigt, en porta un coup si terrible dans l'œil de Zénothémis, qu'il le lui arracha ; puis, s'attachant à ce vieillard, il lui coupa le nez avec les dents. Hermon, de son côté, voyant Diphile qui venait au secours de Zénothémis, le précipita de son lit, la tête la première. Le grammairien Histiée fut blessé en voulant séparer les combattants. Il reçut, je crois, un coup de pied dans les dents ; ce fut Cléodème qui le lui donna, persuadé que c'était Diphile. L'infortuné roule par terre, vomissant *des flots de sang* <sup>2</sup>, comme le dit son Homère. Le tumulte et les gémissements retentissaient dans toute la maison ; les femmes poussaient des cris lamentables et environnaient Chéréas. Cependant les autres convives cherchaient à apai-

1. Parodie d'un vers d'Homère. *Iliade*, liv XI, v. 233

2. *Iliade*, liv. XIV, v. 44.

ser ce désordre ; mais Alcidas s'y opposait : c'était lui qui causait les plus grands malheurs ; car, ayant mis en fuite ceux qui combattaient contre lui, il se mit à frapper indistinctement quiconque l'abordait ; et, sans doute, il eût fait un grand nombre de victimes sous ses coups, si son bâton ne s'était pas cassé. Pour moi, je me tenais à l'écart, debout contre la muraille, et, tranquille spectateur de tous les événements ; je me gardais bien d'y prendre aucune part, instruit, par l'exemple d'Histiée, combien il est dangereux de vouloir séparer de pareils combattants. Figure-toi le combat des Centaures et des Lapithes, des tables renversées, inondées de sang et de vin, des vases brisés.

Enfin Alcidas, renversant le candélabre, nous plongea dans les ténèbres, et, comme tu penses, redoubla le désordre. Il n'était pas facile de se procurer ailleurs une autre lumière, et, à la faveur de l'obscurité, il se commit mille excès. Lorsqu'on apporta une lampe, on vit Alcidas qui mettait à nu une joueuse de flûte et s'efforçait de la violer. D'un autre côté, Dionysodore fut surpris faisant quelque chose de plus risible : car une coupe tomba de son sein au moment où il voulut se lever : et, pour se justifier, il dit qu'on l'avait prise pendant le tumulte qui s'était élevé, et la lui avait donnée à garder, de peur qu'elle ne fût perdue. Ion, par complaisance, assura que la chose était vraie.

Là, se termina le banquet. Les pleurs finirent par des éclats de rire, aux dépens d'Alcidas, de Dionysodore et d'Ion. On emporta les blessés ; ils étaient en piteux état, surtout le vieillard Zénothémis, qui, tenant une main sur son œil, une autre sur son nez, criait qu'il expirait de douleur. Hermon, qui n'était guère mieux (il avait deux dents rompues), en prit occasion de lui dire : « Souviens-toi, Zénothémis, et j'en prends tout le monde à témoin, que tu ne regardes pas la douleur comme une chose indifférente. » On conduisit le marié dans sa maison, après que Dionique eut recousu sa blessure. Il avait la tête enveloppée de bandelettes ; on le monta sur le char dans lequel il devait emmener sa jeune épouse<sup>1</sup> ; il venait de célébrer des noces bien amères. Dio-

1. Il était d'usage que, le soir des noces, l'époux emmenât sa femme sur un

nique donna ensuite ses soins aux autres blessés, autant qu'il lui fut possible ; et, quand il eut bandé leurs plaies, on les emmena chez eux, vomissant en route. Pour Alcidamas, il resta maître du champ de bataille, il fut impossible de le chasser de la salle : dès qu'une fois il se fut jeté sur un lit, il s'y endormit, couché en travers.

Telle fut, mon ami, l'issue de ce banquet, auquel on peut appliquer ces vers d'un poëte tragique<sup>1</sup> :

Les volontés divines revêtent mille formes ; les dieux agissent souvent contre toute attente, et ce que nous espérons ne se réalise pas.

En effet, on ne pouvait guère s'attendre à ce qui est arrivé. J'ai du moins appris, par cet événement, qu'il est dangereux, pour un homme d'un caractère paisible, de se trouver dans un festin avec de pareils philosophes.

char, dans lequel il y avait un petit lit sur lequel elle était couchée. Des jeunes gens, à la tête desquels était l'époux, accompagnaient le char avec des flambeaux à la main et en chantant.

1. Euripide, à la fin de l'Alceste, de l'Andromaque, et de l'Hélène.

---

## XV

# PROMÉTHÉE

ou

## LE CAUCASE

---

### MERCURE, VULCAIN, PROMÉTHÉE.

**MERCURE.** C'est ici le Caucase<sup>1</sup>, sur lequel nous devons clouer ce malheureux Titan. Cherchons une roche escarpée, propre à notre dessein, quelque endroit que la neige n'ait pas couvert et où l'on puisse attacher fermement les chaînes qui doivent le tenir exposé à la vue de tout le monde.

**VULCAIN.** Examinons, Mercure : car il ne faut pas l'enchaîner dans un endroit bas et voisin de la terre, de peur que les hommes qu'il a formés ne viennent le délivrer. Il ne faut pas non plus le placer sur le sommet de la montagne : on ne le verrait pas. Mais, si tu m'en crois, nous l'attacherons à une hauteur médiocre, ici, au-dessus de ce précipice ; nous étendrons ses mains, l'une sur ce rocher, l'autre sur celui qui est en face.

**MERCURE.** Tu as raison. Ces rochers sont nus, inaccessibles de toutes parts et légèrement inclinés ; ce précipice n'a qu'un sentier étroit, sur lequel on peut à peine poser le pied : voilà la croix la plus convenable que nous puissions trouver. Allons, Prométhée ! plus de retardements. Monte et viens ici, que l'on te cloue à cette montagne.

**PROMÉTHÉE.** De grâce, Mercure, Vulcain, prenez pitié d'un dieu qui n'a pas mérité son malheur !

1. Ce commencement est imité du *Prométhée enchaîné* d'Eschyle.

MERCURE. Tu nous engages à avoir pitié de toi, sans doute, afin que nous soyons attachés à ta place, pour avoir désobéi aux ordres que nous avons reçus. Est-ce que le Caucase ne te paraît pas assez grand pour pouvoir contenir encore deux autres malheureux cloués à ces rochers? Allons, étends la main droite. Toi, Vulcain, enchaîne-la et l'affermis avec un clou; frappe vigoureusement avec ton marteau. Et toi, donne l'autre main, qu'on l'enchaîne aussi fermement : voilà qui est fait. Bientôt l'aigle qui doit te ronger le foie va descendre, et tu seras récompensé de tes belles et ingénieuses inventions.

PROMÉTHÉE. O Saturne! ô Japet! ô Terre qui m'as donné le jour! quels maux on fait souffrir à un infortuné qui n'a fait aucun mal!

MERCURE. Tu n'as fait aucun mal, Prométhée! toi qui, chargé de faire la distribution des viandes, as poussé l'injustice et la fourberie au point de te réserver les meilleurs morceaux, et de ne servir à Jupiter que des os couverts d'une graisse blanche? Je me rappelle fort bien les vers où Hésiode a dit cela<sup>1</sup>. Et n'as-tu pas formé les hommes, ces méchants animaux, et, qui pis est, les femmes? En outre, tu as dérobé le feu, la possession la plus précieuse des Immortels; tu l'as donné aux humains; et, après avoir commis tous ces crimes, tu dis que tu n'as fait aucun mal!

PROMÉTHÉE. Tu as bien l'air, Mercure, de chercher, comme le dit Homère<sup>2</sup>, à inculper un innocent. Tu me reproches des choses pour lesquelles, si l'on me rendait justice, je serais jugé digne d'être nourri dans le Prytanée. Ah! si tu avais le temps de m'entendre, je me justifierais assez bien à tes yeux de tous les crimes qu'on m'impute, et je démontrerais l'injustice dont Jupiter use envers moi. Mais toi, qui es un peu babillard et versé dans la chicane, plaide sa cause, et prouve qu'il a porté un jugement équitable, en me faisant clouer sur le Caucase, près des portes caspiennes, pour être un spectacle de pitié aux yeux de tous les Scythes.

1. Hésiode, *Théogonie*, v. 540. Eschyle ne parle point de ce crime ridicule; c'est pour avoir dérobé le feu que son Prométhée est puni.

2. *Iliade*, liv. XIII, v. 775.

**MERCURE.** C'est vouloir bien tard plaider sur ton appel; cela n'est plus nécessaire : tu peux parler cependant; aussi bien faut-il que je reste ici, jusqu'à ce que l'aigle qui doit te caresser le foie soit descendu; et je veux bien user du loisir qui me reste jusqu'à ce moment, pour entendre un sophiste aussi artificieux que toi dans ses discours.

**PROMÉTHÉE.** Parle donc le premier, Mercure; donne à ton accusation le plus de force que tu pourras, et n'oublie aucun des moyens capables de justifier ton père. Toi, Vulcain, je te prends pour mon juge.

**VULCAIN.** Par Jupiter! sache qu'au lieu de ton juge, je serai ton accusateur. Tu m'as volé mon feu et laissé refroidir ma forge.

**PROMÉTHÉE.** Eh bien! partagez l'accusation : l'un m'accusera de larcin, et Mercure, d'avoir formé les hommes et fait la distribution des viandes. Vous êtes tous deux fort habiles, et vous me paraissez posséder à un grand point le talent de la parole.

**VULCAIN.** Mercure parlera pour moi : je ne suis point fait au langage des tribunaux. J'ai cependant bien des choses à dire sur ma forge : mais Mercure est bon orateur, et il s'est soigneusement exercé sur des causes semblables.

**PROMÉTHÉE.** Je n'aurais jamais cru que Mercure se fût chargé d'accuser quelqu'un de larcin, ni qu'il voulût me faire là-dessus des reproches; nous sommes du même métier. Quoi qu'il en soit, fils de Maïa, si tu entreprends cette affaire, il est temps de commencer ton accusation.

**MERCURE.** Elle exigerait de longs discours, Prométhée; il faudrait que je me fusse préparé par un sévère examen de toutes tes actions : car il ne suffit pas ici de faire une exposition sommaire de tes crimes, ni de dire que, la distribution des viandes t'ayant été confiée, tu as gardé pour toi les meilleurs morceaux, que tu as trompé ton souverain, que tu as formé les hommes, que tu nous as dérobé le feu pour leur en faire présent. Il me semble, mon cher, qu'après tant de crimes, tu ne sens pas la clémence excessive dont Jupiter use envers toi. Si tu nies ces actions, il faudra, pour t'en convaincre, parler longtemps et faire de grands efforts, afin de mettre la vérité dans tout son jour; mais si

tu avoues avoir fait la distribution des viandes telle qu'on te la reproche, formé l'espèce humaine par une invention nouvelle, et dérobé le feu, mon accusation est finie. Quand je parlerais plus longtemps, je ne dirais que des bagatelles.

PROMÉTHÉE. Tout ce que tu viens de dire n'est aussi que bagatelle; nous le verrons bientôt; et, puisqu'une si courte accusation te paraît suffisante, je vais essayer à présent de me laver de tous ces crimes. Écoute d'abord ma justification sur la distribution des viandes. Cependant, j'en atteste le ciel, je suis honteux pour Jupiter qu'il soit assez peu généreux, assez jaloux de sa portion pour envoyer au supplice un dieu aussi ancien que moi, parce qu'il a trouvé un petit os dans la part qu'il a choisie, sans se rappeler les secours que je lui ai donnés, sans réfléchir sur le principal motif de sa colère. C'est agir en enfant que de se fâcher et d'entrer en courroux parce qu'on n'a pas reçu le plus gros morceau. Du moins, je ne crois pas, Mercure, que l'on doive garder la mémoire des petites supercheries de cette nature qui se font dans un festin. Au contraire, si pendant le repas il se commet une faute, on la regarde comme une vétille, qui s'oublie en quittant la table : mais conserver sa haine jusqu'au lendemain, nourrir son ressentiment et garder longtemps la mémoire d'une offense; fi! cela est indigne d'un dieu et d'un roi. Eh quoi! si l'on bannit des festins les plaisanteries, les bons mots, les tromperies innocentes, les ris et les coups d'œil malins, il ne restera plus que l'ivresse, le silence et la satiété, choses tristes et fâcheuses, et qui ne conviennent nullement à un repas. Pour moi, je ne pensais pas que Jupiter se ressouviendrait le lendemain; j'étais bien éloigné d'imaginer qu'il se fâcherait et se croirait gravement insulté, de ce qu'en faisant le partage des viandes, on s'est amusé à éprouver si, en choisissant, il distinguerait le meilleur morceau. Mais supposons, Mercure, ce qui est bien plus grave, qu'au lieu de donner à Jupiter la plus petite part, je la lui eusse entièrement ôtée : Eh quoi! fallait-il pour cela confondre, comme on dit, le ciel et la terre, inventer des supplices, songer à des chaînes, à des croix, au Caucase, faire descendre des aigles pour me ronger le foie? Prends garde que cette conduite ne dé-

cèle le peu de générosité, la bassesse de sentiments et le penchant à la colère de celui qui s'irrite pour un si léger motif. Qu'eût-il donc fait s'il eût perdu un bœuf, lui qui, pour un peu de viande, entre dans un si grand courroux ? Que les hommes, en pareil cas, se conduisent avec bien plus d'équité ! ils devraient cependant être plus faciles à irriter que les dieux. Néanmoins il n'en est aucun qui condamnat son cuisinier à la potence, pour avoir, en faisant cuire des viandes, trempé le doigt dans la sauce, et l'avoir porté à sa bouche, ou parce qu'il aurait arraché d'un rôti quelques lardons et les aurait avalés. Le coupable aurait son pardon, ou, s'il avait affaire à quelque maître bien en colère, il en serait quitte pour un coup de poing ou un soufflet ; mais personne, chez les hommes, ne serait crucifié pour une pareille peccadille. En voilà assez sur le partage des viandes ; j'ai honte de m'en justifier, et il est bien plus honteux à Jupiter de me le reprocher.

Il est temps à présent de parler de la formation des hommes : c'est le sujet d'une double accusation ; je ne sais ce que vous me reprochez le plus, ou d'avoir formé les hommes, quoique je ne dusse en rien faire (parce qu'il vaudrait mieux, selon vous, qu'ils dormissent encore sans forme dans le sein de la terre), ou de ne pas leur avoir donné une figure différente de celle qu'ils ont reçue. Je vais néanmoins me justifier sur ces deux chefs : je tâcherai d'abord de prouver que l'existence des hommes ne cause aucun détriment aux dieux ; ensuite, qu'elle leur est avantageuse, et même plus utile que si la terre, toujours déserte, n'eût point été habitée par des hommes.

Dans l'origine (car il faut y remonter pour prouver plus facilement qu'en formant le genre humain je n'ai point fait une innovation criminelle), dans l'origine, dis-je, l'espèce divine et céleste était la seule qui existât. La terre, agreste et sans beauté, voyait sa surface hérissée de forêts impénétrables au jour. Les dieux n'avaient ni temple, ni autel : comment aurait-on érigé des statues, des simulacres, et d'autres monuments de religion semblables à ceux qui s'élèvent aujourd'hui de toutes parts, et que l'on honore avec tant de soin ? Moi, toujours prévoyant, toujours attentif à

l'intérêt commun, je cherche les moyens d'augmenter la gloire des dieux, d'ajouter des ornements et des beautés à l'univers; j'imagine ne rien pouvoir faire de mieux que de prendre un peu de limon, d'en composer certains êtres, et de leur donner une forme semblable à la nôtre. Je croyais, en effet, qu'il manquerait toujours quelque chose à la divinité, tant qu'il n'existerait pas d'être qu'on pût lui comparer, pour faire ressortir son bonheur. Je voulus néanmoins que cet être fut mortel, quoique d'ailleurs très-industrieux, très-intelligent et capable d'apprécier ce qui vaut mieux que lui. Je mêlai, ainsi que le disent les poètes, de l'eau et de la terre; je pétris ce limon; j'en formai les hommes, et j'appelai Minerve pour m'aider dans mon ouvrage. Voilà le grand crime que j'ai commis envers les dieux. Tu vois quel tort peut leur causer un peu de limon dont j'ai formé des animaux qui jusque-là étaient immobiles, et auxquels j'ai communiqué le mouvement. On croirait que depuis ce temps les dieux ont perdu quelque chose de leur divinité, parce que des animaux mortels existent sur la terre. Jupiter en est irrité, comme si la naissance des hommes eût avili la condition des dieux. Apparemment qu'il craint qu'un jour ces animaux ne prennent le parti de se révolter, et de déclarer la guerre aux dieux, à l'exemple des Géants. Mais il est aisé de voir, Mercure, que vous n'avez jamais reçu aucun dommage, ni de moi, ni de ceux que j'ai formés : si vous en avez reçu le moindre, montrez-le, et je me tais; j'avouerai même que c'est avec justice que vous me traitez ainsi.

Jette à présent un coup d'œil sur la terre, et tu connaîtras bientôt si les êtres sortis de mes mains sont pour les dieux de quelque utilité. Ce n'est plus, comme autrefois, cette terre stérile et desséchée; les villes, les campagnes, les plantes cultivées l'embellissent de toutes parts. La mer est couverte de vaisseaux; les îles sont habitées; partout s'élèvent des temples et des autels; on célèbre partout des sacrifices et des solennités; toutes les rues, toutes les places publiques sont pleines de Jupiter. Encore, si j'avais formé les hommes pour être leur unique maître, on pourrait m'accuser d'une ambitieuse avarice; mais c'est pour vos inté-

rêts communs que j'ai travaillé. Bien plus, on voit en tous lieux des temples consacrés à Jupiter, à Apollon, à Junon, à toi-même, Mercure : et Prométhée n'en a point. Tu peux juger par là si je n'ai eu que moi seul en vue, si j'ai trahi nos communs intérêts et dégradé la condition des dieux.

Conviens encore de ceci, Mercure, et examine s'il est possible de concevoir un bonheur sans témoin, une possession, un ouvrage qui ne doit être vu de personne, que personne ne doit louer, et qui soit cependant agréable, qui puisse charmer son possesseur. Or, en disant ceci, quel est mon but? C'est de faire comprendre que, si les hommes fussent restés dans le néant, la beauté de l'univers n'eût point eu de témoins; que les richesses dont nous jouissons, ne devant être admirées de personne, n'auraient plus eu le même prix à nos yeux, puisqu'il n'eût point existé de condition inférieure à laquelle nous eussions pu comparer la nôtre; nous n'aurions jamais compris à quel point nous sommes heureux, si nous n'eussions point vu combien il serait cruel d'être privés de notre félicité. C'est ainsi qu'on ne prouve la grandeur qu'en la comparant à la petitesse. Et vous, lorsque vous deviez me combler d'honneurs pour cette admirable invention, vous m'avez attaché en croix! c'est toute la récompense dont vous payez mes bonnes idées.

Vous alléguiez qu'il y a des scélérats parmi les hommes, qu'ils commettent des adultères, se font la guerre, épousent leurs sœurs, dressent des embûches à ceux qui leur ont donné le jour; mais tous ces désordres ne sont-ils pas communs chez nous? Doit-on pour cela faire un crime au Ciel et à la Terre de nous avoir donné l'existence? Tu me diras peut-être, qu'occupés des besoins des hommes, nous allons être nécessairement plongés dans une infinité d'affaires. Eh quoi! autant vaudrait qu'un pasteur se plaignit d'avoir un troupeau, parce qu'il exigerait tous ses soins. S'il lui donne de la peine, il lui procure aussi des plaisirs et une occupation qui n'est point dépourvue d'agréments. Que ferions-nous, si notre prévoyance n'avait à s'exercer sur aucun objet? Plongés dans l'oisiveté, nous boirions le nectar, nous nous remplirions d'ambrosie, sans rien faire de plus.

Mais ce qui me cause le plus de dépit, c'est que, blâmant la fabrication des hommes, et principalement celle des femmes, vous ne vous donnez aucun repos que vous ne soyez descendus sur la terre, tantôt sous la forme d'un taureau, tantôt sous celle d'un satyre ou d'un cygne; et vous ne dédaignez pas de faire des dieux avec les mortelles. Mais il fallait, diras-tu, donner aux hommes une autre forme, et ne pas les faire à notre ressemblance. Eh! quel autre modèle plus parfait pouvais-je proposer dans mon ouvrage, que celui dont je connaissais la beauté suprême? Fallait-il faire de l'homme un animal irraisonnable, une brute sauvage et féroce? Comment aurait-il offert des sacrifices aux dieux? Comment leur aurait-il rendu d'autres hommages, s'il n'eût été formé tel qu'il est? Toutefois, quand les mortels vous offrent des hécatombes, vous ne tardez guère à aller les recevoir, fallût-il se rendre à l'extrémité de l'Océan, *chez les irréprochables Éthiopiens*<sup>1</sup>. Et vous envoyez à la croix celui qui vous procure ces hommages et ces sacrifices que l'on vous adresse! Mais c'est assez me justifier sur la formation des hommes.

Je passe, si tu le juges à propos, au feu, à ce larcin que vous me reprochez comme un crime. Je te supplie par les dieux, Mercure, de répondre sans balancer à cette question : avez-vous perdu quelque chose de ce feu, depuis que les hommes en jouissent? Tu ne me répondras pas; car cette possession est de nature à ne pouvoir être altérée par le partage. Le feu ne s'éteint point en allumant un autre feu : c'est donc pure jalousie de votre part de ne pas permettre qu'on le communique à ceux qui ne vous ont fait aucun mal. N'êtes-vous pas des dieux, par conséquent des êtres bons, généreux, éloignés de toute envie? Mais quand j'aurais dérobé la totalité du feu pour le porter sur la terre, quand je ne vous en aurais pas laissé la moindre étincelle, je ne vous aurais fait aucun tort; il ne vous est d'aucune utilité. Vous n'éprouvez point de froid; vous ne faites point cuire l'ambrosie, et vous n'avez pas besoin de lumière artificielle.

1. Allusion au v. 423 du premier livre de l'*Iliade*.

Les hommes, au contraire, ne peuvent se passer de feu ; il leur est nécessaire pour bien des choses, mais surtout pour faire les sacrifices, pour parfumer les rues de l'odeur des victimes et brûler l'encens, pour rôtir les cuisses sur les autels. Je vois même que vous vous plaisez fort à en respirer la vapeur, et que vous regardez comme un régal délicieux l'odeur des victimes, qui s'élève jusqu'au ciel sur un tourbillon de fumée<sup>1</sup>. Vos reproches tombent donc en contradiction avec vos goûts. Je m'étonne aussi que vous ne défendiez pas au soleil de luire sur les hommes ; son feu est bien plus divin, bien plus ardent que celui dont vous m'accusez de vous avoir ravi la possession. J'ai fini. Vous, Mercure et Vulcain, si vous ne trouvez pas ma défense suffisante, répondez-y et convainquez-moi ; je tâcherai de me justifier de nouveau.

MERCURE. Il n'est pas aisé, Prométhée, de lutter contre un sophiste aussi habile que tu l'es. Cependant félicite-toi de ce que Jupiter n'a pas entendu ton discours. Je suis sûr qu'il eût attaché sur toi seize vautours pour te déchirer les entrailles. Tu penses te justifier, et tu lui intentes une accusation grave. Mais je suis fort étonné qu'étant devin, tu n'aies pas prévu la punition que tu devais essayer.

PROMÉTHÉE. Je l'ai prévue, Mercure, et je sais en outre que je dois être délivré ; que sous peu de temps un Thébain, ton ami, doit venir ici tuer l'aigle que tu m'as dit être sur le point de descendre.

MERCURE. Puissent toutes ces choses arriver ! puissé-je te voir délivré de tes chaînes, assis à table avec nous, pourvu toutefois que tu ne fasses pas le partage des viandes !

PROMÉTHÉE. Sois tranquille, Mercure ; je partagerai bientôt vos festins. Jupiter me délivrera, pour me récompenser d'un bonheur assez grand...

MERCURE. Lequel ? Ne tarde pas à me l'apprendre.

PROMÉTHÉE. Connais-tu Thétis?... Mais il vaut mieux ne point parler, et garder mon secret, afin qu'il soit le prix de ma délivrance.

1. Hom., *Iliade*, liv. I, v. 318.

MERCURE. Eh bien ! garde-le, Titan, si tu le juges à propos. Pour nous, Vulcain, allons-nous en ; déjà l'aigle s'approche. Bon courage, Prométhée ! je voudrais déjà que l'archer thébain vint à paraître et mît fin aux tourments que cet oiseau va te faire subir en te déchirant.

---

## XVI

# LE NAVIRE

ou

# LES SOUHAITS

---

LYCINUS, TIMOLAÛS, SAMIPPE ET ADIMANTE.

LYCINUS. N'avais-je pas raison de dire qu'un cadavre gisant dans la plaine échapperait plutôt à la vue des vautours, qu'un spectacle extraordinaire à la curiosité de Timolaüs, fallût-il, pour le voir, courir tout d'une haleine jusqu'à Corinthe? Que tu es passionné pour ces sortes d'objets! quel empressement!

TIMOLAÛS. Qu'y a-t-il de mieux à faire, Lycinus, lorsqu'on est de loisir, et qu'on apprend qu'il vient d'aborder au Pirée un navire d'une grandeur considérable, ou plutôt énorme, un de ceux qui apportent d'Égypte en Italie la provision de blé? Je crois même que Samippe et toi, vous n'êtes tous deux sortis de la ville que dans le dessein de venir voir ce navire.

LYCINUS. Assurément; et Adimante de Myrrhine<sup>1</sup> était avec nous : mais je ne sais où il est à présent : il se sera sans doute égaré dans la foule des spectateurs. Nous étions venus ensemble jusqu'au vaisseau; et, lorsque nous y sommes montés, c'était toi, Samippe, je pense, qui marchais le premier; Adimante te suivait, et moi je me tenais à lui des deux mains. Comme il était nu-pieds et que j'étais chaussé, il me conduisait en me tenant par la main, lorsque

1. Bourgade ou deme de l'Attique, de la tribu de Pandion.

nous montions l'échelle. Depuis ce moment je ne l'ai plus revu, ni dans le navire, ni après que nous en sommes descendus.

SAMIPPE. Sais-tu bien, Lycinus, à quel endroit Adimante nous aura quittés? C'est, je crois, lorsque nous avons vu sortir de la chambre du vaisseau ce beau jeune homme, revêtu d'une robe blanche de lin, et dont la chevelure, relevée par derrière, retombait séparée sur les deux côtés du front. Si je connais bien mon Adimante, à la vue d'un objet si agréable, il aura bientôt dit un long adieu au conducteur égyptien qui nous expliquait les détails du vaisseau, pour aller pleurer, selon sa coutume, auprès de cet aimable enfant : car Adimante est toujours prêt à verser des larmes d'amour.

LYCINUS. Cependant, Samippe, ce jeune homme ne m'a pas paru si beau pour qu'Adimante ait pu être vivement frappé de ses charmes, lui que suivent dans Athènes tant de beaux garçons, tous de condition libre, d'un babil agréable, qui sentent le gymnase, et auprès desquels on peut verser des larmes sans en rougir. Pour celui-ci, outre qu'il a le teint basané, les lèvres saillantes et les jambes trop menues, il parle de la gorge, d'un seul trait, et avec volubilité. Son langage est grec, à la vérité; mais il a la prononciation et l'accent de son pays. D'ailleurs sa chevelure tressée par derrière dit assez qu'il n'est pas de condition libre.

TIMOLAÛS. Cette chevelure, Lycinus, est précisément la marque de noblesse chez les Égyptiens. Tous les enfants de famille, en ce pays, portent leurs cheveux tressés, jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de puberté. Nos ancêtres qui croyaient, au contraire, qu'il convenait à des vieillards de porter une belle chevelure, en relevaient la tresse sous une cigale d'or qui servait à la retenir.

SAMIPPE. Tu nous rappelles fort à propos, Timolaüs, l'histoire de Thucydide, et ce qu'il dit dans sa préface sur notre ancien luxe, qu'il retrouve chez les Ioniens, au temps de leur émigration.

LYCINUS. Ah! je me rappelle à présent à quel endroit Adimante nous a quittés. C'est lorsque nous nous sommes arrê-

tés quelque temps auprès du mât, occupés à considérer et à compter les peaux dont les voiles étaient faites, et, pendant que nous regardions avec étonnement ce matelot monter le long des cordages et courir hardiment sur l'antenne, au haut du mât, en se tenant aux câbles qui la gouvernent.

**SAMIPPE.** Tu as raison. Mais que faut-il que nous fassions? Attendrons-nous Adimante ici? ou voulez-vous que je retourne le chercher sur le vaisseau?

**TIMOLAÛS.** Non. Continuons plutôt notre marche. Il est vraisemblable que, ne pouvant nous retrouver, il se sera hâté de remonter à la ville, où il nous aura devancés. D'ailleurs Adimante connaît le chemin, et il n'y a pas lieu de craindre qu'il se perde, parce que nous l'aurons quitté.

**LYCINUS.** Il est vrai; mais considérez qu'il ne serait pas honnête de nous en aller et d'abandonner ainsi un ami. **Marchons** cependant, si tel est l'avis de Samippe.

**SAMIPPE.** Oui, j'en suis d'avis. Peut-être trouverons-nous encore quelque palestre ouverte. Mais puisque nous sommes à causer, dites-moi: quel bâtiment! S'il faut en croire le patron, il porte cent coudées de longueur; sa largeur surpasse la quatrième partie de cette mesure; et depuis le pont jusqu'au fond de cale et à la sentine, où se trouve sa plus grande profondeur, il a vingt-neuf coudées. D'ailleurs, quel mât considérable! et quelle antenne il soutient! par quel câble il est retenu! Vous avez remarqué comme sa poupe, revêtue d'un chénisque doré, s'élève par une courbure insensible. La proue, vis-à-vis, croît en même proportion; elle se prolonge en avant, et porte des deux côtés la déesse Isis, qui a donné son nom à ce vaisseau. Le reste de ses ornements, les peintures, les flammes brillantes qui décorent le mât, surtout les ancres, les cabestans, les tourniquets, les chambres pratiquées auprès de la poupe, tout m'en paraît également admirable. On pourrait comparer à une armée la multitude innombrable de ses matelots. On dit que ce vaisseau porte autant de grain qu'il en faudrait pour nourrir pendant une année entière tous les habitants de l'Attique. Et c'est un petit vieillard qui conserve et conduit cette masse énorme, en tournant avec une perche assez mince des gouvernails aussi considérables. On me l'a mon-

tré : c'est un homme chauve sur le sommet de la tête, à cheveux crépus, et qui, je crois, s'appelle Héron.

TIMOLAÛS. Les passagers le disent singulièrement habile dans son art. Il connaît mieux la mer que Protée lui-même. Vous avez sans doute appris de quelle manière il a conduit ici ce navire, tout ce que l'équipage a eu à souffrir pendant la navigation, et comme l'astre *des Dioscures* les a sauvés ?

LYCINUS. Non, Timolaüs ; mais nous l'apprendrons volontiers.

TIMOLAÛS. Le patron du vaisseau m'en a fait lui-même le récit. C'est un homme fort honnête et qui cause assez bien. Il m'a dit qu'ayant levé l'ancre de Pharos<sup>1</sup>, par un vent modéré, ils avaient découvert le septième jour le promontoire d'Acamas. Ensuite le zéphyr s'étant élevé contraire, ils avaient dérivé, par une marche oblique, jusqu'à Sidon. En quittant ce port, ils furent accueillis d'une tempête considérable, et ce ne fut que le dixième jour qu'après avoir passé par Aulon, ils arrivèrent aux Iles Chélidonées, où peu s'en fallut qu'ils ne fussent tous submergés par la violence des flots. Je connais le passages des Chélidonées pour l'avoir traversé moi-même. Je sais avec quelle force les flots s'y soulèvent, surtout lorsque le vent de Libye, joint à celui du couchant, souffle sur ces parages. C'est précisément à cet endroit que se trouve le point qui sépare la mer de Pamphylie de celle de Lycie ; et le flot, poussé par plusieurs courants, vient se briser sur le promontoire, hérissé de rochers escarpés. L'onde qui les frappe les aiguise sans cesse, et souvent la vague s'élève à la hauteur du rocher.

Une pareille tempête les surprit en cet endroit, à ce que m'a dit le patron, et pendant une nuit extrêmement obscure. Heureusement, les dieux, sensibles à leurs cris douloureux, leur firent découvrir sur les côtes de Lycie un fanal, à la faveur duquel ils reconnurent leur situation. Bientôt un astre brillant, l'un des Dioscures, vint s'asseoir sur le haut

1. Petite île voisine d'Alexandrie. C'est dans cette île qu'est construite la fameuse tour qui servait de Phare, et dont Sostrate, fils de Dexiphané, avait été l'architecte.

2. Le promontoire d'Acamas est situé sur la côte occidentale de l'île de Chypre.

du mât, et dirigea sur la gauche, en pleine mer, le vaisseau déjà emporté contre les écueils. Dès lors, écartés de leur véritable route, ils ont fait voile à travers la mer Egée ; et, louvoyant contre les vents étésiens, qui leur étaient contraires, ils ont abordé hier au Pirée, soixante-dix jours après leur départ d'Égypte. Vous voyez combien ils ont été forcés de descendre, puisqu'ils auraient dû laisser la Crète sur leur droite, doubler le promontoire de Malée, et se trouver en un instant en Italie.

LYCINUS. Par Jupiter ! et tu nous peins comme un pilote admirable ce Héron aussi vieux que Nérée, et qui s'écarte à ce point de sa route ?... Mais que vois-je ? n'est-ce pas là Adimante ?

TIMOLAÛS. Oui vraiment ; c'est Adimante lui-même. Appelons-le. Adimante ! Adimante ! C'est toi que j'appelle, habitant de Myrrhine, fils de Strobichus. Il faut de deux choses l'une, ou qu'il soit fâché contre nous ou qu'il soit sourd : car c'est Adimante, c'est lui-même.

LYCINUS. Je le vois maintenant bien distinctement. Voilà son manteau, sa démarche, sa tête rasée jusqu'à la peau. Mais doublons le pas, afin de le rejoindre. A moins qu'on ne te prenne par l'habit, et qu'on ne t'oblige à te retourner, Adimante, tu ne nous entendras donc pas t'appeler ? Hé quoi ! tu as l'air d'être enseveli dans des réflexions profondes, et de rouler dans ta tête quelque affaire importante.

ADIMANTE. Non, Lycinus, ce n'est rien de bien grave ; mais une idée assez folle, qui m'est venue en me promenant, m'empêchait de vous entendre ; elle m'absorbait, et j'étais entièrement occupé à la considérer.

LYCINUS. Et quelle est-elle ? Tu ne balanceras pas à nous en faire part, sans doute, à moins que ce ne soit quelque secret : toutefois nous sommes initiés, tu le sais, et nous avons appris à nous taire.

ADIMANTE. Mais... en vérité, j'aurais honte de vous la découvrir, tant cette idée vous paraîtra puérile.

LYCINUS. Serait-ce quelque mystère d'amour ? Tu ne parlerais pas à des profanes, mais à des hommes initiés à la plus grande clarté de son flambeau.

ADIMANTE. Ce n'est rien de semblable, mon cher. Je me

créais en imagination des richesses considérables, je me formais ce que le peuple appelle une île fortunée imaginaire; déjà même j'étais parvenu au plus haut degré d'opulence et de félicité, lorsque vous êtes survenus tout à coup.

LYCINUS. Eh bien! nous ne manquerons pas de te dire ce proverbe si usité : *Mercuré en commun*. Dépose donc tes trésors au milieu de nous. Il est juste que les amis d'Adimante aient part à sa félicité.

ADIMANTE. Je vous ai quittés presque au moment où nous sommes montés sur le vaisseau, après t'avoir mis en sûreté, brave Lycinus; et, tandis que je m'occupais à mesurer l'épaisseur de l'ancre, vous êtes disparus, je ne sais comment. Pour moi, après avoir tout examiné, je demandai à l'un des matelots combien ce navire pouvait ordinairement rapporter chaque année à son maître. *Douze talents attiques*, me répondit-il, à compter au plus bas. Sur cette réponse, je m'en allai, me disant à moi-même: Si quelque divinité propice me rendait tout à coup propriétaire de ce navire, que je vivrais heureux! Je ferais du bien à tous mes amis; quelquefois je m'embarquerais sur mon vaisseau, le plus souvent j'enverrais mes esclaves à ma place. Avec ces douze talents, je m'étais déjà construit une maison dans une situation agréable et commode, un peu au-dessus du Pœcile: car j'avais abandonné ma demeure paternelle sur les bords de l'Ilissus. J'achetais des habits magnifiques, des chars, des chevaux. Dans ce moment même je m'embarquais sur mon navire; tous les passagers me regardaient comme le plus heureux des mortels; les matelots me respectaient à l'égal d'un monarque. J'étais occupé à disposer mon vaisseau à faire voile; et déjà je voyais le port s'éloigner de moi, lorsque tu es survenu, Lycinus, et à l'instant tu as coulé à fond toutes mes richesses, tu as fait chavirer mon navire qui voguait heureusement comme au souffle de mes vœux.

LYCINUS. Eh bien! illustre Adimante, il faut t'emparer de moi, me traîner devant le stratège, comme un pirate, un forban qui t'a causé un naufrage aussi considérable, et cela sur terre, entre le Pirée et la ville. Mais plutôt, considère avec quelle magnificence je vais te consoler de la perte de ta fortune. Possède, si tu le veux, cinq navires plus beaux et

plus considérables que ce navire égyptien ; et, ce qu'il y a de plus avantageux, que tous ces navires ne puissent jamais couler à fond. Je veux même que cinq fois l'an chacun te rapporte de ce pays une charge de blé. Je sais bien que ta conduite envers nous, illustre patron de vaisseau, n'en sera que plus insupportable ; car lorsque tu ne possédais encore qu'un seul navire, tu faisais semblant de ne pas nous entendre t'appeler à grands cris : et si, outre ce navire, tu deviens le maître de cinq autres, tous à trois voiles et impé-rissables, il est certain que tu ne voudras plus regarder tes amis. N'importe ! vogue, heureux mortel, au gré de tes désirs ! Pour nous, nous allons nous asseoir dans le Pirée et demander aux navigateurs qui arrivent de l'Égypte ou de l'Italie, si quelqu'un d'eux a vu le grand vaisseau d'Adimante nommé l'Isis.

ADIMANTE. Voilà précisément, Lycinus, ce qui me faisait balancer à te découvrir l'idée dont j'étais occupé. Je savais bien que tu en rirais, et que tu te moquerais de mon souhait. Cela étant, je vais m'arrêter un moment ici : j'attendrai que vous ayez fait quelques pas en avant, pour me rembarquer de nouveau sur mon navire : car j'aime beaucoup mieux être réduit à converser avec des matelots, que de me voir exposé à vos railleries continuelles.

LYCINUS. N'en fais rien : car nous resterions aussi pour nous embarquer avec toi.

ADIMANTE. Oh ! je retirerai l'échelle dès que je serai monté.

LYCINUS. Eh bien ! nous irons te joindre à la nage. N' imagine pas qu'il te sera facile de posséder des navires de cette grandeur sans les avoir achetés, ou sans avoir pris la peine de les construire, et que nous, nous ne pourrions pas obtenir des dieux la force de nager sans fatigue pendant des stades entiers. Cependant, il y a quelque temps que, pour nous rendre dans l'île d'Égine, à la fête d'Hécate, nous traversions la mer dans une petite barque moyennant quatre oboles ; nous étions tous amis, et tu ne te fâchais pas alors de nous voir naviguer avec toi. A présent, tu te mets en colère si nous voulons monter sur ton vaisseau : tu menaces de retirer l'échelle dès que tu y seras entré.

Te voilà bien fier, au moins, Adimante; et tu ne craches pas dans ton sein<sup>1</sup>? Tu oublies qui tu es, depuis que tu possèdes un navire. C'est ta maison bâtie dans un des plus beaux quartiers de la ville, ce sont tes nombreux valets qui te rendent si orgueilleux. Lorsque tu iras en Égypte, souviens-toi, je t'en supplie au nom de ton *Isis*, de nous rapporter de ces petits poissons salés du Nil, les parfums de Canope, un ibis de Memphis, et même, si ton vaisseau peut la porter, une des pyramides.

TIMOLAÛS. Allons, c'est assez plaisanter, Lycinus. Vois comme tu as fait rougir Adimante par le torrent de plaisanteries dont tu as inondé son vaisseau : il est rempli jusqu'aux bords; il ne peut plus résister à ce débordement. Mais puisqu'il nous reste encore bien du chemin à faire pour arriver à la ville, partageons-le en quatre portions; et pendant les stades qui seront assignés à chacun<sup>2</sup>, nous formerons tour à tour des souhaits, et nous demanderons aux dieux tout ce qui nous plaira. Par ce moyen nous nous apercevrons moins de la fatigue, et nous goûterons en même temps quelque plaisir, en nous plongeant volontairement dans un rêve agréable qui nous comblera de toutes sortes de félicités au gré de nos désirs. Chacun sera maître de donner à son souhait toute l'étendue qui lui plaira; et nous supposerons toujours les dieux prêts à combler tous nos vœux, quelque impossibles qu'ils soient par leur nature. Mais le point essentiel, ce sera de déclarer quel est le meilleur emploi que l'on ferait de ses richesses et de ce que l'on aura souhaité. On fera connaître par là quel on serait si l'on devenait riche.

SAMIPPE. A merveille! Timolaüs! J'adopte ton idée; et, quand le moment en sera venu, je souhaiterai tout ce que bon me semblera. Il ne faut pas demander à Adimante s'il

1. Cet usage, qui sûrement n'est pas fort noble, ni fort propre, était celui des Grecs. Lorsqu'ils parlaient trop avantageusement d'eux-mêmes, pour apaiser la déesse Adrastée, ou prévenir sa vengeance, ils crachaient dans leur sein.

2. Il y avait du Pirée jusqu'à la ville trente-cinq stades, suivant Phavorinus dans son lexique, au mot Πειραιῶν; et quarante, suivant Diogène de Laërce. C'est donc dix stades pour chaque interlocuteur; mais les trois premiers, comme on le verra par la suite, absorbèrent la portion réservée à Lycinus. (*Moïse Dusoul*).

y consent, lui qui a déjà un pied dans son vaisseau; mais il faut que ce projet plaise également à Lycinus.

LYCINUS. Ah! volontiers: soyons riches, puisque tel est votre désir; je ne veux pas qu'on me croie jaloux de la félicité commune.

ADIMANTE. Qui commencera le premier?

LYCINUS. Toi-même, Adimante, puis Samippe, ensuite Timolaüs: et moi, pendant le demi-stade assez court qui est vis-à-vis de Dipyle<sup>1</sup>, j'essayerai de faire aussi des souhaits, et je m'en acquitterai le plus brièvement qu'il me sera possible.

ADIMANTE. Eh bien! je n'abandonne pas mon navire; mais, puisque j'en ai la permission, je donnerai à mon vœu l'étendue que je voudrai. Que Mercure, qui préside aux gains, nous soit propice à tous! Le vaisseau donc, et tout ce qu'il contient, est à moi, la charge, les marchands, les femmes, les matelots; enfin toute autre possession agréable, s'il y en a quelqu'une.

SAMIPPE. A ton insu, tu te possèdes déjà toi-même dans ce navire.

ADIMANTE. Tu veux parler de ce jeune garçon à longue chevelure. Eh bien donc, qu'il m'appartienne aussi. Que tout le froment qui est dans le vaisseau devienne de l'or monnoyé, et que chaque grain soit une darique.

LYCINUS. Quel est donc ce souhait, Adimante? Ton vaisseau va dans l'instant couler à fond: le poids du froment est bien différent de celui d'une égale quantité de pièces d'or.

ADIMANTE. Ah! trêve de jalousie, Lycinus. Quand ce sera ton tour de former des vœux, possède, si tu le veux, ce mont Parnèthe, totalement changé en or, et je ne dirai mot.

LYCINUS. Mais c'est pour ta propre sûreté que je te fais cette observation. Je crains que nous ne périssons tous avec ton or. Notre perte serait peut-être de peu de conséquence; mais ce beau garçon, il va être noyé, le pauvre enfant, faute de savoir nager.

TIMOLAÛS. Rassure-toi, Lycinus; les dauphins plongeront

1. Porte d'Athènes, appelée autrefois porte Thriasienne. Plutarque, *Vie de Périclès*.

sous lui et le porteront sur le rivage. Crois-tu donc qu'un joueur de cithare ait été sauvé par ces poissons pour prix de son chant mélodieux, que le corps d'un enfant noyé<sup>1</sup> ait été porté de la même manière sur l'isthme de Corinthe, et que le nouvel esclave d'Adimante ne trouvera pas quelque dauphin amoureux ?

ADIMANTE. Et toi aussi, Timolaüs, tu suis l'exemple de Lycinus : tu combles la mesure de ses railleries. C'est toi cependant qui as introduit ce sujet de conversation.

TIMOLAÛS. C'est qu'il vaudrait mieux donner plus de vraisemblance à ton vœu, et trouver quelque trésor sous ton lit. Tu serais moins embarrassé pour transporter l'or de ton vaisseau dans la ville.

ADIMANTE. Tu as raison. Que je trouve donc un trésor de mille médimnes d'or monnoyé, enfoui sous le Mercure de pierre qui est dans notre cour. Aussitôt, suivant le précepte d'Hésiode<sup>2</sup>, « je commence par me loger » dans une maison des plus magnifiques ; j'ai déjà acheté tout le territoire d'Athènes (à l'exception du thym et des pierres<sup>3</sup>) toute la partie d'Éleusis qui est située sur le bord de la mer, un petit espace autour de l'isthme pour y voir les jeux, si quelquefois il me prend fantaisie d'y assister, la plaine de Sicyone, et en général toutes les contrées ombragées d'arbres, arrosées de ruisseaux, tous les terrains fertiles qui se trouvent en Grèce : dès ce moment ils appartiennent à Adimante. Il me faut en outre de la vaisselle d'or pour mes repas, et des coupes qui ne soient pas légères comme celles d'Échécratès, mais qui pèsent chacune deux talents.

LYCINUS. Et comment l'échanson pourra-t-il présenter une coupe si pesante, lorsqu'elle sera remplie ? Comment pourras-tu toi-même recevoir de sa main, sans en être accablé,

1. Mélicerte, mis au rang des dieux marins sous le nom de Palémon. Sisyphe, alors roi de Corinthe, institua les jeux Isthmiques en son honneur.

2. Hésiode, *Opera*, v. 405.

3. L'Attique en produisait beaucoup, en sorte qu'Adimante n'a pas besoin de s'en réserver la possession. Cette plaisanterie nous paraît d'un assez mauvais goût ; mais encore vaut-elle mieux que la leçon que l'on trouve dans les éditions κλην δσα Ἴσθμοῖ καὶ Πυθοῖ. L'isthme de Corinthe et Pytho, ou Delphes, n'ont jamais fait partie de l'Attique ; ainsi il est absurde qu'Adimante les excepte du territoire d'Athènes qu'il veut posséder.

une masse pareille à celle que Sisyphe roule aux enfers?

ADIMANTE. Holà, ne cesseras-tu point de détruire continuellement mes vœux?... Je me fais faire des tables d'or, des lits d'or; et si tu ne te tais, les serviteurs en seront aussi.

LYCINUS. Prends garde, nouveau Midas, que ton pain et que ta boisson ne soient bientôt changés en or. Riche misérable, tu périrais par une faim somptueuse.

ADIMANTE. Dans un instant, Lycinus, lorsque tu formeras des souhaits, tu leur donneras plus de vraisemblance. Mon vêtement est de pourpre; ma manière de vivre la plus délicieuse, mon sommeil agréable et prolongé. Déjà mes amis viennent le matin me saluer, et solliciter des grâces. Tout le monde m'adore, et tremble devant moi. Le plus grand nombre de mes clients, dès la pointe du jour, se promène devant ma porte. J'aperçois parmi eux Cléainète et Démocratès, ces hommes orgueilleux; mais, lorsqu'ils s'approcheront et demanderont à être introduits, je veux que sept portiers barbares<sup>1</sup>, d'une taille gigantesque, debout, et d'un air insolent, leur ferment avec violence la porte sur le visage, ainsi que ces riches en usent avec nous. Cependant, lorsqu'il me plait, je parais sur l'horizon comme un soleil radieux. A peine je daigne jeter un coup d'œil de protection sur mes courtisans; mais si j'aperçois à travers leur foule un homme pauvre, et tel que j'étais moi-même avant la découverte de mon trésor, je le comblerai de caresses, je l'inviterai à venir, après le bain, souper avec moi. Les riches seront suffoqués de dépit, en voyant mes chars, mes chevaux, mes beaux esclaves, au nombre de plus de deux mille, tous à la fleur de l'âge. Ensuite on me sert un repas magnifique dans des vases d'or (l'argent est trop vil, il n'est pas digne de moi). L'Ibérie me fournit le poisson salé, l'Italie le vin. Mon huile vient aussi d'Ibérie, et le miel est celui que produit notre Attique; mais il est tiré sans feu<sup>2</sup>. Des mets de toute espèce et de tous les pays couvrent ma table: ce sont des sangliers, des lièvres, les volailles les plus

1. C'est-à-dire étrangers. On prenait ordinairement des Syriens.

2. Pour tirer le miel des ruches on allumait un brandon, et l'on chassait les abeilles avec la fumée; ce qui pouvait communiquer au miel un goût désagréable. Celui qui était tiré sans employer ce moyen était plus exquis.

exquises, l'oiseau du Phase, le paon des Indes, le coq de Numidie. Chacun de ces plats est préparé par d'habiles cuisiniers, qui sans cesse sont occupés à pétrir des gâteaux et à composer des sauces. Si je demande une coupe pour saluer quelqu'un, celui qui videra le vase l'emportera avec lui.

Nos riches d'aujourd'hui ne seront, en comparaison de moi, que des Irus et des mendiants. Dionique ne montrera plus dans les pompes publiques son plateau et sa coupe d'argent, surtout quand il verra mes esclaves user avec profusion de ce métal. Je ferai à la ville les largesses les plus distinguées, des distributions de cent drachmes par mois à chaque citoyen, et de la moitié aux étrangers qui ont fixé chez nous leur séjour. Je ferai construire des théâtres et des bains publics de la plus grande beauté. Je prétends faire venir la mer jusqu'au Dipyle et creuser un port à cet endroit, où l'eau sera amenée par un canal immense, afin que mon vaisseau puisse mouiller à peu de distance de ma demeure et qu'on l'aperçoive du Céramique.

Mais pour vous, mes amis, j'ordonne à mon économe de vous distribuer vingt médimnes d'or monnoyé, à Samippe; à Timolaüs, cinq chénices, et à Lycinus, un seul chénice, et strictement mesuré, parceque c'est un babillard qui raille tous mes souhaits. C'est ainsi que je voudrais passer ma vie, dans le sein d'une opulence extrême, jouissant de tous les plaisirs, de toutes les voluptés. Voilà mon vœu. Mercure puisse-t-il l'accomplir!

LYCINUS. Sais-tu bien, Adimante, à quel fil délié cette immense fortune est suspendue? S'il venait à se rompre, elle s'évanouirait à l'instant, et ton trésor ne serait plus que du charbon.

ADIMANTE. Que veux-tu dire?

LYCINUS. Que le temps que tu dois vivre au sein de cette opulence est incertain. Eh! qui sait si au moment même où l'on te servira cette table d'or, avant que tu puisses y porter la main et goûter au paon ou au coq de Numidie, tu ne rendras pas ta chère petite âme, laissant tous ces mets délicats en proie aux corbeaux et aux vautours? Veux-tu que je te fasse le dénombrement de tous ceux qui sont morts avant d'avoir joui de leurs richesses, ou qui, de leur vivant,

ont été dépouillés par un démon jaloux de leur bonheur? Crésus et Polycrate, bien plus riches que toi, n'ont-ils pas été précipités en un instant du faite de la fortune? Mais, sans te citer ces exemples, crois-tu que tu jouiras toujours d'une santé ferme et constante? Ne vois-tu pas la plupart des riches réduits, par leurs infirmités douloureuses, à traîner une existence misérable? Les uns ne peuvent plus marcher, d'autres ont perdu la vue, d'autres sont dévorés par des douleurs d'entrailles. Je suis bien sûr d'ailleurs, sans que tu me le dises, que tu ne voudrais pas, pour deux fois autant de richesses, avoir les mœurs abominables de l'opulent Phanomaque, être aussi efféminé que lui. Je ne parlerai pas des embûches secrètes qui poursuivent partout les trésors, des voleurs, de la haine et de l'envie que la plupart des hommes conçoivent contre les riches. Tu vois de quels embarras ton trésor est la source.

**ADIMANTE.** Tu me contredis sans cesse, Lycinus. Eh bien ! tu n'auras pas même le chenice que je t'avais promis, puisque tu cherches toujours à ruiner mes souhaits.

**LYCINUS.** Tu agis déjà comme la plupart des riches, tu rétractes ta parole, tu violes tes promesses. Mais c'est maintenant à Samippe à former des vœux.

**SAMIPPE.** Pour moi, qui habite le continent, Arcadien de Mantinée, comme vous le savez, je ne souhaiterai point un vaisseau dont je ne pourrais faire parade aux yeux de mes concitoyens : je ne m'amuserai point à importuner les dieux pour des bagatelles, pour un trésor, et quelques mesures d'or monnoyé. Mais, puisque rien n'est impossible aux Immortels, même ce qui nous paraît le plus difficile ; que d'ailleurs la règle de nos souhaits, posée par Timolaüs, veut qu'on ne balance point à demander aux dieux tout ce que l'on désire, sans craindre qu'ils rejettent nos vœux ; je demande donc à être roi, non pas comme Alexandre, fils de Philippe, Ptolémée, Mithridate, ou tel autre monarque qui n'a régné qu'en succédant au trône de son père : je veux commencer par être un brigand. Je n'ai d'abord qu'une trentaine de compagnons et de conjurés, d'un courage et d'une fidélité à toute épreuve. Insensiblement trois cents hommes se joignent à nous, les uns après les autres ; en-

suite mille, peu de temps après dix mille; enfin toutes mes troupes se trouvent monter à cinquante mille fantassins pesamment armés et à cinq mille chevaux. Je suis élu leur chef par leurs suffrages unanimes, comme le plus brave, le plus capable de commander, et d'user des circonstances de la fortune. Ma condition serait en cela bien au-dessus de celle des autres souverains : je ne devrais mon élection et le commandement de mon armée qu'à mon seul mérite, et non à l'héritage d'un prédécesseur, qui, par ses travaux, aurait fondé mon empire. Un bonheur de cette espèce ressemblerait assez au trésor d'Adimante; il s'en faut bien qu'il procure un plaisir égal à celui de savoir qu'on est soi-même l'artisan de sa puissance.

LYCINUS. Grands dieux! Samippe, ton souhait n'est pas de peu d'importance; c'est au contraire le plus grand de tous les biens, puisque tu demandes à commander une pareille armée, après avoir été déclaré par cinquante mille hommes le plus brave d'entre eux. J'ignorais que Mantinée nous eût produit un si vaillant capitaine et un monarque si digne d'admiration. Règne donc; conduis tes soldats, range ta cavalerie et ton infanterie en bataille : je suis curieux de savoir où vous irez en si grand nombre, au sortir de l'Arcadie, et quels seront les infortunés sur lesquels vous allez tomber.

SAMIPPE. Tu vas l'apprendre; ou plutôt, viens avec nous, Lycinus : je te nomme commandant de la cavalerie.

LYCINUS. Je vous rends grâces, ô grand roi, de l'honneur dont vous me comblez. Prosterné à vos pieds, les mains derrière le dos<sup>1</sup>, je vous adore à la manière des Perses; je révère votre tiare élevée et votre diadème; mais nommez, je vous prie, quelque autre de vos robustes sujets pour général de la cavalerie. Je suis fort mauvais écuyer, jamais je n'ai monté un cheval, et je craindrais qu'au moment où

1. Cet usage de rejeter les mains derrière le dos en adorant le roi de Perse, paraît avoir été introduit depuis qu'Isménias de Thèbes, ambassadeur auprès d'Artaxerxès Mnémon, trouva moyen de se dispenser d'adorer le grand roi. En effet, laissant tomber à terre son anneau, il parut plutôt se baisser pour le ramasser que pour se prosterner devant le souverain. Voyez Elien, *Hist. div.*, liv. 1, chap. 21.

la trompette donnera le signal du combat, je ne vinsse à tomber et à être foulé, au milieu de ma troupe, sous les pieds des chevaux. D'ailleurs, mon coursier fougueux pourrait prendre le mors aux dents et m'emporter au milieu des ennemis : en sorte qu'il faudra m'attacher fermement à la selle, si l'on veut que je reste sur le cheval et que je le retienne par la bride.

**ADIMANTE.** Ce sera moi, Samippe, qui conduirai la cavalerie; Lycinus n'a qu'à commander l'aile droite. Je mérite bien, ce me semble, d'obtenir de toi quelque poste important après t'avoir fait présent de tant de médimnes d'or monnoyé.

**SAMIPPE.** Nous allons demander aux cavaliers eux-mêmes, Adimante, s'ils consentent à t'avoir pour commandant. *Cavaliers, quiconque consent à recevoir Adimante pour son général n'a qu'à lever la main.*

**ADIMANTE.** Tous l'ont levée, comme tu vois, Samippe.

**SAMIPPE.** Eh bien! commande donc la cavalerie, et que Lycinus se place à l'aile droite; Timolaüs occupera la gauche; moi, je me place au centre, selon l'usage des rois de Perse, lorsqu'ils assistent en personne à un combat.

Maintenant, après avoir adressé nos vœux à Jupiter protecteur des rois, marchons vers Corinthe, en franchissant les montagnes d'Arcadie. Bientôt nous soumettons la Grèce entière. Personne n'osera prendre les armes pour s'opposer à nous : nous sommes en trop grand nombre, et nous voilà vainqueurs sans avoir combattu. Il faut à présent nous embarquer sur des trirèmes. Je fais monter la cavalerie sur des vaisseaux de transport que nous trouvons tout prêts à Cenchrée, avec des provisions de bouche et toutes les autres munitions nécessaires. Nous traversons la mer Égée pour nous rendre en Ionie. Là, après avoir offert un sacrifice à Diane, nous prenons sans difficulté toutes les villes qui se trouvent sans défense : nous laissons partout des gouverneurs, et nous marchons vers la Syrie, traversant en vainqueurs la Carie, la Lycie, la Pamphylie, le royaume des Pisides, la Cilicie maritime et montagneuse, jusqu'à ce que nous soyons arrivés sur les rives de l'Euphrate.

**LYCINUS.** O grand roi! laissez-moi, s'il vous plaît, satrape

de la Grèce. Je ne suis pas fort brave, et je ne supporterai pas sans crainte de me voir si longtemps éloigné de mes foyers. Vous me paraissez déterminé à marcher contre les Arméniens et les Parthes, peuples belliqueux et très-adroits à tirer de l'arc; vous pouvez en conséquence confier à un autre le commandement de votre aile droite. Laissez-moi en Grèce comme un autre Antipater, de peur qu'aux environs de Suse ou de Bactres quelque ennemi ne traverse d'un coup de flèche, au défaut de la cuirasse, le malheureux commandant de votre phalange.

SAMIPPE. Tu désertes comme un lâche. La loi condamne à perdre la tête tout soldat convaincu d'avoir abandonné son poste. Mais, puisque nous sommes sur les bords de l'Euphrate, que le fleuve est joint par un pont, que toutes les provinces que nous avons traversées et laissées derrière nous sont en sûreté, et retenues dans l'obéissance par les gouverneurs que j'ai établis sur chaque peuple; qu'enfin celles de mes troupes qui doivent m'assurer la conquête de la Phénicie, de la Palestine et de l'Égypte, sont déjà parties, passe le fleuve le premier, Lycinus, à la tête de l'aile droite; je te suis, et Timolaüs vient après moi. Toi, Adimante, amène la cavalerie sur nos pas. Nous traversons la Mésopotamie, sans qu'aucun ennemi se présente à notre rencontre. Tous ces peuples, au contraire, viennent se remettre volontairement entre nos mains et nous livrent leurs citadelles. Hâtons-nous donc de marcher vers Babylone : nous entrons à l'improviste dans ses murs, et nous voilà déjà maîtres de la ville. Le roi, qui demeure à Ctésiphon<sup>1</sup>, apprend notre irruption. Il se rend aussitôt dans la Séleucie; il envoie de tous côtés lever une cavalerie nombreuse, des archers et des frondeurs. Bientôt nos espions nous rapportent qu'il a déjà rassemblé plus d'un million de combattants, parmi lesquels on compte deux cent mille archers à cheval. Cependant on n'y voit aucun Arménien, aucun habitant des bords de la mer Caspienne, ni de la Bactriane : toutes ces troupes sont levées dans les environs et tirées des villes frontières de l'empire, tant ce roi a trouvé de facilité à

1. Capitale du royaume des Parthes.

rassembler tous ces milliers d'hommes<sup>1</sup>. Il est temps à présent de considérer le parti qu'il nous convient de prendre.

**ADIMANTE.** Pour moi, je suis d'avis que vous autres gens de pied vous marchiez contre Ctésiphon, tandis que la cavalerie restera ici pour garder Babylone.

**SAMIPPE.** Et toi aussi, Adimante, tu fais voir si peu de courage, lorsque tu es près du danger? Quel est ton sentiment, Timolaüs?

**TIMOLAÛS.** C'est de marcher avec toutes nos troupes à la rencontre des ennemis, sans attendre qu'ils se soient préparés à nous bien recevoir. De nombreux alliés viennent se joindre à eux de tous côtés. Il les faut attaquer pendant qu'ils sont encore en chemin.

**SAMIPPE.** Tu as raison. Et toi, Lycinus, que t'en semble?

**LYCINUS.** Moi, je te dirai que, comme nous sommes très-fatigués d'avoir marché continuellement (car nous sommes descendus ce matin au Pirée, et nous venons de faire à peu près trente stades, par un soleil ardent et en plein midi), je suis d'avis de nous reposer ici quelque part, sous ces oliviers, et de nous asseoir sur cette colonne renversée. Après quoi nous nous lèverons, et nous achèverons tranquillement le chemin que nous reste d'ici jusqu'à la ville.

**SAMIPPE.** Tu t'imagines, notre ami, être encore à Athènes, tandis que tu es dans la plaine de Babylone, campé devant ses murailles, entouré d'une nombreuse armée, et délibérant sur la guerre.

**LYCINUS.** Ah! tu m'en fais souvenir. Je me croyais dans mon bon sens. A toi, de donner ton avis.

**SAMIPPE.** Eh bien! si tu m'en crois, marchons aux ennemis. Et vous, songez à vous montrer gens de cœur au milieu des dangers, et n'allez pas trahir cette noble fierté, l'apanage de votre patrie. Déjà les ennemis nous ont atteints. Le cri de guerre est *Mars!* Dès que la trompette aura donné le signal, poussez des cris, frappez sur vos boucliers avec le fer de vos lances, et précipitez-vous sur les ennemis : hâtez-vous de pénétrer au milieu des archers, pour leur

1. Ceci me paraît une petite satire du nombre incroyable auquel les historiens font monter les armées d'Asie.

ôter le temps de faire une décharge de leurs traits. Déjà nous en venons aux mains : Timolaüs, à la tête de l'aile gauche, a renversé ceux qu'il avait en tête; ce sont les Mèdes : mais le combat se soutient encore avec égalité dans l'endroit où je suis; ce sont les Perses, et leur roi est au milieu d'eux. Cependant la cavalerie des Barbares s'avance en bon ordre contre l'aile droite. Allons, Lycinus, déploie ici ta bravoure, exhorte tes soldats à recevoir vigoureusement le choc.

LYCINUS. Ah ! cruel coup du sort ! toute la cavalerie vient fondre sur moi, et je suis le seul qu'elle juge à propos d'attaquer. En vérité, pour peu qu'elle me presse, je sens que je vais prendre la fuite, me réfugier dans cette palestre, et vous laisser combattre.

SAMIPPE. Point du tout : tu es vainqueur, à ton tour. Pour moi, comme tu le vois, je vais combattre corps à corps contre le roi. Il me défie, et il serait tout à fait honteux de reculer.

LYCINUS. Sans doute; et tu vas être blessé par lui, car il est digne d'un roi d'être blessé en combattant pour son empire.

SAMIPPE. Il est vrai; toutefois ma blessure est légère. Elle ne porte sur aucun endroit apparent du corps, et je n'ai pas à craindre que la cicatrice me cause par la suite quelque difformité. Cependant, remarque avec quelle vigueur j'attaque mon adversaire : d'un seul coup de javelot je le perce d'outre en outre, lui et son cheval. Il tombe, je lui tranche aussitôt la tête, je lui arrache son diadème, et me voilà proclamé roi par les Barbares qui se prosternent à mes pieds. Qu'ils m'adorent, à la bonne heure ! pour vous, je ne veux vous commander que comme à des Grecs, et ne porter d'autre titre que celui de général de la Grèce. Après cette victoire, vous imaginez aisément combien de villes je vais fonder, auxquelles je donnerai mon nom; combien d'autres je détruirai de fond en comble après les avoir prises d'assaut, pour les punir d'avoir méprisé ma puissance et outragé mon autorité. Je me vengerai surtout du riche Cydias, qui, lorsqu'il était mon voisin, me chassa de son champ, parce que je marchais un peu dans ses limites.

LYCINUS. Arrête-toi, Samippe; il est temps, après être sorti vainqueur d'un si terrible combat, de retourner dans Babylone, pour y célébrer ta victoire par des festins. Mais déjà ton empire a excédé le nombre des stades qui lui étaient accordés; et c'est maintenant le tour de Timolaüs de souhaiter ce qui lui plaira.

SAMIPPE. Eh bien! Lycinus, que te semble de mes souhaits?

LYCINUS. Ils sont beaucoup plus pénibles, admirable monarque, et bien plus audacieux que ceux d'Adimante. Celui-ci du moins vivait dans la volupté, lorsqu'il présentait à ses convives des coupes de deux talents. Mais toi, blessé dans le combat, dévoré nuit et jour par les craintes et les inquiétudes, tu avais à redouter non-seulement les entreprises de tes ennemis, mais mille embûches secrètes, la jalousie, la haine et la flatterie, qui t'assiégeaient sans cesse. Tu ne possédais pas un seul ami véritable; ceux qui te paraissaient les plus attachés ne l'étaient que par la crainte ou par l'espérance. Jamais tu n'as joui, même en songe, d'un plaisir pur et véritable. Tu as eu seulement un peu de vaine gloire, un habit de pourpre brodé d'or, un ruban blanc sur le front, et des satellites qui te précédaient: du reste, tu étais accablé de fatigues et d'ennuis. Il fallait, ou rendre la justice, ou délibérer sur les nouvelles que tu recevais de la situation des ennemis, ou envoyer tes ordres à tes sujets. Quelque peuple se révoltait, une nation voisine faisait irruption; et tu étais toujours dans la nécessité de tout craindre, de tout soupçonner. En un mot, tu étais heureux dans l'opinion des autres, plutôt qu'à tes propres yeux.

Eh! n'est-il pas humiliant, en quelque sorte, d'être exposé aux maladies comme un simple particulier? La fièvre ne sait pas distinguer en toi le monarque; la mort ne craint point les satellites, et, sans respect pour le diadème, elle se présente, quand il lui plaît, aux yeux du souverain; elle l'entraîne malgré ses gémissements. Te voilà donc précipité du faite des grandeurs, arraché du trône, dépouillé de l'empire. Tu descends par la même route que le commun des hommes; et, chassé dans le troupeau des morts, rien ne te distingue plus de la foule. Tu ne laisses sur la terre

qu'un tombeau élevé, une haute colonne, ou une pyramide dont les angles sont bien dessinés. Vanité hors de saison, et à laquelle on n'est plus sensible ! Ces statues, ces temples que les villes ont élevés à ta gloire et pour te faire la cour, cette grande renommée, ces titres fastueux, tout cela se dissipe peu à peu. Ces monuments négligés périssent ; et, quand ils dureraient un temps considérable, quelle jouissance peuvent-ils procurer à celui qui ne peut plus rien sentir ? Tu vois combien de craintes, d'inquiétudes, de travaux tu auras à supporter durant ta vie, et le fruit que tu dois en recueillir après ta mort.

Mais c'est maintenant à toi, Timolaüs, à former des vœux. Songe à surpasser Adimante et Samippe, comme le doit naturellement un homme sage et expérimenté.

TIMOLAÛS. Examine, Lycinus, si je vais former un souhait qui prête à la critique et que l'on puisse blâmer. Je ne demanderai ni de l'or, ni des trésors, ni des médailles de pièces de monnaie ; moins encore des empires, des guerres, et ces craintes continuelles qu'on éprouve sur le trône. Ces faveurs de la fortune ont trop peu de solidité ; elles nous exposent à mille embûches, et procurent plus de chagrins que de plaisirs.

Je voudrais donc que Mercure, se présentant à moi, me fit présent de certains anneaux d'une vertu particulière : l'un pour toujours me bien porter et rendre mon corps invulnérable et inaccessible à la douleur ; un autre, semblable à l'anneau de Gyès, rendrait invisible celui qui le porterait ; un autre encore me donnerait des forces supérieures à celles de dix mille hommes ; en sorte que j'enlèverais avec facilité un poids que dix mille hommes réunis pourraient à peine ébranler. Je voudrais, en outre, avoir la faculté de voler et de m'élever dans les cieux à une hauteur extrême. Je souhaiterais encore posséder un anneau dont le charme plongeât dans le sommeil tous ceux que je voudrais endormir, qui m'ouvrît toutes les portes, détendît les serrures, et enlevât les barres de fer : un seul anneau réunirait ces deux puissances. Mais le plus précieux et le plus agréable de tous ces anneaux serait celui qui, lorsque je le mettrais à mon doigt, me rendrait aimable aux yeux

de toutes les belles femmes, de tous les beaux garçons, me gagnerait le cœur de tous les peuples; en sorte qu'il n'y aurait personne qui ne m'aimât, qui ne désirât mes faveurs, qui n'eût toujours mon nom à la bouche. Mille femmes amoureuses de moi, et ne pouvant plus résister à la violence de leur passion, se pendraient de désespoir; tous les beaux garçons en perdraient l'esprit. On estimerait heureux celui sur lequel j'aurais seulement laissé tomber un regard de complaisance, et le moindre mépris ferait périr de chagrin. En un mot, j'effacerais par ma beauté Hyacinthe, Hylas, et Phaon de Chio.

Je ne voudrais pas posséder tous ces dons pour peu de temps, ni que ma vie fût aussi bornée que celle des autres humains. Je vivrais au moins mille années, dans une jeunesse continuelle; et tous les dix-sept ans à peu près je dépouillerais ma vieillesse comme les serpents. Avec de pareils avantages, rien ne pourrait manquer à mon bonheur. Les richesses des autres m'appartiendraient, puisque je pourrais ouvrir les portes, endormir les gardes, entrer partout sans être vu. S'il existe dans les Indes, ou chez les nations hyperboréennes, quelque spectacle extraordinaire, quelque possession précieuse, quelque boisson agréable, ou quelque aliment délicieux, sans être obligé d'envoyer un autre en ce pays, j'y volerai moi-même, et je jouirai de toutes les voluptés jusqu'à m'en rassasier. Je verrai ce que personne n'a jamais vu, le griffon, ce quadrupède ailé, et le phénix, cet oiseau des Indes. Je serai le seul qui connaîtrai les sources du Nil. Je saurai quelle est l'étendue des pays inhabités, s'il y a des peuples antipodes qui habitent l'hémisphère austral. Je connaîtrai sans peine la nature des astres, de la lune et du soleil même : car ses feux ne pourront m'incommoder. Mais ce qu'il y a de plus agréable, c'est qu'en un même jour je pourrai aller à Babylone annoncer quel est celui qui a remporté le prix des jeux olympiques, et, après avoir dîné en Syrie, je reviendrai souper en Italie. Si j'ai quelque ennemi, je pourrai m'en venger sans être vu, et l'écraser en lui faisant tomber une pierre sur la tête. Pour mes amis, je veux les combler de bienfaits, et, pendant qu'ils dormiront, leur verser de l'or à

pleines mains. Mais si j'aperçois quelque riche orgueilleux, quelque tyran qui outrage l'humanité, je le saisis et l'élève à vingt stades de hauteur, d'où je le précipite sur des rochers. Rien ne pourra m'empêcher de jouir de mes amours, puisque j'entrerai partout sans être vu, et que j'endormirai tout le monde, excepté les objets de ma tendresse. Quel plaisir ce serait encore d'espionner les ennemis qui nous feraient la guerre, en m'élevant au-dessus de la portée des traits ! et, quand je le voudrais, prenant le parti des vaincus, j'endormirais les vainqueurs, et je donnerais la victoire à ceux qui prenaient la fuite, et qui reviendraient aussitôt sur leurs pas. Enfin, je me jouerais à mon gré de l'humanité entière ; tout serait à moi ; je serais regardé comme un dieu ; et le comble de ma félicité, c'est que je ne pourrais la perdre, qu'elle ne serait exposée à aucune embûche, et que j'en jouirais pendant une longue vie, accompagnée d'une santé inaltérable. Eh bien ! Lycinus, que peux-tu reprocher à mon souhait ?

LYCINUS. Rien, Timolaüs ; car il n'est pas trop sûr de contredire un homme qui a des ailes et dont les forces surpassent celles de dix mille autres. Néanmoins, je te demanderai si, parmi tant de nations au-dessus desquelles tu élevais ton vol, tu as aperçu un certain petit vieillard, dont l'esprit est tellement dérangé qu'il s'imagine voyager dans les airs, porté sur un petit anneau, pouvoir remuer des montagnes entières avec le bout de son doigt, et qui veut paraître aimable à tous les yeux, quoiqu'il soit chauve et qu'il ait un nez camus. Mais dis-moi, je te prie, pourquoi un seul anneau n'aurait-il pas le pouvoir d'opérer toutes ces merveilles ? Ne peux-tu marcher que couvert de cette multitude de bagues ? Faut-il que chaque doigt de la main gauche en soit surchargé ? Le nombre en est excessif, et bientôt il faudra que la main droite soulage l'autre. Cependant il te manque encore un anneau, et c'est le plus nécessaire, celui qui, lorsque tu le porterais, ferait cesser ta folie, et réprimerait ton impertinente vanité. Il pourrait te servir d'une potion d'ellébore.

TIMOLAÛS. Mais toi, Lycinus, qui es toujours prêt à blâmer les autres, forme à présent des vœux, afin que nous

sachions si tu ne souhaiteras rien qui puisse prêter à la censure et aux reproches.

LYCINUS. Je n'ai pas besoin de former des vœux : car nous voici déjà arrivés au Dipyle. Ce brave Samippe, dans son combat singulier près de Babylone, et toi Timolaüs, en dînant en Syrie et soupant en Italie, vous avez abusé des stades qui m'étaient assignés, et vous avez bien fait : car je ne voudrais pas d'une fortune momentanée, que le vent emporte avec lui, et qui ne me laisserait que des regrets, lorsqu'il faudra se contenter de manger un mince gâteau, comme cela va vous arriver tout à l'heure. Votre félicité, vos immenses richesses, vont se dissiper en un instant; descendus de vos trônes, dépouillés de vos diadèmes, sortis d'un rêve flatteur, vous allez trouver dans vos maisons des objets bien différents. Vous ressemblerez alors à ces comédiens qui, sur la scène, représentent les rois, et meurent de faim au sortir du théâtre, quoiqu'un instant auparavant ils fussent des Agamemmons et des Créons. Vous éprouverez sans doute quelque tristesse, et vous aurez bien de la peine à trouver agréables vos jouissances domestiques; toi surtout, Timolaüs, lorsque, après avoir perdu tes ailes, tu te verras tombé du haut des cieux, obligé de marcher sur la terre, dépouillé de ces merveilleux anneaux qui se sont échappés de tes doigts. Pour moi, je préfère à tous ces trésors, à la possession de Babylone même, de rire de tout mon cœur de ces frivolités qui furent l'objet de vos vœux, et qui, malgré leur néant, ont pu tromper des hommes qui font cas de la philosophie.

---

## XVII

# NIGRINUS

ou

## LES MŒURS D'UN PHILOSOPHE

---

### LETTRE A NIGRINUS.

LUCIEN A NIGRINUS, *prospérité.*

*Des chouettes à Athènes*, dit un proverbe : c'est en effet une chose ridicule que de porter de ces oiseaux dans une ville où il y en a beaucoup; et je m'exposerais au même ridicule, si, dans le dessein de faire parade de mon éloquence, je composais quelque ouvrage et l'envoyais à Nigrinus. Mais comme je n'ai d'autre intention que de te faire connaître mes sentiments à ton égard, et combien je suis sensible à tes discours, j'éviterai vraisemblablement l'application de ce mot de Thucydide<sup>1</sup>, *l'ignorance rend hardi, et la réflexion circonspect*; et l'on connaîtra bientôt que ma témérité a moins l'ignorance pour cause, que l'amour que j'ai pour tes leçons. Porte-toi bien<sup>2</sup>.

### LUCIEN ET UN DE SES AMIS.

L'AMI. Quel air grave ! quel maintien relevé tu as rapporté de ton voyage ! Tu daignes à peine nous regarder, et partager notre société et notre conversation. Ce changement est bien subit, et tu me parais bien fier. Te plairait-il de m'apprendre d'où te vient cette bizarrerie et quelle en est la cause ?

1. Thucyd., liv. 2, chap. 40.

2. Ce morceau, écrit sans doute dans la jeunesse de Lucien, est une satire assez vive des mœurs de Rome, telles qu'elles étaient de son temps.

LUCIEN. Et quelle autre pourrait-ce être, mon ami, qu'une félicité...

L'AMI. Comment?

LUCIEN. Oui, mon ami; au moment où j'y pensais le moins je suis devenu heureux, fortuné, trois fois heureux, comme on dit au théâtre.

L'AMI. Par Hercule! en si peu de temps?

LUCIEN. Oui.

L'AMI. Et quel est donc ce grand bonheur dont tu parais si fier? Parle. Je ne veux pas apprendre sommairement une aussi agréable nouvelle; fais-m'en un récit détaillé et avec toutes les circonstances.

LUCIEN. N'est-ce pas, à ton avis, une chose admirable, que je sois devenu tout à coup libre, au lieu d'esclave; riche au lieu de pauvre; sage, au lieu d'extravagant et d'insensé que j'étais?

L'AMI. Très-admirable, sans doute. Cependant je ne comprends pas bien encore ce que tu veux me dire.

LUCIEN. J'étais allé en diligence à Rome, dans le dessein d'y consulter un médecin pour les yeux: car le mal dont souffrait mon œil empirait de jour en jour.

L'AMI. Je savais cela, et j'ai souvent souhaité que tu tombasses entre les mains d'un homme habile.

LUCIEN. J'avais aussi résolu d'aller saluer Nigrinus, philosophe platonicien, que je n'avais pas vu depuis très-long-temps. Je me levai donc un jour de grand matin pour aller chez lui. En arrivant, je frappe à sa porte; un valet m'annonce et je suis introduit. J'entre, et je trouve Nigrinus tenant un livre dans ses mains, et entouré des portraits des sages de l'antiquité. Au milieu de sa chambre était une petite table, sur laquelle on voyait tracées des figures de géométrie, et qui soutenait une sphère de roseau, faite à ce qu'il me parut, à l'imitation de l'univers. Nigrinus, après m'avoir salué avec beaucoup d'amitié, me demanda ce que je faisais. Je le lui appris; et, l'interrogeant à mon tour, je lui demandai quelles étaient ses occupations, et s'il était dans le dessein de retourner en Grèce. Mais, mon ami, à peine il eut commencé à parler et à m'ouvrir sa pensée, que la douce ambrosie de ses discours surpassait le chant

des Sirènes, si jamais elles ont existé, et celui des rossignols ; il réalisait, tant ses discours étaient divins, l'antique Lotos d'Homère. Bientôt il fit l'éloge de la philosophie : et, vantant la liberté qu'elle procure, il se moqua de toutes les choses que la multitude met au rang des biens ; telles que les richesses, la gloire, les honneurs, la royauté, la pourpre, qui paraissent, à la plupart des hommes, si dignes de leur admiration, et que, jusqu'à ce jour, j'avais aussi moi-même regardées du même œil. Attentive à ces discours, mon âme les recevait avec avidité. Tout à coup j'éprouvai une situation que je ne pouvais définir, et me sentis entraîné par une foule de sentiments opposés. Tantôt je l'entendais, avec douleur, mettre au rang des vanités la richesse et la gloire, que j'avais tant chéries : peu s'en fallait que je ne versasse des larmes de regret en les voyant ainsi méprisées. Tantôt elles me paraissaient viles et méprisables, et je me réjouissais d'être passé d'un ciel ténébreux, où j'avais vécu jusqu'alors, à une lumière pure et brillante : en sorte que, chose étonnante ! j'oubliai totalement mon œil et son infirmité ; mon esprit acquit insensiblement une vue plus perçante ; enfin je parvins à cette disposition dont tout à l'heure tu me faisais un crime. Je l'avoue, les discours du philosophe m'ont inspiré une fierté, une élévation qui ne me permettent plus d'abaisser mes pensées à rien de petit, et je crois que la philosophie a fait sur moi un effet semblable à celui que produisit le vin sur les habitants de l'Inde la première fois qu'ils en burent. Ces peuples sont d'un tempérament très-ardent, et lorsqu'ils prirent de cette boisson puissante, ils ne tardèrent pas à tomber dans le délire, et, dans une ivresse plus forte du double que celle des autres hommes ; de même tu me vois aujourd'hui dans l'enthousiasme et l'ivresse que m'ont causés les discours de Nigrinus.

**L'AMI.** Ce n'est point là de l'ivresse, c'est sagesse et sobriété. Mais je voudrais bien, s'il est possible, entendre aussi ces discours ; et l'on ne doit pas rejeter une telle prière, d'autant plus que celui qui l'adresse est un ami et que ses goûts sont les mêmes.

**LUCIEN.** Ne crains rien, mon cher ; tu provoques, comme le dit Homère, un homme qui se hâte de te satisfaire : et si

tu ne m'eusses prévenu, j'allais te prier de vouloir bien en écouter le récit : car je veux que tu me serves de témoin devant la plupart des hommes, pour leur prouver que mon enthousiasme n'est pas déraisonnable. D'ailleurs j'aurai bien du plaisir à me rappeler ces discours ; et l'habitude m'a rendu cet exercice familier ; quand je ne trouve personne avec qui je puisse en parler, je les repasse en moi-même deux ou trois fois le jour. Semblable à ces amants qui, pendant l'absence de l'objet de leur tendresse, charment leurs soucis par le souvenir de ses actions et de ses paroles, s'entretiennent avec lui comme s'il était présent, s'imaginent lui parler, et sont enchantés de ses réponses, comme s'ils venaient de les entendre : l'âme entièrement occupée d'un souvenir agréable, ils n'ont pas le temps de se livrer à leurs ennuis actuels : de même, en l'absence de mon philosophe, je recueille les discours qu'il m'a fait entendre, je les repasse dans mon esprit, et j'en tire une puissante consolation : enfin, c'est un fanal sur lequel mes yeux sont sans cesse attachés ; il me sert de guide au milieu des ténèbres et de la mer orageuse où je suis exposé. J'imagine que ce grand homme est témoin de toutes mes actions, que je l'entends encore me tenir les mêmes discours : quelquefois, surtout lorsque mon esprit est dans une application profonde, sa personne se montre à mes yeux, et le son de sa voix retentit à mes oreilles : car, ainsi que le dit un poëte comique<sup>1</sup> ; il laisse une espèce d'aiguillon dans l'esprit de ceux qui l'écoutent.

L'AMI. Arrête, homme admirable ! reviens sur tes pas, et reprends ton discours où Nigrinus a commencé le sien : tes détours me mettent à la torture.

LUCIEN. Tu as raison : c'est ce que je devais faire. Mais, mon ami, as-tu vu quelquefois de ces mauvais acteurs tragiques ou comiques, toujours sifflés du public, qui gâtent les pièces et qu'on finit par expulser, quoique souvent les

1. Ce poëte est Eupolis. Voici le passage auquel Lucien fait allusion : « Périclès, tel que Jupiter, tonne, fait briller les éclairs de son éloquence, émeut toute la Grèce. La persuasion réside sur ses lèvres ; c'est ainsi qu'il sait charmer et c'est le seul orateur qui laisse un aiguillon dans l'esprit de ceux qui l'écoutent. »

drames qu'ils représentent soient des chefs-d'œuvre qui ont remporté le prix ?

L'AMI. Je ne connais que trop de ces gens-là.

LUCIEN. Je crains bien de paraître à tes yeux un acteur aussi ridicule, soit en m'exprimant sans ordre, soit en altérant quelquefois, par mon peu de capacité, le sens de mon auteur. Insensiblement tu en viendrais au point de condamner la pièce même. Si je n'avais égard qu'à moi-même, je ne serais pas très-affligé de mon peu de succès ; mais si la pièce venait à tomber, je ressentirais un violent chagrin de l'avoir déshonorée par ma maladresse. Souviens-toi, du moins, tandis que je parlerai, que le poëte n'est pas responsable des fautes de l'acteur ; que souvent il est placé dans un endroit éloigné de la scène, et qu'il ne peut veiller à ce qui se passe sur le théâtre. Je vais te faire connaître quel comédien je suis, du moins par la mémoire ; car, du reste, mon rôle sera peu différent de celui d'un messenger de tragédie.

L'AMI. A merveille ! je te jure par Mercure que tu viens de faire un exorde conforme à toutes les règles de la rhétorique. Mais il me semble que tu allais encore ajouter ceci : que votre entretien n'a pas été long ; que tu vas le rapporter sans t'y être préparé ; qu'il vaudrait mieux entendre le philosophe prononcer lui-même son discours ; que tu ne peux en rapporter ici que peu de choses, et qu'autant que ta mémoire en a pu retenir. N'est-ce pas là ce que tu allais dire ? Va, tu n'as pas besoin d'user avec moi de cette ressource. Imagine que tu as dit tout ce qui pouvait me séduire, et que je suis prêt à t'applaudir par mes acclamations ; mais si tu diffères davantage, je prendrai de l'humeur contre la pièce, et sifflerai de toutes mes forces.

LUCIEN. Je voudrais avoir parlé de tout ce que tu viens de dire : j'ajouterai du moins que mon discours sera sans suite, peu semblable à celui du philosophe, et que je ne dirai qu'un mot sur chacun des objets qu'il a traités : il m'est impossible de faire autrement. Je ne veux pas non plus lui attribuer mes expressions, de peur de ressembler à ces comédiens qui, souvent, prennent le masque d'Agamemnon, de Créon ou d'Hercule, sont couverts d'habits brodés d'or,

lancent des regards terribles, ouvrent une bouche énorme, et ne font entendre qu'une voix grêle et féminine, plus faible que celle d'Hécube ou de Polyxène. Mais pour ne point m'exposer au reproche de mettre un masque plus grand que ma tête, et de déshonorer mon costume, je veux converser avec toi à visage découvert, de peur qu'en tombant je n'entraîne dans ma chute le héros dont je jouerai le rôle.

L'AMI. Cet homme ne cessera de la journée de me tenir un langage théâtral et tragique.

LUCIEN. Si, mon ami ; je reviens dès ce moment à mon sujet. Nigrinus commença par faire l'éloge de la Grèce et des habitants d'Athènes, qui, élevés dans la philosophie et la pauvreté, ne voient jamais d'un œil satisfait un citoyen ou un étranger s'efforcer d'introduire le luxe chez eux. Au contraire, s'il vient dans leur ville quelqu'un qui soit atteint de ce vice, ils le corrigent avec douceur, l'instruisent avec adresse, et le font passer d'une vie déréglée à des mœurs pures et vertueuses. Il me raconta qu'un homme très-riche vint à Athènes dans un grand appareil, suivi d'une foule incommode de valets, et vêtu d'un habit relevé d'or et de broderie. Il s'imaginait sans doute exciter l'admiration des Athéniens, qui le regarderaient comme un homme heureux ; au contraire, ce ridicule personnage ne leur inspira que de la pitié. Ils entreprirent de le corriger, mais sans amertume, sans le blâmer trop ouvertement : car il était dans une ville libre, où chacun peut vivre à sa fantaisie. Cependant, lorsqu'il allait aux bains ou aux gymnases, et qu'il s'y rendait incommode par la foule de ses esclaves qui pressaient les passants, quelqu'un disait, à voix basse, feignant de ne pas vouloir être remarqué, et de ne pas s'adresser à lui : *Il a peur qu'on ne le tue pendant qu'il se baigne ; la paix la plus profonde règne cependant ici, et l'on n'a pas besoin d'une armée.* L'autre, qui entendait cette plaisanterie, la mettait à profit. On lui fit quitter ses habits brodés, cette pourpre magnifique, en raillant avec délicatesse les fleurs peintes dont elle était ornée. *Nous voilà déjà au printemps,* disait-on ; *d'où vient ce paon ? cet habit est sans doute celui de sa mère.* On ajoutait encore mille autres traits de cette nature. On rail-  
lait aussi le reste de son ajustement, le grand nombre de

ses bagues, la recherche de sa coiffure, et le dérèglement de sa conduite ; en sorte que bientôt il devint modeste, et retourna chez lui plus vertueux qu'il n'était venu, grâce à l'instruction publique qu'il avait reçue.

Pour me prouver que les Athéniens ne rougissent point de faire l'aveu de leur pauvreté, Nigrinus me cita un mot qu'il avait entendu dire aux jeux des Panathénées par tous les spectateurs ensemble. Un citoyen venait d'être arrêté et conduit devant le président des jeux, parce qu'il assistait au spectacle avec un habit de pourpre. Tout le monde, en le voyant, en eut pitié ; on intercèda pour lui. Le héraut ayant annoncé qu'il l'avait arrêté pour avoir contrevenu à la loi, qui défendait d'assister au spectacle avec un tel vêtement, tous les spectateurs, comme s'ils se fussent donné le mot, s'écrièrent à la fois : *On doit lui pardonner de porter un pareil habit, car il n'en a pas d'autre.* Mon philosophe louait une pareille conduite ; il vantait en outre la liberté qui règne dans Athènes, l'abondance, la tranquillité et le doux loisir dont jouissent pleinement ses citoyens. Il me faisait voir que la vie qu'ils mènent est conforme à la philosophie, capable de conserver la pureté des mœurs, convenable à un homme qui sait mépriser la fortune, et qui s'est fait un plan de vivre honnêtement, suivant les règles de la nature.

Mais celui qui aime les richesses, qui est ébloui par l'or, qui mesure le bonheur à la pourpre et à la puissance, qui n'a jamais goûté la douceur de la liberté, qui ne connaît point la franchise et n'a jamais vu la vérité, qui a toujours été nourri dans la flatterie et la certitude ; ou quiconque ne respire que la volupté, la reconnaît pour son unique déesse, aime les tables somptueuses, se plonge dans l'ivresse et dans les plaisirs de Vénus, ou dont le cœur est rempli d'impostures, de fourberies et de mensonges, qui prend plaisir au son des instruments et aux chansons libertines ; celui-là peut demeurer à Rome : la vie que l'on y mène convient à des hommes aussi corrompus. Ici, toutes les rues, toutes les places publiques sont pleines des objets chéris de leurs passions ; la volupté s'introduit par tous les sens. Ceci est fait pour le plaisir des yeux ; cela, pour flatter les oreilles ou l'odorat ; un autre objet, pour satisfaire le goût ou irriter

les désirs amoureux. Ce fleuve de voluptés, qui roule sans cesse ses eaux bourbeuses, élargit les différents canaux dans lesquels il s'épand, entraîne dans sa course l'adultère et l'avarice, le parjure et tous les autres crimes alliés aux voluptés. L'âme submergée par ce débordement, perd la pudeur, la justice, la vertu ; et sur le sol aride qu'elles ont abandonné, les désirs grossiers croissent en foule. Telles étaient les couleurs dont il peignait Rome et les vertus qu'elle enseignait. Pour moi, me dit-il, la première fois qu'à mon retour de Grèce j'approchai de ces lieux, je m'arrêtai ; et, me demandant à moi-même pour quelle raison je revenais ici, je répétais ce vers d'Homère :

Infortuné, pourquoi, abandonnant la lumière du soleil,

c'est-à-dire la Grèce, le bonheur et la liberté, viens-tu voir<sup>1</sup> cette ville où règnent le tumulte, les délateurs, les salutations orgueilleuses, les festins, les adulations, les meurtres, les amitiés feintes dans l'espoir d'un riche testament ? Qu'as-tu donc résolu de faire ? Tu ne peux ni retourner sur tes pas, ni te conformer aux mœurs établies dans ces lieux. Après avoir ainsi délibéré en moi-même, je me suis retiré, comme Hector<sup>2</sup> le fit par l'aide de Jupiter, hors de la portée du trait, loin du carnage, du sang et du tumulte, et j'ai pris le parti de passer le reste de mes jours dans la solitude. Je chéris cette vie que bien des gens regardent comme efféminée et pusillanime. Je m'entretiens avec la philosophie, Platon et la vérité. Placé ici comme sur une espèce de théâtre garni d'une foule de spectateurs, je contemple d'un lieu élevé les actions des hommes. Les unes me divertissent et me font rire ; d'autres me font connaître jusqu'à quel point l'homme est inconstant. En effet, s'il est permis de faire l'éloge des vices, ne pense pas qu'il soit pour la vertu un exercice plus puissant, ni pour l'âme une épreuve plus certaine, que cette ville et la manière dont on y vit. Ce n'est pas par de médiocres efforts qu'on peut résister à tant de

1. *Odyss.*, liv. 2, v. 92.

2. *Iliade*, liv. 2, v. 163.

voluptés, dont les charmes attrayants séduisent les yeux et les oreilles. Il faut absolument, à l'exemple d'Ulysse, passer outre sans se faire attacher par les mains, ni se boucher les oreilles avec de la cire, ce serait une lâcheté; mais entendre les Sirènes avec un esprit libre et élevé à des objets plus sublimes. Pour admirer la philosophie, il ne faut que considérer jusqu'où va la folie des hommes; et pour mépriser les dons de la fortune, il suffit de contempler ses événements. Ainsi que dans une pièce de théâtre représentée par un grand nombre d'acteurs, un valet devient maître, un riche tombe dans la pauvreté, un pauvre s'élève au rang de satrape ou même jusqu'à la royauté, tel homme est l'ami de celui-ci, un autre est son ennemi, un troisième est en fuite. Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'en vain la Fortune atteste elle-même qu'elle se fait un jeu des affaires humaines; en vain elle avoue que rien de ce que possèdent les hommes n'est exempt de vicissitudes: malgré cela, ils ont tous les jours les yeux fixés sur elle; ils désirent les richesses et la puissance, et se bercent tous d'espérances qui ne doivent jamais se réaliser. Quant aux choses dont j'ai dit qu'il fallait se moquer et se divertir, comment pourrait-on ne pas rire de ces riches qui affectent de montrer leur robe de pourpre, allongent leurs doigts chargés de bagues, et décèlent par là leur sottise? Mais les plus ridicules, à mon avis, sont ceux qui, pour saluer les personnes qui s'offrent à leur rencontre, emploient la voix d'un autre homme<sup>1</sup>, et veulent qu'on se contente d'avoir obtenu d'eux un simple regard. D'autres, encore plus fiers, veulent qu'on les adore, non pas de loin, ainsi qu'il est d'usage chez les Perses; mais il faut s'approcher d'eux en s'inclinant, l'esprit profondément humilié, et le corps dans une attitude qui annonce la disposition de l'âme, leur baiser la poitrine ou la main droite; et cet honneur paraît à ceux qui l'obtiennent le comble de la gloire et de la félicité. Le patron cependant est debout, et se prête assez longtemps à leurs trompeuses caresses. Je

1. Le nomenclateur, esclave dont la fonction était d'apprendre au patron le nom de ses clients qu'il rencontrait, et qu'il saluait en les nommant. Voyez les antiquités romaines de Dempster, livre 7, chap. 8.

loue du moins en eux l'impolitesse de ne point nous admettre à leur baiser la bouche. Mais ces clients qui vont faire leur cour sont encore bien plus ridicules que les autres. Ils se lèvent au milieu de la nuit, parcourent tous les quartiers de la ville, endurent patiemment que des esclaves leur ferment la porte au nez, et les appellent chiens et flatteurs. Le prix qu'ils attendent de ces courses désagréables est un festin plus désagréable encore, et qui est pour eux la source de mille maux<sup>1</sup>. Après avoir mangé et bu à un excès incroyable, après avoir tenu des discours qui n'auraient jamais dû sortir de leur bouche, ils finissent par sortir fâchés et de mauvaise humeur, maudissant le festin, et reprochant au patron ses outrages et son avarice. Aussitôt ils remplissent les carrefours de leurs vomissements, et les lieux de débauches de leurs querelles. La plupart vont se mettre au lit quand le jour commence à paraître, et fournissent aux médecins des occasions de se promener par la ville. Quelques-uns cependant n'ont pas le loisir d'être malades.

Pour moi, je pense que les flatteurs sont encore plus condamnables que ceux qu'ils adulent, parce qu'ils autorisent leur insolence. En effet, lorsqu'ils admirent l'opulence de leur patron, qu'ils vantent ses richesses, qu'ils remplissent ses vestibules dès la pointe du jour, qu'ils ne l'abordent qu'en l'appelant *leur maître*, quels doivent être alors les sentiments de celui-ci? Mais si, d'un commun accord, les autres voulaient renoncer, pour quelque temps, à cette servitude volontaire, crois-tu que les riches ne viendraient pas eux-mêmes à la porte des pauvres, les prier de ne pas laisser leur fortune sans spectateurs et sans témoins; de ne pas rendre inutiles la somptuosité de leur table et la magnificence de leur palais? Ce n'est pas tant la richesse qu'ils aiment que le renom d'hommes heureux et fortunés; et ordinairement une belle maison n'est point agréable à celui qui l'habite, si personne n'admire l'or et l'ivoire qui la décorent. C'est donc par le mépris qu'on doit détruire et ra-

1. Les grands de Rome régalaient à certains jours leurs clients et leurs parasites, et s'amusaient quelquefois à leur faire souffrir les insultes les plus humiliantes : on en voit un détail effrayant dans la cinquième satire de Juvénal.

baisser la puissance des riches : c'est le rempart qu'il faut opposer à leur opulence. Mais aujourd'hui les adorations qu'ils reçoivent leur font perdre le sens.

S'il n'y avait que des gens vils, et qui avouent publiquement leur ignorance, qui agissent ainsi, peut-être leur conduite paraîtrait-elle moins répréhensible ; mais que des hommes qui se donnent pour philosophes fassent des bassesses encore plus ridicules que celles des autres, c'est ce qui me révolte. En quelle situation penses-tu que soit mon âme, lorsque je vois quelqu'un de ces vieillards se mêler à la troupe des flatteurs, faire la fonction de satellite auprès des gens en place, lier société avec ceux qui invitent aux repas, malgré la gravité de son habillement<sup>1</sup> qui le distingue et l'élève au-dessus de la multitude ? et c'est surtout ce qui excite mon indignation, qu'il ne change pas de costume, quand d'ailleurs il joue sans réserve le rôle de flatteur. En effet, à quoi pourrions-nous comparer la manière dont ces prétendus philosophes se conduisent dans les festins ? Ne se livrent-ils pas à leur gourmandise avec encore plus de grossièreté que les autres ? ne s'enivrent-ils pas plus ouvertement ? ne se lèvent-ils pas les derniers de table, ne veulent-ils pas enlever plus de morceaux ? Les plus honnêtes en viennent souvent au point de chanter.

Voilà les actions qui paraissaient risibles à Nigrinus. Il me parla ensuite avec beaucoup de force de ceux qui exigent un salaire pour enseigner la philosophie, et qui exposent en vente la vertu comme une marchandise. Il appelait leurs écoles des boutiques et des tavernes ; il voulait que celui qui enseigne le mépris des richesses se montrât supérieur à toute espèce de gain : c'est aussi ce qu'il a toujours fait lui-même. Non-seulement il confère avec tous ceux qui l'en prient sans en rien exiger, mais il fournit même aux besoins de ceux qui sont dans l'indigence, et méprise toute espèce de fortune. Bien éloigné de désirer quelque chose de contraire au devoir, il ne prend aucun soin de son propre bien qu'il laissa dépérir. Il possédait assez près de Rome un maison de campagne, mais il n'avait jamais voulu y

1. C'est le manteau appelé *pallium*, parure distinctive des philosophes à Rome.

aller ; il n'osait même affirmer qu'il en fût encore le maître : sans doute parce qu'il pensait que, suivant la nature, nous ne possédons véritablement rien ; que si nous recevons de la loi, ou par quelque succession, une jouissance indéfinie des biens, nous n'en sommes que les usufruitiers ; et, quand le terme est expiré, un autre les reçoit de nos mains, et en jouit aux mêmes conditions et au même titre. Ce philosophe offre un bel exemple à ceux qui voudront l'imiter, soit dans la frugalité de ses repas, soit dans la modération de ses exercices : la modestie qui règne sur son visage et la simplicité de ses habits, la douceur de ses mœurs et la tournure de son esprit, répondent parfaitement à cet extérieur.

Il exhortait ceux avec lesquels il conversait à ne pas attendre, pour pratiquer la vertu, l'époque d'une certaine fête ou d'une solennité, comme si, à compter de ce jour, ils devaient commencer à ne plus mentir et à remplir leurs devoirs. Il voulait que l'on se portât à la vertu sans aucun retardement, et il condamnait ouvertement ces philosophes qui s'imaginent que, pour former la jeunesse à la vertu, il est nécessaire de les exercer par des travaux et des supplices. Les uns veulent qu'on s'enchaîne ; d'autres, qu'on reçoive des coups de fouets ; d'autres, qu'on se rase le visage. Nigrinus pensait qu'il fallait bien plutôt procurer à l'âme cette force et cette insensibilité, et qu'un sage instituteur doit avoir égard à l'âme, au corps, à l'âge, à la première éducation, de peur qu'on ne le blâme de commander des choses impossibles. Il ajoutait que plusieurs jeunes gens, auxquels on avait ordonné des pratiques aussi déraisonnables, en étaient morts ; et moi-même j'en ai connu un qui, après avoir goûté à la doctrine amère de ces gens-là, n'eut pas plutôt connu la vérité, qu'il s'enfuit de leurs écoles pour n'y retourner jamais : il vint trouver Nigrinus, qui le rétablit facilement.

Mais bientôt il quitta ces objets, et parla d'autres personnages, s'étendit sur le tumulte qui règne dans la ville, sur les embarras que cause l'affluence du peuple, sur les spectacles et l'hippodrome, sur les statues élevées aux cochers, sur les noms que l'on donne aux chevaux, et sur les conversations que l'on tient sur ces objets dans les carrefours. La

manie des chevaux est effectivement générale à Rome ; c'est une maladie qui s'est emparée de beaucoup de gens de distinction. Ensuite il passa de là, comme au second acte de la pièce, à la critique de ce qui regarde les funérailles et les testaments. Il ajoutait que les Romains, pendant toute leur vie, ne disaient la vérité qu'une seule fois : encore était-ce dans leurs testaments, de peur de recueillir vivants le fruit de leur franchise. Pendant qu'il disait cela, je me suis mis à rire, en songeant qu'ils veulent qu'on enterre avec eux jusqu'aux preuves de leur ignorance, et laissent dans un écrit l'aveu de leur insensibilité aux affronts. Les uns ordonnent qu'on brûle leurs corps avec leurs vêtements ; les autres, ce qu'ils possédaient de plus précieux pendant leur vie ; ceux-ci veulent que des esclaves restent continuellement auprès de leurs tombeaux ; quelques uns, que les colonnes de leurs sépulcres soient couronnées de guirlandes de fleurs ; tous donnent en mourant des preuves de leur folie.

Nigrinus voulait qu'on jugeât de la conduite qu'ils avaient tenue pendant leur vie, par les ordres ridicules qu'ils donnaient sur ce que l'on devait faire après leur mort. Ce sont ces gens-là, disait-il, qui achètent des mets d'un prix excessif ; qui, dans les repas, mêlent au vin le safran et les parfums ; qui se couvrent de roses pendant l'hiver ; ils ne les aiment que lorsqu'elles sont rares et précoces. Quand elles viennent naturellement et dans leur saison, ils les dédaignent. Ce sont eux qui boivent des vins parfumés. Mais ce qu'il blâmait principalement en eux, c'est qu'ils ne savent pas faire usage de leurs passions, qu'ils en abusent, les confondent, et qu'en laissant accabler leur âme sous le poids de la mollesse, ils font ce que l'on dit aux tragédies et aux comédies : *ils s'efforcent de passer à côté de la porte*<sup>1</sup>, et il appelait ce genre de volupté un *solécisme*.

Par la même raison, et pour imiter Momus, qui reprochait au dieu qui avait formé le taureau, de n'avoir pas placé l'œil au-dessus des cornes, Nigrinus reprochait aussi

1. Ce proverbe s'appliquait, probablement, à ces acteurs maladroits qui, en entrant sur la scène, accrochaient leurs habits aux décorations. On disait alors d'un pareil acteur : Il s'efforce de passer à côté de la porte.

à ceux qui se couronnaient de fleurs, de ne pas connaître l'endroit où il faut les poser. En effet, disait-il, s'ils sont flattés de l'odeur des violettes et des roses, ils devraient placer les guirlandes sous le nez ou le plus près possible, afin d'en tirer plus de volupté en les respirant.

Il se moquait aussi de ceux qui mettent un soin extrême à composer leurs repas, qui emploient les sauces les plus variées, les mets les plus recherchés. Il disait qu'ils se donnaient de grandes peines pour un plaisir léger et de peu de durée; qu'ils prenaient bien de la fatigue pour un espace de quatre doigts que forme l'ouverture la plus large du gosier de l'homme. Car, avant de manger, ils ne jouissent pas de ce qu'ils ont acheté si cher; et, quand ils l'ont dévoré, leur estomac n'en est pas plus agréablement rempli, pour l'être de mets somptueux. En résumé, ils achètent à grands frais un plaisir qui n'existe que dans le moment où l'on avale. Mais rien d'étonnant, disait-il, à ce qu'ils tombent dans ces folies, leur ignorance les empêchant de connaître les véritables voluptés que l'on puise dans la philosophie, quand on aime l'étude.

Il s'étendait encore beaucoup sur ce qui se passait dans les bains; il blâmait la multitude des valets et l'insolence de ceux qui s'appuient sur leurs esclaves, au point d'en être presque portés. Mais ce qu'il me parut désapprouver plus que tout le reste, et qui arrive très-fréquemment dans la ville et dans les bains, c'est qu'il faille que des esclaves précèdent leurs maîtres, les avertissent de regarder à leurs pieds quand ils doivent monter ou descendre, et les fassent ressouvenir qu'ils marchent. Il regardait comme une chose étrange que ces hommes n'eussent pas besoin, pour manger, de la bouche ni des mains d'autrui, ni d'oreilles étrangères pour entendre; et, qu'ayant les yeux sains, ils employassent ceux des autres pour regarder devant eux, et entendissent de seus-froid des avis qui ne conviennent qu'à de malheureux aveugles. Les magistrats aux soins desquels la ville est confiée en usent de même dans les places publiques à l'heure de midi.

Après avoir tenu ce discours et d'autres semblables, Nigrinus cessa de parler. En l'entendant, j'étais frappé d'ad-

miration, et je craignais à tout moment qu'il ne se tût; quand il eut fini, j'éprouvai le sentiment des Phéaciens<sup>1</sup>. Je le regardai quelque temps, enchanté, ravi de plaisir; ensuite un trouble, une espèce de vertige me saisit; je sentis la sueur découler de mon corps. Je voulus parler, et la voix me manqua; ma langue ne put rien articuler: enfin, des larmes suppléèrent aux paroles. En effet, le discours du philosophe ne m'avait pas fait une impression légère ou superficielle; la plaie était profonde, elle était mortelle. Ses paroles, comme autant de traits, avaient pénétré jusqu'au fond de mon âme: car, s'il m'est permis de parler de philosophie, voici quelle est ma pensée.

L'âme d'un homme bien né me paraît ressembler à un but qui offre peu de résistance; bien des gens y dirigent leurs traits; ils ont un carquois rempli de différentes flèches; mais tous ne tirent pas avec une égale justesse. Les uns tendent fortement la corde de l'arc, et décochent avec trop d'impétuosité: ils frappent bien le but, mais le trait n'y reste pas; il le traverse avec vitesse, il fuit et laisse dans l'âme une blessure qui l'ouvre de part en part. D'autres, au contraire, tirent d'un main faible et mal assurée; ils n'atteignent pas le but; le trait lancé sans vigueur tombe au milieu du chemin; ou si, par hasard, il le touche, il ne fait que l'effleurer. Mais celui qui sait bien se servir de l'arc, tel que mon philosophe, commence par examiner attentivement le but, pour savoir s'il n'est pas trop mou ou impénétrable aux traits (car il est des buts qu'on ne saurait percer); après cet examen, il frotte sa flèche, non de venin, comme les Scythes, ni de poison, comme les Curètes, mais d'une liqueur médicinale, douce et pénétrante; ensuite il décoche son trait, qui, envoyé avec une force convenable, pénétrera assez avant pour rester (dans le but): elle lui communiquera une bonne partie de la liqueur, qui, venant à s'étendre, enveloppera bientôt l'âme entière: sujet de joie et de larmes délicieuses pour ceux qui se sentiront frappés. C'est ce que j'ai moi-même éprouvé pendant que la

1. Qui gardaient un profond silence et restaient immobiles, charmés du récit que venait de leur faire Ulysse de sa descente aux enfers. *Odyss.*, liv. II, v. 332.

liqueur s'épanchait insensiblement dans mon âme; alors je me suis rappelé ce vers d'Homère :

Frappe toujours ainsi, si tu veux devenir une lumière pour les guerriers <sup>1</sup>.

Mais comme il ne suffit pas toujours, pour entrer en fureur, d'entendre le son de la flûte phrygienne<sup>2</sup>; que l'enthousiasme ne s'éveille que dans l'âme de ceux qui sont possédés de l'esprit de Rhéa; de même aussi ceux qui entendent des philosophes ne s'en retournent pas tous enthousiastes et blessés, mais ceux-là seulement dont l'âme a quelque affinité avec la philosophie.

L'AMI. Tout ce que tu viens de dire est noble, admirable, divin; sans t'en apercevoir, tu m'as rassasié d'ambrosie et de lotos. Tandis que tu parlais, mon âme éprouvait une émotion singulière. Ton discours fini, je sens à présent une certaine douleur; et, pour me servir de ton langage, je suis blessé. Que cela ne te surprenne point; tu sais bien que ceux qui sont mordus par des chiens enragés ne sont pas les seuls qui soient pris de la rage; tous ceux qu'ils mordent éprouvent aussi cette fureur et perdent la raison: car la morsure fait passer dans le sang le levain de ce poison; la maladie se propage et se communique rapidement.

LUCIEN. Tu avoues donc que tu es pris comme moi?

L'AMI. On ne peut davantage; et je te prie de chercher un remède qui nous guérisse tous les deux.

LUCIEN. Il faut employer celui dont usa Téléphe.

L'AMI. Quel est-il?

LUCIEN. Aller trouver celui qui nous a blessés, et le prier de nous guérir.

1. *Iliade*, liv. VII, v. 282.

2. C'est-à-dire, le mode phrygien, employé pour les mystères de Bacchus et de Rhéa.

## LA VIE DE DÉMONAX

---

Ainsi donc notre siècle même ne devait pas être absolument dépourvu de ces hommes fameux, et dignes de mémoire ! Il devait aussi nous faire voir un corps d'une force surnaturelle, et un esprit de la plus haute portée philosophique. Je parle de Sostrate le Béotien, que les Grecs appelaient Hercule, persuadés qu'il était ce dieu même, et du philosophe Démonax. Je les ai connus, je les ai admirés tous deux : j'ai même vécu assez longtemps avec le second. A l'égard de Sostrate, j'ai parlé de lui dans un autre ouvrage ; j'ai dit quelle était sa taille énorme, sa force prodigieuse ; comme il habitait en plein air sur le mont Parnasse, dormant sur un lit de feuilles, et menant une vie sauvage. Ses actions répondaient au nom qu'on lui avait donné. Il l'a mérité par tout ce qu'il a fait, soit en punissant les scélérats, soit en ouvrant des chemins à travers des lieux impraticables, ou en établissant des ponts sur des passages dangereux.

Il est juste de parler aussi de Démonax ; je le dois pour deux raisons : afin de perpétuer, autant qu'il est en mon pouvoir, le souvenir de ses vertus, et pour que les jeunes gens d'un heureux naturel, qui voudraient s'appliquer à la philosophie, ne soient plus réduits à ne trouver de modèles que dans l'antiquité. Désormais ils auront sous les yeux un exemple puisé dans notre siècle même, et pourront marcher sur les traces de ce philosophe, le plus parfait de ceux que j'ai connus.

Démonax était né dans l'île de Chypre, d'une famille aussi

distinguée par les richesses que par le rang qu'elle occupait. Supérieur à ces avantages, son génie l'éleva bientôt au-dessus de sa fortune, et il s'appliqua à la philosophie. Cette noble inclination n'attendit point pour éclore les leçons d'Agathobule, de Démétrius et d'Épictète. Instruit à leur école, Démonax écouta longtemps encore Timocrate d'Héraclée, de qui l'éloquence égalait le savoir. Mais, comme je l'ai dit, ce ne furent pas ses maîtres qui l'appelèrent à l'étude de la sagesse. Entraîné vers la philosophie par un penchant naturel, par un amour inné des belles connaissances, il apprit dès ses plus tendres années à mépriser les biens qu'estime le vulgaire. Il se voua tout entier à la liberté et à la franchise. La rectitude de sa raison, la pureté de ses mœurs, sa conduite irrépréhensible présentaient, à tous ceux qui le voyaient ou l'entendaient, le tableau fidèle de sa doctrine et de la sincérité de ses principes.

Ce ne fut point sans avoir lavé ses pieds, comme on dit, qu'il s'approcha de ces choses. Son esprit était nourri des plus excellents poètes; il les avait presque tous présents à la mémoire. Il parlait avec facilité et connaissait les différentes sectes, non point légèrement, ni pour les avoir seulement effleurées du doigt, selon le proverbe. Son corps, formé par l'exercice, était endurci aux plus rudes travaux : car le premier de ses soins était de ne dépendre de personne. Aussi, dès qu'il sentit qu'il ne pouvait plus se suffire à lui-même, il quitta volontairement la vie, laissant aux meilleurs des Grecs un long souvenir de ses vertus.

Sans se renfermer dans un seul genre de philosophie, il les réunit presque tous, et jamais il ne fit connaître à quelle secte il donnait la préférence. Il paraissait cependant adopter la doctrine de Socrate, quoique, par son costume et la simplicité de ses mœurs, il semblât avoir pris Diogène pour modèle. Mais il n'affecta jamais une conduite singulière, dans le désir de se faire admirer ou d'attirer sur lui les regards de la multitude. Il vivait comme le commun des hommes, était simple, sans prétention aucune, conversait avec tous, soit en public, soit en particulier.

Quoiqu'il n'employât point l'ironie de Socrate, sa conversation n'était pas moins assaisonnée de toutes les grâces de

l'atticisme. On sortait de son entretien sans mépriser son indulgence, et sans craindre la sévérité de ses reproches. Transformé par le charme de son commerce, on revenait plus modeste, plus gai et plein d'espoir dans l'avenir.

Jamais on ne vit ce philosophe crier ou discuter avec opiniâtreté, moins encore se mettre en colère. Il reprenait les vices, mais il pardonnait aux coupables. Il voulait que les philosophes imitassent les médecins qui guérissent les maladies sans s'irriter contre le malade. « L'erreur est, disait-il, l'apanage de la nature humaine ; mais il n'appartient qu'aux Dieux de la réformer ou aux mortels qui se rendent semblables à la Divinité. »

Sa manière de vivre lui procurait l'avantage de n'avoir jamais besoin de personne ; cependant il s'employait volontiers pour ses amis dans toutes les occasions où l'honnêteté le permettait ; et, s'il les voyait trop enflés de leur prospérité, il leur rappelait combien sont éphémères ces prétendus biens dont ils s'enorgueillissaient. Gémissait-on devant lui de la pauvreté, de l'exil, de la maladie, il vous consolait par un sourire : « Ne voyez-vous pas, disait-il, que vos chagrins vont incessamment finir ? Un long oubli et des biens et des maux, une éternelle liberté sera bientôt votre partage. »

Le premier de ses soins était de rappeler les frères à la concorde et de rétablir la paix entre les époux. Il lui arriva aussi de parler dans une sédition populaire, et de persuader au plus grand nombre de concourir au bien de la patrie par leur modération. Tel était le caractère de sa philosophie douce, aimable et pleine de gaieté.

La seule chose qui pût l'affliger était la maladie ou la mort d'un ami : car il regardait l'amitié comme le plus précieux des biens que puissent posséder les mortels. Aussi était-il l'ami de l'humanité entière : il suffisait d'être homme pour avoir des droits sur son cœur. Cependant il se plaisait davantage dans la société de certaines personnes, et moins dans celle de quelques autres ; mais il n'abandonnait tout à fait que les hommes dont la corruption extrême lui ôtait l'espérance de pouvoir les guérir. Il ne disait, il ne faisait rien que sous les auspices des Grâces et de Vénus, et l'on

pouvait lui appliquer ce mot d'un poëte comique : « La persuasion réside sur ses lèvres <sup>1</sup>. »

Le peuple et les magistrats d'Athènes avaient conçu pour lui l'admiration la plus profonde, et ne cessèrent point de le regarder comme un Dieu. Cependant sa franchise les offensa d'abord, et la haine de la multitude fut le premier fruit de sa franchise et de sa sincérité. Plus d'un Anitus et d'un Mélitus, s'élevant contre lui, l'accusèrent, comme ils firent autrefois Socrate, de ce qu'ils ne l'avaient jamais vu sacrifier aux Dieux, et d'être le seul de tous les Grecs qui ne se fit point initier aux mystères d'Eleusis. Démonax, par sa fermeté, confondit ses accusateurs. Il parut dans l'assemblée du peuple une couronne sur la tête et vêtu d'une robe blanche. Pour se justifier, il employa tantôt les grâces persuasives de l'éloquence, tantôt une sévérité contraire à ses habitudes. « Ne soyez pas surpris, Athéniens, leur dit-il, pour répondre au premier chef d'accusation, si je n'ai point encore sacrifié à Minerve; j'ignorais que cette déesse eût besoin de mes sacrifices. » A l'égard des mystères, la raison qui l'empêchait de s'y faire initier, « C'est, disait-il, que, s'ils sont contraires à l'honnêteté, je ne pourrai m'empêcher de les révéler aux profanes, afin de les détourner de ces orgies. Si, au contraire, ils sont utiles, je les divulguerai encore, par amour de l'humanité. » Les Athéniens, qui déjà tenaient dans leurs mains des pierres pour le lapider, s'apaisèrent tout à coup, et lui devinrent favorables. Dès ce moment ils commencèrent à l'estimer et à le respecter; bientôt ils finirent par concevoir pour lui la plus grande admiration. Cependant il avait commencé son apologie par cet exorde un peu brusque : « Athéniens, je parais devant vous couronné, immolez-moi comme une victime; depuis longtemps vous m'avez fait d'heureux sacrifices. »

Je veux à présent vous rapporter quelques-unes de ses réponses, où brillent la justesse et la délicatesse de son esprit. Je ne saurais mieux commencer que par celle qu'il fit à Phavorinus <sup>2</sup>. Ce sophiste avait entendu dire que Démonax

1. Eupolis.

2. Phavorinus naquit à Arles, ville de Provence. On prétend que la nature lui

tournait ses entretiens philosophiques en ridicule, et blâmait surtout les vers dont il coupait ses discours, ce qui leur donnait un tour lâche, efféminé, indigne de la philosophie : il fut le trouver, et lui demanda quel il était, pour se moquer ainsi de sa méthode : « Un homme, lui répondit Démonax, dont les oreilles ne se laissent pas facilement séduire. » Le sophiste insista. « De quelles choses te trouvais-tu muni lorsque dès l'enfance tu te dirigeas vers la philosophie ? — De ma virilité<sup>1</sup>. » Une autre fois le même Phavorinus, s'approchant de Démonax, lui demanda à quelle secte il donnait la préférence. « Qui t'a dit que j'étais philosophe ? » lui répondit-il. Et comme il se retirait en riant, l'autre voulut savoir ce qu'il avait à rire : « C'est, lui dit-il, qu'il me paraît fort plaisant que tu veuilles distinguer les philosophes à la barbe, toi qui n'en as pas. »

Le sophiste Sidonius, qui s'était acquis quelque réputation dans Athènes, prononçait un discours dans lequel il se donnait les louanges les plus outrées et se vantait d'avoir pénétré dans tous les sentiers de la philosophie. Il disait (car il vaut mieux rapporter ses propres paroles) : « Si Aristote me veut pour disciple, je le suis au Lycée ; si Platon me demande, je vais à l'Académie ; si c'est Zénon, j'habiterai sous le Portique ; si Pythagore m'appelle, je me tairai. » Démonax, se levant aussitôt du milieu de l'assemblée, lui dit : « Pythagore t'appelle. »

Un assez beau jeune homme, nommé Python, fils d'un noble Macédonien, s'égayait un jour aux dépens de notre philosophe, s'obstinait à lui proposer un argument sophistique, et lui demandait la solution de son syllogisme. « Je n'en sais pas d'autre que celle-ci, répondit Démonax : c'est que tu aimes que l'on aille au fond des choses<sup>2</sup>. » L'autre, irrité de cette raillerie à double sens, le menaça en lui disant : « Sais-tu bien que je te ferai bientôt voir un homme ? — Tu en as donc un ? » repartit en riant le philosophe.

avait fait présent des deux sexes, et qu'il était hermaphrodite. D'autres disaient qu'il était eunuque. Il vécut sous l'empereur Adrien. Philostrate, *Vie des Sophistes*, liv. 1, page 489.

1. *Testiculis*.

2. Il est impossible de rendre autrement l'équivoque obscène du texte.

Un athlète, vainqueur aux jeux olympiques, se montrait en public avec une robe brodée de fleurs; Démonax se moqua de lui. Cet homme lui lança une pierre à la tête : le sang jaillit à l'instant. Chacun des spectateurs, indigné comme s'il eût été blessé lui-même, criait à Démonax d'aller trouver le proconsul : « Non pas le proconsul, répondit-il, mais le médecin. »

En se promenant il trouva sur le chemin un anneau d'or; il fit aussitôt afficher dans la place publique que le maître de cet anneau perdu n'avait qu'à se présenter chez lui, et qu'il le remettrait à celui qui désignerait le poids du bijou, la pierre et l'empreinte. Un jeune garçon, d'une rare beauté, vint le redemander, disant que c'était lui qui l'avait perdu. Mais comme il ne le put désigner : « Va, mon enfant, lui dit Démonax, garde bien ton anneau, ce n'est pas celui-ci que tu as perdu. »

Un sénateur romain qui se trouvait à Athènes lui disait, en lui montrant son fils, jeune homme d'une beauté merveilleuse, mais mou et efféminé : « Voilà mon fils qui vous salue. — Il est beau, reprit Démonax, il est digne de vous, et ressemble tout à fait à sa mère. »

Il voulait qu'on appelât Arctésilas un philosophe cynique nommé Honoratus, qui était vêtu d'une peau d'ours.

« En quoi consiste le bonheur? lui demandait-on un jour. — L'homme libre, répondit-il, est le seul heureux. — Mais il est une foule de personnes qui jouissent de la liberté. — Celui-là seul en jouit qui n'a ni crainte ni espérance. — Est-il possible de trouver un pareil homme? Nous sommes tous esclaves de ces deux passions. — Il est vrai; mais si vous connaissiez à fond le sort des humains, vous verriez qu'ils n'ont rien à craindre et rien à espérer. La douleur et le plaisir s'évanouissent en un instant. »

Pérégrinus, surnommé Protée, lui reprochait de rire trop souvent et de se moquer des humains : « Démonax, lui disait-il, tu ne fais pas le chien<sup>1</sup>. — Ni toi l'homme, Pérégrinus. »

Un physicien parlait sur les antipodes en présence de Démonax : celui-ci le fit lever, le conduisit sur le bord d'un

1. C'est-à-dire, le cynique.

puits, et, lui montrant son image répétée dans l'eau : « N'est-ce pas là, lui dit-il, ce que vous appelez les antipodes. »

Un homme se disait magicien, et se vantait de posséder des enchantements dont la force était telle, qu'il se faisait obéir de tout le monde, et qu'on ne pouvait rien lui refuser. « Cela n'a rien d'étonnant, lui dit Démonax ; suis-moi chez la première boulangère, et tu verras que, par la vertu d'un seul enchantement et d'un certain charme, elle m'obéira au point de me donner du pain. » Il faisait allusion à la monnaie dont la puissance est égale à celle de la magie.

Hérode<sup>1</sup>, cet homme illustre, célébrait les funérailles de Pollux<sup>2</sup>, mort avant l'âge. Il avait ordonné que l'on tint toujours prêts, pour le défunt, un char, des chevaux, comme s'il eût été sur le point de les monter, et un festin. En cet instant, Démonax l'aborde, et lui dit : « Je vous apporte une lettre de Pollux. » Hérode fut charmé de le voir. Il s'imaginait qu'il venait, suivant le commun usage, se mêler à la foule des amis qui flattaient sa douleur. « Eh bien ! Démonax, lui dit-il, que me veut Pollux ? — Il se plaint, répondit le philosophe, de ce que vous n'êtes pas encore allé le trouver. »

Le même Hérode, pleurant la perte de son fils, s'était renfermé dans les ténèbres. Démonax va le trouver, et lui dit : « Je suis magicien ; je puis évoquer l'ombre de votre fils, pourvu que vous me nommiez seulement trois hommes qui n'aient jamais pleuré personne. » Comme il balançait à répondre (il était, je crois, fort embarrassé, et ne pouvait nommer qui que ce fût) : N'est-il pas ridicule, reprit alors Démonax, de vous croire seul en proie à des maux intolérables, quand vous voyez qu'il n'est aucun mortel exempt de douleur ? »

On raillait volontiers les gens qui se servent dans la conversation d'expressions surannées ou singulières. Un homme auquel il avait fait une question lui ayant répondu avec une affectation singulière d'atticisme : « Eh ! mon ami, lui

1. Hérode Atticus, le plus illustre des sophistes grecs par ses richesses, sa naissance et ses talents. Philostrate a écrit sa vie.

2. Ce Pollux, qu'il ne faut pas confondre avec Julius Pollux, auteur de l'*Onomasticon*, était un des disciples chéris d'Hérode. Voyez Philostrate, p. 558.

dit-il, c'est aujourd'hui que je t'interroge; tu me réponds comme du temps d'Agamemnon. »

« Un de ses disciples lui disait un jour : « Viens avec moi dans le temple d'Esculape; nous y prions le dieu pour la santé de mon fils. — Tu crois donc, lui répondit Démonax, qu'Esculape est sourd, et ne pourrait pas nous entendre d'ici? »

Il voyait un jour deux philosophes ignorants disputer avec opiniâtreté. L'un ne proposait que des absurdités, l'autre ne répondait pas un mot qui appartient à la question. Il se mit à dire : « Ne vous semble-t-il pas, mes amis, que ces deux hommes s'occupent, l'un à traire un bouc, l'autre à présenter un crible sous l'animal? »

Le péripatéticien Agathocle se vantait d'être le seul et le premier dialecticien. « Si tu es le premier, lui dit Démonax, tu n'es pas le seul; et si tu es le seul, tu n'es pas le premier. »

Céthégus, personnage consulaire, traversait la Grèce pour rejoindre son père, dont il devait être le lieutenant. Ses discours et ses actions le faisaient universellement mépriser. Un des amis de notre philosophe lui dit, en voyant paraître Céthégus : « Il faut avouer que c'est un grand sot. — Par Jupiter, ne dis pas grand, » reprit Démonax.

Le philosophe Apollonius, accompagné d'une foule de disciples, partait pour se rendre auprès de l'empereur, qui le demandait à Rome, afin de s'instruire dans sa conversation. Démonax, le voyant passer, se mit à dire : « Voilà Apollonius et ses Argonautes<sup>1</sup>. »

Quelqu'un lui demandait si l'âme est immortelle : « Oui, dit-il, comme tout le reste. »

« Platon a raison, disait-il à l'occasion d'Hérode, lorsqu'il soutient que nous avons plus d'une âme; car ce ne peut être la même qui donne des festins à Rhégilla<sup>2</sup> et à

1. Cet Apollonius est Apollonius l'Athénien, dont Philostrate a écrit la vie parmi celle des sophistes, liv. II, chap. 20.

2. Rhégilla était l'épouse d'Hérode; il la perdit fort jeune. Il fut accusé d'être l'auteur de sa mort, ayant ordonné à un de ses affranchis de la battre pour une faute assez légère; celui-ci la frappa violemment sur le ventre. Elle était grosse de huit mois, et mourut dans un accouchement laborieux. Hérode se justifia de cette imputation : il fit éclater la plus grande douleur à la mort de Rhégilla, et

Pollux comme s'ils vivaient encore, et qui compose de si belles déclamations. »

Un jour qu'il entendait faire la proclamation des mystères, il osa demander publiquement aux Athéniens pour quelles raisons ils excluèrent les Barbares de cette initiation établie par Eumolpe, qui lui-même était Thrace et Barbare<sup>1</sup>.

Comme il était sur le point de s'embarquer par un temps fort orageux, un de ses amis lui dit : « Vous ne craignez donc point de faire naufrage et d'être mangé par les poissons? — Je serais bien ingrat, lui répondit-il, si je craignais de nourrir les poissons, qui m'ont nourri tant de fois. »

Il conseillait à un rhéteur, qui déclamait fort mal, de méditer et de s'exercer fréquemment. « Mais je parle tous les jours en mon particulier, reprit l'autre. — Je ne m'étonne plus, répliqua Démonax, que vous parliez si mal, ayant un si sot auditeur. »

Voyant un jour un devin qui prédisait l'avenir en public, moyennant un salaire : « Je ne sais pas, lui dit-il pour quelle raison tu exiges une récompense. Si tu as véritablement le pouvoir de changer les décrets du Destin, quel que soit le prix que tu demandes, tu demandes trop peu. Mais si tous les événements suivent la volonté de Dieu, de quelle utilité ton art pourrait-il être? »

Un Romain déjà vieux, et chargé d'embonpoint, faisait montre de son adresse en s'escrimant de son épée contre un poteau : « Comment trouvez-vous que je combatte? dit-il à Démonax. — Fort bien, reprit celui-ci, tant que vous aurez un adversaire de bois. »

Dans les questions embarrassantes, il avait toujours quel-

honora sa mémoire par plusieurs monuments. Philostrate, *vie d'Hérode*, pag. 535 et suiv.

1. Cette proclamation, par laquelle on excluait les Barbares, ne devait plus être regardée, du temps de Démonax, que comme une simple formule que l'usage avait conservée, mais qui n'avait aucun effet. Car, dès le siècle de Cicéron, tous les peuples de la terre venaient se faire initier aux mystères d'Éléusis. Voyez Cicéron, *De naturâ Deorum*, liv. chap 1, En second lieu, il n'est pas vrai qu'Eumolpe fût Barbare; la Thrace, dans laquelle il prit naissance, n'est pas celle qu'arrose le Strymon, mais un canton de la Phocide, situé dans la partie orientale du Parnasse, et voisin de l'Attique. Voyez, sur cette Thrace, Thucydide, liv. II., chap. 29.

que repartie heureuse. Quelqu'un lui demandait, pour se moquer de lui : « Si je brûle mille mines de bois, combien y aura-t-il de mines de fumée? — Pèse la cendre, reprit-il; la fumée pèsera le reste. »

Un certain Polybius, homme ignorant, et qui parlait fort mal, lui disait un jour : « L'empereur m'a honoré de la cité romaine. » Il répondit : « Il eût mieux fait de te faire Grec que Romain. »

Voyant un noble qui s'enorgueillissait de la large bordure de pourpre de son vêtement, il se pencha vers lui, et lui dit à l'oreille en touchant son habit : « Un mouton portait ceci avant vous, et n'était qu'un mouton. »

Un jour, au bain, il balançait à entrer dans l'eau, qui était bouillante; quelqu'un le lui reprochait comme une lâcheté : « Dis-moi si c'est pour le bien de la patrie que je vais me brûler? »

On lui demandait ce qu'il pensait des enfers : « Attendez un peu, dit-il; je vous en donnerai des nouvelles. »

Un mauvais poète lui disait qu'il avait composé son épitaphe en un seul vers, et qu'il avait ordonné par son testament que ce vers fût écrit sur la colonne de son tombeau. Le voici :

La terre a ma dépouille, Admète est dans les cieux.

« Il est si beau, reprit en riant Démonax, que je voudrais déjà qu'il fût écrit. »

Quelqu'un apercevant sur ses jambes des marques de vieillesse : « Qu'est-ce que ceci, Démonax? » lui dit-il. Le philosophe, avec un sourire, lui répondit : « C'est Charon qui m'a mordu. »

Il voyait un Lacédémonien frapper son esclave à coups de verges : « Cesse, lui dit-il, de traiter ton esclave comme ton égal. »

Une certaine Danaé avait un procès avec son frère : « Va au tribunal, lui dit Démonax; tu n'es pas la fille d'Acrisius<sup>1</sup>. »

Il faisait une guerre ouverte à ces gens qui affectent la

1. Jeu de mots sur l'étymologie du nom d'Acrisius, qui peut signifier en grec : qui ne subit point de jugement.

philosophie par une vaine ostentation, plutôt que par amour de la vérité. Voyant un cynique revêtu de la besace et du manteau, et qui, au lieu d'un bâton, portait un pilon, et criait de toutes ses forces qu'il était l'émule d'Antisthène, de Cratès et de Diogène : « Tu mens, lui dit Démonax ; tu es disciple d'Hypéride<sup>1</sup>. »

Comme il voyait un assez grand nombre d'athlètes qui se battaient mal, et qui, contre la loi du combat, se mordaient, au lieu de lutter ou de se frapper du poing, comme on fait au pancrace : « Ce n'est pas sans raison que les amis de nos athlètes les appellent des lions. »

Ce qu'il dit à un proconsul est tout à la fois plaisant et satirique. C'était un de ces hommes efféminés qui se font arracher avec de la poix les poils des jambes et de tout le corps. Certain cynique, monté sur une pierre, déclamaient contre lui, et lui reprochait sa mollesse. Le proconsul en colère le fit arrêter, et il était sur le point de le faire rouer de coups de bâton, ou du moins de le condamner à l'exil, lorsque Démonax, se trouvant là par hasard, lui demanda la grâce du philosophe, dont la hardiesse, disait-il, est un privilège héréditaire de la secte cynique. « Je veux bien lui pardonner cette fois en votre considération, lui dit le proconsul ; mais, s'il a l'insolence de recommencer, quelle punition aura-t-il méritée ? — Ordonnez, reprit Démonax, qu'on l'épile à son tour. »

Un autre proconsul, à qui l'empereur venait de confier le commandement de ses armées et le gouvernement d'une grande province, lui demandait par quel moyen il pourrait parfaitement s'acquitter de son emploi. Il lui répondit : « Fuyez la colère, parlez peu, écoutez beaucoup. »

On lui demandait s'il mangeait des gâteaux : « Croyez-vous, répondit-il, que les abeilles ne construisent leurs rayons que pour les sots ? »

Voyant dans le Pœcile une statue mutilée d'une main : « Enfin, s'écria-t-il, les Athéniens ont honoré Cynégire<sup>2</sup> d'une statue d'airain. »

1. Jeu de mots. Le nom d'Hypéride signifie, à la lettre, fils du Pilon ; c'est aussi le nom d'un ancien orateur d'Athènes.

2. Frère du poète Eschyle. Il combattit à Salamine avec une intrépidité sans

Rufinus de Chypre, sectateur d'Aristote, était boiteux, et se promenait très-souvent au Lycée. Démonax, en le voyant, ne put s'empêcher de dire : « Je ne vois rien de plus indécemment qu'un péripatéticien<sup>1</sup> qui boite. »

Épictète lui reprochait un jour son célibat, lui conseillait de se marier et de se faire des enfants, ajoutant qu'il convenait à un philosophe de laisser des successeurs. « Eh bien ! Épictète, lui répondit-il en lui retournant le reproche, donnez-moi quelqu'une de vos filles en mariage. »

Ce qu'il a dit à Herminus, disciple d'Aristote, mérite encore d'être rapporté. Cet Herminus était un scélérat, coupable d'une infinité de crimes. Il avait toujours le nom d'Aristote à la bouche, et ne parlait que des *Catégories*. « En vérité, lui dit Démonax, vous êtes bien digne des dix catégories<sup>2</sup>. »

Les Athéniens délibéraient un jour pour établir chez eux un spectacle de gladiateurs, à l'exemple des Corinthiens. Démonax se présente devant l'assemblée, et lui dit : « N'allez point aux suffrages, Athéniens, qu'auparavant vous n'ayez renversé l'autel de la Pitié. »

Comme il était à Olympie, les Éléens ordonnèrent par un décret qu'on lui élèverait une statue d'airain. « Gardez-vous-en bien, leur dit-il : on croirait que vous voulez reprocher à vos ancêtres de n'en avoir point érigé à Socrate ni à Diogène. »

Je lui ai moi-même entendu dire à un jurisconsulte que les lois étaient presque toujours inutiles aux gens de bien et aux méchants : les premiers n'en ont aucune crainte, et les autres n'en deviennent pas meilleurs.

Il avait souvent à la bouche ce vers d'Homère :

L'homme qui a beaucoup fait meurt aussi bien que celui qui n'a rien fait.

exemple : ayant saisi d'une main un vaisseau perse, on la lui coupa ; il le reprit de l'autre, on la lui coupa de même ; enfin il prit le vaisseau avec les dents, on lui trancha la tête.

1. Péripatéticien signifie qui se promène.

2. Le mot catégorie signifie accusation. Les catégories d'Aristote sont les définitions des différents termes de la logique.

Il donnait des éloges à Thersite, et l'appelait un orateur cynique.

On lui demandait un jour auquel des philosophes il donnait la préférence : « Ils me paraissent tous admirables, répondit-il ; mais je révère Socrate, Diogène m'étonne, et j'aime Aristippe. »

Il vécut près de cent ans, sans avoir éprouvé ni maladie, ni douleur. Il n'importuna personne, et ne demanda jamais rien ; il fut souvent utile à ses amis, et ne se fit aucun ennemi. Les Athéniens, ou plutôt tous les Grecs, avaient conçu pour lui tant de vénération, que les magistrats se levaient à son passage, et que tout le monde gardait un respectueux silence. Dans son extrême vieillesse, il lui arrivait quelquefois d'entrer, sans être invité, dans la première maison, d'y prendre un repas et d'y passer la nuit. Les habitants s'imaginaient voir un dieu, et croyaient qu'un bon génie était venu les visiter. Quand il passait dans la rue, les boulangères se l'arrachaient et le priaient d'accepter un pain. Celle qui le lui avait donné s'estimait heureuse. Les enfants mêmes lui apportaient des fruits, et l'appelaient leur père.

Une sédition s'éleva un jour parmi les Athéniens : il vint à l'assemblée, et son seul aspect imposa silence à tous les citoyens. Voyant qu'ils reconnaissaient leur faute, il s'en alla sans proférer une seule parole.

Lorsqu'il sentit qu'il n'était plus en état de fournir à ses besoins, il se mit à réciter, en présence de ses amis, ces vers, que le héraut proclame aux jeux publics<sup>1</sup> :

Les jeux sont finis, les vainqueurs sont couronnés ; le temps nous appelle ; ne tardons pas.

Et, s'abstenant de toute nourriture, il quitta la vie avec la même gaieté que lui connaissaient tous ceux qui l'avaient vu.

Peu de temps avant sa mort, on lui demanda ce qu'il ordonnait de sa sépulture : « N'en soyez pas inquiets, répondit-il : l'odeur de mon corps me vaudra bien un tombeau.

1. Cette proclamation nous a été conservée tout entière par Julien. Elle se trouve dans ses *Césars*, page 318.

— Eh quoi ! lui répliqua-t-on, ne serait-il pas honteux d'abandonner en proie aux chiens et aux oiseaux le corps d'un homme tel que vous ? — Eh bien ! répondit-il, ce n'est pas un si grand malheur que d'être encore utile après ma mort à des êtres vivants. »

Toutefois les Athéniens lui firent de magnifiques obsèques aux dépens de l'État. Ils le pleurèrent longtemps, et gardèrent avec vénération le siège de pierre sur lequel il avait coutume de se reposer. Souvent ils le couronnaient de fleurs, pour honorer la mémoire de ce grand homme, et ils regardaient comme sacrée cette pierre sur laquelle il s'était assis. Ses funérailles furent célébrées avec un concours prodigieux ; les philosophes le chargèrent sur leurs épaules et le portèrent eux-mêmes au tombeau.

D'une foule de traits qui font honneur à Démonax, je n'ai rapporté que ce petit nombre ; c'en est assez pour faire connaître quel homme fut ce philosophe.

---

LA MORT DE PÉRÉGRINUS<sup>1</sup>LUCIEN A CRONIUS, *Salut* <sup>2</sup>

Le malheureux Pérégrinus, ou Protée, comme il aimait à se faire appeler, vient d'éprouver le même sort que le Protée d'Homère<sup>3</sup>. Le désir de se faire un nom lui avait déjà fait prendre mille formes différentes et jouer une infinité de personnages; enfin, cet amour insensé de la gloire l'a déterminé à se changer en feu. Cet admirable philosophe s'est réduit en charbons, à l'exemple d'Empédocle. La seule différence est que ce dernier a eu soin que personne ne le vit se précipiter dans les cratères de l'Etna; au lieu que mon héros a choisi l'assemblée la plus nombreuse de la Grèce pour monter, en présence d'un grand nombre de spectateurs, sur le bûcher qu'il s'était construit lui-même, et pour avoir une foule d'auditeurs des beaux discours qu'il débita aux Grecs quelques jours avant d'accomplir sa résolution.

Il me semble que je te vois éclater de rire au récit de la sottise de cet orgueilleux vieillard. Tu t'écrieras sans doute: Quelle extravagance! quelle gloire chèrement achetée! et tout ce que nous avons coutume de dire en pareil cas. Mais ce n'est que de loin, et en sûreté, que tu parles ainsi; tandis que moi j'ai tenu ce langage, auprès de son bûcher, à une foule de témoins que mes paroles ont choqués, et qui

1. Tillemont, *Histoire des Empereurs*, place l'événement de la mort de Pérégrinus à l'an de Jésus-Christ 165.

2. Cronius était vraisemblablement un philosophe épicurien.

3. *Odyss.*, liv. IV, v. 417. *Virgile, Georg.*, liv. IV, v. 406.

admiraient la folie de ce vieillard imbécile. Quelques-uns, à la vérité, se moquaient de lui; cependant peu s'en est fallu que je ne fusse déchiré par les cyniques, comme Actéon le fut autrefois par ses chiens, et son cousin Penthée par les Ménades.

Écoute à présent l'exposé de la pièce. Tu connais le poëte; tu sais que sa vie fut un tissu d'aventures plus tragiques que celles qu'ont célébrées Eschyle et Sophocle.

J'arrivais en Elide pour assister aux jeux, lorsqu'en traversant le Gymnase<sup>1</sup>, j'entendis un philosophe cynique qui, d'une voix rude et forte, débitait sur la vertu ces lieux communs si souvent rebattus, et distribuait indifféremment des injures à tout le monde. Après avoir bien crié, il finit par parler de Protée. Je vais essayer de te rendre, aussi bien que je le pourrai, tout ce qu'il dit à ce sujet. Tu reconnaitras facilement l'orateur à son style: car tu as eu plus d'une occasion d'entendre ces intrépides braillards.

« On ose, disait-il, traiter d'orgueilleux et de téméraire  
 « le dessein de Protée. O terre! ô soleil! ô fleuves! ô mers!  
 « ô Hercule, notre patron! Protée, qui dans la Syrie a souffert  
 « la prison; Protée, qui a abandonné à sa patrie plus  
 « de cinq mille talents; Protée, qui s'est fait exiler de Rome;  
 « Protée, plus brillant que le soleil, et qui pourrait le dis-  
 « puter à Jupiter Olympien! Quoi donc! on l'accuse de for-  
 « fanterie, parcequ'il veut sortir de cette vie par le feu.  
 « Hercule ne s'est-il pas brûlé! Esculape et Bacchus ne sont-  
 « ils pas morts frappés par le feu céleste? Empédocle enfin  
 « ne s'est-il pas précipité dans les cratères de l'Etna? »

Tels étaient les discours de Théagène (c'est ainsi que s'appelaient ce cynique à voix bruyante). Je demandai à quelqu'un des assistants quel rapport il y avait entre Protée et le feu, et ce que signifiait cette comparaison avec Hercule et Empédocle. « C'est, me dit-on, que Protée doit se brûler aux jeux olympiques. » Et pour quelle raison? repris-je. On voulut me répondre; mais le cynique faisait un bruit si

1. Le Gymnase dont parle ici Lucien est l'ancien Gymnase des Éléens, où les athlètes, avant de descendre dans la carrière des jeux olympiques, subissaient les examens, et remplissaient toutes les formalités préliminaires requises par la loi. Pausanias en donne la description au second livre des *Étiologies*, chap. xxiii.

considérable, qu'il ne me fut pas possible d'en entendre davantage. Il fallut donc écouter avec patience le reste de sa harangue, malgré son bavardage extrême, et supporter les hyperboles admirables dont il se servait pour louer Protée. En effet, dédaignant de le mettre en parallèle avec le philosophe de Sinope<sup>1</sup> ou son maître Antisthène, il l'élevait au-dessus de Socrate; il défiait Jupiter même de soutenir la comparaison. Cependant, bientôt après, tous deux lui parurent égaux. Voici de quelle manière il termina son discours :

« L'univers ne possède que deux ouvrages merveilleux, « Protée, et Jupiter Olympien. Ce dernier est le chef-d'œuvre de Phidias; mais l'autre est celui de la nature. Hélas! « cet ornement du monde va bientôt disparaître de la vue « des hommes, pour aller s'asseoir parmi les Immortels. La « flamme va le porter dans les cieux, et nous resterons or- « phelins! »

La chaleur avec laquelle Théagène avait parlé l'avait mis tout en sueur. Quand il fut à cet endroit de son discours, il se mit à pleurer de la manière du monde la plus risible, et termina la scène par faire semblant de s'arracher les cheveux. Alors quelques cyniques l'emportèrent tout sanglotant sans doute pour le consoler.

Immédiatement après, un autre monta à la tribune; et, sans donner au peuple le temps de se disperser, il fit sa libation sur les premières victimes qui brûlaient encore<sup>2</sup>. Son exorde fit rire à gorge déployée, et de manière à faire voir que c'était de bon cœur. Ensuite il parla ainsi :

« Puisque ce coquin de Théagène a fini son discours par « les pleurs d'Héraclite, il est bien juste que je commence le « mien par les ris de Démocrite. » Il se mit à rire de nouveau, et avec plus de force, de manière qu'il nous obligea presque tous à en faire autant.

Enfin reprenant son sérieux : « Après, dit-il, les discours

1. Diogène.

2. Allusion au vers 774 du onzième livre de l'*Iliade*, et locution proverbiale pour dire que ce philosophe parla avant que l'impression du discours de Théagène se fût refroidie. Faire une nouvelle libation sur des victimes encore brûlantes, c'est faire un second sacrifice immédiatement après le premier.

« ridicules que nous venons d'entendre ; après que nous  
 « avons vu des vieillards insensés faire, pour ainsi dire, des  
 « culbutes au milieu de cette assemblée, pour une gloriole  
 « aussi méprisable, que puis-je faire de mieux, ô Grecs !  
 « que de vous faire connaître quel est ce beau bijou qui  
 « doit se rôtir aujourd'hui ? Ecoutez-moi donc : car j'ai étu-  
 « dié son caractère et regardé de près sa vie ; il y a plu-  
 « sieurs détails que je tiens de ses propres concitoyens, et  
 « de ceux qui ont été dans la nécessité de le bien connaître.

« Ce beau chef d'œuvre de la nature, ce modèle digne  
 « de Polyclète, commençait à peine à être compté parmi  
 « les hommes, qu'il fut surpris en adultère dans une ville  
 « d'Arménie. Il voulut s'enfuir sur le toit de la maison ;  
 « mais, ayant été arrêté, il subit la peine du fouet, et fut  
 « trop heureux de s'enfuir avec un raifort dans le derrière<sup>1</sup>.  
 « Quelque temps après, il corrompit un jeune homme, et  
 « ce ne fut qu'en donnant trois mille drachmes à ses pa-  
 « rents, qui étaient pauvres, qu'il obtint d'eux de ne point  
 « être dénoncé au gouverneur d'Asie. Mais je crois devoir  
 « passer ces bagatelles sous silence ; ce beau modèle n'était  
 « alors qu'une masse d'argile informe. Cependant la ma-  
 « nière dont il a traité son père mérite d'être rapportée.  
 « Vous avez tous entendu dire et vous savez comme il  
 « étrangla ce pauvre vieillard, qu'il ne voulut pas laisser  
 « vivre au-delà de soixante ans. Ce crime fut bientôt divul-  
 « gué ; et Protée, contraint de prendre la fuite et de se  
 « condamner à l'exil, erra longtemps de contrée en con-  
 « trée.

« En ce temps aussi il étudia la merveilleuse sagesse des  
 « chrétiens, fréquentant en Palestine leurs prêtres et leurs  
 « scribes. Qu'en advint-il ? En peu de temps ils ne furent  
 « plus que des enfants en comparaison de ce prophète, de ce  
 « coryphée, de ce président d'assemblée qui était tout à  
 « lui seul. Il interprétait et commentait les livres, en écri-  
 « vait beaucoup lui-même ; ces gens le regardaient comme  
 « un dieu, le prenaient pour législateur et l'étaient pour  
 « président. Aussi bien vénèrent-ils encore ce grand person-

1. Peine qu'on infligeait en Grèce aux adultères.

« nage qui fut crucifié en Palestine pour avoir introduit dans  
« le monde ces nouvelles cérémonies <sup>1</sup>.

« Protée ayant été arrêté comme chrétien, fut jeté en  
« prison. Cet événement lui procura pour le reste de sa vie  
« une grande autorité, et lui valut la réputation d'avoir fait  
« des miracles. Rien n'était plus capable de flatter sa vanité.  
« Du moment qu'il fut dans les fers, les chrétiens, qui re-  
« gardaient son malheur comme le leur propre, mirent tout  
« en œuvre pour l'enlever ; et, comme cela leur était impos-  
« sible, ils lui rendirent du moins toute sorte de services  
« avec un zèle et un empressement infatigables.

« Dès le matin, on voyait rangée autour de la prison une  
« foule de vieilles femmes, de veuves et d'enfants orphelins.  
« Les chefs de la secte passaient la nuit avec lui, après avoir  
« corrompu les geôliers ; ils faisaient apporter des mets de  
« toute espèce, et s'entretenaient de leurs mystères. Enfin  
« le vertueux Pérégrinus (il portait encore ce nom) était  
« appelé par eux le nouveau Socrate.

« Bien plus, quelques villes d'Asie lui envoyèrent des dé-  
« putés au nom de tous les chrétiens, pour le consoler, lui  
« apporter des secours et défendre sa cause. Il n'est pas pos-  
« sible d'exprimer avec quelle promptitude ils volent au se-  
« cours de ceux de leur secte qui éprouvent un pareil mal-  
« heur ; rien ne leur coûte alors. Aussi Pérégrinus, sous le  
« prétexte de ses fers, reçut des richesses considérables et  
« se fit un gros revenu. Ces malheureux croient qu'ils sont  
« immortels et qu'ils vivront éternellement. En consé-  
« quence, ils méprisent les supplices et se livrent volonta-  
« rement à la mort. Leur premier législateur leur a persua-  
« dé qu'ils étaient tous frères. Dès qu'une fois ils ont déserté  
« leur culte, ils renient les Dieux grecs et adorent le so-  
« phiste crucifié dont ils suivent les lois. Comme ils reçoivent  
« ses préceptes avec une confiance aveugle, ils mé-  
« prisent tous les biens, et les mettent en commun. Si donc  
« paraît parmi eux un imposteur adroit, il peut s'enrichir  
« très-promptement, en se moquant de ces hommes simples  
« et crédules.

1. La traduction de ce passage fort important est de M. Emile Burnouf.

« Cependant Pérégrinus fut bientôt délivré de ses fers  
 « par le gouverneur de Syrie, amateur de la philosophie;  
 « il savait que notre cynique était assez fou pour se livrer  
 « à la mort, dans le dessein de s'illustrer ; ne le jugeant di-  
 « gne d'aucune punition, il le mit en liberté.

« De retour dans sa patrie, Pérégrinus trouva tous les es-  
 « prits encore échauffés par le meurtre de son père. Plus-  
 « sieurs personnes étaient résolues à lui intenter une ac-  
 « cusation. Pendant son absence, la plus grande partie de  
 « ses biens avait été pillée. Il ne lui restait plus que des  
 « champs de la valeur de quinze talents. Toute la fortune  
 « que son père avait laissée pouvait se monter au plus à  
 « trente talents, et non pas à cinq mille, comme l'a ridicu-  
 « lement avancé Théagène : car la ville entière des Pariens<sup>1</sup>,  
 « et cinq de ses voisines, ne seraient jamais vendues cette  
 « somme, quand on y joindrait les habitants, les bestiaux,  
 « et tout ce qui peut en dépendre.

« Cependant les accusateurs jetaient feu et flamme ; et il  
 « était vraisemblable que sous peu une voix s'élèverait pour  
 « l'accuser. Le peuple témoignait hautement son indigna-  
 « tion ; ceux qui avaient connu le bon vieillard le plaignaient  
 « d'avoir été tué d'une manière si impie. Mais admirez  
 « comment le prudent Protée trouva moyen d'échapper à la  
 « condamnation, et sut éviter le danger qui le menaçait. Il  
 « laisse croître ses cheveux, s'affuble d'un mauvais manteau ;  
 « une besace sur l'épaule et un bâton à la main, il se rend  
 « à l'assemblée des Pariens, travesti d'une manière tout à  
 « fait tragique. Dans ce nouveau costume, il déclare qu'il  
 « leur abandonne tout le bien que lui avait laissé son res-  
 « pectable père. A peine l'eut-on entendu, que le peuple,  
 « composé de gens pauvres, ayant toujours la bouche ou-  
 « verte aux distributions, se mit à crier : *Voilà un vrai phi-*  
 « *losophe, un homme qui aime sa patrie, un digne émule de*  
 « *Diogène et de Cratès !* Ce langage ferma la bouche à ses  
 « ennemis ; et si quelqu'un, en ce moment, eût entrepris de  
 « parler du meurtre, on l'aurait lapidé sur le champ.

1. Cette ville, patrie de Pérégrinus, se nommait Parium : elle était située sur l'Hellespont, au-dessus de Lampsaque.

« Il reprit une seconde fois sa vie errante et vagabonde.  
« Une troupe de chrétiens qui lui servaient de satellites  
« fournissait à ses besoins et l'entretenait dans l'abondance.  
« Il vécut un certain temps de cette manière; mais ayant  
« violé quelqu'un de leurs préceptes (on l'avait vu, je crois,  
« manger des viandes qui leur sont défendues), les chrétiens  
« l'abandonnèrent. Alors, ne sachant plus comment sub-  
« sister, il imagina de redemander les biens qu'il avait  
« abandonnés à sa patrie. A cet effet, il présenta une re-  
« quête à l'empereur, le suppliant d'ordonner que ses biens  
« lui fussent rendus. Mais les Pariens ayant envoyé des dé-  
« putés à Rome pour s'opposer à la demande de Protée, il  
« échoua dans ses prétentions. L'empereur ordonna que les  
« choses resteraient dans l'état où elles étaient, puisque la  
« donation avait été volontaire.

« Dans ces circonstances, Protée entreprit un troisième  
« voyage. Il se rendit en Egypte auprès d'Agathobule. Ce fut  
« là qu'il fut initié dans la profession admirable qu'il exer-  
« ce aujourd'hui. La tête à moitié rasée, le visage barbouillé  
« de boue, il commettait, à la vue du peuple assemblé, des  
« actions que nous nommons infâmes, mais que la secte  
« appelle indifférentes. Il se frappait et se faisait frapper  
« le derrière avec une férule, faisait des tours de force et  
« commettait mille indécences.

« Après s'être ainsi formé à cette école, il s'embarqua  
« pour l'Italie. A peine sorti du vaisseau, il se mit à inju-  
« rier tout le monde, sans même respecter dans ses discours  
« la personne de l'empereur. Il connaissait le caractère  
« doux et humain de ce prince, et il hasardait tout, sachant  
« qu'il ne courait aucun risque. En effet, l'empereur mé-  
« prisait ses discours insolents, et ne crut pas devoir punir  
« pour des paroles un homme revêtu du nom de philosophe,  
« qui d'ailleurs, en qualité de cynique, faisait profession  
« de dire des injures. Ce fut pour Protée une occasion d'ac-  
« croître sa réputation. Déjà même il se trouvait des imbé-  
« ciles qui admiraient ses extravagances. Mais enfin le gou-  
« verneur de la ville, homme prudent et sensé, voyant que  
« notre cynique excédait toutes bornes, le renvoya, en lui  
« disant que Rome n'avait pas besoin d'un philosophe tel

« que lui. Néanmoins, ce bannissement contribua encore à  
 « sa gloire; chacun disait que sa franchise et sa hardiesse à  
 « dire la vérité lui avaient mérité cet exil. On le comparait  
 « à Musonius, à Dion, à Épictète, et à tous ceux qui avaient  
 « eu le même sort.

« De retour en Grèce, il se mit tantôt à déclamer contre  
 « les Eléens, tantôt à solliciter tous les Grecs à prendre les  
 « armes contre les Romains. Une autre fois, il osa invecti-  
 « ver un homme du premier mérite, respectable par sa di-  
 « gnité<sup>1</sup> et par ses connaissances littéraires : lui reprocha  
 « d'avoir amolli les Grecs, parce qu'entre plusieurs services  
 « importants que cet homme avait rendus à la Grèce, il avait  
 « amené de l'eau dans Olympie, et procuré à tous les spec-  
 « tateurs des jeux les moyens d'étancher la soif qui les dé-  
 « vorait auparavant. Il aurait fallu, selon Protée, qu'ils eus-  
 « sent enduré cette soif ardente, et même qu'ils fussent  
 « morts des maladies violentes qui régnaient auparavant  
 « dans ce pays, dont la sécheresse est extrême<sup>2</sup>. En tenant  
 « ces discours, Protée ne laissait pas de s'abreuver de cette  
 « eau : aussi, peu s'en fallut que le peuple ne le lapidât.  
 « Déjà il le poursuivait des pierres à la main ; mon héros,  
 « pour éviter la mort, se réfugia prudemment à l'autel de  
 « Jupiter. L'olympiade suivante, il récita aux Grecs un dis-  
 « cours qu'il avait composé pendant les quatre années d'in-  
 « tervalle, et par lequel il faisait un éloge pompeux de  
 « l'homme qui avait amené de l'eau à Olympie, et se justi-  
 « fiait lui-même d'avoir pris la fuite.

« Cependant il tomba bientôt dans le mépris ; il ne s'at-  
 « tirait plus aucune considération, et ne jouait depuis long-  
 « temps qu'un personnage insipide. Enfin, ne pouvant plus  
 « rien inventer de nouveau, rien qui pût exciter l'admira-  
 « tion de ses spectateurs, seule capable de satisfaire cette

1. On croit communément qu'il s'agit ici d'Hérode, surnommé Atticus, homme aussi distingué par son mérite personnel que par sa noblesse qui remontait jusqu'à Miltiade, et par ses richesses immenses. Il vivait sous Adrien et Antonin, et fut honoré du consulat en l'année 143 de Jésus-Christ. Philostrate a écrit sa vie parmi celles des sophistes grecs.

2. Les jeux olympiques se célébraient au solstice d'été, dans une plaine découverte, et la chaleur y était extrême. Arrien sur *Épictète*, liv. 1, chap. 6, page 29, édition de Wolf.

« soif ardente de gloire qui l'a toujours dévoré, il imagina  
 « le projet insensé de se précipiter dans un bûcher ardent ;  
 « et, la dernière olympiade, il annonça à tous les Grecs qu'il  
 « se brûlerait aux jeux suivants. Aujourd'hui, pour mettre  
 « le comble à son extravagance, il creuse, dit-on, une fosse  
 « profonde, la remplit de bois et promet de faire voir un  
 « courage extraordinaire.

« Il devrait, ce me semble attendre courageusement la  
 « mort, et ne pas fuir lâchement de cette vie. Mais s'il veut  
 « absolument mourir, ce n'est pas le feu qu'il doit employer.  
 « Qu'est-il besoin d'étaler tout cet appareil tragique, et de  
 « montrer tant d'ostentation ? n'est-il pas mille autres  
 « moyens de sortir de ce monde ? Si c'est pour imiter Her-  
 « cule qu'il a préféré ce genre de mort, que ne va-t-il, com-  
 « me ce héros, se brûler secrètement sur quelque montagne  
 « éloignée et couverte de bois, accompagné de Théagène,  
 « qui lui servira de Philoctète ? Mais non, c'est à Olympie, en  
 « présence de toute la Grèce assemblée, qu'il doit monter  
 « sur une espèce de théâtre pour se brûler. Non qu'il ne  
 « mérite point de mourir par le feu, car c'est le supplice  
 « réservé aux parricides et aux impies ; mais il s'y prend,  
 « ce me semble, un peu tard : c'était dans le taureau de  
 « Phalaris qu'il devait expier ses forfaits, et non dans un  
 « bûcher dont la flamme et la fumée l'étoufferont dès qu'il  
 « ouvrira la bouche. En effet, plusieurs personnes m'ont  
 « assuré que ce genre de mort était le plus prompt de tous,  
 « et qu'en ouvrant la bouche on mourait à l'instant.

« Protée s'imagine sans doute donner un spectacle impo-  
 « sant, en faisant voir un homme se brûler dans un lieu où  
 « il n'est pas permis d'enterrer même ceux qui y sont morts.  
 « Mais ne savez-vous pas qu'autrefois un fou cherchant à  
 « s'immortaliser, et ne pouvant y réussir par d'autres  
 « moyens, mit le feu au temple de Diane d'Ephèse ? Le pro-  
 « jet de Protée est une impiété de cette nature, et vous fait  
 « connaître à quel point est violent cet amour de la gloire  
 « dont il est tourmenté.

« Il prétend que c'est pour le bien de l'humanité qu'il agit  
 « ainsi. C'est pour apprendre aux hommes à mépriser la  
 « mort et à braver les tourments. Je lui demanderais volon-

« tiers, ou plutôt à vous-mêmes, ô Grecs ! souhaiteriez-vous  
 « que les scélérats devinssent ses disciples, et qu'ils imitas-  
 « sent son intrépidité à affronter la mort, le feu et les sup-  
 « plices ? Non, certes ! je suis bien persuadé que vous ne le  
 « voudriez pas. Comment donc Protée, en donnant cet  
 « exemple, pourra-t-il séparer les honnêtes gens des scélé-  
 « rats, afin d'être utile aux uns, sans rendre en même  
 « temps les autres plus hardis et plus téméraires ? Suppo-  
 « sons toutefois qu'il n'ait pour témoins que ceux auxquels  
 « un pareil spectacle peut être utile, je vous demanderai  
 « encore si vous désireriez que vos enfants suivissent un  
 « pareil exemple ? Je suis loin de le penser. Mais qu'est-il  
 « besoin de vous faire cette question ? Les disciples eux-  
 « mêmes ne veulent point marcher sur les traces de leur  
 « maître. Ne pourrait-on pas reprocher à Théagène que,  
 « se piquant d'imiter les vertus de Protée, il ne veut pas  
 « l'accompagner et monter avec lui vers Hercule ? Il ne  
 « tiendrait qu'à lui cependant de parvenir en un instant à  
 « la félicité suprême, en s'élançant dans le brasier la tête  
 « la première. Ce n'est point par la besace, le bâton et le  
 « manteau qu'il doit lui ressembler. Ces choses sont aussi  
 « faciles que peu dangereuses ; tout le monde en est capa-  
 « ble. C'est dans les actions importantes qu'il doit le  
 « prendre pour modèle. Qu'à son exemple il construise un  
 « bûcher de souches de figuier vert, et se fasse étouffer par  
 « la fumée : car le feu n'est pas l'apanage du seul Hercule  
 « ou d'Esculape ; c'est aussi le supplice des sacrilèges et des  
 « meurtriers, que l'on voit tous les jours punir de cette  
 « manière. Il vaut donc mieux pour des disciples de Péré-  
 « grinus mourir dans la fumée, puisqu'elle est aussi leur  
 « propre apanage. Cependant si Hercule a osé se brûler,  
 « c'est, comme le dit la tragédie<sup>1</sup>, parce qu'il était dévoré  
 « par les tourments que lui causait la robe ensanglantée du  
 « Centaure. Quelle raison peut déterminer Protée à se précipi-  
 « ter dans le feu ? Il veut, sans doute, montrer sa cons-  
 « tance et son courage, et imiter les brachmanes<sup>2</sup>. C'est à

1. *Hercule furieux*, tragédie d'Euripide.

2. Indiens de la caste des prêtres.

« eux, en effet, que l'a comparé Théagène, comme s'il ne  
 « pouvait se trouver dans les Indes des hommes insensés  
 « et remplis d'une vanité ridicule. Toutefois, j'y consens,  
 « qu'il suive leur exemple. Ils ne s'élancent point dans les  
 « flammes, si nous en croyons Onésicrite, amiral d'Alexan-  
 « dre, qui vit Calanus<sup>1</sup> se brûler; mais, lorsqu'ils ont cons-  
 « truit leur bûcher, ils se tiennent auprès, immobiles, et se  
 « laissent rôtir; ensuite ils montent sur le bûcher sans  
 « changer de maintien, se couchent et se laissent consumer,  
 « sans faire le moindre mouvement. Qu'y aura-il de si  
 « merveilleux dans l'action de Protée, si, en s'élançant dans  
 « le feu, il meurt aussitôt, enveloppé par les flammes? D'ail-  
 « leurs est-il improbable qu'il ne se sauvera pas du bûcher,  
 « même à demi rôti, à moins, comme on le dit, qu'il ne  
 « creuse une fosse profonde dans laquelle le bûcher sera  
 « placé?

« Cependant quelques personnes prétendent qu'il chan-  
 « gera de résolution. Déjà même il raconte certains songes,  
 « qui annoncent que Jupiter ne souffrira pas que l'on souille  
 « un lieu qui lui est consacré. Qu'il soit tranquille à cet  
 « égard: je réponds qu'aucun dieu ne témoignera de colère  
 « de voir Pérégrinus faire une fin misérable. D'ailleurs, il  
 « ne lui sera pas facile de se rétracter: car les cyniques qui  
 « l'entourent l'excitent, le poussent ensemble vers le bûcher,  
 « enflamment son esprit, et ne lui permettront pas de re-  
 « culer. S'il pouvait, en se précipitant dans le feu, en en-  
 « traîner deux ou trois avec lui, ce serait la seule bonne  
 « action qu'il aurait faite en sa vie.

« On m'a dit encore qu'il ne voulait plus qu'on l'appelât  
 « Protée, et qu'il avait changé ce nom en celui de *Phénix*,  
 « oiseau des Indes, qui se brûle lorsqu'il est parvenu à une  
 « extrême vieillesse. Il répand parmi le peuple d'anciens  
 « oracles, qui veulent qu'on le regarde après sa mort comme  
 « le génie tutélaire de la nuit. Il est clair qu'il demande des  
 « autels, et il espère qu'on lui dressera une statue d'or. Je  
 « ne serais point étonné que, parmi tant de sots, il s'en

1. Son véritable nom était Siphnès. Les Grecs l'appelèrent Calanus, parce qu'il saluait ceux qui l'abordaient en disant *Kalé*, mot indien qui répond au *Χαίρε* des Grecs, dit Plutarque, *Vie d'Alexandre*.

« trouvât quelques uns qui prétendissent avoir été guéris  
 « par lui de la fièvre quarte, et avoir vu pendant la nuit ce  
 « nouveau génie des ténèbres. Ses détestables disciples se  
 « proposent déjà d'élever sur son bûcher un temple dans  
 « lequel il rendra des oracles<sup>1</sup>, par la raison que le fils de  
 « Jupiter dont il porte le nom prédisait l'avenir. Je jurerais  
 « que sous peu l'on instituera des prêtres qui se fesseront en  
 « son honneur, se feront des brûlures et joueront mille au-  
 « tres farces de cette espèce. Quelque nuit on célébrera ses  
 « mystères, et nous verrons une promenade aux flambeaux  
 « autour de son bûcher. Théagène récitait dernièrement un  
 « oracle qui annonçait toutes ces choses. Un de mes amis  
 « m'a récité cet oracle conçu en ces vers :

Lorsque Protée, le plus illustre des cyniques, allumant un grand feu devant le temple de Jupiter, s'élançera dans la flamme et montera vers le haut Olympe, j'ordonne que tous ceux qui se nourrissent des fruits de la terre l'honorent comme un très-grand héros, qui se promène pendant la nuit et qui s'assied sur le trône de Vulcain et d'Hercule.

« Voilà ce que Théagène prétend avoir entendu dire à la  
 « Sibylle. Mais moi, je vais vous rapporter un autre oracle  
 « de Bacis<sup>2</sup>, par lequel il dit fort à propos :

Lorsque le cynique à plusieurs noms, poussé par la furie de la gloire, s'élançera dans une grande flamme, il faut alors que les chiens-renards qui le suivent l'imitent, et subissent le sort de ce loup qui s'en va. Si quelqu'un d'eux, arrêté par la crainte, cherche à se dérober à la fureur de Vulcain, qu'aussitôt tous les Grecs le frappent de pierres, de peur qu'avec son froid esprit il n'entreprenne de parler avec chaleur, et de charger sa besace d'un or acquis par ses fréquentes usures : car il possède dans Patras trois fois cinq talents<sup>3</sup>.

« Que vous semble de cet oracle ? Bacis est-il un prophète

1. La prédiction de Lucien s'est accomplie en partie. Les habitants de Parium élevèrent à Pérégrinus des statues qui rendaient des oracles et faisaient des prodiges. C'est ce que nous apprenons d'Athénagoras.

2. Il y eut trois Bacis, si l'on en croit le Scholiaste d'Aristophane sur le vers 963 des *Oiseaux*. L'un était d'Éléone en Béotie, le second d'Athènes, le troisième d'Arcadie. Elien dit aussi la même chose, *Hist. div.*, liv. XII, chap. 35. Ces trois Bacis étaient prophètes.

3. Théagène était de Patras.

« moins digne de foi que la Sibylle? Voici donc le moment  
 « auquel les admirables disciples de Protée doivent choisir  
 « le lieu où ils opéreront leur *évaporation* : car c'est ainsi  
 « qu'ils appellent l'action de se brûler. »

A peine ce discours était-il fini, que toute l'assemblée s'écria : *Qu'on les brûle ! qu'on les brûle ! ils ont mérité le feu.* L'orateur descendit en riant :

Mais Nestor, c'est-à-dire Théagène, entendit ces clameurs.

Il accourt aussitôt, remonte à la tribune, déclame avec une force nouvelle, et vomit mille injures contre celui qui venait de descendre, et dont je n'ai pu savoir le nom. Pour moi, je le laissai se rompre les poumons, et je m'en allai voir les combats des athlètes. Déjà l'on disait que les hellanodices<sup>1</sup> étaient arrivés dans le Pléthrion<sup>2</sup>.

Voilà ce qui se passa en Élide. Lorsque j'arrivai à Olympie, je trouvai l'Opisthodomé<sup>3</sup> rempli d'une foule de gens, dont les uns approuvaient et d'autres blâmaient le dessein de Protée, mais avec tant de chaleur, qu'ils étaient sur le point d'en venir aux mains. En cet instant, Protée lui-même, suivi d'une multitude considérable, parut derrière l'enceinte où s'exercent les hérauts<sup>4</sup>. Là, il fit un long discours sur toutes les actions de sa vie, sur les dangers qu'il avait courus, les fatigues qu'il avait essuyées par amour pour la philosophie. Je ne pus en entendre qu'une petite partie; la foule était devenue si considérable, que je craignis d'éprouver le sort de plusieurs personnes qui furent écrasées presque sous mes yeux. Je me retirai donc, laissant mon sophiste prononcer son oraison funèbre avant sa mort. Cependant, autant que je pus l'entendre, il disait « qu'il voulait couronner une vie, toute d'or, par une fin également d'or; « qu'après avoir vécu comme Hercule, il voulait mourir « comme ce héros, et se vaporiser dans les airs. Je veux,

1. Juges des combats olympiques.

2. Le Pléthrion, était un endroit du gymnase d'Olympie, où les hellanodices appareillaient les athlètes. Voyez Pausanias, *Eliques*, liv. II, page 511.

3. Portique placé derrière le temple de Jupiter Olympien.

4. C'était là que celui qui remportait le prix était chargé de faire au peuple la lecture des ouvrages que l'on voulait faire connaître au public.

« ajouta-t-il, rendre, en mourant, service à tous les hommes, « et leur apprendre à mépriser le trépas. Il faut qu'ils me « servent tous de Philoctètes. » Il y avait là quelques imbéciles qui se mirent à pleurer, et à lui crier : *Conservez-vous pour les Grecs!* mais d'autres, plus fermes, lui crièrent à l'instant : *Achievez votre entreprise!* Ce discours troubla singulièrement notre vieillard, qui espérait qu'on s'opposerait à son dessein, qu'on ne le laisserait pas se précipiter dans les flammes, et qu'il aurait l'air de conserver sa vie malgré lui. Mais ce mot imprévu : *Achievez votre entreprise!* le déconcerta tout à fait ; et, quoiqu'il eût déjà la couleur livide des morts, il pâlit, trembla et cessa de parler. Tu peux juger, cher Cronius, combien cela me fit rire. Je n'avais en vérité nulle compassion pour un homme, le plus vain de tous ceux qui sont agités par la furie de la gloire. Un nombreux cortège le suivait, et sa vanité eut de quoi se repaître en jetant les yeux sur la foule qui le considérait. Le malheureux ne faisait pas réflexion que les scélérats que l'on mène à la croix, et ceux qui sont entre les mains du bourreau, ont souvent une suite encore plus nombreuse.

Pendant les jeux finirent. Je n'en vis jamais de plus beaux. La rareté des voitures, occasionnée par le grand nombre de personnes qui étaient déjà parties, m'obligea de rester malgré moi.

Protée différait toujours d'exécuter sa promesse. Enfin il annonça que la nuit suivante il donnerait le spectacle de sa mort. Un de mes amis vint me prendre vers le milieu de la nuit, et nous allâmes droit à Harpine<sup>1</sup>, où était le bûcher. Cet endroit est éloigné d'Olympie de vingt stades, et situé au-dessous de l'hippodrome, quand on marche vers l'orient. En arrivant, nous trouvâmes le bûcher construit dans une fosse, profonde d'une brasse; il y avait force torches et sarments entassés, pour que le feu prit au plus vite. La scène était éclairée par un grand nombre de flambeaux. Lorsque la lune fut levée (car il fallait bien qu'elle fut aussi témoin de cet exploit admirable), Protée s'avança dans son costume

1. Harpine, ville de l'Élide, située à peu de distance du fleuve Harpinate. Pausanias, *Éliaques*, liv. 11.

ordinaire, entouré des principaux cyniques, et précédé de notre brave Patras<sup>1</sup>, qui tenait un flambeau, et s'acquittait à merveille du second rôle de la pièce. Protée portait aussi un flambeau. Arrivés au bûcher, chacun de son côté y mit le feu. Le bois sec et les flambeaux produisirent à l'instant une grande flamme.

C'est ici, cher Cronius, que j'ai besoin de toute ton attention. Protée déposa sa besace, mit bas sa massue d'Hercule, se dépouilla de son manteau, et parut avec une chemise horriblement sale. Alors il demanda de l'encens, on lui en donna; il le jeta dans le feu, et, se tournant ensuite vers le midi, comme si le midi avait quelque rapport à cette farce, il s'écria: *Mânes de ma mère et de mon père, recevez-moi avec bonté!* En disant ces mots il s'élança dans le brasier, et disparut. La flamme qui s'était élevée l'enveloppa, et le déroba entièrement à notre vue. Je te vois rire encore une fois, cher Cronius, du dénouement de cette tragédie. Pour moi, lorsque je l'entendis invoquer les mânes de sa mère, je lui passai cette folie; mais quand il eut appelé ceux de son père, je ne pus m'empêcher de rire, en me rappelant les circonstances de la mort de ce vieillard. La troupe des Cyniques environnait le bûcher; ils ne pleuraient pas, à la vérité; mais, les yeux fixés sur la flamme, ils gardaient un profond silence, qui peignait leur douleur. Enfin, me sentant étouffé par la fumée, je me mis à dire: *Allons nous-en, fous que nous sommes. N'est-ce pas un spectacle fort agréable de voir rôtir un vieillard, dont l'odeur fétide nous infecte? Attendez-vous qu'un peintre vienne ici faire de nous quelque tableau semblable à celui des amis de Socrate, qu'on peignit dans la prison?* Ce discours irrita les Cyniques, ils me dirent des injures; quelques-uns leyaient déjà le bâton; mais je les menaçai si fermement de jeter dans le feu le premier qui remuerait, et de l'envoyer sur les traces de son maître, qu'ils se turent et restèrent tranquilles. Pour moi, je m'en allai, réfléchissant en moi-même à cette soif de gloire dont la violence est telle, qu'elle est la seule passion dont ne puissent se garder les hommes même qui paraissent entièrement

1. Théagène.

dignes d'admiration. Quelle résistance aurait-elle donc trouvée dans un homme dont la vie avait été sans mesure et sans frein, et qui certes n'était pas indigne du feu ?

En revenant, l'esprit tout plein de pensées diverses, je rencontrai beaucoup de gens qui allaient voir, eux aussi ; ils croyaient le trouver encore vivant : car on avait répandu le bruit qu'il monterait sur le bûcher au lever du soleil, comme font les brahmanes. Je les faisais retourner sur leurs pas en leur disant que la chose était finie ; quelques-uns pourtant avaient à cœur d'aller voir la place et d'en rapporter quelque reste du bûcher. J'avais bien du mal de leur raconter tout et de répondre à toutes leurs questions. Si j'avais affaire à un homme comme il faut, je me contentais de lui dire les faits comme je viens de te les dire à toi-même. Mais, s'il s'agissait de ces sots qui écoutent tout ébahis, j'ajoutais de mon crû quelque détail tragique. Je lui disais qu'au moment où le bûcher flambait et où Protée s'y était élancé, la terre avait tremblé violemment et mugit, qu'un vautour s'était envolé du milieu de la flamme en prononçant à haute voix ces paroles : « J'ai quitté la terre et je monte à l'Olympe. » Ces gens stupéfaits adoraient en tremblant et me demandaient si c'était vers l'orient ou vers le couchant que le vautour s'était envolé ; et moi, je leur répondais ce qui me venait à l'esprit. De retour à l'assemblée, je vis bientôt un homme à cheveux blancs, et qui semblait digne de foi, à voir sa barbe et sa mine respectable. Il parlait de Protée, et racontait que, peu après la crémation, il l'avait vu couvert d'un vêtement blanc, et qu'il venait de le laisser se promenant tout lumineux et couronné d'olivier sous le portique aux Sept-voix. A tout cela il ajoutait le vautour, jurant qu'il l'avait vu lui-même s'envoler du bûcher. Et c'était pourtant ce même vautour que j'avais lâché un peu auparavant pour couvrir de ridicule la folie et la stupidité de tous ces gens-là.

Tu peux imaginer, par ce trait, à combien de merveilles cet événement va donner naissance ; combien d'abeilles,

1. Ce portique était ainsi nommé, parce qu'il répétait un son jusqu'à sept fois. Pausanias, *Étiques*, liv. 1, page 434.

de sauterelles et de corneilles vont se rassembler en ce lieu, comme autrefois sur le tombeau d'Hésiode<sup>1</sup>. Je ne doute pas que les Éléens ne lui élèvent bientôt des statues, aussi bien que les autres Grecs auxquels il a envoyé ses dernières volontés. On dit, en effet, qu'il a écrit aux villes les plus considérables de la Grèce, et leur a fait remettre son testament, dans lequel elles doivent trouver des préceptes de morale et de politique. Il en a chargé quelques uns de ses amis, qu'il appelle *les ambassadeurs de la mort*; et *les courriers des sombres rivages*.

Telle fut la fin du malheureux Pérégrinus, qui, pour le dire en peu de mots, ne considéra jamais la vérité ne prit pour règle de ses discours et de ses actions que la vanité, et le désir immodéré des louanges que distribue la multitude. Il en fut amoureux au point de se précipiter dans le feu pour les obtenir, quoiqu'il ne dût plus les entendre, et que la mort l'empêchât pour jamais d'y être sensible.

Je finirai ce récit par une anecdote qui te fera rire. Je t'ai dit autrefois qu'à mon retour de Syrie, j'avais voyagé sur mer avec lui, depuis la Troade. Pour passer agréablement le temps dans le vaisseau, il s'était fait accompagner d'un joli garçon, qui lui servait d'Alcibiade. Lorsque nous fûmes dans la mer Égée, il eut une grande frayeur. Le ciel s'obscurcit tout à coup, les flots s'élevèrent avec violence; alors cet homme, qui affectait de mépriser la mort, se mit à pleurer comme une femme.

Onze jours avant de se brûler, il eut une indigestion pour avoir trop mangé, je pense; il vomit pendant la nuit et fut attaqué d'une fièvre ardente. Le médecin Alexandre, qui avait été appelé pour le voir, me dit qu'il l'avait trouvé se roulant sur la terre, et ne pouvant supporter l'ardeur de la fièvre. Il demandait de l'eau froide avec impatience; le médecin la lui refusa, et lui dit que, s'il désirait tant la mort, elle venait d'elle-même frapper à sa porte: qu'il pouvait la suivre, sans qu'il y eût besoin d'un bûcher. Mais notre héros lui répondit qu'une pareille fin ne lui ferait pas tant d'honneur, parce qu'elle était commune à tous les hommes.

1. Lucien est le seul auteur, que je sache, qui ait parlé de cette merveille du tombeau d'Hésiode.

Voilà ce que me dit Alexandre : et moi je vis, il y a peu de jours, Protée se bassiner les yeux d'un collyre violent pour se tirer des larmes. Tu le sais, Éaque ne reçoit point dans les enfers ceux qui ont la vue faible. C'est à peu près comme si un criminel, sur le point d'être conduit au supplice, se faisait panser d'un mal de doigt. A ton avis, qu'aurait fait Démocrite, s'il eût été témoin de pareilles folies ? Il aurait ri de cet homme autant que cet homme le méritait. Et cependant comment aurait-il pu faire ? Toi donc, mon ami, ris à ton tour, surtout quand tu verras les autres l'admirer.

---

## ALEXANDRE

ou

## LE FAUX PROPHÈTE

Tu t'imagines peut-être, mon cher Celsus<sup>1</sup>, m'avoir imposé une tâche facile et légère, quand tu m'as prié d'écrire la vie d'Alexandre d'Abonotéchie<sup>2</sup>, d'y exposer ses différentes impostures, ses entreprises audacieuses et ses prestiges, d'en composer un livre et de te l'envoyer : mais, si l'on voulait suivre avec exactitude toutes ses actions, ce serait un ouvrage aussi considérable que de raconter les exploits du fils de Philippe. On trouverait dans l'un autant de scélératesse que de magnanimité dans l'autre. Cependant si tu veux me lire avec indulgence, suppléer aux faits que j'omettrai, j'entreprendrai ce travail pour te plaire. Ce sont les écuries d'Augias que je vais nettoyer, autant du moins que mes forces me le permettront : car je désespère de le faire totalement, et tu pourras juger, par quelques paniers d'ordures que j'en aurai tirés, quelle énorme quantité de fumier trois mille bœufs ont pu produire depuis plusieurs années.

Je rougis cependant pour nous deux, je l'avoue : pour toi, de croire que la mémoire d'un homme aussi exécrationnable n'est pas indigne d'être transmise à la postérité ; et pour moi,

1. Ce Celsus est le philosophe épicurien qui composa un ouvrage contre le christianisme, intitulé : *Discours véritable ou de la Vérité*, divisé en huit livres, lequel a été réfuté par Origène, qui nous en a conservé quelques fragments.

2. Petite ville de Paphlagonie, située sur les bords du Pont-Euxin.

d'employer mon travail à écrire une pareille histoire et à perpétuer les actions d'un scélérat qui, loin d'occuper le loisir des gens instruits, eût mérité d'être exposé sur un théâtre, pour y être déchiré par les singes et les renards. Si toutefois on voulait m'en faire un crime, j'aurais, pour me justifier, un assez bel exemple à citer. Arrien, le disciple d'Épictète, qui tenait un rang distingué chez les Romains, et dont la vie a été, pour ainsi dire, totalement employée à l'étude de la philosophie, a fait un ouvrage semblable, et sa conduite peut servir d'excuse à la mienne. En effet, il n'a pas dédaigné d'écrire la vie d'un fameux brigand nommé Tilliborus. Pour moi, je fais l'histoire d'un brigand encore plus cruel. Car ce n'était pas au milieu des forêts et sur les montagnes qu'il exerçait sa scélératesse, mais dans l'enceinte même des villes. Il ne parcourait pas seulement la Mysie, le mont Ida, ou quelques déserts de l'Asie; c'est l'empire romain entier qu'il a rempli de ses brigandages.

Avant de t'entretenir de sa personne, je veux te tracer son portrait; je ne suis pas un excellent peintre, mais je le ferai aussi ressemblant qu'il me sera possible. Sa taille haute et bien proportionnée lui donnait un port majestueux et un air de divinité. Il avait le visage blanc, et le menton peu fourni de barbe; une chevelure empruntée était mêlée avec tant d'art à ses cheveux naturels, que peu de personnes pouvaient s'apercevoir de cette fraude; ses yeux, pleins de vivacité, brillaient d'un éclat divin; le son de sa voix était agréable et sonore; en un mot, il était difficile de lui trouver aucun défaut corporel: tel était son extérieur. A l'égard de son âme et de son caractère, par Hercule qui détourne les malheurs, par Jupiter et les Dioscures, j'aimerais mieux tomber au pouvoir de mes ennemis que de rencontrer un pareil homme. Il l'emportait de beaucoup sur les autres par l'intelligence, la sagacité, la finesse. Plein de curiosité, d'une mémoire prodigieuse, d'une extrême facilité pour apprendre, les plus heureuses dispositions pour toutes les sciences brillaient en lui à un point incroyable. Il est vrai qu'il abusa étrangement de ces avantages, et les nobles instruments qu'il avait entre les mains ne servirent qu'à lui faire

surpasser les scélérats les plus célèbres, les Cercopes, les Eurybates, les Phrynondas, les Aristodèmes, les Sostrates. Lui-même, écrivant un jour à Rutilianus, son gendre, se comparait modestement à Pythagore. J'en demande pardon à ce grand philosophe, à ce sage, dont la morale était toute divine; mais s'il eût vécu du temps de mon héros, Pythagore, j'en suis sûr, n'eût paru qu'un enfant. Au nom des Grâces, ne pense pas que je dise cela pour insulter au sage de Samos, ni que je prétende faire quelque parallèle entre ces deux hommes, en comparant leurs actions. Mais quand on rassemblerait toutes les calomnies odieuses que l'on a semées contre Pythagore, et auxquelles je ne crois nullement, on n'aurait pas la plus légère idée de la fourberie d'Alexandre. Figure-toi le caractère le plus versatile, le plus fécond en mensonges, en ruses, en parjures; un génie ardent, toujours occupé de mauvais desseins, qui se ploie à tout, audacieux dans ses entreprises, patient dans les travaux, et capable de tout supporter pour les faire réussir. Il avait l'art de persuader et de s'attirer la confiance. Imitateur hypocrite de la vertu, il feignait d'avoir des vues contraires à ses véritables desseins; et quiconque le voyait pour la première fois le croyait le meilleur, le plus doux, le plus véridique, le plus modeste de tous les hommes. Il joignait à tous ces talents un air de grandeur qui donnait à penser qu'il ne s'occupait que des plus vastes projets.

Dans sa jeunesse, il eut une fort belle figure, et plus tard on pouvait juger du grain par la paille: ceux, du reste, qui l'avaient vu alors, lui rendaient ce témoignage. Mais il abusait tellement de sa beauté, qu'il se prostituait sans pudeur, et se vendait à quiconque le voulait avoir. Parmi ses amants, il se trouva un de ces fourbes qui se disent magiciens, et qui promettent aux gens crédules des enchantements, aux amants des faveurs, aux autres les moyens d'attirer leurs ennemis dans un piège, de trouver des trésors, d'obtenir des successions. Cet homme voyant les heureuses dispositions du jeune Alexandre pour son art imposteur, non moins épris de son penchant à la scélératesse que des charmes de sa beauté, se chargea de son éducation, l'instruisit à travailler sous ses ordres, et en fit son élève: ce charlatan exer-

çait, je crois, la médecine, et savait, aussi bien que la femme de l'Égyptien Thoon,

Composer une foule de drogues, les unes salutaires, les autres mortelles <sup>1</sup>.

Il avait sans doute hérité de tous ses secrets. Ce maître d'Alexandre, en même temps son amoureux, était originaire de Thyane. Il se disait ami du fameux Apollonius<sup>2</sup>; il connaissait toutes les aventures de ce personnage extraordinaire. Tu vois déjà à quelle école a étudié mon héros.

Cependant le menton d'Alexandre commençait à se couvrir de barbe, lorsque son maître mourut, et le laissa dans la pauvreté. La fleur de sa jeunesse se fanait et ne pouvait plus fournir à sa subsistance. Aussi dès ce moment il commence à former de vastes projets. Il s'associe avec un homme encore plus infâme que lui, un chronographe de Byzance, nommé Cocconas, du genre de ceux qui figurent dans les jeux publics; et tous deux, courant le pays, exercent leurs talents imposteurs, et vivent aux dépens des *gens gras* (c'est ainsi qu'en langage du métier on appelle les gens du vulgaire). Dans ces circonstances ils rencontrent une femme de Macédoine, assez riche, et qui, devenue vieille, voulait encore se faire aimer. Ils vécurent quelque temps à ses dépens, et la suivirent de Bithynie jusqu'à Pella, sa patrie. Cette ville, autrefois florissante et célèbre, du temps des rois de Macédoine, ne compte plus aujourd'hui qu'un petit nombre de pauvres habitants.

Nos deux aventuriers virent en ce pays des serpents d'une grandeur considérable, mais en même temps si doux et si privés, que les femmes les nourrissent dans leur sein. Ils dorment avec les enfants, têtent comme eux à la mamelle, se laissent presser dans les mains et fouler aux pieds sans témoigner la moindre colère: cette espèce est fort multipliée en ce pays, et c'est elle sans doute qui a donné lieu à la fable d'Olympias: c'était avec un de ces serpents

1. Homère, *Odyssée*, liv. IV, v. 230, édition Didot.

2. Apollonius de Thyane, fameux imposteur dont Philostrate a écrit la vie.

qu'elle couchait, lorsqu'elle était enceinte d'Alexandre. Mon héros et son compagnon achetèrent, pour quelques oboles, un des plus gros de ces reptiles. Ce fut là, comme le dit Thucydide, l'origine de la guerre<sup>1</sup>. Ces deux fripons, disposés à toutes sortes de crimes en s'associant, avaient remarqué que la vie des humains est soumise à deux tyrans impérieux, l'espérance et la crainte, et qu'un homme qui saurait les employer à propos s'enrichirait en peu de temps. Ils savaient que l'homme qui craint et celui qui espère, désirent nécessairement tous deux, et avec une égale ardeur, de connaître l'avenir. C'est par là qu'autrefois Delphes amassa tant de trésors; que Délos, Claros et les Branchides<sup>2</sup> devinrent célèbres et fréquentées par une foule innombrable d'humains, que ces deux tyrans dont je parlais tout à l'heure, la crainte et l'espérance, amenaient sans cesse dans leurs temples, où, pour apprendre l'avenir, ils sacrifiaient des hécatombes entières et consacraient au dieu des briques d'or. Occupés de ces pensées, et roulant dans leur esprit mille projets d'imposture, ils s'arrêtèrent à celui d'établir un oracle; ils espéraient que, pour peu qu'il eût de succès, ils deviendraient bientôt riches et fortunés. Ils réussirent, en effet, au gré de leur attente, et leurs espérances furent dépassées.

Dès qu'ils eurent pris ce parti, ils examinèrent premièrement quel pays il fallait choisir pour leur théâtre; en second lieu, de quelle manière ils commenceraient cette belle entreprise. Cocconas fut d'avis de s'établir en Chalcédoine. Cette ville lui paraissait d'autant plus favorable à ses desseins, qu'elle était le centre d'un commerce considérable, située aux confins de la Thrace et de la Bithynie, et peu distante de l'Asie mineure, de la Galatie et des peuples supérieurs. Alexandre, au contraire, donnait la préférence à sa patrie; il soutenait, et avec raison, que, pour commencer avec succès, une pareille entreprise, il faut s'adresser à des hommes d'un esprit épais et grossier; et tels sont, disait-il, tous les Paphlagoniens qui habitent au-dessus de la ville

1. Thucydide, livre II, chap. 1.

2. Les Branchides étaient une famille sacerdotale qui desservait le temple d'Apollon, situé à Milet, ville de Carie, dans un lieu qu'on nommait Dydimos.

d'Abon, si imbéciles et si superstitieux, que le moindre charlatan qui vient à paraître, trainant à sa suite un joueur de flûte, de tambour ou de crotale, quand il ne préditait l'avenir qu'avec un crible, comme on dit communément, ils s'assemblent autour de lui, l'écoutent, la bouche ouverte, et le regardent comme un dieu.

Après une légère altercation, l'avis d'Alexandre l'emporta. Arrivés à Chalcédoine (car ils pensaient que cette ville leur serait aussi de quelque utilité), ils enfouirent dans le temple d'Apollon, le plus ancien du pays, des tablettes d'airain, qui portaient que bientôt Esculape, accompagné de son père Apollon, se ferait voir dans le royaume de Pont et fixerait son séjour dans la ville d'Abon. On eut soin de faire trouver ces tablettes, et leur inscription fut promptement divulguée dans le Pont et la Bithynie; mais, avant tout, dans Abonotéchie. Les habitants de cette ville résolurent aussitôt d'élever un temple au dieu qui devait venir les visiter, et dès ce moment ils commencèrent à en creuser les fondements. Cocconas était alors retourné à Chalcédoine, pour y répandre des oracles douteux ou menteurs; mais peu de temps après il mourut, et ce fut, je crois, de la morsure d'une vipère.

Cependant Alexandre s'avance, les cheveux flottants sur les épaules, revêtu d'une longue robe, moitié blanche, moitié couleur de pourpre, tenant à la main une faux, à l'imitation de Persée, dont il se vantait de descendre par sa mère. Les stupides Paphlagoniens, qui connaissaient toute l'obscurité de sa naissance, ajoutaient cependant foi à cet oracle qu'il débitait :

Voici le divin Alexandre, cher à Phébus, descendant de Persée, et issu du sang de Podalire.

Or, ce Podalire était un homme perdu de débauches, et tellement transporté d'amour pour les femmes, qu'il était venu de Tricca<sup>1</sup> jusqu'en Paphlagonie, pour jouir de la

1. Ville de Thessalie, patrie d'Iléliodore, auteur du charmant roman de *Théagène et Chariclée*.

mère d'Alexandre. Celui-ci fit encore paraître un nouvel oracle, par lequel la Sybille annonçait que sur les bords du Pont-Euxin, près de Synope, un prophète naîtrait dans une citadelle, sous l'empire des peuples de l'Ausonie. La première lettre de son nom désigne une unité ; la seconde, trois dizaines ; la troisième, cinq unités ; et la quatrième, trois vingtaines. Du cercle de ces quatre lettres se forme le nom d'un homme protecteur<sup>1</sup>.

Quelque temps après avoir joué cette farce, Alexandre arriva dans sa patrie, où il obtint la plus haute considération. Pour l'augmenter encore, il faisait semblant d'être agité d'une fureur divine ; sa bouche se remplissait d'écume, et cela fort aisément : car il machait de la racine de struthium, herbe qui sert à la teinture. Cette écume effrayait les spectateurs, et leur paraissait l'effet de la présence d'un dieu. Depuis longtemps aussi il avait fabriqué, avec de la toile, une tête de serpent qui ressemblait assez à une figure humaine : cette tête était peinte d'une manière très-naturelle : la bouche s'ouvrait et se fermait à volonté, par le moyen de quelques crins de cheval : il en sortait une langue semblable à celle des reptiles, noire, armée d'un double dard, et qui s'avancait et se retirait à l'aide de ces crins. Ils avaient en outre le serpent de Pella. On le nourrissait soigneusement à la maison, en attendant le moment où il devait paraître sur la scène ; car c'était lui qui devait jouer le premier rôle de la pièce.

Quand il fallut la commencer, voici la ruse que mit en œuvre Alexandre. Il descend la nuit dans les fondements nouvellement creusés pour la construction du temple : l'eau s'y était amassée, soit qu'elle eût filtré à travers les terres, soit qu'elle fût tombée du ciel. Alexandre y dépose un œuf d'oie, qu'il avait auparavant vidé, et dans lequel il avait renfermé un petit serpent qui ne faisait que de naître : il enfonce cet œuf et le cache dans la boue, puis il retourne

1. Le sens de cet oracle, ou plutôt de ce logogriphe, consiste dans la valeur numérale des quatre premières lettres du mot ἀλέξανδρος. L'A vaut 1, le Α, 30, l'E, 5, le Σ, 60 ; et le mot entier signifie *protecteur de l'homme*. Le mot de *citadelle* fait allusion à la ville d'Abonotéchie, patrie d'Alexandre, qui signifie *la muraille, ou la fortification d'Abon*.

chez lui. Le lendemain, dès la pointe du jour, il accourt dans la place publique, n'ayant d'autre vêtement qu'une ceinture brodée d'or qui lui couvrait les parties honteuses : il tenait sa faux à la main, et secouait sa chevelure comme ces fanatiques qui célèbrent les orgies de la mère des dieux. Il y avait dans la place un autel un peu élevé : Alexandre s'élança dessus, se met à haranguer le peuple : il félicite la ville de ce qu'elle va bientôt recevoir dans ses murs Esculape, qui se rendra visible à tous les yeux. A ces mots, les assistants, femmes, enfants, vieillards (la ville entière était accourue), remplis d'admiration et de respect, se mettaient en prières, adoraient déjà le dieu et lui adressaient des vœux. Alors notre fourbe, mêlant à ses discours des mots inintelligibles, hébreux, ou peut-être phéniciens, acheva d'en imposer à ces hommes crédules, qui ne comprenaient point ce qu'il disait : il mêlait néanmoins à ce langage obscur les noms d'Apollon et d'Esculape.

Un instant après, il court à l'endroit où l'on devait bâtir le temple ; il descend dans la tranchée qui recelait la fourbe qu'il avait préparée la veille ; il entre dans l'eau en chantant un hymne en l'honneur d'Esculape et d'Apollon ; il appelle le dieu, et l'invite à venir dans la ville sous d'heureux auspices : ensuite il demande une coupe : on la lui donne ; il la plonge à l'instant dans l'eau, et tire du milieu de la vase l'œuf dans lequel Esculape était renfermé, et dont il avait eu soin de fermer l'ouverture avec de la cire blanche et de la céruse : il le prend dans ses mains, et s'écrie qu'il tient Esculape. Les spectateurs qui regardaient fort attentivement ce qu'il allait faire, furent très-étonnés de voir qu'il avait trouvé un œuf dans un bourbier : alors Alexandre, l'ayant cassé, reçut dans le creux de sa main l'embryon du serpent. Ceux qui étaient près de lui, voyant ce petit reptile se remuer et se rouler autour de ses doigts, poussèrent de grands cris, saluèrent le dieu, et félicitèrent la ville de son bonheur ; tous, ouvrant une large bouche, se mirent à former des vœux à plein gosier, et à demander au dieu des trésors, des richesses, la santé, et tous les autres biens. Alexandre regagna précipitamment sa demeure, emportant avec lui le petit Esculape qui venait de naître pour la se-

conde fois, à la différence des hommes, qui ne sortent qu'une fois du sein de leur mère; et ce n'était point à Coronis<sup>1</sup>, ni même à une corneille, qu'il devait le jour, mais à une oie: cependant tout le peuple suivait notre imposeur, et, rempli d'une fureur fanatique, se livrait aux plus folles espérances.

Durant plusieurs jours, Alexandre ne sortit point de chez lui: il espérait que cette nouvelle ne serait pas plutôt répandue, qu'il verrait accourir toute la Paphlagonie. L'événement justifia son attente. Bientôt la ville fut remplie d'une foule de gens à qui depuis longtemps on avait ôté le cœur et la cervelle, et qui, ne ressemblant en rien aux hommes qui se nourrissent de pain, ne différaient des moutons que par la forme. Que fait alors mon héros? Placé dans une petite chambre, sur un lit, vêtu comme un pontife, il met dans son sein l'Esculape de Pella, dont nous avons déjà remarqué la grandeur et la beauté; il le roule autour de son cou, et lui laisse sortir la queue. Ce serpent était si long!, qu'il descendait sur son sein, et traînait jusqu'à terre. Il lui tenait la tête cachée sous son aisselle, ce que l'animal souffrait avec une patience admirable, et faisait voir, par l'ouverture de sa tunique, la tête de toile qu'il avait fabriquée, comme si c'eût été celle du serpent.

Imagine à présent, dans une petite chambre mal éclairée, et où ne pénètre qu'une faible lumière, une multitude qui s'agite comme les flots de la mer, et qui, prévenue d'une sotte admiration, a la tête exaltée par les plus chimériques espérances. Le premier prodige qu'ils admiraient en entrant, c'était la taille énorme qu'avait acquise en peu de jours ce serpent qu'ils avaient vu si petit. Sa douceur et sa forme humaine les frappaient encore davantage. Mais bientôt, obligés de sortir sans avoir pu rien examiner avec attention, ils étaient poussés dehors par l'affluence continuelle de ceux qui entraient. On avait pratiqué une issue en face de la porte: comme on le fit à Babylone, lorsque les Macédoniens voulurent voir Alexandre malade, et lui dire le dernier adieu. Cette représentation ne fut pas la seule que

1. Jeu de mots entre Coronis, mère d'Esculape, et *κορνίσι*, corneille.

donna notre imposteur : il la répéta, dit-on plusieurs fois, surtout en faveur des gens riches.

Pendant, mon cher Celsus, s'il faut dire la vérité, on doit pardonner leur erreur aux épais Paplagoniens et aux ignorants habitants du Pont. En vain ils touchaient le serpent (Alexandre le permettait à tous ceux qui le désiraient); ils ne voyaient qu'à l'aide d'un jour obscur une tête qui s'ouvrait et se fermait par un mécanisme si secret, qu'il eût fallu un Démocrite, un Épicure, un Métrodore, ou quelque autre philosophe dont la raison, inflexible à la crédulité, pût deviner ce prestige; ou qui du moins, s'il ne le concevait pas, fût parfaitement convaincu que ce n'était qu'une imposture, et qu'un tel prodige était physiquement impossible.

En peu de temps toute la Bithynie, la Galatie, la Thrace accoururent chez Alexandre. Chacun des spectateurs, en retournant dans son pays, disait qu'il avait vu le dieu au moment de sa naissance; que peu de jours après il l'avait touché, et s'était convaincu qu'il avait pris subitement une croissance considérable et ressemblait à un homme. On fit en outre des tableaux et des figures qui représentaient le dieu : on le grava sur l'airain et sur l'argent<sup>1</sup>; on l'appela Glycou, d'après un oracle en vers, par lequel il ordonnait lui-même qu'on lui donnât ce nom; car Alexandre s'était écrié :

Je suis Glycon, petit-fils de Jupiter et lumière des hommes.

Bientôt arriva le moment d'exécuter le projet pour lequel il avait mis toutes ces machines en jeu; il fallut rendre des oracles et prédire l'avenir à ceux qui venaient interroger le dieu. Alors, à l'exemple d'Amphiloque, qui, chassé de sa patrie après la mort de son père Amphiaras, disparut de Thèbes et se retira en Cilicie, où il fit assez bien ses affaires, en s'érigeant en prophète et rendant des oracles qui ne coûtaient chacun que deux oboles; à son exemple, dis-je, Alexandre annonça à tous ceux qui venaient le voir qu'Es-

1. Il nous reste encore des médailles sur lesquelles est représenté un serpent avec le mot ΓΑΥΚΩΝ. Voyez *De usu et præstantia numism.*, pages 213 et 721.

culape allait incessamment rendre des oracles ; il indiqua même le jour auquel le dieu devait parler, et recommanda aux personnes qui voudraient apprendre leur destin, d'avoir le soin d'écrire leur demande sur un papier, de le sceller d'un fil cacheté avec de la cire, de l'argile ou quelque autre matière semblable. Il recevait les billets lui-même ; puis il entra dans le sanctuaire (le temple était déjà construit et le théâtre préparé) ; un instant après il faisait appeler l'un après l'autre, et par un héraut accompagné d'un prêtre, tous ceux qui lui avaient remis des lettres ; et, comme s'il eût appris de la bouche du dieu ce qu'il fallait répondre, il remettait à chacun son billet cacheté, et tel qu'il l'avait reçu ; la réponse s'y trouvait écrite en vers.

Un homme tel que toi, et, si j'ose le dire, tel que moi, eût aisément pénétré ce mystère ; mais, pour ces ignorants et ces nez morveux, c'était un prodige incroyable. Notre imposteur connaissait différentes manières d'enlever les cachets ; il ouvrait les lettres, lisait les demandes, y répondait ce qu'il jugeait le plus convenable ; puis il roulait de nouveau les billets, les recachetait et les rendait. Ceux qui les recevaient étaient saisis d'admiration, et se disaient à tout moment les uns aux autres : « Comment cet homme a-t-il pu connaître ce que je ne lui ai donné que dans une lettre soigneusement fermée, et dont il est très difficile d'imiter le cachet ? Sans doute c'est un dieu à qui rien n'est inconnu. » Mais enfin quels sont ces secrets, me demanderas-tu peut-être ? Je vais te les dire, afin qu'une autre fois tu puisses dévoiler de semblables impostures. Premièrement, avec une aiguille rougie au feu, il faisait fondre la cire qui était sous le cachet ; puis il le levait et lisait la lettre ; ensuite il faisait fondre de nouveau la cire qui était sous le fil et celle qui portait l'empreinte du cachet, et recollait le tout aisément. Il en est encore un autre : on se sert pour celui-là de ce qu'on appelle le collyre : c'est une composition faite de poix de Brytie, d'asphalte et d'une pierre transparente réduite en poudre et mêlée avec de la cire et du mastic. De tous ces ingrédients, Alexandre formait le collyre ; il le faisait chauffer au feu, et l'appuyait sur le cachet, qu'il avait soin auparavant d'humecter de salive ; il en prenait

ainsi l'empreinte ; puis, quand le collyre était sec, il ouvrait la lettre, la lisait, y remettait de nouvelle cire, et apposait un cachet aussi semblable au premier que s'il eût été frappé avec un sceau de pierre. Voici une troisième manière. Avec de la chaux jetée dans la colle dont on se sert pour coller les livres, il formait une espèce de cire qu'il appliquait sur le cachet lorsqu'elle était encore molle. Cette pâte, qui se sèche promptement, devient plus dure que la corne, et même que le fer ; elle lui servait à prendre les empreintes et à recacheter les lettres. Il est encore beaucoup d'autres inventions semblables ; mais il n'est pas nécessaire de les rappeler toutes ici : ce serait m'exposer à passer pour un homme sans goût et sans politesse, si je faisais parade de cette connaissance vis-à-vis de toi, qui as suffisamment traité de ces matières, et plus amplement que je ne le fais ici, dans ton livre contre les magiciens, ouvrage aussi beau qu'utile, fait pour inspirer la sagesse et la prudence à tous ceux qui le liront.

Alexandre, dans ses oracles et dans ses prophéties, signalait son esprit et sa prudence, joignait à la finesse de ses réponses toutes les apparences de la probabilité : tantôt elles étaient obscures ou susceptibles d'un double sens ; tantôt elles étaient absolument inintelligibles, et n'en paraissaient que plus divines. Il détournait ceux-ci de leurs entreprises, il y excitait ceux-là, selon ce qu'il jugeait leur être plus avantageux. Il ordonnait aux uns d'user de certains remèdes, aux autres de suivre un certain régime, connaissant, comme je l'ai déjà dit plus haut, l'emploi de plusieurs drogues bénignes. Celles dont il faisait le plus de cas étaient les *cytmides*, nom d'une composition propre à guérir de la fatigue et formée avec de la graisse de chèvre. A l'égard des espérances, des succès, des héritages, il les remettait toujours à une autre fois, ajoutant : « Cela viendra quand je le voudrai, lorsque Alexandre, mon prophète, me l'aura demandé, et qu'il aura fait des vœux pour vous. »

Le prix de chaque oracle était fixé à une drachme et deux oboles. Ne vas pas en conclure, mon cher, que cette légère rétribution devait peu l'enrichir : il en tirait chaque année plus de sept ou huit myriades, et rendait dix et même

quinze oracles par jour à une même personne : tant est insatiable le désir qui tourmente les humains de connaître l'avenir. Cette somme considérable n'était pas pour lui seul : il ne thésaurisait pas ; il avait des associés, des ministres, des espions, des compositeurs d'oracles, des écrivains, des faiseurs de cachets, des interprètes ; il leur donnait à chacun des gages proportionnés à leur talent. Bien plus, il avait envoyé des émissaires dans les pays étrangers, pour y semer chez les différents peuples des bruits avantageux à la gloire de son oracle ; ils répandaient partout qu'Alexandre découvrait les esclaves fugitifs et indiquait leur retraite ; qu'il faisait connaître les voleurs et les brigands, révélait les trésors cachés, guérissait toutes les maladies, avait même ressuscité des morts. En conséquence, on accourait en foule de tous côtés, on se pressait, on se coudoyait, on offrait des sacrifices, on consacrait des offrandes, on doublait le salaire du prophète, disciple du dieu : car celui-ci avait tout exprès rendu cet oracle :

Je vous ordonne d'honorer mon prophète : ce n'est pas des richesses, mais de mon ministre, que je me soucie.

Déjà plus d'un homme sensé, se réveillant comme d'une profonde ivresse, commençait à s'élever contre l'imposteur.

Les amis d'Épicure se faisaient surtout remarquer. Insensiblement la fourbe se dévoilait dans les villes : on perçait le masque. Alors, pour intimider ses ennemis, il s'écria dans un oracle, que le Pont se remplissait d'athées et de chrétiens qui osaient blasphémer contre lui ; il ordonnait de les chasser à coups de pierres, à tous ceux qui voulaient se rendre son dieu favorable. Il rendit, au sujet d'Épicure, un oracle assez plaisant. Quelqu'un lui ayant demandé ce que ce philosophe faisait dans les enfers, il répondit : « Chargé de chaînes de plomb, il est assis dans un borbier. » Sois étonné, d'après des questions aussi spirituelles, du crédit prodigieux auquel son oracle s'est élevé, quand tu vois les questions fines et profondes que lui adressaient les visiteurs. En général, il avait juré une haine implacable et sourde à Épicure ; et ce n'était pas sans motif. A quel autre

un fourbe qui veut en imposer par ses prestiges, et qui hait la lumière de la philosophie, peut-il déclarer la guerre à plus juste titre qu'à Épicure, dont l'œil perçant pénétrait la nature de toutes choses, et qui seul connaissait réellement la vérité? A l'égard des disciples de Platon, de Chryssippe ou de Pythagore, Alexandre vivait avec eux dans une paix profonde. Mais l'inflexible Épicure (c'est ainsi qu'il le nommait) était son ennemi, parce qu'il apprend à se moquer de tous les sortilèges. Par la même raison, de toutes les villes du Pont, Amastris était celle qu'il haïssait le plus; car il savait que Lépidus<sup>1</sup>, et un grand nombre de semblables personnes, y faisaient leur séjour. Jamais, en conséquence, il ne voulut rendre d'oracle pour aucun habitant de cette ville. Un jour qu'il entreprit de donner un oracle au frère d'un sénateur, il fut obligé de se retirer honteusement, n'ayant pu fabriquer lui-même une réponse adroite, et ne trouvant personne en état de lui en faire une. Cet homme se plaignait d'un mal d'estomac; et Alexandre, voulant lui ordonner de manger un pied de cochon, préparé avec de la mauve, lui dit :

Fais cuire la mauve d'un pore dans un vase consacré<sup>2</sup>.

Souvent, comme je l'ai déjà dit, il faisait voir le serpent à tous ceux qui le désiraient, mais non pas tout entier; il n'en montrait ordinairement que la queue; le reste du corps était recouvert de sa robe, et il gardait soigneusement la tête dans son sein, sans la laisser apercevoir. Pour frapper la multitude d'une admiration plus profonde, il annonça qu'il ferait voir le dieu parlant lui-même et rendant des oracles sans le ministère de son interprète. Il vint aisément à bout de remplir sa promesse, en attachant ensemble des trachées-artères de grues qui aboutissaient à cette tête de serpent, faite à la ressemblance d'une tête humaine. Quelqu'un, dans une pièce voisine, parlait avec force dans ces artères; et, quand il répondait aux diffé-

1. On ignore quel était ce Lépidus; apparemment un philosophe épicurien.

2. Il ne faut pas chercher de sens dans ce vers, à moins que mauve ne signifie queue, par la ressemblance de la racine de l'une avec l'autre.

rentes questions, sa voix passait à travers l'Esculape de toile. Ces oracles s'appelaient *autophônes*<sup>1</sup>; ils ne se rendaient point indifféremment pour tout le monde; ils étaient réservés aux nobles, aux riches ou à ceux qui offraient de grands présents. Du nombre de ces oracles était celui qui fut donné à Sévérien, lors de son expédition en Arménie<sup>2</sup>. Pour l'engager à faire une irruption, Esculape avait parlé en ces termes :

Après avoir dompté avec ta lance rapide les Parthes et les Arméniens, tu reviendras à Rome, et vers les eaux brillantes du Tibre, le front ceint d'une couronne entremêlée de rayons.

Le Gaulois fut assez simple pour le croire : il attaqua les ennemis, et fut taillé en pièces, avec son armée, par Othryades. Alors Alexandre ôta cet oracle de son recueil, et lui substitua cet autre :

Ne conduis pas ton armée contre les Arméniens, de peur qu'un de ces hommes, vêtus comme des femmes, ne te décoche une flèche qui t'enlève la lumière et la vie.

Ainsi tout ce qu'il put imaginer de plus ingénieux pour remédier à ses fausses prédictions, ce fut de fabriquer des oracles postérieurs aux événements. Souvent il lui est arrivé de promettre la santé à des malades; et, quand ils étaient morts, il avait un oracle tout prêt, dans lequel il chantait la palidonie. Témoin celui-ci :

Ne cherche plus de secours contre ce mal funeste. Car voici la mort qui vient; tu ne pourras l'éviter.

Comme il savait que les oracles de Claros, de Didyme et de Malle jouissaient d'une grande réputation, pour se les rendre favorables, il y renvoyait plusieurs de ceux qui venaient l'interroger, disant à celui-ci :

1. C'est-à-dire : *sortis de la bouche même du dieu.*

2. Le même Sévérien dont il est parlé dans la *Manière dont on doit écrire l'histoire.*

Va de ce pas à Claros, pour y entendre mon père ;

à celui-là :

Approche du sanctuaire des Branchides, et écoute les oracles ;

à un autre :

Va à Malle écouter les prédictions d'Amphiloque.

Tout ceci se passait entre les confins de l'Asie mineure : l'Ionie, la Cilicie, la Paphlagonie, la Galatie étaient le théâtre de ses exploits ; mais, dès que la réputation du nouvel oracle se fut répandue en Italie, et qu'elle eut pénétré jusqu'à Rome, le concours devint alors universel. Il n'était personne qui ne craignît d'être devancé par son voisin ; les uns allaient le trouver eux-mêmes, d'autres y envoyaient. Les citoyens les plus puissants, les plus élevés en dignité étaient les premiers à signaler leur empressement. A la tête de ceux-ci parut Rutilianus, homme d'ailleurs estimable à bien des égards, et qui avait rempli avec honneur des charges importantes, mais superstitieux à l'excès, disposé à croire les choses du monde les plus étranges. Au seul aspect d'une pierre arrosée d'huile et couronnée de fleurs, on l'aurait vu se prosterner, l'adorer avec respect, y rester un temps considérable, lui adresser des vœux et lui demander tous les biens. Quand il eut entendu parler de l'oracle, peu s'en fallut qu'il n'abandonnât le poste qui lui était confié pour voler aussitôt à la ville d'Abon ; il envoya du moins courriers sur courriers. C'étaient, pour la plupart, des valets d'un esprit borné, qui furent aisément dupes de l'erreur. A leur retour ils racontèrent toutes les merveilles qu'ils avaient vues, toutes celles qu'ils avaient entendu dire ; et à force d'en augmenter le nombre, pour plaire à leur maître, ils enflammèrent l'imagination de ce pauvre vieillard, et le rendirent totalement insensé. Comme il était lié d'amitié avec les principaux citoyens de Rome, il allait fréquemment chez eux ; là, il racontait, avec enthousiasme, tous les prodiges qu'il avait appris de ses envoyés ; souvent même il en ajoutait de son chef ; en sorte que bientôt il remplit la ville de curiosités et

de superstitions, et fit tourner la tête à la plupart des courtisans, qui s'empressèrent d'aller à l'instant même apprendre leurs destins. Alexandre recevait avec beaucoup de politesse tous ceux de ces grands qui venaient le voir, et, par des présents magnifiques, il se conciliait leur amitié : ceux-ci retournaient enchantés, publiaient les réponses du prophète, chantaient les louanges du dieu, et augmentaient encore, par des mensonges, les prodiges de son oracle.

Ce détestable imposteur employait encore une autre ruse assez adroite et digne d'un scélérat consommé. Si en ouvrant les billets il y trouvait des demandes auxquelles il était difficile de répondre sans compromettre sa réputation, il n'y répondait point. Par ce moyen il se rendait le maître des esprits, subjuguait par la crainte ceux qui le consultaient, et qui se souvenaient sans cesse de ce qu'ils avaient demandé. Or, tu peux t'imaginer quelles étaient les demandes des riches et des hommes puissants ; en conséquence, ils l'accablaient de présents, parce qu'ils sentaient bien qu'ils étaient pris dans ses filets.

Je veux te rapporter ici quelques uns des oracles qu'il donna à Rutilianus. Ce vieillard lui demandant quel précepteur il donnerait, pour l'instruire dans les sciences, à un fils qu'il avait eu d'une première femme, et qui déjà touchait à l'âge de recevoir de l'éducation, le prophète répondit :

#### Pythagore et l'illustre chantre des combats.

Quelques jours après l'enfant mourut, et Alexandre était fort embarrassé pour justifier un oracle que l'on pouvait si facilement convaincre de fausseté ; mais le bon Rutilianus vint de lui-même au secours du prophète, et justifia l'oracle, en disant que le dieu lui avait assez clairement prédit le sort de cet enfant, en ordonnant qu'on ne lui choisit point un précepteur parmi les vivants, mais qu'on le remit entre les mains de Pythagore et d'Homère, qui étaient morts depuis longtemps et avec lesquels il allait désormais habiter le royaume de Pluton. Pourrait-on blâmer Alexandre d'avoir recherché la société de pareils hommes ? Une autre

fois le même Rutilianus lui demanda de quel héros il avait reçu l'âme<sup>1</sup>. L'imposteur lui répondit : « Tu fus autrefois « le fils de Pelée, tu devins ensuite Ménandre : tu es a présent celui que nous voyons ; tu seras un jour un des « rayons du soleil, et tu vivras cent quatre-vingts ans. » Toutefois il ne mourut que septuagénaire, d'un flux de bile, et ne put jamais attendre l'effet des promesses de l'oracle, qui cependant était un de ceux que le dieu proférait lui-même. Ce vieillard, songeant à contracter un nouveau mariage, consulta le prophète, qui lui répondit sans hésiter : « Épouse la fille d'Alexandre et de la Lune. » Il avait effectivement une fille, sur la naissance de laquelle il avait semé depuis peu des bruits singuliers. Elle était née, disait-il, de la Lune, devenue amoureuse de lui en le voyant dormir : c'est, comme on sait, son usage d'aimer les beaux dormeurs<sup>2</sup>. Rutilianus, à cette réponse, envoya sans balancer demander cette fille en mariage. Cet époux sexagénaire célébra de nouvelles noces, et les consumma sans doute. Pour se rendre propice la Lune, sa belle-mère, il lui offrit une hétacombe entière en sacrifice, s'imaginant être déjà lui-même un des habitants de l'Olympe.

Dès qu'une fois sa réputation eut pénétré en Italie, il imagina de nouvelles ruses encore plus puissantes. Des émissaires, répandus dans tout l'empire romain, allaient de ville en ville porter des oracles, dans lesquels il annonçait des incendies, des tremblements de terre, et promettait en même temps de détourner ces malheurs. Parmi ces oracles il y en avait un sur la peste prononcé par le dieu lui-même. Alexandre l'envoya dans toutes les provinces : il était ainsi conçu !

Phébus à la longue chevelure chassera la peste.

En peu de temps on vit partout ce vers écrit sur les portes, comme un préservatif du fléau ; mais il arriva précisément le contraire de ce qu'il semblait promettre. Par un malheur singulier, les maisons sur lesquelles l'oracle était écrit

1. Rutilianus était apparemment pythagoricien, et croyait à la métempsycose.

2. Allusion à la fable d'Endymion.

furent les premières à perdre leurs habitants. Ne crois pas que je veuille dire que ce fut ce vers qui les fit périr : le hasard seul en fut la cause ; et peut-être que la plupart, trop remplis de confiance en l'oracle, négligèrent un régime salubre, ne prirent aucune précaution, et ne voulurent aider en rien l'oracle à les préserver de la maladie, ayant pour protecteurs des syllabes, et Phébus aux longs cheveux, qui avait promis d'écartier la contagion à coups de traits.

Pendant il entretenait à Rome un nombre considérable d'espions, tous complices de son imposture, et qui l'instruisaient du caractère de chaque citoyen, des questions qu'on devait faire à l'oracle, des goûts et des désirs des grands : en sorte qu'on le trouvait toujours prêt à répondre ; et, avant que les envoyés arrivassent, il savait tout ce qu'ils devaient lui demander. Telles étaient les machines qu'il faisait jouer pour subjuguier tous les esprits en Italie. Ce n'est pas tout : il institua des mystères qui se célébraient à la lueur des flambeaux, et dont il était l'hiérophante ; ils duraient trois jours : le premier, on faisait la proclamation, comme à Athènes ; elle était conçue en ces termes : « Loin  
« d'ici tout chrétien ou tout épicurien qui viendrait es-  
« pionner nos mystères ! mais que les vrais fidèles soient  
« initiés sous d'heureux auspices. » Ensuite commençait l'expulsion. Alexandre menait le chœur, et s'écriait le premier : « Loin d'ici, Chrétiens ! » Le peuple lui répondait : « Loin d'ici, Épicuriens ! » Après cette cérémonie, on représentait les couches de Latone, la naissance d'Apollon, son hymen avec Coronis, qui devenait mère d'Esculape. Le second jour, on célébrait l'apparition de Glycon et la nativité de ce dieu. Le troisième était consacré par le mariage de Podalyre avec la mère d'Alexandre ; elle s'appelait Dadis, et pour l'honorer on allumait des flambeaux. Enfin, on représentait les amours de la Lune avec Alexandre, et la naissance de la femme de Rutilianus. Notre prophète, un flambeau à la main, jouait le rôle d'hiérophante. Nouvel Endymion, il se couchait au milieu du temple, et s'endor-

1. Les Eumolpides étaient une famille sacerdotale, dépositaire des mystères de Cérés à Éleusis. Ils descendaient d'Eumolpe, fils de Musée, qui avait apporté ces mystères de Thrace en Attique.

maît. Du haut de la voûte, comme du haut du ciel, la Lune descendait vers lui. Ce rôle était joué par une certaine Rutilie, assez belle femme, épouse d'un intendant de l'empereur. Elle avait l'air d'être réellement amoureuse d'Alexandre et d'en être aimée : car, sous les yeux mêmes de son mari, et en présence de l'assemblée, ils se baisaient tendrement, se tenaient embrassés : peut-être même, s'il n'y avait pas eu tant de lumières, se serait-il passé quelque chose de plus sérieux. Un instant après, Alexandre rentrait en habits d'hierophante, gardant un profond silence : puis il s'écriait tout à coup : « Io Glycon ! » et le chœur répétait : « Io Alexandre ! » Ses Eumolpides et ses héros étaient de gros Paphlagoniens, rustiquement chaussés, qui exhalaient une forte odeur d'ail.

Souvent, pendant la dadouchie<sup>1</sup> et les danses mystérieuses, il faisait voir à dessein sa cuisse, qui paraissait d'or ; il l'avait apparemment couverte d'une peau dorée, que faisait briller l'éclat des flambeaux.

L'effet que produisit la vue de cette cuisse d'or fut que deux fous, qui se prétendaient philosophes, agitèrent la question de savoir si Alexandre avait l'âme de Pythagore, comme il en avait la cuisse. En conséquence ils soumièrent leur doute à la décision du prophète, et le roi Glycon le résolut par cet oracle :

L'âme de Pythagore meurt et renaît tour à tour ; la prophétie est une émanation de l'intelligence divine. Jupiter l'a envoyée pour secourir les hommes de bien ; et, frappée de sa foudre, elle retournera de nouveau vers lui.

Il défendait expressément à tout le monde l'amour des garçons, comme un crime abominable ; et cependant voici la ruse que cet homme vertueux employait pour s'en procurer. Il avait ordonné à toutes les villes de Pont et de Paphlagonie d'envoyer à ses fêtes triennales<sup>2</sup> des ministres

1. Cérémonie où l'on portait des flambeaux, espèce de procession qui faisait partie des mystères.

2. Les fêtes de Bacchus se célébraient tous les trois ans, et étaient appelées *fêtes triennales*. Alexandre, à leur imitation, avait établi de pareilles fêtes en l'honneur de son Glycon. Voyez la raison de l'institution des fêtes triennales de l'antiquité, dans Censorinus, *de Die natali*, chap. XVIII.

pour chanter les louanges du dieu. Ces ministres, soumis, avant d'être envoyés, au plus sévère examen, choisis dans les plus nobles familles, devaient être d'une beauté parfaite. L'infâme s'enfermait avec eux, et les traitait comme il eût fait des esclaves achetés à prix d'argent. Il avait encore porté une loi par laquelle il était défendu à tous ceux qui avaient plus de seize ans de le baiser sur la bouche en le saluant; il donnait sa main à baiser à tous les autres; les beaux garçons avaient seuls le privilège de l'embrasser, et on les appelait, par cette raison, les enfants du baiser. C'est ainsi qu'il se jouait avec insolence de ses imbéciles adoreurs, qu'il corrompait sans pudeur leurs enfants et leurs femmes. Bien plus, l'objet de tous leurs vœux était que le prophète laissât tomber sur leurs épouses un regard de protection : s'il en jugeait quelqu'une digne de son baiser, l'époux croyait aussitôt que la fortune allait verser sur lui tous ses trésors. Plusieurs de ces femmes se vantaient hautement d'être enceintes du fait d'Alexandre, et leurs maris ne rougissaient pas d'assurer avec serment qu'elles disaient la vérité.

Je veux à présent te rapporter une conversation que Glycon eut un jour avec un nommé Sacerdos de Tio<sup>1</sup>; tu jugeras, par les questions de cet homme, à quel point il était spirituel. J'ai lu moi-même ce beau dialogue écrit en lettres d'or, dans la maison de Sacerdos. « Dites-moi, je vous prie, « seigneur Glycon, qui vous êtes. — Je suis le nouvel Es-  
« culape. — Êtes-vous autre que le premier? — Que dis-tu?  
« Il ne t'est pas permis de le savoir. — Combien de temps  
« resterez-vous parmi nous à rendre des oracles? — Mille  
« trois ans. — Ensuite de quel côté tournerez-vous vos  
« pas? — Vers la Bactriane et les pays voisins: car il faut  
« bien que les Barbares jouissent aussi de ma présence.  
« Les Grecs ont assez d'autres oracles, et mon aïeul Apol-  
« lon leur prédit l'avenir à Didyme, à Claros et à Delphes.  
« — Les réponses qui sortent de ces temples disent-elles la  
« vérité? — Ne cherche point à savoir ce qu'il ne t'est pas  
« permis d'apprendre. — Que deviendrai-je après cette

1. Ville de Paphlagonie.

« vie? — Tu seras chameau, puis cheval, ensuite philosophe, enfin prophète aussi illustre qu'Alexandre. » Telle fut la conversation du prêtre et de Glycon. Celui-ci la termina par un oracle en vers : comme il savait que l'autre était ami de Lépidus, il lui dit :

Ne crois point Lépidus, car un triste sort t'attend.

Il craignait singulièrement ce disciple d'Épicure, comme un homme ennemi de toute fourberie et capable de dévoiler ses prestiges. Un philosophe de la même secte, ayant un jour osé le convaincre d'imposture en présence d'un assez grand nombre de personnes, courut le plus grand danger. En effet, s'étant avancé vers le prophète, il lui dit à haute voix : « C'est donc toi, Alexandre, qui as persuadé à un tel, de Paphlagonie, de livrer ses esclaves au gouverneur de Galatie, pour les faire mourir comme meurtriers de son fils, qui étudiait dans Alexandrie? Sache que ce jeune homme est vivant, qu'il est revenu plein de santé, lorsque les malheureux esclaves n'étaient plus et avaient péri dévorés par les bêtes féroces, auxquelles, suivant tes conseils, ils ont été exposés. »

Voici comme la chose s'était passée. Ce jeune homme, ayant remonté le Nil et traversé l'Égypte jusqu'à Clysma<sup>1</sup>, y avait trouvé un vaisseau prêt à faire voile pour l'Inde, et s'était laissé engager à pousser jusqu'à ce pays. Comme il tardait longtemps à revenir, ses esclaves crurent qu'il avait été attaqué sur le Nil par des brigands et qu'il avait péri. Ils retournèrent chez le père, et lui apprirent que son fils avait disparu. L'oracle avait été consulté, il avait prononcé la condamnation des esclaves. Le jeune homme était revenu peu de temps après, avait instruit son père de la cause de son absence. Tels furent les reproches de l'épicuricien. Alexandre, n'en pouvant supporter la vérité, et outré de se voir convaincu d'imposture, ordonna à tous ceux qui étaient présents de le lapider, s'ils ne voulaient eux-mêmes se rendre coupables d'impiété, et passer pour épicuriens.

1. Port d'Égypte, sur les bords de la mer Rouge.

Déjà les pierres commençaient à voler sur le philosophe, lorsqu'un certain Démonstrate, qui se trouvait alors en voyage dans le Pont, courut à lui, et, l'embrassant, lui sauva la vie au moment où il allait être lapidé. En vérité, il le méritait bien : qu'avait-il besoin de vouloir paraître seul raisonnable au milieu d'une foule d'insensés, et de s'exposer à recueillir les tristes fruits de la folie des Paphlagoniens ?

La veille du jour auquel il devait rendre ses oracles, il faisait appeler l'un après l'autre ceux qui lui avaient fait quelque demande, et un héraut lui demandait de leur part s'il prophétiserait. Celui qu'il renvoyait, en répondant du fond de son sanctuaire : *Va aux corbeaux*, devenait à l'instant un homme exécration ; toutes les maisons lui étaient fermées, on lui interdisait le feu et l'eau, il se voyait obligé de fuir de contrée en contrée, comme un impie, un athée, un épicurien. Ce dernier nom était sa plus forte injure.

Voici encore un trait assez risible de notre prophète. Ayant trouvé le livre des pensées d'Épicure, un des plus beaux ouvrages de ce philosophe, et qui contient l'abrégé de ses dogmes, il le porta dans la place publique, le brûla sur un bûcher de bois de figuier, et jeta les cendres à la mer. Il justifia cette conduite en rendant un oracle qui disait :

Je vous ordonne de brûler les maximes du vieil aveugle <sup>1</sup>.

Le scélérat ignorait sans doute quels avantages ce livre procure à ceux qui le lisent, quelle paix, quelle tranquillité et quelle liberté il établit dans leur cœur, en les délivrant non moins des frayeurs, des prodiges et des fantômes, que des vaines espérances et des désirs superflus, en portant dans leur esprit l'intelligence et la vérité, et en le purifiant réellement, non pas avec un flambeau ou de la squille, ou autres bagatelles semblables, mais avec la droite raison, la vérité, et la franchise.

Entre mille traits d'impudence qui caractérisent ce détestable imposteur, écoute, je te prie, celui-ci. Son alliance

1. Épicure. Il n'était point aveugle, il avait seulement la vue faible et délicate. Diogène de Laërce nous a conservé le livre dont il s'agit, intitulé *Κυρία δόξαι*. Ce sont quarante-quatre maximes qui se trouvent à la fin de la vie du philosophe.

avec Rutilianus, qui jouissait alors d'un grand crédit, lui avait ouvert un accès facile auprès de l'empereur et de la cour; il en profita pour lui envoyer un oracle, dans le temps où la guerre était allumée en Germanie, et que le divin Marc-Aurèle allait en venir aux mains avec les Quades et les Marcomans. Cet oracle ordonnait que l'on jetât dans l'Ister deux lions vivants, une grande quantité d'aromates, et que l'on offrît le plus magnifique sacrifice. Mais il vaut mieux rapporter l'oracle même :

Dans les tourbillons de l'Ister, ce fleuve aux eaux divines, je vous ordonne de précipiter deux serviteurs de Cybèle, deux lions nourris dans les montagnes; joignez-y ce que l'air de l'Inde fait pousser de fleurs et de plantes balsamiques, et bientôt vous serez vainqueurs avec une grande gloire, et vous jouirez des charmes de la paix.

On observa de point en point ce qu'il avait ordonné. Les lions furent lancés dans le fleuve; mais à peine eurent-ils passé à l'autre rivage, occupé par l'armée ennemie, que les Barbares, les prenant pour des chiens ou des loups d'une espèce étrangère, les assommèrent à coups de bâton. Bientôt après nous reçûmes un échec considérable, et près de vingt mille de nos soldats restèrent sur la place. Ce désastre fut suivi de la malheureuse journée d'Aquilée, et peu s'en fallut que cette ville ne fût prise. Pour justifier sa prédiction, notre prophète eut recours à la ridicule défaite de l'oracle de Delphes, disant que son dieu avait bien promis une victoire, mais qu'il n'avait point dit si elle serait remportée par les Romains ou par leurs ennemis.

Cependant la multitude accourait de toutes parts, la ville n'était plus assez grande pour contenir la foule immense de ceux qui venaient consulter l'oracle, et ne pouvait fournir à leurs besoins. Alors Alexandre imagina des oracles nocturnes. Il prenait les billets, se couchait dessus, du moins il le disait, et faisait le matin la réponse que le dieu lui avait inspirée en songe. Ces réponses étaient presque toutes obscures et à double sens, surtout quand il voyait que le billet était cacheté avec précaution; alors il n'osait pas l'ouvrir, et il écrivait tout ce qui lui venait dans l'esprit, s'imaginant que ses réponses, quelles qu'elles fussent,

seraient prises pour des oracles. Il avait en outre établi des interprètes, qui gagnaient considérablement à expliquer et à traduire les réponses du dieu à ceux qui lui avaient fait quelque demande. Le prophète affirmait ces places d'interprète, et chacun d'eux lui rendait un talent attique.

Quelquefois, sans qu'on l'eût interrogé, sans qu'on eût envoyé personne pour consulter Esculape, sans aucun sujet, et seulement pour étonner les sots, il rendait des oracles. Telle est celui-ci :

Tu veux savoir quel adultère a souillé furtivement ton lit, et a corrompu ta femme Calligénia. C'est ton esclave Protogène, à qui tu te confies en toutes choses. Tu l'as déshonoré, il déshonore ton épouse : telle est la vengeance qu'il tire de toi. Déjà ils te préparent de concert une coupe empoisonnée. Tu la trouveras sous ton lit, du côté de la tête, près du mur. Ta servante Calypso est leur complice.

Quel Démocrite n'eût été troublé en entendant des circonstances aussi précises, les noms et les lieux? Mais quel mépris n'aurait-il pas eu après pour ces vaines prédictions, dès qu'il en aurait compris le sens!

Souvent il répondait aux Barbares en leur propre langage, en scythe, par exemple, ou en celte: car il trouvait facilement des hommes du même pays que ceux qui l'avaient interrogé. Mais, pour le faire plus sûrement, il mettait un long intervalle entre les demandes et ses réponses, afin d'avoir le temps de déployer les billets, et de chercher des hommes de ces nations qui pussent les lui expliquer. C'est par ce moyen qu'il rendit cet oracle à un Scythe :

Morphi ébargoulis eis skien chnegchicragk Leipsei phaos <sup>1</sup>.

Une autre fois, ne trouvant point d'interprète, il dit en prose à quelqu'un de retourner sur ses pas. *Celui qui t'a envoyé est mort aujourd'hui, il a été tué par son voisin Dio-*

1. Je laisse aux savants en langue scythe à expliquer cet oracle. Je les prévien seulement que les mots εις σκιην λειπει φαιος, sont grecs, et peuvent signifier, *il laissera la lumière pour aller dans les ténèbres, c'est-à-dire il mourra*. Peut-être même ces mots grecs sont-ils la traduction des mots scythes : μορφη εβάργουλις χυέγχι κραγέ, qui se lisent un peu différemment dans le Mss. du roi, μορφη εβάργουλις εις κακίαν χυέγχι κραγέ λ. φ.

*clès, accompagné des voleurs Mangus, Cèler, Bubalus, qui déjà sont pris et mis dans les fers.*

Il faut à présent que je t'apprenne quelques oracles qu'il m'a rendus. Je demandai un jour au dieu si Alexandre était chauve : mon billet était bien cacheté. Le prophète écrivit dessus cet oracle nocturne : *Malach, fils de Sabardalach, était un autre Attis.* Une autre fois, je lui fis cette demande, écrite dans deux billets séparés : *Quelle est la patrie d'Homère?* Je les lui fis présenter sous des noms différents et par diverses personnes. Trompé par mon valet, qui lui avait dit que je demandais un remède pour le mal de côté, il écrivit sur l'un de ses billets :

Oignez-vous de cytnide et d'écume de cheval ;

et sur l'autre (on lui avait dit exprès que je voulais savoir si je devais retourner en Italie par mer ou par terre) :

Ne t'embarque pas ; fais ton voyage à pied.

Mais à l'égard d'Homère, il n'en dit pas un mot.

J'ai souvent employé plusieurs ruses de ce genre pour découvrir son imposture. Par exemple, je fis un jour une seule demande par un billet cacheté, suivant l'usage, et j'écrivis sur les revers : *Huit oracles pour un tel : j'inventai un nom.* Je lui envoyai en même temps huit drachmes et le surplus<sup>1</sup>. Ce prix et l'inscription du billet lui firent croire qu'il contenait huit demandes, tandis qu'il n'y en avait qu'une, et c'était celle-ci : « Par quel moyen peut-on convaincre Alexandre de fourberie? » Le prophète ne manqua pas de me répondre huit oracles, tous aussi ridicules, aussi obscurs les uns que les autres, et qui ne touchaient, comme on le dit communément, ni au ciel ni à la terre. Il apprit, par la suite, le tour que je lui avais joué, et, sachant que j'avais essayé de détourner Rutilianus de son alliance, et de le faire renoncer aux folles espérances que l'oracle lui avait données, il me jura la haine la plus complète, et me regarda, avec raison, comme son ennemi

1. C'est-à-dire seize oboles.

capital. Un jour que Rutilianus lui demanda ce qu'il pensait de moi, il lui répondit : « Il aime les aventures nocturnes, et se plaît à souiller la couche d'autrui. »

En somme, il avait raison de me juger son ennemi déclaré. Lorsqu'il sut que j'étais arrivé dans sa ville, et qu'il eut appris quel était ce Lucien qui venait accompagné de deux soldats dont l'un portait une lance, et l'autre un javelot (le gouverneur de Cappadoce, qui alors était mon ami, me les avait donnés pour me servir d'escorte jusqu'aux bords de la mer), il envoya sur-le-champ m'inviter, avec beaucoup de politesse et d'amitié, à le venir voir. J'allai chez lui, et je le trouvai environné d'une multitude considérable. Heureusement je m'étais fait suivre de mes soldats. Alexandre, selon sa coutume, me présenta sa main à baiser, mais au lieu d'y appliquer mes lèvres, je la lui mordis si vigoureusement, que je pensai l'estropier pour le reste de sa vie. Les assistants crièrent aussitôt au sacrilège, et voulaient m'étrangler. Peu auparavant, ils avaient été scandalisés de ce que j'avais appelé Alexandre par son nom, sans lui donner le titre de prophète. Pour lui, il supporta courageusement cette insulte, apaisa la multitude, et lui promit qu'il trouverait facilement les moyens de m'adoucir, en me faisant connaître la puissance de Glycon, qui souvent lui avait fait des amis de ceux qui semblaient lui être le plus opposés. En effet, il se mit à causer avec moi, et me dit qu'il me connaissait parfaitement, et n'ignorait pas quels conseils j'avais donnés à Rutilianus. « Que vous ai-je fait, ajouta-t-il, pour traiter de la sorte un homme qui peut vous pousser au plus haut degré de la fortune ? » Quand je vis à quel péril je m'étais exposé, je fis semblant de recevoir avec plaisir ce témoignage de bienveillance. Un instant après, je reparus avec les dehors de l'amitié ; et la multitude fut singulièrement étonnée d'un changement si subit.

Quelque temps après, quand j'eus pris la résolution de m'embarquer, il m'envoya les présents de l'hospitalité, et comme je me trouvais seul en voyage avec Xénophon<sup>1</sup> (j'a-

1. Quel est ce Xénophon ?

vais déjà fait partir mon père et mes domestiques pour Amastris), Alexandre me promit de me fournir un vaisseau et des rameurs. Je crus que cette offre était de sa part une marque d'amitié, je l'acceptai; mais, quand je fus en pleine mer, voyant le pilote qui pleurait et contestait avec les matelots, je commençai à soupçonner quelque mauvais dessein, et j'appris qu'ils étaient convenus avec le prophète de se saisir de nous et de nous jeter à la mer. C'était un moyen sûr et facile de se défaire d'un ennemi; mais le pilote, par ses larmes et ses prières, parvint à fléchir ses compagnons et à les décider à ne nous faire aucun mal. Puis, m'adressant la parole : « J'ai soixante ans, me dit-il, et j'ai mené jusqu'ici une vie irréprochable : je ne veux point à mon âge, ayant une femme et des enfants, me souiller par un crime. » Ce fut alors qu'il nous révéla les ordres qu'il avait reçus d'Alexandre. Sur cet avis, je me fis descendre à Ægialé, dont Homère a parlé<sup>1</sup>; j'y trouvai des ambassadeurs du Bosphore, qui allaient en Bithynie, de la part du roi Eupator, porter le tribut annuel qu'il paye à l'empereur. Je leur appris le danger que j'avais couru; ils me reçurent avec politesse à leur bord et me transportèrent à Amastris, où j'arrivai sain et sauf, après avoir été sur le point de perdre la vie. Depuis ce moment, je déclarai une guerre ouverte à Alexandre, je déployai toutes mes voiles pour arriver à me venger de lui. Je le haïssais déjà avant sa perfidie; ses mœurs corrompues me le faisaient regarder comme un homme détestable, et j'étais déterminé à me porter son accusateur. Un nombre considérable d'honnêtes gens me secondaient, surtout les disciples du philosophe Timocrate d'Héraclée<sup>2</sup>; mais le gouverneur de la Bithynie et du Pont m'en empêcha; il employa presque les prières et les supplications pour me détourner de ce dessein, et me dit que l'amitié qu'il avait vouée à Rutilianus ne lui permettrait jamais de punir Alexandre, quand même on parviendrait à le convaincre d'imposture. Ainsi je fus arrêté dans mon entreprise et obligé de cesser mes pour-

1. Homère, *Iliade*, liv. II, v. 855.

2. Je ne connais point ce philosophe.

suites, voyant que ce serait une hardiesse inopportune d'attaquer un coupable pour lequel son juge était si favorablement disposé.

Parmi plusieurs traits d'impudence, n'en est-ce pas un de la première force, d'avoir osé demander à l'empereur de changer le nom d'Abonotechie en celui d'Ionopolis, et d'avoir fait frapper une médaille, qui d'un côté portait l'image de Glycon, et de l'autre représentait Alexandre couronné des bandelettes de son aïeul Esculape et tenant à la main la faux de Persée, duquel il prétendait descendre par sa mère ?

Ce beau prophète avait annoncé dans un oracle que les destins lui avaient accordé cent cinquante ans de vie, et qu'il mourrait par un coup de foudre ; cependant il ne devint pas même septuagénaire. Il périt misérablement rongé par les vers, et par un ulcère gangréneux qui s'ouvrit à sa jambe et s'étendit jusqu'à l'aîne : digne fin du fils de Podalire. Ce fut alors qu'on découvrit qu'il était chauve ; la douleur qu'il éprouvait à la tête l'obligea de la confier aux médecins, pour la lui arroser, et cela ne put se faire sans enlever sa fausse chevelure.

Telle fut la catastrophe qui termina la tragédie ou plutôt la farce dont Alexandre avait joué le principal personnage. Cet événement, quoiqu'il n'ait été produit que par le hasard, semble néanmoins être l'ouvrage d'une providence. Il ne manquait plus qu'à faire au défunt des obsèques dignes de sa vie, à ouvrir un concours dont l'oracle devait être le prix. Plusieurs de ses complices, et quelques fourbes qui tenaient parmi eux le premier rang, vinrent trouver Rutilianus, et le prièrent de nommer celui qu'il fallait élire pour successeur du prophète, couronner de bandelettes sacrées et revêtir d'habits pontificaux. Parmi les prétendants, il y avait un certain Pœtus, médecin, qui en cela jouait un rôle indigne de sa profession et de sa vieillesse : mais Rutilianus l'agonothète<sup>1</sup> renvoya tous ces athlètes sans en couronner aucun, et il conserva à son beau-père le droit de rendre des oracles, même après sa mort.

1. C'est ainsi qu'on nommait le magistrat qui présidait aux jeux publics et décernait les couronnes.

D'une foule de traits qui caractérisent cet imposteur, j'ai choisi ce petit nombre, pour en composer cette histoire entreprise à ta considération. Je te l'envoie comme un témoignage de mon amitié pour toi, comme une preuve de l'admiration que m'inspirent ta sagesse, ton amour pour la vérité, la douceur de ton caractère, la modération et l'égalité de ta conduite, et ta politesse envers ceux qui partagent ta société. De plus, ce qui sans doute ne pourra te déplaire, j'ai voulu venger Épicure, ce philosophe vraiment sacré, ce génie divin, qui seul a connu les charmes de la vérité, les a transmis à ses disciples dont il est devenu le libérateur. Peut-être aussi ceux qui liront cet écrit trouveront-ils qu'on en peut tirer quelque utilité, puisqu'il dévoile les mystères de l'imposture, et confirme dans leur opinion ceux qui pensent d'une manière conforme à la raison.

---

## XXI

### DE LA MANIÈRE

## D'ÉCRIRE L'HISTOIRE

---

1. On dit, mon cher Philon, que, sous le règne de Lysimaque, les habitants d'Abdère furent atteints d'une maladie singulière : elle débuta par une fièvre dont personne ne fut exempt, et qui, violente dès le premier jour, demeura telle jusqu'au septième, où elle cessa chez les uns par un saignement de nez considérable, chez d'autres par une sueur abondante. Cette maladie jeta leurs esprits dans une disposition singulière : ils faisaient tous des gestes tragiques, déclamaient des vers iambiques et poussaient de grands cris ; ils chantaient tout seuls, principalement l'Andromède d'Euripide, et récitaient en cadence la tirade de Persée. La ville était pleine de ces comédiens hebdomadaires, pâles et maigres qui s'écriaient d'une voix forte :

Amour, tyran des mortels et des dieux !

... et le reste. Cette folie dura jusqu'à l'hiver, où un froid violent mit fin à leur extravagance. Elle avait été causée, je crois, par Archélaüs, tragédien alors en vogue, qui, au milieu de l'été, dans la plus forte chaleur, avait représenté dans Abdère la tragédie d'Andromède : de sorte que la plupart des spectateurs avaient pris la fièvre au sortir du théâtre ; et le lendemain, à leur réveil, ils retombèrent dans la tragédie : Andromède avait élu domicile dans leur mémoire et Persée voltigeait encore dans leur imagination en compagnie de Méduse.

2. Si une chose peut, comme on dit, se comparer à une autre, la manie des Abdéritains a gagné la plupart de nos beaux-esprits. Elle ne les pousse pas, à la vérité, à jouer la tragédie : car leur folie serait moindre, s'ils étaient tout remplis d'iambes composés par d'autres et qui ne sont pas mauvais ; mais, depuis les événements dont nous avons été témoins, et la guerre contre les barbares, et l'échec reçu en Arménie, et la série de nos victoires, il n'est plus personne qui n'entreprenne d'écrire une histoire. Bien plus, tous nos citoyens sont devenus des Thucydides, des Hérodotes et des Xénophons. Cela semblerait prouver la vérité de cette opinion d'un philosophe, « que la guerre est la mère de toutes choses, » puisqu'elle a produit d'un seul coup tant d'historiens.

3. Je n'ai pu, mon cher ami, les voir ni les entendre, sans me rappeler un trait du philosophe de Sinope. On disait à Corinthe que Philippe s'était déjà mis en campagne. Troublés à cette nouvelle, tous les Corinthiens étaient à l'ouvrage : les uns préparaient des armes, d'autres apportaient des pierres, ceux-ci reconstruisaient les murailles, ceux-là affermissaient les palissades, et chacun s'empressait de son mieux à faire ce qu'il croyait le plus utile. Diogène, à ce spectacle, voyant qu'il n'avait rien à faire, parce que personne ne le voulait employer à rien, se fait une ceinture de son manteau et se met à rouler le tonneau, qui lui servait de maison, du haut du Cranion jusques en bas. Quelqu'un de ses amis lui demandant : « Que faites-vous donc là, Diogène ? — Je roule mon tonneau, répondit-il, afin de ne pas paraître seul oisif au milieu de tant de gens occupés. »

4. Et moi aussi, mon cher Philon, pour ne pas être seul à garder le silence dans un moment où tout le monde parle à la fois, pour ne pas ressembler à un figurant de tragédie, en restant la bouche ouverte sans dire un seul mot, j'ai pensé que je ferais bien de rouler aussi mon tonneau ; non que je veuille écrire une histoire et raconter les événements eux-mêmes : je ne suis pas assez téméraire pour former un tel dessein, et tu n'as rien de semblable à appréhender de ma part ; car je sais trop à quel danger l'on

s'expose lorsqu'on vient à rouler sur des pierres, surtout un petit tonneau, aussi frêle que le mien, d'une argile aussi peu solide; je me verrais bientôt réduit, si je heurtais le moindre caillou, à ramasser les leçons. Cependant voici quel est mon dessein, et je vais te dire comment je compte prendre part à la guerre, sans néanmoins courir de danger, et en me tenant hors de la portée du trait. Je m'épargnerai, il est vrai, en homme sage, « la fumée et les flots », et les soucis attachés aux compositions historiques; mais, en revanche, je donnerai à nos nouveaux historiens quelques avis et un petit nombre de préceptes. Par ce moyen, je partagerai avec eux les travaux de la construction, sans inscrire mon nom sur l'édifice, puisque je n'aurai touché au mortier que du bout du doigt.

5. La plupart croient cependant n'avoir pas plus besoin de conseil pour leur entreprise qu'il ne faut d'industrie pour marcher, voir ou manger : ils pensent qu'écrire l'histoire est une chose très-aisée et à la portée de tous ceux qui peuvent exprimer tout ce qui se présente à leur esprit. Pour toi, mon cher, tu sais par ta propre expérience que le travail d'un historien n'est pas une de ces choses aisées à traiter et qui se puissent exécuter sans beaucoup de soins. Nulle œuvre littéraire n'exige plus de réflexion, lorsqu'on veut, comme le dit Thucydide, élever un monument éternel. Je suis très-persuadé que je détournerai fort peu de ces auteurs de leur entreprise; que je me rendrai même odieux à quelques-uns, surtout à ceux dont l'histoire est finie et publiée. En effet, s'ils ont été applaudis par leurs auditeurs, c'est folie d'espérer qu'ils changeront ou voudront corriger quelque-une de ces productions, dès qu'une fois elles ont obtenu tous les suffrages et qu'elles sont, pour ainsi dire, déposées dans les palais des rois. Malgré cela, je ne ferai toujours pas mal de leur adresser mes avis, afin que si, par la suite, il s'élève une autre guerre, soit des Celtes contre les Gètes, soit des Indiens contre les Bactriens (car je ne pense pas qu'aucun peuple soit désormais assez téméraire pour se déclarer contre nous, puisque tout l'univers est à présent soumis à notre empire); afin, dis-je, que ces écrivains puissent composer avec plus de goût, en appliquant à leurs ouvrages

la règle que je leur vais tracer, si toutefois ils la trouvent juste; sinon, qu'ils les mesurent encore sur l'équerre dont ils se servent actuellement : le médecin ne sera pas plus triste, si tous les Abdéritains veulent absolument jouer la tragédie d'Andromède.

6. Ce traité ayant deux objets, l'un d'enseigner à choisir certaines beautés, l'autre d'apprendre à fuir certains défauts, parlons d'abord de ceux que doit éviter quiconque veut écrire l'histoire, et contre lesquels il doit être le plus en garde : nous dirons ensuite par quels moyens il réussira à ne se détourner jamais du véritable chemin qui le conduira droit à son but, de quelle manière il doit commencer son ouvrage, quel ordre il doit mettre dans l'arrangement des faits, dans quelles bornes il doit se renfermer, ce qu'il doit taire, sur quoi il est nécessaire qu'il appuie, sur quoi il doit passer légèrement, enfin comment il doit exprimer tous ces détails et les lier ensemble. Pour ces objets et autres semblables, ils seront traités plus loin. Exposons actuellement les fautes dans lesquelles tombent ordinairement les mauvais écrivains. Celles qui sont communes à tous les genres et qui se commettent contre la langue, contre la composition, le goût, et toute impéritie de cette nature, seraient trop longues à exposer ici; elles sortiraient d'ailleurs de l'objet particulier de ce traité : en effet, les fautes contre le langage et la composition sont, comme nous l'avons dit, communes à tous les genres.

7. Mais celles qui se commettent quand on écrit l'histoire, tu reconnaitras en y regardant de près qu'elles ressemblent fort à celles qui m'ont frappé moi-même dans plus d'une lecture publique, surtout si tu prêtes une oreille attentive à tous ces historiens. Il ne sera pas hors de propos de citer, chemin faisant, quelques-unes de ces compositions pour servir d'exemples. Examinons, en premier lieu, quel est le défaut le plus considérable. La plupart de ces historiens oubliant de raconter les faits, se répandent en éloges sur les princes et les généraux : ils ne manquent jamais d'élever jusqu'au ciel les guerriers de leur nation, et de rabaisser indécemment les ennemis. Ils ignorent que ce n'est point par un isthme étroit, mais par un épais rempart, que l'his-

toire est séparée de l'éloge, et qu'il y a de l'une à l'autre, comme disent les musiciens, un intervalle de deux octaves. Celui qui fait un éloge n'a qu'un but, c'est de louer et de flatter, par ce moyen, la personne à laquelle s'adressent ses louanges; si même il peut, par un mensonge, arriver à ce but, il ne se fera aucun scrupule de l'avancer. L'histoire au contraire n'admet pas plus un mensonge, même le plus léger, que l'artère, nommée trachée par les médecins, ne peut recevoir de boisson.

8. Ces auteurs semblent encore ignorer que la poésie et les compositions poétiques ont des règles particulières, absolument différentes de celles de l'histoire : dans l'une, la liberté est sans bornes ; la volonté du poète est sa seule loi ; il est dans l'enthousiasme, et les Muses le possèdent tout entier : ainsi, soit qu'il veuille atteler un char de chevaux ailés, soit qu'il en fasse voler d'autres sur la surface de l'onde ou les fasse courir sur la tête des épis, personne ne s'y opposera : et, lorsque le Jupiter des poètes enlève la terre et la mer, suspendues à une seule chaîne, on ne craint point que la chaîne, venant à se rompre, l'univers soit brisé par la violence de sa chute. Quand ils veulent louer Agamemnon, personne ne se récrie de ce qu'ils lui donnent une tête semblable à celle de Jupiter, la poitrine de Neptune son frère, et la ceinture du dieu Mars : il faut absolument que le fils d'Atrée et d'Aéropé soit un composé de tous ces dieux, puisque ni Jupiter, ni Neptune, ni Mars ne peuvent seuls remplir l'idée qu'on se forme de sa beauté. Mais si l'histoire admettait de pareilles flatteries, que serait-elle alors, sinon une poésie en prose, privée de cette magnificence d'expression qui lui est propre, et par là trahissant les invraisemblances de la poésie dépouillées de la magie des vers. C'est donc un grand défaut, un défaut extrême dans un historien, de ne point connaître les bornes qui séparent l'histoire d'avec la poésie ; de donner à l'une les ornements qui ne conviennent qu'à l'autre, tels que les fables, les éloges et les expressions hyperboliques. C'est à peu près comme si l'on revêtait d'habits de pourpre un de ces robustes athlètes, durs comme le chêne, et que le chargeant de parures propres aux seules courtisanes, on lui enluminât le visage avec du ver-

millon. Par Hercule ! ce serait le rendre ridicule au dernier point et le déshonorer par cette parure indécente.

9. Cependant je ne prétends pas interdire à l'historien le droit de faire quelquefois un éloge : mais il faut que cet éloge soit placé à propos, qu'il soit fait avec mesure, et de manière que ceux qui le liront un jour ne puissent en être choqués. En général, il faut se régler sur les principes que nous développerons par la suite. Quant à ceux qui croient bien faire en distinguant dans l'histoire deux parties différentes, dont l'une a le plaisir pour objet, et l'autre l'utilité, et qui, par cette raison, introduisent l'éloge dans l'histoire, comme en étant la partie la plus agréable et la plus propre à divertir le lecteur, remarquez combien ils s'éloignent de la vérité. Et d'abord cette distinction est vicieuse. L'histoire ne tend qu'à un seul but, l'utilité : et c'est de la vérité seule que l'utilité peut naître. A l'égard de l'agrément, il est avantageux, sans doute, qu'il marche à la suite de l'utile, comme la beauté relève le mérite d'un athlète. Si ces qualités ne sont pas réunies, rien n'empêche que le fils d'Isidotus, Nicistrate, ne soit de la race d'Hercule : que ce ne soit un athlète qui l'emporte sur tous ses antagonistes par sa vigueur et son courage, quoique d'ailleurs sa figure n'offre que des traits rebutants ; dût-on lui opposer le bel Alcée de Milet, qu'on prétend même avoir été aimé de Nicistrate. Concluons de là que l'histoire, parée d'agrément qu'elle n'a point recherchés, s'attire, il est vrai, un plus grand nombre d'amateurs ; mais aussi qu'il lui suffit d'atteindre la perfection qui lui est particulière, n'eût-elle que celle-là, et que, pourvu qu'elle expose clairement la vérité, peu lui importe d'être belle.

10. Ajoutons encore que des récits fabuleux, des éloges outrés ne sont point un agrément dans l'histoire : ils blessent de deux façons les lecteurs, si l'on n'entend pas par ce mot, la multitude et le vulgaire, mais ces hommes qui, comme des juges, et même comme des accusateurs, écoutent tout avec attention, ne laissent rien échapper, dont l'œil est plus perçant que celui d'Argus, et qui voient de toutes les parties de leur corps, qui examinent chaque expression comme avec une pierre de touche, afin de rejeter aussitôt celles qui

sont frappées à un mauvais coin, et de n'admettre que *celles* qui sont justes, conformes aux règles et de bon aloi : voilà les gens qu'il faut avoir en vue lorsqu'on écrit l'histoire ; on ne doit pas s'embarasser des autres, fussent-ils se tuer à vous prôner. Mais si, sans égard pour la critique des premiers, vous cherchez à rendre l'histoire agréable, en y introduisant des fables, des éloges et d'autres flatteries de cette espèce, vous la rendrez bientôt semblable à *Hercule en Lydie*. Tu as vu, sans doute, dans quelque tableau, ce héros peint en esclave d'Omphale, chargé d'ornements qui lui sont tout à fait étrangers, et cette reine vêtue de la peau de lion et tenant d'une main la massue, comme si elle était *Hercule*, tandis que lui-même, habillé de safran et de pourpre, s'occupe à filer de la laine, et reçoit d'Omphale des coups de pantoufle. C'est un spectacle honteux à l'excès, que de voir cette robe flottante, qui sied si peu au personnage, et la virilité du dieu indignement ravalée jusqu'à la femme.

11. Peut-être cependant la multitude vous applaudira-t-elle d'une pareille invention ; mais ce petit nombre de gens éclairés, dont vous avez méprisé le suffrage, rira de bon cœur, en voyant l'ineptie, la discordance et l'incohérence de votre ouvrage. En effet, ce qui convient à chaque chose est ce qui constitue sa beauté ; et, si l'on transporte à l'une ce qui n'est propre qu'à l'autre, cet abus même produit la laideur. Je ne dirai pas encore que les louanges ne sont agréables qu'à la seule personne à laquelle elles s'adressent, tandis qu'elles sont odieuses aux autres, surtout si elles sont excessives, et telles qu'en donnent les écrivains qui cherchent à s'attirer la bienveillance de ceux qu'ils encensent, et qui ne quittent point leur héros qu'ils n'aient rendu palpable la bassesse de leur adulation. Ils ne savent en effet ni l'art de préparer leur encens, ni celui de voiler leur flatterie ; mais une fois lancés, ils entassent les merveilles les plus inouïes et les étalent dans toute leur nudité.

12. Aussi n'obtiennent-ils pas ce qu'ils désirent le plus ; et ceux qui sont loués par de tels écrivains ne conçoivent pour eux que du mépris et de la haine. Ils les chassent de leur présence comme de vils flatteurs ; et ils ont raison, surtout s'ils ont de généreux sentiments. C'est ce qu'éprouva Aris-

tobule, qui, après avoir décrit le combat singulier de Porus et d'Alexandre, lisait un jour à ce prince cet endroit de son ouvrage, comme celui qui devait lui faire le plus de plaisir, attendu qu'il lui attribuait faussement certains exploits et exagérait à plaisir la grandeur des faits. Alexandre prit le livre et le jeta dans l'Hydaspe, sur lequel il naviguait alors, ajoutant : « Je devrais, Aristobule, te traiter de la même manière, pour t'apprendre à me faire soutenir de pareils combats et tuer des éléphants d'un seul coup de javelot. » Alexandre devait effectivement être fort irrité de cette flatterie, lui qui ne put souffrir l'audace d'un architecte qui lui proposa de faire de l'Athos sa statue, et de façonner cette montagne à la ressemblance du roi. Il reconnut en cet homme un flatteur, et ne voulut plus s'en servir dans la suite pour d'autres ouvrages.

13. Que peut-on en effet trouver de si agréable dans de pareils éloges, à moins qu'on ne soit assez insensé pour aimer à recevoir des louanges dont la fausseté est évidente ? Il faudrait, pour cela, ressembler à ces hommes laids, ou plutôt aux femmes qui recommandent toujours aux peintres de les peindre aussi belles que possible, s'imaginant qu'elles auront une figure d'autant plus agréable que le peintre aura plus relevé l'éclat de leur teint et mêlé plus de blanc à ses couleurs. Il est aujourd'hui un grand nombre de ces historiens, qui n'ont en écrivant d'autre but que leur intérêt particulier, et l'utilité qu'ils espèrent retirer de l'histoire. Alexandre avait raison de les haïr : car ce sont pour le présent des flatteurs évidents et maladroits, qui, par la suite, rendront suspecte à la postérité, par leurs exagérations, la totalité des faits qu'ils racontent. Si cependant on croit qu'il est absolument indispensable de répandre quelque agrément dans le cours d'une histoire, j'y consens ; mais du moins n'alliez aux autres beautés du discours que des embellissements qui soient compatibles avec la vérité. C'est à quoi la plupart de nos écrivains ne font point attention : aussi insèrent-ils dans l'histoire des ornements qui y sont déplacés.

14. Je veux te faire part de quelques-uns de ces traits ridicules ; il n'y a pas longtemps que je les ai entendus en Ionie, et depuis peu en Achaïe, de la bouche des historiens

de la guerre actuelle. De grâce! qu'on ne refuse pas de croire ce que je vais dire : rien n'est plus vrai ; j'en ferais le serment, s'il était décent de faire un serment dans un écrit. L'un débute par invoquer les Muses, et prie ces déesses de mettre avec lui la main à son ouvrage. Vois-tu comme ce début est bien entendu, approprié au genre historique ; comme il sied à cette espèce d'ouvrages ? Peu après, d'un ton un peu moins haut, il compare notre général à Achille, et le roi des Perses à Thersite ; ne voyant pas qu'il serait plus glorieux pour son Achille d'avoir vaincu Hector que s'il eût vaincu Thersite, et que, lorsqu'un brave guerrier a pris la fuite, c'est un plus vaillant qui le poursuit. Ensuite il se donne à lui-même des louanges, et se reconnaît digne d'écrire de si brillants événements. Redescendu de ces hauteurs, il vante Milet sa patrie, et ajoute qu'il fait beaucoup mieux qu'Homère, qui n'a point parlé de la sienne ; puis il finit son exorde par promettre expressément, et sans ambiguïté, d'exalter de son mieux nos actions, et de faire lui-même de toute sa force la guerre aux barbares. Voici en effet comme il commence son histoire et indique la cause qui a fait naître cette guerre : « L'abominable Vologèse, digne de périr de la mort la plus infâme, commença la guerre pour cette raison. » C'est ainsi que celui-ci s'exprime.

15. Mais un autre, grand imitateur de Thucydide, pour faire voir qu'il s'est formé sur cet excellent modèle, commence comme lui par se nommer à la tête de son ouvrage ; exorde délicieux entre tous et qui exhale un parfum d'atticisme. Écoute : « Crépérius Calpurnius, citoyen de Pompéiopolis, a écrit la guerre des Parthes et des Romains et ses divers événements. Il a commencé son histoire aussitôt que la guerre a été déclarée. » Tu vois par ce début que je n'ai pas besoin de te parler du reste, ni de te dire que lorsqu'il fait une harangue en Arménie, c'est l'orateur des Coryréens qu'il nous reproduit ; que, s'il envoie la peste aux Nisibiens, pour n'avoir pas voulu embrasser le parti des Romains, il copie absolument Thucydide, à l'exception du Pélasgique et des longues murailles dans lesquelles habitaient ceux que la peste affligeait. Du reste, cette maladie commença par l'Éthiopie, descendit ensuite en Égypte, et de là

dans la plus grande partie des terres qui sont sous l'obéissance du roi de Perse; elle s'arrêta là, et fit bien. Pour moi, je le laissai enterrer les malheureux Athéniens à Nisibe, et m'en allai, sachant d'avance tout ce qu'il devait dire après mon départ. C'est encore, en effet, une erreur assez commune aujourd'hui que de voir des auteurs qui pensent imiter le style de Thucydide, lorsqu'ils emploient, avec de légers changements, les expressions mêmes et les petites phrases de cet historien, telles que celles-ci : ὡς καὶ αὐτὸς αὖ φησὶς, « comme vous le diriez vous-même, οὐ δὲ αὐτὴν, « ce n'est pas pour cette raison, » νῆ Δία, « par Jupiter, » κἀκεῖνα δλίγου δεῖν παρελίπον, « j'allais oublier ceci. » Cet historien, dont je parlais tout à l'heure, donne aux armes et aux machines de guerre les mêmes noms que les Romains; il dit, comme eux, *vallum* (fossé), *pons* (un pont), et autres mots semblables. Or, tu juges combien il est digne de l'histoire et convenable au style de Thucydide, de mêler aux expressions attiques les termes de la langue italique, comme si c'était une parure de pourpre propre à les embellir, à leur prêter des grâces, et qui s'accordât parfaitement avec elles.

16. Un autre de ces historiens écrit tout simplement le récit des événements; mais ce récit est nu, tout à fait bas et rampant, semblable à un journal fait par un soldat, un ouvrier, ou quelque vivandier qui aurait suivi l'armée; cependant ce particulier est moins répréhensible que les autres: il se fait connaître sur-le-champ pour ce qu'il est. Il a travaillé pour un autre plus habile, qui sera en état d'entreprendre une histoire. La seule chose que je lui reproche, c'est d'avoir donné à son livre un titre plus magnifique que ne le comportait ce genre de composition: tel que: « Histoire Parthique de Callimorphe, médecin de la sixième cohorte des kontophores. » Les livres en sont numérotés. Il débute par une préface d'un ridicule achevé, et dans laquelle il prétend que c'est au médecin qu'il appartient d'écrire l'histoire, attendu qu'Esculape est fils d'Apollon, et qu'Apollon est le conducteur des Muses, le maître de toutes les sciences. Il commence d'abord par écrire en ionien, et puis il se sert, je ne sais pourquoi, de la langue commune;

il dit *ιατρειν, πειρην, όκείσα, νεύσει*, et ailleurs il emploie les mots usités par le peuple, et une foule d'expressions triviales.

17. S'il faut dire aussi quelque chose d'un certain philosophe, taisons du moins son nom en parlant de sa méthode et de ses compositions historiques, publiées dernièrement à Corinthe. Elles surpassent toute attente. Dès son début, à la première phrase de son exorde, il argumente avec ses lecteurs et soutient chaleureusement cette thèse admirable qu'il ne convient qu'au philosophe seul d'écrire l'histoire. Plus bas vient un autre syllogisme, puis un troisième; son exorde n'est qu'une suite d'arguments de toute forme. La flatterie y dépasse la mesure; les éloges sont outrés, complètement bouffons; il ne quitte pas, du reste, la forme syllogistique, et procède par raisonnements et conclusions. Mais ce qui m'a paru fort choquant et très-peu convenable à un philosophe, dont le menton est ombragé d'une longue barbe grise, c'est ce qu'il dit dans sa préface : que notre empereur obtiendra le rare avantage de voir les philosophes écrire son histoire. En vérité, si une pareille réflexion est juste, il valait mieux la laisser faire à ses lecteurs que de l'écrire.

18. Il ne faut point passer sous silence cet autre qui commence ainsi : « Je vais parler des Romains et des Perses, » et qui dit plus bas : « il fallait qu'il arrivât malheur aux Perses. » Ensuite : « c'était Osroës que les Grecs appelaient Oxyroës, » et mille autres traits de ce genre. Tu vois que celui-ci ressemble assez à l'autre, si ce n'est que l'un copie Thucydide, et que le dernier transcrit Hérodote.

19. Un autre encore, qui se distingue par la beauté de son style égal à celui de Thucydide, si même il ne le surpasse, après avoir décrit avec beaucoup de force et de clarté, du moins à ce qu'il pense, toutes les villes, les montagnes, les plaines et les fleuves (puisse le dieu qui détourne les malheurs rejeter tout cela sur la tête de nos ennemis ! tant sa description est froide, plus froide que la neige caspienne ou la neige celtique !), a besoin de tout un livre pour décrire le bouclier de l'empereur, au milieu duquel on voit Méduse avec ses yeux peints de bleu, de blanc et de noir, sa ceinture semblable à l'arc-en-ciel, et ses dra-

gons roulés et tordus comme des boucles de cheveux. Que de phrases n'emploie-t-il pas en parlant des braies de Vologèse, du frein de son cheval! Quelle chevelure il donne à Osroës, passant le Tigre à la nage! Dans quel antre couvert de lierre, de myrtes et de lauriers enlacés et formant un ombrage épais, ne le fait-il pas se réfugier! Vois combien tout cela est nécessaire à l'histoire, et comme nous n'aurions rien compris, sans cela, aux événements qui se sont passés là-bas!

20. C'est parce qu'ils sont impuissants à dire des choses utiles, ou parce qu'ils ignorent ce qu'il faut dire, que ces historiens ont recours à des descriptions d'antres et de pays. Et lorsqu'ils ont à raconter des faits considérables, ils ressemblent à un esclave nouvellement enrichi par la succession de son maître, et qui ne sait ni comme on porte une robe, ni comme on doit se conduire dans un festin : on le voit se jeter avec avidité sur une purée de légumes ou sur des viandes salées, dont il se remplit jusques à étouffer, tandis que la table est couverte de volailles, de ventres de truie et de lièvres. L'historien dont je parlais tout à l'heure fait blesser ses guerriers d'une manière assez ridicule et les fait périr de morts fort étranges : l'un, pour avoir reçu une blessure à l'orteil, expire sur-le-champ; au seul cri du général Priscus, vingt-sept des ennemis meurent subitement. Mais dans l'énumération des morts il dépasse en mensonge les bulletins des généraux : il fait périr près d'Europe sept mille deux cent trente-six des ennemis, et prétend qu'il n'y eut que deux Romains de tués et neuf de blessés. Je ne sais comment, avec du bon sens, on peut supporter de pareilles inepties.

21. Ce que je vais dire ici n'est pas de peu d'importance. Le désir de rendre son style vraiment attique, l'affectation de ne parler qu'un langage pur, lui fait souvent changer les noms romains pour les traduire en grec. Il écrit *Κρόνος*, pour *Saturninus*; *Φρόντις*, pour *Fronto*; *Τιτιάνος*, au lieu de *Titianus*, et mille autres sottises encore plus ridicules. C'est encore le même écrivain qui dit, au sujet de la mort de Sévérien, que tous ceux qui ont cru qu'il était mort d'un coup d'épée se sont trompés, mais qu'il s'est fait périr en

se privant de nourriture, genre de mort qui lui parut moins douloureux. Il ignorait sans doute que Sévérien n'avait enduré la faim que pendant trois jours, et qu'on a vu plusieurs personnes supporter sept jours entiers d'abstinence. A moins qu'on ne pense qu'Osroës est demeuré immobile, attendant que Sévérianus mourût de faim, et que, pour cette raison, il n'a pas attaqué pendant sept jours.

22. Que penser, mon cher Philon, de ceux qui emploient des termes poétiques en écrivant l'histoire; qui disent, par exemple, Ἐλίξε μὲν ἡ μηχανή, « la machine s'ébranle, » τὸ τεῖχος δὲ πεισὸν μεγάλως ἐδούπησα, « le mur en s'écroutant fit un horrible bruit; » ensuite comme dans la seconde partie de cette belle histoire, Ἐδεσσα μὲν δὴ οὕτω τοῖς ὅπλοις περιισμαραγῆτο, « le bruit des armes fit retentir au loin les murailles d'Édesse; » et ὄττοβος ἦν καὶ κόναβος ἅπαντα ἰκεῖνα, « le tumulte et le bruit régnaient en tous ces lieux; » et ce qui suit, ὁ στρατηγὸς ἐμερμηρίζε, « le général réfléchissait profondément aux moyens de faire approcher son armée des murailles. » Parmi toutes ces belles expressions se sont fourrés une foule de termes bas, populaires, dignes de mendiants, tels que ceux-ci : ἐπίστευτε στρατοπεδάρχης τῷ κυρίῳ, « le général écrivit à l'empereur; » et ceci : οἱ στρατιῶται ἠγόραζον τὰ ἐγκρήζοντα, « les soldats achetaient les ustensiles nécessaires; » et encore, ἤδη λειλούμενοι περὶ αὐτοὺς ἐγίγνοντο, « après s'être lavés, ils se rangeaient autour d'eux; » et bien d'autres mots de cette sorte. On croirait voir un tragédien qui s'avancerait sur le théâtre un pied chaussé d'un cothurne et l'autre d'une sandale.

23. On voit encore des historiens qui composent des exordes brillants, dont la pompe et l'excessive longueur font espérer que ce qui va suivre sera admirable et digne d'être écouté; mais ils produisent ensuite un corps d'histoire si petit, si faible, qu'il semble que ce soit un enfant qui s'amuse, comme Cupidon, à se couvrir le visage du masque d'Hercule ou de celui d'un Titan. Ceux qui entendent lire de pareils ouvrages s'écrient bientôt : « C'est la montagne qui accouche. » Ce n'est point ainsi qu'une histoire doit être écrite. Il faut, au contraire, que toutes les parties se ressemblent, qu'elles aient, pour ainsi dire, la même couleur; que le

corps y soit proportionné à la tête, de manière qu'il n'y ait pas un casque d'or avec une cuirasse ridicule, composée de haillons ramassés au hasard, ou de cuirs pourris et cousus ensemble; un bouclier d'osier et des cuissards en peau de truie. On voit aujourd'hui une foule d'historiens qui posent sur un corps de pygmée la tête du colosse de Rhodes. D'autres, au contraire, produisent des corps sans tête, des histoires sans exorde, et commencent tout de suite par les faits, sans doute dans l'intention de s'égalier à Xénophon, qui commence ainsi une histoire : « Darius et Parysatis avaient deux fils. » Mais ils ignorent que certains récits valent un exorde, quoique le vulgaire des lecteurs ne s'en aperçoive pas. C'est ce que nous ferons voir dans un autre endroit.

24. Cependant tous ces défauts, qui pèchent contre l'expression ou contre les autres parties de la composition, sont en quelque manière supportables. Mais se tromper sur la situation des places, non-seulement de quelques parasanges, mais de plusieurs journées de marche, à quoi cela peut-il ressembler? L'un de ces faiseurs d'histoire a composé la sienne avec tant de négligence, que, sans avoir jamais causé avec un Syrien, sans même en avoir entendu parler dans les boutiques des barbiers, comme on dit communément, il va jusqu'à écrire en parlant d'Europe : « Cette ville, située dans la Mésopotamie, est éloignée de l'Euphrate de deux journées de marche. Les Édesséens en sont les fondateurs. » Cette bévue ne lui a pas suffi, et dans le même livre, cet homme admirable prend Samosate, ma patrie, et la transporte en Mésopotamie avec sa citadelle et ses fortifications, pour la renfermer entre deux fleuves qui coulent à ses côtés sur son territoire, et baignent, pour ainsi dire, ses murailles. Il serait fort risible, mon cher Philon, que je voulusse à présent me défendre auprès de toi d'être Parthe ou Mésopotamien, au milieu desquels cet admirable écrivain m'a transplanté comme un nouveau colon.

25. En vérité, ce que le même auteur rapporte de Sévérien est tout à fait croyable : car il assure avec serment le tenir de la bouche d'un de ceux qui s'enfuirent du combat. Sévérien ne voulut pas se donner la mort avec une épée, ni

*boire du poison*, ni se pendre; mais il imagina un genre de mort tragique et d'une audace étrange. Il possédait par hasard de magnifiques coupes de cristal, et, quand il eut résolu de mourir, il rompit le plus grand de ces vases et se servit d'un des morceaux pour se couper la gorge. Ainsi ce guerrier n'a trouvé ni poignard ni javelot qui lui procurât un trépas noble et héroïque.

26. Ensuite, comme Thucydide a prononcé une oraison funèbre pour ceux qui sont morts les premiers dans cette guerre, l'auteur pense qu'il doit aussi faire celle de Sévérilien. En effet, tous ces historiens entrent en lice avec Thucydide, qui n'est pour rien dans les malheurs arrivés en Arménie. Après donc avoir fait à son héros de magnifiques obsèques, il dit qu'un certain Aphranus Silon, centurion, monta, nouveau Périclès, sur la tombe, et déclama tant et de si belles choses, que je pleurai abondamment à force de rire; surtout lorsque l'orateur Aphranus mêlant, sur la fin de son discours, les larmes aux sanglots, fit la récapitulation des soupers délicats et des parties de débauche dans lesquelles il avait été le compagnon de Sévérilien. Enfin il couronna sa harangue par une conclusion empruntée à la tragédie d'Ajax: car, tirant bravement son épée, comme on s'y devait attendre de la part d'Aphranus, il se tua sur le tombeau à la vue de tout le monde. Il méritait bien, j'en jure par Mars, de mourir beaucoup plus tôt pour avoir fait de si mauvaise rhétorique. Pour moi, entre beaucoup d'autres choses dont je l'accusais, je le blâmai de n'avoir parlé que de plats et de ragoûts, et de s'être lamenté au souvenirs des gâteaux; mais je lui reprochai surtout de n'avoir pas étranglé, avant de mourir, l'auteur de cette farce.

27. Je pourrais encore, mon cher, joindre à ces historiens plusieurs autres qui leur ressemblent; mais je n'en citerai plus que quelques-uns, et je passe ensuite au second objet que je me suis proposé de traiter, c'est-à-dire aux préceptes suivant lesquels on peut écrire l'histoire avec succès. On voit beaucoup d'écrivains qui omettent ou ne parcourent que légèrement des faits importants et dignes d'être transmis à la postérité, tandis que par impéritie, par défaut de goût, ou parce qu'ils ignorent ce qu'il faut dire et ce

qu'il faut taire, ils s'appesantissent sur des détails minutieux, qu'ils racontent avec une prolixité et une exactitude fatigantes. Je compare ces auteurs à un homme qui, dédaignant de regarder, de louer ou de faire remarquer à ceux qui ne l'apercevraient pas, la statue de Jupiter Olympien, si belle dans son ensemble et dans ses détails, admirerait la forme régulière et le beau poli du piédestal, la juste proportion de la base, et emploierait tous ses soins à les décrire.

28. J'en ai entendu un qui, en moins de sept lignes, racontait lestement la bataille qui se donna près d'Europe, et dépensait plus de vingt mesures d'eau à faire une digression froide et déplacée sur l'aventure d'un cavalier maure nommé Mausacas, qui, pressé par la soif, égaré dans les montagnes, rencontre des paysans de Syrie qui lui donnent à dîner. D'abord ils ont peur de lui; mais bientôt après, reconnaissant qu'il est de leurs amis, ils le reçoivent chez eux et le régalent, lui disent qu'un de leurs camarades a voyagé dans le pays des Maures, parce qu'il a un frère qui porte les armes dans cette contrée. Il prend de là occasion de débiter des fables d'une longueur mortelle, et de nous apprendre comment il a chassé dans la Mauritanie; comment il a vu beaucoup d'éléphants paître ensemble dans une même prairie; comment il s'en est peu fallu qu'il ne fût dévoré par un lion; comment il a acheté de beaux poissons à Césarée. Cet admirable historien, sans s'embarasser du carnage qui se faisait auprès d'Europe, de la poursuite des fuyards, ni des suspensions d'armes nécessaires, ni des gardes et des contre-gardes, s'absente jusqu'au soir, pour aller voir à Césarée Malchion le Syrien, qui vient d'acheter à bon marché des scares d'une grandeur monstrueuse; et si la nuit ne l'eût surpris, il serait peut-être resté à souper avec lui, car les scares étaient déjà préparées. Il faut avouer que si l'auteur ne se fût donné la peine d'insérer tous ces détails dans son histoire, nous eussions pour toujours ignoré des faits d'une grande importance, et les Romains eussent fait une perte irréparable, si le Maure Mausacas, qui avait soif, n'eût trouvé à boire, et s'il fût revenu au camp sans avoir dîné. Combien d'autres minuties, encore plus nécessaires, ne passé-je pas exprès sous silence, comme la joueuse

de flûte qui vint les trouver d'un village voisin ; les présents que se font mutuellement le Maure et Malchion : le premier donnant à l'autre sa lance et recevant de lui une agrafe. Il y a encore bien d'autres détails de cette nature au sujet du combat qui se donna près d'Europe ; mais ce sont là les principaux. En vérité l'on pourrait dire avec grande raison que ces auteurs ne regardent point la rose, tandis qu'ils examinent avec attention les épines qui croissent à sa queue.

29. Un autre encore, mon cher Philon, personnage fort ridicule, qui n'a jamais mis le pied hors de Corinthe, qui n'a peut-être pas voyagé jusqu'à Cenchrée, loin d'avoir vu la Syrie et l'Arménie, commence ainsi, car je m'en souviens : « Les oreilles sont plus infidèles que les yeux ; j'écris donc les choses que j'ai vues et non pas entendu dire. » Cependant il a si bien vu tout ce dont il parle, qu'à l'occasion des dragons des Parthes (étendards propres à guider la multitude chez ce peuple ; un seul dragon conduit, je pense, mille soldats), il dit que ces dragons vivants, d'une énorme grandeur, naissent en Perse, un peu au-dessus de l'Ibérie ; que d'abord on les attache à de grandes piques et qu'on les élève en l'air, lorsqu'on se met en marche contre l'ennemi que cette vue épouvante ; mais qu'au moment du combat, lorsqu'on en vient aux mains, les Parthes les détachent et les lancent sur leurs ennemis ; qu'ainsi plusieurs de nos Romains avaient été dévorés, et d'autres étouffés, brisés sous les nœuds dont ces monstres les enveloppaient. Il ajoute qu'il a vu tout cela d'assez près, mais en sûreté, faisant ses observations du haut d'un arbre élevé. Il a bien fait de ne pas attaquer de front ces terribles animaux ; nous aurions perdu un historien d'un rare mérite, et qui lui-même a fait pendant cette guerre plusieurs actions brillantes et héroïques. En effet, il courut beaucoup de dangers ; il a même été blessé aux environs de Soura ; mais c'est en allant du Cranion à Lerne. Il a lu toutes ces belles choses aux Corinthiens, qui savaient fort bien qu'il n'avait jamais vu de bataille, même en peinture : aussi ne connaît-il ni les armes, ni les machines, ni les noms des différentes évolutions, ni ceux des divers ordres de bataille ; il

ne manque pas de nommer transversale la phalange droite, et de dire marche de flanc au lieu de marche de front.

30. Un autre très-habile a renfermé dans cinq cents lignes tout ce qui s'est fait depuis le commencement jusqu'à la fin de cette guerre, soit en Arménie, soit en Syrie, en Mésopotamie, sur le Tigre, en Médie; et après cela, il prétend avoir écrit une histoire. Il met à la tête de son livre un titre presque aussi long que son livre même : « Récit des victoires nouvellement remportées par les Romains en Arménie, en Médie et en Mésopotamie, par Antiochianus, vainqueur aux jeux sacrés d'Apollon. » (Il avait, je crois, dans sa jeunesse, remporté le prix de la course )

31. J'en ai entendu un autre qui a composé son histoire en forme de prédictions : il annonce la prise de Vologèse et la mort d'Osroës, qui sera exposé au lion; et, par-dessus tout, ce triomphe si désiré : c'est ainsi que dans son enthousiasme prophétique il court à la fin de son ouvrage. Mais auparavant il fonde en Mésopotamie une ville d'une grandeur et d'une magnificence incomparables, et il délibère beaucoup pour savoir s'il l'appellera ou Nicée, ou Komonée ou Irénie, la chose n'est pas encore décidée, et voilà une belle ville qui n'a point de nom; en revanche, elle est pleine des folies et de l'orgueil de l'historien. Il nous promet déjà de nous apprendre tout ce qui doit se passer dans les Indes, et pendant notre navigation sur-l'Océan : il ne s'en tient pas seulement à la promesse; l'exorde de cette expédition dans l'Inde est déjà composé, et la troisième légion, les Celtes, et une petite portion des Maures avec Cassius ont déjà passé le fleuve Indus; mais ce qu'ils feront par la suite, comment ils soutiendront le choc des éléphants, c'est ce que ce bel historien nous écrira avant peu de Muzuris ou du pays des Oxydraques.

32. C'est à cause de leur ignorance que ces historiens disent tant d'inepties : ils ne jettent pas les yeux sur ce qui mériterait de les fixer; et, quand ils le verraient, ils n'ont pas le talent nécessaire pour le rendre comme il faut; ils imaginent et inventent « tout ce qui peut venir au bout d'une langue dérégulée, » comme on dit. Ils cherchent à se donner du relief par le nombre des livres ou par les titres de leurs

ouvrages, et ces titres sont souvent très-ridicules. L'un prend celui-ci : « Les victoires parthiques, tant de livres. La Parthide, premier et second livre, « à l'exemple de celui qui a écrit l'Attide. Un autre intitule encore plus plaisamment son ouvrage, que j'ai lu, « les Parthoniques de Démétrius de Sagalasse. » Je n'en parle pas tant pour tourner en ridicule et bafouer des histoires si belles que dans la vue d'être utile ; car quiconque saura éviter ce sortes de défauts aura déjà acquis la majeure partie des qualités nécessaires pour bien écrire l'histoire, ou plutôt il lui en manquera bien peu, si ce précepte de dialectique est vrai : de deux choses opposées et qui ne souffrent point de milieu, si l'on rejette l'une, on admet nécessairement l'autre.

33. Mais, dira quelqu'un, la place est suffisamment nettoyée, toutes les épines et les ronces qui la couvraient sont coupées, les décombres en sont ôtés, ce que le terrain avait de raboteux est aplani : il faut actuellement y bâtir et nous faire voir quel architecte vous êtes, non pas seulement capable de renverser les édifices des autres, mais en état d'en imaginer un tel, que personne, pas même Momus, n'y pourrait trouver rien à reprendre.

24. Je dis que, pour être bon historien, il faut réunir en soi deux qualités principales : la première est l'intelligence des affaires d'État, et la seconde l'art de bien s'exprimer. L'une ne peut s'apprendre, c'est un présent de la nature ; l'autre peut s'acquérir par l'exercice, par un travail continu, et surtout par l'imitation des anciens. Ces deux qualités ne dépendent pas de l'art et n'ont nullement besoin de mes conseils. Mon livre ne prétend pas rendre spirituels et intelligents ceux que la nature n'a point formés tels. Si l'on avait l'art de changer ainsi et de transformer les caractères, de convertir le plomb en or et l'étain en argent, de faire un Titorme d'un Conon, un Milon d'un Léotrophide, ce serait un secret inappréciable.

35. Mais en quoi consiste donc l'utilité de l'art et des conseils que vous proposez ? Leur objet n'est pas de créer des choses qui doivent exister, mais d'apprendre à s'en servir d'une manière convenable. Si, par exemple, Iccus, Hérodicus, Théon, ou tout autre maître de gymnase, ne

voulaient point s'engager à rendre vainqueur aux jeux olympiques et rival de Théagène de Thasos ou de Polydamas de Scotusse ce Perdicas (dans le cas où ce serait lui, et non pas Antiochus, qui eût aimé Stratonice sa belle-mère, et ruiné sa santé par cette passion); mais qu'ils s'engageassent à fortifier, par les principes de leur art, un sujet qu'on leur donnerait, pourvu qu'il fût propre à recevoir l'enseignement de la gymnastique, devrait-on les blâmer? Que l'on ne me blâme donc pas non plus, si je dis que j'ai trouvé un art qui apprend à remplir avec succès une carrière aussi grande, aussi pénible que celle de l'histoire : car je ne prétends point faire un bon historien d'un homme pris au hasard, mais montrer à celui que la nature a formé intelligent, et qui s'est exercé à bien écrire, un chemin qui le conduira plus vite et plus facilement à son but.

36. On ne saurait dire qu'un homme intelligent n'a besoin ni d'art ni d'enseignements pour les choses qu'il ignore; autrement il jouerait de la cithare ou de la flûte sans l'avoir jamais appris; il saurait tout par lui-même; mais il ne pourra rien exécuter sans l'avoir appris, tandis que, guidé par un maître, il apprendra tout aisément et l'exécutera de lui-même.

37. Qu'on me donne donc pour disciple un homme tel que je vais le peindre : prompt à concevoir, habile à s'exprimer, d'un esprit pénétrant, capable de gérer les affaires publiques si on les lui confie, versé dans l'art militaire, que dis-je! possédant outre la science civile, l'expérience du commandement; surtout qu'il ait fréquenté les camps, que souvent il ait vu les soldats faire leurs évolutions et se ranger en bataille, qu'il connaisse les armes et les machines de guerre, qu'il sache ce que c'est que l'aile et le front d'une armée, les bataillons et les cavaliers, et quelles sont leurs différentes manœuvres, ce que c'est qu'attaquer de front ou tourner l'ennemi; enfin je ne veux point de ces gens qui ne sont jamais sortis de chez eux, et qui sont obligés de s'en rapporter à ceux qui leur racontent les événements.

38. Mais il faut, surtout et avant tout, que l'historien soit d'un esprit indépendant, qu'il ne craigne personne, qu'il n'espère rien; autrement, il ressemblerait à ces juges cor-

rompus qui, pour un salaire, prononcent des arrêts dictés par la faveur ou par la haine. Qu'il ne s'embarrasse point de ce que Philippe a eu l'œil crevé sous les murs d'Olynthe par Astor, cet habile archer d'Amphipolis ; mais qu'il nous le montre borgne comme il était ; qu'il se mette peu en peine de mécontenter Alexandre en racontant le meurtre de Clitus, assassiné cruellement dans un festin, du moment que son récit sera exact. La crainte de Cléon, régnaant dans l'assemblée du peuple et s'emparant de la tribune, ne l'empêchera pas de dire que c'était un homme dangereux et forcené. La république entière des Athéniens ne lui impose point, s'il écrit la guerre malheureuse qu'ils ont faite en Sicile. Il dira la prise de Démosthène, la mort de Nicias, comment les Athéniens, tourmentés par la soif et occupés à boire, furent la plupart taillés en pièces. Aucun lecteur sensé ne lui fera un crime de raconter les événements d'une entreprise malheureuse et mal concertée, tels qu'ils se sont passés : en effet, l'historien n'est pas l'auteur des faits, il les rapporte seulement ; et, lorsque les Athéniens sont vaincus dans un combat naval, ce n'est pas lui qui coule à fond leurs vaisseaux ; s'ils prennent la fuite, ce n'est pas lui qui les poursuit. On pourrait seulement lui adresser un reproche, s'il ne faisait point de vœux pour sa patrie, dans une occasion où il devrait en faire. Cependant s'il pouvait corriger les événements, soit en les passant sous silence, soit en les racontant autrement qu'ils ne sont arrivés, il était bien facile à Thucydide de renverser d'un trait de plume la fortification d'Épipole, de couler à fond le vaisseau d'Hermocrate, et de percer d'un coup de lance ce méchant Gylippe pendant qu'il interceptait les chemins et ruinait les ponts ; enfin il pouvait jeter les Syracusains dans les carrières, faire voyager les Athéniens autour de la Sicile, et réaliser toutes les espérances d'Alcibiade ; mais je ne pense pas que Clotho voulût reprendre sur son fuseau des événements déjà passés, ni qu'Atropos pût les changer.

39. Le devoir de l'historien est donc de raconter les faits comme ils sont arrivés : mais il ne le pourra pas, s'il redoute Artaxerxès dont il est le médecin, ou s'il espère recevoir une robe de pourpre, un collier d'or, ou un cheval

de Nisa pour le salaire des éloges qu'il lui donne dans son histoire. Xénophon, l'historien impartial, n'agira pas ainsi, et Thucydide encore moins : quoi qu'il ait des inimitiés particulières, il les oubliera pour ne penser qu'à la république ; il préférera les intérêts de la vérité à ceux de sa haine, et ne pardonnera pas une faute, même à celui qu'il aime. Tel est, je l'ai dit, le caractère propre de l'histoire : quiconque entreprend d'écrire l'histoire doit sacrifier à la vérité seule et négliger tout le reste. En un mot, la seule règle et l'exacte mesure dont se doit servir l'historien, est d'avoir toujours devant les yeux, non ceux qui l'entendent actuellement, mais ceux qui, par la suite, liront ses écrits.

40. Si au contraire il se montre courtisan du présent, alors on le range avec raison dans la classe de ces flatteurs pour lesquels l'histoire a, depuis longtemps, autant d'aversion qu'en a la gymnastique pour l'art de se parer. On rapporte ce mot d'Alexandre : « Je voudrais bien revenir au monde dans quelque temps d'ici, ô Onésicrite ! pour savoir comment les hommes liront cette histoire. S'ils louent aujourd'hui mes actions, s'ils me font la cour, n'en sois pas étonné : chacun d'eux pense qu'avec l'appât attrayant des louanges il s'attirera mon amitié. » Quoique la plus grande partie de ce qu'Homère a dit d'Achille ne soit que des fables, cependant, beaucoup de personnes sont portées à y ajouter foi, fondées sur cette preuve qui sert beaucoup à découvrir la vérité, que le poète n'a écrit qu'après la mort de son héros. On ne voit pas en effet qu'il ait eu aucun intérêt à mentir.

41. Selon moi, l'historien doit être sans crainte, incorruptible, libre, ami de la franchise et de la vérité ; il doit, comme dit le poète comique, appeler figue une figue, et bateau un bateau ; il ne donnera, il ne cédera rien à la haine ni à l'amitié, par pitié, par honte ou par respect humain ; juge impartial, bienveillant pour tous dans la limite de l'équité, il sera dans ses livres comme un étranger sans patrie, ne relevant que de lui-même, n'obéissant à aucun pouvoir, ne cherchant pas ce que pensera tel ou tel, mais racontant les faits comme ils ont eu lieu.

42. Thucydide, voyant l'admiration que l'on avait pour

Hérodote, montée au point de faire donner à ses livres le nom des Muses, eut donc raison de porter cette loi qui est la règle de la perfection et des défauts de l'histoire, en disant que son livre est un monument fait pour subsister éternellement, et non un ouvrage composé pour le plaisir du moment; qu'il ne s'attache point aux faits fabuleux, mais transmet à la postérité le récit véritable des événements; il expose l'utilité de l'histoire et le but que tout homme sensé doit lui supposer : c'est que, s'il arrive par la suite des événements semblables, en jetant les yeux sur ceux qui ont été précédemment écrits, on y verra ce qu'il est à propos de faire pour profiter des circonstances où l'on se trouve.

43. L'historien qui a un tel caractère est celui qu'il me faut; quant à son style et à la force de ses expressions, on n'y doit trouver ni véhémence ni rudesse. Les périodes continuelles, les arguments tortueux ne lui conviennent pas, et il n'est point nécessaire qu'il soit exercé dans toutes les subtilités de la rhétorique. Qu'il écrive donc d'un style rassis et paisible; mais que la pensée y soit soutenue, serrée et pleine de choses; que la diction soit claire, propre aux affaires, telle enfin qu'il la faut pour exposer son sujet avec beaucoup de netteté.

44. Comme la pensée de l'écrivain a, selon nous, pour limites la franchise et la vérité, son langage aussi doit avoir pour seule et unique règle de montrer clairement le fait et de le mettre dans tout son jour, sans employer des termes obscurs et hors d'usage ni des mots de carrefour ni de taverne, n'usant que d'expressions intelligibles pour tous et que les gens instruits approuveront. Que son style ne soit orné que de figures naturelles et exemptes de toute recherche; autrement, ses discours ressembleront à des mets trop fortement assaisonnés.

45. Que la pensée de l'historien participe quelquefois de la poésie et s'approprie ce que celle-ci a de magnifique et d'élevé, surtout lorsqu'il se trouve engagé à décrire des armées rangées en bataille, des combats sur terre ou sur mer. Il faut alors qu'un petit vent poétique enfle les voiles de son navire et le tienne élevé à la surface des flots; mais

sa diction ne doit point quitter la terre : elle doit, à la vérité, s'élever à la beauté et à la grandeur de son sujet, s'y assimiler autant qu'il lui est permis ; mais que ce soit sans sortir de son caractère, sans se livrer mal à propos à l'enthousiasme : elle courrait alors le plus grand danger de tomber dans une fureur poétique : pour l'éviter, il faut alors obéir au frein que le goût impose : or, il vaudra mieux que la pensée soit, pour ainsi dire, montée sur un cheval, et que l'expression marche à côté d'elle, à pied, se tenant à la selle, de peur que, dans la rapidité de la course, elle ne soit laissée en arrière.

46. Il faut encore, dans l'arrangement des mots, user de modération et garder un juste milieu : ils ne doivent être ni trop écartés, ni trop séparés les uns des autres, cela est rude ; il ne faut pas non plus qu'ils soient liés ensemble par une sorte de cadence poétique, comme fait le vulgaire ; l'un est un défaut, l'autre est désagréable pour ceux qui vous entendent.

47. Les faits ne doivent pas non plus être recueillis au hasard : ce n'est qu'après les avoir plus d'une fois soumis à un examen laborieux et pénible que l'historien les écrira. Mais surtout qu'il les ait vus, qu'il en ait été le témoin ; sinon qu'il n'ajoute foi qu'aux personnes qui les lui racontent avec une fidélité incorruptible, et que l'on ne saurait soupçonner d'ajouter ou de retrancher aux événements, par haine ou par faveur. Alors, qu'il se montre capable de discerner et de coordonner les faits les plus vraisemblables.

48. Après qu'il les aura rassemblés tous, ou du moins en grande partie, qu'il en compose premièrement un mémoire ; qu'il en forme un corps d'abord sans beauté et sans formes distinctes ; ensuite, quand il y a mis l'ordre, qu'il lui donne la beauté, le coloris du style, les figures, l'harmonie.

49. Semblable au Jupiter d'Homère, qui tantôt jette les yeux sur le pays des Thraces dompteurs de coursiers, tantôt sur celui des Mysiens, que l'historien considère en particulier tantôt la conduite des Romains qu'il nous exposera telle qu'elle lui paraît du point élevé d'où il l'examine, tantôt la marche des Perses, ensuite celle des deux peuples, s'ils en viennent aux mains. Il ne doit point, lorsque les

troupes sont rangées en bataille, fixer les yeux sur une seule partie de l'armée, sur un seul cavalier ou sur un seul fantassin, à moins que ce ne soit un Brasidas qui, le premier, s'élançe sur le rivage, ou un Démosthène qui repousse les ennemis prêts à faire une descente. C'est sur les généraux que doivent porter ses premiers regards. S'ils donnent quelques ordres, il doit les entendre et savoir comment, dans quel dessein et pour quelle raison ils les ont donnés. Lorsque la mêlée s'engage, qu'il regarde également les deux partis, pèse les événements comme dans une balance, poursuive les fuyards avec les vainqueurs, et suie avec les vaincus.

50. Cependant il faut qu'il sache se borner, qu'il évite la satiété, la grossièreté, la prolixité si ordinaire aux jeunes gens, et qu'il se tire avec facilité de son récit. Laissant là certains événements, qu'il passe à d'autres qui sont urgents, et, lorsqu'il en sera délivré, il reviendra aux premiers, aussitôt qu'ils le rappelleront. Enfin qu'il se hâte et soit, autant que possible, partout en même temps; qu'il vole en un instant d'Arménie en Médie; de là, qu'il passe, comme un trait, en Ibérie, ensuite en Italie, afin de ne laisser en arrière aucune circonstance intéressante.

51. Mais surtout qu'il rende son jugement semblable à un miroir brillant et sans tache, dont le centre parfait répète avec exactitude tous les objets qu'il reçoit, sans les renverser, sans leur prêter des couleurs ni des formes étrangères : car l'historien ne compose point comme on le fait dans les écoles des rhéteurs : ce qu'il a à dire est réel et sera raconté par d'autres : car ce sont des faits accomplis ; il faut les ordonner et les énoncer ; il ne doit point chercher ce qu'il dira, mais comment il dira. En somme, il faut songer que l'historien doit ressembler à Phidias, à Praxitèle, à Alcamène, ou à tout autre sculpteur. Ces artistes n'ont point fabriqué l'or, l'argent, l'ivoire ni les autres matières qu'ils ont employées ; elles leur ont été fournies par les Éléens, les Athéniens ou les Argiens ; ils n'ont donné que la forme ; ils ont scié l'ivoire, l'ont creusé, l'ont collé, arrangé et relevé avec de l'or. Ce fut un effet de leur art de disposer tous ces matériaux comme il le fallait ; c'est aussi un effet de l'art de l'historien de disposer les faits de ma-

nière qu'il en résulte une grande beauté, de les présenter sous un jour clair qui leur donne une nouvelle force : et lorsque l'auditeur croit voir ce qu'on lui lit et loue ensuite l'auteur, alors, certes, alors l'ouvrage sera parfait et emportera l'éloge dû au Phidias de l'histoire.

52. Quand tous ses matériaux sont préparés, l'historien peut commencer sur-le-champ sa narration, sans la faire précéder d'un exorde, surtout si la nature des faits n'exige point un éclaircissement préliminaire. Alors la narration servira elle-même d'exorde ; elle en aura la force en jetant du jour sur ce qui doit être dit par la suite.

53. Cependant s'il fait un exorde, il commencera par deux choses et non par trois, comme font les orateurs ; et sans chercher à se concilier la bienveillance, il excitera l'attention de ses lecteurs, qu'il préparera à le comprendre. Ceux-ci seront bientôt attentifs, s'il leur fait voir qu'il va leur parler de choses importantes, nécessaires, intéressantes et utiles. Le moyen de rendre ce qui doit suivre clair et facile à concevoir, c'est d'exposer d'abord les causes et de préciser les points principaux.

54. Tels sont les exordes qu'ont employés les meilleurs historiens. Hérodote dit qu'il écrit son histoire, afin que les événements considérables et dignes d'admiration, et surtout les victoires des Grecs et les défaites des barbares, ne tombent pas dans un éternel oubli. Thucydide compose la sienne, dans l'espérance que cette guerre sera plus importante, plus considérable et plus digne de mémoire que toutes celles qui l'ont précédée. En effet des malheurs terribles ont signalé cette guerre.

55. Quant à l'étendue de l'exorde, qu'elle soit en proportion des faits, longue ou courte. Mais il faut que la transition de cet exorde au récit des faits soit insensible et bien ménagée. Tout le reste du corps de l'histoire n'étant plus qu'un long récit, ce récit doit être orné de toutes les perfections de la narration. En conséquence, que sa marche soit unie, égale et partout semblable à elle-même. Qu'on n'y remarque aucun endroit plus élevé ou plus bas que le reste. Que dans la diction brille la clarté, qui sera produite, comme je l'ai déjà dit, par l'étroite liaison des faits : cette liaison

aplanira et perfectionnera tout le reste. Cette première qualité, une fois acquise, amènera bientôt la seconde qui lui est inhérente, et avec laquelle elle est liée comme par une chaîne; en sorte que la narration ne paraîtra point interrompue, ni formée de plusieurs récits maladroitement ajoutés les uns aux autres : le premier ne sera pas seulement voisin du second; il lui sera uni, il sera confondu avec lui par les extrémités.

56. La brièveté est utile en tout, et principalement lorsque l'on a beaucoup à dire; mais elle doit moins consister dans les mots et dans les expressions que dans les choses mêmes. Je veux dire que, si vous glissez légèrement sur les objets peu intéressants, il faut suffisamment parler de ceux qui ont quelque importance; ou plutôt, il y en a beaucoup qu'il faut passer sous silence. En effet, si pour traiter vos amis vous avez fait préparer des mets de toute sorte, au milieu des gâteaux, des oiseaux délicats, des sangliers, des lièvres, des ventres de truie, vous ne ferez pas servir de la salaison et de la purée, quoiqu'on en ait aussi apprêté, mais vous négligerez les mets vulgaires.

57. Il vous faut surtout être réservé dans les descriptions des montagnes, des fortifications ou des fleuves, de peur de paraître faire une vaine ostentation d'éloquence, et travailler à votre propre réputation, sans songer à l'histoire. Touchez ces objets légèrement, et dans la seule vue de l'utilité et de la clarté; passez ensuite à d'autres choses, et soyez toujours en garde contre l'espèce de glu et les charmes attachés à ce genre d'écrire. Voyez ce qu'en pareil cas a fait Homère. Quoique poète, il ne parle qu'à peine de Tantale, d'Ixion, de Tityus et des autres. Mais si Parthénus, Euphoriion ou Callimaque eussent traité le même sujet, combien croyez-vous qu'il leur eût fallu de vers pour amener l'eau jusqu'aux lèvres de Tantale, et combien d'autres encore pour faire tourner Ixion sur sa roue. Thucydide, avec bien plus de goût, emploie rarement le genre descriptif. Voyez avec quelle rapidité il marche, soit qu'il explique le jeu de quelque machine de guerre, soit qu'il indique la manière dont un siège s'est formé (chose utile et souvent nécessaire), soit qu'il décrive la forme de l'Épipole ou le port de Syra-

cuse : et, si sa description de la peste paraît longue, songez à toutes les circonstances qui accompagnaient cette maladie, et vous connaîtrez par là jusqu'à quel point il est concis : mais la foule des événements l'arrête malgré lui au milieu de sa course.

58. Si quelquefois vous êtes obligé d'introduire un personnage qui prononce quelque harangue, que ce qu'il dira soit conforme à son caractère et à l'objet dont il parle ; que d'ailleurs il s'exprime avec la plus grande clarté. Il vous est néanmoins permis de déployer alors votre éloquence et de montrer votre talent oratoire.

59. Les éloges et les reproches doivent être modérés, faits avec circonspection, exempts de tout soupçon de flatterie ou de calomnie, et justifiés par les faits. D'ailleurs, qu'ils soient courts et placés à propos ; autrement, vos jugements seront sans valeur, et vous mériterez le blâme qu'a encouru Théopompe, qui, par un penchant particulier à la haine, s'est rendu l'accusateur de presque tous ceux dont il a parlé. Il se fait une telle habitude de ce procédé, qu'il semble avoir plutôt composé une longue accusation qu'une histoire.

60. Si, dans le cours de la narration, il se présentait quelque trait fabuleux, on peut le rapporter ; et, sans cependant y ajouter foi, on l'abandonnera au jugement des lecteurs, pour qu'ils en pensent ce qui leur plaira. Quant à vous, vous ne courez aucun risque et vous ne penchez ni d'un côté ni de l'autre.

61. En général, souvenez-vous bien, et je vous le dirai plus d'une fois, de ne point écrire pour le moment présent, de ne point ambitionner les louanges et l'estime de vos contemporains. Fixez au contraire vos regards sur les siècles à venir ; écrivez pour la postérité, forcez-la à vous donner la récompense de vos travaux et à dire de vous : « Cet historien était vraiment libre et plein de franchise ; on ne voit dans ses écrits ni flatterie, ni servilité ; la vérité y brille de toutes parts ». Quiconque aura des sentiments élevés préférera cet éloge aux espérances éphémères du temps présent.

62. Connaissez-vous certain architecte de Gnide ? savez-vous ce qu'il a fait ? Lorsqu'il eut construit la tour de Pha-

ros, l'un des plus beaux ouvrages de l'architecture, destinée à éclairer au loin les vaisseaux, pour qu'ils n'allassent point se précipiter sur la côte de Parétonium, que les rochers dont elle est bordée rendent, dit-on, impraticable; lors, dis-je, qu'il eut construit cette tour, il y grava son nom fort avant dans la pierre; puis, l'ayant couvert d'un enduit de ciment, il écrivit dessus le nom du roi qui régnait alors. Il avait prévu ce qui devait arriver. Au bout de quelques années, l'enduit tomba avec le nom qu'il portait et découvrit cette inscription : « Sostrate, fils de Dexiphane, aux dieux sauveurs, pour l'utilité des navigateurs. » Ainsi cet architecte n'a point eu en vue le moment présent ni le court espace de sa vie; il n'a songé qu'au temps où nous sommes et aux siècles à venir, qui verraient subsister son ouvrage et son industrie.

63. C'est ainsi qu'il faut écrire l'histoire. Il vaut mieux, prenant la vérité pour guide, attendre sa récompense de la postérité, que de se livrer à la flatterie dans l'espoir de plaire à ses contemporains. Telle est la règle d'une histoire sans défaut. Si l'on s'y conforme, on atteindra le but, et je n'aurai point travaillé en vain; s'il en est autrement, j'aurai roulé mon tonneau dans le Cranion.

# TABLE DES MATIÈRES

---

NOTICE .....	1
I. — Le songe ou la vie de Lucien.....	5
II. — Dialogues des morts (traduction nouvelle).....	13
III. — Timon.....	50
IV. — Les sectes à l'encan.....	76
V. — Le pêcheur ou les ressuscités.....	93
VI. — Le songe ou le coq.....	122
VII. — Icaroménippe.....	144
VIII. — La double accusation.....	167
IX. — Charon ou les contemplateurs.....	193
X. — Jupiter confondu.....	210
XI. — Anacharsis.....	220
XII. — Le menteur d'inclination ou l'incrédule.....	245
XIII. — Toxaris.....	269
XIV. — Le banquet ou les Lapithes.....	305
XV. — Prométhée.....	325
XVI. — Le navire ou les souhaits.....	335
XVII. — Nigrinus.....	358
XVIII. — La vie de Démonax.....	374
XIX. — La mort de Pérégrinus.....	388
XX. — Alexandre ou le faux prophète.....	406
XXI. — De la manière d'écrire l'histoire (trad. nouv.).....	436

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.